U d'/ot OTTAWA
39003002049780

P 225

DISCOURS

DE NOTRE TRES SAINT-PÈRE

LE PAPE PIE IX

Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES
University of Ottawa
ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX
J.B. ROLLAND & FILS
NÉGOCIANTS
MONTRÉAL
ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

Tout droit est garanti et réservé à l'édition. Toute reproduction de cette traduction, aussi bien que du texte original, en n'importe quelle langue, et sous quelque forme que ce soit, est absolument défendue.

IMPRIMATUR
Fr. Vincentius M. Gatti S. P. A. M.

—

IMPRIMATUR
Josephus Angelini Vices.

Orléans, imprimerie de Georges JACOB, cloître Saint-Etienne, 4.

DISCOURS

DE NOTRE TRÈS SAINT-PÈRE

LE PAPE PIE IX

ADRESSÉS DANS LE PALAIS DU VATICAN
AUX FIDÈLES DE ROME ET DU MONDE CATHOLIQUE
DEPUIS LE COMMENCEMENT DE SA CAPTIVITÉ

RECUEILLIS ET PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS

PAR LE R. PÈRE D. PASQUALE DE FRANCISCIS

DEI PII OPERARII

SEULE TRADUCTION FRANÇAISE AUTHENTIQUE
FAITE ET REVUE A ROME

Dédiée à S. Ém. le cardinal Monaco La Valletta

3

TOME TROISIÈME

7348

L. J. C. ET M. I

EVANGELIZARE PAUPERIBUS MI
PAUPERES EVANGELIZAN

HULL - P. C

PARIS
LIBRAIRIE ADRIEN LE CLERE
HENRI LE CLERE, REICHEL ET Cie, SUCCESSEURS
ÉDITEURS DE N. S. P. LE PAPE ET DE L'ARCHEVÊCHÉ DE PARIS
RUE CASSETTE, 29
1876

Universitas

BX
1373
.A514
1873
v.3

A NOS LECTEURS

La parole du Pape, dans ses discours, s'adresse à tout le monde catholique ; ainsi il n'y a presque aucune nation qui ne trouve dans cette parole inspirée du Père de la famille universelle de Dieu sur terre les documents les plus précieux et même les plus importants pour sa vie spirituelle et religieuse, civile et nationale. Très-fréquemment, la parole du Pape s'adresse d'une manière toute spéciale à la France, à cette nation qu'il ne cesse jamais d'appeler la fille aînée de l'Église, ainsi que sa fille bien-aimée. La France, de son côté, aime la parole du Pape comme elle aime le Pape lui-même : c'est là une nouvelle expression de son dévoûment

profond envers le Vicaire de Jésus-Christ. C'est pourquoi, en livrant au public le troisième volume de la traduction française, nous tenons à faire apprécier le mieux possible cette sublime parole qui, bien comprise, renferme le salut de la grande nation, aujourd'hui, hélas! exposée aux plus effroyables dangers. A cet effet, qu'il nous soit permis de rappeler l'attention de nos lecteurs sur les documents que nous leur mettons ici sous les yeux.

Son Eminence le cardinal Monaco La Valletta, à qui notre traduction est dédiée, a bien voulu se rendre à notre prière, et présenter lui-même les deux premiers volumes à Notre Très Saint-Père le Pape avec cette adresse au nom de nos éditeurs de Paris :

« Très Saint-Père,

« Nous sommes heureux de pouvoir pour la seconde fois présenter en quelque sorte Votre Sainteté à elle-même, dans la nouvelle série des allocutions qu'elle a prononcées et dont le révérend père D. Pasquale de Franciscis a religieusement conservé le trésor.

« Nous ne doutons pas que le peuple chrétien, mis à même de connaître et de goûter dans cette traduction, la seule authentique, les enseignements de Votre Sainteté, ne s'empresse d'en rechercher le recueil si Votre Sainteté daigne l'encourager et le bénir.

« Ainsi la parole du père de famille, adressée d'abord à quelques enfants privilégiés, parviendra un jour entre les mains de tous ; l'influence du mensonge cèdera à l'action de la vérité ; les revendications du droit feront tomber le prestige de la force, et ce sera notre éternelle consolation d'avoir contribué, selon

notre faiblesse, à ce grand résultat, par la publication du livre que nous présentons à Votre Sainteté.

« Très Saint-Père,

« De Votre Sainteté les plus humbles et les plus fidèles serviteurs et enfants,

« HENRI LE CLERE REICHEL et Cie,
« Éditeurs de N. S. Père le Pape et de l'archevêché de Paris
rue Cassette. 29.

« Paris, le 27 décembre 1875. »

Sa Sainteté daigna faire répondre :

Egregio viro Henrico Le Clere Reichel, editore pontificio et archiepiscopali, Lutetiam Parisiorum.

« Egregie Vir,

« Jussu Pii IX Pontificis Maximi literis, tuo tuorumque sociorum nomine ad Ipsum datis, respondeo ; teque certiorem facio tum de singulari benignitate, qua duo orationum suarum volumina gallico sermone evulgata, quæ ad Eum deferenda curasti, perbenevole accepit ; tum vero maxime de Apostolica Benedictione, qua te et socios tuos amantissime cumulavit.

« Ab Eo impetrare haud potui, ut opus accurate confectum commendaret : de re enim sua agitur et se ab illustrando Collectoris et Impressorum orationum suarum studio abstinet, ne orationes suas laudare sibipse videatur. Ego autem libere atque aperte dicam quod sentio. Censeo itaque negotium a te tuisque sociis susceptum omni esse commendatione dignissimum : et certus sum Pontificias orationes Christianam sapientiam, spiritu apostolico, mira simplicitate exprimentes, a P. Domino Paschali de Franciscis stenographice, idest notis diligentissime exceptas, simulque collectas, ejusque cura in gallicam linguam conversas, et a te non minori diligentia typis editas, magnam tuis civibus utilitatem allaturas. Vale.

« Datum Romæ postrid. Kalend. Februarias ann. 1876.

« R. Card. MONACO. »

Voici la traduction textuelle de ce précieux document d'après le Journal *le Monde*, de Paris :

« Très-honoré Monsieur,

« Par ordre du Souverain-Pontife Pie IX, je réponds à la lettre que vous lui avez adressée en votre nom et au nom de vos associés, pour vous faire savoir avec quelle bienveillance toute particulière il a reçu les deux volumes de ses discours publiés en français que vous lui avez fait offrir, et surtout avec quelle tendresse il vous comble, vous et vos associés, de bénédictions apostoliques.

« Je n'ai pu obtenir du Saint-Père, pour cet ouvrage fait avec tant de soin, une recommandation directe. C'est qu'il s'agit de son œuvre : il s'abstient de glorifier le travail du collecteur et des éditeurs de ses propres discours, de peur de paraître faire l'apologie de ces discours eux-mêmes.

« Quant à moi, je puis dire librement et ouvertement ma pensée. J'estime donc que l'affaire entreprise par vous et vos associés est très-digne de toute approbation ; je suis certain que ces allocutions pontificales, qui font parler la sagesse chrétienne avec un esprit apostolique et une admirable simplicité, recueillies sténographiquement par le P. Don Pasquale de Franciscis, c'est-à-dire scrupuleusement reproduites et disposées en recueil, traduites en français par ses soins, et par vous éditées avec non moins de zèle, seront pour vos compatriotes d'une bien grande utilité.

« Donné à Rome, l'avant-veille des calendes de février (30 janvier) 1876.

« R. Card. Monaco. »

Au très-honoré M. Henri Le Clere, Reichel et Cie, éditeurs du Saint-Siége et de l'Archevêché de Paris.

Enfin nous espérons que nos efforts seront couronnés d'un heureux succès par la diffusion de la sainte parole

du Pape, surtout en France. En attendant, nous sommes heureux de constater la satisfaction générale avec laquelle est accueillie notre traduction qui, sans nuire à la phrase française, rend la phrase italienne avec le plus grand naturel et la plus exacte fidélité. Nous nous engageons à marcher fidèlement dans la même voie, en nous servant toujours de la plume de M. l'abbé Charles Redoy, avec notre révision la plus scrupuleuse.

Rome, maison de Saint-Joseph, à la Lungara, 29 mai, septième anniversaire de la bataille de Legnano, 1876.

P. Don Pasquale de Franciscis,
Dei Pii Operarii.

PRÉFACE

DU TROISIÈME VOLUME DU TEXTE ITALIEN.

Ce troisième volume que nous livrons aujourd'hui à la publicité est la preuve la plus péremptoire de cette force de tempérament, de cette vigueur d'esprit que la grande majorité des cœurs sincèrement chrétiens reconnaissent, et que, saisis du plus profond étonnement, ils ne cessent d'admirer dans la personne auguste de l'immortel Pie IX. Les impies le savent aussi bien que les vrais catholiques, eux qui feraient tout au monde pour ne pas être témoins d'un si grand et si merveilleux spectacle. Ce volume ne contient rien moins que cent vingt-trois discours prononcés par l'infatigable Pontife, depuis le 20 septembre 1873 jusqu'au 13 mai 1875, discours qui vont désormais passer entre les mains des fidèles du monde entier. Ajoutés à ceux qui composent les deux premiers volumes, pour en continuer la série, ils arrivent à former un chiffre de quatre cent treize discours !

N'est-il pas vivant de la double vie de l'esprit et du corps, ce prodigieux vieillard de quatre-vingt-quatre ans, qui remplit avec une telle activité la tâche si lourde du Souverain Pontificat depuis déjà trente années, qui parle avec une pareille vigueur, qui raisonne avec une si merveilleuse lucidité ? N'est-il pas fort de la force la plus

étonnante, ce prétendu moribond qui, depuis cinq ans, est renfermé dans le Vatican, soumis à toute sorte de privations, sans cependant jamais donner aucun signe de lassitude, sans jamais donner aucune trève à ses nombreuses occupations, et qui est toujours prêt et bien résolu à fulminer la révolution qui, de près comme de loin, l'assaille de toutes parts avec une si grande violence ? Vit-il ou ne vit-il pas, celui qui, semblable à une sentinelle vigilante sur un roc inaccessible, étudie, d'un œil scrutateur, tous les pas de l'ennemi, en examine tous les projets, en dénonce toutes les démarches, en entrevoit enfin et en découvre jusqu'aux complots les plus infâmes et les plus ténébreux ?

Ce troisième volume, beaucoup mieux encore que les deux qui l'ont précédé, peut donc, à bon droit, porter sur sa première page, écrites en lettres d'or, ces paroles sublimes sorties de la bouche même de l'auguste Pontife : *Ego vox clamantis de Vaticano :* je suis la voix de Celui qui crie du Vatican. Comme s'il voulait dire : Je suis la voix de Celui que la révolution voudrait étouffer, parce qu'elle ne sait comment le réduire au silence. Je suis la voix de Celui que la révolution dépeint chaque jour comme rendant le dernier soupir, exprimant ainsi un désir qu'elle ne peut voir enfin se réaliser. Je suis la voix de Celui que la révolution représente comme complètement étranger aux choses du monde, lorsque la main du Tout-Puissant, qui le soutient, verse abondamment sur lui une lumière étincelante qui, tout en l'éclairant, le remplit d'une force rivalisant avec le nombre de ses années. Il est là comme un témoignage vivant des vérités qu'il ne cesse d'annoncer aux hommes ; mais il faut bien le dire aussi, ce n'est pas sans avoir à craindre des excès, des violences qui portent la ruine et la désolation, et qui sont les œuvres les plus glorieuses des ennemis de

Dieu et des hommes. Mais ne nous y trompons pas : la révolution, cet amas d'iniquités qui ne cesse de lancer des mensonges aux quatre vents du monde, finira par se tuer elle-même : *Mentita est iniquitas sibi.* Et c'est ce que ne cesse de répéter bien haut, du Vatican, et d'annoncer au monde Celui qui a dit de lui-même : *Ego vox clamantis de Vaticano.*

Bon gré malgré, il faut bien le reconnaître : celui qui parle avec une telle énergie et qui supporte de si pénibles travaux sans jamais les interrompre, non, celui-là n'est pas retenu par de si continuelles infirmités que le disent les sectaires, parce qu'ils le voudraient, pas plus qu'il n'est si près de la tombe que l'annoncent les organes de la révolution qui ne cessent de le répéter chaque jour à la face du monde entier. Ne dirait-on pas plutôt que, pour traiter de pareils sujets, si souvent et de tant de manières différentes, son regard perspicace pénètre jusqu'au coin le plus reculé de la terre, qu'il y voit tout de ses propres yeux, et que rien n'échappe à son incomparable vigilance ? Oui, ô vous tous tant que vous êtes, ennemis de Dieu et de son Église, livrez-vous à tous les abattements, à tous les déchirements de cœur ; abandonnez-vous à tous les excès du plus poignant désespoir : Pie IX est là ; et bien qu'il n'ait que sa seule parole pour vous combattre, il vous verra cependant un jour terrassés et vaincus. Les prophètes envoyés de Dieu pour parcourir les rangs de son peuple, accompagner et suivre les Israélites jusque dans leur captivité, n'avaient, eux aussi, que les accents de leurs voix à faire entendre, et pourtant ils furent témoins des victoires de Tani, de Babylone et de Jérusalem.

Mais nous ne voulons pas nous étendre davantage sur un pareil sujet. Déjà nous en avons parlé assez longuement dans notre *discours préliminaire*, où nous avons

fait ressortir, du mieux qu'il nous a été possible, la nature, la puissance et les effets merveilleux produits par cette voix qui part du Vatican. Toutefois, nous ne pouvons nous empêcher de soumettre ici aux réflexions de nos bienveillants lecteurs les observations faites sur le même sujet par quelques-uns de nos vaillants écrivains d'Italie. Voici donc comment un des meilleurs rédacteurs de la *Civiltà cattolica* s'exprimait lorsque parut le second volume de notre publication :

« Dans le VIIe volume de la 8e série, p. 589 et suivantes, nous avons déjà rendu compte à nos lecteurs du premier volume des discours du Saint-Père, discours recueillis avec la plus grande sollicitude au moment même où ils sont prononcés, et publiés ensuite par le R. P. Don Pasquale Franciscis, membre de la congrégatien dite des *Pieux ouvriers*. Le second volume, dû à la diligence et aux soins du même Père, qui en est l'éditeur, vient de paraître. Nous répéterons aujourd'hui ce que nous disions lorsque parut le premier volume, c'est-à-dire qu'il serait complètement inutile de nous arrêter à commenter la parole de Pie IX. Cette parole est la parole de Dieu, non seulement à cause des matières qu'elle développe en général, et de ce motif plus particulier que celui qui la prononce est le Vicaire de Dieu, mais aussi parce que sa voix de Vicaire de Dieu est, dans les malheureux temps que nous traversons, destinée d'une manière toute spéciale, par la divine Providence, à défendre l'esprit et le cœur des fidèles contre le débordement du mensonge et de la corruption, et à leur inspirer l'amour de la vérité et de la vertu. Et c'est précisément ce qui nous fait croire que le Seigneur a excité les fidèles de tout rang, de tout âge et de tout sexe, et ne cesse de les solliciter encore, à partir même des contrées les plus lointaines, pour aller se prosterner aux pieds

de l'auguste prisonnier du Vatican, et cela afin que, tout en faisant acte d'un respecteux hommage en reconnaissant en lui le représentant de Dieu, ils en reçoivent en échange des bénédictions efficaces, capables de les fortifier contre les séductions du siècle. Il ne sera donc pas complètement hors de propos d'énumérer ici quelques-uns de ces effets salutaires.

« Bien que, d'après les actes publics émanés du Saint-Siége, sous diverses formes et à différentes époques, les catholiques du monde entier aient pu avoir une connaissance pleine et entière de la nature exécrable de la révolution, de la fausseté des principes sur lesquels elle fonde ses doctrines, du but sacrilége et définitif vers lequel elle tend, et des moyens iniques et infâmes qu'elle met en œuvre pour l'atteindre, toutefois, la parole vivante du Saint-Père, qui se fait si fréquemment entendre dans de pareilles occasions, a, à n'en point douter, une efficacité beaucoup plus grande pour éclairer les esprits, et ajoute d'une manière plus directe des stimulants beaucoup plus puissants pour émouvoir les cœurs.

« Il est facile, pour tous ceux qui ont lu successivement la série des nombreux discours que le Saint-Père prononce depuis plus de trois ans, de remarquer que le Pontife a suivi pas à pas, pour ainsi dire, le développement de la révolution, à partir du moment où elle s'est implantée à Rome, sans jamais perdre de vue ni aucun de ses actes ni aucun de ses complots, sans jamais laisser passer outre aucun de ses artifices. Or, tel est le premier avantage des discours du Pape : non seulement ils ne se bornent pas à mettre en relief des considérations générales et les faits les plus éclatants, comme il était nécessaire que cela se pratiquât dans les documents destinés à être livrés au public ; mais ils descendent jusqu'aux circonstances particulières pour vous entretenir des faits les plus

minutieux qui tombent sous les yeux de tout le monde et qui se voient chaque jour. Or, qui ne voit de quelle efficacité ne doit pas être cette méthode si sage du Saint-Père pour faire connaître, dans ses mouvements les plus intimes, ce monstre horrible qui est la révolution ? Qui pourra dire, en effet, tous les stratagèmes dont se sont prévalus et dont se prévalent encore, non seulement les ennemis déclarés de l'Église, mais aussi certains catholiques illusionnés pour enlever ou diminuer l'autorité dont doivent être revêtus les enseignements publics et solennels du Vicaire de Jésus-Christ ? Ces discours disent au monde entier que les principes sur lesquels est appuyée la révolution, loin de tourner dans leur application au désavantage de la société et de l'Église elle-même, sont au contraire nécessaires pour le plus grand bien de celle-là, et ne font qu'exciter davantage les catholiques à soutenir plus résolument les intérêts de celle-ci. Voilà donc les beaux fruits de la révolution mis à découvert par le Souverain-Pontife lui-même : il les montre tels qu'ils sont, fait ressortir les effets qu'ils produisent contre le bien-être social et religieux, et indique le but vers lequel ils tendent. Et que l'on remarque bien que de pareils fruits sont produits par la révolution au moment même où ses promoteurs ont tout intérêt à en tempérer la force et à en masquer la fin dernière. Or, qui voudra ne pas croire à la parole auguste du Docteur infaillible de la foi, parole qui est cependant si bien en harmonie avec ce que chacun comprend et ce que tout le monde voit, plutôt qu'aux sophismes des maîtres d'erreur, soit qu'ils cherchent à tromper les autres, soit qu'ils soient eux-mêmes trompés ?

« Un second avantage que produisent ces discours, c'est celui d'enflammer la volonté pour la porter plus directement au bien. Ils ne dévoilent pas seulement les

erreurs qui sont la désolation de la génération actuelle, en les montrant à nu à la lueur claire des vérités de la foi ; ils n'indiquent pas seulement la voie que l'on doit suivre pour échapper à la corruption générale et arriver au port du salut ; ils ont aussi une puissance merveilleuse qui inspire l'horreur pour les vices dominants du siècle, l'amour de la religion, les sentiments d'une piété solide, et surtout la chose la plus nécessaire au milieu de si fréquentes occasions qui excitent au mal : le courage de surmonter le respect humain, puis la force de combattre la tyrannie et de résister aux injures des hommes pervers.

« Une efficacité si merveilleuse, se manifestant dans la parole du Saint-Père, est certainement l'œuvre de la grâce divine ; mais cette grâce tire en quelque sorte sa forme et son action des qualités personnelles du Pontife, non moins que des circonstances particulières où il se trouve. Le Pape est le personnage le plus auguste qui soit sur la terre par la dignité sublime à laquelle il a été élevé ; et cependant il apparaît comme un père au milieu de ses enfants, s'entretenant avec eux dans une simplicité toute familière pour épancher amoureusement son cœur vers eux, et leur dire le mal qu'ils sont tenus de fuir et le bien qu'ils doivent pratiquer. Si la majesté le rend vénérable aux yeux de tous, la bonté et la bienveillance qui se reflètent sur son visage, qui brillent dans son regard et qui ressortent de chacune de ses paroles, lui gagnent toutes les volontés et, par une force irrésistible, lui attirent tous les cœurs. L'auréole de ses vertus, de celles surtout qui brillent aux yeux du monde entier dans les dures conditions où l'a mis la révolution, se reflète dans ses paroles qui sont recueillies, non seulement comme l'expression de la pure vérité, annoncée immédiatement par celui qui tient la place de Dieu, mais aussi comme l'image fidèle de sa vie, ce qui leur donne

une force d'autant plus puissante qu'elles sont accompagnées de l'exemple.

« Enfin, un autre avantage qu'offrent ces discours, c'est qu'ils ne se limitent pas à traiter des matières relatives aux faits les plus particuliers et les plus pratiques : ils sont en outre proportionnés à toutes les classes et à toutes les conditions sociales, précisément parce que les masses de personnes qui ont coutume de se réunir de temps en temps autour de l'auguste personne du Pontife offrent toutes les variétés d'âge, de conditions et de professions. Il est impossible de ne pas admirer, dans ces rapports si divers, ce don particulier d'élocution toujours spontané, toujours heureux, toujours opportun du Saint-Père, tellement qu'il semblerait que dans chaque circonstance nul autre que lui ne pourrait exprimer ce qu'il dit, ni avec une si grande simplicité, ni avec autant d'à-propos. Mais ce qui étonne surtout et ce qui remplit le monde d'admiration, ce sont les enseignements qui, dans les tristes vicissitudes des temps actuels, partent des lèvres du Vicaire de Jésus-Christ et qui sont adressés aux fidèles de toute classe, et toujours en rapport avec les obligations de chacun selon son état, avec les dangers auxquels chacun peut être exposé, toujours proportionnés aux facultés et aux moyens mis à la disposition de chaque personne pour faire le bien.

« Ils ont été bien heureux, sans doute, ceux qui ont eu la faveur de recueillir ces paroles de vie sorties de la bouche de l'auguste Pontife ; mais, grâce à la sollicitude du R. P. de Franciscis, tous ceux, ou qui n'ont entendu que quelques-uns de ces discours, ou même qui n'en ont entendu aucun, et c'est le plus grand nombre, pourront en tirer leur profit aussi bien que celui qui les aurait tous entendus. Comme nous l'avons dit en rendant compte du premier volume, le zélé religieux n'a reculé

ni devant les fatigues ni en face des dépenses pour que les paroles du Pape fussent reproduites et conservées dans toute leur intégrité, pour les recueillir dans leur ordre chronologique, les faire suivre, afin de les mieux faire comprendre, de notes historiques et même de longs documents formant un très-judicieux *Appendice,* et de diverses explications nécessaires pour plus d'éclaircissement ; il a employé, enfin, tous ses soins pour en faire une belle édition.

« Nous ne pourrions donc assez recommander à tous ceux qui ont, à bien juste titre, une grande vénération pour la parole de l'auguste prisonnier, et qui aiment, dans les tristes temps qui courent, à se conformer à ses saints enseignements, de se procurer ces volumes et d'en faire leur nourriture quotidienne, non pas seulement à la façon d'une lecture spirituelle, mais bien plutôt en les prenant pour sujet de sérieuses méditations. »

A ces belles et profondes considérations correspondent admirablement les réflexions suivantes tirées de l'incomparable journal catholique de Turin, l'*Unità cattolica :*

« Nous recommandons chaleureusement la lecture des deux volumes, sur le frontispice desquels le R. P. de Franciscis a écrit, à bon droit, ces paroles empruntées au prophète Ézéchiel : « Fils de l'homme, fais ta nourriture « de ce volume. » Il est de la plus grande utilité de lire les discours du Souverain-Pontife, non seulement les uns après les autres, mais aussi réunis, afin qu'ils puissent se servir mutuellement d'explication et de commentaire. Condamnés, comme nous le sommes en ne lisant que les journaux, à oublier aujourd'hui ce que nous avons lu hier, nous ne pouvons, par le seul souvenir, nous former une idée juste de l'ensemble des événements, ni porter un jugement vrai sur la lutte que soutient l'Église, sur l'héroïsme du Pape et de ses enfants, pas plus que sur l'iniquité des persécuteurs du catholicisme. Il faut réunir

les faits pour apprécier comme il convient les vertus des premiers et les scélératesses des seconds. Or, c'est précisément à quoi servent les volumes dont nous parlons, ces éclaircissements qui accompagnent les discours de Pie IX, toutes ces explications et ces documents qui nous reportent en quelque sorte au jour où ils ont été prononcés.

« Et ici nous voulons établir une courte comparaison entre les discours du Pape et ceux qui, dans les pays constitutionnels, sont généralement appelés *Discours de la couronne*. Si nous disions qu'entre les uns et les autres il y a toute la différence qui existe entre le Vicaire de Jésus-Christ et un souverain, entre la parole de Dieu et la parole de l'homme, nous ne signalerions pas encore toute la différence réelle. En effet, les discours de la couronne ne sont pas en réalité les discours d'un roi inviolable, mais bien plutôt du ministre qui les prépare ; et ces discours qui, autrefois, se discutaient dans la Chambre et dans le Sénat, sont de plus aujourd'hui librement discutés par le journalisme.

« Les discours du Pape ne sont que la répétition de ceux que Jésus-Christ adressait aux foules. Le Saint-Père parle avec une franchise apostolique ; il ne connaît pas cette prudence du monde qui est l'ennemie de Dieu. Et cependant, tout en parlant avec cette franchise, lorsqu'il s'en sert pour flétrir le vice, quelque part qu'il le trouve, le Pape parle toujours comme un père qui aime tendrement : *Vulnerat, sed non ulcerat*, peut-on dire de lui en lui appliquant les paroles de saint Ambroise. Sa parole est un remède qui ne cause aucune douleur ; loin d'augmenter le mal, elle rend la santé ; elle blesse sans produire de plaies ulcéreuses.

« Les discours de la couronne, au contraire, ne sont que *fictitia verba*, comme les appellerait saint Jérôme. Ils sont souvent composés de phrases bien étudiées, afin

de mieux cacher une grande partie de ce qu'ils veulent dire, d'où il suit qu'à peine sont-ils prononcés, ils donnent lieu à mille commentaires : les uns les interprètent dans un sens, les autres dans un autre. Dans Pie IX, c'est le cœur, la conviction, le zèle, l'affection qui parlent, tandis que les discours de la couronne parlent le langage de la politique ; et il n'est pas rare de les voir tendre vers un but, afin de mieux atteindre le but opposé.

« Le Saint-Père ne cherche pas à faire des périodes : c'est le feu de la charité dont son âme est embrasée qu'il épanche dans le cœur de ses enfants. Le plus ordinairement, il improvise ; mais ce qu'il dit n'est pas autre chose que l'expression des principes dont il nourrit son âme depuis longtemps. Ce feu qui déborde dans ses discours s'allume dans les méditations qu'il fait devant Jésus crucifié. Il ne prend pas conseil de ses ministres ; il ne songe pas à ce que pourront dire les diplomates ; et beaucoup moins encore s'occupe-t-il des baisses ou des hausses de la bourse. Il voit la vérité, et il l'explique clairement, nettement, dans toute son intégrité. Certaines personnes se plaignent de ce que les discours du Pape ne sont pas politiques. Qu'importe? Ils sont catholiques, et cela suffit. Là où est la vérité, là est toujours la bonne politique.

« C'est tout le contraire qui arrive dans les discours de la couronne. Ils suscitent des passions, ils ne les calment pas ; ils accumulent les ténèbres, ils ne les dissipent pas ; ils fomentent les disputes, ils ne les finissent pas. Ils laissent l'incertitude dans les esprits et l'anxiété dans le cœur. Ils ne font que se contredire en n'exprimant jamais que les divers sentiments des différents ministres qui gouvernent. Une année, la couronne parle le langage des *tories*, et l'année suivante celui des *whigs;*

tantôt elle exprime les sentiments de la droite, tantôt ceux de la gauche, selon les circonstances.

« Le Saint-Père, lui, a toujours parlé le langage de la vie éternelle. A partir du jour où il a commencé à parler, il n'a jamais changé, en substance, la matière de ses discours. Cherchez tant que vous voudrez, vous ne le trouverez jamais en contradiction. Sa parole étant la parole de Dieu, *manet in æternum*. De même que parla saint Pierre, de même qu'ont parlé les deux cent cinquante papes et plus qui vinrent après lui, de même aussi parle Pie IX. Montrez, si vous vous en sentez le courage, que Pie IX ait jamais parlé différemment que ses prédécesseurs ! Il est, à la lettre, immuable comme la vérité, et il n'y a que de ses paroles que l'on puisse dire encore une fois que le ciel et la terre passeront, mais qu'elles, elles ne passeront pas. »

Cette harmonie si parfaite de sentiments, cette uniformité de principes chez le grand Pontife trouve le plus merveilleux écho dans l'admiration générale et unanime des cœurs et des esprits les mieux cultivés dans le monde. Sous différentes formes, sans doute, et dans des langues diverses, mais d'une seule voix et d'un commun accord, ils le disent bien haut au monde entier. Qu'il nous suffise, comme preuve, de citer ici parmi tant d'autres un nom qui rappelle une des plus belles intelligences de notre époque, celui d'Armand Ravelet, que la mort enlevait naguère, hélas ! beaucoup trop tôt à la France et à l'Église. A peine sorti d'une de ces salles du Vatican où il avait été témoin de l'éloquence du prisonnier apostolique, et tout plein encore de la plus profonde émotion, M. Armand Ravelet s'exprimait en ces termes :

« Je viens d'entendre le plus grand orateur de ce temps-ci : c'est Pie IX. Il a tous les dons qui composent l'éloquence : l'élévation de la pensée, l'émotion communi-

cative, la simplicité, la force, la facilité et le bonheur de l'expression, la flamme brillante de l'esprit, la flamme brûlante du cœur. L'idée va de son âme à ses lèvres et de ses lèvres à l'âme de ses auditeurs, comme si elle avait des ailes. Le trait, car il se rencontre souvent, perce jusqu'où il lui convient. Tantôt il effleure les fils oublieux qui ont besoin d'être avertis ; tantôt il transperce les adversaires qui doivent être frappés. Mais, par dessus tout, une douceur et une bonté singulière animent tous ses discours ; on sent qu'il est père et que, lors même qu'il menace, il ne demanderait qu'à bénir.

« Mais quand on réfléchit que cette forme merveilleuse est au service de la pensée la plus haute qu'il y ait au monde, de la doctrine de l'Église catholique, c'est-à-dire de la substance même de la vérité, on est bien heureux d'avoir pu entendre un de ces discours.

« C'est la première fois (12 avril) que ce bonheur m'arrive. Jamais je n'avais assisté à une audience publique, et je sors de celle qui a été accordée au Cercle de Saint-Pierre, composé de l'élite de la jeunesse catholique de Rome. Le Saint-Père parlait en italien ; aucune difficulté n'arrêtait le flot charmant de sa parole ; aussi l'entendait-on couler avec une grâce, une abondance, une spontanéité que je n'ai jamais remarquées chez aucun orateur français ni italien au même degré. »

Le jour suivant, M. Ravelet faisait partie de la députation des catholiques de toutes les nations, présidée par le prince de Vindisch-Grätz ; il entendit de nouveau, hélas ! pour la dernière fois, l'auguste orateur. Il avoue ne savoir plus comment s'exprimer :

« Ici encore la plume se sent impuissante à analyser cette éloquence pleine et substantielle dont chaque mot porte une idée ou va réveiller un sentiment dans l'âme de ceux qui l'entendent. Jamais, au dire des auditeurs

habituels du Souverain-Pontife, il ne s'était élevé plus haut et n'avait exprimé la vérité avec plus d'émotion. Autant hier, parlant à la jeunesse, il avait été familier et tendre, autant aujourd'hui, parlant aux rois et aux peuples, il a été énergique (1). »

Nous n'avons rien à ajouter à ces derniers mots. Nous dirons seulement, pour conclure, que si nous sommes émerveillés des paroles si pleines d'énergie, prononcées par Celui qui est soumis à tant de privations et de souffrances morales, qui font du Pape un véritable martyr pour la cause de Dieu et de son Église, notre espérance, quelque éprouvée qu'elle soit, n'en demeure que plus ferme, et ne nous rend que plus inébranlables dans la confiance illimitée qu'un jour viendra où nous pourrons jouir enfin de tout ce qui fait maintenant l'objet de nos plus grands désirs, et que Pie IX, parlant au nom de Dieu, ne cesse de promettre à toute la catholicité.

(1) Voir le journal *Le Monde* du 16 et du 17 avril 1875.

DISCOURS

DE N. T. S.-PÈRE

LE PAPE PIE IX

DISCOURS CCXCI.

A une députation choisie du Patriciat romain, à laquelle s'étaient unis d'autres Messieurs : 20 septembre 1873.

Ce troisième anniversaire de la prison du Pontife et du deuil de l'Église universelle commençait beaucoup plus triste encore que les précédents. Plusieurs familles patriciennes et quelques messieurs de la ville furent admis à cette audience. Arrivé au milieu de l'assistance, dans la salle du Consistoire, le Saint-Père lui adressa, comme en passant, ces quelques mots :

Chers enfants, je ne ferai que vous donner la sainte bénédiction, comme remercîment de l'affection filiale que vous me témoignez. Votre visite m'est toujours chère ; mais en vous voyant ici autour de moi à pareil jour, j'éprouve une consolation qui soulage de beaucoup l'impression pénible qui m'a affligé ce matin.

J'avoue en toute vérité qu'après les bombes de Bixio et de Cadorna, ces coups de canon m'ont semblé un tel excès d'impiété puérile, que je n'ai su faire autre chose que de fermer ma fenêtre, et de m'écrier en regardant le crucifix : « Seigneur, ouvrez à ces hommes la fenêtre de leur cœur, et convertissez-les. » Mais je crains bien qu'ils ne soient endurcis à un tel point qu'ils ne se convertissent plus jamais.

Recevez la bénédiction pour vous et pour vos familles, et que Dieu vous accompagne.

Benedictio, etc.

— Les bastions du fort Saint-Ange, si voisins du Vatican et en face des fenêtres du Saint-Père, avaient fait, dès le matin, trembler d'une manière horrible ces saintes murailles par de forts et interminables coups de canon.

DISCOURS CCXCII.

A une représentation de la Société promotrice des bonnes œuvres de Civita-Vecchia : 28 septembre 1873.

Sa grandeur Mgr Gandolfi, évêque de Corneto et Civita-Vecchia, présenta à Sa Sainteté, dans la salle consistoriale, cette partie choisie de son troupeau. Ces députés étaient les représentants des sociétés de l'un et de l'autre sexe fondées à Civita-Vecchia par M. le chanoine Rinaldo de Giovanni, et dépendantes de la Société primaire romaine. M. le chanoine théologal D. Vincent Conversani, assistant ecclésiastique, prit la parole au nom de la Société et du peuple de Civita-Vecchia, et s'exprima en ces termes :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« La faveur dont vous voulez bien nous honorer, en nous admettant en votre présence pour vous offrir un hommage de fidélité et de

dévoûment au nom de notre Société catholique promotrice des bonnes œuvres, nous remplit le cœur d'une joie et d'une allégresse ineffables. Nous trouver devant votre personne sacrée, au milieu de la terrible persécution que subit l'Église depuis votre jubilé pontifical, c'est un bonheur que peut apprécier celui-là seul qui en jouit; c'est une satisfaction qui se sent, mais que rien ne peut exprimer. Il est vrai que nous vous trouvons prisonnier, renfermé dans ce palais apostolique, sous la puissance de vos ennemis et privé même de la liberté nécessaire à l'exercice de votre sublime et divin magister.

« Mais de pareilles humiliations, en nous rappelant les premiers temps de l'Église et la prison du prince des Apôtres, nous rattachent de plus en plus à vous, et font que notre amour envers vous augmente de plus en plus chaque jour. Oui, Saint-Père, nous voulons être avec vous dans le deuil comme nous étions avec vous dans la joie. Non, la persécution des impies ne nous arrachera jamais de vos côtés. En vous seul nous reconnaissons un Père qui aime ses enfants, le docteur infaillible de la vérité, notre souverain pour qui nous avons la plus grande vénération. Aussi déclarons-nous que notre vie vous est consacrée, à vous et au Siége apostolique ; et en voyant que cette sainte cité et votre État tout entier sont foulés aux pieds par un ramassis hideux d'hommes sans religion et sans Dieu, qui rêvent une régénération sociale sur les ruines du christianisme, nous levons haut la voix, sans crainte, pour protester contre la violence et l'iniquité dont on use envers vous. A partir du moment où commencèrent les jours de la douleur, lorsque l'on n'eut pas horreur de porter la main à des armes sacriléges et parricides, nous avons versé des larmes amères, et nous avons déposé dans le sein de Dieu des prières pour votre délivrance et pour le triomphe de la sainte Église notre mère.

« En ce moment nous renouvelons nos vœux avec une plus grande ferveur, et lorsque, résignés d'une part aux dispositions divines, nous prions pour la conservation de vos précieux jours, d'autre part nous attendons la providence du ciel, et nous espérons bientôt être les fortunés spectateurs de ce triomphe tant désiré par tout vrai catholique.

« La Reine des anges, pour laquelle vous avez une si grande dévotion, et au diadème de laquelle vous avez mis le plus beau et le plus précieux diamant en la proclamant immaculée, nous inspire la confiance que vos enfants n'auront pas seulement le bonheur de vous posséder au milieu d'eux pendant de longues années, mais aussi celui

de pouvoir vous saluer bientôt au milieu des rues du doux titre de Pape-Roi. Oh ! quel jour, Saint-Père, quel jour sera celui-là pour vous et pour vos enfants ! Seulement à l'entrevoir nous nous sentons ravis dans la plus douce extase d'une joie ineffable. En attendant, vivez, Très Saint-Père, vivez heureux, car Dieu est avec vous ; et s'il vous présente aujourd'hui le calice amer de la tribulation, ce sera pour vous une nouvelle auréole de gloire, pour nous un motif puissant de vous aimer de plus en plus, et pour vous et pour nous un gage sûr que sous peu, à l'ignominie de la croix succèdera la glorieuse résurrection.

« Agréez, Saint-Père, les espérances et les vœux que vient vous offrir aujourd'hui notre Société catholique, pendant que, prosternés aux pieds de Votre Sainteté, nous implorons humblement votre bénédiction apostolique pour nous, pour notre bien-aimé pasteur, pour notre Société, nos familles, notre clergé et notre cité. »

Sa Sainteté répondit :

D'après les sentiments exprimés dans votre adresse, que j'ai écoutée avec satisfaction, je fais ressortir cette vérité : que notre vie est une alternative continuelle de joie et de tristesse, de prospérités et de misères, et souvent aussi d'actes de fidélité qui consolent et de viles ingratitudes qui remplissent le cœur d'amertume.

Mais la faiblesse humaine trouve un plus grand abattement dans les tristesses actuelles qu'elle ne tire d'encouragement des joyeux avènements. Mais ayons confiance. Vous voyez cependant toutes les causes d'amertumes qui proviennent de l'Italie, de l'Allemagne, de la Suisse et d'autres royaumes et provinces, où un grand nombre d'hommes unissent leurs efforts pour affliger et pour opprimer l'Église.

Or, je ne vous dirai pas que tous ces maux passeront sous peu ; je ne dirai pas que nous sommes à la veille de la délivrance et du triomphe, mais je vous dirai que

Dieu le fera certainement voir, bien que l'on ignore le temps où il opérera le grand prodige.

En attendant, ce que je vous recommande pour le moment, c'est d'avoir soin de l'enfance et de la jeunesse ; et je le recommande particulièrement à vous, mères de famille, car il doit certainement y en avoir parmi les nombreuses femmes que je vois ici présentes. Si je vous fais cette exhortation, c'est que ceux qui gouvernent ne visent pas à autre chose qu'à arracher tout germe de religion du cœur de l'enfance et de la jeunesse.

Un des plus grands incrédules du siècle dernier disait qu'il fallait étrangler le dernier roi avec les entrailles du dernier prêtre. Les incrédules des temps actuels ne profèrent pas les mêmes paroles, mais ils tendent à la même fin, et ceux qu'on appelle les incrédules modernes sont conduits par la main pour atteindre leur but impie, si Dieu le permettait.

Cependant on entre franchement dans la voie de l'iniquité ; le clergé est devenu un objet de haine en Italie et dans certains pays du Nord, où le gouvernement s'arroge les attributions des évêques, punit les bons et récompense les méchants ; et ceux-ci, renonçant à l'obéissance et au doux joug de l'Église, acceptent volontiers les chaînes qui leur sont imposées par quelqu'un qui commande et qui appesantit sa main de fer sur leur tête (1).

Mais pendant que tout cela laisse libre cours au soulagement des passions coupables et entrave le gouvernement paternel des évêques, il en naît l'infernal motif pour lequel certains ministres de Dieu, aveuglés par les passions, entraînés par de pervers appétits, préfèrent les ordonnances des orgueilleux Amans et des perfides

(1) Sa Sainteté fait allusion à la cruelle persécution prussienne en Allemagne, et aux apostats modernes vendus au gouvernement sous le nom insensé de *vieux catholiques*.

Séjans au régime paternel de l'unique Église de Jésus-Christ.

Mais revenons aux nouveaux maîtres d'Italie, qui marchent sur les traces de ceux dont nous avons parlé jusqu'ici. En effet, pour ne parler ici que des pèlerinages, je demande pourquoi ils ont été ainsi anathématisés. On dit que c'est pour empêcher l'agglomération des peuples en un moment où se manifeste une maladie pestilentielle. Point de pèlerinages, point de grandes réunions dans les églises ; et pour cela on a essayé de défendre même la célébration solennelle de la fête d'un apôtre et évangéliste dans une cathédrale où l'on vénère son corps. Et si la belle et pieuse fête a eu lieu, on le doit à la fermeté de ceux qui préfèrent aux regards humains la constance et la fermeté sacerdotales (1).

En attendant, les grandes réunions de peuple sont permises et encouragées là où il s'agit de représenter des spectacles antichrétiens, comme il est arrivé un de ces jours, à la lumière du soleil, dans une grande enceinte, où l'on a représenté, au milieu de mille profanations et des blasphêmes, la fameuse conquête de Rome du 20 septembre (2).

Tout contre Dieu et son Église, et tout aussi en faveur du démon. Ici on manifeste tout le zèle possible ; et les réunions pieuses et sacrées sont condamnées dans la crainte du mal asiatique, lorsque certaines réunions, portant avec soi la plus mauvaise infection d'une peste morale, ne sont pas seulement permises, mais même favorisées. Misérable condition des temps actuels !

Je termine en vous exhortant tous à avoir de la fermeté, du courage et de la constance en vous opposant

(1) Ce fait eut lieu à Amalfi à l'occasion de la fête de saint Matthieu, apôtre et évangéliste, dont le corps se vénère dans la cathédrale.

(2) Dans le *Politeama Romano* de la compagnie *Guillaume*.

sans cesse à tout ce qui répugne à votre conscience. Levez les yeux au ciel, et de là sollicitez un appui et des secours opportuns ; écoutez attentivement, et vous entendrez vous répéter ces paroles d'un grand encouragement : *Nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere, sed potius timete eum qui potest et animam et corpus perdere.* « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et ne peuvent tuer l'âme ; mais craignez plutôt celui qui peut perdre le corps et l'âme. » (Matth., x, 28.)

Je vous recommande ces chers enfants que Dieu vous a donnés ; soignez avec une grande sollicitude leur éducation chrétienne, car ils sont exposés à de grands dangers. Conduisez-les souvent à la table du pain des anges, afin qu'ils se fortifient ; tenez-les toujours à une grande distance des écoles dirigées par des maîtres impies et blasphémateurs ; mettez-leur sous les yeux des livres qui leur enseignent à fuir le vice. Enfin multipliez les industries que l'amour paternel et l'amour maternel vous suggéreront ; et puis tournez-vous vers Dieu et vers la très-sainte Vierge Marie, afin que cette bonne mère sollicite les grâces dont vous avez besoin pour une si sainte œuvre, et que Dieu vous les accorde.

Et maintenant retournez-vous-en pleins de la bénédiction du Seigneur, qu'en son nom je vous donne à vous, à vos familles, au clergé, au pasteur et à toute la ville. Que cette bénédiction vous donne la force de combattre et la grâce de vaincre pour vivre jusqu'au dernier jour de votre vie dans la pratique des vertus chrétiennes.

Benedictio, etc.

— Les autorités du lieu opposèrent de nombreux obstacles pour tâcher d'empêcher le départ des députés pour Rome ; elles réussirent à les détourner jusqu'à deux fois, lorsqu'ils allaient se mettre en voyage. Mais la constance de ces cœurs magnanimes finit par vaincre.

Nous donnons ici les noms, au moins en partie, de la députation. Pour la société des hommes : MM. Bernardo Guglielmotti, Felice Ariani, Enrico Baretti, avocat; Luigi Sperandio, Domenico Vignola, Luigi Castagnola. Pour la société des femmes : MMmes Brigida Alibrandi, présidente ; Emilia Guglielmotti, vice-présidente ; Irene de Filippi, deuxième vice-présidente ; Felice Castagnola, Amalia Acquaroni, Celeste Montanari, Elisa veuve Palcani, Luisa Cardoni, Matilde de Filippi, Edvige Sperandio, Rosmonda Sperandio, Placida Desplas, Anna Rosa Cavicchione. Enfants : Emilio Castagnola, Gilda Acquaroni, Amalia Calisse. Le président général de la Société *primaire* romaine, M. le marquis Jérôme Cavalletti, le secrétaire général, M. le chanoine Rinaldo de Giovanni et un grand nombre d'autres associés notables assistaient à l'audience.

DISCOURS CCXCIII.

A une députation du Cercle de l'Immaculée-Conception de la jeunesse romaine : 29 septembre 1873.

Sa Sainteté admit cette députation en audience dans la salle du Trône. M. le marquis Andrea Lezzani, président du cercle, donna lecture de cette adresse :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Une troupe de jeunes Romains se sont réunis autour de l'autel de la Vierge immaculée pour prier, afin que Votre Sainteté obtînt un double triomphe : l'un sur le temps, en surpassant les années de saint Pierre ; l'autre sur le démon, en sortant victorieux de la perfide engeance. Nous avons eu le premier ; nous obtiendrons le second.

« Oui, Très Saint-Père, l'espoir de vous voir triompher du démon est vif dans nos jeunes cœurs : oui, vous sortirez glorieux de la prison que vos ennemis vous ont créée. Un archange et une femme sont à vos côtés pour vous défendre, et Satan sait, par expérience, ce que valent l'épée du premier et le pied de la seconde.

« Et vous, bénissez-nous, Saint-Père ; bénissez-nous dans nos

espérances, dans nos vœux, dans tout ce que nous faisons pour nous efforcer de conserver vive la *prière perpétuelle* pour vos victoires. Bénissez-nous commé l'ange bénissait les enfants de Babylone, car nous aussi nous sommes entourés de flammes horribles. Le jour viendra, et il ne peut tarder, où nous entonnerons des hymnes à Marie pour vos triomphes, lorsque le serpent, vaincu par Michel, frémira sous le pied de celle que vous avez déclarée Immaculée.

« Ce jour est le vôtre, Très Saint-Père ; ce jour est aussi le nôtre. »

Le Saint-Père a répondu :

J'ai lu, non pas dans un journal catholique ni dans d'autres journaux que l'on appelle *conservateurs* ou *cléricaux,* mais dans un des journaux décidément libéraux (journaux que je me trouve, moi aussi, contraint quelquefois d'avoir sous les yeux) ; j'ai lu que l'on veut à tout prix faire retourner Rome à l'époque païenne, telle qu'elle était sous les Nérons, sous certains barbares et cruels Augustes.

Mais comme ils voient que la présence du Pape à Rome est toujours un obstacle pour atteindre entièrement leur but, ils déclarent que pour cette raison il faut prendre possession du Vatican, chassant le Pape avec tous les siens de Rome et de l'Italie. Pour rendre vain le désir des pécheurs, il faut leur opposer les armes de la prière qui monte déjà comme un encens d'agréable odeur devant le trône de Dieu de toutes les parties de l'Église catholique. Serait-il jamais possible que Rome, choisie de Dieu pour être le centre et le siége de sa religion, dût être encore une fois le théâtre des abominations et de l'aveuglement du paganisme ? Cet empire si puissant, comme l'attestent encore les restes qui se présentent encore à nos regards dans les ruines qui couvrent différentes parties du terrain, quelque puissant qu'il fût, dut cependant tomber en ruines, surtout par l'opération

des souverains mêmes ou Césars-Augustes qui gouvernaient et qui se succédèrent pendant l'espace de près de trois cents ans. Oui, les empereurs et les générations qui les ont accompagnés, avec leurs vexations, leurs injustices et leurs vices, sont enfin parvenus à renverser le colosse. Malgré tous les efforts de l'enfer, il ne ressuscitera ni avec les divinités que le christianisme a fait disparaître, ni avec les idoles de l'incrédulité que l'on cherche à élever de nos jours.

J'ai cette confiance. Mais vous, continuez à prier, afin que Dieu, touché encore davantage par vos prières, empêche les formateurs du nouvel empire d'achever leur grand crime, et afin qu'il augmente la confusion qui existe entre eux jusqu'à ce qu'on puisse les voir épuisés et détruits.

Et ici, avant de nous séparer, je veux donner une nouvelle force à vos prières par la bénédiction de Dieu. Puisse-t-elle pénétrer dans vos cœurs et vous donner la force de combattre; puisse-t-elle illuminer vos esprits et tenir loin de vous les ténèbres du monde corrompu, pénétrer dans vos familles et y mieux établir encore la paix chrétienne. Qu'elle vous accompagne dans le pèlerinage de votre vie mortelle, et vous ouvre, lorsque le temps sera venu, les portes de la patrie bienheureuse.

Benedictio, etc.

(Voir sur le même sujet, t. I, Disc. XCIV ; t. II, Disc. CCXVII.) Les députés présents à cette audience étaient : MM. le marquis Andrea Lezzani, président ; Angelo Mogliazzi, vice-président ; M. le chanoine D. Agostino Bartolini, assistant ecclésiastique ; Augusto Freddi, secrétaire ; Carlo Rocchi, trésorier ; marquis Giuseppe Lezzani, Pietro Diamilla, Alessandro Frugoni, Ettore Sebastiani, Giuseppe Lupi, Pietro Eugeni, Orazio Aleggiani, Jacopo Grassi, comte Giuseppe Barbiellini Amidei. La *Libertà*, journal ministériel du gouvernement italien, avait parlé de la manière indiquée par Sa Sainteté au commencement de son discours.

DISCOURS CCXCIV.

A la jeunesse romaine : 2 octobre 1873.

Environ cinq cents jeunes gens romains, réunis dans la salle du Consistoire, exprimèrent leurs sentiments à Sa Sainteté par l'adresse suivante, qui fut lue par le professeur Filippo Tolli :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« La visite de ses plus chers enfants est pour le prisonnier plus tendre et plus consolante que tout ce que l'on pourrait exprimer. Et vous, auguste souffrant, vous en donnez une preuve éclatante en daignant accepter l'hommage et les protestations d'amour que la jeunesse romaine vous offre en un jour si funeste. Mais pourquoi êtes-vous prisonnier ?... Quel est votre crime?... Vous êtes prisonnier parce que, oracle infaillible de vérité, vous avez indiqué au monde toutes les voies sûres de l'éternelle vérité ; votre faute, c'est d'avoir aimé la justice avant tout, et ceux qui vous ont condamné sont vos propres enfants.

« Ceux qui se disent aussi comme tels ont voté votre condamnation il y a précisément trois ans à pareil jour. Il est inutile de rappeler la manière dont cette bande d'hommes sans loyauté a usé pour porter la sentence contre vous. Il suffit de jeter un coup d'œil sur une pierre placée au Capitole, pour lire, comme ils le disent, que le 2 octobre 1870, le peuple romain, excepté quelques individus, désirant l'annexion au royaume constitutionnel de Victor-Emmanuel, vous contraignait à passer des jours de douleur et de larmes dans cette auguste prison. Mais la pierre commémorative, dressée par ceux-là mêmes qui, parcourant les rues de Rome quelques jours avant le plébiscite avec des inscriptions menaçantes, nous intimaient la mort et l'extermination, cette pierre est là pour rappeler à la postérité la fourberie, la fraude et l'expédient puéril avec lesquels les Huns des Alpes ont prétendu sanctionner le sacrilége déjà accompli. Mais si cet acte illégal, devenu désormais une loi, et sur lequel il n'est plus par conséquent permis de discuter, nous défend de ne plus en parler en public, il ne pourra cer-

tainement pas nous arracher de l'âme cette conviction intime qui a germé au-dedans de nous par une série continuelle de faits démontrant que le plébiscite romain a été l'œuvre de quelques hommes mis à prix.

« Mais jusques à quand, Très Saint-Père, votre vénérable vieillesse sera-t-elle le point de mire de la haine effrénée de tant de scélérats ? Dieu seul connaît l'avenir. Mais si, par une disposition providentielle, l'intelligence humaine peut, d'après le passé, tirer des conclusions pour le futur, votre triomphe nous paraît imminent. Les prières continuelles et ferventes de tant de millions de fidèles, vos propres mérites, l'intercession des saints, le Sacré-Cœur enfin, dont la dévotion se répand avec tant de rapidité de nos jours sur les deux hémisphères, exigent et feront que votre triomphe soit imminent. Oui, Saint-Père, Dieu appesantit davantage encore son bras pour châtier la société et l'Église lorsqu'un monarque chrétien exposait presque à la vénération le cœur du philosophe impie *Voltaire;* et Dieu lèvera ce bras de nouveau pour nous bénir, maintenant que dans le lieu même du scandale la dévotion à un cœur qui lui est si cher s'est réveillée et s'est propagée de toutes parts comme une flamme inextinguible. C'est ainsi que l'un, brûlant les horreurs et les infamies de l'autre, les jours tranquilles de vertu et de paix seront rendus à la société et à l'Église.

« Agréez, Très Saint-Père, les vœux et les expressions sincères que cette troupe choisie de jeunes gens vous adresse par moi, et comme gage de votre satisfaction, répandez sur nous tous la bénédiction apostolique. »

Le Saint-Père répondit :

Je participe et je m'unis aux espérances exprimées et développées jusqu'ici par ceux qui représentent cette troupe choisie de jeunes gens qui marchent dans la voie de la vérité et de la justice. Et pour mieux confirmer cette uniformité de pensée, ainsi que mon assentiment à tout ce qui m'a été exposé jusqu'ici, je me plais à rappeler quelque trait des saintes Écritures, que ma mémoire me fournit en ce moment. (*Juges*, VI-VII.)

Le peuple hébreu était assiégé par ses ennemis, et

précisément par le peuple de Madian. Or, il n'était pas seulement incertain de l'issue de la victoire; mais il était encore saisi de cette panique qui fait tomber le courage et désespérer de la victoire, lorsque, tout à coup, intervient le bras tout-puissant de Dieu qui fait comprendre clairement que c'est lui, et non pas un autre, qui a délivré Israël, de sorte que chacun pouvait répéter : *Digitus Dei est hic.* (*Exod.*, VIII, 9.)

Le peuple hébreu était gouverné par des juges, et, comme vous devez bien vous le rappeler, c'était Gédéon qui était juge dans cette circonstance. Dieu lui ordonna de faire un choix parmi tout le peuple ; mais il donna ordre en même temps que quiconque serait lâche et peureux restât chez lui, et que, par conséquent, Gédéon n'emmenât avec lui que tous ceux qui se montreraient courageux et prêts à combattre pour leurs propres familles, pour leurs propres biens et pour leurs propres droits.

Cependant, Dieu voulait encore mieux faire voir le miracle de sa puissance; il voulait montrer que c'était lui-même qui était le guide des combattants, et que lui seul communiquait la force pour vaincre. Il dit donc encore à Gédéon : « Va maintenant sur les bords du ruisseau, et parmi les hommes qui sont restés avec toi bien résolus à combattre, ceux qui se courberont et plieront le genou pour boire devront être exclus du nombre des combattants; au contraire, tu choisiras pour la défense de mon peuple ceux-là seuls qui se tiendront debout et boiront dans le creux de la main. »

Or, ce nombre fut tellement réduit que ceux qui, restant debout, prirent de l'eau dans le creux de la main n'étaient pas plus de trois cents, c'est-à-dire à peu près autant que vous êtes ici (*On sourit de satisfaction*); mais ils étaient guidés et fortifiés par cet esprit que nous

recevons tous de la divine miséricorde, et qui nous rend propres à combattre les ennemis de Dieu.

Ce fut seulement avec ces trois cents hommes que Gédéon s'avança contre l'ennemi pendant la nuit. Il leur mit entre les mains des trompettes et des flambeaux cachés dans des pots de terre ; il les divisa en trois colonnes, et lorsqu'ils furent dans le camp ennemi, au signal donné, le bruit des trompettes et la lumière qui brillait soudainement au milieu des ténèbres de la nuit jetèrent une alarme telle au milieu de ces gens qui dormaient, que, tout surpris et confus, ils commencèrent à se battre les uns contre les autres et à s'entre-tuer. Cependant, les trompettes d'Israël mirent en fuite et en désordre une armée tellement nombreuse et fournie d'un si grand nombre d'animaux, qu'on pourrait la comparer à une multitude innombrable de sauterelles et aux grains de sable de la mer ; ce qui signifie, bien que ce ne soit dit qu'en figure, qu'une grande armée a été battue par une poignée de combattants, victorieux parce que Dieu avait communiqué son esprit à chacun de ces soldats.

Chers enfants, vous aussi, vous vous êtes présentés ce matin sans crainte aucune, et même le cœur plein de courage, devant le Vicaire de Jésus-Christ, et vous avez fait déborder de vos lèvres l'eau vive de la parole avec l'expression de si beaux sentiments, dignes en tout de véritables chrétiens.

Et que signifient les armes employées par les soldats de Gédéon ? Les saints Pères disent qu'elles signifient que pour combattre et pour vaincre nos ennemis, il faut deux choses : l'œuvre de la main et la prière des lèvres. Le flambeau de la vérité à la main, la trompette de la prière sur les lèvres, allons en avant. Oui, avançons avec ces deux armes, car la confusion commence déjà dans le camp de nos ennemis. *(Agitation vive et approbation.)*

Avançons toujours, car Dieu, conduisant peu à peu par la main ce pauvre vieillard (*Une explosion de vifs applaudissements éclate du milieu de l'auditoire. Le Saint-Père tient en suspens son geste, sa parole et sa pensée. Les applaudissements ayant à peine cessé, Sa Sainteté ajoute avec une merveilleuse promptitude :*) vous soutiendra, vous aussi, et nous marcherons ensemble pour arriver ensemble à la victoire. (*De chaleureux applaudissements éclatent de nouveau.*)

Maintenant, rentrez chez vous, riches de la bénédiction de Dieu, ranimés de cet esprit d'amour et de charité que l'on voudrait faire disparaître de Rome, centre de vérité au milieu du monde. Mais il ne disparaîtra pas ! (*De longs applaudissements se renouvellent.*) Rentrez chez vous, et que Dieu bénisse vos œuvres; qu'il accepte vos prières, afin que par vos œuvres, vous édifiiez votre prochain et que par vos prières vous invoquiez du trône des miséricordes du Seigneur les grâces que nous attendons de lui seul. J'élève la main, chers enfants, et je vous bénis pour tant de courage et de fermeté ; je bénis vos familles, vos parents, tout ce qui vous appartient, afin que cette bénédiction vous accompagne pendant votre vie et à votre mort, et qu'elle soit le cantique que vous chanterez dans le ciel, bénissant Dieu et vous-mêmes pendant toute l'éternité.

Beendictio, etc.

DISCOURS CCXCV.

A la Commission de l'Archiconfrérie de Notre-Dame du Sacré-Cœur : 6 octobre 1873.

Cette commission fut reçue dans la salle dite de la Comtesse Mathilde. M. le Comm. Salvatore Angelini exposa à Sa Sainteté la fin pour laquelle ils s'étaient réunis à ses pieds, en disant :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Le désir ardent d'un grand nombre des fidèles romains, c'était que la Vierge Immaculée eût aussi dans la capitale du monde catholique un culte spécial sous le titre de Notre-Dame-du-Sacré-Cœur-de-Jésus.

« Votre Sainteté en a accueilli les suppliques avec bonté, et par le bref apostolique du 5 août de cette année, en approuvant l'institution canonique de la pieuse société réunie sous le même titre, Elle a daigné l'élever au grade d'archiconfrérie, et lui a accordé de nombreuses indulgences. Ce fut là une nouvelle défaite subie par l'ennemi infernal, qui n'avait pas manqué de dresser des obstacles contre l'institution de l'œuvre sainte. Il convenait donc que la nouvelle archiconfrérie pensât à déposer aux pieds de Votre Sainteté les sentiments de sa profonde reconnaissance en même temps que ses remercîments les plus respectueux pour les faveurs qu'elle a obtenues. Voilà le motif, Très Saint-Père, pour lequel vous voyez recueillie à vos pieds sacrés la commission qui eut la première idée de l'érection de cette société, qui se donna la peine de la faire prospérer, et qui peut aujourd'hui, à votre consolation, vous assurer que l'archiconfrérie prospère admirablement et promet déjà de devenir une plante vigoureuse, capable de porter des fruits de vie éternelle dans la vigne du Seigneur. Vous n'ignorez pas, Très Saint-Père, que la très-sainte Vierge, invoquée sous le titre de Dame-du-Sacré-Cœur-de-Jésus, rend faciles à ceux qui lui sont dévots les choses les plus ardues et les plus désespérées. La pieuse union naissante vous promet donc par nous qu'elle priera sans cesse, qu'elle priera avec la plus grande ferveur...

« En échange de notre humble promesse, daignez, Très Saint-Pére et notre souverain, daignez bénir l'image de Notre-Dame-du-Sacré-Cœur, que nous vous présentons. et l'archiconfrérie qui tire son nom d'elle ; bénissez tous les fidèles qui la composent, ainsi que leurs familles. Les saintes résolutions de ses membres étant ainsi confirmées par votre bénédiction, et leur foi et leur ferveur y trouvent un nouvel accroissement, on pourra dire, sans craindre de se tromper, que la Vierge Immaculée s'est établie patronne absolue de leurs cœurs. »

Sa Sainteté répondit :

C'est avec un grand plaisir que j'ai entendu ces belles paroles par lesquelles vous m'avez donné un nouveau témoignage de votre dévotion, puisque vous vous êtes faits les promoteurs d'une nouvelle association en l'honneur de la Vierge Immaculée.

Oui, réfugions-nous tous dans le cœur de la très-sainte Vierge Marie, et nous serons comme dans l'arche de Noé au milieu de ce déluge de maux qui nous entourent. Et puis espérons que nous aurons, nous aussi, la consolation de pouvoir envoyer la colombe pour voir si les eaux furieuses qui forment une tempête autour de nous sont desséchées ; espérons qu'elle reviendra enfin, portant dans son bec un rameau d'olivier, comme signe que les eaux menaçantes sont dissipées.

Oui, espérons, car vous connaissez la puissance de l'espérance chrétienne. *Spes non confundit*, dit l'apôtre saint Paul. Si donc cette espérance ne confond pas, il faut nécessairement qu'elle produise son effet et qu'elle nous délivre de tout danger.

Il est vrai que les gens entre les mains de qui nous nous trouvons ne respectent pas même l'arche ; ils se souviennent qu'on a tué à Paris les religieux, les prêtres et les évêques ; ils pourraient également répéter la même chose ici, mais la Vierge bénie pourra faire un miracle,

et ne pas permettre que les ennemis de Dieu viennent nous atteindre dans l'arche de son cœur où nous cherchons asile.

Je bénis la sainte image; je bénis vos personnes, vos familles et tous les fidèles inscrits à l'archiconfrérie.

Benedictio, etc.

— Le 8 décembre 1854, jour à jamais mémorable dans les fastes de l'Église catholique, quelques pieux ecclésiastiques d'Issoudun, dans le diocèse de Bourges, en France, eurent l'inspiration d'honorer la Vierge Immaculée, en l'invoquant sous le titre tout spécial de *Notre-Dame-du-Sacré-Cœur-de-Jésus*.

Au mois de juin 1864, on érigeait à Issoudun une pieuse union sous le même titre, en vertu d'un bref apostolique. Par un autre bref daté du mois de février 1869, cette même union fut déclarée archiconfrérie.

Or, les Romains, qui saisissent avec la plus grande joie toutes les occasions propres à honorer leur protectrice, se sont empressés, en grand nombre, de donner leurs noms et de présenter leurs offrandes à cette confrérie. Aussi le T.-R. P. Chevalier, supérieur des missionnaires d'Issoudun, crut-il-convenable que l'on établît à Rome même, centre du catholicisme, une congrégation dans le genre de celle d'Issoudun. A cet effet il se rendit volontiers à Rome, afin d'y jeter les fondements de la nouvelle société. Obligé de retourner en France, il en confia le soin à quelques pieux Romains qui, après avoir formé une commission, mirent aussitôt la main à l'œuvre. Nous enregistrons ici bien volontiers les noms des membres zélés de la commission :

Directeur : le P. Jean Spillmann, de la C. de J. ; conseillers : le P. Pierre Massaruti, de la C. de J. ; le P. Joachim Ferrini, des Ministres des infirmes ; Mgr Jacques Gallo, M. le chevalier André Busiri et M. Charles Scalzi. — Présidente : S. Ex. Mme la marquise Cécile Serlupi Crescenzi. — Promotrices : S. Ex. Mme la marquise Clotilde Vitelleschi, Mme la comtesse Liberati Marconi, Mme Anne Scalzi Angelini, Mme Camille Mazio, Mme Marie-Anne Ostini Angelini et Mme Constance Costaggini Antonelli.

Malgré le très-grand nombre des difficultés qui se rencontrèrent, l'œuvre fut enfin heureusement achevée, grâce au zèle infatigable de la commission mentionnée plus haut. Le 8 décembre 1872, la pieuse union fut canoniquement érigée dans l'église de Saint-André, au Quirinal, et par bref apostolique du 6 août de cette année, élevée au

grade d'archiconfrérie. Mais pour lui donner un siége plus stable, elle fut transférée à Saint-André-della-Valle, où les associés se réunissent à l'autel orné du tableau de Sa Sainteté. La Vierge y est représentée soutenant de sa main gauche le petit Enfant-Jésus, tandis que de la droite elle montre son cœur sur sa poitrine, pour signifier que ce divin cœur est entièrement en son pouvoir. L'expression de la Vierge est des plus gracieuses, et ne peut être comparée qu'à la beauté du joli petit enfant qui, tenant les bras ouverts, sourit affectueusement à ceux qui le regardent. Le tableau, dessiné et ébauché par l'habile P. Spillmann, fut peint par l'excellent artiste M. Silverio Capparoni, aux frais de Mme la baronne Sophie Villa Piana.

DISCOURS CCXCVI.

A une députation choisie des dames romaines, conduite par Mme Teresa Cevola Martignoni : 8 octobre 1873.

En présentant cette députation à Sa Sainteté dans la salle du Consistoire, la zélée promotrice de cette affectueuse démonstration s'exprima en ces termes :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Un groupe de vos enfants, indignes sans doute d'un pareil titre, mais qui ne vous sont pas les moins dévoués, ont l'honneur et la satisfaction de se prosterner encore cette année à vos pieds, Très Saint-Père. Nous sommes venus ici aujourd'hui avec un désir d'autant plus vif qu'il a été plus longtemps retenu, non seulement pour vous présenter les hommages de notre cœur, mais aussi le tribut de nos mains par une petite offrande. Le souvenir toujours cher du 12 avril devait nous conduire au pied de ce trône ; ce délai, si pénible à notre cœur, n'a certainement point été un refroidissement d'amour. L'égard qu'à bien juste titre nous devions avoir pour votre précieuse santé nous enlevait la consolation de pouvoir jouir de l'aspect de notre Père bien-aimé. Les méchants s'en réjouissaient et nourrissaient dans leurs

cœurs des désirs perfides ; mais le cœur de vos enfants était alors dans la tristesse et priait. Nos prières, nos larmes ne sont pas montées en vain jusqu'au trône de l'Éternel, et maintenant, Très Saint-Père, que vous avez recouvré votre première vigueur, vous nous réjouissez par votre présence. Mais, hélas ! que ne pouvons-nous faire quelque chose de plus que la prière pour votre bonheur et votre santé ! Que ne pouvons-nous prolonger aussi vos années par celles qu'il plaira à la divine Providence de nous en accorder à nous-mêmes ! Oh ! comme chacun en ferait le sacrifice dès maintenant, avec toute l'ardeur de son âme ! Pour la plupart d'entre nous, notre vie est une fleur encore fraîche, mais c'est une fleur inutile, qui languira tôt ou tard, comme tant d'autres, négligée et inconnue. Mais que vaut toute la série des années que nous pouvons nous promettre, comparée à un seul jour d'une existence telle que la vôtre, si nécessaire à l'Église et au monde entier? Qui de nous pourrait résister à la seule pensée que la grande lumière du Vatican dût s'éteindre au milieu de cette sombre tempête avant que ne revînt la sérénité, le calme tant désiré ? Vivez donc, Saint-Père, Père tendrement aimé. Vivez de nos années et au prix de notre vie ; elle ne pourrait servir à un meilleur usage ! Vivez pour la confusion des méchants, pour fortifier les bons, pour le bien de l'Église et du monde, qui tiennent avec une sollicitude pleine d'amour les yeux fixés sur vous.

« O Marie, notre tendre mère, conservez-nous notre Père, cet astre brillant qui éclaire les ténèbres et conduit les esprits et les cœurs à la lueur de son éclat ; cet ange de la paix, sur les lèvres de qui se trouvent le pardon et la bénédiction. Mettez une fin à la guerre parricide, à la haine basse des partis ; réunissez tous les cœurs pacifiés et repentants autour du cœur de votre Pontife ; que les blasphêmes des impies se changent en voix de repentir, et que l'*hosanna* des justes soit une louange pour vous qui êtes la libératrice de votre peuple. »

Après la lecture de cette adresse, et après avoir entendu avec une grande satisfaction un sonnet et une poésie en forme de dialogue, récités selon l'usage par des petites filles, le Saint-Père répondit tout ému :

On ne peut pas douter que les expressions échappées de vos lèvres ne soient en parfait accord avec les affec-

tions de votre cœur ; et je suis touché en entendant les pensées délicates que cette jeune fille a exprimées dans son adresse, ainsi que les poésies récitées avec tant de grâce et de ferveur par les trois petites filles qui l'ont suivie.

L'Église fait aujourd'hui mémoire d'une sainte qui fut bien chère au divin Sauveur, et bien digne, par conséquent, de nombreuses communications célestes. Vous le savez bien, c'est sainte Brigitte. Parmi ces communications, Dieu lui fit savoir plusieurs fois qu'il était prêt à lever la main pour bénir et accueillir les plus grands pécheurs entre ses bras paternels, mais à la condition indispensable qu'ils viennent sincèrement soumis et repentants de cœur.

Cette aimable disposition de Dieu, qui est un vrai père, doit remplir nos cœurs de confiance, et nous devons tenir pour certain que si notre esprit est animé de bonnes dispositions, le divin Rédempteur nous répétera les paroles qu'il adressa au paralytique et que nous avons lues dimanche dernier : *Confide, fili, remittuntur tibi peccata tua ;* « aie confiance, mon fils, tes péchés te sont remis. » (Matth., IX., 2.)

Or, bien chères filles, revêtues d'abord de l'habit de la pénitence auquel a succédé celui plus splendide de la grâce, allez toutes soutenir courageusement les combats du Seigneur, pour attaquer les ennemis de Dieu, de son Église et de ce Saint-Siége, mais non pas avec le cimeterre de Judith ou le fer de Débora : pour vous, les armes de ces deux héroïnes se changent en supplications et en prières.

Et puisque parmi ces ennemis il y en a un très-grand nombre qui, pour leur plus grand malheur, sont endurcis dans l'iniquité, peut-être vos prières leur seront-elles inutiles ; mais elles profiteront certainement pour l'immense société des fidèles et pour le succès certain du triomphe désiré.

Du reste, il est facile de comprendre combien la prière et les bonnes œuvres déplaisent à Satan par tout ce qu'il fait pour pousser ses émissaires qui revêtent encore la nature humaine et sont en son pouvoir, et qui emploient toute sorte de moyens, d'artifices et de violence sacrilége pour empêcher les processions, les pèlerinages et pour troubler les réunions chrétiennes. Et pendant que dans certaines parties de l'Église on voit les miracles se multiplier par une intercession spéciale de la très-sainte Vierge qui a été, qui est et qui sera toujours un large canal d'où découlent abondamment les divines faveurs, les impies répètent les paroles iniques dont se servaient les pharisiens lorsque le divin Rédempteur conversait avec les hommes: c'est-à-dire qu'il faisait ses miracles par la puissance des démons, et que lui, qui était un pécheur, ne pouvait opérer de miracles. Misérables blasphémateurs! ce sont eux qui ont transmis leur horrible héritage aux incrédules de tous les siècles.

Mais laissons ces aveugles, qui sont et qui seront certainement victimes de la divine justice, et tournons-nous vers le Seigneur, le priant en grâce de ne jamais nous soustraire la lumière de sa grâce. Ah! oui, mon Dieu: *Illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte.* « Faites briller votre lumière à mes yeux, afin que je ne tombe jamais dans un sommeil de mort. » (Psal. XII, 4.) Et vous qui ouvrîtes les yeux de l'aveugle-né, afin qu'il pût voir son divin maître et le suivre, faites que nos yeux soient toujours fixés sur vous, sur vous qui, excité par un amour infini, tournez vers nous vos yeux et votre cœur, pour nous aimer, pour nous soutenir au milieu de tant de dangers, et pour nous conduire au port de la bienheureuse éternité.

Benedictio, etc.

— Parmi les personnages remarquables présents à cette audience, nous avons remarqué S. Em. le cardinal de Bonnechose, archevêque de Rouen, et Mgr Ladoue, nouvel évêque de Nevers ; ce dernier était accompagné de MM. les abbés du Barbier, son vicaire général, et Voclin, curé doyen de Moreil et chanoine honoraire de la cathédrale d'Amiens.

Puisque les petits enfants mêmes visitent le Pape prisonnier et lui parlent, nous continuons, selon notre usage, à reproduire ce qu'ils disent, et ce que l'histoire sera jalouse de savoir. La jeune Ernesta Centera prit la parole devant le Pontife, et avec ce ton qui lui est propre, plein de ferveur et d'affection, elle lui dit :

Quando un morbo doloroso
Ti tenea spossato e affranto
Conturbando il Tuo riposo,
Ostinato, notte et di,
Di venire, o Padre Santo,
A' Tuoi piedi c'impedi.

Volevam recarti allora
Quest'offerta poverella,
In memoria dell' aurora
Dodicesima d'april,
Dell' aurora cosi bella
Cosi cara al sacro Ovil.

Or l'accogli, unita al voto
Che con fervido desio,
Che con animo devoto,
Colla speme in mezzo al cor,
Ogni di leviamo a Dio
Per Te Principe e Pastor :

Che siccome quel malanno
Ti lascio libero alfine,
Cosi quelli che Ti danno
Un tormento più crudel,
Fuggan via dal Tuo confine,
Domi e vinti omai dal ciel.

Vinrent ensuite les deux petites sœurs, Adelaïde et Virginia Romanini, qui débitèrent avec non moins de grâce et d'énergie la *cantate* suivante :

A. Odi un pensiero, che mi nasce in cuore
Ogni qualvolta in questa augusta Sede
Del Vatican ci è dato pore il piede.
V. Di' pur, sorella.

A. Io credo
Che avvenga in noi quel che avvenir soleva
Negli antichi fedeli.
Segno all' insulto e all' odio de' pagani,
Pure a viver tra loro eran costretti,
Come tra feri lupi gli agnelletti.
Ma quando lungi dal tumulto insano
Della cittade, nelle sacre cripte
S'accoglievano insieme alla preghiera,
Alla mensa di Cristo, alle concioni;
Oh comme lieti e in pace,
Dal consorzio degli empii alfin disciolti,
Godean la gioia de' fraterni volti!
Cosi avvienne anche a noi.

A. T'intesi. In Roma
Dalle sentine italiche colata
Una putrida feccia or s'impaluda.
Torbide facce, barbare favelle,
Sguardi biechi e feroci, oltraggi e scherni
A chi d'esser cristian non si vergogna,
Fan di questa cittade un' empia fogna.
Sol qui nel Vaticano
Par che l'alma respiri aure di pace,
Solo a piedi di Pio
Gustiam dei mali un passeggero oblio.

A. Ah si! ma troppo rara è questa gioia.
Oh fortunati giorni
Quando lo vedevam lieto e sereno
Per le pubbliche vie
Aggirarsi fra noi,
Come un padre tra i cari figli suoi.
Egli contento del filiale affetto,
Beati noi del suo paterno aspetto.

V. Cessa, sorella mia,
Di richiamar quelle dolci memorie.

Nessun maggior dolore
Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria.

A. Ahimè! tutto è finito...

V. Sciocchérella che dici?
Tutto è finito? È questa la tua fede
Nella Vergin Maria?
Nelle preci e nel pianto, che la Chiesa
Versa pel mondo a' pie' di lei prostesa?

A. Lo so, ma non si vede...

V. Non si vede?
Si sa, si sa per fede
Che non cade mai vana la preghiera:
E tanto basta. E poi n'abbiamo in mano
Un pegno ancor. Se in mezzo a tanti mali
Dio con nuovo prodigio
Serbo la vita a Pio, è questo il pegno
Del termine dei guai;
Di che temer dobbiam? Forse che Dio
La speranza deluda del suo gregge,
Che nella vita del Pastor si regge?

A. Errai, lo veggo: accuso
La mia timida fede.

V. Viva e regni
A conforto dei figli il Padre amato:
Si roda invan di rabbia e di livore
De' suoi nemici il tenebroso cuore.

A. Ah! se pietoso il ciel ci serba Pio,
Non paventiam chè ci protegge Iddio.
Amor de' figli tuoi,
Vivi, trionfa e impera:
Sol questa è la preghiera
Che a Dio porgiam per te.

V. Scenda il Signore e sperda
Quell' infernal Babele,
Che il popol tuo fedele
Preme con sozzo piè.

Elles firent ensuite une offrande de quatre-vingts écus romains renfermés dans une bourse sur laquelle on lisait cette inscription :

A PIE IX
POUR LE DOUBLE ANNIVERSAIRE DU XII AVRIL
OFFRANDES ET VŒUX
DE SES FIDÈLES ENFANTS
THÉRÈSE CEVOLA MARTIGNONI PROMOTRICE
1873.

DISCOURS CCXCVII.

A la section de médecine de la Société artistique ouvrière : 23 octobre 1873.

Cette Société fait partie de la Société primaire promotrice des bonnes œuvres. Elle fut présentée à Sa Sainteté dans la salle consistoriale par le président général, M. le marquis Girolamo Cavalletti, qui lut une adresse dans laquelle il expliquait le but de la nouvelle Section médicale, et les œuvres auxquelles elle se dédiait tout spécialement. Sa Sainteté voulut bien répondre en ces termes :

Si jusqu'ici il y a eu un très-grand nombre de fidèles qui ont consolé mon cœur, vous me consolez encore beaucoup ce matin, vous qui vous trouvez dans une condition particulière. Aussi ai-je entendu avec plaisir les paroles que vous m'avez adressées en me parlant des nouvelles bonnes œuvres que vous avez déjà commencées. C'est certainement une œuvre bien agréable à Dieu que celle de secourir les pauvres par tous les moyens qui vous sont possibles, et en même temps de faire en sorte que la

jeunesse ne soit pas empoisonnée par certaines coupes de Babylone, qui finissent par devenir la fin des Balthazars.

Mais le motif qui me fournit une consolation plus particulière, c'est de me voir entouré par vous qui, tout en ayant une noble profession, comptez cependant dans votre corps des hommes bien ignobles, non pas qu'ils manquent de ces grades sociaux signalés sur le blason, mais parce qu'ils ont une conduite des plus mauvaises. En oubliant la sainteté de leur profession, ces hommes ne rougissent pas de porter haut la bannière exécrable, indigne, abominable de l'incrédulité, de la félonie, de l'irréligion. Mais vous, oh ! vous portez une bannière pure ; c'est la bannière du christianisme, sur laquelle il est écrit : *foi et bonnes œuvres*, et parmi celles-ci l'œuvre la plus sainte, telle que l'éducation de la jeunesse dans les vrais principes. Et il n'est que trop vrai que de cette profession si noble sont sortis des hommes corrompus dès leur première jeunesse. Le matérialisme a été cette semence qui, ayant pénétré jusque dans leurs cœurs, y a fait naître le vice; et bien qu'ils soient maintenant *in primis subselliis*, ils sont cependant les mêmes, et qui plus est, ils se manifestent de plus en plus mauvais, et font connaître de plus en plus chaque jour le venin qu'ils ont au fond du cœur.

Mais vous, rappelez-vous que les bons sentiments que vous venez d'exprimer doivent toujours être cultivés, afin qu'ils puissent profiter et à vous et à ceux qui dépendent de vous. Dans votre corps, les hommes illustres par leur sainteté ne manquent pas ; ils peuvent tout particulièrement vous servir d'exemple, et à Rome même on compte trois églises dédiées à des saints qui ont professé la médecine. Et ici remarquez que Jésus-Christ s'est déclaré médecin lui-même dans une des paraboles de

l'Évangile ; il y dit même avec quelle charité on doit avoir soin des infirmes, et s'est par conséquent établi comme modèle particulier pour vous. En effet, Jésus-Christ raconte dans l'Évangile qu'un pauvre homme qui avait reçu de nombreuses blessures demeurait étendu sur la voie publique. Un bon Samaritain, qui était la figure du Rédempteur lui-même, l'ayant trouvé dans un état si déplorable, en prit soin, pansa ses blessures, et donna ensuite de l'argent à un maître d'hôtel, lui recommandant de continuer à avoir soin de cet homme pendant son absence.

Mais par ce fait, Jésus-Christ ne voulut pas seulement nous enseigner la grande charité que l'on doit avoir pour les malades en soignant les plaies de leur corps ; mais il voulut surtout nous enseigner l'autre charité, beaucoup plus grande encore, qui consiste à guérir les maux de l'âme, maux qui couvrent ordinairement de plaies le corps lui-même. Je dis plus, la nécessité même de votre profession est une preuve de la première origine de la mort et des maux qui l'accompagnent, c'est-à-dire le péché : *Deus mortem non fecit* (*Sap.*, I, 13) ; la mort est venue après le péché ! Lucifer, en voyant l'homme entouré de tant de grandeur, en fut jaloux et le poussa à désobéir à Dieu : de là le péché et la mort : *Invidia diaboli mors introivit in orbem terrarum (Ibid.)* Saint Paul l'enseigne plus clairement encore : *Per unum hominem peccatum in hunc mundum intravit, et per peccatum mors.* (Rom., V, 12). De telle sorte que le péché d'Adam a fait de vous des hommes, non pas seulement utiles, mais même nécessaires au prochain ; et si, avec les remèdes de l'art, vous suggérez aussi de bons conseils capables de raffermir certaines volontés trop faibles et de réformer certains cœurs enclins au mal, vous contribuerez à l'exemple de tant de médecins qui se sont sanctifiés, et du pre-

mier de tous, qui est Jésus-Christ, non seulement au bien du corps, mais aussi à celui de l'âme, en vous acquérant de nombreux mérites pour la vie éternelle.

Et maintenant, afin que vous puissiez obtenir toutes les nobles fins que vous vous proposez, et que je vous ai recommandées, recevez au nom de Dieu sa sainte bénédiction. Avec vous je bénis vos familles, vos parents, ainsi que ceux de vos collègues qui n'ont pas pu venir aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ ; mais je ne bénis pas ceux qui sont sur la voie qui conduit en enfer.

Benedictio, etc.

DISCOURS CCXCVIII.

A l'occasion de la béatification du Vénérable Jean-Baptiste de la Salle, fondateur des Frères des Écoles chrétiennes : 1er novembre 1873.

Un bon nombre de Frères des écoles chrétiennes, à qui s'étaient joints d'autres Messieurs, tous compatriotes du Vénérable, se trouvaient réunis dans la salle du Trône et la remplissaient tout entière. Sa Sainteté, accompagnée de LL. EE. les cardinaux Patrizi et Pitra, de Sa Grandeur Mgr l'évêque de Mende et d'une suite brillante, entra dans la salle vers onze heures. L'honorable frère Philippe (mort peu de temps après), Supérieur général de toute la congrégation, s'étant mis à genoux aux pieds du Souverain Pontife assis sur son trône, s'exprima en ces termes :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Le Seigneur Dieu tout-puissant, qui dispose tout avec ordre, poids et mesure, principalement en ce qui concerne son Église sainte,

a longtemps différé le commencement et le progrès de l'œuvre dont il s'agit aujourd'hui, et dont Votre Béatitude a bien voulu se préoccuper d'une manière spéciale.

« Depuis près de deux siècles, un ministre du sanctuaire avait confié ses richesses, sa condition et tout lui-même, pour se mettre à la tête d'une société destinée à instruire gratuitement les enfants du peuple, leur apprendre les principes des lettres, mais tout spécialement les devoirs de la sainte religion de Jésus-Christ.

« Par les heureux résultats que l'œuvre de ce vénérable serviteur de Dieu a obtenus dans des contrées aussi nombreuses que différentes les unes des autres par leurs mœurs et leurs habitudes, il est facile de conclure que le pieux fondateur avait bien compris que tout enseignement, pour être véritablement utile aux individus et aux nations, doit être basé sur la religion et non sur les lois de la philanthropie ou sur celles d'une fausse philosophie.

« Je suis heureux, Très Saint-Père, de pouvoir dire à Votre Béatitude que les disciples du vénérable de la Salle ne se sont jamais écartés de ces principes, et que, Dieu aidant, ils ne s'en écarteront jamais.

« Nous savons, Très Saint-Père, qu'en agissant ainsi, c'est entrer dans les vues de Votre Béatitude, qui, depuis sa glorieuse et à jamais mémorable exaltation, n'a pas cessé un seul instant de se sacrifier pour tout ce qui peut contribuer à procurer la gloire de Dieu, l'honneur de la religion et le bonheur des peuples. L'univers catholique en est dans l'admiration et aime à proclamer l'illustre Pie IX comme le défenseur de la vérité, le protecteur des arts et des sciences, le bienfaiteur de l'humanité et le père des peuples ; les ennemis de la sainte Église sont eux-mêmes obligés d'en convenir.

« Notre humble congrégation ne doit-elle pas aussi sa diffusion dans les diverses parties du monde à votre tendre sollicitude et à ses bénédictions si paternellement données et si fréquemment réitérées ?

« Aujourd'hui, Très Saint-Père, Votre Béatitude met le comble à ses bontés, en publiant l'héroïcité des vertus de notre vénéré fondateur; aussi nous trouvons-nous dans l'impossibilité de pouvoir lui offrir des actions de grâces dignes de tant de faveurs.

« Cependant, Très Saint-Père, nous avons encore à exprimer à Votre Béatitude un désir qu'elle trouvera, j'en suis certain, très-légitime : celui de voir se continuer et se mener à bonne fin la cause dont Votre Sainteté a bien voulu s'occuper en ce jour si mémorable pour nous.

« Quant à notre dévoûment à la sainte Église, à ce siége à jamais

célèbre, ainsi qu'à l'illustre et infaillible Pontife qui l'occupe si glorieusement, il sera tous les jours de notre vie; et de plus, Très Saint-Père, nous ne cesserons d'adresser au ciel nos plus ferventes prières pour qu'il mette bientôt un terme aux calamités qui affligent si profondément le cœur paternel de Votre Béatitude. J'en prends l'engagement pour moi et pour mes confrères ; et afin d'affermir cette double résolution et lui donner toute son efficacité, je prie Votre Béatitude de vouloir bien accorder sa sainte bénédicton à celui qui, en ce moment, a l'insigne bonheur de se trouver à vos pieds, comme aussi à tous les autres enfants du vénérable de la Salle. »

Sa Sainteté répondit :

Les paroles de saint Jean l'évangéliste, que nous avons lues ce matin dans l'épître de la messe, peuvent, ce me semble, s'appliquer opportunément au cas présent.

D'après la relation que fait le saint apôtre, évangéliste et prophète, nous lisons que Dieu ordonna en même temps à quatre anges de se placer chacun à l'un des quatre points cardinaux du globe, et d'étendre leurs ailes pour empêcher les quatre vents de souffler et de nuire à la terre.

Tout à coup un cinquième ange parut et cria aux premiers de retenir les maux qui devaient fondre sur la terre, afin qu'il eût le temps de marquer au front le grand nombre des serviteurs dévoués et affectionnés au Seigneur qui faisaient partie des douze tribus d'Israël, de sorte que tous ceux qui étaient marqués au sceau de l'ange fussent garantis contre les assauts des ennemis, la férocité des barbares, contre la cruauté des persécuteurs.

Il en choisit douze mille dans chaque tribu. Ce chiffre n'indique point la quantité précise ; mais il exprime un nombre en soi très-significatif, d'autant plus qu'il y a eu douze Prophètes, douze Apôtres, et les tribus mêmes étaient au nombre de douze. Par conséquent, le nombre

douze mille est employé ici pour signifier toute la phalange des personnes déjà destinées au paradis, comme les douze tribus représentent tous les peuples de la terre. Et en effet, toutes les nations ont donné leur tribut, leur contingent au paradis. Il n'y a pas de nation qui n'ait donné à l'Église une âme sainte glorifiant Dieu dans le ciel et nous encourageant dans cette vie militante.

La France figure, sans aucun doute, parmi les nations qui ont contribué à donner à l'Église le plus grand nombre de saints. En effet, ceux qui allèrent les premiers en France pour y porter la lumière de la foi et de la sainteté furent : un ami de Jésus-Christ, *Lazarus amicus noster* (Joan., x, 11) ; sa sœur Marie, *qui optimam partem elegit*, et qui se renferma *in caverna maceriæ*, pour s'adonner à la contemplation de la béatitude céleste ; et Marthe, son autre sœur, *qui satagebat circa frequens ministerium*, « qui était toute occupée des affaires domestiques » (Luc, x, 40), se dédia au culte et à la pratique de la charité, pour multiplier les adorateurs de Jésus-Christ ; et voilà pourquoi, en cela encore, *satagebat*.

Remarquez donc qu'il est dit : *satagebat*, c'est-à-dire qu'elle s'employait suffisamment, comme elle pouvait et comme il convenait, ni plus ni moins. Il y aura peut-être aussi parmi vous tel qui est trop lent dans l'exercice de ses devoirs, et tel autre, au contraire, qui court et se précipite avec une impétuosité inconsidérée. Le premier a besoin d'être stimulé, le second d'être retenu. Que sainte Marthe soit donc notre exemple en tout ce qui concerne nos devoirs : *satagere*.

Mais après ce premier germe du christianisme, il apparut en France, dans les siècles postérieurs, toute une grande légion d'âmes saintes, toutes dédiées à leur propre sanctification et à la conversion des peuples ; et

par conséquent on peut dire avec vérité : *Ex tribu Galliæ duodecim millia signati*, « de la tribu de France douze mille signés. »

Je ne ferai pas l'énumération de cette phalange nombreuse et choisie ; cependant je ne puis m'empêcher de nommer un grand roi tel que saint Louis, un saint Vincent de Paul, un saint François Régis, et de songer à d'autres encore, jusqu'à ceux qui ont obtenu l'honneur des autels durant notre pontificat, et qui se vénèrent dans le monde catholique par respect et par obéissance aux décrets du Vatican, non moins qu'en vertu de la prérogative dont les Souverains-Pontifes ont toujours joui, et dont les faux prudents, les impies et tous les ennemis du souverain pontificat feignent seulement aujourd'hui de se formaliser. Mais prions saint Joseph Labre, sainte Germaine Cousin, la bienheureuse Marguerite Alacoque et les autres saints de toutes les nations habitant le paradis d'obtenir de Dieu que les égarés soient punis, ou plutôt qu'ils rentrent en eux-mêmes.

L'acte qui s'accomplit en ce moment n'est-il pas une preuve de plus de ce que je viens d'affirmer ? En effet, cet acte, tout en prouvant l'infaillibilité du jugement de l'Église, montre aussi la fécondité de l'Église de France, qui, par le vénérable Jean-Baptiste de la Salle, a donné à toute la société catholique une nouvelle famille qui se dévoue à l'éducation de la jeunesse.

Quant à la marche rapide de cette sainte cause, dont vous manifestez le pieux désir, très-cher fils frère Philippe, cela dépend tout entier de Dieu et des miracles qu'il doit opérer par le moyen de son serviteur. Un miracle grand et très-utile sera celui que le Tout-Puissant fera opérer aux quatre anges par l'intercession des saints, en empêchant que le vent impétueux de l'impiété vienne troubler et détruire votre œuvre consacrée à l'instruction et à

l'éducation morale des cœurs de la jeunesse qui m'est si chère.

Vous avez une grande mission à remplir, celle de faire tout ce qui dépendra de vous pour garder soigneusement les cœurs encore jeunes et pour les sauver des embûches de Satan ; car on n'essaie que trop de les dépraver dans de mauvaises écoles où on leur inspire le mépris de la religion, de ses ministres et même de son divin fondateur. Mais ne craignez pas ; agissez avec charité, avec zèle et fermeté, et Dieu sera avec vous. Les difficultés s'accumuleront sous chacun de vos pas ; les sarcasmes, les dérisions et les violences vous accompagneront dans le saint exercice de l'instruction chrétienne ; mais puisez aux pieds du crucifix la vigueur qui vous est nécessaire, et rappelez-vous que ces misérables ennemis du bien, quel que soit leur perfide dessein contre les maîtres de la vérité, peuvent les tourmenter de toute manière, *animam autem non possunt occidere.*

Ayez toujours devant les yeux les paroles qui se lisent dans l'évangile de ce matin. Dieu n'a pas dit : *Beati divites*, mais : *Beati pauperes.* Il y a les pauvres nécessaires, les pauvres volontaires, et les pauvres d'esprit et d'affliction. Il est vrai que la conduite barbare de certains gouvernements tend à détruire cette pauvreté d'élection. Ces gouvernements, appuyant leur politique sur l'impiété qu'ils exercent par la tyrannie, veulent dépouiller et détruire les maisons servant d'asile à ceux qui consacrent leur vie à la prière, à l'étude, aux œuvres du ministère et de la piété ; mais ne craignez pas, car le temps viendra où Dieu se souviendra de nous.

En attendant, nous participons tous, et sur divers points du globe, à la béatitude annoncée par Jésus-Christ : *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam*, « bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la jus-

tice. » (Luc., x, 10.) Je prie Dieu pour tous, et plus particulièrement pour moi-même, afin que l'espérance et la confiance en Dieu ne nous abandonnent jamais, même en présence du triste appareil des fléaux actuels qui tendent à la destruction de tout ce qui est saint, religieux et chrétien. Prions afin d'obtenir une constance proportionnée au besoin des temps, et afin de combattre la malice humaine et l'infernale coalisées ensemble, avec une vigueur qui ne faiblisse jamais.

Et maintenant, pour vous inspirer la confiance nécessaire, je me servirai d'une expression de saint François de Sales, laquelle peut sembler n'avoir pas tant d'à-propos aujourd'hui, à cause des progrès de la navigation, mais qui n'en est pas moins propre à expliquer ma pensée. En cette vie, dit le saint, nous devons marcher comme le vaisseau qui navigue sur la mer, c'est-à-dire avec le lest à fond de cale, et les voiles déployées au vent. Le lest, c'est l'humilité ; les voiles gonflées désignent la confiance et l'espérance en Dieu. Dilatons donc notre cœur, et espérons que le Seigneur nous conduira non seulement au port de la paix éternelle, but de nos labeurs et de nos désirs, mais aussi au port de cette terre, en nous sauvant du milieu des tempêtes de ce monde insensé et corrompu qu'on nous a fait. Les sectateurs de ce monde nouveau prétendent nous donner la félicité, tandis qu'ils ne nous préparent que des angoisses et des larmes ; et, l'amour de la patrie sur les lèvres, ils cachent dans leur cœur l'égoïsme et la rapine.

Pour nous, adressons-nous au Seigneur, et disons-lui pleins d'humilité : *Deus qui nos in tantis periculis constitutos, pro humana scis fragilitate non posse subsistere, da nobis salutem mentis et corporis, ut ea quæ pro peccatis nostris patimur, te adjuvante, vincamus.* « Seigneur, vous qui savez qu'au milieu de tous les dangers qui nous

entourent, nous ne pouvons nous soutenir à cause de notre faiblesse, ah ! fortifiez-nous dans notre esprit et dans notre corps, afin que par votre secours nous puissions vaincre tout ce que nous souffrons à cause de nos péchés. »

Invoquons aussi tous les saints du ciel en ce jour qui leur est consacré, et prions-les de nous obtenir du Tout-Puissant les grâces et les faveurs particulières qui nous sont indispensables : *Omnipotens sempiterne Deus, qui nos omnium sanctorum tuorum merita sub una tribuisti celebritate venerari ; quæsumus, ut desideratam nobis propitiationis abundantiam, multiplicatis intercessoribus largiaris.* « Seigneur, Dieu éternel et tout-puissant, puisque vous nous avez accordé de vénérer les mérites de tous vos saints sous une seule solennité, nous vous supplions, par la considération de la multitude de tous ces intercesseurs, de verser sur nous l'abondance désirée de votre pardon. »

Que la bénédiction de Dieu descende plus particulièrement sur vous, afin que vous exerciez avec plus de fruit votre humble et si importante mission ; qu'elle descende sur les enfants qui fréquentent vos écoles, et qu'elle pénètre dans leur cœur, afin qu'ils soient préservés de la corruption. Et tandis que nous prions pour la conversion ou pour le châtiment des ennemis de l'Église, attendons avec confiance le jour des miséricordes.

Benedictio, etc.

— Voir l'*Appendice,* où nous donnons un court abrégé de la vie du bienheureux Jean-Baptiste de la Salle.

Voici les noms d'une partie des religieux qui assistaient à l'audience, outre le Frère Philippe, supérieur général de la Congrégation : F. Firmilien, assistant du supérieur général ; F. Floride, procureur général ; F. Romuald, vicaire général ; F. Siméon, directeur du pensionnat français à Rome ; F. Jean, directeur du pensionnat de Bol-

sena ; F. Crispin, directeur du pensionnat de l'institut Mastai ; F. Marc, directeur du pensionnat de la Trinità dei Monti ; F. Clément, directeur du pensionnat d'Acquapendente ; F. Patient, procureur provincial ; F. Luc, procureur provincial de la Madonna dei Monti ; F. Liébert, procureur du pensionnat français à Rome ; F. Hiacinthe, sous-directeur de la Trinità dei Monti ; F. Placide, ancien directeur ; F. Agatangelo, ancien directeur ; F. Charles, ancien directeur ; F. Chérubin, sous-directeur de la Madonna dei Monti ; F. Gemelino, F. Vincent, F. Jules, F. Ignace, F. Gélase, F. Ontelino, F. Benoît de Marie, F. Gaétan, F. Constantin, F. Léonard, F. Séraphin, F. Amélien, F. Gilbert, F. Hémète, F. Daniel, F. Adjutorio, F. Joseph, F. Louis de Jésus.

DISCOURS CCXCIX.

A la pieuse Union primaire des dames protectrices des jeunes servantes : 16 novembre 1873.

M. le chanoine D. Rinaldo de Giovanni présenta aux pieds de Sa Sainteté, dans la salle du Consistoire, les jeunes filles et les dames protectrices de cette pieuse union. Mme la marquise Maria Cavalletti Durazzo parla au nom de l'assistance en lisant l'adresse suivante :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« La *pieuse Union primaire des dames protectrices des jeunes filles de service*, qui vient en ce moment baiser votre pied sacré, si l'on excepte simplement le lieu et le changement opéré parmi les institutrices, est en tout celle-là même que vous daignâtes autrefois encourager de vos propres paroles et entourer de vos propres soins, bien qu'elle ne fît alors que prendre naissance.

« Les jeunes filles recueillies jusqu'ici, instruites et pourvues par les soins de notre œuvre préservatrice, sont, grâces à Dieu, en grand nombre. Quant à celles qui, au sein de la misère toujours croissante,

au milieu de tant de périls de séduction, demandent chaque jour à notre pieuse maison un refuge pour protéger leur honneur, et une éducation chrétienne et civile selon leur condition, celles-ci sont encore beaucoup plus nombreuses.

« Le zèle, Très Saint-Père, l'activité de ces illustres dames sont vraiment bien admirables ; car, séparées comme elles le sont pour la plupart, et occupées à tant d'œuvres privées et publiques de charité, elles ont pu faire prospérer admirablement cette œuvre fondée uniquement sur la Providence qui revêt les lis de la prairie et nourrit les oiseaux de l'air. Et parce que nos efforts et notre sollicitude, en face des obstacles qui vont toujours croissant, sentent de plus en plus le besoin de l'assistance du ciel, nous voilà en présence de Votre Sainteté, qui représente le fils de Dieu sur terre, afin que, en vertu de votre bénédiction apostolique, un nouvel esprit de constance et d'activité pénètre dans le cœur des dames et des institutrices, et dans celui des jeunes filles l'esprit d'obéissance, de modestie et de religion.

« En attendant, les yeux tournés vers les montagnes éternelles, d'où nous attendons uniquement le triomphe de la sainte Église et vos propres consolations, nous hâtons par nos vœux l'aurore de cet heureux jour. »

Sa Sainteté répondit :

Je bénis de tout cœur, d'abord les zélées protectrices, et puis celles pour lesquelles elles ont une si grande sollicitude et un soin animé d'une charité si admirable ; et j'espère qu'en vous aussi se vérifiera ce que nous avons lu précisément dans l'évangile d'aujourd'hui. (Matth. XIII, 33.) Jésus-Christ compare le royaume des cieux au peu de levain qui, mêlé à toute la masse de la pâte, la fermente peu à peu et la soulève de manière à lui donner tout le volume dont elle est capable. C'est bien ce qui est arrivé du royaume des cieux sur cette terre, c'est-à-dire l'Église de Jésus-Christ. Lorsqu'elle a commencé, elle était restreinte dans des limites étroites; mais peu à peu elle s'est dilatée et s'est répandue dans le monde, et elle s'étendra jusqu'à ce qu'elle couvre toute la surface de la terre et renferme tous les hommes dans son sein.

Vous, jeunes filles de service, comprenez bien la justesse de cette comparaison, habituées comme vous l'êtes à la pratique de choses semblables dans l'exercice de votre profession. Voyez, ces pieuses dames qui vous assistent sont comme un levain parmi vous. Par leurs saints enseignements, elles tâchent de vous faire avancer dans la pratique des vertus en rapport avec votre sexe et votre condition, et vous fournissent toute sorte de moyens pour vous éloigner de l'oisiveté, qui serait un stimulant funeste pour une mauvaise vie. Dieu fasse que ce bon levain produise son effet sur vous toutes, et pénètre dans vos cœurs en y introduisant l'amour et l'estime de Jésus-Christ, qui est le thème principal de l'Évangile, et une dévotion vraie envers la très-sainte Vierge Marie. Écoutez donc ce qu'elles vous disent ; soyez aussi attentives aux exhortations de vos maîtresses, et appliquez-vous à être dociles et obéissantes en tout. En agissant de la sorte, vous vous accoutumerez aussi à la fatigue, et vous pourrez vivre honnêtement de votre métier.

Et puis, ayez toujours la pensée de la mort présente à l'esprit. Nous devons tous mourir ; vivons donc de manière à ce que la mort ne puisse pas nous effrayer. La mort inspire des craintes à ceux qui vivent sans la crainte de Dieu. Celui qui vit dans les sentiments de la crainte de Dieu éprouve bien, lui aussi, sur son lit de mort, les douleurs du corps ; mais son espérance qu'il fait reposer dans le Seigneur lui donne la force de supporter les dures peines de ce moment suprême.

Que Dieu vous accorde la persévérance dans vos bonnes résolutions, et avec ma sainte bénédiction retournez chez vous pleines de confiance dans son infinie miséricorde.

Benedictio, etc.

— Cette *pieuse union* fut d'abord établie dans la maison des

Sœurs de la Compassion, dans la rue des Ibernési. Dans la suite elle fut transférée à l'institut des *Filles de Sainte-Anne,* dans une maison voisine de l'église de Saint-Chrysogone, dans le Trastevere.

DISCOURS CCC.

Aux élèves du collége germanique-hongrois et du collége américain du Nord : 19 novembre 1873.

Les élèves de ces deux colléges étaient rangés sur deux files dans le bras nouveau des Loges, ayant à leur tête leurs supérieurs respectifs, le P. André Steinhuber et M. Silas Chatard. Sa Sainteté arriva au milieu d'eux accompagnée de S. Eminence le cardinal Mertel. Lorsque le Saint-Père eut pris place sur un siége à l'une des extrémités, M. Joseph Schroeder, élève du collége germanique, donna lecture de cette adresse :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Le troisième centenaire que nous avons célébré dernièrement de la fondation du collége germanique nous fournit l'occasion de venir nous prosterner à vos pieds, Très Saint-Pére, et nous donne la consolation de jouir de votre auguste présence.

« Après avoir rendu nos actions de grâces par un triduum de messes et de prières à la Majesté divine, à la très-sainte Vierge et aux saints patrons du collége, pour un si grand bienfait accordé en faveur de notre nation, il nous restait à remplir un pareil devoir envers le Saint-Siége, qui a fondé et maintenu ce collége avec tant d'éclat et avec une si grande sollicitude. Et cet acte, nous l'accomplissons d'autant plus volontiers en présence de Votre Sainteté, que nous sentons le besoin de protester de notre reconnaissance pour toutes les preuves de bonté et d'amour qu'elle n'a cessé de témoigner envers notre collége, non moins que de vous exprimer la joie que nous ressentons pour le vingt-huitième anniversaire dans lequel nous sommes maintenant de votre

admirable pontificat, que Dieu daigne accorder à Votre Sainteté pour le bien de l'Église.

« Il est bien vrai que pendant que Dieu, par une providence toute nouvelle et sans exemple dans l'Église, prolonge les années du glorieux pontificat de Votre Sainteté, les contrastes et les calamités qui affligent la sainte Église sont très-graves, surtout dans notre Allemagne ; mais c'est là un nouveau stimulant qui nous pousse à venir aux pieds de Votre Sainteté pour confesser solennellement notre attachement inaltérable à la chaire de Saint-Pierre, à l'Église romaine « qui nous a enfantés, nous a nourris de son lait et nous anime de son esprit » (saint Cyprien), afin de puiser dans l'exemple de la force et de la patience constantes avec lesquelles Votre Sainteté combat pour la liberté de l'Église un encouragement pour supporter les luttes que nous aurons à soutenir contre les ennemis de l'Église et ce Saint-Siége, lorsque nous serons de retour dans notre patrie.

« Que Votre Sainteté daigne nous bénir dès maintenant, afin que nous puissions progresser, soit dans la piété, soit dans nos études, soit dans l'esprit ecclésiastique, dans le cours de notre éducation dans ce collége, de manière à répondre aux intentions des Souverains-Pontifes qui l'ont fondé et l'ont protégé.

« Daigne Votre Sainteté accepter comme témoignage de notre reconnaissance une petite offrande que nous lui présentons humblement ; et puisse-t-elle nous obtenir de Dieu, par la bénédiction apostolique, que, dans ces temps si dangereux pour toutes les institutions, nous ne venions pas à être privés de cet asile de paix dont, grâce à Dieu et à ce Saint-Siége, nous jouissons pour notre plus grande satisfaction. »

Un jeune élève du collége américain s'étant ensuite approché de Sa Sainteté, lut l'adresse suivante au nom du Collége des États-Unis :

BEATISSIME PATER,

« *Lætitia summa, quæ hodie corda nostra implet, silere non sinit. Quomodo enim qui præ cæteris felices presentia Tua, quam fidelium turba universa intueri desiderat, linguam prohibebimus quominus et gratias agamus, et mala deploremus, et fausta optemus? Quomodo tacebimus quum nobis sit compertum quam grandi amore et obsequio Catholici patriæ nostræ Te prosequuntur?*

« *Liceat igitur, Beatissime Pater, nobis fidelium concivium nostrorum omnium nomine pro omnibus Sanctitatis Tuæ beneficiis grates referre. Tibi enim debemus quod in alma Urbe, fidei et scientiæ sede, simus : Tuæ benevolentiæ est quod nos vultus Tui aspectus consolatur et animum dat bene fortiterque agendi. Dum vero perfundimur gaudio, non obliviscamur dolorum, et contra facinora in Te commissa vocem attollimus, et protestamur. Sed lugemus non sicut ii qui spem non habent. Qui sperat in Deo, non confundetur. Velut in diebus antiquis nascentis Ecclesiæ multitudo fidelium erat cor unum et anima una et oratio fiebat sine intermissione ab Ecclesia pro Beato Petro, ita et nunc. Vocem orationis vocibus omnium Ecclesiæ filiorum ubique terrarum conjungimus, probe scientes Deum nos nimium affligi non esse permissurum, sed tempore beneplaciti Sui, Deipara et Immaculata Virgine intercedente, exurrecturum, et causam suam indicaturum. Felicem illam horam, haud procul morantem, præstolantes, petimus, Beatissime Pater, Apostolicam Benedictionem, quæ nobis Omnipotentis militiæ adscriptis det robur, perseverantiamque conferat.* »

TRÈS SAINT-PÈRE,

« La joie extrême qui remplit aujourd'hui nos cœurs ne nous permet pas de garder le silence. Comment, en effet, nous qui, préférablement à tant d'autres, avons le bonheur de jouir de Votre présence, et de voir vos traits que les fidèles du monde entier désirent contempler, comment pourrions-nous ne pas proférer une parole pour vous remercier, déplorer les maux dont nous sommes témoins et vous exprimer nos meilleurs souhaits ? Comment pourrions-nous garder le silence, lorsque nous savons si bien tout l'amour et tout le respect qu'ont pour vous les catholiques de notre patrie ?

« Qu'il nous soit donc permis, Très Saint-Père, de déposer aux pieds de Votre Sainteté, et au nom de tous les fidèles nos concitoyens, nos remercîments pour tous les bienfaits que nous avons reçus. C'est à vous, en effet, que nous sommes redevables de nous trouver, pour faire notre éducation, dans cette grande Rome, siége de la foi et de la science, et c'est par un effet de votre bienveillance que l'aspect de vos aimables traits nous console et nous communique la force de bien travailler et de le faire avec courage. Mais, tout en nous sentant le cœur plein de joie, nous n'oublions pas vos douleurs, et nous élevons la voix pour protester contre les inhumanités commises contre vous. Toutefois, si nous pleurons, ce n'est pas à la manière de ceux qui n'ont aucune espérance. Celui qui espère en Dieu ne sera pas confondu. De même que dans les premiers jours de l'Église naissante la multitude

des fidèles ne faisaient qu'un cœur et qu'une âme, et que l'Église adressait une prière continuelle à Dieu pour le bienheureux Pierre, de même aussi en est-il encore aujourd'hui. Nous unissons la voix de notre prière aux voix de tous les enfants de l'Église dispersés sur toute la terre, bien persuadés que Dieu ne permettra pas que nous soyons encore longtemps dans l'affliction, mais que, par l'intercession de la Vierge Immaculée, mère de Dieu, lorsque son heure sera venue, il se lèvera et jugera lui-même sa cause. En attendant ce moment heureux qui ne pourra longtemps se faire attendre, nous demandons, Très Saint-Père, la bénédiction apostolique, cette bénédiction qui nous donnera à nous, soldats de la milice du Tout-Puissant, la force et la persévérance. »

Sa Sainteté répondit par un long et beau discours dont nous sommes obligé de ne donner qu'un aperçu, parce que, par hasard, nous n'étions pas présent pour le recueillir tout entier.

S'adresant aux Allemands, le Saint-Père leur dit :

Que lorsqu'ils retourneraient dans leur patrie, ils la trouveraient sous les coups d'une persécution qui rappelle celle de Julien l'Apostat. Il leur conseilla de s'armer par conséquent de toutes sortes de vertus ecclésiastiques, et de se nourrir des maximes de la patience et de la force pour soutenir vigoureusement la lutte ; qu'ils ne pourraient demeurer victorieux qu'en se faisant semblables à des agneaux, tels qu'étaient les disciples de Jésus-Christ lorsqu'il les envoya dans le monde ; mais que s'ils devenaient des agneaux ils vaincraient de la même manière qu'il vainquit lui-même, qui fut salué Agneau du monde par Jean-Baptiste. Sa Sainteté leur rappela aussi qu'ils auraient à endurer des douleurs et des amertumes, mais qu'en les souffrant avec courage ils verraient les loups vaincus et la foi du Christ victorieuse. Le Saint-Père leur fit ensuite remarquer les grands exemples que les fidèles leur mettaient sous les yeux, non moins que les prêtres et le glorieux épiscopat de leur patrie ; et il termina en leur

disant qu'ils n'avaient qu'à suivre ces exemples, sûrs que le secours divin ne leur manquerait pas, et qu'ils en recevraient une récompense immortelle.

Adressant ensuite la parole aux Américains, il leur dit :

Et maintenant je vous adresserai la parole, à vous, Américains. Vous parlez une autre langue; vous habitez d'autres contrées bien éloignées et séparées par l'Océan. Aussi le discours que je vais vous adresser sera-t-il conçu en d'autres termes. En Allemagne, la liberté est opprimée et foulée aux pieds; chez vous, au contraire, elle est entière et peut-être trop grande, ou au moins très-dangereuse. Dans toute l'immensité de votre pays, aucune limite n'est imposée à la liberté qui, si elle n'est pas contenue par la vertu, pourra bien se transformer en licence. La vertu, la pratique rigoureuse de la loi du Christ et la victoire complète sur vous-mêmes sont donc pour vous nécessaires au suprême degré ! Les tentations, les sollicitations, les mauvais exemples ne manqueront certainement pas ; mais si vous savez vous remplir le cœur du saint amour et de la crainte de Dieu, vous vaincrez constamment ces périls et ces obstacles, et vous deviendrez un noble et saint exemple pour vos concitoyens.

J'invoque de tout cœur sur les uns et sur les autres la bénédiction de Dieu, en vertu de laquelle je vous accorde la mienne avec la plus grande expansion. Puisse la bénédiction du Seigneur vous accompagner pendant toute votre carrière ici-bas, vous conserver toujours fidèles à Dieu, vous fortifier dans les dangers, vous relever promptement si vous tombez, vous soutenir dans les persécutions et vous ouvrir les portes de la bienheureuse éternité.

Benedictio, etc.

DISCOURS CCCI.

A S. E. Mgr Antoine Pierre IX Hassoun, patriarche arménien catholique de Cilicie : 5 décembre 1873.

Le vénérable patriarche, accompagné de S. G. Mgr Théodore Nersiabuh, archevêque arménien de Adana ; du P. Balgy, procurateur ; de M. l'abbé Rubian, secrétaire, se prosterna aux pieds de Sa Sainteté dans la salle du Trône et prononça le discours suivant :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Les paroles d'une compassion toute paternelle que Votre Sainteté, au milieu de ses plus dures tribulations, vient encore d'adresser, avec une fermeté apostolique, dans sa dernière Encyclique du mois de novembre de cette année, à l'épiscopat catholique, afin de le consoler et de l'encourager, me fournissent une nouvelle occasion, Saint-Père, d'exprimer au pied du trône de Votre Sainteté les plus vifs sentiments de remercîment et d'une éternelle reconnaissance, dans mon humble qualité et aussi comme interprète des sentiments de l'épiscopat fidèle, du clergé et du peuple de l'Église arménienne, qui a protesté et qui proteste sincèrement pour toujours de son obéissance et de son attachement inébranlable à la personne sacrée de Votre Sainteté, centre indéfectible de l'unité catholique.

« Oui, Saint-Père, les épreuves auxquelles sont soumis de toutes parts un si grand nombre des évêques de l'épiscopat catholique ne sont que trop dures ; mais les tribulations, les amertumes et les afflictions qu'endure le cœur invincible de Votre Sainteté sont bien plus dures encore. Le monarque suprême ne peut pas ne pas sentir tout à la fois la gravité des peines et des souffrances de ses enfants, de l'épiscopat catholique avec la personne sacrée de Votre Sainteté dans la défense et le combat communs de la cause catholique. Que la victoire que l'épiscopat tout entier remporte chaque jour par sa persistance inaltérable dans l'unité catholique et par sa constance admirable fondée sur l'exemple éminent de l'invincible fermeté de Votre Sainteté, dans tous

ses combats contre l'iniquité, contre l'impiété de l'enfer déchaîné qui ne pourra pas enfin ne pas se perdre dans son ignominie et dans l'abjection qu'il lance contre la pierre inébranlable, selon la parole du divin Maître : *Portæ inferi non prævalebunt adversus eam ;* que cette victoire soit pour vous une consolation. Que cette ferme espérance du plus glorieux triomphe qui couronnera ces mémorables journées de l'Église et de Votre Sainteté, et qui se changent en jours heureux ; que cette ferme espérance soit pour vous un sujet de consolation. Ces tribulations, Saint-Père, ces souffrances multiplieront par milliers les belles joies de l'auréole de cette couronne immortelle que le divin fondateur de l'Église a préparée à l'invincible défense que Votre Sainteté soutient avec tant de dignité, avec tant de fermeté. Telle est, Saint-Père, j'en suis bien persuadé, la consolation de l'épiscopat tout entier ; telle est sa confiance invincible.

« Que Dieu conserve longtemps, Saint-Père, celui qui tient toujours d'une main ferme le gouvernail de la barque de Pierre, son prédécesseur, et les yeux fixés sur cette étoile consolatrice qui conduit la barque sûrement au port. Et vous, Saint-Père, daignez agréer ces vœux humbles, mais sincères, que moi, exilé, mais toujours plein de gratitude et de reconnaissance pour l'hospitalité paternelle que Votre Sainteté a voulu m'accorder avec tant de bienveillance, je me fais un devoir d'élever avant tout autre vers le ciel, conjointement avec l'épiscopat fidèle, le clergé et le peuple d'Arménie, et répandez sur moi la bénédiction apostolique que j'implore en baisant humblement votre main sacrée. »

Sa Sainteté daigna répondre en ces termes :

Les sentiments que vous m'avez exprimés, Monseigneur, en votre nom, en celui du clergé et du peuple fidèle d'Arménie, aussi bien que les nombreuses lettres que je reçois souvent des autres évêques arméniens, sont certainement une grande consolation pour moi et une large compensation aux amertumes de mon cœur, lorsque je vous vois pris comme le point de mire des coups de la persécution. Oui, j'ai senti une grande satisfaction en voyant votre attachement inaltérable à l'unité catholique, votre constance dans les souffrances, votre

fermeté invincible au milieu des adversités, et le courage admirable avec lequel vous avez résisté au petit torrent dévastateur de ceux que la séparation a changés en sectaires devenus persécuteurs.

Je me réjouis donc des efforts nobles et courageux que vous avez faits, de même que j'éprouve la plus grande satisfaction pour les succès que vous avez remportés et pour la grande tranquillité que vous avez obtenue ; et j'aime à croire que votre victoire sera complète, et que le pasteur n'aura plus la douleur d'être séparé de son troupeau.

En attendant, je bénis la nation arménienne tout entière, non pas cependant les schismatiques, car ils en sont indignes. Toutefois, je prie pour eux, afin qu'ils se convertissent et retournent dans le sein de l'Église, ou bien afin que, s'ils veulent persévérer dans leur aveuglement, ils ne puissent plus être la cause de troubles et de malheurs pour le peuple fidèle d'Arménie et pour son excellent pasteur.

Benedictio, etc.

— On peut voir à l'*Appendice* de ce volume l'*Encyclique* du 21 novembre, à laquelle se rapporte ce discours, ainsi que l'adresse. Dans l'*Appendice* du t. II se trouve l'Encyclique aux Arméniens, où sont exposées l'origine et les differentes phases du schisme qui a séparé une partie de ce peuple du centre de l'unité, le siége de l'Église romaine, et qui a chassé en exil le saint et savant patriarche légitime, S. G. Mgr Hassoun.

DISCOURS CCCII.

A une réunion de dames romaines : 8 décembre 1873.

Ces dames furent reçues dans la partie des loges appelée le bras nouveau, peint selon le style ancien par les

artistes illustres, MM. les chevaliers Mantovani, Consoni et Galli.

D'un côté des loges se trouvait disposée, dans toute la longueur du mur, une belle exposition de nombreux ornements sacrés pour des églises pauvres ; Mme la comtesse de Brazzà en fit l'offrande à Sa Sainteté au nom des dames nobles en disant :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Dans ces temps calamiteux de persécution ouverte contre la religion et les choses saintes, nous sentons plus que jamais le désir vif de nous montrer zélées pour la splendeur du culte divin. C'est pour cela qu'en ce jour de grande joie pour tous les vrais catholiques, nous avons voulu déposer à vos pieds une légère offrande au profit des églises pauvres. Dans l'espoir que Votre Béatitude, ne considérant que notre intention, voudra bien agréer cette offrande, nous implorons la bénédiction apostolique sur nous et sur nos familles. »

Sa Sainteté répondit :

Nous célébrons aujourd'hui la fête de l'Immaculée conception de Marie ; je vous en dirai donc quelques mots ; et pour nourrir votre foi et votre piété, je vous rappellerai la vision de cet arbre mystérieux, dont la signification a été interprétée par le prophète Daniel, telle qu'on la lit dans le livre de ses prophéties. (Dan., IV.)

Cet arbre était une plante d'une grandeur extraordinaire. Il semblait que son sommet touchât au ciel, et ses branches s'étendaient de manière à couvrir presque toute la terre. Tous les animaux des champs se groupaient sous son ombre ; les oiseaux du ciel faisaient leurs nids sur ses branches, et tous les hommes tiraient leur nourriture des fruits dont il était chargé outre mesure.

Cependant, voilà qu'au milieu de la vision, comme le raconte le saint prophète, on entendit la voix forte d'un

ange qui disait : *Succidite arborem.* A peine ces paroles furent-elles prononcées, on mit aussitôt la hache à la racine, et l'arbre tomba. Les branches, les feuilles, les fruits desséchèrent, et tout demeura inutile sur le sol. Toutefois, la même voix continua et dit : « Coupez l'arbre, mais laissez sur terre le germe de sa racine. »

Bien chères filles, cet arbre tombé me représente le genre humain après le péché, et cette racine restée intacte sur la terre est précisément la figure de la très-sainte Vierge Marie. En effet, Marie a été la racine qui a produit cette verge dont a germé ensuite cette fleur divine, qui fut Jésus-Christ : *Et flos de radice ejus ascendet.* « Et une fleur germera de son rejeton. » Elle a produit cette grâce divine perdue qui manifestait sa force dans le rejeton et sa beauté dans la fleur.

Tous les catholiques de la terre et toutes les bonnes âmes apparaissent de nouveau aujourd'hui autour de ce rejeton qui s'est développé d'une manière si merveilleuse. Et vous aussi, vous vous réunissez autour de cette tige qui a produit de si beaux fruits et en si grande abondance. Vous en produisez également vous-mêmes ; et en voici la preuve... (*Ici le Saint-Père indiqua du doigt la belle exposition d'ornements sacrés.*) Voilà la preuve de votre union avec la très-sainte Vierge Marie, qui aime à voir que la maison de son fils soit décorée, et qui veut que les églises soient maintenues avec tout le décorum et toute la splendeur convenables, tellement qu'elle peut dire plus que tout autre, et vous-mêmes pouvez le répéter avec elle : *Dilexi decorem domus tuæ.* (Psal. xxv, 8.)

Rendez donc grâces à Dieu, qui ne vous accorde pas seulement l'esprit de prière, mais qui vous donne en même temps la volonté de faire des bonnes œuvres, car la prière qui n'est pas accompagnée des bonnes œuvres n'est pas bonne et demeure inefficace. La cause de tous les

maux qui affligent l'Europe, c'est que l'on demande et que l'on n'opère pas. Il y a là une contradiction qui ne peut produire l'effet désiré. Je crois même qu'en un grand nombre d'endroits et en différents royaumes, on fait reposer toute sa confiance uniquement dans les prières, et que c'est d'elles seules que l'on attend la fin des maux. Mais quand verrons-nous prendre fin le jour de la tribulation ?... Quand ? Le voici : lorsque les œuvres extérieures correspondront à la piété que l'on manifeste dans les églises.

En attendant, je vous recommande, à vous, vos propres enfants ; et si toutes les mères m'entendaient, je leur dirais : Je vous recommande vos enfants. Dites-leur que le démon, qui fut le premier révolutionnaire dans le monde, trompa une mère, une épouse, et que c'est de cette première supercherie qu'ont découlé tant de maux qui, dans la suite, furent réparés par la fleur du rejeton de Jessé. Oh ! dites-leur que de même qu'Adam, trompé par la femme et par le démon, reconnut son état de nudité, de même aussi un grand nombre de jeunes gens, voulant prêter l'oreille aux suggestions du démon, se trouveront eux aussi dénués de tout, car la révolution est une louve qui n'est jamais rassasiée, et qui, après avoir mangé, a plus faim encore qu'auparavant. Je prie pour moi, pour vous et pour vos familles. Dites aux quelques membres de vos familles qui se trouvent dans l'état de nudité de faire tout ce qu'ils peuvent pour fermer les oreilles aux insinuations de celui qui promet le bonheur et qui ne donne que des tribulations.

Et maintenant, tournons nos regards vers Marie ; prions cette mère si aimable, qui est aussi la mère de miséricorde, d'avoir pitié de nous. Il y a longtemps que nous attendons et que nous demandons la paix ; mais la paix ne vient pas, et la rigueur de la justice divine, qui tient bien haut la verge de sa colère pour punir nos

péchés, ne s'apaise pas encore. Ah ! oui, recommandons-nous à la très-sainte Vierge Marie. Elle est le canal de toutes les grâces; prions-la donc de nous obtenir la résignation à la volonté divine; mais demandons-lui de nous obtenir aussi de voir la lumière succéder aux ténèbres, puis la paix et la tranquillité à tant de bouleversements.

Levons les yeux au ciel, et supplions Dieu de faire descendre sa bénédiction sur le Vicaire indigne de son fils, par les mains très-pures de Marie; que cette bénédiction descende aussi sur vous, sur vos amis, ainsi que sur tous vos parents et sur toutes vos familles. Que cette bénédiction nous accompagne jusqu'à la mort, afin que nous puissions redire à Marie avec confiance :

Quando corpus morietur,
Fac ut animæ donetur,
Paradisi gloria. Amen.

Benedictio, etc.

— Sa Sainteté agréa avec les marques de la plus grande bienveillance le beau don qui lui était offert, non seulement comme gage de la foi et de la piété des cœurs nobles qui le lui présentaient, mais aussi à cause de l'extrême besoin des églises d'Italie réduites à la plus grande misère par les nouveaux spoliateurs.

Voici les noms des dames qui ont présenté l'offrande: Princesses : Altieri, Massimo, Massimo della Porta, S. Faustino, Duchessa di Ceri, Pignatelli Denti, Pignatelli d'Anjou. — Marquises: Theodoli, Cavalletti Durazzo, Ricci, Sacchetti, Serlupi Crescenzi, Casali, Vitelleschi, Sacripante, Serlupi Spinola, Spinola Patrizi, Raggi, Bourbon del Monte, Sampieri, Ferraioli, di Baviera, Sgariglia Vitellischi, Villarios, Marini. — Comtesses : de Corcelles, ambassadrice de France, di Brazzà, Cardelli, Malatesta, Macchi, Garcia, Moroni, de Witten, Antonelli Dandini, de Clouard, Mattei, Patrizi, Della Porta, Dandini de Sylva, Alborghetti, Cagiano, Bezzi, Ivert, Mellingen, Bentivoglio Lorenzana, de Salm Hogenstraeten, Bentivoglio (Matilde), Delfini Dosi (Ceodosia), Delfini Dosi (Vittoria), Hahn, Naldini. — Baronnes : Cappelletti, Della Penna, Giustiniani, Folchi, Cavalletti. — MMmes Kanzler, Datti, Cropt, Mazzitelli ved. Mazzetti, Wansitart, Fane, Hall.

DISCOURS CCCIII.

Aux chefs des Ordres religieux : 15 décembre 1873.

Le T.-Rév. Père D. Teobaldo, de Cesari, abbé général des Cisterciens, s'étant prosterné aux pieds de Sa Sainteté dans la salle du Trône, prit la parole au nom de tous les généraux des ordres religieux et dit :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Prosterné à vos pieds sacrés, j'ai le bonheur d'être l'interprète fidèle des sentiments de la profonde vénération et de l'amour filial avec lesquels les supérieurs des ordres religieux qui vous font une humble couronne vous offrent leurs vœux les plus sincères de félicitation à l'occasion de la solennité prochaine de la fête de Noël. Ils souhaitent aussi pour vous, Saint-Père, des années meilleures et plus tranquilles, pour l'encouragement de tout le monde catholique et pour la consolation de votre cœur paternel aujourd'hui transpercé et plongé dans l'amertume à cause des persécutions qui éclatent de toutes parts. Aussi ne cesseront-ils jamais d'élever leurs prières vers le divin Sauveur, vers la Vierge Immaculée et vers leurs saints fondateurs pour la prolongation de votre vie si précieuse. Car, Saint-Père, nous sommes maintenant convaincus plus que jamais que la conservation prodigieuse de vos jours, ainsi que le courage qui vous distingue, offriront au monde entier une preuve de plus que Dieu veille à la conservation et au triomphe de son Église. Oui, Saint-Père, au milieu des si grandes tribulations dont nous sommes opprimés, nous protestons que nous voulons donner des preuves plus splendides encore de notre fidélité envers votre auguste personne, et que nous voulons combattre en vaillants soldats les combats du Seigneur ; car, Très Saint-Père, la considération de votre vie si prodigieusement conservée est pour nous le souvenir le plus puissant qui nous encourage et le plus bel espoir qui nous reste.

« Daignez, Saint-Père, bénir vos enfants qui entourent votre trône et qui sentent de plus en plus le besoin de se presser autour de votre cœur paternel ; et si les persécutions éloignent un jour de lui nos

personnes, elles ne pourront jamais leur arracher notre amour. Puisse la bénédiction apostolique que nous implorons humblement nous encourager tous à souffrir avec notre Père, objet de nos plus tendres affections. »

Sa Sainteté répondit :

Oui, c'est vrai, l'union, la concorde, la dépendance de ce centre suprême sont la cause que, pendant que nous combattons vigoureusement contre tous les attentats des ennemis de Dieu, le courage et la confiance ne font qu'augmenter dans le cœur des combattants. Cette concorde, cette union hâtent encore le triomphe après lequel tout le monde soupire.

Parmi ces ennemis de Dieu, il y en a un très-grand nombre qui travaillent à la destruction du temple, de l'autel et du sacerdoce ; il y en a aussi un certain nombre qui voudraient conserver quelque apparence, et qui jouent avec les garanties que l'on offre ; or, ces garanties, tantôt on les promet, tantôt on les refuse, et parfois même elles finissent par disparaître complètement, selon les exigences plus ou moins grandes du parti furieux, qui, s'il intimide ceux qui gouvernent, n'en favorise pas moins leur but pour le moment.

Mais au fond, tous veulent détruire l'Église. Le fait est évident : lorsqu'on enlève au Pape tous les secours dont il jouit pour gouverner cette Église, lorsqu'on abolit le clergé régulier et le clergé séculier, en supprimant l'un et privant l'autre des moyens qui concourent à le former et à le maintenir, lorsqu'on met en prison les curés et les évêques, c'est alors que l'on peut détruire le troupeau lui-même, car il est plus facile aux loups de pénétrer dans le bercail et d'y porter le ravage. Voilà vers quel but les persécuteurs dirigent tous leurs efforts.

Mais on n'arrivera pas jusque-là. L'Église compte dix-neuf siècles de combat, mais elle a aussi enregistré dix-

neuf siècles de triomphes. J'ai déjà eu occasion de dire que lorsque le démon semblait avoir triomphé par les ariens, et que la terre eut à frémir pendant quelque temps et à craindre qu'elle ne fût infestée tout entière de cette hérésie pestilentiellle, l'Église revint cependant à la vie. Et elle ressuscitera encore aujourd'hui, parce que contre le doigt de Dieu il n'y a pas force qui vaille, de même que l'on ne pourra jamais rien contre sa volonté toute-puissante. Notre devoir est de nous tenir serrés les uns les autres, et de nous unir tous fortement à Dieu, afin de ne pas nous rendre indignes de son secours.

Attendons donc du Seigneur ce soutien que nous ne pouvons avoir que de lui. Si nous ne voulions fonder nos espérances que sur les forces humaines, nous serions trompés ; car nous vivons en des temps enveloppés des ténèbres de bien graves erreurs, dans des temps où les droits les plus sacrés de la vérité et de la justice sont aveuglément foulés aux pieds, et lorsque les gouvernements eux-mêmes sont entraînés, les uns plus, les autres moins, par le torrent des faux principes de la révolution. Il n'y a donc pour nous d'autre secours que celui que nous pouvons avoir de Dieu par l'intercession de sa très-sainte Mère.

Préparons-nous maintenant à célébrer dignement la sainte fête de Noël, et dans vos prédications tâchez de faire comprendre aux fidèles que c'est une bonne et sainte chose que d'être animé de l'esprit de prière, mais que cet esprit, tout en réjouissant ceux qui en entendent parler, et tout en fortifiant ceux qui le mettent en pratique, doit aussi être accompagné de bonnes œuvres, si l'on veut que plus tard il puisse porter ses fruits. Voilà pourquoi les actes extérieurs, sur les places publiques, dans les salons et partout, doivent correspondre aux prières que l'on fait dans les églises. Telle est la prière qui fait violence au

cœur de Dieu et que je voudrais graver dans le vôtre. En attendant, résignez-vous à la volonté de Dieu, et espérons que le temps de sa miséricorde ne tardera pas à venir.

Recevez ma bénédiction, vous et tous vos enfants, afin que ceux qui auront vécu sous la règle et sous la discipline puissent persévérer dans la bonne voie lorsqu'ils seront devenus maîtres d'eux-mêmes, et se relever promptement s'ils avaient succombé sous le poids de la fragilité humaine. Pour le moment, tâchez, autant qu'il vous sera possible, de les tenir étroitement unis, afin que l'un puisse encourager et soutenir l'autre. *Væ soli, quia cum ceciderit non habet qui sublevet eum :* « Malheur à celui qui est seul, parce que s'il vient à tomber, il n'aura personne pour le relever. » (*Eccl.* IV, 10.) Que cette bénédiction soit pour vous un encouragement, une consolation toute spéciale, car vous la recevez de la bouche du Vicaire de Jésus-Christ, qui a toujours eu pour vous des paroles d'encouragement et de consolation.

Benedictio, etc.

DISCOURS CCCIV.

A la Société de Saint-Vincent-de-Paul à Rome : 18 décembre 1873.

Les membres de la Société furent reçus dans la salle du Consistoire. Le Rév. Père Alfieri, président du conseil supérieur de Rome, présenta l'assistance au Saint-Père en adressant ces quelques mots :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« C'est la seconde fois que j'ai l'honneur insigne de réunir autour de ce trône si vénéré la plus grande partie des associés de ce vé-

ritable bienfaiteur de l'humanité, que l'on appelle saint Vincent de Paul, et j'ai aussi la bien grande consolation de certifier à Votre Sainteté que, malgré la propagation continuelle de l'impiété, non seulement les conférences n'ont pas diminué, mais qu'elles se sont accrues, qu'elles s'étendent aujourd'hui jusqu'à Saint-Jean-de-Latran et qu'elles viennent au secours des pauvres allemands par le moyen d'associés distingués, recrutés à Sainte-Marie *dell' Anima*, lesquels cherchent à rivaliser avec ceux de Saint-Louis-des-Français pour subvenir aux besoins de leurs compatriotes. Toutefois, je dois confesser à ma confusion, car je ne puis en attribuer la cause qu'à un président si indigne, que la joie ne s'est point augmentée avec le nombre des personnes ; en face de ce déluge des maux moraux et physiques dont le pauvre peuple est aujourd'hui inondé, non seulement le zèle et la ferveur ne se sont pas ravivés, mais le courage a fini au contraire par se ralentir.

« Ah ! puisse votre voix souveraine, qui acquiert une si grande autorité par votre exemple, rallumer dans nos cœurs une ferveur proportionnée aux sacrifices nécessaires ; puisse la bénédiction apostolique produire en nous l'effet de cette ferveur par l'abondance des grâces et des moyens indispensables. Et puis, nous vous en supplions, que cette bénédiction s'étende aussi au conseil général et à son digne président, qui veulent que nous renouvelions à Votre Sainteté l'expression de leur amour filial, et le désir d'obtenir de votre cœur affectueux un successeur pour remplacer le si pieux et si charitable cardinal Milesi, protecteur de toute la Société, et qu'elle a perdu trop tôt. »

M. l'avocat Ferdinando Frullani s'approcha ensuite au pied du trône, et en sa qualité de président le plus ancien donna lecture de cette pièce :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Il y a environ dix-huit ans, Votre Sainteté admit en son auguste présence l'humble Société de Saint-Vincent-de-Paul. Aujourd'hui Votre Béatitude veut bien l'admettre de nouveau, sans doute afin de l'encourager, et de l'accompagner par une bénédiction nouvelle et toute particulière dans les œuvres de charité auxquelles elle se livre.

« Cette faveur n'est pas seulement pour nous tous le sujet de la plus grande joie : elle nous cause aussi une satisfaction toute particulière, parce qu'elle nous est accordée en un temps où cette grande œuvre, éclose sous la protection de ce grand apôtre de la charité qui

fut saint Vincent de Paul, et vivifiée par la bénédiction apostolique, se livre à la joie à la vue d'une extension que l'on pourrait dire inattendue, et d'une multiplicité d'œuvres vraiment merveilleuse.

« Au milieu de ce grand développement de la société tout entière, le conseil de Rome, l'un des derniers et des plus humbles, est heureux d'avoir élevé au nombre de dix-huit les conférences de Rome, lorsque d'abord il n'en comptait que treize, d'avoir établi une conférence rurale à Monte-Mario, et d'avoir fondé, par l'entremise de ses associés, huit autres conférences qui fonctionnent à Naples et en Sicile.

« Et pour ne parler que des conférences établies à Rome, elles font de continuels efforts pour atteindre le but principal de la Société, c'est-à-dire visiter le pauvre à domicile, et cela tant pour en raviver l'esprit de charité parmi les confrères que pour en étendre les effets au profit des indigents, en améliorant leur condition morale et religieuse par quelque soulagement temporel. Le Seigneur a bien voulu nous encourager dans cette œuvre, surtout dans les temps malheureux que nous traversons, en la couronnant des plus merveilleux succès.

« Ce fut, en effet, une bien grande consolation que celle de voir cesser des unions illégitimes, lorsque les fiancés, conduits au pied des autels, ont prononcé l'acte solennel en présence de témoins, heureux résultat obtenu moyennant la visite à domicile, commencée et continuée avec patience et avec persévérance, sous les auspices du curé respectif de chaque paroisse. Ce fut un sujet d'une bien grande édification que celui de voir s'approcher de la table eucharistique, grâce à l'action persévérante des confrères, ceux-là mêmes pour qui les sacrements étaient chose complètement inconnue, et qui avaient même porté les armes contre Votre Béatitude.

« Mais, outre l'œuvre principale de la visite à domicile, la Société compte aussi un très-grand nombre d'œuvres secondaires ayant un but tout spécial.

« Les œuvres dont s'occupent les conférences de Rome sont :

« *La caisse des loyers,* dont le but est d'habituer le pauvre, au moyen de récompenses, à payer exactement son loyer.

« *Le secrétariat des pauvres*, où l'on s'occupe gratuitement de leurs propres intérêts.

« *La visite aux infirmes dans les hôpitaux.*

« Enfin le *patronage des petits enfants et des jeunes gens.* Cette dernière œuvre occupe deux conférences : celle de l'Immaculée Conception et celle des SS. *Quirico* et *Giulitta,* qui s'occupent activement de recueillir dans une école les petits enfants à partir de l'âge de cinq

ans ; deux autres conférences, celle de Saint-Nicolas-des-Couronnés et celle de Sainte-Marie *della Neve* continuent toujours à réunir les jeunes gens dans un oratoire le dimanche et les fêtes d'obligation. Quant aux jeunes gens qui sortent de la maison de correction de *Santa-Balbina*, l'œuvre du patronage vient également de commencer à étendre son action bienfaitrice jusqu'à eux, en prenant soin de les placer chez de bons patrons et en leur fournissant le secours des conférences. Plût à Dieu que nous puissions parvenir aux heureux résultats qu'ont obtenus nos confrères en Belgique ! Ils nous ont écrit que dans la ville de Gand et dans plusieurs villes où les conférences sont établies, il n'y a pas plus d'un ou de deux récidivistes sur chaque centaine parmi les jeunes gens qui leur sont confiés, lorsqu'ailleurs on n'en compte pas moins de trente-cinq pour cent.

« Et maintenant, il ne nous reste plus, en terminant cet exposé rapide des œuvres des conférences de Rome, qu'à solliciter humblement une bénédiction toute spéciale de Votre Béatitude, qui n'a jamais eu de plus grande satisfaction que celle de bénir, et qui, dans les circonstances actuelles, ne peut pas en avoir d'autre. Puisse votre cœur avoir aussi la consolation de voir se maintenir et se multiplier les œuvres que la charité chrétienne ne cesse de susciter et de mettre à exécution. Puisse cette bénédiction, qui partira de votre cœur magnanime pour descendre sur nous, attirer de nombreuses bénédictions du ciel sur nos conférences de Rome et sur notre Société tout entière ! Et alors, fortifiés comme nous le serons par cet appui d'en haut, nous serons sûrs de recueillir des fruits d'autant meilleurs et d'autant plus abondants que les besoins qui nous sont indispensables, soit pour maintenir en nous-mêmes le véritable esprit de charité, soit pour le répandre dans l'intérieur des familles pauvres, deviennent chaque jour de plus en plus urgents, d'autant que nos petites institutions veillent surtout au soulagement si plein d'intérêt de ces familles pauvres, et tâchent de faire tourner toutes choses à la plus grande gloire de Dieu. »

Sa Sainteté répondit :

En vous consacrant à la pratique de différentes œuvres de charité chrétienne, vous vous décorez vous-mêmes d'un signe qui vous distingue et qui vous permet de vous approcher de plus en plus du divin Maître. En effet, en agissant de la sorte, vous vous trouvez expressément

rangés au nombre de ses disciples : *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem ;* « on connaîtra que vous êtes mes disciples si vous vous aimez les uns les autres. » (Joan., XIII, 35.) C'est ainsi qu'en pratiquant tant de belles œuvres de charité chrétienne, d'après les exemples que vous en ont donnés saint Vincent et tant d'autres saints du paradis, vous portez sur votre front la marque distinctive des disciples de Jésus-Christ, car la véritable charité ne sort que de lui, ne s'apprend que par lui. Voilà pourquoi cette marque distinctive ne se trouve pas sur le front de ceux qui s'occupent de choses contraires à celles que vous faites, et qui les mettent en pratique, de ces hommes qui ne cherchent qu'à perdre les âmes, à scandaliser l'Église, à l'appauvrir, à lui faire, en un mot, tout le mal qu'il leur est possible de lui faire. De pareils hommes ne sont ni les fils, ni les disciples de Jésus-Christ ; loin de là, *sunt filii diaboli.* (*Ex.*, I ; Joan., III, 10.) Bien plus, ce sont de véritables démons incarnés ; et Dieu permet qu'ils parcourent impunément la terre jusqu'à ce que soit venu le moment de les précipiter dans l'horrible demeure qui leur est préparée, c'est-à-dire dans les profonds abîmes de l'enfer, *qui paratus est diabolo et angelis ejus.* (Matth., XXV, 41.)

Quant à vous, continuez toujours à pratiquer avec zèle les bonnes œuvres auxquelles vous vous dédiez, et rappelez-vous qu'il n'est donné qu'à un petit nombre de faire les bonnes œuvres avec une intention droite et pour des motifs bien ordonnés. Qui sait s'il n'y a pas quelquefois de ces hommes qui, sous l'apparence de venir au secours du prochain, veulent faire partie de sociétés instituées dans ce but, pendant qu'ils pactisent en secret avec le gouvernement révolutionnaire ? Mais alors, que sont de pareils hommes ? Ces hommes ressemblent aux vierges folles qui n'avaient pas d'huile dans leurs lampes ;

elles sortirent pour aller en chercher, et à leur retour elles trouvèrent la porte fermée. Il est impossible, en effet, de partager les affections du cœur entre Dieu et les hommes.

J'en connais d'autres aussi qui sont doués d'un bon cœur et qui font même du bien. Mais qui fait que notre cœur soit bon? Qui nous donne ces sentiments de compassion? C'est Dieu même, notre créateur. Ces hommes sont donc portés à faire quelque bonne œuvre par leur seule inclination naturelle, sans cependant jamais diriger leur intention vers Dieu. Et que devrait-on dire de ceux qui, dans l'exercice de ces actes de charité, auraient des vues encore plus basses et plus coupables? Mais vous n'êtes pas de ce nombre. Je puis donc être sûr qu'il n'y a parmi vous personne qui va louvoyant ainsi entre l'enfer et le paradis, entre le démon et Jésus-Christ, entre Dieu et le monde.

Or, si vous voulez avoir toujours sous les yeux l'exemple terrible des femmes folles, pour en tirer votre profit, rappelez-vous souvent l'heure de votre mort. Oh! combien, combien y en aura-t-il alors qui s'écrieront comme les vierges folles : *Domine, Domine, aperi nobis!* Mais il ne sera plus temps; Dieu ne les reconnaîtra plus, et il leur fermera pour toujours les portes du paradis.

Je termine en vous donnant la bénédiction; puisse-t-elle vous encourager à poursuivre la voie que vous avez commencée, et à marcher toujours avec une intention droite dans toute la force du mot, et avec les sentiments que je vous ai signalés, pour le bien des âmes, la sanctification du peuple chrétien et la gloire de Dieu. Je vous bénis dans vos familles, dans vos demeures et dans tout ce qui vous appartient. Que cette bénédiction éclaire même les aveugles et leur fasse cesser de dresser des piéges aux âmes et d'usurper les biens de l'Église et des peuples.

Quant à nous, demeurons toujours fermes, comme de vaillants soldats sur le champ de bataille, car telle est notre condition sur cette terre : *Militia est vita hominis super terram.* Nous sommes des soldats de Jésus-Christ, et nous devons combattre. Mais le plus grand combat doit être celui de défendre la foi. La foi, voilà ce que nous avons de plus précieux et de plus nécessaire ; et c'est précisément ce que nos ennemis voudraient nous ravir par la violence. Ce que je vous recommande surtout, ce sont les enfants ; faites tous vos efforts pour les éloigner de ces écoles *barbares* où leurs tendres cœurs seraient empoisonnés. Résistez, combattez, et qu'il ne soit jamais dit qu'un Romain devienne l'ennemi de Jésus-Christ, de son Évangile et de sa sainte religion.

Benedictio, etc.

— Le nombre des membres des différentes conférences de Rome présents à cette audience était très-considérable. Nous transcrivons ici les noms des présidents et les conférences respectives : — Conférences de : *Saint-Louis-des-Français*, Mgr de Rayneval ; *Saint-Charles*, M. le chevalier Serafino Cappello ; *La Mission*, M. Domenico Martinez ; *Gesù*, M. le comte Edoardo Scotti ; *Saint-André*, Ilario Prudenzi ; *Saint-Nicolas*, M. D. Giovanni Patrizi ; *Transpontine*, M. Giuseppe Langeli ; *SS. Quirique et Juliette*, M. l'avocat Ignazio Bertarelli ; *Très-Sainte-Conception*, S. Ex. le prince de Sarsima ; *Sainte-Marie in Campitelli*, M. Arcangelo Onesti ; *Très-Saint-Nom-de-Marie*, D. Pio Santini ; *Saint-Jean-Calybite*, M. le marquis Alessandro Capranica ; *Sainte-Marie della Pace*, M. l'avocat Ferdinando Frullani ; *Sainte-Marie della Neve*, M. Giovanni de Cadilhac ; *Saint-Bernard*, S. Ex. le duc de Sora ; *Saint-Jean-de-Latran*, M. Giovanni Pitotti ; *Sainte-Marie dell' Anima*, M. le comte Hernau de Steilein ; *Sainte-Marie de Monte-Mario*, le Rév. P. Saccheri, des Frères-Prêcheurs.

Le conseil supérieur était représenté par le Très-Rév. Père Alfieri, qui en est le président ; par M. l'avocat Bertarelli, secrétaire, et par M. le comte Domenico Faella, trésorier.

DISCOURS CCCV.

Aux Ém. cardinaux, et à quelques-uns des évêques qui venaient d'être préconisés, le 22 décembre 1873.

Après le Consistoire, qui se tint sans les solennités d'usage, à cause des circonstances actuelles, et dans lequel Sa Sainteté créa les nouveaux cardinaux et les nouveaux évêques, le Sacré-Collége se réunit dans la salle du Trône, en présence du Souverain-Pontife, et le cardinal Patrizi, prenant la parole au nom de tous, en sa qualité de doyen, dit que:

Le souvenir de l'annonce faite par l'ange aux hommes de bonne volonté, que le *Roi pacifique* était né, ce roi qui devait apporter la paix sur la terre, encourageait le Sacré-Collége à concevoir de plus grandes espérances encore au milieu de la persécution que subissait l'Église, et que c'était en vertu de ces espérances qu'au nom de tous ses éminentissimes collègues il venait déposer aux pieds de Sa Sainteté les vœux les plus sincères de félicité, comme le gage de leur dévoûment et de leur affection envers sa personne sacrée. Il ajouta qu'ils espéraient bien, du reste, que Dieu, exauçant leurs vœux ardents, arrêterait le torrent de maux et de misère qui opprime les peuples, dévaste l'Église et afflige celui qui en est le chef auguste ; que Dieu, enfin, rendra à la société tout entière la prospérité et le calme qu'elle a perdus, vérifiant encore une fois de plus la prédiction du prophète : *Et erit opus justitiæ pax... et sedebit populus meus in pulchritudine pacis et in tabernaculis fiduciæ, et in requie opulenta.* (Is., XXXII, 17-18.) Son Em. remercia aussi Sa Sainteté d'avoir enrichi le Sacré-Collége de nouveaux cardinaux si dignes de la pourpre, lesquels devaient certainement, par leur zèle et par leur science, coopérer au bien de l'Église universelle. Enfin, le cardinal doyen priait le Saint-Père de vouloir bien agréer les vœux les plus ardents qu'ils lui exprimaient tous, et de les raviver encore par la bénédiction apostolique.

Le Saint-Père, sensiblement touché et consolé, répondit en ces termes :

Dieu fasse, Monsieur le cardinal, que nous puissions jouir bientôt de la paix que vous souhaitez au nom du Sacré-Collége, de ce bienfait insigne de la paix et de la tranquillité que le fils de Dieu nous a apportés en venant sur la terre, et que ses ennemis ont si profondément troublées.

Pour le moment il nous faut encore combattre, et nous combattons au milieu d'une tempête, et d'une tempête horrible. Cette bourrasque est devancée par un aquilon épouvantable, et ce sont les blasphêmes les plus abominables lancés contre Dieu et contre ses saints. Elle est accompagnée de l'obscurité de la nuit et des ténèbres épaisses des erreurs, qui la rendent encore plus effrayante en offusquant de plus en plus chaque jour les esprits aveuglés de nos ennemis qui s'obstinent à rejeter la lumière de la vérité. Enfin elle est suivie des vipères venimeuses, sorties des antres du plus profond abîme de l'enfer : ce sont les démons qui poussent leurs adeptes à cette guerre atroce pour essayer de renverser, s'il était possible, l'Église même de Jésus-Christ.

Or, que devons-nous faire au milieu d'une pareille tempête ? A la fureur de l'aquilon des blasphêmes formés contre le ciel, nous opposerons l'hommage de la prière et le chant des cantiques en l'honneur de Dieu et de sa plus grande gloire. Aux ténèbres profondes, attirées par les impies à cause de leur obstination dans le mal, nous opposerons une grande sollicitude à les en arracher par le flambeau de la vérité. Quant à la suite de cette tempête, suite qui n'est pas autre chose que l'enfer déchaîné avec tous ses monstres, nous opposerons la toute-puissance de Dieu. Et pourquoi ne pourrions-nous pas, nous aussi,

répéter la parole que proféra, dès le principe, l'archange saint Michel lorsqu'il s'écria : « Qui est semblable à Dieu ? » *Quis ut Deus ?*

Oui, nous avons, nous aussi, le droit de le dire : quiconque habite sur cette terre et combat pour la gloire de Dieu ; quiconque fait du secours de Dieu le fondement de ses espérances : *qui habitat in adjutorio altissimi* (Psal. xc), celui-là a droit à sa protection ; il a le droit de fouler aux pieds l'aspic et le basilic : *In protectione Dei cœli commorabitur... Super aspidem et basiliscum ambulabis* (ibid., *passim*), c'est-à-dire de fouler aux pieds les révolutionnaires, soit qu'ils viennent en cachette pour empoisonner par leurs fourberies, soit qu'ils viennent tête levée et tout prêts à dévorer tout ce qu'il y a de plus sacré sur la terre et dans l'Église de Jésus-Christ. Oui, nous pouvons, nous aussi, écraser tous ces reptiles, car c'est également à nous que le Seigneur adressait la parole lorsqu'il disait par la bouche de son prophète : *Super aspidem et basiliscum ambulabis.*

Mais certains hommes, ennuyés de toujours combattre, demandent : « Et quand donc viendra cette paix ? » Je ne le sais pas, mais nous devons la désirer. Daniel lui-même, que Dieu appela *vir desideriorum* (Dan., x, 11-19), s'il ne put pas voir la paix, put certainement la désirer, et obtenir que fût devancé le moment où elle devait être rendue. Désirons donc, nous aussi, insistons, prions comme le prophète, et j'espère qu'il nous sera également accordé de voir abrégés les jours de notre attente.

Pour le moment, édifions le monde par l'exemple de notre résignation et de notre patience, car cette paix viendra certainement. Du reste, afin d'augmenter notre courage et notre constance dans notre attente, afin de vous rendre, vous aussi, dignes d'êtres appelés des *hommes de désir*, et pour qu'il vous soit donné, enfin, de mériter de

plus en plus l'assistance et le secours de Dieu, voici que vous allez recevoir la bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ. Il est toujours vrai de dire que la bénédiction du Pape assiste, fortifie et soutient au milieu des combats que nous serons toujours obligés de soutenir jusqu'au dernier instant de notre vie.

Benedictio, etc.

— Voici la liste des Cardinaux et des Évêques préconisés ce jour-là :

Révérendissimes Cardinaux de l'ordre des prêtres :

Mgr Ignazio do Nascimento Moraes Cardoso, patriarche de Lisbonne, né à Marça, archidiocèse de Prague, le 20 décembre 1811.

Mgr René-François Régnier, archevêque de Cambrai, né à Saint-Quentin le 17 juillet 1794.

Mgr Maximilien de Tarnooczy, archevêque de Salisbourg, né à Schwatz le 24 octobre 1806.

Mgr Flavio des princes Chigi, archevêque de Mira *in partibus infidelium*, nonce apostolique en France, né à Rome le 31 mai 1810.

Mgr Alessandro Franchi, archevêque de Tessalonique *in partibus infidelium*, nonce apostolique d'Espagne, né à Rome le 25 juin 1819.

Mgr Joseph-Hippolite Guibert, archevêque de Paris, né à Aix le 13 décembre 1802.

Mgr Mariano Falcinelli Antoniacci, bénédictin, archevêque d'Athènes *in partibus infidelium*, nonce apostolique de l'Autriche-Hongrie, né à Assise le 16 novembre 1806.

Mgr Mariano Barrio y Fernandez, archevêque de Valence, né à Jaca le 22 novembre 1805.

Mgr Luigi Oreglia di Santo Stefano, archevêque de Damiette *in partibus infidelium*, nonce apostolique du Portugal, né à Bene, diocèse de Mondovi, le 9 juillet 1828.

Mgr Jean Simor, archevêque de Strigonie, né à Alba-Réale le 23 août 1813.

Révérendissimes Cardinaux de l'ordre des diacres :

Le Rév. Père Camillo Tarquini, de la Compagnie de Jésus, né à Marta, diocèse de Montefiascone, le 27 septembre 1810.

Le Rév. Père M. Tommaso Martinelli, de l'ordre des ermites de Saint-Augustin, né à Lucques le 3 février 1827.

Évêques nouvellement préconisés :

Église cathédrale suburbaine de Sabine, Son Em. le cardinal Luigi Bilio, démissionnaire du titre presbytéral de Saint-Laurent in Panisperna.

Église archiépiscopale de Edesse, in partibus infidelium, Mgr Tommaso Michele Salzano, de l'ordre des Frères-Prêcheurs, transféré de Tanes *in partibus*.

Église cathédrale de Grand-Varadin, du rite grec Rhuménien, Mgr Giovani Oltéanu, transféré de Luges.

Église cathédrale de Nardò, Rév. D. Salvatore Nappi, prêtre de Nola, chanoine mitré de cette cathédrale, professeur de droit canonique et de droit civil au séminaire du diocèse, censeur à la curie de Nola, et examinateur du clergé et des réunions synodales.

Église cathédrale de Pinerolo, Rév. D. Giovanni Domenico Vassarotti, prêtre de l'archidiocèse de Turin, missionnaire apostolique, curé de la paroisse des saints Michele et Pietro, et docteur en théologie.

Église cathédrale de S. Luigi Potosi, Rév. D. Nicanore Corona, prêtre de l'archidiocèse de Mechoacan, grand chantre au chapitre de la cathédrale, professeur de théologie dans la même ville et vicaire général.

Église de Cap-Haïtien, récemment érigée en cathédrale, M. l'abbé Constant-Mathurin Hillion, prêtre du diocèse de Vannes et vicaire général de l'archidiocèse de Porto-Prince.

Église épiscopale de Esebon, in partibus infidelium, R. P. Raffaele Capone, profès de la congrégation du Très-Saint-Rédempteur, prêtre de l'archidiocèse de Salerne, professeur dans la même congrégation de théologie dogmatique et morale, député coadjuteur avec future succession de Mgr Francesco Saverio d'Ambrosio, évêque de Muro.

Église épiscopale de Listrie, in partibus infidelium, Mgr Domenico Bucchi-Accica, prêtre de Norcia, archiprêtre de ce chapitre ; à Rome, membre de l'académie théologique, protonotaire apostolique surnuméraire de Sa Sainteté, examinateur pour les réunions synodales, docteur en théologie et *utriusque juris*, député auxiliaire de Mgr Raffaele Bachetoni, évêque de Norcia.

Église épicopale d'Euménie, in partibus infidelium, R. P. Fr. Raimondo Maria di S. Giusuppe Moreno y Castenada, profès de l'ordre des Carmélites déchaussés, prêtre de l'archidiocèse de Guadalaxara, ancien curé de Téla, député vicaire apostolique dans la basse Californie, pour

la partie du territoire délimité du diocèse de Monterey et Los Angelos.

Les siéges suivants ont été pourvus par bref de Sa Sainteté :

Eglise épiscopale de Auloma, in partibus infidelium, Rév. D. Fr. Grassi, prêtre de Fermo et doyen de cette métropole.

Église épiscopale d'Antigone, in partibus infidelium, Rév. D. Jean-Claude Duret, prêtre de la congrégation du Saint-Esprit, député vicaire apostolique de la Sénégambie.

Église épiscopale de Germanicopolis, in partibus infidelium, M. Joseph Chevallier, député vicaire apostolique du Mayssour dans les Indes Orientales.

Église épiscopale de Tranopolis, in partibus infidelium, Rév. P. Giulio Mausilj, prêtre profès de l'ordre des Mineurs observantins de Saint-François, député coadjuteur avec future succession de Mgr Pietro Severini, évêque de Sappa.

Église épiscopale d'Appollonia, in partibus infidelium, R. D. Joseph Lucaique, prêtre de la société des Missions étrangères, député auxiliaire de Mgr Bernard Petitjean, vicaire apostolique du Japon.

Le soir de ce même jour, 22 décembre, partirent sept *Gardes-Nobles* de Sa Sainteté, pour aller porter aux nouveaux cardinaux, hors de Rome, l'annonce de leur création. — Pour Son Em. le cardinal Ignazio do Nascimento, patriarche de Lisbonne, M. le comte Alfonso de Salis Ciogni. — Pour Son Em. le cardinal François Régnier, archevêque de Cambrai, M. le marquis Odoardo dei Cinque Quintili. — Pour Son Em. le cardinal Maximilien de Tarnooczy, archevêque de Salisbourg, M. le comte Pietro Serafini. — Pour Son Em. Flavio des princes Chigi, archevêque de Mira, nonce apostolique à Paris, M. le chevalier Innocenzo Calacicchi. — Pour Son Em. le cardinal Mariano Falcinelli Antoniacci, archevêque d'Athènes, nonce apostolique à Vienne, M. le comte Paolo Sarrazani. — Pour Son Em. le cardinal Jean Simor, archevêque de Strigonie, M. le marquis Cesare Crispolti. — Pour Son Em. le cardinal Joseph-Hippolite Guibert, archevêque de Paris, M. le comte Giulio Salimei.

DISCOURS CCCVI.

Aux nouveaux cardinaux présents : 23 décembre 1873.

Le 23 décembre, quatre des cardinaux qui venaient d'être créés et qui demeuraient à Rome, LL. EEm. les cardinaux Franchi, Oreglia, Martinelli et Tarquini, réunis dans la salle du Consistoire secret, en présence des cardinaux Antonelli, secrétaire d'État ; Patrizi, doyen du Sacré-Collége ; Amat, vice-chancelier de la S. E. R. ; Vannicelli-Casoni, pro-dataire ; et de Luca, remplissant les fonctions de camerlingue pour le cardinal de Angelis absent ; ces quatre cardinaux, disons-nous, prêtèrent serment devant l'autel. Passant ensuite dans la salle du Trône, ils y attendirent le Souverain-Pontife qui y entra vers les dix heures, accompagné de sa noble antichambre. Le Saint-Père s'étant ensuite assis sur son trône, accomplit la cérémonie de l'imposition de la barrette cardinalice à chacun des quatre cardinaux. Son Em. le cardinal Franchi, en sa qualité de plus digne (digniore), *adressant ensuite la parole à Sa Sainteté, s'exprima en ces termes :*

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Appelés, par un acte de la souveraine bonté de Votre Sainteté, à faire partie du Sacré-Collége des Cardinaux, nous éprouvons avant tout le besoin de vous attester notre dévoûment illimité, et de vous exprimer les sentiments d'une reconaissance d'autant plus profonde que la conviction de notre insuffisance est plus grande. Votre Sainteté, en nous élevant à une dignité si sublime dans des jours de deuil pour l'Église, et au milieu de la tempête qui s'est déchaînée de toutes parts contre la barque de saint Pierre, nous rend encore plus précieux cet acte de sa paternelle bienveillance, car elle nous invite ainsi à l'assister dans la lutte qu'elle soutient avec un si grand courage contre

ses ennemis implacables, et nous appelle à combattre avec elle les combats du Seigneur.

« Très Saint-Père, si, dans les temps ordinaires, la dignité du cardinalat offre de grands devoirs à remplir, combien ne doivent pas être plus graves ceux qu'elle exige de nous aujourd'hui, au milieu des temps si malheureux dans lesquels nous vivons ! Votre Sainteté connaît parfaitement les sentiments dont chacun de nous est animé ; mais qu'elle veuille bien entendre répéter encore une fois les protestations de notre cœur, toujours ferme et bien résolu à ne jamais s'éloigner de vos côtés. Nous sommes prêts à partager avec Votre Sainteté le calice amer de la persécution et du malheur ; nous sommes prêts à soutenir toute espèce de tourments pour la conservation intacte de la foi catholique, à verser, enfin, s'il était nécessaire, jusqu'à notre sang pour la défense des droits et des prérogatives de ce Siége Apostolique. Pour parvenir à un but aussi élevé, nous faisons reposer notre confiance sur le secours du Seigneur, et ce secours, nous l'espérons du moins, Dieu ne le refusera pas à ses humbles serviteurs ; mais nous ne laissons pas non plus que de nous appuyer sur les exemples que nous propose chaque jour Votre Sainteté, véritable modèle de charité et de fermeté, spectacle sublime proposé au monde, aux anges et aux hommes.

« Daigne Votre Sainteté accueillir aussi, avec ces protestations de notre dévotion filiale et de notre respect, les vœux que, du fond de notre cœur, nous formons pour la conservation de ses jours précieux et pour le triomphe de l'Église notre mère ; et Dieu veuille que Votre Sainteté voie bientôt la fin de tant de maux qui affligent l'Épouse de Jésus-Christ ; qu'elle voie ses enfants égarés se tourner vers cette chaire de vérité, port unique du salut ; qu'elle voie, enfin, notre sainte religion se répandre dans toutes les parties de l'univers ; et de même que tout cela sera la récompense que Dieu réserve à la constance et à la fermeté de son Vicaire, de même aussi ce sera pour nous, qui avons été choisis pour être ses coopérateurs, la plus grande des satisfactions que nous aurons éprouvées dans le cours de notre vie. »

Sa Sainteté répondit :

Je vous remercie des sentiments que vous m'avez exprimés, et qui sont pour moi un grand motif de consolation et de joie au milieu de mes tribulations et de mes douleurs.

Parmi ces douleurs qui m'affligent, il y en a une surtout qui surpasse les autres, et c'est celle de voir des fils de l'Église de Jésus-Christ et des princes descendants de familles de saints se faire les instruments indignes de la persécution, et les persecuteurs eux-mêmes de l'Église et de son Chef. Dieu a voulu m'éprouver ; mais à côté des afflictions il a voulu mettre aussi les consolations, de même qu'il donne le courage en face du danger. Réfléchissant sur les maux qui oppriment cette pauvre Italie, nous avons pensé aux moyens d'y porter remède dans la mesure de nos forces, et c'est alors que nous nous sommes décidé à pourvoir, par cas extraordinaires, les siéges épiscopaux vacants. Dieu a bien voulu bénir nos efforts, et le seul fait d'avoir pu procéder à la création de nouveaux évêques a été pour nous une source de joie et de consolation. Les derniers évêques promus ont été reçus partout avec les plus grandes démonstrations de joie et de respect, non pas de la part du gouvernement et de ses ministres, mais de la part de toutes les populations catholiques.

Grâce à l'action puissante et pleine d'activité de ces chers coopérateurs en Jésus-Christ, la foi se ravive de toutes parts, et l'énergie est en rapport avec les dangers et les tribulations. Mais je ne devais pas restreindre les soins de mon ministère aux besoins de l'Italie seulement : les besoins de toute l'Église étaient l'objet de toutes nos sollicitudes. Dieu, voulant aggraver le poids de nos épreuves, a permis à la mort et aux infirmités de nous priver du secours d'un grand nombre de nos coopérateurs dans le gouvernement de l'Église universelle. Nous avons donc prié Dieu de nous éclairer et de nous soutenir, et en considération des circonstances actuelles, nous nous sommes décidé à remplir les postes vacants du Sacré-Collége. Nous avons alors tourné notre pensée vers vous, car vos vertus, votre intelligence et votre dévoûment, éprouvés dans tant

de circonstances, étaient à nos yeux un titre spécial pour que nous jetions notre choix sur vous. Et lorsque je dis vous, je ne veux pas parler seulement de vous qui êtes ici présents, mais aussi de ceux qui sont absents. Nous vous avons donc appelés à l'honneur de coopérer avec nous au gouvernement de la sainte Église de Dieu.

Désormais vous faites partie de ce Sacré-Collége des Cardinaux dont nous avons toujours puisé tant de force, tant de consolation et un si grand appui. Nous lui rendons ici ce témoignage, qu'il a toujours été pour nous une source de véritable joie. Vos vertus me donnent la certitude que vous marcherez sur les glorieuses traces de ceux dont vous êtes devenus les coopérateurs, et qui sont ma consolation et ma force. Soutenu par votre puissant secours, nous pourrons continuer à combattre les combats du Seigneur avec une nouvelle énergie, à défendre les droits de la vérité et de la justice et à réfuter l'erreur, attendant le jour où Dieu daignera, dans sa miséricorde, nous accorder le triomphe qu'il a promis à son Église, contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais.

Benedictio, etc.

— Ce discours terminé, Mgr Martinucci, maître des cérémonies, dit à haute voix : *Extra* (*dehors*). Tout le monde sortit de la salle, excepté les cardinaux, avec lesquels Sa Sainteté s'entretint pendant quelques instants. Le Saint-Père rentra ensuite dans sa chambre, et toute l'assistance se retira.

DISCOURS CCCVII.

A une députation belge : 25 décembre 1873.

Sa Sainteté admit cette députation en audience dans la salle de sa bibliothèque privée. M. le comte de Villermont, parlant au nom de tous les assistants et de tous les catholiques de la Belgique, se servit de la langue française, et s'exprima en ces termes :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Nous venons déposer à vos pieds sacrés les vœux que font vos fils de la Belgique à l'occasion de votre fête patronale et de la nouvelle année qui va commencer.

« Plus les épreuves et les tribulations se multiplient sur votre route, plus s'augmentent et notre amour et notre vénération envers vous. Nos regards sont fixés sur vos mains pour en observer les moindres signes, et nos oreilles sont ouvertes à vos enseignements pour les mettre en pratique dans toute leur extension, sans restriction, sans réserve aucune.

« Vous nous avez appelés à la prière, et nos sanctuaires sont remplis de foules de fidèles qui viennent implorer l'intercession de la Vierge immaculée et de nos saints patrons, afin d'obtenir, par la miséricorde de Dieu, la fin des persécutions de l'Église et cette paix de la société qui peut seule ramener, qui peut seule maintenir le rétablissement du royaume de Jésus-Christ dans l'ordre social.

« Vous nous avez dit d'unir les œuvres à la prière. C'est qu'en effet il ne suffit pas de prier, et si l'élévation suppliante de l'âme vers Dieu n'entraîne pas avec soi l'effort du sacrifice, elle demeure stérile et vaine. A votre : *sursum corda*, nous répondons, Très Saint-Père : *habemus ad Dominum.*

« Oui, soumis, par le cœur, à la vérité infaillible qui reconnaît Jésus-Christ parlant par votre bouche, nous sommes prêts à entreprendre la route, qu'elle qu'elle soit, qui nous sera indiquée par votre parole sainte, parce qu'elle est pour nous le chemin du devoir et du salut.

« Dans ces temps orageux, nous avons besoin de lumière pour discerner la vérité des fausses apparences que l'on veut imposer à notre intelligence à titre de *bienfaits médiateurs*. Vous serez pour nous la colonne lumineuse qui guida les pas du peuple élu pendant la nuit du désert ; et, sûrs que là où est Pierre, là est le Christ, nous suivrons résolument Pierre là où Dieu lui inspirera de nous conduire.

« Daigne le Seigneur, Très Saint-Père, vous remplir de ses dons et de ses grâces ! Qu'il vous accorde de voir l'unité de l'Église s'accroître et se fortifier de plus en plus, et sa sainte paix sortir du milieu des cruelles persécutions qu'elle endure. Et puis, oh ! puissions-nous mériter, par des témoignages réitérés de foi et d'amour, d'être, pour si petit qu'il soit, un instrument de la miséricorde de Dieu envers vous ! »

Après avoir donné les marques les plus affectueuses de sa satisfaction pour ce qu'on venait de lui dire, Sa Sainteté répondit :

La Belgique me donne depuis longtemps de fréquentes preuves de son amour et de son dévoûment ; je l'en remercie de tout cœur. Mais il y a une chose qu'il m'importe beaucoup de faire connaître, et que je vous prie de répéter partout et toujours. C'est que la prétendue liberté dont on veut que jouisse le Pape est un pur mensonge. Je ne parle pas ici du pouvoir temporel ; Dieu en fera ce qu'il voudra. Mais lorsque les envahisseurs sont venus à Rome, ils ont promis de ne rien changer, de ne toucher en rien aux ordres religieux, soutien indispensable du pouvoir spirituel. Or, ces hommes-là ont tout changé, tout détruit. Ils ont chassé les religieux, exproprié les maisons mères, violé les couvents dont ils se sont emparés. Comment me serait-il jamais possible de gouverner l'Église sans l'appui des ordres religieux, des congrégations et des secours que j'en reçois ? Ils ont fait de moi un corps sans bras. Il importe donc de dire bien haut que la liberté du Pape n'est pas autre chose qu'un mensonge, et

que le gouvernement de l'Église lui a été rendu impossible. Ils disent que je crée des cardinaux. Mais je crée des cardinaux comme je nomme des évêques, entre quatre murs. Ma condition est telle, que si je suivais les usages traditionnels, si les cardinaux venaient recevoir le chapeau, selon l'ancienne coutume, en voiture, avec chevaux au pas et valets de pied, et voiture, et valets de pied, et cardinaux seraient maltraités, insultés, outragés.

Les gouvernements, poussés par les sectes, m'ont abandonné. En France, il est vrai, il y a bonne volonté, mais rien de plus. Dans la Belgique même, nous voyons un ministère qui cherche à servir deux maîtres à la fois ; or, il est écrit dans l'Évangile qu'on ne peut pas servir deux maîtres en même temps : *Nemo potest duobus dominis servire* (Matth., VI, 24). Ce n'est pas moi qui le dis, c'est Notre-Seigneur.

Que voulez-vous ? On veut toujours tout concilier. On accorde continuellement, et à force d'accorder il ne vous reste plus rien. Non, mes enfants, je ne m'attends à rien obtenir des gouvernements. Le secours me vient uniquement d'en haut, et mon cœur se briserait s'il n'était pas soutenu par l'amour des peuples et par les prières des fidèles, sans lesquelles mes bras se fatigueraient et tomberaient de faiblesse.

Mais voyez l'effet de ces prières. Le Pape est toujours pauvre, et toutefois, grâce à la charité des fidèles, il ne manque de rien ; et je puis dire, moi aussi : *Esurientes implevit bonis* (Luc., I, 53), tandis que ceux qui m'ont tout enlevé, qui confisquent les propriétés ecclésiastiques, dépouillent les communautés religieuses, accaparent les biens de l'Église, tous ceux-là ont leurs caisses vides, et n'y trouveraient même pas une pièce d'argent, tellement qu'ils sont obligés de fabriquer de la monnaie de papier

pour subvenir à leurs plus petites dépenses : *Divites dimisit inanes* (Luc., I, 53).

La Belgique surtout a beaucoup prié pour le Pape, montrant ainsi une affection vive et active envers le Saint-Siége. Je crois, moi, que c'est là la principale raison pour laquelle Dieu l'a préservée des fléaux dont l'Europe a été frappée, et j'ai la ferme confiance qu'elle sera préservée des malheurs qui nous menacent encore de toutes parts. L'amour de la Belgique pour le Saint-Siége me fait surabonder de joie, et de nouveau je l'en remercie affectueusement.

Je bénis donc votre pays ; je bénis vos familles si pieuses, vos parents, vos amis et tous ceux que vous avez l'intention de me recommander.

Benedictio, etc.

— M. le comte de Hemptinne remit à Sa Sainteté la somme de 57,000 fr. au nom du diocèse de Gand (celui qui le premier commença à organiser le *Denier de Saint-Pierre* pour venir au secours du Pape). M. le sénateur Cannart d'Hamale présenta l'offrande du diocèse de Malines ; elle formait une somme de 22,000 fr. Le jour même de l'audience et plusieurs autres jours après, le Saint-Père admit à sa promenade quotidienne plusieurs personnages distingués de la noble députation. De plus, il admit chacun séparément en audiences privées, et accorda à un bon nombre des faveurs toutes particulières. Plusieurs autres offrandes furent aussi présentées au Pontife dans ces audiences privées.

Faisaient partie de la députation : M. F. de Cannart d'Hamale, sénateur du royaume ; M. le comte de Villermont, Mgr le baron V. Van den Branden de Reeth, M. le comte de Hemptinne, M. O. Houtart, M. F. Houtart, M. le baron J.-B. Béthune et M. Victor Mousty.

DISCOURS CCCVIII.

A la noblesse romaine : 26 décembre 1873.

Ce jour-là se trouvait rassemblée dans la salle du Consistoire la plus belle fleur de la noblesse et du patriciat de Rome. S. Exc. M. le marquis Francesco Cavaletti, sénateur, prenant la parole au nom de cette illustre assemblée qu'il présidait, s'exprima ainsi devant l'auguste Pontife :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« A la vue des maux qui ne font que s'accroître chaque jour, c'est avec le cœur de plus en plus profondément affligé, mais toujours animé d'une confiance ferme, appuyée sur les vielles traditions d'un attachement inviolable à votre personne sacrée, que le patriciat romain vient se prosterner à vos pieds pour vous présenter tout à la fois et ses souhaits à l'occasion des fêtes de Noël, et les protestations de sa fidélité et de son amour.

« La durée, ou plutôt l'effervescence de la persécution contre votre auguste personne, contre les principes mêmes de l'humanité et de la justice, nous excite à nous tenir plus fortement attachés à vous qui êtes l'objet de notre étonnement et de notre vénération, et qui figurez à nos yeux comme le rocher immobile qui résiste à toute la fureur d'une si horrible tempête.

« Oui, Très Saint-Père, la fermeté de ce cœur qui bat dans votre poitrine communique aussi à nos cœurs un nouveau courage, et nous nous écarterions trop des sentiments de la véritable noblesse chrétienne, si nous refusions d'imiter l'exemple que vous nous donnez en supportant avec tant de grandeur d'âme les souffrances de l'adversité. Que dis-je ? Faire profession de fidélité envers vous, qui seul parmi tous les princes, bien que dépouillé, persécuté, renfermé au milieu de vos ennemis, ne laissez pas cependant d'élever franchement la voix, de votre prison du Vatican, pour prendre la défense de la vérité et de la justice ; non, faire profession de fidélité envers vous n'est pas seulement un devoir pour nous : c'est encore une véritable gloire. Naguère encore, lorsque vous faisiez entendre votre parole au monde entier, vous

avez montré que vous ne craigniez pas l'orgueil brutal de vos oppresseurs, révélant ainsi aux yeux de l'univers la justice dans toute sa majesté et toute sa puissance, alors même qu'elle gémit sous la pression d'une force tyrannique qui cherche à l'écraser.

« Mais le triomphe de l'iniquité n'est pas éternel : la justice finira par remonter sur son trône. Et c'est précisément l'heure après laquelle nous soupirons ardemment, l'heure que, tous ensemble, nous supplions le divin Enfant de vous accorder. Puisse-t-il, par une seule parole toute-puissante échappée de ses lèvres, puisse-t-il disperser les impies qui se sont révoltés contre lui en déclarant la guerre à votre personne ! Puisse-t-il rétablir dans son Église le règne de la justice et de la paix qu'il nous a apporté sur la terre en descendant au milieu de nous.

« Agréez, Très Saint-Père, ces vœux et ces protestations de la noblesse romaine, qui ne reconnaît que vous pour son souverain, et qui vous sera toujours et constamment fidèle ; et, par votre bénédiction apostolique, obtenez-nous de Dieu dont vous êtes le Vicaire de conserver toujours dans nos cœurs les mêmes sentiments qui nous animent en ce moment, afin que ces mêmes sentiments soient le plus précieux héritage que nous puissions transmettre à nos enfants. »

Sa Sainteté répondit :

Un prophète se plaignait un jour auprès de Dieu de ce que son peuple avait complètement oublié son propre devoir, abandonné la loi de son créateur, renversé ses autels, et s'était enfin éloigné de lui. Tout le peuple, disait le prophète à Dieu, tout le peuple a fléchi le genou devant l'idole de Baal ; il n'est resté que moi seul. Mais la réponse qu'il reçut de Dieu le confondit dans ses soupçons. Dieu lui fit comprendre, en effet, qu'il n'était pas vrai que le prophète fût le seul, parmi ses vrais adorateurs, qui lui fût demeuré fidèle, mais qu'au contraire il y en avait encore des milliers d'autres. (*Passim :* III *Reg.*, XIX, 10-14-18; Rom., XI, 3-4.)

Or, nous nous trouvons dans le même cas, et je puis en dire autant. Combien ne voit-on pas, en effet, soit à Rome, soit hors de Rome, soit en Italie, soit en Europe,

de ces hommes illusionnés ou intimidés, ou plutôt encore de ces hommes endurcis dans l'impiété (et ce sont ceux-ci qui sont les héros les plus pervers de la tragédie des temps actuels) ; combien ne pourrait-on pas compter de ces hommes qui ont fléchi le genou devant le Baal de la révolution italienne et européenne ? Mais aussi, en face de certains faits qui remplissent le cœur d'amertume, on ne peut pas nier que de nombreux sujets de consolation surgissent de toutes parts, lorsqu'on voit que tant de milliers de personnes n'ont jamais plié le genou devant cette divinité sanguinaire qui s'appelle la révolution.

Je ne veux en ce moment énumérer ni provinces, ni pays, ni nations : parlant de la dévotion de tant de millions de catholiques, je craindrais d'en oublier quelques-uns ; et alors, ceux que je n'aurais pas nommés viendraient amoureusement se plaindre, comme cela est déjà arrivé quelquefois, et dire : « Saint-Père, dans tel discours, vous avez parlé des autres nations, et vous avez passé la nôtre sous silence. Nous ne méritons donc pas votre affection ? Oh ! est-ce que nous ne vous aimons pas comme les autres ? »

Je parle donc de l'Europe et du monde catholique en général, d'autant plus qu'il y a certains individus qui détournent le sens de mes paroles, *ut capiant in sermone...* (*On rit.*) C'est d'autant plus vrai, ils m'ont taxé de murmurer. (*Expressions vives d'étonnement.*) Ils m'ont dit que, dans mes discours, je murmure contre les peuples et contre les nations. (*Nouvelles marques de surprise.*) J'ai répondu : « Si vous nous avez bien compris : contre les peuples et les nations, non ; contre les souverains, oui. » Et si malheureusement il n'y a pas à murmurer à cause de tout ce qui se fait et de tout ce qui se permet, vous le voyez bien ! (*Agitation vive et signes d'approbation.*)

Du reste, remercions Dieu de ce réveil qu'il a suscité

chez tous les peuples catholiques. Nous voyons en effet que, de toutes parts, on ne cesse de mettre activement la main à l'œuvre : ici l'on écrit, là on travaille en faveur de l'Église de Jésus-Christ ; mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est la générosité avec laquelle on vient au secours de la pauvreté et de la misère où nous avons été réduit par les spoliateurs des biens de l'Église.

Oui, je vois ici se vérifier à la lettre ces paroles du cantique : *Esurientes implevit bonis* (Luc., I, 53) ; « il a comblé de biens ceux qui étaient dans l'indigence. » Les pauvres du Vatican sont bien garnis et bien pourvus ; et cela non seulement pour eux, mais aussi pour un très-grand nombre d'autres, comme vous le savez bien ; tandis que *divites dimisit inanes.* (*Ibid.*) Tel est, par exemple, ce gouvernement : il est couvert de dettes ; il n'a ni or ni argent, mais du papier, rien que du papier ; et si quelqu'un voulait chercher une pièce d'argent, il lui faudrait la lanterne de Diogène. (*On rit.*) Un Père de l'Église ajoute au mot *divites* celui de *fastidiosos ; fastidiosos divites,* dit-il, *dimisit inanes.* Et ces hommes dont je parle doivent certainement être rangés parmi les *fastidiosos divites,* c'est-à-dire que ce sont des riches (personnellement) un peu trop ennuyeux, parce qu'ils ne font que dessécher les peuples par de nouvelles taxes, de nouveaux impôts qui n'en finissent jamais. (*Nombreuses marques d'approbation.*)

Mais revenons à nous. Chers enfants, vous êtes, vous, sur la bonne voie ; mais la chose la plus importante, après avoir bien commencé, c'est de bien finir. La semaine dernière, j'ai reçu un livre qui, je crois, traite précisément de la *constance ;* jusqu'ici, je n'ai pas encore pu le lire, mais je crois que c'est un très-beau livre. Il est imprimé en latin, avec la traduction française en regard, et il a pour titre : *La constance.* Je prie Dieu de vous

accorder ce don avant tout autre. Le don de la persévérance est un don gratuit ; mais Dieu ne le refuse pas à ceux qui le lui demandent, et qui font tout ce qu'ils peuvent pour l'obtenir. Si je ne puis pas vous donner d'autres renseignements sur ce livre, tâchez au moins de comprendre, par son titre, ce qu'il peut enseigner, et faites en sorte de le mettre en pratique. De la constance donc, de la constance dans la pratique du bien, et particulièrement dans le bon exemple de fidélité et de piété que vous devez donner à vos enfants ; Dieu, n'en doutez point, finira enfin par vous consoler, vous et vos familles.

Et puis, si vous voulez un aide, un secours de plus, je vous dirai : Recommandez-vous particulièrement à cinq bienheureux du ciel : à saint Pierre, à saint Paul, à saint Jean apôtre, à saint Jean-Baptiste et à saint Joseph. Recommandez-vous á saint Pierre, afin qu'il vous obtienne la foi, que les impies prennent aujourd'hui comme principal point de mire dans les assauts qu'ils livrent au christianisme. Recommandez-vous à saint Paul pour en obtenir le zèle du salut des âmes ; à saint Jean l'évangéliste, pour qu'il vous communique l'amour de Jésus-Christ et le détachement de toutes les choses du monde. Priez-le de vous obtenir la charité fraternelle, cette vertu qui lui était si chère, et qu'il recommandait si fréquemment à ses disciples, afin qu'ils s'aimassent et qu'ils se supportassent les uns les autres, ce qui est un précepte tout spécial du Seigneur.

Recommandez-vous aussi à saint Jean-Baptiste. Mieux que tout autre, il peut vous obtenir la vertu de la constance, lui qui en a donné un exemple si splendide en donnant jusqu'à sa tête pour la défense de la vérité et de la justice.

Mais recommandez-vous surtout à saint Joseph. Priez-le de protéger l'Église ; qu'il se rappelle surtout de le

faire d'une manière plus efficace encore pendant la persécution actuelle, puisqu'il a été déclaré patron spécial de l'Église. Priez-le enfin de vous assister à l'heure de votre mort, à ce moment où se résout le sort éternel de l'homme.

Et maintenant, chers enfants, je vous donne la sainte bénédiction. Je vous bénis dans vos personnes, dans vos enfants, dans vos familles, dans vos biens, dans vos affaires, afin que vous puissiez, avec la bénédiction de Dieu, avoir la consolation de voir prospérer tout ce qui vous appartient, de voir vos familles se multiplier et se maintenir catholiques, c'est-à-dire véritablement chrétiennes, marchant toujours dans la voie de la perfection jusqu'à ce qu'elles soient parvenues à jouir des douceurs du paradis.

Benedictio, etc.

— Aussitôt après avoir reçu la bénédiction, toute l'assistance se rangea sur deux files, et le Saint-Père passa au milieu, donnant sa main à baiser à chacun, et échangeant avec chaque famille et même chaque personne des paroles d'une sollicitude, d'une affection réciproque. La noblesse de Rome ne se rendra pas célèbre dans l'histoire de la persécution que subit en ce moment l'Église uniquement par ces preuves continuelles d'affection et de dévoûment à toute épreuve envers le Souverain-Pontife, mais aussi par les preuves plus éclatantes encore que plusieurs de ses membres, propres au maniement des armes, ont rendus au Saint-Siége dans les rangs de sa petite armée. Les noms de ces valeureux jeunes gens, aussi bien que ceux de leurs familles, se sont acquis des titres immortels à l'admiration et à la reconnaissance des générations futures, et devront leur servir d'exemple.

DISCOURS CCCIX.

Aux officiers de l'armée pontificale : 27 décembre 1873.

Il y avait à cette audience environ troïs cents officiers de tout grade, ayant à leur tête quatre généraux et le proministre des armes, M. le général Kanzler. Vers midi, Sa Sainteté entra dans la salle du Consistoire, la joie peinte sur le visage de se voir entourée de tous ces valeureux soldats qui avaient donné dans ces dernières années l'exemple d'une fidélité si courageuse et si constante, éprouvée par toute sorte de périls et de souffrances. Lorsque le Saint-Père eut pris place sur son trône, entouré de la noble antichambre pontificale, de plusieurs cardinaux et d'un grand nombre de prélats et de nobles personnages de sa cour, il voulut bien entendre le général Kanzler qui s'exprima en ces termes :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« C'est un respect profond, un dévoûment sincère, une reconnaissance vive qui nous réunissent encore cette année autour du trône pontifical, pour présenter humblement à Votre Béatitude les souhaits que nous formons pour votre félicité, unis aux vœux fervents que nous aisons pour la conservation d'une vie aussi chère que la vôtre à tout cœur catholique.

« Nos frères d'armes, ceux qui sont dispersés dans des contrées lointaines comme ceux d'Italie, expriment les mêmes sentiments que nous, au moyen d'adresses que se sont chargés d'apporter plusieurs Messieurs de haute distinction (1) ; et cette communauté de sentiments, d'aspirations et d'affections dans des hommes si différents d'origine est le symbole de la mission sublime qu'a le Pape de rattacher les

(1) Ces Messieurs étaient : pour les Belges, M. le comte de Villermont, M. le comte de Hemptinne et M. le sénateur Cannart de Hamale ; pour les Français, M. de Devise, et pour les Canadiens M. l'abbé Moreau.

diverses nations par le lien puissant de la religion, afin de les conduire d'un commun accord sur la voie du vrai progrès vers la véritable civilisation.

« Mais, outre cette mission, commune à tous les successeurs de saint Pierre, Votre Sainteté en a une autre toute spéciale : celle de conduire le peuple chrétien à son but en traversant une époque de la persécution religieuse la plus maligne et la plus astucieuse.

« Qu'il nous soit donc permis, en ce jour solennel, de souhaiter que, semblable au voyageur qui a gravi péniblement les flancs escarpés d'une haute montagne et qui, arrivé enfin à son sommet, jette un regard rapide sur une plaine fertile et enchantante qui se déploie devant lui, Votre Sainteté, après avoir triomphé de la guerre inique qu'on lui fait en ce moment, puisse voir l'Église, délivrée de toute entrave, exercer librement son action bienfaisante sur tous les peuples ; la force, au lieu de fouler aux pieds le droit, s'en faire au contraire l'instrument et la vengeresse ; la vraie liberté substituée à la licence et à la tyrannie révolutionnaire ; les sciences et les arts refleurir ; la justice appliquée d'une manière impartiale ; le denier public honnêtement employé ; la société rétablie et la confiance ranimée.

« Oh ! qu'il sera beau cet avenir, lorsque l'Église aura repris son ascendant légitime, et lorsqu'elle sera secondée par des gouvernements chrétiens qui ne seront pas animés de cette complaisance coupable qui les soumet à toutes les passions de la secte !

« Toutefois, nous sommes soumis encore aujourd'hui aux dangers d'une route parsemée des écueils de la misérable situation actuelle ; et afin que quelqu'un ne vienne pas à s'égarer pendant le trajet ou que, épuisé par la longueur, je dirais presque par la trop grande longueur du voyage, il ne reste en arrière, j'implore la bénédiction apostolique sur nous, sur nos familles et sur tous ceux qui ont été et qui seront nos fidèles compagnons. »

Le Saint-Père, se levant aussitôt, répondit :

Dieu veuille, Monsieur le général, accueillir les vœux que vous m'avez manifestés au nom de tous ces braves officiers, car ces vœux sont, pour ainsi dire, la quintessence de la félicité, sinon dans toute sa plénitude, au moins en partie, qui puisse nous revenir de cette tris-

tesse désolante produite par les contradictions, les obscénités et tous les maux dont est si fertile la malheureuse époque que nous traversons.

Quant à vous, vous venez encore cette fois vous présenter devant moi, et me rendre vos hommages sans porter l'épée à vos côtés, et sans avoir les autres insignes militaires, qui sont l'ornementation et la force de ceux qui sont appelés à maintenir l'ordre et à conserver la paix dans les États. La raison en est claire, et le monde entier la connaît. Vous venez devant moi désarmés, parce qu'une puissance plus forte (juste, non : plus forte) vous a arraché des mains les armes ; mais elle n'a pas pu vous enlever votre honneur, ni vous faire souiller la fidélité qui vous tient encore attachés à ce Saint-Siége.

Un général qui, dans ces dernières années, appartenait à une grande armée qui fut victorieuse, dut cependant payer le tribut imposé même aux vainqueurs. Frappé par une balle, il tomba à terre ; mais avant d'expirer, il eut la force de lancer son épée en arrière afin qu'elle fût recueillie par ses compagnons d'armes et qu'elle ne tombât pas au pouvoir de l'ennemi. L'armée à laquelle appartenait ce général était une armée étrangère, et l'Italie, avec le secours de cette armée étrangère, a pu s'émanciper ; mais malheureusement elle a tiré un bien mauvais parti de la victoire obtenue par ces armes.

Pour vous, assaillis par une force immensément supérieure à la vôtre, vous n'avez pu conserver vos armes, ni les confier à vos compagnons, parce qu'elles vous ont été lâchement enlevées. Mais personne ne pouvait vous enlever ni votre honneur, ni votre fidélité envers Celui que vous deviez reconnaître et que vous avez en effet reconnu pour votre Maître. Cette constance, cette fidélité, je ne puis m'empêcher de la louer, et tout en vous priant tous de vous l'inculquer profondément au fond de vos cœurs,

je vous recommande aussi de continuer à marcher toujours dans la voie que vous avez si glorieusement entreprise en vous dévouant, à la face du monde entier, pour défendre l'honneur du Vicaire de Jésus-Christ.

Je comprends que la situation où nous sommes, venant trop à se prolonger, finisse par occasionner quelque ennui. Tous les esprits ne sont pas doués de la patience indispensable qu'exigent les temps présents, et beaucoup de personnes demandent avec anxiété : « Comment cela se terminera-t-il ? Quelle sera la fin de l'horrible spectacle dont nous sommes témoins pour notre châtiment ? » Je ne le sais pas. Les Hébreux aussi, lorsqu'ils étaient errants dans le désert, y passèrent quarante ans !... (*Sensation.*) Mais nous ne sommes pas dans le même cas. (*Marques vives de joie.*) Toutefois, eux aussi se plaignaient ; et comme leurs plaintes injustes déplaisaient à Dieu, c'était une raison pour que Dieu prolongeât leur pèlerinage et renouvelât ses châtiments. Du courage donc ! Certes, si le courage est nécessaire sur le champ de bataille, il n'est pas moins indispensable pendant le cours de la vie humaine, surtout lorsque celle-ci est accompagnée de traverses pénibles et douloureuses.

Pendant leur voyage, les Hébreux avaient devant eux une colonne de feu pendant la nuit, et un nuage de fumée pendant le jour, et l'un et l'autre indiquaient la voie qu'ils devaient suivre. Pour nous, nous avons la foi vive qui éclaire comme une colonne de feu pour nous indiquer le chemin que doit battre un chrétien ; mais nous voyons aussi une colonne de fumée, qu'ont soin d'indiquer les ministres de Dieu et les âmes droites, afin que personne ne s'en approche. Ce sont des ténèbres, c'est une obscurité profonde, et quiconque a le malheur d'y mettre le pied ne trouve plus la voie qui doit le conduire dans le droit sentier.

Les Hébreux, après leur long pèlerinage, purent enfin s'asseoir sur l'autre rive de la mer Rouge, et chanter avec Moïse l'hymne d'action de grâces au Seigneur : *Cantemus Domino, gloriose enim magnificatus est ; equum et ascensorem projecit in mare.* C'est ainsi que nous-mêmes, en nous maintenant constamment attachés à la foi, et nous éloignant des périls qui la menacent, nous aurons enfin le bonheur, avec le secours de Dieu, de sortir du labyrinthe qui nous entoure, et de parvenir enfin à respirer un air purifié des miasmes pestilentiels de l'impiété ; d'entonner l'hymne d'action de grâces à Dieu pour nous avoir délivrés de tant de maux, et nous avoir permis enfin de reposer en paix, non plus dans le désert, mais sur un territoire où nous aurons l'assurance de n'être plus molestés.

Comme présage de cette tranquillité future, recevez maintenant la bénédiction de Dieu. Je bénis les généraux et vous tous qui me faites une si noble couronne. Que cette bénédiction confirme en vous l'esprit de constance et de fermeté dans les résolutions que vous avez prises, à votre plus grande louange, et qui sont un sujet d'étonnement pour tous ceux qui les connaissent, en voient les effets et les admirent.

Que le premier fruit de cette bénédiction soit la constance, et le second la paix du cœur, car il est juste que celui qui a la conscience d'avoir accompli fidèlement son propre devoir goûte quelque satisfaction. En vous bénissant, je bénis aussi vos affaires, vos intérêts, vos familles, vos parents et tous ceux qui vous appartiennent, afin qu'avec la bénédiction de Dieu nous puissions tous attendre avec confiance le jour de ses miséricordes. Que cette bénédiction vous accompagne jusqu'au moment de votre mort, afin que vous soyez trouvés dignes de chanter les louanges de Dieu pendant l'éternité.

Benedictio, etc.

— Sa Sainteté voulut bien admettre au baisement de la main presque tous les officiers qui lui furent présentés par S. Ex. le général Kanzler.

DISCOURS CCCX.

A l'occasion de la béatification du vénérable Antoine Baldinucci, de la Compagnie de Jésus : 28 décembre 1873.

A cette audience, qui eut lieu dans la salle du Trône, assistaient Son Eminence le cardinal Patrizi, préfet de la S. Congrégation des Rites, et un grand nombre de Pères de de la Compagnie de Jésus. Mgr Bartolini, secrétaire de la S. Congrégation des Rites, donna, en présence de Sa Sainteté, lecture du décret des vertus héroïques du vénérable Antoine Baldinucci.

Sa Sainteté, s'adressant à l'assistance, lui parla en ces termes :

Que Dieu est admirable dans ses desseins ! Pendant que nous combattons dans cette vallée de misères et de larmes, au milieu des oppositions et des tentations les plus violentes, il nous établit les instruments de sa souveraine volonté, en nous faisant nous-mêmes les instruments d'une plus grande gloire (du moins accidentelle) pour ses saints qui sont déjà dans le paradis, et qui jouissent de l'ineffable félicité d'une gloire éternelle. En voici un nouvel exemple. Ce matin nous avons approuvé le décret qui proclame les vertus pratiquées à un degré héroïque par ce vénérable serviteur de Dieu, et que Dieu même a voulu glorifier (1).

(1) Voir l'abrégé de sa vie à l'*Appendice* de ce volume.

Mais si le Seigneur a disposé que nous rendions sur la terre cette gloire à son fidèle serviteur, il veut aussi que nous apprenions, par les exemples admirables qu'il nous a laissés, ce par quoi il s'est le plus signalé pendant sa carrière mortelle. Nous devons donc, à l'exemple de ce grand serviteur de Dieu, nous animer d'un zèle ardent, et concevoir un amour actif pour le salut des âmes rachetées au prix du sang de Jésus-Christ, et pour lesquelles le divin Sauveur a répandu tant de sueur et enduré tant de fatigues pendant sa vie, afin de les rappeler à leurs obligations si elles s'en sont écartées, ou de les maintenir dans l'exercice de leurs devoirs, selon que l'exige leur propre situation.

Oh ! combien il est nécessaire, de nos jours surtout, d'augmenter le nombre de ceux qui doivent instruire les peuples ! Du moment que les maux de la société se multiplient, et que le nombre des maîtres d'erreurs s'accroît outre mesure, il faut bien que le nombre des maîtres de la vérité s'augmente aussi, afin que, en confondant les erreurs, ils puissent, d'une part, relever les esprits faibles qui y étaient tombés, et, d'autre part, communiquer une plus grande vigueur à ceux qui sont déjà forts, afin que ceux-ci puissent eux-mêmes s'employer d'une manière plus efficace à détromper ceux qui se sont fait illusion, à instruire les ignorants, et aussi à rappeler à la lumière ceux qui gisent, comme abandonnés de Dieu, dans les ténèbres de l'aveuglement et du péché. Mais, hélas ! si les exhortations que les serviteurs de Dieu ont adressées au monde ne produisent aucun effet, il ne nous reste pas autre chose à faire que d'élever les yeux au ciel et d'attendre que sa parole muette, la plus terrible de toutes, manifeste les secrets de sa justice.

Une vieille tradition, qui se trouve rapportée dans un grand nombre d'auteurs, nous dit que lorsque l'Enfant

Jésus fut conduit en Égypte par Joseph et Marie pour échapper à la fureur de ce perfide tyran qui voulait éteindre la vie précieuse du divin Enfant avant le temps marqué par Dieu, cette vieille tradition nous raconte, dis-je, que lorsque l'Enfant Jésus passait par ces lieux habités par des gentils, les temples consacrés au démon pour le culte des idoles tombaient par terre ; il s'ensuivait un certain calme, un certain repos dans toutes ces contrées. Si donc les paroles qui partiront des lèvres de ceux qui annoncent les vérités de la foi ne sont pas écoutées, si ces paroles ne profitent pas, surtout à un certain nombre de personnes qui règlent maintenant les destinées des peuples, viendra la parole muette, comme celle qui accompagnait le divin Enfant, et les idoles de l'imposture, de la fourberie, du mensonge, du vol, de la dégradation humaine et de tous les vices qui en sont le cortége seront renversées. Quand et comment Dieu fera-t-il cette prédication muette (1) aux fauteurs de ses adversaires ? Je ne le sais pas. Ce que je sais, c'est que le désordre ne peut durer longtemps. Il est certain que Dieu, au temps marqué par lui, et qui n'est pas éloigné, enverra ses châtiments, qui rétabliront l'Église dans sa liberté, et la mettront à même de jouir d'un repos tranquille. C'est alors que les religieux et les religieuses retourneront dans leurs monastères, les jeunes lévites dans leurs séminaires, les pasteurs des âmes dans leurs évêchés, là où ils doivent être, là où ils ont droit de demeurer. Non, ce n'est pas là une propriété du gouvernement ; c'est une propriété créée par la charité, qui a fondé les cloîtres pour donner l'hospitalité aux personnes qui se consacrent, d'une manière toute spéciale, à la

(1) Expression des plus heureuses ! Elle rappelle celle de Cicéron, *in Pisonem*, 1 : *Vultus denique totus, qui sermo quidam tacitus mentis est.*

gloire de Dieu et au salut des âmes ; les séminaires, pour instruire les jeunes gens à la prédication de l'Évangile et au service de l'Église ; les évêchés, pour donner aux évêques, chacun dans son diocèse, une habitation en rapport avec sa dignité épiscopale. Ce jour viendra ; mais hâtons-le par notre patience, nos prières et nos œuvres de charité chrétienne.

Quant à vous, tâchez d'animer le peuple. Encouragez surtout certains jeunes gens pleins d'espérance ; faites-leur bien comprendre que l'espérance est l'étendard sous lequel ils doivent toujours combattre. En attendant, levons encore une fois nos regards vers Dieu, qui est notre espoir à nous tous, et demandons-lui la foi, l'espérance et la charité. Prions-le de faire croître en nous ces vertus, comme il le fit dans son serviteur dont nous venons de d'exalter la sainteté en publiant le décret relatif à ces mêmes vertus.

Que Dieu vous bénisse dans les œuvres de votre ministère, dans l'exercice de la patience et dans votre constance à persévérer dans son service.

Benedictio, etc.

DISCOURS CCCXI.

Aux colléges de la prélature et des tribunaux suprêmes : 31 décembre 1873.

Les différents colléges de la prélature furent présentés à Sa Sainteté, dans la salle du Consistoire, par LL. EE. les cardinaux Sacconi et Mertel. Le premier, en sa qualité

de plus digne (digniore), *prit la parole et s'exprima en ces termes :*

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Un de vos prédécesseurs, grand par son nom et par sa sainteté, faisait observer qu'au berceau du divin Rédempteur, tout parle, tout instruit. Après avoir tiré le meilleur parti qu'il nous a été possible de ces avertissements, nous nous présentons en votre auguste présence, et nous nous apercevons qu'ici également : *Omnia sunt vocalia.*

« La spoliation violente que l'on vous a fait subir, après toutes les promesses que l'on a fait retentir bien haut, est un fait qui parle et qui instruit, et tout montre ce qu'est aujourd'hui le monde entre les mains de ceux qui le gouvernent ; tout nous dit ce que l'on peut attendre du monde. La constance incomparable avec laquelle vous résistez aux oppressions des grands, lesquels, tout en étant jaloux les uns des autres, et en désaccord pour ce qui les concerne, s'accordent cependant toujours lorsqu'il s'agit de déclarer une guerre plus ouverte contre les oints du Seigneur ; cette constance est un fait qui parle aussi et qui instruit. La patience extraordinaire avec laquelle Votre Sainteté tolère la position humiliante qu'on lui a faite sans aucun motif parle également et instruit. Le zèle que Votre Sainteté a déployé pour pourvoir aux besoins de l'Église universelle, pour protester contre tant d'usurpations, contre tant de vices qui dominent, et pour les condamner, bien que vous soyez renfermé entre ces murs, qu'on vous enlève les secours les plus indispensables, que vous soyez menacé de vous en voir encore d'autres retranchés, et qu'on soulève contre vous les attaques les plus ignobles, en vous montrant tel que les juifs montraient le Rédempteur, comme un perturbateur, comme un homme qui excite les soulèvements parmi le peuple ; toutes ces choses enfin sont des faits qui parlent et qui instruisent. Enfin, pour résumer tout en quelques mots, votre abnégation, vos privations, votre désintéressement d'une part ; puis, d'autre part, vos immenses largesses pour tout ce qui regarde le culte divin et le soulagement des misères d'autrui, voilà des faits qui parlent et qui instruisent.

« Et tout cela parle et instruit encore davantage si l'on jette un regard vers le camp de vos persécuteurs. Là nous voyons absence complète de tout principe : l'intérêt est le grand moteur de toute entreprise ; et que s'ensuit-il ? On flatte et on caresse les passions ; on tolère et on excite le mépris de la religion et des choses saintes ; on emploie tous les moyens possibles pour protéger ceux qui se rendent coupables des actes les plus monstrueux, soit contre la justice, soit contre

la morale, et qui, parfois, se récrient même contre l'équité naturelle. Malheureux ! comment donc peuvent-ils se faire illusion jusqu'au point de croire qu'un bâtiment élevé sans fondement puisse subsister ; que l'on puisse vivre avec des bêtes sauvages devenues ardentes et furieuses, et pressées par la faim plus que jamais ? Comment peuvent-ils s'illusionner en supposant que ces bêtes féroces se soumettront à ce qu'ils voudront, et ne craignant pas, au contraire, qu'elles ne les attaquent et ne les dèvorent ? Il me semble à moi que sans s'en apercevoir, ils travaillent à leur propre ruine, et que, tout en voulant humilier Votre Sainteté et la mettre sous leurs pieds, ils préparent le grand triomphe que tous les catholiques attendent, et que nous, nous désirons de tout notre cœur.

« Entre les vœux de prospérité que les magistrats, ici réunis, présentent à Votre Sainteté, ceux par lesquels ils voudraient hâter le moment du triomphe tiennent la première place ; et nous supplions le Très-Haut de nous être favorables. Daigne le ciel écouter les ferventes prières que nous lui adressons et les exaucer ! Et vous, Saint-Père, veuillez agréer l'expression des vœux que nous venons d'exprimer, et répandre sur nous votre bénédiction apostolique. »

Sa Sainteté répondit :

L'énumération des maux et des malheurs qui nous affligent et nous désolent en ce moment, ayant été faite d'une manière si convaincante par M. le cardinal qui a pris la parole au nom de vous tous, je ne veux pas, pour ma part, ajouter d'autres paroles qui pourraient en augmenter la douloureuse impression, et porter ainsi le découragement dans l'esprit de ceux qui sont déjà sous l'empire de la crainte. Je dis, au contraire, que les assauts de nos ennemis, quelque violents et quelque nuisibles qu'ils soient, ne sont point à craindre, parce que nos moyens de défense ne viennent point de l'homme, mais uniquement de Dieu.

L'Église elle-même me fournit une occasion de vous encourager par les paroles qu'elle emprunte à un prophète, et dont elle se sert pour rappeler les mystères qu'elle célèbre en ces jours : *Ecce Virgo concipiet et pariet Filium*

et vocabitur nomen ejus Emmanuel. (Is., VII, 14.) Que signifie ce mot *Emmanuel?* Il signifie, comme vous le savez bien, *nobiscum Deus*, Dieu avec nous. Voici, en effet, que Dieu est avec nous. Il est avec nous dans nos prières, dans nos espérances, dans l'exercice de nos fonctions et dans toutes les bonnes œuvres que nous faisons chaque jour.

Sachant donc par nous-mêmes que Dieu nous soutient, marchons toujours sans crainte, et persévérons toujours, le cœur rempli d'une sainte ardeur. Que notre ferveur augmente de plus en plus chaque jour, en redoublant nos soins pour les œuvres auxquelles nous nous sommes consacrés. Je sais qu'un grand nombre de vous se sont dédiés aux œuvres pieuses, aux œuvres de charité, et s'y prêtent avec zèle. Je m'en réjouis sincèrement, et je désire que le petit nombre de ceux qui ne s'y sont pas encore prêtés suivent cet exemple. Il y a tant de motifs qui excitent à s'occuper du bien des âmes. Les suppôts de Satan ne cessent pas de travailler à leur ruine en assaillant l'Église de manières différentes, sans doute, mais toujours perfides. Opposer à ces efforts de l'enfer tout ce que nous suggèrent notre zèle et notre amour envers l'Église, voilà ce à quoi nous devons nous appliquer, voilà ce qui est un véritable devoir pour nous. Il est vrai que tout le monde ne peut pas faire preuve de dévoûment par de grandes actions ; mais il n'en est pas moins vrai aussi que même ceux qui sont les moins aptes aux grands combats doivent prendre courage, car une récompense leur est promise, à eux aussi, s'ils donnent un verre d'eau au nom de Jésus-Christ. Il est certain qu'une bonne œuvre, quelle qu'elle soit, fût-ce même de dire la messe à une des *écoles nocturnes*, est un grand bienfait dans les temps actuels. Avec l'aide de Dieu, qui nous communiquera la force lorsque nous serons à l'œuvre, et nous mettra les paroles sur les lèvres

lorsque nous instruirons, l'âme demeure plus tranquille au milieu des vicissitudes des temps malheureux que nous traversons.

Faisons ce que nous pourrons pour le présent, et ayons confiance dans l'avenir. Je l'ai déjà dit plusieurs fois : *Nil violentum durabile.* C'est là une raison de plus pour croire que le temps de la miséricorde n'est pas éloigné, et que la lumière ne tardera pas à briller au travers des ténèbres, mais surtout, comme je l'ai dit tout d'abord, parce que Dieu est avec nous : *Emmanuel, nobiscum Deus.* Dès l'époque de Sixte V, de semblables paroles furent gravées sur l'obélisque qui s'élève, ici près de nous, sur la place Saint-Pierre : *Christus ab omni malo plebem suam defendit.* Les faits n'ont jamais manqué de rendre témoignage à cette promesse que Jésus-Christ lui-même fit à ses Apôtres et à leurs successeurs : *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.* (Matth., XXVIII, 20.)

Faites-vous comme un trésor de ces paroles, que j'enrichis encore par ma bénédiction. Je vous bénis, vous tous qui êtes ici présents, et je bénis aussi tous ceux qui n'ont pas pu s'unir à vous. Je sais qu'il y a en ce moment-ci à Rome un grand nombre de malades ; je les bénis d'une manière toute spéciale, afin que Dieu leur accorde la patience nécessaire pour supporter leurs souffrances. Je bénis également ceux qui sont en bonne santé, afin que tous travaillent à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Que cette bénédiction accompagne tous ceux à qui elle est accordée jusqu'aux derniers instants de leur vie.

Benedictio, etc.

— Après son discours, le Saint-Père admit toute l'illustre assistance au baisement de la main.

DISCOURS CCCXII.

Au Cercle teutonique pour les lectures catholiques à Rome : 4 janvier 1874.

Plusieurs familles allemandes s'unirent aux nombreux associés de ce Cercle, et tous se rendirent dans la salle du Consistoire où fut accordée l'audience. M. de Wall, président du même Cercle et recteur de l'église du Camposanto allemand, prenant la parole au nom de tous les assistants et des différentes nations allemandes, s'exprima en ces termes :

BEATISSIME PATER,

« Cum annis præteritis, tum maxime hoc anno incipiente, intima in te nos gratitudine benignitas illa commovet, quo Societatem nostram nec non omnes germanicæ linguæ catholicos Romæ degentes ad pedes tuos admittere, et vota nostra excipere, et quæ nobis cordi sunt exponentibus aures præbere dignatus es. Tot enim in Germania ac in Helvetiorum Republica et externis et internis hostibus gregem catholicum in dies acrius impugnantibus ; quo confugere nos oves nisi ad te velimus, supremum Pastorem, armis Davidicis pugnantem, ac voce, exemplo, oratione, tamquam alter Moyses, populos christianos confortantem ?

« Absit autem, Beatissime Pater, ut modicæ fidei veniamus conquesturi. In illa namque Præsulum nostrorum apostolica fortitudine, cleri nostri fidelitate, oratorum eloquentissimorum constantia, piissima gregis alacritate, omnium denique nostrorum una cum infallibili Sede strictissima unitate, tanquam in quintuplici ancora stat fixa medio in turbine nostra de felici eventu fiducia.

« Ac sane, dum tecum oramus : « Accelera, Domine, ut eruas nos, » jam pignora exoptatæ victoriæ in manibus quodam modo tenere nobis videmur. Hunc enim agimus annum, quo finiente, te, Beatissime Pater, portam sanctam, Deo propitio, visuri sumus faustissima celebritate aperientem, lapidumque hostili obstaculo prostrato, annum jubilæi et pacis universalis audire speramus inaugurantem.

« Interea Deum rogamus, ut Sanctitati Vestræ auroram diei illius gloriosissimam acceleret ; nobis autem et omnibus nationis nostræ fidelibus ex benignitate Vestra Benedictionem Apostolicam petimus, ut perseverantes unanimiter in certamine, communi gaudio de triumpho lætemur. »

TRÈS SAINT-PÈRE,

« L'extrême bonté avec laquelle vous avez bien voulu admettre en votre présence, non seulement les années précédentes, mais tout particulièrement au commencement de celle-ci, notre cercle et tous les catholiques allemands demeurant à Rome, agréer nos vœux et écouter avec bienveillance tout ce que nous avions à vous exposer et qui est pour nous le sujet d'une si grande sollicitude, cette extrême bonté nous touche vivement et nous remplit de la plus vive gratitude envers vous. La guerre que des ennemis, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, excitent contre le troupeau catholique, devenant de plus en plus acharnée en Allemagne et en Suisse, où pourrions-nous nous réfugier, en effet, nous, pauvres brebis, si ce n'était auprès de vous, Pasteur suprême, qui combattez avec les armes de David, soit par vos discours, soit par vos exemples, soit par vos prières, comme un autre Moise, soutenu par les peuples chrétiens ?

« Mais à Dieu ne plaise, Très Saint-Père, que nous nous approchions de vous pour nous plaindre par suite d'un manque de foi ! En effet, la fermeté apostolique de nos évêques, la fidélité de notre clergé, la constance de nos orateurs éminents, la ferveur si pieuse du troupeau, l'union, enfin, qui tient tous nos compatriotes si étroitement attachés au Siége infaillible, ce sont comme une ancre à cinq crampons, qui tient toujours ferme, au fort de la tempête, notre confiance aux événements prospères ?

« C'est pourquoi, tout en faisant avec vous cette prière : « Hâtez-vous, Seigneur, de nous délivrer, » nous tenons, en quelque sorte, déjà entre les mains les gages de la victoire après laquelle nous soupirons ; car voilà que nous entrons dans une année à la fin de laquelle, Très Saint-Père, nous vous verrons peut-être, avec le secours de Dieu, et par une célébrité des plus heureuses, ouvrir la *Porte sainte,* et après avoir enlevé l'obstacle du mur de pierres, nous espérons vous entendre inaugurer l'année du jubilé et de la paix universelle.

« En attendant, nous prions le Seigneur de faire briller promptement aux yeux de Votre Sainteté l'aurore si glorieuse de ce jour. Et à vous, Saint-Père, nous vous demandons de vouloir bien répandre sur nous et sur tous les fidèles de notre nation la bénédiction apostolique,

afin qu'après avoir persévéré dans la lutte, nous puissions jouir ensemble du triomphe.

Sa Sainteté répondit :

J'accepte avec une grande satisfaction les vœux que vous m'avez adressés ; j'espère que Dieu les confirmera et nous fera voir toute la grandeur de sa miséricorde. Il est certain qu'en ce temps nous voyageons sur une mer orageuse ; ou plutôt nous nous trouvons au milieu même de la tempête déchaînée, surtout en Allemagne. Sans doute, la tempête est furieuse partout ; mais là elle frémit, elle gronde, elle rugit avec une telle violence que lorsque, d'une part, elle ne nous laisse presque aucun espoir de la voir s'apaiser bientôt, il semble, d'autre part, qu'il ne soit pas possible d'y résister longtemps.

Mais il faut s'armer de courage ; et pour résister il est absolument nécessaire de se munir de trois armes indispensables : l'union, la constance et la prière. Et d'abord, je dis l'union avant tout, parce que, lorsque nous sommes tous unis pour ne former qu'un corps, nous pouvons vaincre, nous remportons la victoire avec moins de difficulté, et les efforts de nos adversaires sont plus facilement paralysés. La constance et la fermeté nous sont également nécessaires, et si nous avons à déplorer quelque défection en Allemagne, c'est par le manque de fermeté. Qu'est-il arrivé en effet ? C'est que tel qui soutenait fortement la lutte a fait un pas en arrière. S'il se trouvait ici, je lui dirais franchement son tort, et lui recommanderais de revenir sur la bonne voie et d'imiter l'épiscopat ; cet épiscopat qui, par son union et sa constance, s'est rendu digne d'être un spectacle d'admiration *et mundo, et angelis et hominibus*, et d'être proposé comme un modèle de fermeté pour tous les catholiques, mais particulière-

ment pour tous ceux qui se sont laissé dominer par le découragement et se sont retirés du combat.

L'un des mystères que l'Église soumet, ces jours-ci, à nos considérations, c'est la croissance prodigieuse de Jésus-Christ et la manière extraordinaire avec laquelle il acquérait des forces : *Puer autem crescebat et confortabatur.* (Luc., II, 40.) Non seulement l'Enfant Jésus croissait, *crescebat;* mais *confortabatur*, il prenait aussi des forces. Se manifestant à mesure qu'il avançait en âge, il croissait en sagesse, et son intelligence se développait, tant parce qu'il devait éclairer l'univers entier que parce qu'il devait former cette victime destinée à mourir sur le Calvaire pour racheter le genre humain au prix de son sang, et enlever de notre front le sceau de notre condamnation. Jésus-Christ est la source de toute grandeur, de toute vertu, de toute vérité ; mais au fur et à mesure que les signes extérieurs de sa propre personne se multipliaient, *crescebat et confortabatur; plenus sapientia; et gratia Dei erat in illo.* (Ibid.) « *Il croissait et se fortifiait plein de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui.* » Afin de l'imiter, autant qu'il nous sera possible, nous devons croître, nous aussi, et nous fortifier dans les vertus propres à notre état, mais particulièrement dans le zèle et dans le courage nécessaires pour défendre les droits du Saint-Siége, qui sont les droits de Jésus-Christ. Espérons que le divin Maître vous donnera, à vous, la force de défendre ces droits plus énergiquement encore, et aux autres la lumière dont ils ont besoin pour cesser de les violer. Qu'il y en a de ces pauvres aveugles qui auraient besoin d'être éclairés ou plutôt d'être régénérés ! Il y a certaines personnes en Allemagne qu'on dirait être vraiment possédées du démon ! Le nom seul des choses et des personnes d'église les irrite à un tel point qu'elles sembleraient de véritables chiens enragés ! Vous voyez, par

conséquent, quel courage il faut pour combattre avec de pareilles gens! *Confortamini, confortamini!* Il faut du courage, de la constance, une énergie toujours croissante, une fermeté qui ne fléchisse jamais.

Pour obtenir tout cela, il faut des prières ferventes et continuelles; et la bénédiction apostolique que je vais répandre en ce moment sur vous secondera puissamment vos supplications auprès de Dieu. Je la donne à tous, cette bénédiction; c'est le Vicaire de Jésus-Christ qui vous la donne, ce Vicaire que le divin Maître ne cesse de fortifier et de soutenir. C'est Jésus-Christ qui lui soutient le bras, lui élève la main afin qu'il puisse bénir tous ceux qui défendent avec lui les droits de la vérité et de la justice. Je vous bénis maintenant et pour l'heure de votre mort, afin que vous soyez rendus dignes de bénir Dieu pendant toute l'éternité.

Benedictio, etc.

DISCOURS CCCXIII.

A la députation irlandaise : 5 janvier 1874.

Cette nombreuse et noble députation fut présentée à Sa Sainteté, dans la salle du Consistoire, par Mgr Tobia Kirby, recteur du collége irlandais. Sa Grandeur Mgr Conroy, évêque d'Ardagh, lut l'adresse suivante au nom de l'assistance et de toute la nation irlandaise :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Les solennités de ces saints jours, qui rappellent la vocation du genre humain à la foi de Jésus-Christ, nous rappellent, nous aussi,

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

catholiques irlandais, aux pieds sacrés de Votre Sainteté. Les simples et les pauvres, représentés par les bergers, puis les riches et les sages que figuraient les saints Rois-Mages, se pressèrent autour de la crèche du divin Sauveur ; toutefois, les uns comme les autres étaient en petit nombre. C'est ainsi que la divine sagesse en avait disposé ; le Verbe éternel ayant revêtu la nature humaine devait se manifester aux humbles qui croyaient, et demeurer caché aux yeux des superbes. Or, nous voyons que la même chose se renouvelle pour son Vicaire, vénéré, respecté et aimé de tous ceux qui ont la foi en Jésus-Christ, tandis qu'il est méconnu, calomnié et persécuté par les incrédules, les apostats et tous ceux dont le cœur est dénaturé.

« Nous unissant donc, Très Saint-Père, de cœur et de bouche aux premiers, nous venons, dans des sentiments d'humilité et de respect, vénérer en votre personne auguste et sacrée le digne représentant de Celui qui, tout pauvre petit enfant qu'il est dans la grotte de Bethléem, porte cependant écrit à ses côtés : *Roi des rois et Seigneur des seigneurs;* et qui s'appelle : *l'Admirable, le Conseiller, le Dieu, le Fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix*, attributs dont nous trouvons le plus beau reflet que nous puissions attendre sur cette terre dans le glorieux pontificat de Votre Sainteté. Oui, ce pontificat resplendit aux yeux du monde entier ; il est *admirable* par sa durée prodigieuse enrichie de tous les bienfaits qu'elle a apportés au monde par la propagation de la foi, par le culte rendu aux saints et par la réfutation de tant d'erreurs ; *conseiller* par la sagesse divine qui a inspiré ses définitions dogmatiques, surtout celle de l'Immaculée conception de la Vierge Mère de Dieu et de l'infaillibilité pontificale ; le *Dieu* des Pharaons de la terre, qui leur intime les vérités qui, seules, peuvent les arracher des ténèbres et guérir les plaies dont l'incrédulité a investi la société humaine ; le *fort* qui défend avec un courage invincible les droits de l'Église et du Saint-Siége au milieu des assauts les plus terribles et les plus obstinés de l'hérésie et de l'athéisme ; le *père* qui conduit au bienheureux siècle futur, non seulement comme docteur infaillible des doctrines célestes, mais aussi comme exemplaire vivant de la patience, de la mansuétude et de la charité de Jésus-Christ qui est le vrai prince de la paix : *Ipse enim est pax nostra, qui fecit utraque unum*, parce que, de tous les peuples, il n'en a formé qu'un seul, faisant complètement disparaître le mur de division, les inimitiés, les différences de culte qui les séparaient jusque-là ; puis, n'en formant qu'un seul corps, il en a confié le gouvernement, comme gage d'une paix prospère, comme unique troupeau ne formant qu'une bergerie, au pasteur unique, qui est le bienheureux Pierre, et

à ses successeurs. Et vous, Très Saint-Père, qui êtes le successeur de saint Pierre, l'unique pasteur de tout le troupeau de Jésus-Christ, daignez accueillir favorablement nos sentiments de soumission et d'amour. Nous demandons humblement cette bénédiction apostolique qui fortifia autrefois nos pères dans les dures épreuves qu'ils durent soutenir pour se maintenir fermes dans leur attachement à la foi du Christ et à la chaire de saint Pierre.

« Fortifiés, nous aussi, par la bénédiction que nous donnera Votre Sainteté, nous espérons bien ne pas en être des enfants trop indignes. Veuillez aussi bénir nos évêques, nos pères et nos mères, nos parents et notre chère patrie tout entière qui vous aime tant, qui prie tant pour votre triomphe, afin que cette foi vraie et vive, cette foi véritablement catholique qui, seule, peut faire prospérer les hommes et les nations dans cette vie et les rendre heureux dans l'autre, puisse y refleurir et y prendre de plus en plus chaque jour de nouveaux accroissements. »

Sa Sainteté répondit :

Les Irlandais n'ont jamais démenti leur affection envers le Vicaire de Jésus-Christ et envers cette chaire de vérité. Il y a plus de trois siècles que cette noble nation est en proie aux contradictions ; et cependant elle a toujours maintenu dans toute son intégrité ce dépôt sacré que Dieu lui a confié dans sa miséricorde : je veux dire la foi. Oh ! que Dieu vous le conserve encore pendant des siècles, c'est-à-dire pendant tout le temps qu'il lui plaira de faire durer cette vallée de misères et de larmes ; c'est là un trésor beaucoup plus précieux que des masses d'or, beaucoup plus grand que tout ce qu'il y a de plus grand sur cette terre. Et de même que c'est l'unité qui, comme un anneau fort, vous a tous tenus étroitement liés ensemble, de telle sorte que vous avez pu affronter les efforts de tous les ennemis de la foi, les combattre et en triompher avec plus de force et une plus grande constance, de même aussi je prie Dieu de vous faire la grâce que cette unité persévère toujours parmi vous, même en face de certaines

railleries et de certaines oppositions stupides au moyen desquelles on voudrait vous entraîner à l'apostasie, afin que vous ne perdiez pas la paix du cœur dont la foi est la gardienne.

Quant à vous, imitant, vous aussi, les saints Rois-Mages, vous m'avez apporté de l'or pour offrande ; et l'or, je dois bien le confesser, est aussi d'une très-grande nécessité, non seulement pour subvenir à ce qui m'est nécessaire à moi-même, mais aussi pour venir au secours de tous ceux qui ont droit à être entretenus par moi. L'or me rappelle aussi la myrrhe que les saints Rois-Mages présentèrent au divin Enfant pour signifier les souffrances et les amertumes de sa passion future. Mais ce n'est pas vous qui m'apportez cette myrrhe ; elle m'est donnée par ceux qui règnent à Rome, et qui m'en donnent vraiment en grande abondance. Eh bien, pour compléter le don, ajoutons-y encore l'encens, c'est-à-dire unissons-nous tous étroitement dans l'exercice de la prière, représentée par l'encens.

Enfin, si nous voulons être assurés de marcher toujours d'un pied ferme et sûr pendant tout le cours de notre vie, prions les saints Rois-Mages de nous obtenir de Dieu la grâce de ne jamais perdre de vue l'étoile qui nous sert de guide. L'étoile précédait les Mages, et leur indiquait le chemin qu'ils devaient tenir pour trouver Jésus-Christ. Notre étoile, c'est la très-sainte Vierge Marie ; puisse-t-elle vous montrer, à vous religieux et séminaristes, qui vous êtes dédiés au service de l'autel, ainsi qu'à tout le monde, chacun selon son propre état, puisse-t-elle vous montrer le chemin que vous devez tenir, c'est-à-dire tout ce que vous devez faire pour suivre fidèlement Jésus-Christ. Ayons toujours les yeux attentivement fixés sur Marie, et nous apprendrons par elle à conserver la pureté ; regardons Marie, et nous trouverons en elle le siége de la sa-

gesse ; arrêtons notre regard sur Marie, et nous découvrirons en elle un immense bouquet de fleurs germant de son cœur, de ses lèvres et depuis ses mains jusqu'aux pieds du petit enfant de Bethléem. De la très-sainte Vierge Marie nous pourrons apprendre toutes les belles vertus, et obtenir d'elle-même la grâce de les pratiquer pour la gloire du Seigneur et le salut des âmes.

Et maintenant, recevez la bénédiction apostolique, pour vous, pour vos familles, pour votre pays ; que cette bénédiction vous accompagne pendant votre vie, et qu'elle demeure avec vous jusqu'à l'heure de votre mort, afin de vous introduire dans la bienheureuse éternité.

Benedictio, etc.

— Sa Sainteté descendit de son trône ; puis, passant au milieu de ces biens-aimés Irlandais, elle admit chacun au baisement de la main.

DISCOURS CCCXIV.

Aux représentants des diocèses d'Italie et de la jeunesse italienne : 6 janvier 1874.

Vers midi, Sa Sainteté, accompagnée de plusieurs Éminentissimes cardinaux, d'un grand nombre de prélats et de sa noble cour, entra dans la salle du Consistoire, où elle fut accueillie par les longs et chaleureux applaudissements de plus de trois cents représentants des diocèses et de la jeunesse de toute l'Italie. A peine le Saint-Père eut-il pris place sur son trône, M. le commandeur Giovanni Acquaderni donna lecture de cette adresse :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Encore une fois, nous avons dû voir de nos propres yeux la désolation de la ville sainte, et traverser les files des ennemis du nom

de chrétien avant d'arriver jusqu'au pied de votre trône, Saint-Père, pour y déposer à l'occasion de cette grande solennité le tribut des Italiens fidèles au Siége apostolique.

« Si Hérode vit, tout effrayé, les rois de l'Orient traverser Jérusalem sans se soucier de sa sotte vanité, et, guidés par l'étoile symbolique, ne s'arrêter qu'à la crèche de Bethléem, les ennemis modernes de l'Église devront, en dépit de leur orgueil, nous voir défiler au milieu d'eux, nous qui apportons les tributs spontanés des peuples, sans plus nous soucier de leur faste que de leurs menaces, et n'ayant qu'une sollicitude, celle de nous arrêter ici, où nous conduit l'astre brillant de la foi, de l'espérance et de la charité.

« Pendant que les rois de la terre ne reçoivent aujourd'hui de tributs que ceux que la force impose à des sujets opprimés, l'amour d'enfants dévoués à votre trône pacifique vient en déposer à vos pieds avec une spontanéité unanime. Dans un siècle où rien ne s'obtient qu'avec la force et par la force, vous, vous obtenez tout avec l'amour et par l'amour.

« Et si, de toute autre hauteur de la terre, la physionomie des peuples se montre menaçante et obscure, de votre demeure toute seule, seulement du Vatican, elle apparaît souriante et amie. Ce sourire ineffable d'espérance, Saint-Père, n'est que pour vous ; il est tout entier pour vous.

« Ne comptez pas les larmes que vous ne manquerez pas de découvrir sortant des yeux amoureusement fixés sur vous. Ce sont ou des larmes qui coulent, suggérées par la piété filiale, les malheurs de l'Église et vos tribulations, ou des larmes qui se dessèchent à la vue du spectacle de votre majesté sublime.

« Italiens, nous adressons humblement la parole au Pape, qui vit au milieu de l'Italie, qui n'a pas abandonné l'Italie, bien que ce soit au nom de l'Italie qu'il a été dépouillé, insulté, persécuté. Aussi, Saint-Père, ne nous arrêterons-nous pas à vous décrire les misères toujours croissantes d'un peuple auquel le malheur des temps a infligé la honte de l'ingratitude. Mais nous espérons bien que le Dieu qui scrute le fond des cœurs ne jugera pas ce peuple comme nos descendants pourront peut-être le juger.

« Vous entendez, Très Saint-Père, les cris de douleur qui s'élèvent de part et d'autre dans notre malheureuse patrie ; et s'il y en a qui ne les entendent pas, quant à vous, non seulement vous les entendez ; mais votre main, poussée par une charité inépuisable, étend sa bienfaisance partout où votre cœur la conduit.

« Vous n'ignorez pas non plus, Saint-Père, certaines particularités

de cette confiscation lente et inexorable qui menace de deuils immenses le foyer domestique en Italie.

« Et pourtant, Très Saint-Père, cette obole que, dans cette circonstance solennelle de l'Épiphanie, nous déposons à vos pieds, en même temps que le témoignage unanime d'un dévoûment inébranlable, et les vœux les plus fervents et les plus sincères pour la prolongation de votre vie que nous voudrions voir prospère, cette obole a été recueillie parmi les Italiens, et ce sont des Italiens qui ont le bonheur de vous l'offrir. Ici se trouve le tribut du riche, qui est lui-même contraint à trembler pour l'avenir ; ici se trouve l'obole du pauvre torturé par les impôts ; mais s'il y a eu sacrifice, le sacrifice a été complété par le contentement d'un cœur plein d'affection pour votre auguste pauvreté. Les Italiens savent que quiconque donne au Pape prête à Dieu, et qu'il vaut mieux tout perdre plutôt que de perdre le Pape.

« Saint-Père, si Notre-Seigneur Jésus-Christ a prié son Père afin que votre foi ne défaille jamais, de votre côté, priez aujourd'hui le divin Sauveur, afin que la foi ne vienne jamais à nous manquer à nous-mêmes, parce qu'alors nous aurons le bonheur de renouveler chaque année la grande mémoire de la vocation de l'Épiphanie, et d'attirer sur nous, sur les pieuses personnes qui viennent à votre secours par leurs offrandes, et sur notre patrie, la bénédiction apostolique. »

Le Saint-Père répondit :

Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum. (Psalm. CXXXII, 1.) Voilà quelle consolation c'est pour moi de me voir entouré d'Italiens, et de pouvoir dire que les Italiens qui m'entourent sont ceux qui professent des sentiments de foi et de piété envers ce Saint-Siége, en union avec des millions d'autres frères compatriotes, de telle sorte que je puis, en toute vérité, leur appliquer ces paroles de l'Apôtre : « Vous êtes ma joie et ma couronne. »

Il n'est que trop vrai que l'on a dit très-souvent, et que l'on a répété encore ces derniers jours, que le Pape n'est pas conséquent avec lui-même, parce que, après avoir béni l'Italie, ce que je fis il y a environ vingt-cinq ou vingt-six ans, il semble que maintenant j'aie renoncé à cette

bénédiction et abandonné l'Italie. Je l'ai déjà dit dix fois, et je le répéterai encore pour la onzième fois : j'ai béni, je bénis et je bénirai l'Italie (*Commotions, applaudissements*), mais cette Italie qui, comme vous, me sert de couronne, non pas cette Italie qui s'est déjà fait une idole que j'appellerai Jupiter, autour de laquelle sont groupées une foule d'autres petites idoles formant un Olympe aussi abominable qu'il est misérable. Cette idole principale, c'est la révolution, et les idoles qui lui servent de couronne sont nombreuses. Celui-ci adore l'argent : voilà l'idole de l'avarice. Tel autre qui demeurait dans l'oubli et vivait dans les plus misérables restrictions économiques triomphe aujourd'hui et se promène avec grand luxe : voilà l'idole de l'ambition. Un autre marchait tête basse et se tenait dans une humble condition ; la révolution venue, il se trouve monté plus haut, et aujourd'hui il mène un train de vie arrogant : voilà l'idole de l'orgueil. « Oh ! que de visages, dirait à ce propos le poète, que de visages je voyais autrefois dans l'humiliation, et que je dois maintenant supporter dans leur orgueil ! » Et c'est ce que vous dites vous-mêmes de ces idoles qui constituent le plus terrible Olympe.

Toutefois, si la majeure partie des Italiens n'aime pas à se mêler parmi ces idoles et refuse de leur brûler de l'encens, il est pourtant vrai que, tout en travaillant assidûment avec vous à retenir le torrent de l'iniquité, quelques-uns semblent parfois fatigués ; et voyant que l'aurore de la paix et de la tranquillité ne commence pas encore à poindre, il semble qu'ils veuillent commencer, eux, à se laisser vaincre par le découragement, et à perdre cette confiance qu'ils avaient d'abord. Or, voici votre mission, à vous : dans vos cercles, multipliés du nord au sud de l'Italie depuis les Alpes Cottiennes jusqu'aux vallons de la Trinacrie, vous devez, sous la direction de vos évêques,

encourager tous ceux qui sont faibles, et ne pas cesser de leur dire que le temps et le moment viendront où vous pourrez respirer en paix. Vous devez leur dire que le petit enfant que nous adorons aujourd'hui dans une crèche a été présenté au temple. Et le saint vieillard qui le reçut, que dit-il à sa mère ? Oh ! ce petit enfant *positus est in ruinam, et in resurrectionem multorum.* Dieu a envoyé ce petit enfant sur la terre pour la ruine de beaucoup d'âmes rebelles, et aussi pour la résurrection d'un grand nombre. Il l'a envoyé pour la ruine de tous ceux qui ont le cœur dur comme un rocher et qui persistent dans leur dureté, malgré tous les avertissements qui leur sont suggérés de la part de Dieu. Et Dieu s'est manifesté encore cette année à l'Italie : les inondations, les tremblements de terre, les maladies et les pestes ont dit d'une manière assez éloquente que Dieu donne des avertissements. Mais ces hommes dont je parle, semblables à l'enclume que frappe le marteau, ne font que s'endurcir et se confirmer dans l'iniquité. Mais il faut dire à ces cœurs timides, qui ont encore assez de foi pour ne pas douter, que le divin enfant sera enfin la résurrection, même de ceux qui sont sous l'empire de la crainte, et qu'avec le secours de Dieu ils ressusciteront, eux aussi, et participeront au calme, à la tranquillité et au triomphe de Jésus-Christ.

Prenons donc courage. Saint Joseph, animé de la foi la plus vive, retourna de l'Égypte ; mais pourquoi ? Parce qu'un ange lui apparut pendant la nuit lorsqu'il dormait, et lui dit : *Surge et accipe puerum et matrem ejus, et vade in terram Israel, defuncti sunt enim qui quærebant animam pueri.* (Matth., II, 20.) Dans tous les temps, ceux qui ont travaillé à l'abolition du catholicisme et à la corruption de la société se sont perdus. Hélas ! la corruption existera toujours ; il y aura toujours des assauts lancés contre la foi ; mais ils ne seront pas toujours suscités e

favorisés par ceux qui ont le pouvoir entre mains. En tout cas, nous devons espérer que nous entendrons, nous aussi, la voix de l'ange, et que cette voix nous annoncera le retour vers l'ordre, vers la paix, vers la tranquillité.

Voilà ce que je désire, chers enfants. Et vous, tâchez vous-mêmes de briser ces idoles par quelque bon conseil, par quelque parole opportune ; et de même que Moïse rompit les tables de la loi dans un mouvement de sainte indignation, pour faire comprendre toute l'horreur dont il était pénétré au spectacle de l'attentat sacrilége porté contre la loi de Dieu par l'adoration que les Hébreux avaient rendue à une idole, et pour en montrer les funestes effets, ainsi devez-vous dire vous-mêmes aux prévaricateurs modernes : « Frères, ces adorations enfreignent la loi de Dieu et la rendent inutile. Abandonnez donc vos œuvres d'iniquité ; suivez-nous ; revenez à nous. »

Je termine par une anecdote tirée de la vie d'une sainte italienne. Elle nous fournira encore de nouveaux arguments, afin que vous puissiez rappeler de mieux en mieux à vous ceux qui se sont égarés pour un temps. Je veux parler de sainte Catherine de Gênes. Cette admirable sainte avait reçu une éducation chrétienne, et était entrée chrétiennement aussi dans la carrière du mariage, et pourtant elle fut tellement tourmentée, tellement oppressée, que le courage venant complètement à lui manquer, elle commença à désespérer de pouvoir jamais jouir d'une paix durable ; et pour se procurer quelque distraction, elle voulut de nouveau fréquenter les théâtres, les grandes réunions et tout ce que le monde suggère pour se donner du beau temps. Cette manière de se distraire ne tarda pas à lui être fort ennuyeuse, et Dieu eut enfin compassion d'elle. Il se servit d'une bonne âme pour la remettre sur la bonne voie. Dès lors elle ne cessa pas de vivre saintement tous les jours de sa vie, et mourut fidèle servante du Seigneur,

tellement que nous la vénérons aujourd'hui sur les autels. Voilà un bel exemple que vous devez proposer à ceux qui sont encore indécis « Mais que trouvez-vous dans le monde ? pourrrez-vous leur dire. Avec les innovateurs qui nous gouvernent, vous ne trouvez que des ennemis, vous êtes soumis à toutes sortes de douleurs. Venez donc avec nous, non pas pour faire des réactions, non pas pour faire des contre-révolutions ; non, rien de tout cela, mais pour vivre selon la loi de Dieu, et le prier de hâter le moment de ses miséricordes. »

Et maintenant, chers enfants, je vous bénis au nom du Père, au nom du Fils et au nom du Saint-Esprit. Que cette bénédiction descende par vous sur vos villes, et qu'elle s'étende depuis le versant des Alpes jusqu'au pied de l'Etna, de sorte que l'Italie tout entière puisse jouir des heureux effets d'une telle bénédiction. Mais je parle de cette Italie qui est avec moi, de cette Italie qui aime Dieu, qui sert Dieu, de cette Italie qui veut l'ordre, qui demande le respect envers la religion, envers ses ministres et envers l'Église.

Benedictio, etc.

— La somme des offrandes déposées aux pieds du Saint-Père fut de 135,000 fr. On présenta également à Sa Sainteté plusieurs volumes contenant, par ordre de diocèses, tous les noms de ceux qui avaient participé à l'offrande dans chaque partie de l'Italie.

Après son discours, le Saint-Père admit ceux qui lui étaient le plus voisins au baisement de la main, puis il se retira au milieu des vivats et des plus chaleureux applaudissements. Il faut faire remarquer ici qu'après avoir entendu la lecture de l'adresse, le Saint-Père s'entretint longtemps familièrement avec les principaux membres de l'assistance. Lorsqu'il crut devoir mettre fin à cette conversation, il se leva et commença tout à coup le magnifique discours qu'on vient de lire, tant il est maître de son esprit, de sa pensée et de sa parole !

DISCOURS CCCXV.

Aux jeunes enfants romains : 15 janvier 1874.

Un grand nombre de petits enfants de l'un et de l'autre sexe, accompagnés de leurs pères et de leurs mères, habillés comme au plus beau jour de fête, épanouissants de joie, beaux comme leur innocence, attendaient Sa Sainteté dans la salle du Consistoire. Lorsque le Saint-Père fut entré et eut pris place sur son trône, il jeta sur ces créatures angéliques un regard de la plus tendre complaisance. Son cœur paternel fut tellement ému d'un spectacle si touchant, que quelques larmes s'échappèrent de ses yeux et ruisselèrent sur son auguste visage. Plusieurs petits garçons et plusieurs petites filles s'avancèrent au pied du trône et récitèrent différentes poésies, aussi admirables par l'affection qu'elles exprimaient que par les gracieuses idées qu'elles renfermaient. Sa Sainteté se levant ensuite, lorsque tous les cœurs étaient encore sous l'impulsion d'une émotion générale, adressa à son jeune auditoire les paroles suivantes :

Les grandes solennités que nous avons célébrées ces derniers jours ont été et sont encore un sujet d'une sainte joie pour tous les bons chrétiens, mais surtout pour le jeune âge. Le divin Sauveur revêt la nature humaine sous les apparences d'un aimable petit enfant, et vient habiter au milieu de nous : *Et verbum caro factum est, et habitavit in nobis.*

L'Enfant Jésus était à peine né que les bergers, guidés par leur simplicité, vinrent lui rendre leurs adorations, ce

que firent aussi les Mages, illuminés par la foi. Quant à vous, chers petits enfants, vous devez adorer Jésus-Christ revêtus de votre robe d'innocence. Le petit Enfant Jésus semble dire : *Sinite parvulos venire ad me,* ornés de l'étole blanche de la pureté.

Voilà, chers enfants, une vertu qui vous rendra chers au cœur de Jésus. Dieu aime tellement cette vertu, qu'il a voulu la récompenser, même dans une femme païenne. Un grand nombre d'historiens racontent ce fait ; je ne prétends cependant pas le garantir.

Chez les anciens Romains, et dans cette Rome même où nous nous trouvons, il y avait une maison habitée par un petit nombre de vierges appelées Vestales, qui menaient une vie retirée et vouée à la chasteté. Et ici, remarquez que le paganisme crut avoir beaucoup fait en créant une réunion de quelques vierges, lorsque nous, nous avons vu et nous voyons dans notre sainte religion une immense multitude de vierges répandues dans le monde entier. Remarquez, en second lieu, que ces Vestales étaient honorées par ceux qui gouvernaient alors, et enrichies de rares priviléges en considération de leur qualité de vierges, tandis que ceux qui nous gouvernent aujourd'hui dépouillent les vierges, épouses de Jésus-Christ. Le gouvernement idolâtre honorait les vierges et les favorisait ; le gouvernement catholique dépouille les vierges et les chasse ; on les chasse de leurs asiles en les exposant à de dures épreuves.

Mais revenons à notre sujet. Une Vestale fut accusée d'une faute, mais injustement et par pure calomnie. On proposa un moyen pour prouver soit sa culpabilité, soit son innocence, et il fut décidé de lui faire tirer par un câble une grosse barque dans les eaux du Tibre, pour la conduire dans un autre endroit. La jeune Vastale surmonta l'épreuve. Elle put, toute seule, traîner la barque,

et la conduire au lieu indiqué, au grand étonnement de tous les spectateurs.

Dieu a très-bien pu permettre un pareil fait pour inculquer une haute idée de la pureté dans un peuple si corrompu. C'est en effet lorsque le peuple romain se livra à la corruption et se précipita dans l'abîme de tous les vices que commença sa décadence. Plusieurs auteurs ont écrit sur l'origine de la grandeur et de la décadence de l'empire colossal, et tous s'accordent à dire que le peuple romain est parvenu à l'apogée de sa grandeur par sa tempérance, sa loyauté et ses autres vertus, et qu'il en est tombé lorsqu'il s'est livré à toutes sortes de vices.

C'est précisément alors, au sein des ténèbres de la décadence humaine, qu'est descendu le divin Rédempteur, véritable flambeau des âmes, qu'il est venu illuminer. En effet, si parmi les hommes il y en a un grand nombre qui *dilexerunt magis tenebras quam lucem*, il y en a aussi un grand nombre qui ont sagement préféré la lumière ; et parmi les enfants encore en bas âge, il y en a un très-grand nombre qui, fortifiés par la grâce de Dieu, ont confessé leur foi et l'ont scellée de leur sang en mourant pour elle. Pour ne vous en donner qu'un exemple, il suffira de vous dire que sainte Félicité a eu sept enfants, et qu'ils ont tous remporté la couronne du martyre.

Quant aux jeunes filles romaines, je leur dirai : « Regardez de côté et d'autre, dans cette ville qui est votre patrie, et vous verrez que, dans différents endroits de cette capitale du catholicisme, des églises ont été élevées en l'honneur de jeunes Romaines, véritables héroïnes de charité, qui n'ont point hésité à se livrer entre les mains des bourreaux, et à sceller de leur sang la foi qu'elles professaient. »

De nos jours aussi, la foi est attaquée ; et c'est à vous qu'il appartient maintenant de la professer sans respect

humain et sans crainte. Je ne désire pas que vous soyez des martyrs ; je désire que tous, de l'un et de l'autre sexe, vous soyez tellement fermes, tellement solides dans votre foi, que vous puissiez convaincre le monde que vous êtes nés, que vous avez cru et que vous avez puisé votre éducation dans cette capitale empourprée du sang des martyrs, dans cette capitale rendue chrétienne par la prédication des apôtres, ennoblie, édifiée par la présence de tant de saints, et devenue le siége de la vérité et de la sainte doctrine, tandis que, dans les temps dont nous avons parlé, elle n'était qu'une école d'erreurs et de mensonges.

Rappelez-vous enfin que le petit enfant que les pasteurs et les Mages ont adoré dans une étable est maintenant sur un trône dans le ciel, qu'il est le Seigneur et le maître de l'univers ; que toute intelligence courbe le front devant lui, ce que les pauvres aveugles qui feignent de ne pas le connaitre maintenant devront bientôt faire pour leur plus grand malheur. Priez ce divin Jésus, chers petits enfants ; que les prières chastes qui partent de vos cœurs innocents montent jusqu'à lui pour obtenir de son infinie bonté ce que nous désirons tous.

Ces prières vous donneront, à vous, la force de remplir vos devoirs ; puis elles obtiendront pour vos parents et pour vos amis toutes les grâces dont ils ont besoin. Maintenant je vous bénis tous, et je désire que les bénédictions de Dieu vous accompagnent, vous et ceux qui vous sont chers, tous les jours de votre vie.

Benedictio, etc.

— Ce discours terminé, cinquante enfants des deux sexes chantèrent, avec accompagnement de piano exécuté par le professeur D. Giuseppe Borghi, la *Prière de Moïse* de Rossini, et d'autres petites strophes d'un chœur du même opéra, accommodées par M. le chevalier Pietro Angelini, l'un des zélés promoteurs de cette démonstration

annuelle. Le tout produisit un effet des plus heureux, et tout l'auditoire en fut ravi d'admiration. Sa Sainteté surtout en ressentit la plus douce émotion.

Nous donnons ici les noms des enfants qui allèrent ce jour-là déposer les hommages respectueux de leurs petits cœurs innocents aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, sous la conduite et la sage direction des excellentes dames Maria Valenziani Giovenale et Marianna Ostini Angelini. Ce sont ces deux dames qui conçurent tout d'abord l'idée d'une si belle démonstration et qui l'ont couronnée des plus heureux succès ces trois dernières années.

Noms des garçons :

Angelini Giovanni, Angelini Pio, Giovenale Giuseppe, Brioni Ignazio Maria, Befani Gustavo, Befani Guglielmo, Marucchi Filippo, Franceschi Enrico, Franceschi Rodolfo, Freschi Luigi, Freschi Giuseppe, Pennacchini Domenico, Scala Publio, De Mandato Archangelo, Bavari Giuseppe, Desena Giovanni, Rolland Pio, Scalzi Gerardo, Welby Edgardo, Ricci Pietro, Rossi Alessandro, Scalzi Alessandro, Guidi Giuseppe, Colonna Giuseppe, Rossi Vincenzo, Ciampi Giovanni, Santarelli Augusto, Carlo dei Conti Giannazzi, Piccoli Gabrielle, Ojetti Benedetto, Valdambrini Ettore, Paparozzi Luigi, Canini Filippo, Canini Giuseppe, Grazioli Emilio, Grazioli Saverio, Zappa Giulio, Giustiniani Odoardo, Angelini Gennaro, Angelini Domenico, Faberi Francesco, Ambrogetti Francesco, Ambrogetti Pietro, Floridi Pietro, Giulio dei Conti Cella, Virgilio dei Conti Cella, Forlivesi Carlo, Handley Giovanni, Costa Girolamo, Rolland Giulio, Barberi Giuseppe, Barberi Luigi, Salviucci Giuseppe, Benaglia Enrico, Benaglia Giuseppe, Rocchi Saverio, Cairo Giovanni, Rempicci Giacomo, Rempicci Pietro, Kanzler Rodolfo, Rinaldini Giuseppe, Rinaldini Filippo, Rinaldini Giacomo, Celestino de' Marchesi Savorelli, Alessandro de' Marchesi Savorelli, Franceschi Goffredo, Lenti Salvatore, Donati Gaetano, Donati Francesco, Donati Alberto, Farina Guido, Giri Francesco, Cappello Ferdinando, Persiani Constantino, Seraiter Giuseppe, Argenti Luigi, Argenti Stanislao, Guglielmotti Emilio, Guglielmotti Alfonso, Mehyer Enrico, Breton Giorgio, Freschi Felice, Baldi Rodolfo, Quaroni Giuseppe, Sansone Francesco Giuseppe, Guidi Rodolfo, Guidi Benedetto, Guidi Pietro, Guidi Giuseppe, Guidi Enrico, Pediconi Filippo, Pediconi Pio, Cagiati Luigi, Cagiati Lorenzo, Guidi Alberto, Bon Giuseppe, Bruni Vittorio, Benzi Alfredo, Nardini Paolo, Nardini Carlo, Cestelli Andrea, De Cadilhac Arturo, De Cadilhac Guido, Cavazzi Luigi, Cavazzi Giuseppe, Grandjaquet Camillo, Grandjaquet Pietro, Forani Raniero, Francisi

Camillo, Contini Pietro, Baldacchini Domenico, Benvignati Pio, Diorio Agostino, Apollonj Augusto, Apollonj Giulio, De Mandato Giuseppe, Simoneschi Andrea, Coletti Barone Francesco, Catini Giuseppe, Pelagallo Achille.

Noms des petites filles :

Giovenale Costanza, Giovenale Angiolina, Giovenale Adele, Brioni M.a Rosa, Brioni M.a Luigia, Brioni M.a Francesca, Brioni M.a Teresa, Farina Elena, Farina Adele, Befani Paolina, Befani Cristina, De Mandato Anna, Bianchi Emilia, Fornari Undemila, Fornari Caterina, Rolland Maria, Serani Nazzarena, Apollonj Isabella, Busiri Maria, Angelini Angelica, Frascari Anna, Scalzi Caterina, Gardi Annunziata, Franceschi Maria, Gigliesi Francesca, Barberi Maria, Barberi Francesca, Scalzi Maria, Savelli de' Conti Caterina, Rempicci Giuseppina, Rempicci Clementina, Rempicci Elena, Giovenale Cristina, Giovenale Giuseppina, Fanny de' Marchesi Savorelli, Virginia de' Marchesi Savorelli, Donati Maria, Franconi Maddalena, Giri Maria, Persiani Emilia, Graziosi Elisabetta, Ricchi Ernesta, Marcucci Rosa, Guglielmotti Elena, Mehyer Cecilia, Mehyer Matilde, Casini Clelia, Laura de' Conti Celani, Della Penna Baronessa Eleonora, Della Penna Baronessa Teresa, Guidi Elena, Guidi Agnese, Guidi Chiara, Guidi Anna Pia, Lenti Giovanna, Benzi Giuditta, Nardini Giacinta, Cestelli Maria, Cestelli Elena, De Cadilhac Virginia, Bottoni Elena, Cavazzi Teresa, Kambo Enrica, Benucci Elena, Benucci Matilde, Grandjaquet Francesca, Grandjaquet Maria, Fornari Rosa, Guerrieri Carolina, Diorio Maria, Frascari Elena, Zama Caterina, Palini Ernesta, Mariani Margherita, Mariani Clementina, Mariani Francesca, Mariani Teresa, Borcani Francesca, Piccoli Teresa, Coletti Enrica, Maria de' Conti Giannuzzi, Taussig Maria, Ojetti Rosa, Ojetti Lucilla, Paparozzi Maria, Barluzzi Maria, Barluzzi Pia, Busiri Giovanna, Giustiniani Adele, Pereira Virginia, Colonna Agnese, Colonna Maria, Faberi Maria, Faberi Francesca, Santarelli Angela, Coretti Adele, Coretti Elvira, Coretti Ersilia, Ambrogetti Giulia, Ambrogetti Marianna, Floridi Eugenia, Graziosi Elisa, Graziosi Giulia, Matilde Carlotta de' Conti Lutzow, Hendley Maria, Hendley Ignazia, Moneta Paolina, Girolami Teresa, Lisabettini Giulia, Onotri Matilde, Querciai Luisa, Grandjaquet Marianna, Velletrani Anna, Bellini Anna, Apollonj Teresa, Apollonj Maria, Apollonj Elena, Simoneschi Chiara, Simoneschi Angelina, Costa Anna, Salviucci Amalia, Corsetti Francesca, Corsetti Giulia.

En offrant à Sa Sainteté un bouquet de fleurs de lis, la petite Angelina Giovenale débita l'*Octave* suivante :

Mentre spine t'appresta empia genia,
Cui d'Averno s'apprese il rio furore,
Tenue dono di fiori oggi t' invia,
De' tuoi teneri figli il vivo amore :
Tu benigno per noi l'offri a Maria,
Cui sacriamo con essi il nostro cuore ;
Tu la prega che sia fiore si vago
Sempre de' nostri cuor fedele imago.

Giovanni Angelini et Costanza Giovenale débitèrent ensuite, sous forme de dialogue, les sixains suivants :

C. Perchè triste, o fratello, e pensieroso
Ti veggo ognora ? Al guardo tuo severo
Scorgo l'affanno ch'hai nel seno ascoso ;
Ma conoscer non posso qual pensiero
Turbi l' anima tua cosi serena
Ed arrechi al tuo cuor cotenta pena !

G. E mel domandi, o suora ? e mel domandi ?
Uopo v'è forse che col labbro esprima
La causa del mio duol ? quando più grandi
Pene un cuore provò, se oggi la prima
Gloria del popol nostro si disprezza
Da gente che a viltade è solo avvezza ?
Mira d'intorno a te ; guarda lo scempio
Che d'ogni santa cosa e veneranda
Fassi da un popol abbrutito ed empio,
Cui la sete dell' oro sol comanda ;
Mira nel suo Vicario Italia stolta
Crocifiggere Cristo un'altra volta.
E puote forse d' un romano il cuore
Ciò rimirare con sereno ciglio ?
Puote forse celarsi quel dolore
Che il cuor dilania d'amoroso figlio,
Se vede offeso il Padre suo diletto
Da chi pria ricolmò di tanto affetto ?

C. Gli è ver terribil prova a noi n'impose
L'onnipossente Iddio ; giorni di pianto
Volgono pei fedeli, ed affannose
Ore alla Chiesa che in suo triste ammanto

Sospira e geme, e a calde preci implora
Che del trionfo alfin spunti l'aurora.
Ma perchè disperar, perchè del cuore
Turbar la calma, e nel tuo giovin petto
Albergare tu lasci odio e furore?
E ne bandisci ogni più mite affetto?
Pensa, o fratel, che ognora la preghiera
Ascolta Dio di chi in lui fida e spera.
Deh non temer! per quanto più feroce
Sarà degli empi e più crudel la guerra,
Mai prevaler potrà contro la Croce
Dell' inferno la possa in su la terra;
Noi fiduciosi riposiamo in Dio
E in questo segno vincerem con Pio.

G. Nuova una speme nel mio seno infonde
Il tuo dolce parlare, e in questo petto
Col suo palpito il cuore al tuo risponde
Già ritemprato a più soave affetto.
Lungi da me ne vada ira e furore
Che Dio m'insegna e mi comanda amore.

C. Ed ora qui prostrati, o Padre Santo,
Pria di partir ci riconforta almeno;
Rasciughi ogni tuo detto il nostro pianto,
C' infonda il tuo parlar forza nel seno;
Distendi a benedirci la tua mano,
O Padre nostro amato, o gran Sovrano.

G. Ma prima una preghiera, o cari, insieme
Al Ciel da noi s' innalzi, onde l' ardente
Del nostro cuor suprema unica speme
Paga pur renda alfin l'Onnipossente;
Ed allor più fidenti e uniti a Dio
Benedetti sarem dal sommo Pio.

La réunion des épargnes de cette chère petite jeunesse, dont nous avons rapporté les noms plus haut, formait une somme de 800 fr. : ce fut là le don de la *Befana* que ces jeunes cœurs voulurent offrir à leur Père bien-aimé et à leur Souverain dans la quatrième année de sa prison. (V. vol. II, page 197.)

DISCOURS CCCXVI.

Aux employés civils : 17 janvier 1874.

Le nombre des employés demeurés fidèles à leur Souverain, et accourus pour offrir à Sa Sainteté les hommages de leur fidélité et de leur dévoûment, était si considérable, que la salle du Consistoire en était toute remplie; un bon nombre d'employés furent même obligés de rester dans la salle contiguë des Gardes-Suisses. Sa Sainteté vint les réjouir par sa présence vers midi. Pendant que le Saint-Père montait sur son trône, de chaleureux applaudissements et de vives acclamations faisaient retentir les voûtes de la salle. Le Saint-Père bénit toute l'assistance; puis, ayant fait signe à M. le commandeur Luigi Tosi de commencer la lecture de l'adresse, celui-ci s'exprima en ces termes :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Les employés qui composaient autrefois vos ministères civils vienent se prosterner aux pieds de Votre Sainteté dans les sentiments de la vénération et de l'affection de sujets véritablement dévoués, et c'est du plus profond de leurs cœurs qu'ils vous expriment, au commencement de cette nouvelle année, leurs vœux et leurs souhaits de félicité, en même temps que les protestations de leur fidélité invincible et de leur éternelle reconnaissance pour les bienfaits que Votre Sainteté ne cesse de leur prodiguer.

« Mais en même temps, nos cœurs de catholiques sont sous l'oppression d'une amertume inexprimable, au spectacle de la persécution atroce déchaînée contre l'Église, et de la prison à laquelle est soumis le Pontife romain depuis déjà plus de trois longues années, tandis que l'impiété se promène tête levée, et étend sa domination dans toutes nos contrées. Mais précisément parce que l'iniquité est parvenue à son comble, nous pouvons en espérer la chute imminente, et nous avons

la ferme confiance que, dans ses desseins cachés, la divine Providence réserve à Votre Sainteté de voir le plein triomphe de l'Église, et le rétablissement de la vérité et de la justice dans le règne vaincu de la politique mensongère et de la force tyrannique. La fermeté sacerdotale dont le Seigneur a investi votre esprit et votre cœur, l'étonnante prolongation de votre vie si précieuse, laquelle, par un exemple unique dans la longue série des Souverains-Pontifes, compte un pontificat qui a outrepassé les années de celui de saint Pierre ; tout cela est pour nous comme autant de gages certains de la victoire que la divine Providence veut vous faire remporter sur tous vos ennemis.

« Tels sont aussi nos vœux, Saint-Père. Puissions-nous voir se hâter l'heure du triomphe ; puissions-nous voir Votre Sainteté en jouir pendant de longues années ! Et tout en priant le Seigneur d'exaucer ces vœux, nous supplions Votre Sainteté de répandre sur nous et sur nos familles la bénédiction apostolique. »

Le Saint-Père était encore sous l'impression touchante d'une visite qu'il venait de recevoir, dans son cabinet particulier, de la part d'un haut personnage qui lui avait fait une généreuse offrande pour le denier de Saint-Pierre ; il commença donc par édifier son auditoire en lui annonçant cette nouvelle. De ce fait, il prit occasion d'exalter la divine Providence qui ne cesse de faire des prodiges des plus étonnants, et de toucher le cœur de tant de ses enfants dévoués et zélés pour envoyer au chef de l'Église des secours abondants provenant de toutes les parties du monde. Il exprima ensuite la consolation qu'il éprouvait de se voir entouré d'une si belle troupe de sujets fidèles ; puis il dit qu'il en remerciait la divine Providence, et qu'il encourageait ses fidèles serviteurs à avoir de la patience, afin d'obtenir de Dieu la récompense qu'ils avaient méritée jusque-là en conservant dans toute leur intégrité leur foi et leur honneur. Il ajouta que, du reste, il ne manquerait pas de les soulager dans leurs besoins, sinon avec toute la générosité de son cœur, au moins le plus largement que

lui permettrait la misère universelle au milieu de laquelle il se trouve. Il termina en disant qu'il les bénissait tous, et recommanda à chacun de porter la bénédiction apostolique à leurs familles, à leurs femmes, à leurs parents, à leurs amis, et à tous ceux qui s'informeraient du Pape et désireraient participer à sa bénédiction.

DISCOURS CCCXVII.

A la députation de la ville et de l'archidiocèse de Naples : 18 janvier 1874.

Au milieu de cette noble émulation qui règne depuis déjà bien des années parmi les peuples catholiques, pour donner des preuves de leur affection et de leur amour en rivalisant de zèle pour venir au secours du Pontife persécuté, les bons habitants de Naples n'ont pas voulu figurer au dernier rang. Deux fois dans l'année, le jour de l'élection du Souverain-Pontife et celui de la fête de la Chaire de Saint-Pierre à Rome, une noble députation de Naples vient se prosterner aux pieds de Sa Sainteté, et y déposer tout ce que l'on a pu recueillir, dans ce laps de temps, pour le denier de Saint-Pierre. Le Saint-Père reçut cette nouvelle députation en audience dans la salle du Trône, et ce fut le vice-président qui donna lecture de l'adresse suivante :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« De même que Dieu, dans sa sagesse infinie, a placé dans le ciel, pour la conservation de la terre, un soleil qui ne cesse de donner la vie à notre globe, en y versant par torrents la chaleur et la lumière, de

même aussi, lorsque, dans la plénitude des temps, il voulut former l'Église comme un corps compact, afin qu'elle pût vivre jusqu'à la consommation des siècles, il y appliqua la même loi, et plaça un grand luminaire sur la chaire du bienheureux Pierre, véritable représentant du Christ. Ce luminaire était destiné à vivifier l'Église par la lumière pure de la foi et le feu de la charité, et ceux-là seuls qui obéiraient à l'Église devaient l'avoir pour guide pendant leur voyage pour la Jérusalem céleste.

« Le monde catholique tout entier, vivifié par une même lumière et animé d'un même amour, célèbre aujourd'hui la fête de cette Chaire sacrée de Saint-Pierre à Rome, et fait entendre à Votre Sainteté cette douce mélodie : *Tu es Pastor ovium, Princeps Apostolorum, Tibi tradidit Deus claves Regni cœlorum.*

« Comme témoignage de la foi inébranlable qui nous tient attachés à cette chaire de Pierre, nous déposons aux pieds de Votre Sainteté la petite offrande de l'archidiocèse de Naples, et nous vous supplions, Saint-Père, de l'avoir pour agréable, comme Jésus-Christ agréa lui-même les dons mystérieux des saints Rois-Mages, lorsqu'il les renvoya après les avoir enrichis des trésors de la foi et de l'amour. Daignez, Très Saint-Père, accorder une bénédiction particulière à notre zélé Pasteur. Bénissez-nous, nous et nos familles. Bénissez, Saint-Père, tous ceux de nos compatriotes qui ont participé à cette obole de l'amour filial, ainsi que tous ceux qui unissent leurs prières aux nôtres pour le triomphe de l'Église catholique et pour la prolongation de la vie précieuse de Votre Sainteté. »

Le Saint-Père a répondu :

Ce n'est pas la première fois que les enfants dévoués de l'Église, accourus du royaume voisin de Naples, offrent au Vicaire de Jésus-Christ l'expression de leur amour filial. Et puisque l'Église nous rappelle aujourd'hui le miracle de Cana, je dirai que vous aussi, vous avez voulu changer l'eau amère, avec laquelle m'ont abandonné les enfants de Bélial, en l'excellent vin qui fortifie la faiblesse à laquelle ces enfants dénaturés ont cru me réduire.

Je parlais hier (1) du grand miracle qui s'est opéré,

(1) Sa Sainteté fait allusion au discours adressé aux employés civils.

que la divine Providence opère chaque jour et qui resplendit aux yeux du monde entier, car c'est du monde entier que procède l'élément qui produit le miracle dont je parle. Je veux dire cet acte filial, splendide et glorieux au suprême degré, qui touche le cœur des enfants de Dieu, en nombre incalculable, et les porte à venir au secours du Père commun des fidèles. Complètement dépouillé de tout, il est assisté par ses enfants en Jésus-Christ, et le secours qu'ils lui apportent est tellement abondant, qu'il ne suffit pas seulement pour lui (qui se contenterait, du reste, de bien peu de chose), mais aussi pour tous ceux qui l'entourent ; et il peut même en distribuer une partie au très-grand nombre des employés demeurés fidèles à leurs principes d'honneur et de justice, et offrir un modeste secours à la majeure partie de l'épiscopat italien.

Et ici je suis heureux de pouvoir ajouter que souvent, au moyen des offrandes qui sont faites au Vicaire de Jésus-Christ, on peut venir au secours du pauvre et dessécher ses larmes ; réparer quelques églises et leur restituer leur ancienne splendeur ; secourir tel ou tel artiste et l'encourager, car les révolutionnaires sont ennemis des arts ; ils ne savent cultiver que l'art abominable de s'enrichir des dépouilles d'autrui, et de nager, comme de nouveaux Epulons, dans les délices abjectes du monde, sans se soucier des Lazares qu'ils méprisent et qu'ils rejettent.

Or, parmi les enfants de l'Italie qui viennent apporter leurs pieuses offrandes entre ces murs du Vatican, je dois tout particulièrement vous compter, vous qui habitez la partie méridionale de cette pauvre péninsule si maltraitée. Souvent déjà vous avez franchi le seuil de cette demeure, le cœur rempli d'une affection toute filiale, et les mains pleines de généreuses offrandes de différentes sortes. C'est la foi qui brille en vous, c'est la charité qui vous distingue, qui produisent ces effets admirables. Oh ! puissent ces belles

prérogatives faire oublier les erreurs d'un grand nombre et les blasphêmes proférés par certains de vos compatriotes, enfants de la même patrie, qu'ils ont offensée et déshonorée !

Mais laissons là ces aveugles et ces conducteurs d'aveugles. Toutefois, en les laissant, prions Dieu de les convertir, ou bien encore de les disperser, de telle sorte que leur mémoire s'efface du milieu des hommes. Non pas que l'Église les craigne, car elle est établie sur la pierre, et régie par Jésus-Christ notre divin Sauveur devant qui toutes les puisssances s'inclinent, dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. Cependant, comme les bons sont destinés à être éprouvés au milieu des contradictions, d'après ce que dit saint Augustin, *ut boni exerceantur*, munissez-vous tous de cette armure pour combattre d'un commun accord, résister avec vigueur et triompher avec gloire.

Enfin, recevez la bénédiction apostolique. Je bénis vos personnes, vos familles, votre pasteur, tous ceux qui ont participé à l'obole du denier de Saint Pierre et tout le royaume. Que cette bénédiction vous accompagne jusqu'à l'heure de votre mort, afin que vous deveniez dignes de louer et de bénir Dieu pendant toute l'éternité.

Benedictio, etc.

— La députation se composait des Messsieurs dont nous transcrivons ici les noms : marquis Felice Tommasi di Casalicchio, vice-président de la commission, Mgr D. Luigi Rossi, D. Philippo d'Amico, prince Diego Pignatelli. Les ducs : di Paganica de Costanzo, di Popoli de Tocco, della Regina Capece Galeota, di S. Angelo a Fasanella Capece Galeota ; commandeur Michele Gigli. Chevaliers : Gaetano Ferri Pegnalver, Ludovico Ricciardi, Tommaso Affaitati, Giuseppe Radogna. Toute la députation fut invitée à accompagner le Saint-Père à sa promenade de l'après-midi. La somme déposée aux pieds de Sa Sainteté était de 37,000 fr.

DISCOURS CCCXVIII.

A Messieurs les curés de Rome : 22 janvier 1874.

Tout le collége de MM. les curés, si zélés pour le salut des âmes confiées à leurs soins dans la Ville éternelle, furent admis en audience par Sa Sainteté dans la salle du Trône. Le Rév. P. don Bernardo Antonio des marquis de Riso de Catanzayo, religieux bénédictin de l'ordre du Mont-Cassin, et curé de la basilique de Saint-Paul-hors-les-Murs, prit la parole au nom de tous ses collègues en lisant l'adresse suivante :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Lorsque, pendant tous ces saints jours qui rappellent les mystères de la naissance et de l'enfance du Dieu Rédempteur, cette cour offrait le sublime et touchant spectacle de députations ecclésiastiques et laïques, représentant les différents grades de la hiérarchie de l'Église, les diverses conditions d'âge de la grande famille catholique, qui venaient se prosterner aux pieds de Votre Sainteté, afin d'y déposer leurs hommages, de vous offrir leurs meilleurs souhaits, et de secourir votre auguste pauvreté avec l'obole de l'amour filial, le désir le plus ardent et le plus spontané se fit sentir au fond de nos cœurs : celui de venir, nous aussi, en notre qualité de curés de toutes les paroisses de Rome, nous jeter aux pieds de notre Pasteur suprême et de notre Maître, aux pieds du Père commun de tous les fidèles. Vous avez répondu, Saint-Père, avec une bonté ineffable, aux désirs ardents des Italiens accourus de loin, des étrangers, de tous ceux qui étaient pressés par la sainte impatience de vous voir ; de tant de petits enfants qui accourent en foule vers vous, et auxquels vous avez répété les paroles pleines de mansuétude du divin Sauveur ; et aujourd'hui, vous daignez nous admettre en votre présence, nous qui sommes les plus près de vous, et nous dirions presque de votre famille. C'est donc le cœur plein de joie que nous sommes venus, les derniers peut-être, par rapport au temps, mais non point en seconde ligne sous le rapport de la fidélité respectueuse

et de l'obéissance filiale ; nous sommes venus pour vous exprimer les vœux ardents que nous adressons chaque jour à Dieu pour la conservation de la vie précieuse de Votre Sainteté, vie que tant de circonstances et de faits, sans exemple dans l'histoire, démontrent nécessaire à ce Saint-Siége, au moment où il soutient une lutte d'une si longue durée et de la plus haute importance.

« Nous sommes aussi venus, Saint-Père, pour vous dire encore une fois que, participant à toutes vos amertumes, nous protestons avec vous contre tout ce qui offense la sainte Église notre mère, soit dans ses dogmes, soit dans sa morale, soit dans les lois si sages de sa discipline. Avec vous, nous nous récrions hautement contre cette manifestation frénétique de doctrines athées, de maximes impies, de mœurs des plus dissolues, répandues dans cette sainte cité, surtout au moyen de certains journaux et de certaines petites brochures infâmes, afin de pervertir l'esprit du peuple et de corrompre les cœurs, en les présentant sous toutes les formes les plus attrayantes et les plus dangereuses.

« Nous sommes venus, enfin, pour vous dire qu'au milieu de toutes les colères, d'idées confuses et du tourbillon des passions déchaînées, dont la société tout entière ressent la funeste influence, nous ne voulons, nous ne désirons et nous n'attendons que ce que vous voulez, ce que vous désirez, ce que vous attendez ; et nous confiant en la prière, comme à l'ancre unique capable d'assurer notre salut, nous ne cesserons de faire entendre le gémissement plaintif que nous poussons depuis quarante mois, recommandant au Seigneur de se souvenir de la mansuétude de son Vicaire sur cette terre : *Memento, Domine, omnis mansuetudinis ejus.*

« Et maintenant que nous vous avons dévoilé les sentiments qui nous animent, donnez-nous, Saint-Père, une bénédiction toute spéciale qui puisse réveiller nos espérances languissantes au fond de nos cœurs, ou au moins qui soit capable de les former à la résignation et à la constance, une bénédiction qui puisse fortifier les faibles et encourager les forts. Elle nous stimulera et nous maintiendra solides et fermes, ne faisant jamais un pas en arrière en face des obstacles qui tous, les uns plus que les autres, viennent nous contrebarrer dans l'exercice de notre ministère, ne nous laissant jamais ébranler, dans l'accomplissement de notre devoir, à l'aspect de l'hydre la plus horrible de notre époque, qui est la cause des plus grands maux chez tous les peuples, et qui répand partout l'indifférence en matière de religion.

« Humblement prosternés à vos pieds, nous allons recevoir cette bénédiction, et c'est avec le cœur fortifié et surabondant de joie que nous l'annoncerons à cette partie de votre troupeau pour laquelle vous

avez des sollicitudes toutes particulières, et que la divine Providence a voulu confier à nos faibles soins. »

Sa Sainteté a répondu :

Le bon curé de Saint-Paul a tracé admirablement et en couleurs vives le pauvre et triste tableau des malheurs actuels, tellement qu'en considérant bien l'exposé d'une telle série d'iniquités qui se succèdent les unes aux autres, et qui affligent votre cœur comme le mien (et Dieu sait avec quelle violence !) nous ne pouvons pas ne pas nous rappeler quel genre de mission nous avons à remplir.

Cette mission est la même que celle qui fut commencée par le grand Précurseur, et qui fut ensuite mieux établie par le divin Fondateur de l'Église lui-même, lorsqu'il dit : *Pœnitemini et credite Evangelio ;* « Faites pénitence et croyez à l'Évangile » (Marc., I, 15), mission par laquelle on annonce qu'avant tout il faut croire : *credite Evangelio.*

Les impies, les incrédules qui commandent aujourd'hui à Rome ne tolèrent pas seulement tous ceux qui enseignent des maximes perverses et qui cherchent à nuire aux âmes : ils se font eux-mêmes leurs protecteurs. Ils ne ressentent plus le remords de la conscience. Que dis-je ? ils reposent à leur aise sur leur lit de nouveaux Procustes, sur ce lit de malédiction et d'iniquité. C'est donc à nous seuls qu'il appartient d'employer tous les moyens nécessaires, et qui seront en notre pouvoir, pour empêcher la propagation de tant de maux. Pour cela, nous ne devons pas seulement prêcher la foi : il faut aussi que nous exhortions tous les hommes à la pénitence, afin que les moins mauvais puissent renaître à la grâce, et faire monter leurs prières vers le ciel avec toutes les autres âmes justes qui appartiennent à l'Église, pour apaiser la justice divine si terriblement irritée. Voilà tout ce que nous pouvons faire,

en rappelant bien au monde que sans la foi on n'entre point dans le ciel.

Mais, je le répète, les cœurs les plus endurcis ne voudront rien écouter ; peut-être même seront-ils beaucoup plus obstinés que Pharaon, dont le cœur s'endurcissait de plus en plus chaque jour, malgré tout ce que lui disait Moïse de la part de Dieu. Il semblerait que ces hommes fussent confirmés dans leur iniquité ; toutefois, pendant que Dieu leur accorde la vie, il ne faut pas cesser de les lui recommander, afin qu'ils se convertissent.

Je vous remercie des souhaits que vous m'avez faits, et je prie Dieu de vous accorder la force, la patience et le courage nécessaires pour l'exercice de votre pénible ministère. Soyons tous unis, et prions ensemble le Seigneur de nous communiquer le courage qui nous est indispensable pour combattre ; il ne manquera certainement pas de nous l'accorder.

Du reste, lorsque nous aurons tous fait notre devoir, laissons fondre sur la terre les plus grands cataclysmes dont il plaira à Dieu de nous frapper, conformément aux desseins de sa Providence. En deux mots, voici la ligne de conduite que nous devons suivre : faire tout ce qu'il nous sera possible de faire, puis incliner le front, et nous soumettre en tout à la volonté de Dieu.

J'unis ma bénédiction à ces quelques mots que je viens de vous dire ; puisse-t-elle vous accompagner dans toutes vos paroisses, et s'étendre à toutes les âmes qui vous sont confiées.

Benedictio, etc.

DISCOURS CCCXIX.

Aux Enfants-de-Marie des écoles pontificales de Saint-Louis, sur la place Montanara : 30 janvier 1874.

Une centaine de ces bonnes petites filles, accompagnées par les sœurs du Très-Précieux-Sang, leurs institutrices, et par D. Giovanni Arcieri, directeur spirituel, furent présentées à Sa Sainteté et reçues dans les bras nouveaux des Loges. L'une des petites filles, Clelia Bertini, lut une poésie pleine de sentiments affectueux ; elle servit d'adresse. Le Saint-Père y répondit en ces termes :

Je vous remercie, chères enfants, des belles choses que vous m'avez dites par la bouche de cette bonne petite fille, qui a récité sa poésie avec tant d'affection. Je veux bien vous donner la bénédiction ; mais je veux en même temps vous recommander de croître en vertus au fur et à mesure que vous avancerez en âge, et de vous maintenir, au milieu du monde, toujours constantes dans les pratiques de la vie chrétienne, vous rappelant toujours les bons enseignements que vous recevez pendant votre enfance. Des démons incarnés parcourent le monde aujourd'hui plus que jamais ; ils tendent des embûches pour perdre les âmes. Il faut donc tenir prêts tous vos moyens de défense pour résister aux suggestions de ces esprits tentateurs.

Un des principaux moyens, c'est la crainte de Dieu. Celui qui craint Dieu ne devient pas facilement l'esclave du péché et du démon. Un autre moyen non moins efficace, c'est de méditer sur la passion de Jésus-Christ. Oh ! quelle force ne font pas pénétrer dans nos cœurs pour

résister aux mauvaises suggestions des ennemis de nos âmes la pensée des souffrances que Jésus-Christ endura pour les racheter, et la compassion qu'excite en nous-mêmes le souvenir de si grandes douleurs ! Cette pensée nous fera concevoir une crainte plus profonde et plus efficace encore envers un Dieu qui est la justice même ; car s'il veut que nos péchés soient punis d'une manière si sévère dans la personne de son Fils, avec quelle rigueur ne nous châtierait-il pas nous-mêmes, si par malheur nous n'avions pas su tirer notre profit des souffrances de son Fils ! Rappelez-vous ce qui se passa sur la route du Calvaire, lorsque Jésus-Christ s'y acheminait, portant sur ses épaules la croix sur laquelle il devait être crucifié. Il était entouré de brigands et de bourreaux ; mais quelques femmes étaient accourues, et avaient pénétré parmi la foule. Peut-être avaient-elles reçu une bonne éducation ; toujours est-il qu'elles étaient très-portées à la compassion. A peine eurent-elles rencontré Jésus-Christ, et l'eurent-elles vu dans cet état si déplorable, elles n'eurent pas le courage de parler ; elles se mirent à pleurer. Et elles avaient raison, car elles voyaient le bienfaiteur de tous les hommes persécuté et outragé avec tant de cruauté; elles n'avaient point de paroles, parce que le seul aspect de Jésus-Christ leur arrachait les larmes des yeux. Mais que dit Jésus-Christ lorsqu'il les vit pleurer ? Mes filles, ne pleurez pas ; ou si vous voulez pleurer, ne pleurez pas sur moi, car je ne souffre que ce que Dieu a voulu : pleurez plutôt sur vous-mêmes et sur ces petits enfants à qui vous avez donné le jour ; pleurez sur ces créatures qui sont exposées à tant de maux, car ces maux peuvent leur être suscités par les ennemis de la vertu, de la vérité et de la justice.

Oh ! que le nombre de ces hommes pervers est grand aujourd'hui ! Pensez, chères filles, pensez à la passion de

Jésus-Christ, et vous y puiserez la force et le courage nécessaires pour ne pas vous laisser tromper par les esprits tentateurs. Ayez recours à Jésus-Christ dans vos tentations ; il vous éclairera et vous accordera la grâce d'échapper aux dangers. Voilà le souvenir que je vous donne ; si vous le mettez en pratique, vous fortifierez votre esprit en avançant en âge, vous croîtrez en vertu, et vous mériterez le don de la persévérance finale. L'intercession de la très-sainte Vierge vous sera d'un très-grand secours pour obtenir ce don ; de cette Vierge qui a assisté son divin Fils au pied de la croix jusqu'à ce qu'il eût prononcé ces dernières paroles : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum*. Recevez maintenant ma bénédiction, et que cette bénédiction vous accompagne tous les jours de votre vie.

Benedictio, etc.

— Mlle Marie Brandizzi, présidente de la congrégation, remit à Sa Sainteté une petite offrande pour le denier de Saint-Pierre. Cette offrande avait été recueillie parmi les petites filles faisant partie de la congrégation

---

DISCOURS CCCXX.

A Mesdames les Protectrices des servantes pauvres placées sous la protection des Sœurs de la Compassion : 31 janvier 1874.

Son Exc. Mme la marquise Serlupi Crescenzi, présidente de cette œuvre Pie, ainsi que plusieurs dames protectrices, et un bon nombre de jeunes filles de service, furent toutes reçues en audience par Sa Sainteté dans le bras nouveau

des Loges. Mme la marquise donna lecture de cette courte adresse :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Il y a un an à pareille époque, Votre Sainteté daignait étendre sa souveraine munificence à l'Œuvre Pie des jeunes servantes de la Compassion, en leur tendant la main pour venir à leur secours. Ce secours, Saint-Père, n'a pas été sans produire des fruits. La Providence a veillé sur cet institut fondé pour la gloire de Dieu et pour le soulagement de tant d'âmes abandonnées.

« Deux cent trente-trois jeunes filles ont trouvé, dans l'espace de ces quelques mois, un asile contre tous les maux et tous les dangers si multipliés qui les entourent.

« Aujourd'hui, Saint-Père, la reconnaissance nous amène aux pieds de Votre Sainteté pour y déposer le rapport de tout ce qui s'est pu faire pendant l'année qui vient de s'écouler, mais particulièrement afin d'implorer sur nous, pour l'avenir, la bénédiction apostolique. »

Sa Sainteté répondit :

Avant de vous donner la bénédiction, je veux vous adresser quelques mots d'exhortation. Ce matin j'ai dit la messe de saint Pierre de Nolasque. Ce saint s'unit à un grand nombre d'autres hommes, saints comme lui, pour se consacrer entièrement au bien du prochain. Sous une inspiration toute particulière de Dieu, il institua un ordre qui est un des grands monuments de la charité chrétienne, car son but était de racheter les pauvres chrétiens tombés sous l'esclavage des Maures. Les membres de cet ordre allaient jusqu'à payer de leur propre personne pour délivrer même un seul de ces malheureux, qui pleuraient de désolation sous la dure férule de ces maîtres barbares.

Ces bonnes dames accomplissent, elles aussi, un bel acte de charité. Leur but n'est pas de racheter de malheureuses femmes esclaves des barbares. Elles se donnent, au contraire, beaucoup de peine pour vous assister et pour vous

bien former, pauvres jeunes filles, afin de vous procurer une bonne éducation chrétienne, et de vous mettre chez de bonnes familles catholiques pour y exercer honnêtement votre métier. C'est là certainement une œuvre excellente et avantageuse pour vous. Lorsque vous serez bien élevées et que vous serez placées chez des familles honnêtes, il vous sera facile d'échapper aux dangers d'un esclavage plus triste encore que celui des Maures, c'est-à-dire l'esclavage du péché. Cette œuvre n'est pas moins avantageuse non plus pour un très-grand nombre de bonnes familles, qui trouvent en vous des personnes dignes de toute confiance. Je vous recommande donc, à vous, de répondre à tous les soins si pleins d'égards que l'on a pour vous, de même que je recommande à ces bonnes dames protectrices de continuer avec zèle la même bonne œuvre qu'elles ont entreprise, et de se bien entendre avec l'autre société, bien que ces deux œuvres soient séparées. Nous avons maintenant la branche *aînée*, pour parler ainsi, et la branche *cadette;* je désire que l'une et l'autre s'appliquent à atteindre le même but avec la même ferveur, et que la division ne serve qu'à étendre l'œuvre sainte pour le bien des âmes et la gloire de Dieu.

Nous trouvons dans l'Évangile un exemple d'un fait semblable (Luc., IX, 49-50). Jésus-Christ envoya ses disciples prêcher en divers endroits. Ils s'acquittèrent de leur mission; et lorsqu'ils retournèrent auprès du divin Maître, ils lui racontèrent les consolations qu'ils avaient eues, les merveilles qu'ils avaient opérées; ils lui disaient qu'ils avaient chassé les démons et guéri des malades, lorsque, tout-à-coup, un des disciples commença par dire qu'ils avaient trouvé quelque part quelqu'un qui chassait les démons au même nom de Jésus, et qu'ils le lui avaient défendu, parce qu'il n'était pas avec eux. Jésus-Christ leur répond : Non, ne le lui défendez pas, car celui qui opère

en mon nom n'est pas contre vous ; il est, au contraire, avec vous. Il voulait dire par là : Laissez-les faire aussi, car de cette manière, la connaissance de mon nom, la foi en moi, les œuvres de ma charité se répandront plus au loin. C'est aussi ce que l'on peut dire de vous : excitez-vous à la ferveur, encouragez-vous les unes les autres dans l'exercice des œuvres pieuses, pratiquées soit par les uns, soit par les autres, pourvu qu'elles soient faites au nom de Jésus-Christ.

Et maintenant, je recommanderai d'une manière toute particulière à ces bonnes petites filles de tenir soigneusement leur langue en réserve. La langue est un mauvais instrument si l'on ne sait pas s'en servir avec discrétion, surtout dans votre profession. Avec la langue on bénit Dieu, et l'on peut faire beaucoup de bien ; mais on peut faire aussi beaucoup de mal. Voyez ce qu'a fait la Divine Providence : elle a établi deux portes avant la langue, les lèvres et les dents, qui sont comme deux barrières avec lesquelles vous devez garder votre langue ; et si vous voulez lui donner quelque liberté, faites-le pour le bien. Servez-vous-en aussi pour faire quelque correction, mais faites-le avec bonne grâce, afin de ne pas troubler la paix entre vos compagnes. Corriger est un devoir : Jésus-Christ même a recommandé la correction, mais il veut qu'elle se fasse avec charité.

Quant à vous, chères filles, remerciez le Seigneur qui vous procure une si bonne éducation au milieu du monde. Priez saint Pierre Nolasque d'écarter toujours loin de vous les chaînes du péché, et de vous délivrer de tous les dangers qui menacent aujourd'hui l'unité de notre foi.

Que Dieu vous bénisse, vous et ces bonnes dames qui ont tant de zèle et une si grande sollicitude pour votre bien. Qu'il bénisse vos fatigues et les féconde de ce pain que nous sommes tous obligés de nous procurer *in sudore*

vultus. Je vous bénis maintenant et pour l'heure de votre mort, afin que vous puissiez avoir le bonheur de remettre vos âmes entre les mains de Dieu.

Benedictio, etc.

— Cette *Pieuse Union* est une branche du même Institut dirigé par les sœurs de la Compassion. C'est là qu'elle prit naissance sous la présidence de S. Exc. Mme la marquise Serlupi Crescenzi. Le but de cet Institut est de procurer un asile aux jeunes servantes jusqu'à ce qu'elles aient trouvé à se placer, et de pourvoir, en attendant, à leur maintien. (Voir Disc. CCXCIX, p. 37 de ce volume.)

DISCOURS CCCXXI.

A la Fédération Pie : 1er février 1874.

Tous les membres des conseils de direction de la Fédération Pie étaient présents à cette audience. Le Saint-Père ayant pris place sur son trône dans la salle du Consistoire, et étant entouré d'un grand nombre de cardinaux et de prélats, et en particulier de Mgr de Cabrières, nouvellement élevé à l'évêché de Montpellier, entendit l'adresse suivante, qui fut lue par M. le chevalier Mencacci, vice-président de la même Fédération.

TRÈS SAINT-PÈRE,

« En humiliant aux pieds de Votre Sainteté les vœux et les souhaits des sociétés catholiques réunies sous le titre de Fédération Pie, et tout en protestant de nouveau de leur respect et de leur dévoûment envers votre auguste personne et envers le Saint-Siége, nous, représentants de ces mêmes sociétés, nous sentons la nécessité, Saint-Père, de vous remercier pour les faveurs signalées que vous nous avez prodiguées l'année dernière, d'abord lorsque vous avez autorisé notre supplique, unie à celle des pèlerins de France, pour une prière universelle

adressée à la Reine immaculée des Anges ; puis lorsque vous daignâtes accepter le vœu que faisait notre cité au sacré Cœur de Jésus, au moment où il est surtout blasphémé par la secte antichrétienne, venue s'établir par la violence jusque dans cette métropole du christianisme ; enfin, lorsque dernièrement encore vous nous donniez, comme précieux souvenir de ce vœu, la statue en marbre du sacré Cœur de Jésus.

« En voyant les religieux dispersés, les vierges chassées de leurs paisibles demeures, les asiles du pauvre déchristianisés, les monuments les plus augustes du christianisme profanés, sans en excepter même l'amphithéâtre sacré des martyrs ; l'enseignement chrétien exclu des écoles, la justice méconnue dans les tribunaux, la loyauté bannie des gouvernements comme Dieu même l'est de la société ; en voyant cette terre qui fut jadis arrosée des sueurs et du sang de milliers de saints, orgueilleusement foulée aux pieds aujourd'hui par l'impiété et le vice, les saintes images profanées et enlevées de nos rues, qui sont au contraire souillées par des figures obscènes et impies ; les ouvroirs publics convertis en lieux infâmes ; notre beau ciel retentissant continuellement de chansons abominables, de blasphêmes diaboliques ; d'exécrables musées librement ouverts pour inspirer la haine contre la religion et ses ministres ; en voyant chaque jour des choses aussi abominables et aussi exécrables, notre foi, et vous-même, Saint-Père, voilà ce qui nous reste pour soutenir notre courage. Votre présence nous console, votre parole nous raffermit. Oh ! parlez, Père bien-aimé ; quelle force, quel courage, quelle confiance ne sortent pas de vos lèvres pour descendre au fond de nos cœurs !

« Naguère encore vous adressiez la parole à nos frères, les anciens soldats pontificaux, qui venaient les premiers, selon tout le droit qu'ils en avaient, déposer à vos pieds leurs hommages, et vous les entreteniez de l'ancien peuple de Dieu, de sa longue pérégrination et des miracles au moyen desquels le Seigneur le conduisait. Vous leur parliez de la colonne prodigieuse qui défendait le peuple de Dieu pendant le jour et l'éclairait pendant la nuit, et vous nous montriez ce que signifiait ce prodige, en nous en développant les différents symboles. Si notre liberté ne dépasse pas trop les limites convenables, permettez, Très Saint-Père, qu'à la lumière de notre foi et sous l'influence de l'amour que nous avons pour vous, nous fassions nous-mêmes ressortir un enseignement de ce signe admirable.

« Cette colonne de fumée, cette nuée bienfaisante, c'est Marie notre mère, qui nous défend et nous protége contre les ardeurs de cette fournaise d'abominations qui nous enveloppe. La colonne de feu, c'est

vous. Oui, c'est vous qui nous conduisez infailliblement vers notre but, et qui nous éclairez au milieu de cet horrible chaos dans lequel l'orgueillleuse société des temps actuels se précipite beaucoup plus profondément encore que la raison humaine n'aurait jamais pu se le figurer. C'est vous qui nous éclairez dans cette nuit profonde de toutes sortes d'erreurs ; vous qui nous ouvrez le passage à travers cette mer de malice raffinée ; vous qui, grâce à Dieu, nous conduisez à pied sec vers la rive tant désirée. C'est vous qui, fort de la vertu de Dieu, et semblable à la colonne miraculeuse du désert, lancez vos foudres contre les ennemis de votre peuple, confondez leur orgueil, dévoilez leurs supercheries et condamnez leurs erreurs. Et nous, appuyés sur votre magister infaillible, nous réprouvons ce que vous réprouvez, nous condamnons ce que vous condamnez, nous abhorrons ce que vous abhorrez. Votre *Syllabus* tout entier, et en chacune de ses parties, voilà notre guide ; loin de nous quiconque voudrait en nier ou en altérer quelque point ! Les fils du démon, inspirés par leur père qui est aux enfers, comprirent aussitôt, et beaucoup mieux qu'un grand nombre de catholiques négligents, l'importance de ce code qui leur portait un coup terrrible, et ils demeurèrent stupéfaits en face du privilége divin de l'infaillibilité pontificale, déclaré pour la première fois dogme de foi dans votre auguste personne, et ils ont prétendu abolir le privilége en anéantissant le Pontife.

« Par une permission secrète de Dieu, les satrapes de la nouvelle Babylone n'ont que trop réussi à vous enfermer, comme un nouveau Daniel, dans la fosse aux lions farouches ; mais ces lions ne peuvent rien contre vous, et le Roi éternel, devant qui tous les plus puissants monarques ne sont que poussière, saura tirer un lendemain de cette fosse, et y précipiter alors les satrapes eux-mêmes qui ne toucheront pas au fond de la fosse, parce qu'ils seront dévorés avant d'y joindre.

« Mais quels jours terribles ne devront pas peut-être précéder le moment solennel ! Dans notre petitesse, nous ne pouvons que trembler à cette seule pensée. Nous tremblons pour notre auguste et chère patrie ; nous tremblons pour nous-mêmes ; nous tremblons de manquer à la belle mission que Dieu nous a confiée. Le monde entier, honnête et chrétien, tient les yeux fixés sur Rome, et c'est de Rome qu'il attend l'exemple de la force et de la fidélité due à Dieu et à son Vicaire. Que de grâces, que de prodiges Dieu ne met-il pas à notre disposition pour nous rendre dignes d'être le premier peuple du catholicisme ! La grande solennité qui va commencer aujourd'hui même nous rappelle l'un des plus grands prodiges que Dieu ait opérés pour sauver sa Rome d'un fléau terrible. Ah ! la bénédiction de Dieu, votre bénédiction, vos

prières, Saint-Père, pourront seules nous soutenir au milieu d'une si grande épreuve, et nous rendre dignes jusqu'au dernier moment de la grande tâche qui nous incombe.

« Priez pour nous, Saint-Père, et bénissez-nous ; et avec nous bénissez nos familles, nos œuvres ; bénissez votre Rome, et bénissez aussi l'illustre confrérie qui veut bien nous accorder une hospitalité toute fraternelle à la prison Mamertine, où nous puisons chaque jour une nouvelle force et un nouveau courage. »

Le Saint-Père a répondu :

Puisque je dois répondre en quelques mots à tout ce que l'on vient de dire, je ne puis être que l'écho de ce que j'ai entendu, une seule chose exceptée, parce que je ne pourrais pas m'approprier en partie une chose qui est due tout entière à Dieu, et non pas à moi.

Je parlerai cependant, et je parlerai, conformément à l'esprit de l'Église, en tirant le plan de quelques paroles que j'ai l'intention de vous adresser, du sujet que l'Église elle-même, toujours bienfaisante dans tout ce qu'elle fait, met sous les yeux de ses ministres. L'Église nous propose donc, dans ce premier dimanche qui nous prépare au carême, de considérer Dieu comme créateur du monde. Oui, Dieu comme créateur doit être l'objet de nos méditations de chaque jour, pour le remercier de ses innombrables bienfaits, et en particulier de nous avoir appelés à devenir participants de sa vie en nous formant de rien et nous élevant à la dignité de ses enfants.

Dieu créa donc le monde entier avec cette facilité qui ne convient qu'au Tout-Puissant. Pour créer le monde, il n'eut besoin de dire qu'un mot : *Fiat !* dit-il, *fiat lux*, et les ténèbres disparurent. Le soleil et la lune, *luminare majus et luminare minus*, apparurent dans l'espace, l'un pour présider au jour, l'autre pour éclairer pendant la nuit. Avec cette même facilité, Dieu créa les poissons de la mer,

les oiseaux du ciel, les animaux des champs, les herbes et les fleurs des prairies, et couvrit les arbres de branches, de feuilles et de fruits. Dieu couronna ensuite ce magnifique spectacle du firmament, avec ses innombrables étoiles, et le tout fut uniquement créé pour l'homme.

Mais pour faire sortir du néant toutes ces créatures, il ne fallut qu'un seul mot, tandis que lorsqu'il fallut créer l'être qui devait jouir d'une si grande merveille, Dieu (selon notre manière de parler) sembla réclamer le concours des deux autres personnes de la très-sainte Trinité et dit : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.* Dieu créa l'homme, en effet, et forma d'une de ses côtes la femme qu'il lui donna pour compagne.

Les premiers jours de la vie de l'homme furent heureux, parce qu'il jouissait de la pureté de son cœur et de l'innocence de son âme. Mais cet heureux état ne pouvait pas durer longtemps, parce que l'envie diabolique vint le troubler par des paroles insinuantes et un venin qui partait du fond du cœur : *Invidia diaboli peccatum in hunc mundum intravit.* (*Sap.*, II, 24 ; Rom., V, 12.) Voyant, en effet, un être qu'il ne connaissait pas encore établi au sein d'une si grande félicité, le démon s'appliqua à chercher le moyen de l'éloigner de Dieu, et il finit par trouver dans l'immensité de sa malice (à laquelle participent abondamment tous ceux qui le suivent) le moyen d'obtenir son but, au plus grand préjudice des générations humaines. La vanité et la désobéisance trompèrent nos premiers parents. Mais Dieu promit dès lors une revanche solennelle pour la confusion du démon.

Vous me demanderez peut-être : Mais que voulez-vous dire, par là, Saint-Père ? Écoutez : je veux vous dire que tous les maux horribles qui pèsent sur Rome y sont entrés depuis le jour fatal du 20 septembre, et je les ai déjà énumérés dans d'autres circonstances. Non pas que je veuille

dire que Rome fût un Eden avant le 20 septembre. Même avant le 20 septembre, il y avait aussi des pécheurs à Rome, on y commettait aussi des fautes ; mais on pouvait tranquillement parcourir les rues, on pouvait paisiblement y tenir un concile, et des centaines d'évêques pouvaient convenablement y séjourner, se réunir et se montrer dans les rues, non seulement sans être insultés, mais recevant même des marques d'honneur et de respect.

A la vue d'un ordre si bien établi, d'une tranquillité si parfaite, le démon, poussé comme autrefois par l'esprit d'envie, pénétra dans Rome pour bouleverser tout ; il y entra par cette brèche fatale violemment ouverte par ses satellites. Rome, je le répète, n'était point un Eden, mais on n'y aurait jamais pensé à profaner publiquement le saint nom de Dieu, ce nom devant lequel tout genou fléchit, dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. Rome n'était pas un Eden, mais on n'y aurait jamais pensé à profaner les églises et à leur enlever leurs biens, à s'emparer des couvents et à en chasser ceux qui y vivent au sein de la paix, surtout un si grand nombre de pauvres vierges, épouses de Jésus-Christ.

Rome n'était pas un Eden, mais jamais on n'aurait imaginé d'y envoyer des apôtres de l'enfer, chargés de la mission impie de corrompre la jeunesse artificieusement et malicieusement par une instruction fausse, dans le but de s'en servir plus tard comme d'un levain pour infecter toute la société.

Rome n'était pas un Eden, mais jamais aucun Romain n'aurait imaginé de faire pénétrer dans l'amphithéâtre de Flavien des perturbateurs sacriléges, pour y renverser le chemin de la croix et le signe de notre rédemption qui s'élevait au milieu.

Ah ! ce sol, empourpré du sang des martyrs, crie vengeance devant le trône de la divine justice ! Et vous,

mon Dieu, inspirez à nos cœurs et aux cœurs de tous ceux qui vous aiment et qui vous craignent, inspirez envers vous et envers les mystères de votre sainte passion un amour qui soit au moins en proportion avec la haine insensée des impies contre votre religion et contre les mystères de notre foi. Fortifiés par cet amour, nous acquerrons de nouvelles forces pour combattre, une nouvelle vigueur pour conformer notre volonté à votre bon plaisir, et un nouveau courage pour soutenir vos combats.

Il est de notre devoir, chers enfants, de nous opposer aux erreurs qui se propagent. En attendant, accompagnons Jésus-Christ sur le chemin des souffrances, et tenez pour certain qu'il imprimera moralement dans nos cœurs son visage sacré, comme il le fit physiquement sur le voile de sainte Véronique. Ce visage sacré nous communiquera assez de force et renouvellera en nous assez de vigueur pour pouvoir triompher de tous les obstacles, et nous asseoir, non comme maintenant, sur les bords du Tibre *lugentes et flentes*, mais dégagés des liens qui nous tiennent enchaînés, chanter en son honneur des hymnes de louanges, et le remercier pour les nouvelles miséricordes qu'il fera éclater sur nous après les fléaux dont il nous a justement frappés.

Quant à vous, continuez toujours les saintes œuvres que vous avez entreprises : instruisez les ignorants, secourez les pauvres ; puis accompagnez Jésus-Christ jusque sur le Golgotha où vous entendrez ces paroles sortir de sa bouche : *Pater dimitte illis, non enim nesciunt quid faciunt.* (Luc., XXIII, 34.) Le divin Rédempteur répète aujourd'hui la prière qu'il fit au Père éternel du haut de la croix, et le Père éternel attend pour faire éclater les foudres de ses vengeances, qu'il exercera lorsque son heure sera venue ; mais lorsque cette heure viendra, ses vengeances n'en seront

que plus terribles : *Cum accepero tempus*, dit-il, *ego justitias judicabo* (Psal. XXIII, 2). C'est pourquoi je dis à tous les ennemis de Dieu : *Erudimini qui judicatis*. Et pourquoi ? Parce qu'un jugement terrible vous est réservé, *judicium durissimum*.

Mais vous, prenez courage au milieu des contrariétés ; excitez-vous à la confiance, car votre espérance n'est pas sans fondement. Priez pour vos ennemis, et vos prières seront comme un charbon ardent suspendu au-dessus de leur tête. Continuez à vous opposer au mal avec toute l'énergie dont vous êtes capables, pour le salut de ceux qui vous sont chers et pour l'honneur de la société catholique, car c'est là ce que Dieu demande de vous.

Enfin, que la bénédiction de Dieu confirme dans vos cœurs les quelques paroles que je viens de vous adresser ; et de même que je suis prêt à confesser ma faiblesse, de même aussi je prie Dieu de soutenir et de faire descendre sa bénédiction sur vos personnes, sur vos familles et sur vos biens. Que Dieu vous accompagne par cette bénédiction jusqu'à l'heure de votre mort, afin que nous tous, qui sommes ici présents, nous puissions être jugés dignes de la bienheureuse éternité. *Amen*.

Benedictio, etc.

— Nous croyons devoir donner ici quelques éclaircissements sur ce passage du discours où le Saint-Pére parle de la profanation de l'amphithéâtre de Flavien. Dès les premiers siècles de l'Église, cette arène avait déjà été sanctifiée par les ruisseaux du sang qu'y avaient versé les martyrs en confessant la foi de Jésus-Christ au prix de leur propre vie. Toutefois, vers la fin de l'année du jubilé 1750, elle fut consacrée d'une manière toute spéciale à la mémoire de la passion du Rédempteur, d'après l'inspiration qu'eut à ce sujet saint Léonard de Port-Maurice. Voici quelle en fut l'occasion. Pour répondre aux désirs de la foule immense des fidèles accourus pour entendre ses prédications si pleines de ferveur à l'occasion du jubilé, il convoqua ses auditeurs dans l'immense enceinte du Colysée ; et tout en parlant du

nombre infini des martyrs qui moururent glorieusement sur ce sol, il lui vint à l'idée de le dédier au Chef de tous les martyrs, à Jésus-Christ, en y érigeant les stations du chemin de la croix. Ce projet fut approuvé avec enthousiasme, non seulement de tous les fidèles de Rome, mais aussi du Souverain-Pontife qui était alors Benoît XIV. Les petites chapelles des stations furent bientôt construites autour de l'amphithéâtre, et la croix arborée au milieu; puis le vice-gérant de Rome en fit la bénédiction solennelle, au nom du Pontife infirme, le 27 décembre 1750.

Cent vingt-quatre ans après, il passa par la tête aux nouveaux maîtres de Rome de reprendre cette arène, renversant pour cela les stations du chemin de la croix, et transportant ailleurs le signe sacré de la passion de Jésus-Christ. Ce fut le commandeur Pietro Rosa qui en conçut l'idée et qui la mit à exécution, d'accord avec le gouvernement italien. Mais peu de jours avant qu'on mît la main au renversement sacrilége, plusieurs fidèles et un certain nombre de personnes appartenant à la noblesse romaine se rendirent sur ce lieu sacré pour y prier encore une fois. La force publique les en chassa par la violence. Plusieurs personnes ayant voulu protester et résister furent saisies et traduites devant l'autorité de *sûreté publique!* Nous mentionnerons ici, entre autres personnes arrêtées : Mme la comtesse Valeria de Stainlein, M. le comte Hermann de Stainlein, M. E. Robysson, M. Q. Sutelliffe, M. Fr. Martin, Caterina Foljambe et Rosalia Vansittart.

DISCOURS CCCXXII.

A la députation du Cercle catholique des directeurs de la colonie agricole de la Lombardie : 11 février 1874.

La députation fut reçue en audience dans la salle dite des Tapisseries, et remit à Sa Sainteté l'obole du denier

de Saint-Pierre. Le président du cercle donna ensuite lecture de cette adresse :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Après avoir retrempé notre esprit dans la retraite et dans la méditation, nous avons cru que notre premier devoir était de venir nous prosterner à vos pieds, ô Père commun de tous les fidèles, pour protester devant vous de notre dévoûment et de notre fidélité inviolables pour toutes les prérogatives et pour tous les droits de votre personne sacrée.

« Nous protestons donc contre toutes les maximes que l'on répand de toutes parts, contre tous les faits sacriléges consommés par la révolution, au détriment de la sainte cause dont vous êtes l'auguste martyr. Et en déposant à vos pieds la faible offrande de notre amour filial, nous vous prions de confirmer la bénédiction que vous nous avez envoyée avec tant de bonté pendant notre retraite. »

Le Saint-Père remercia ces fervents chrétiens, avec sa bonté et sa mansuétude ordinaires, du nouveau témoignage d'affection et de vénération qu'ils venaient de lui exprimer, puis il encouragea les membres de la députation, ainsi que tous ceux qui font partie du cercle, à persévérer dans les sentiments exposés dans l'adresse. Il ajouta ensuite quelques paroles bienveillantes pour les encourager tous à persévérer dans le bien qu'ils avaient commencé, et il termina en leur donnant, à eux et à tous les membres de la bienfaisante association, la bénédiction apostolique qu'ils avaient demandée.

DISCOURS CCCXXIII.

A Messieurs les curés de Rome et aux prédicateurs du carême dans la même ville : 12 février 1874.

D'après l'usage établi, MM. les curés de Rome et les prédicateurs du carême se réunirent, le jeudi de la Septuagésime, dans la salle du Trône, où Sa Sainteté leur fit, comme d'habitude, une exhortation que nous donnons ici, du moins quant à la substance :

« Les temps sont mauvais, la tempête gronde.... » Tels sont les bruits qui courent, telles sont les paroles qui s'échappent de toutes les lèvres. Mais ce ne sont là que des mots ; et pourtant les lamentations ne suffisent pas : il faut mettre la main à l'œuvre.

L'apôtre saint Paul, qui vivait lorsque l'Église n'était encore qu'à l'état de naissance, et lorsqu'elle était, même dès ces temps-là, agitée par les mêmes tempêtes que lui suscitaient les Gentils, les Gnostiques et les Juifs (et des Juifs, il y en a encore de nos jours) ; l'apôtre saint Paul, dis-je, écrivant à son bien-aimé disciple Timothée, lui disait : *Depositum custodi* (Tim., VI, 20) : Garde soigneusement le dépôt de la foi et de la doctrine.

Dans des temps plus près de nous, c'est-à-dire il y a un demi-siècle, de savants et de zélés ecclésiastiques croyaient que l'on ferait bien de faire au peuple, dans Rome même, des sermons sur les motifs de crédibilité, des catéchismes apologétiques, etc., etc. D'autres s'y oppposaient et leur répondaient : Est-ce que Rome, par exemple, serait une ville de protestants, pour que l'on doive instruire le peuple d'une manière persuasive dans les vérités

de la religion? Continuons à enseigner ce qui regarde les commandements de Dieu, les sacrements, et particulièrement ce qui concerne la pénitence et l'Eucharistie.

Si ces bons ecclésiastiques vivaient aujourd'hui, ils verraient de leurs propres yeux qu'ils ont fini par n'avoir que trop raison. De même qu'il fut un temps où l'on jeta des serpents venimeux parmi les Hébreux, de même aussi nous voyons parmi les catholiques une multitude de serpents, mais d'une toute autre espèce. Et quels sont-ils? Vous les connaissez déjà vous-mêmes. Tous ces *romans*, que l'on met surtout entre les mains du sexe faible pour lui corrompre l'intelligence, sont autant de serpents. Toutes ces *maisons de prostitution*, où l'on emploie toutes sortes de perversité pour enlever aux jeunes gens leurs cœurs de chrétien afin d'y substituer un cœur diabolique, sont autant de serpents. Tous ces journalistes, enfin, qui répandent, au moyen de leurs feuilles, des maximes pernicieuses et subversives, tous ces journalistes sont autant de serpents jetés au milieu du peuple.

Je lisais il y a trois jours (si je ne me trompe) un de ces mauvais journaux, l'unique qu'il m'arrive quelquefois de prendre entre les mains; on le dit vendu au gouvernement, et il prend, paraît-il, la défense des *vieux catholiques*. D'après les quelques lignes que je lus, car je le mis aussitôt de côté, on voit qu'il a commencé la publication d'une série de lettres, puisqu'il parle de celles qu'il a déjà reçues, et qu'il en promet de nouvelles. Il est dit dans ces lettres : « Pour sauver la société, nous devons la délivrer du jésuitisme, du légitimisme et de la réaction. »

Le premier moyen est l'argument ordinaire, un refrain déjà vieux, inutile, sans effet et mille fois réfuté. Quant au second, s'il était bon à quelque chose, Victor-Emmanuel qui, d'après eux, est roi légitime, devrait être

chassé de Rome. La conséquence est claire ; mais laissons cela.

Ces hommes-là insistent sur ce qu'il faut faire revenir l'Église à sa pureté primitive, comme si elle était maintenant changée ! Pour en venir là, ils disent qu'il faut émanciper un peu plus les curés de la juridiction des évêques, et les évêques de celle du Pape.

Vous voyez toute la perversité de tels principes. Mais nous ne devons pas craindre : Dieu est avec nous. Le clergé se montre fort et étroitement uni, et il n'y a que quelques jours encore un évêque était jeté en prison pour s'être opposé aux projets des francs-maçons (1) ; et en Allemagne, vous savez tous comment le clergé soutient la persécution : là aussi un évêque est en prison, et d'autres sont sur le point d'y aller. C'est ainsi qu'ils soutiennent de la manière la plus noble le caractère dont Dieu même les a investis, se constituant eux-mêmes comme guides et comme soutiens des peuples qui leur sont confiés (2).

Vous aussi, montrez-vous forts dans les temps actuels, et puisez votre force dans l'oraison. Avant d'entreprendre le rachat de la famille humaine et la rédemption du monde, de même qu'avant de remporter le triomphe de la croix, Jésus-Christ dit à ses disciples : *Venit hora ;* puis, avant qu'il ne se donnât au traître et qu'il ne livrât son corps sacré aux mains des bourreaux, il se retira dans un jardin pour prier, adressant à son Père ces paroles sublimes : *Non mea voluntas, sed tua fiat.*

Notre volonté est rétive lorsqu'il s'agit de souffrir ; mais la force nous viendra de l'oraison. Telle est ma con-

(1) Mgr Vital, évêque de Olinda, dans le Brésil, condamné ensuite à quatre ans de travaux forcés !

(2) Cinq évêques sont en prison dans l'empire germanique : Mgr Martin de Paderbone ; Mgr Ledochowsky, évêque de Posen ; Mgr Melchers, évêque de Cologne ; Mgr Eberhard, évêque de Trèves, et Mgr Brickmann, évêque de Münster.

viction, et malgré la faiblesse de mes prières, je prie cependant Dieu chaque jour de donner aux pasteurs la force et le courage qui leur sont nécessaires ; je le prie de préserver le peuple de toute sorte d'égarement, puis d'éclairer et de convertir ses ennemis. Nous nous trouvons aujourd'hui comme étaient autrefois les Hébreux dans les plaines de Sennaar. Vous donc qui êtes les hérauts de la parole divine, enseignez la vérité ; *et vous, pasteurs, préservez de la corruption les âmes qui vous sont confiées.* Gardez donc la foi, vous dirai-je de nouveau, en me servant des paroles de l'apôtre saint Paul : *Depositum custodi* (I Tim., VI, 20), et aidez-vous les uns les autres par la prière. Opposez une digue au torrent de l'impiété, et Dieu vous mettra sur les lèvres des paroles de feu qui réchaufferont les cœurs.

Recevez la bénédiction, etc.

Benedictio, etc.

— La persécution en Prusse, à laquelle Sa Sainteté fait allusion, augmente de plus en plus chaque jour avec une nouvelle fureur. De nouvelles lois iniques attaquent en plein la constitution divine de l'Église : tous ses biens lui ont été confisqués ; mille cinq cents ecclésiastiques, puis cinq prélats, archevêques et évêques, saisis et mis en prison ; deux évêques ont été officiellement déposés, et un prêtre apostat a été sacrilégement élu évêque et consacré. Les séminaires, les maisons religieuses et les écoles catholiques sont fermés, les religieux et les religieuses chassés en exil ; les pères de famille opprimés par des amendes, privés de leurs emplois, jetés sur le carreau : tels sont les actes tyranniques de la persécution libérale en Prusse.

Nous donnons, dans l'*Appendice* de ce volume, l'Encyclique du Saint-Père, qui dépeint les faits les plus atroces de la persécution, et qui renouvelle les protestations déjà faites contre la force impie qui opprime les catholiques comme de véritables esclaves.

DISCOURS CCCXXIV.

Au Ristretto des élèves de Saint-Salvatore-in-Lauro : 22 février 1874.

M. l'abbé D. Raffaele Benaglia, directeur spirituel de ces élèves réunis en Congrégation spéciale, appelée pour cela Ristretto, *lut l'adresse suivante aux pieds de Sa Sainteté dans la salle dite de l'Angle :*

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Parmi les nombreuses afflictions de la plus haute gravité qui remplissent votre cœur d'amertumes dans ces temps de si profonde tristesse, il en est une qui certainement ne tient pas la dernière place : c'est celle de voir la jeunesse, objet de vos plus chères délices et de vos soins tout particuliers, prise comme point de mire des embûches et des menées des impies, et semblable à une jeune plante encore tendre, être agitée de part et d'autre par le tourbillon des scandales et des iniquités. Déjà une grande partie des jeunes gens, formés à de faux principes, imbus de doctrines impies, et privés de toute culture religieuse, nous offre le spectacle de l'ignorance et de la perfidie. Les suprêmes efforts des hommes d'iniquité sur la jeunesse doivent donc trouver une opposition terrible dans les efforts suprêmes du zèle sacerdotal, afin de préserver de la corruption générale les jeunes gens qui ont encore le bonheur de fréquenter les écoles chrétiennes. Dans ce but, après avoir choisi plusieurs élèves parmi ceux qui se distinguent surtout par leur bonté, leur bonne conduite, leurs progrès et leur assiduité au travail dans les écoles dirigées avec une abnégation héroïque et une grande science par les Frères des écoles chrétiennes de Saint-Salvatore-in-Lauro, on a institué une congrégation spéciale que l'on a mise sous la garde du Cœur adorable de Jésus. Le but de cette congregation est de former à une piété solide l'esprit des jeunes gens qui en font partie, de les mettre sur le sentier des plus belles vertus, et puis afin que, travaillant à leur perfection et à leur salut à eux-mêmes, ils exercent aussi dans leur condition et selon leurs propres forces un véritable

apostolat suivi d'heureux effets, soit dans les écoles mêmes, soit dans l'emploi où il plaira à Dieu de les placer. Une mission si sublime ne pourra manquer de réussir, Très Saint-Père ; une fin si noble sera certainement couronnée, du moment où vous daignerez jeter un regard bienveillant sur cette institution, du moment où vous nous direz un mot d'encouragement et nous fortifierez par votre bénédiction. Oh ! oui, ces jeunes gens sur qui descendra la bénédiction du Vicaire de Dieu seront, en ce qui les concerne, comme un élément qui contribuera à sauver la société corrompue et à la rétablir. »

Sa Sainteté répondit .

Vous m'avez dit que le but de votre congrégation est d'établir dans vos âmes une union plus étroite avec le Cœur de Jésus, tant par la pratique de vertus particulières que par l'accomplissement plus exact de vos devoirs. J'approuve et je loue vos bonnes dispositions ; et pour vous encourager encore, je vous rappellerai certains faits que nous lisons dans l'Évangile.

Dans deux circonstances différentes, Jésus-Christ a proféré ces paroles pleines de puissance : *Ego sum*, dans l'une pour frapper de terreur, dans l'autre pour consoler. La première fois, ce fut lorsque ses ennemis l'entourèrent dans le jardin des Oliviers pour le prendre et le conduire devant les Juifs, afin de le faire condamner, et le crucifier ensuite sur la montagne du Calvaire. Les Juifs, qui le cherchaient, se présentèrent devant lui sans le connaître. Jésus-Christ leur demanda : Qui cherchez-vous? Ils répondirent : Jésus de Nazareth. Jésus-Christ leur dit aussitôt : *Ego sum :* « c'est moi ». Ce mot suffit pour les renverser par terre, à demi-morts de frayeur. Et si le divin Sauveur n'avait pas eu la volonté libre de se faire prendre pour mourir pour le salut des hommes, il aurait pu faire rester ses bourreaux étendus morts par terre. (Joann., XVIII, 4-8.)

La seconde circonstance où Jésus-Christ proféra ces

deux mots : *Ego sum*, ce fut lorsqu'il alla, pendant la nuit, sur les eaux de la mer. Ses disciples se trouvaient dans leur barque occupés à pêcher. Or en voyant tout à coup un homme marcher sur les eaux, ils crurent que c'était un fantôme, et tous, saisis de frayeur, ils commencèrent à pousser les hauts cris (Marc., VI, 48-50). Pour les calmer, Jésus-Christ leur dit alors : *Confidite, ego sum* : « Rassurez-vous, c'est moi. » C'est aussi ce que les bonnes mères ont coutume de dire (et peut-être les vôtres l'auront-elles dit déjà bien souvent), lorsque les petits enfants vont au lit le soir, et commencent à avoir peur : « Ne craignez pas, je suis ici. »

Quant à vous, chers petits enfants, voici comment vous devez vous conduire envers Jésus-Christ : lorsque, le soir, approche l'heure de votre repos, mettez-vous à genoux auprès de votre lit, et après vous être recueillis un moment, demandez à Jésus-Christ, dans le secret de votre cœur : « Qui comble nos âmes de tant de bienfaits ? » et Jésus-Christ vous répondra : *Ego sum ;* « c'est moi ! » C'est moi qui vous préserve des dangers ; c'est moi qui vous suggère de bonnes inspirations ; c'est moi qui vous maintiens dans la bonne éducation que vous recevez de vos parents et de vos instituteurs. De cette manière, vous vous sentirez le cœur de plus en plus enflammé d'amour et de reconnaissance envers Jésus-Christ, et vous resserrerez de plus en plus votre union avec lui ; c'est ainsi que vous mériterez de nouvelles grâces, de nouvelles faveurs, et que vous pourrez parvenir à l'état d'adolescence après avoir fait l'acquisition de nombreuses vertus et vous être pénétrés de la crainte de Dieu.

C'est là ce que je désire pour vous ; et c'est dans ce but que je vous donne ma bénédiction. Puissiez-vous, après avoir bien vécu aux yeux de Dieu et des hommes, entendre Jésus-Christ vous répéter encore une fois à

l'heure de votre mort : *Ego sum ;* et vous le répéter, non pas avec la rigueur d'un juge, mais avec l'amour d'un père. Je bénis vos directeurs et vos instituteurs ; et vous, portez cette bénédiction à vos familles et à tous vos parents, afin que le Seigneur les conserve toujours dans le sentier de la vertu, et leur fasse mériter avec vous la gloire du paradis.

Benedictio, etc.

DISCOURS CCCXXV.

Aux femmes du peuple associées au Cercle du Sacré-Cœur-de-Marie : 1er mars 1874.

Ce cercle comprend les femmes, qui y sont associées, des paroisses de Saint-Laurent-in-Lucina, de Saint-André-delle-Fratte et de Sainte-Marie-in-Via. Il y avait à cette audience plus de quatre cents associées, ayant à leur tête tous les officiers du bureau de présidence de la Société primaire catholique promotrice des bonnes œuvres, le conseil spécial du cercle avec la vice-présidente, Mme la marquise Giovanna Raggi, et l'assistant ecclésiastique, D. Tancredo Fausti. Mme Maria Valenziani Giovennale, secrétaire, donna lecture de l'adresse suivante :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Les femmes ici présentes, qui ont l'inexprimable consolation et l'honneur insigne d'être admises en votre auguste présence et de se prosterner aux pieds de Votre Sainteté, Très Saint-Père, constituent le Cercle des femmes du peuple, établi sous l'invocation du Sacré-Cœur-de-Marie dans les paroisses de Saint-Laurent-in-Lucina, de Saint-André-delle-Fratte et de Sainte-Marie-in-Via.

« Ce Cercle est un de ceux qui ont été formés, comme Votre Sainteté le sait très-bien, par la Société primaire promotrice des bonnes œuvres, dans le but de maintenir ferme dans les dogmes et les préceptes de la sainte Église catholique les femmes de la classe du peuple, aujourd'hui surtout, plus que jamais, assaillies par les menées infernales de la révolution et de la démagogie ; et l'histoire contemporaine ne nous apprend malheureusement que trop quel fruit ont produit les moyens iniques que l'on emploie.

« Pour nous fortifier et nous faire atteindre plus facilement le but important vers lequel tend la Société promotrice, et afin que dans ces femmes du peuple apparaisse dans toute sa beauté le type de la femme digne de louange, c'est-à-dire uniquement la femme qui craint le Seigneur, daignez, Saint-Père, les bénir chacune en particulier ; bénissez aussi toutes les œuvres dont s'occupe le Cercle, les dames ici présentes, ainsi que MM. les curés si pleins de zèle et le digne ecclésiastique assistant, formant tout le Conseil spécial de notre Cercle. »

Le Saint-Père répondit :

J'ai déjà répété plusieurs fois que pour surmonter les calamités des temps présents, il faut nécessairement recourir au plus tôt à Dieu, et ne jamais cesser de lui adresser de ferventes prières. Aujourd'hui que les dangers se multiplient et que de toutes parts l'on dresse des piéges à notre sainte religion, il devient nécessaire d'ajouter un zèle actif à la prière pour procurer le salut des âmes.

Je me réjouis donc avec vous, et je vous félicite de l'engagement de la plus haute importance que vous avez contracté de faire tous vos efforts pour maintenir la pureté de foi, soit dans les familles, soit parmi ces nombreuses jeunes filles dont vous avez pris la direction dans les écoles où on les instruit sur tout ce qui regarde l'éducation qui convient à votre sexe.

Pour maintenir cette foi dans le cœur des jeunes filles, il est absolument nécessaire de les éloigner de cer-

taines écoles où l'instruction est empoisonnée, et cela parce que les maîtres ont l'esprit et le cœur corrompus, et qu'ils prennent l'engagement infernal de corrompre aussi l'esprit et le cœur de la pauvre jeunesse que leur confient des parents qui ne supposent aucun mal. De tels instituteurs surpassent encore de beaucoup en malice les Scribes et les Pharisiens. En parlant des Scribes et des Pharisiens, le divin Sauveur disait aux foules qui l'écoutaient : « Faites ce qu'ils vous disent, mais ne faites pas ce qu'ils font. » Ils disent, mais ils ne font pas. S'il s'agit des nouveaux maîtres qui enseignent aujourd'hui, il faut que tout le monde sache qu'on ne se méfiera jamais assez, non seulement de leurs exemples, mais aussi de leurs enseignements. Et c'est ici que vous devez clairement reconnaître toute la nécessité d'unir l'action à la prière.

Or, c'est précisément ce que vous faites. Ne vous lassez point, ne vous relâchez jamais dans l'engagement noble et sacré que vous avez contracté. Vous rencontrerez des difficultés, vous trouverez des oppositions ; mais rappelez-vous que les délices spirituelles du Thabor, dont parle l'Évangile de ce matin, ne sont pas, généralement parlant, pour le chrétien qui combat, car il doit toujours s'attendre aux assauts du prétoire de Pilate, et c'est alors qu'il faut résister.

Vous avez dit dans votre adresse que vous vous proposez, avec le secours de Dieu, de sauvegarder les âmes confiées à vos soins contre les erreurs *contemporaines*. Et moi, pour vous encourager encore à triompher de ces erreurs, je vous propose les exemples *contemporains* de constance et de fermeté d'une si grande partie du clergé catholique d'Allemagne, du Brésil, de la Suisse et d'ailleurs. C'est un grand, c'est un bel exemple ; imitez-le. Mais ne vous contentez pas de l'imiter : racontez aussi cer-

tains faits aux jeunes filles qui sont l'objet de vos sollicitudes, afin de les encourager elles-mêmes à demeurer fermes et à conserver au fond de leur cœur le précieux trésor de la foi en Jésus-Christ. Dites-leur que des lois impies préparent la destruction du sacerdoce de Jésus-Christ en Allemagne, et qu'un nombre considérable d'évêques, d'ecclésiastiques et de bons laïques subissent les peines les plus graves, parce qu'ils ne veulent pas renoncer à leur foi. Dites-leur qu'au-delà des mers la rage maçonnique a pu réussir à faire emprisonner un évêque et à faire maltraiter les autres, toujours en haine de la religion. Dites-leur que, dans une vaste contrée, un grand nombre de fidèles, qu'on voulait violemment soustraire à l'exercice de leurs pratiques religieuses, ont préféré faire le sacrifice de leur vie plutôt que de renoncer aux traditions catholiques.

Avec de tels exemples sous les yeux, retrempez-vous dans l'exercice de la prière, en même temps que vous redoublerez de courage pour défendre vos propres enfants et tant d'autres jeunes filles, objet de votre sollicitude maternelle, contre toutes les embûches et tous les efforts de l'enfer.

En attendant, je prie Dieu de vous bénir et la bienheureuse Marie de vous protéger, parce que, sans cette bénédiction et ce secours, tous vos efforts demeureraient inutiles et ne produiraient aucun fruit. Par cette bénédiction que je vous donne au nom de Dieu, vos œuvres, je l'espère du moins, recevront un principe de vie, qui sera pour vous un sujet de consolation dans ce monde et le gage d'une paix éternelle dans l'autre.

Benedictio, etc.

— Nous avons dit, un peu plus haut, quelques mots au sujet de la persécution contre l'Église catholique dans le Brésil et en Prusse. Il faudrait plus que quelques mots pour raconter les faits lugubres dont veut parler le Saint-Père lorsqu'il fait allusion aux massacres des

catholiques en Pologne. Nous les développerons en nous servant ici des paroles de l'*Unità cattolica* du 25 février, qui, après avoir soigneusement consulté les journaux polonais-français les mieux accrédités, s'exprime ainsi:

« Avant d'entrer en matière, nous rappelons au lecteur qu'il existe en Russie deux rites différents pour les catholiques : le rite latin et le rite oriental ou grec-uni, dont l'origine remonte jusqu'au concile de Florence. Nonobstant quelques légères différences, les catholiques du rite grec-uni, qu'il ne faut pas confondre avec les vieux-catholiques, sont en communion avec Rome et pleinement soumis au Souverain-Pontife. La Russie, profitant des diverses préoccupations de l'Europe, et désirant en finir avec le catholicisme, commence par les grecs-unis, qu'elle croit plus faciles à assujettir, et leur déclare une guerre ouverte. Non contente d'avoir substitué à l'évêque un prêtre administrateur pour le diocèse de Chelmsk (royaume de Pologne, le seul diocèse qui reste aux grecs-unis après ces persécutions), elle usurpe de plus en plus sur les droits de ces bonnes gens et les massacre. Et pour jeter de la poudre aux yeux des puissances européennes, lesquelles aiment à être trompées, on a proclamé dernièrement une amnistie générale pour les émigrés polonais.

« Sur le déclin de 1873, le prêtre Popiel, chargé de l'administration du diocèse de Chelmsk, adressa une circulaire à tous les curés du rite grec-uni, ordonnant d'omettre à la messe les prières pour le Pape, et de considérer le Czar comme chef de l'Église. Sur les mêmes entrefaites, des commissaires étaient expédiés de toutes parts. Ces commissaires convoquaient les habitants des communes et annonçaient que le Czar, leur maître bienfaisant, plein de tendresse pour eux, lui qui les avait enrichis de nouvelles possessions, délivrés de la servitude, émancipés de la servitude du joug des seigneurs polonais, etc., etc., désirait les voir débarrassés de leurs usages d'*importation occidentale*, c'est-à-dire des pratiques latines. Les commissaires russes ajoutaient qu'il fallait accepter les nouveaux changements avec reconnaissance ; et puis, pour donner un peu de force à leurs paroles, de nouveaux détachements de gendarmes et de soldats de l'infanterie arrivaient chaque jour dans les provinces. Le plan de la persécution était bien déterminé : on commençait par les trois districts du Nord, ceux de Stedleck, de Bialsk et de Lanowsk, pour venir ensuite au Midi *afin de rétablir l'ordre*. Jusque-là, la persécution s'était limitée à empêcher quelques prescriptions du rituel, l'usage des cloches, des orgues, des ostensoirs, etc., etc. Mais du coup elle vint frapper le centre même de la foi : il fallait choisir entre le martyre et le schisme.

« La majeure partie des curés refusèrent d'obéir. Ceux qui prétendent (c'est ainsi que s'expriment les organes officiels du gouvernement) rester dans leurs paroisses sont emprisonnés et envoyés en Sibérie ; les autres qui repoussent les changements, mais qui consentent à se démettre, ont au contraire *la liberté* d'aller dans la Galicie ; enfin les quelques-uns qui ont apostasié, après avoir été chassés par le peuple, ont été remis à leur poste par le gouvernement, et sont défendus par les baïonnettes. Celles-ci sont également au service des *popes* schismatiques que le gouvernement a envoyés à la place des prêtres exilés. Dans les trois districts du Nord ont été arrêtés les prêtres dont nous donnons ici les noms : Léon Terliklewicz, André et Léon Horoszewicz, Fauste Hanytkiwiez, Stanislas Lacki, Michel Szulakiewiez, Antoine, Louis et Xéverin Zathalik, Porphidus Dyakowski, Henri et Louis Kalinsk, Joseph Kurmanawiez, Léon, Jean et Paul Szymanski. Les habitants, du reste, n'hésitèrent point à suivre leur clergé. Ils répondirent qu'ils ne voulaient point de changements ; qu'ils n'auraient point accepté des prêtres schismatiques; qu'ils ne fréquenteraient point les églises profanées, et qu'ils protesteraient contre toute violence.

« En effet, le 13 janvier (qui correspondait à notre premier de l'an) les églises se trouvèrent vides. Quelques-unes furent fermées ; on en cacha les clés, et l'on refusa de les consigner aux intrus et à ceux qui avaient accepté les changements. Le gouvernement résolut de ne pas tolérer cette opposition. Une colonne de mobiles fut immédiatement formée, et le colonel Bek de Siedlect en prit le commandement ; deux bataillons d'infanterie et cent cosaques se joignirent à elle pour en faire partie,

« *Massacres de Dzielow.* Cette colonne, renforcée par le chef du district de Radzyn, un certain Kotof, se rendit au village de Dzielow, pour répondre au zèle du curé apostat Welinovicz, qui l'y avait appelée. Déjà ce prêtre apostat avait célébré la messe selon les nouveaux ordres impériaux, et il trouvait de l'opposition parmi ses paroissiens. Ceux-ci se réunissaient pendant la nuit, et on dit que les habitants de la paroisse voisine de Dolhi se joignaient à eux. Pendant que l'apostat s'avançait vers l'église à la tête de l'armée, les paysans sortirent de leurs maisons, eux et leurs familles ; tous se réunirent dans le cimetière, protestant contre la violence que l'on voulait faire à leur foi. Le chef du district, Kotof, s'avança alors vers eux et leur demanda les clés de l'église. Il commença par leur intimer d'accepter les changements ordonnés, non pas de la part du Czar, mais de la part de Popiel, administrateur du diocèse. Les paysans refusèrent. On ordonna

aussitôt aux cosaques d'avancer et de frapper de leur knout les héros chrétiens ; mais comme cela ne suffisait pas encore, les soldats tirèrent leurs sabres et en frappèrent les intrépides champions de la foi catholique. Plusieurs furent blessés, mais personne ne tomba. L'infanterie s'avança alors, et les soldats firent feu, mais en l'air. Mais les catholiques répondirent : « Ne nous faites pas peur : si vous voulez nous « arracher notre foi, vous n'avez qu'à tirer sur nos poitrines, car nous « n'apostasierons jamais. »

« Cette fois les soldats firent feu tout de bon : cinq hommes tombèrent morts ; c'étaient : Chivedoro Bocian, André Harytoniuk, Ivan Ramaniuk, Paul Kosak et Semon Paluk ; vingt-huit autres furent blessés. Alors s'engagea un démêlé où tous les officiers furent blessés ; le chef du district eut un bras rompu ; un cosaque fut tué dans la cour d'un habitant. En tout dix-huit soldats furent blessés : mais l'armée ayant eu le dessus, on fit un grand nombre de prisonniers que l'on chargea de chaînes. Les autres habitants furent fouettés : les hommes reçurent cinquante coups chacun, et les femmes vingt ; les enfants mêmes ne furent pas épargnés. Cela fait, la colonne se dirigea vers d'autres villages.

« La paroisse située sur les bords du Bug refusa également d'apostasier. Les paysans fermèrent plusieurs églises et abandonnèrent les autres ; refusant de reconnaître le *pope*, ils ensevelissent eux-mêmes leurs morts et baptisent leurs enfants. Comme peine de leur désobéissance, on leur imposa une amende de 40 fr. par tête, que tous furent obligés de payer, même les plus pauvres.

« *Srosthi*. Le curé de cette paroisse, lequel avait apostasié, fut pris d'un tel remords, qu'il se pendit par une corde. Le gouvernement envoya immédiatement un prêtre schismatique, à qui les habitants défendirent l'accès de l'église. Le dimanche 18 janvier, correspondant au 5 janvier de notre calendrier, le prêtre schismatique eut recours aux agents du gouvernement pour entrer par la force ; et pendant que le peuple se pressait contre la porte, il en resta suffoqué. On appela aussitôt les soldats qui en vinrent aux mains avec les habitants ; dix-huit de ceux-ci furent blesés, quinze chargés de chaînes et envoyés en exil ; on frappa les autres à coups de verge : les hommes en reçurent quarante, les femmes vingt et les enfants dix.

« *Paroisse de Pratoline*. Le gouverneur de Palatinato de Podlas ordonna à M. Kutania, commandant du district de Bialsk, de se rendre dans cette paroisse importante, de prendre les clés de l'église et d'y établir un curé schismatique. Arrivé sur les lieux, il trouva neuf cents hommes réunis auprès de l'église. Ne voulant pas faire usage de la

violence, il retourna chez lui, informant toutefois le gouverneur de ce qu'il ne pouvait pas faire exécuter les ordres qu'il avait reçus. Le gouverneur envoya alors trois bataillons, qui trouvèrent les habitants réunis au même endroit et en nombre plus considérable encore. Le capitaine voulut haranguer la foule ; personne n'obéit. Les soldats firent feu : quinze hommes tombèrent morts, et quarante furent blessés. Mais la victoire morale demeura aux confesseurs de la foi. Les Russes durent partir sans avoir rien pu obtenir.

« Jusqu'ici le gouvernement russe n'a officiellement ni démenti ni confirmé dans ses journaux aucun de ces faits. Et pourtant les puissances européennes auraient bien droit d'en demander quelques explications, non seulement au nom de la religion, mais aussi au nom de la civilisation. »

L'*Osservatore romano* du 10 mars ajoute :

« Nous empruntons au *Czar*, journal de Cracovie, quelques détails relatifs à la persécution que souffrent les Grecs-Unis ruthéniens de la part du gouvernement russe. A Pratoline, quinze personnes ont été tuées et quarante blessées ; parmi ces dernières, vingt sont mortes par suite de leurs blessures, et les autres courent encore les risques de perdre la vie. La conduite du peuple est admirable. Après la décharge faite par les soldats, les blessés furent portés dans une maison de Pratoline où les mères, les femmes et les filles des moribonds accoururent pour les soigner. Surmontant la faiblesse de leur sexe, elles ne firent entendre aucune plainte à la vue d'un pareil spectacle, et pas une larme ne s'échappa de leurs yeux. Tristes et abattues au premier aspect, elles semblaient cependant se glorifier de la mort et des souffrances de leurs proches pour la défense de la foi. Parmi toutes ces âmes fortes, une seule, au premier aspect d'un spectacle si lugubre, ne put retenir ses larmes ; mais elle fut bientôt reprise par les autres : « Rappelez-vous, chère amie, lui dirent-elles, qu'il s'agit ici de notre « sainte foi. » Il n'en fallut pas davantage pour arrêter les larmes et calmer la douleur.

« Etienne Czudsejak et son fils furent les premiers qui, n'ayant pas été blessés dans la décharge des soldats, se présentèrent à eux en disant : « Tirez encore, car nous aussi, nous voulons mourir pour la « foi. » Le fils fut immédiatement frappé au crâne ; et si quelqu'un plaignait le père de n'avoir plus d'enfant, il répondait tranquillement : « Je suis content et heureux. J'avais un fils unique, et je le vois avec « joie mourir pour la plus noble et la plus sainte des causes, pour la dé- « fense de la foi. » Un autre qui, après plusieurs décharges, n'avait reçu aucune blessure, se plaignait aux soldats et leur disait : « Mais

« qu'ai-je donc fait de mal? Pourquoi ne m'avez-vous pas donné la « mort? »

« Telle est la conduite admirable que l'on remarque partout; on lit sur le visage des habitants le calme, la joie, la satisfaction de quiconque remplit son propre devoir, et souvent on entend répéter : « C'est ainsi que nous avons commencé, c'est ainsi que nous conti- « nuerons. »

« Le commandant Kutanin, l'un de ceux qui remplissent à demi la charge de faire apostasier, convoqua les habitants de Homaron et de Wolka, et leur dit : « Si vous n'embrassez pas le nouvel état de choses, « vous paierez de fortes contributions, et vous serez contraints de loger « les soldats. » Ils lui répondirent : « Nous le ferons, parce que notre « religion nous dit d'obéir aux autorités toutes les fois que Dieu n'est « pas offensé ; mais notre foi sera immuable, et nous sommes tous prêts « à donner notre vie pour elle. »

« Il paraît que les schismatiques eux-mêmes sont mécontents d'une telle manière de procéder envers les catholiques. On dit que l'archevêque schismatique de Varsovie et l'abbé de Jabbloon de Padlas se sont plaints, à la cour de Saint-Pétersbourg, à ce sujet. Mais on dit aussi qu'ils ont été sévèrement réprimandés par le ministre du culte, le comte de Tolstoj. »

Il semblait que le supplice du martyre fût désormais réservé aux prêtres et aux chrétiens vivant au milieu des barbares de l'Asie et des sauvages de l'Amérique et de l'Afrique, et voilà que de nos jours l'Europe civilisée nous en donne des exemples d'une telle cruauté. Mais en revanche, l'héroïsme de ces chers et fidèles chrétiens remplit le cœur de joie et d'admiration!

DISCOURS CCCXXVI.

A la Pieuse-Union des dames catholiques de Rome : 4 mars 1874.

Cette Pieuse-Union, qui comprend tout ce qu'il y a de noble et de distingué parmi les dames romaines, fut reçue

en audience dans la salle ducale. Son Ex. Mme la marquise Antici Mattei lut l'adresse suivante :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Depuis longtemps la Pieuse-Union des femmes catholiques de Rome désirait venir se prosterner à vos pieds, et ce désir était un besoin procédant d'un véritable devoir.

« Nées dans cette Rome qui vous appartient et qui est le centre du catholicisme, nous sommes vos filles à double titre : d'abord parce que nous sommes catholiques, et ensuite parce que nous sommes Romaines. Le devoir de nous tenir étroitement unies à vous, de nous associer à vos douleurs et de partager vos souffrances est donc un devoir sacré, et plus sacré encore pour nous que pour toutes les autres catholiques du monde. Grâces à Dieu, nous croyons bien n'avoir jamais manqué à ce devoir ; mais nous sentions le besoin de vous le dire. Voilà pourquoi nous sommes venues.

« Lorsque Jésus-Christ, poursuivi par la synagogue qui voulait le mettre à mort, eut accepté l'hospitalité que lui offrait Lazare, il loua la femme qui lui lava les pieds avec un onguent précieux, et les lui essuya avec ses cheveux ; et lorsqu'il montait sur le Calvaire, portant sa croix sur ses épaules et allant mourir pour le salut de ceux-là mêmes qui le mettaient à mort, il ne rejeta pas la piété de ces femmes qui, ne pouvant le sauver, voulaient au moins soulager ses souffrances en compatissant avec lui et lui protester qu'elles n'avaient aucune part au forfait sacrilége de leur patrie. Vous, Très Saint-Père, vous êtes le Vicaire de Jésus-Christ ; la société moderne persécute Jésus-Christ dans votre personne : permettez donc que d'autres femmes vous accompagnent sur la route du Calvaire.

« Unies par les liens de notre sainte religion dans les temps si tristes que nous traversons, et ayant pour but de faire un peu de bien au sein de la société travaillée par l'immoralité, votre bénédiction a toujours été pour nous un encouragement dans notre entreprise difficile, et grâce à elle, nos fatigues n'ont pas été stériles. Les écoles que nous avons ouvertes ont prospéré ; nous avons recueilli de pauvres petites filles pour leur donner une éducation religieuse ; nous avons procuré du travail aux jeunes filles honnêtes ; nous sommes venues au secours de familles pauvres ; nous avons visité les malades, essuyé les larmes des affligés, et, autant qu'il a dépendu de nous, nous n'avons jamais renvoyé quiconque est venu réclamer notre secours. Tout cela n'est point notre œuvre, Très Saint-Père : ce sont les œuvres

de Dieu ; et voilà pourquoi nous les rappelons ici avec reconnaissance. Mais aujourd'hui comme autrefois, nous désirons ardemment recevoir votre bénédiction, afin de persévérer dans le bien que nous avons entrepris.

« Mais permettez, Très Saint-Père, que nous vous fassions encore une prière. En venant auprès de vous, nous sommes venues animées de la plus grande confiance envers notre Père pauvre et prisonnier. Si le monde catholique vous offre ses richesses, nous, qui vous appartenons à plusieurs titres, nous voulons nous unir à lui et vous prier d'accepter l'obole de notre amour filial. A cause des circonstances des temps, c'est véritablement une obole, qui n'a pas d'autre prix que celui d'être offerte par des cœurs qui vous aiment et qui souffrent de ne pouvoir donner davantage. Si vous ne considérez pas le don, Très Saint-Père, mais bien plutôt le cœur qui vous l'offre, notre désir le plus ardent sera accompli, et nous rentrerons dans nos familles, fortifiées par votre bénédiction que nous implorons humblement prosternées à vos pieds. »

Le Saint-Père répondit :

Votre présence ici, la démarche que vous avez faite pour pénétrer jusque dans le Vatican et vous réunir dans cette salle, me rappellent un oracle infaillible du Saint-Esprit, qui déclare en termes exprès qu'il vaut beaucoup mieux habiter dans la maison de deuil, au milieu des soupirs et des larmes, que dans les palais somptueux où l'on célèbre des banquets et des réjouissances, et où l'on se livre à toute sorte de débauches : *Melius est ire ad domum luctus, quam ad domum convivii.*

C'est là, bien chères filles, un oracle divin que vous avez voulu mettre en pratique. Vous avez préféré mettre le pied sur le seuil du Vatican plutôt que d'aller ailleurs chercher des divertissements et des distractions, ou faire certaines promenades plus ou moins permises. Ce n'est pas le respect humain qui vous aurait retenues. Peut-être quelqu'un aurait-il pu vous demander d'un air cynique : Qu'est-ce que vous allez voir au Vatican?...

Mais vous, avec une franchise semblable à celle de Joseph d'Arimathie lorsqu'il se présenta devant Pilate, et que *audacter petiit*, vous avez répondu : « Nous allons voir le Vicaire de Jésus-Christ, le Souverain-Pontife, et lui rendre nos hommages ; et puisque le Vatican est devenu, lui aussi, une maison d'affliction et de larmes, nous allons soulager l'affliction du Pontife en lui racontant tout ce que nous faisons pour sécher les larmes de la veuve, pour soulager le pauvre dans ses besoins et l'infirmité de ses douleurs ; pour arracher certaines âmes de la voie du péché, en préserver d'autres de la corruption à laquelle elles sont comme entraînées ; en un mot, nous voulons consoler le cœur affligé de notre Pontife en lui disant tout le bien que nous avons fait. »

Et moi, je crois qu'il sera très à propos de suggérer ici à votre charité une autre œuvre pie, une œuvre toute de miséricorde, une œuvre toute spirituelle.

Les jours du carnaval sont passés. Je vois bien que pendant ces jours de grandes clameurs, la majeure partie de ceux qui couraient aux divertissements immodérés, et quelquefois illicites, appartenait à la classe de ceux qui sont passés par *la brèche fatale* et sont venus souiller les rues de la capitale du monde catholique. Je le sais, mais il y a aussi une certaine partie du peuple indigène qui n'a pas manqué de se livrer à de bruyantes débauches, de même que d'autres personnes d'une condition plus élevée n'ont pas manqué d'adhérer à la sentence du poète païen :

Nunc pede libero pulsanda tellus,

et de s'adonner sous des voûtes dorées à des plaisirs et quelquefois à des spectacles scandaleux, préférant ainsi la maison de plaisir à la maison de deuil.

C'est ici que vous aurez, vous et vos associées, un vaste champ pour exercer votre zèle, soit auprès des

personnes de vos familles, soit auprès d'autres personnes, selon que vous le jugerez plus convenable, en leur disant que de tels faits ne conviennent pas lorsque l'Église est soumise à la persécution la plus hypocrite, lorsque les évêques, les prêtres, les religieux, les épouses de Jésus-Christ sont condamnés à la prison, à l'exil, à la spoliation et aux amendes, et sont menacés de peines plus graves encore. Dites avec cet esprit de charité que Dieu lui-même vous inspirera, ah ! dites-leur que *melius est ire ad domum luctus, quam ad domum convivii*, il vaut mieux aller à la maison de deuil qu'à la maison de festin ; car les temps où nous vivons et le triste spectacle qui se présente sous nos yeux nous invitent à pleurer et nous font oublier les jours de réjouissance.

La société est bouleversée, et lorsque ceux qui gouvernent (et qui gouvernent assez mal) sont incertains de l'avenir, pendant qu'ils prennent chaque jour des mesures toutes plus mauvaises les unes que les autres, une âme chrétienne devra-t-elle se livrer à des joies mondaines, et répéter en quelque sorte avec les impies : *Edamus et bibamus, cras enim moriemur ?* Oh ! que Dieu ne permette pas qu'il en soit ainsi.

Bien chères filles, armez-vous, oui, armez-vous d'un nouveau courage, et rappelez-vous les exemples que vous ont donnés deux femmes romaines (1), femmes fortes dans toute la force du terme, qui sont mortes dans la première moitié de ce siècle, l'une en 1825, l'autre en 1836 ; les causes de leur béatification sont déjà commencées.

La première a passé sa vie dans l'accomplissement des actes d'une charité et d'une patience que lui fit exercer très-particulièrement une personne qui, plus que toute autre, lui était intimement attachée, et pour laquelle elle

(1) Sa Sainteté fait allusion à Élisabeth Canori-Mora et Anne-Marie Taigi.

adressa de nombreuses prières au ciel, sans que ses prières pussent opérer un changement dans le cœur de cette personne, ni l'amener à faire pénitence. Mais lorsqu'elle fut enfin dégagée des liens de cette vie et appelée à jouir de Dieu dans le ciel, elle put de là-haut obtenir la conversion de la personne qui était restée sur la terre. Sa conversion fut bien sincère, puisque cette personne quitta le monde pour prendre l'habit du patriarche saint François.

La seconde, morte, elle aussi, en odeur de sainteté, et dont une fille vit encore, se consacrait tout entière aux travaux domestiques et à la prière. Dieu lui accorda des faveurs extraordinaires, et en particulier la connaissance de faits à venir qui se sont vérifiés, et que l'obéissance l'a obligée de révéler, mais sans qu'elle ait jamais perdu cet esprit d'humilité, cette simplicité qui est la condamnation de notre siècle, de ce siècle où prédominent le mensonge, l'orgueil et la matière.

Que ces exemples vous soient un encouragement pour servir Jésus-Christ avec une nouvelle ferveur et pour prendre la défense de sa cause. Et puis, d'autres exemples souvent répétés doivent aussi produire sur vous une crainte salutaire: ce sont les exemples multipliés de la mort que font tant d'hommes qui, ayant passé leur vie *in domum convivii*, dans la maison de la joie, se trouvent au dernier moment tourmentés par les angoisses les plus terribles, sans pouvoir se soulager par les secours de l'Église à laquelle ils ont été rebelles, ni par l'assistance de ses ministres qu'ils ont méprisés, donnant ainsi une preuve de la terrible menace de Jésus-Christ : *Quæretis me et non invenietis, et in peccato vestro moriemini* (Joan., VIII, 21) ; vous me chercherez sans me trouver et vous mourrez dans votre péché.

Quant à vous qui cherchez Jésus-Christ avec tant de

sollicitude pendant votre vie, vous pouvez bien être certaines de le rencontrer aussi à l'heure de votre mort; et si vous trouvez qu'il soit pour vous un père plein d'amour qui vous bénit dans le temps, vous trouverez aussi qu'il sera pour vous l'objet le plus doux des plus abondantes bénédictions dans les tabernacles éternels.

Benedictio, etc.

— Mme la comtesse de Corcelles, ambassadrice de France, était présente à cette audience.

DISCOURS CCCXXVII.

Aux premiers associés de l'Académie philosophique de médecine (*filosofico-medica*) **de Saint-Thomas-d'Aquin : 8 mars 1874.**

---

*Voici comment s'exprime, dans l'*Unità cattolica *du* 18 *mars, le fondateur de l'académie* filosofico-medica *de Saint-Thomas-d'Aquin, M. le professeur Alfonso Travaglini de Vasto, au sujet de cette audience pontificale :*

« Le 9 courant, à six heures trois-quarts du soir, j'eus l'honneur de présenter à notre Saint-Père le Pape Pie IX, en audience particulière, une commission spéciale formée de différents membres de l'académie. Après nous avoir reçus avec son amabilité ordinaire, et nous avoir admis au baiser de la main, le Saint-Père m'adressa quelques paroles affectueuses, disant qu'il avait appris mon nom et l'idée de cette académie dans le journal dirigé par V. S. Ill.me. Puis il me permit de lire cette adresse :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« En un jour aussi solennel que celui où l'on célèbre partout le sixième centenaire du grand docteur saint Thomas d'Aquin, c'est une

bien grande consolation pour nous de nous trouver réunis aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, pour offrir le tribut de notre foi et de notre science au Maître et au Docteur infaillible. Dans des temps aussi douloureux que les nôtres, lorsque le doute, l'incrédulité et l'indifférentisme tendent à briser les derniers liens des principes sains et de s'infiltrer malicieusement dans les esprits de la jeunesse studieuse, nous avons compris d'une manière plus sensible, Très Saint-Père, la nécessité de nous recueillir en votre présence et de puiser nos inspirations aux accents de votre parole.

« A partir du jour où il plut à Votre Sainteté d'encourager une réunion d'hommes de science par ces paroles mémorables : « Je voudrais vous voir résumer toute la science dans cette épigraphe : *Subjicite intellectum in obsequium fidei,* » il me vint à la pensée, Très Saint-Père, l'idée que l'on pourrait donner une unité stable à la renaissance catholique des sciences en Italie. Et puisque les règles philosophiques et naturelles ont eu leur synthèse admirable dans l'esprit sublime du Docteur Angélique, j'ai mis sous les auspices de ce grand docteur le noyau d'une académie *Philosofico-medica.* Mon vœu, que Votre Sainteté a bien voulu encourager jusqu'à trois fois par la bénédiction apostolique, a été vivement secondé dans l'espace de vingt-cinq jours par les intelligences les plus nobles et les plus sages de l'Italie, et aujourd'hui j'ai l'honneur insigne de déposer à vos pieds l'hommage de la nouvelle académie, déjà établie sous la présidence du commandeur Fortunato Rudel, et de vous exprimer les témoignages particuliers des cent membres qui la composent, puisque chacun d'eux me l'a imposé et m'en a fait un devoir spécial.

« Les statuts académiques déterminent, à l'article 11, le but de notre académie, qui est de proclamer et propager la vraie science philosophique et naturelle, conformément aux principes du grand docteur, au profit surtout de la jeunesse, en la préservant des doctrines fausses qui prédominent partout aujourd'hui.

« Puis l'article 19 des mêmes statuts impose à tout membre de l'académie le devoir d'attester chaque année devant ce Siége de vérité une soumission complète et absolue à l'infaillibilité de votre magister. Permettez donc, Saint-Père, que pour la première fois et au nom de tous les membres de la nouvelle académie, je vienne manifester d'une manière solennelle à Votre Sainteté un acte si digne de l'homme, si salutaire pour la raison et d'une si grande nécessité pour la science. En s'inclinant devant le Chef infaillible de l'Église, notre raison se soumet complètement à son autorité, et elle n'accomplit qu'un devoir strict en lui soumettant aussi tous ses droits. L'erreur seule tend à la captiver

en l'enveloppant des ténèbres du doute et de l'ignorance. Si donc nous sommes fortifiés par ce grand principe d'autorité, si nous sommes rassurés par votre parole infaillible, nous ne cesserons de donner aux jeunes étudiants en médecine la véritable science philosophique et naturelle. L'entreprise est difficile, surtout dans les temps si tristes que nous traversons ; mais votre bénédiction, ajoutée aux paroles d'encouragement que vous nous adresserez, pourra lui communiquer la vie, l'établir sur des bases solides et lui donner de l'accroissement.

« Agréez donc, Très Saint-Père, en un jour de si grande solennité, l'hommage de notre esprit avec l'affection de nos cœurs. Bénissez nos intentions, bénissez nos études. Votre bénédiction sera toute notre joie ; elle nous communiquera la force et la constance qui nous sont nécessaires, et satisfera pleinement à notre désir. Oui, bénissez, Très Saint-Père, bénissez tous les membres ici présents comme tous ceux qui sont absents ; bénissez nos familles, nos enfants, et obtenez-nous du Seigneur de vivre et de mourir toujours fidèles à sa loi et à son Église. »

Pendant cette lecture, le Saint-Père montra une attention toute particulière, donnant de temps en temps des marques d'une vive approbation ; et lorsqu'elle fut terminée, il répondit à peu près en ces termes : — Il fit comprendre qu'il ressentait en cette occasion une très-grande consolation, semblable à celle qu'il avait déjà éprouvée une autre fois lorsqu'on lui présenta les témoignages d'une commission de jurisconsultes. C'est là une nouvelle preuve, dit-il, que si les médecins et les jurisconsultes ont contribué à la ruine de la société, ces mêmes corps donnent aujourd'hui des preuves qu'ils veulent revenir à la vraie et saine doctrine, et se réunir autour de ce centre d'unité et d'enseignement. C'est aussi un bon témoignage qui démontre que ce n'est pas la totalité des médecins qui a dévoyé en embrassant en plein le matérialisme. Il dit que le matérialisme, loin d'être l'effet de la conviction, était au contraire une preuve d'immoralité et une excuse pour ne pas mener une vie catholique. Aujourd'hui le siècle

est tout entier dans la matière, et l'on ne soupire qu'après la matière. A Dieu, on veut y croire bien peu ; à l'Église on n'y croit pas, et à l'enfer pas du tout ! — « Que c'est heureux, ajouta-t-il, que l'on veuille revenir aux doctrines solides et fondamentales, et se grouper autour de saint Thomas comme autour du centre de la science ! — C'est bien, c'est bien, je vous en bénis de tout cœur ! — Un certain individu vint un jour chez moi, et osa me dire que si saint Thomas vivait aujourd'hui, il modifierait sa doctrine. Pauvre homme ! Il ne comprenait pas, celui-là, que les principes sont immuables, et que ce qui était vrai il y a bien des siècles doit encore être vrai maintenant ; il n'y a que le mode d'application de ces principes qui puisse différer. » — Il parla ensuite de la stabilité de la doctrine catholique et de la volubilité des utopies des protestants ; puis il reprit : « Oui, je désire que cette académie vive, qu'elle soit appuyée sur de bonnes bases, et qu'elle se développe. Elle puisera sa vie, elle trouvera sa fermeté dans les doctrines de saint Thomas ; quant à l'accroissement, elle le trouvera dans votre activité. » Puis il ajouta, le sourire sur les lèvres : « Je désire que vous soyez, non pas cent, mais mille, dix mille ; car vous pouvez faire beaucoup de bien à la société et lui procurer le bien véritable. »

— Ensuite Sa Sainteté voulut bien s'entretenir avec les membres de la députation sur différents sujets, donnant des marques de la plus grande bienveillance envers tous ces Messieurs qui avaient été choisis pour former une commission représentant tous les membres de l'académie. Les députés présents étaient : le Rév. P. Giovanni Maria Cornoldi, de la compagnie de Jésus ; Mgr Francesco Regnani, Dr Philippo Rudel, secrétaire de l'académie ; Dr Settimio Centamori, Dr Virgilio Rudel, Dr Gioacchino Pompilj, Dr Errico Sabatucci. Si quelqu'un désirait lire le Bref qne Sa Sainteté a daigné adresser au fondateur de l'académie pour approuver le diplôme de l'institut, il le trouvera dans la *Civilità Catholica,* livraison 584, p. 159, 19 octobre 1874.

DISCOURS CCCXXVIII.

Au collége Pio-Latino-Américain : 9 mars 1874.

Ce fut le R. P. Agostino Santinelli, recteur de ce collége, qui présenta les professeurs et les élèves devant Sa Sainteté. Un des élèves débita une poésie affectueuse, laquelle servit de thème à la réponse du Saint-Père, qui s'exprima à peu près en ces termes :

Il adressa quelques exhortations aux jeunes gens en se servant de ces paroles du divin Sauveur : *Beati qui lugent.* Il dit que pour combattre les ennemis de Dieu et de l'Église, il faut s'y préparer par la mortification et les sacrifices, et accepter les épreuves que Dieu nous envoie au milieu des tribulations actuelles. Pour faire du bien aux âmes, ajouta-t-il, non seulement au milieu des sauvages et des infidèles, mais aussi au sein des grandes villes civilisées, où se commettent certainement beaucoup plus de péchés, ils auront beaucoup à travailler, de nombreux ennemis à combattre, et beaucoup de vices à déraciner. Enfin il les encouragea à se former à la vertu et à la science pendant qu'ils en ont le temps et le loisir ; puis ayant ajouté quelques paroles d'exhortation et de confiance, il leur donna à tous la bénédiction apostolique.

— Outre l'obole des élèves, on offrit à Sa Sainteté la somme de 6,152 fr. recueillie dans le vicariat apostolique de Montevideo.

DISCOURS CCCXXIX.

Aux orphelines et aux élèves externes du conservatoire Torlonia : 11 mars 1874.

Plus de soixante orphelines et un très-grand nombre d'élèves externes remplissaient tout le bras nouveau des Loges. Lorsque Sa Sainteté eut pris place au milieu d'elles, la jeune orpheline Maria Mona donna lecture de cette adresse :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Si tous les fidèles de tout âge sentent le très-grand besoin de se réunir fréquemment aux pieds de Votre Sainteté renfermée dans cette prison du Vatican depuis bientôt quatre ans, le besoin que nous en éprouvons nous-mêmes, bien que nous soyons encore dans l'âge le plus tendre, ne le cède point à celui des autres.

« Nos pères et leurs frères dans la foi accourent ici et viennent en l'auguste présence de Votre Sainteté pour protester qu'à Rome, comme dans toutes les parties du monde, il y a un peuple catholique ; un peuple qui, malgré tous les assauts que la révolution, suscitée par Satan, ne cesse de livrer d'une manière de plus en plus cruelle à tous les catholiques pour détruire l'Église de Jésus-Christ, se maintient toujours constant dans la fidélité qu'il vous doit, à vous et aux enseignements de votre magistère infaillible. Et nous, Saint-Père, nous venons, nous aussi, vous assurer que les exemples de nos pères et de tous ceux qui nous instruisent et qui nous servent de modèle ne demeurent pas infructueux. En effet, nous professons comme eux l'attachement qu'ils montrent à notre sainte foi ; et le dévoûment qu'ils protestent avoir envers la chaire de Pierre, nous sentons, nous aussi, que nous le possédons au-dedans de nous-mêmes ; cet amour, enfin, qu'ils portent au Vicaire de Jésus-Christ, à notre angélique Pie IX, oh ! cet amour, nous sentons vivement que nous l'avons au fond de nos cœurs. Ils viennent vous témoigner, Saint-Père, qu'au milieu de la corruption de ce siècle il y a une troupe d'âmes fortes qui sont le soutien de la société actuelle ; et nous, nous venons vous dire qu'il y a aussi une autre troupe nombreuse qui croît pour le salut de la société future. Nos pères luttent avec vous

pour ceindre votre front de l'auréole glorieuse de la dernière victoire ; et nous, Saint-Père, nous croissons, dans le secret des asiles catholiques, à la pratique des vertus chrétiennes, attendant le moment de pouvoir y tresser pour votre vénérable vieillesse des guirlandes fleuries de saintes œuvres dans le repos de la paix à venir.

« Mais parmi tous les sujets d'encouragement qui nous excitent au bien, celui de vos vertus héroïques que nous vous voyons pratiquer est sans contredit le plus puissant. Nous les contemplons, ces vertus, Saint-Père, et nous nous efforçons de les imiter selon notre âge et notre condition. A la lueur des exemples que vous nous proposez, à l'efficacité des saints enseignements que l'on nous donne, ajoutez maintenant la grâce de la bénédiction apostolique, et nos âmes parviendront plus facilement au bien qu'elles désirent. Bénissez-nous, bénissez nos parents, nos directrices et toute la généreuse famille qui s'est constituée notre bienfaitrice, et qui sauve des péchés du monde une si grande partie de notre sexe. »

Sa Sainteté répondit :

Que Dieu vous bénisse dans les bons sentiments que vous m'avez exprimés ; et si vous voulez y persévérer et mériter de Dieu de plus abondantes bénédictions encore, mettez le plus grand soin à garder vos sens. Tenez les yeux baissés le plus que vous le pourrez ; mettez un frein à votre langue, consacrez tout votre corps à la très-sainte Vierge Marie, et conservez votre âme dans le recueillement avec Dieu. C'est ainsi que vous parcourrez sur cette terre le chemin du paradis. Et puis, lorsque le temps sera venu, Dieu nous accordera, croyez-le bien, Dieu nous accordera le triomphe et la paix que, vous aussi, vous désirez. Mais pour le moment, il faut souffrir et nous rendre dignes de ses miséricordes.

Que celles de vous qui vont rentrer à la maison disent à leurs pères, à leurs mères et à leurs parents que le Pape leur envoie à tous la bénédiction. Dites surtout à vos pères et à vos mères d'ouvrir les yeux sur certains va-

gabonds qui pénètrent dans les maisons des familles honnêtes sous prétexte de chercher un logement, mais qui ont au fond du cœur les plus mauvaises intentions. Ce sont de véritables diables incarnés, qui rôdent de toutes parts, cherchant des âmes innocentes pour les dévorer. Que vos parents ne s'y laissent pas tromper, et qu'ils gardent leurs familles avec le plus grand soin.

Recevez tous la bénédiction au nom de Dieu.

Benedictio, etc.

— Les petites filles étaient accompagnées par les *Filles de la Charité,* à la tête desquelles se trouvait la Mère Supérieure, la sœur Thérèse Chevrolat ; par le curé de la paroisse de Santo Spirito, don Giovanni Monti, et par le chapelain du Conservatoire, don Niccola Broglio. La jeune orpheline Maria Ascani récita devant le Saint-Père la poésie suivante :

Salve, o Padre delle genti,
Salve, augusto prigioniero,
Al furor dei tristi eventi,
Salve, impavido nocchiero !
Forte ognora in tua ragione,
Tu non pieghi a tarda età,
In durissima prigione
L'alma eccelsa eccelsa sta.

Il martiro universale
Della Chiesa è tuo martiro,
Pur d'un altro nel tuo frale
T'ingemmò l'Eterno Spiro.
Dopo tante pene e tante
L'alma voce affievoli,
E l'affabile sembiante
Nel pallore tramorti.

Fiera gioia si diffuse
Fra le turbe di Satanno :
Disser gli empj : « No, deluse,
Nostre brame or non andranno ! »
Basso il viso, ogni alma buona
Nell'angoscia dolorò ;

E talor : « Dio ci abbandona ?... »
Sconsolata mormorò.

Ma ci resse la speranza
Nell'altissimo Signore ;
E tu alfin dall'ardua stanza
Passo passo uscisti fuore :
Poi la rosa più vermiglia
La tua guancia imporporò,
Dalle sante auguste ciglia
Nova luce sfavillò.

Oh portento ! Appena il crede
Pur mirandoti il devoto !
Nuova forza Iddio ti diede,
Nuova vita e nuovo moto.
Dal tuo labbro la parola
Sgorga vivido ruscel,
Ogni petto racconsola,
In dolcezza vince il mel.

E di fede il vivo raggio
E di speme al core infonde,
E alla prece dà coraggio
E all'oprar che vi risponde.
Ed un di la prece invitta
Tua parola avvererà :
Di per sè cadrà sconfitta
L'infernale potestà.

DISCOURS CCCXXX.

A des étrangers de différentes nations : 12 mars 1874.

Parmi les étrangers réunis en grand nombre dans le bras nouveau des Loges pour avoir la consolation de voir

Sa Sainteté, se trouvaient plusieurs familles anglaises protestantes. Le Saint-Père allait se retirer après l'audience lorsqu'il adressa à tous les étrangers les paroles suivantes en français :

Je vais vous donner la bénédiction au nom de mon prédécesseur saint Grégoire le Grand. C'est aujourd'hui la fête de saint Grégoire qui aima tant l'Angleterre et qui fit tant pour sa conversion et pour son bien spirituel et son bien temporel. Il y envoya ses religieux, ses missionnaires pour y annoncer l'Évangile, et ce fut alors que l'Angleterre s'unit à Rome en embrassant la même foi ! Que cette bénédiction rétablisse la vieille union qui produisit de si heureux résultats, et qu'il n'y ait entre nous tous qu'une seule charité, qu'une seule foi et qu'un seul baptême : *Una fides, unum baptisma.*

Benedictio, etc.

DISCOURS CCCXXXI.

Aux femmes du peuple du Cercle de Sainte-Julie : 15 mars 1874.

Cette audience eut lieu dans la salle du Consistoire. Mlle Hélène Travostini, l'une des demoiselles romaines animées du plus beau zèle, lut, en sa qualité de secrétaire du même cercle, l'adresse suivante aux pieds de Sa Sainteté :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Parmi les nombreux cercles organisès à Rome dans la classe du peuple par les soins de la Société promotrice des bonnes œuvres, afin d'opposer une digue au torrent de l'immoralité et de l'irreligion, qui a

inondé cette capitale du monde catholique, le cercle de Sainte-Julie, qui comprend les paroisses de Sainte-Marie in Aquiro, de Saint-Eustache et de Sainte-Marie in Via Lata, est celui qui a aujourd'hui la consolation de déposer à vos pieds les sentiments de dévotion et d'amour filial de tous ses membres envers Votre Sainteté, et d'implorer votre bénédiction paternelle.

« Bénissez donc, Saint-Père, toutes les associées que vous voyez prosternées ici au pied de votre trône, et que cette bénédiction soit telle qu'elle puisse nous conserver toujours dans le sentier du bien, nous animer d'un véritable zèle et nous donner la vertu et le courage nécessaires pour empêcher les âmes de se précipiter dans l'abîme de l'iniquité. »

Le Saint-Père répondit :

Bien que nous devions avoir en tout temps la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ sous les yeux, ce temps de carême où nous nous trouvons convient cependant plus qu'aucun autre pour méditer sur le mystère de l'amour infini de Dieu envers les hommes. Faisons donc ensemble, bien chères filles, quelques réflexions qui pourront être pour vous un sujet de consolation, en même temps qu'elles pourront vous exciter à poursuivre la carrière que vous avez entreprise.

Les sentiments que vous venez d'exprimer par la bouche de votre bonne secrétaire sont pour moi un gage certain du zèle que vous déployez pour vous opposer aux fausses doctrines que l'on essaie de répandre de toutes manières parmi le peuple, et de tous les efforts que vous faites pour inculquer une instruction sage dans le cœur des petites filles et même à d'autres personnes.

Or, vous avez de nombreux moyens pour bien retremper votre esprit, vous fortifier et acquérir une nouvelle vigueur ; mais, aujourd'hui, vous saisissez celui qui vous permet de vous réunir en foule aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ pour recevoir la bénédiction apostolique. Les

âmes pieuses de Jérusalem cherchaient aussi le divin Sauveur comme vous cherchez son Vicaire indigne, et lorsqu'elles l'avaient trouvé, elles se réunissaient autour de lui pour entendre les paroles de vie qui sortaient de ses lèvres; elles le suivaient partout où il allait, soit au milieu du fracas des rues de Jérusalem, soit dans la solitude, et partout elles éprouvaient les effets merveilleux de sa charité infinie. Nous avons encore lu, dans l'évangile même de ce matin, qu'il multiplia miraculeusement cinq pains et deux poissons pour nourrir une foule de près de cinq mille personnes qui l'avaient suivi, avides d'entendre les paroles divines qu'il annonçait aux peuples. (Joan. VI, 1 et suiv.)

Cet enthousiasme du bon peuple, ce désir toujours croissant d'accourir en foule auprès de Jésus-Christ pour l'entendre, excitaient la jalousie de certains hommes qui étaient à la tête de ce peuple, non pour l'édifier, mais pour le pervertir ; et c'est précisément ce que font toujours les révolutions. Le plus grand nombre des hommes déplorent le mal qui se commet, et désireraient voir le bien se faire ; mais l'intérêt, l'égoïsme, et tout ce qui se rattache à ces vices, forment le caractère des plus hardis, qui s'avancent avec une arrogance impudente dans le sentier qu'ils ont commencé à parcourir.

Les ennemis de Jésus-Christ aussi, même dans la douloureuse période de sa passion, se montraient tête levée, et, poussés par un esprit d'orgueil, de haine, de jalousie et d'injustice, se réunissaient chez Caïphe, où ils se livraient tous ensemble, Caïphe avec eux, à une rage qui les dévorait en considérant les nombreux miracles de Jésus-Christ et le bruit étonnant que produisaient les paroles qu'il adressait au peuple. « Que faisons-nous? » disait Caïphe à ses amis, « que faisons-nous ? Je vois que tout le monde court après lui. Et nous? Nous faisons une

triste figure ; le peuple nous abandonne pour le suivre. Il faut donc trouver un expédient opportun pour nous débarrasser de cet homme qui, tout en discréditant nos lois, éloigne de nous le peuple pour l'entraîner à sa suite. »

Une autre race, la pire de toutes les races, c'est-à-dire les adultères, les personnes de mauvaise vie et tous ceux qui font leur dieu de la matière, montaient les gradins d'un palais royal et entouraient un roi qui s'appelait Hérode. Là, ils lui demandaient de faire mettre à mort ceux qui s'opposaient à l'assouvissement de leurs passions brutales, et le *non licet* de l'homme juste était à leurs yeux un crime capital (1).

Les uns s'unisssaient aux autres pour se présenter en véritables forcenés devant le préfet romain, afin de dénoncer le divin Sauveur, en l'accusant d'être un séducteur des peuples, l'ennemi de César, un auteur de désordres. Pilate, étonné d'un pareil soulèvement, et, en sa qualité de païen, ne comprenant pas le caractère des accusations, excepté de celle qui concernait son inimitié avec César, Pilate suspendit l'arrêt jusqu'à ce que la peur le déterminât à signer l'inique sentence. Il est hors de doute qu'il fit tout ce qu'il put pour éviter de commettre cette grande injustice; aussi le divin Rédempteur lui-même lui déclara-t-il en propres termes que, sans doute, son péché était grand, mais que plus grand encore était le péché de ceux qni l'avaient traîné, lui Jésus-Christ, devant son tribunal : *Majus peccatum habent.* (Joan., XIX, 11.)

Or, bien chères filles, vous ne pouvez pas ignorer la guerre que l'on fait à l'Église catholique, vous en êtes

(1) Sa Sainteté fait allusion à saint Jean-Baptiste, qui réprimanda Hérode de son adultère, et qui, pour cela, eut plus tard la tête tranchée.

témoins vous-mêmes. Vous savez qu'un grand persécuteur protestant ne désire rien tant que la destruction de l'Église, comme il l'a déclaré lui-même ouvertement. Mais il ne se contente pas de persécuter l'Église lui tout seul ; il excite, lui, ses infâmes satellites d'au-delà des Alpes, des gouvernements, catholiques sans doute, mais qui cependant l'ont devancé dans l'arène dégradante de l'oppression religieuse, à poursuivre avec plus de violence encore la persécution contre l'Église, et ces gouvernements se rendent à ses désirs.

Mais un jour viendra où Dieu se fera entendre à ses nouveaux ennemis et s'écriera, dans le langage de sa justice irritée, en s'adressant au persécuteur protestant : Tu as péché, et gravement péché ; mais ces gouvernements catholiques, sur quelque continent qu'ils se trouvent, *majus peccatum habent.*

Vous le comprenez, bien chères filles, le protestant pèche, le catholique pèche aussi, mais la faute du catholique est beaucoup plus grave que celle du protestant. Le catholique, en effet, a été confirmé par le saint-chrême, il s'est nourri de la chair de Jésus-Christ, il a appris dès son enfance les maximes et les devoirs du chrétien, et Dieu lui a montré de mille manières la prédilection qu'il a pour lui. Oh ! oui, son péché est d'autant plus grand que les grâces qu'il a reçues de Dieu sont plus signalées.

Quant à vous, ah ! que la considération de l'aveuglement de ces hommes vous remplisse d'une crainte salutaire et vous excite à accomplir de mieux en mieux vos devoirs et les œuvres de charité auxquelles vous vous livrez. Soyez chez vous un modèle de vertus, et arrachez de la voie du péché, non pas seulement vos propres parents, mais aussi les personnes qui vous entourent, et dont vous voulez bien prendre un soin charitable, parce

qu'elles sont rachetées au prix du sang et de la passion du Rédempteur.

Pour avoir plus de mérite aux yeux de Dieu dans l'exercice de l'œuvre charitable à laquelle vous vous êtes consacrées, soyez plus assidues à l'exercice de la prière ; et dans ces jours de pénitence, habituez-vous à quelques mortifications compatibles avec les occupations de votre vie domestique. Avant d'aller recevoir de Dieu les tables de la loi sur le mont Sinaï, Moïse se livra à un long jeûne, et se prépara ainsi à approcher Dieu de plus près. Laissez les âmes mondaines attachées à la terre pour se divertir et se livrer à la débauche et à toute sorte de plaisirs. C'est là, n'en doutez pas, un genre de vie qui conduit à l'adoration du veau d'or, et par conséquent à la perte de la foi.

Quant à vous, élevez votre esprit vers Dieu ; et, pour vous maintenir fermes dans vos bonnes dispositions, gravez profondément dans votre cœur une sainte maxime, et tâchez de la communiquer à vos amies et à vos familles. Si tout le peuple hébreu fut frappé de frayeur en voyant les éclairs, en entendant le tonnerre et en voyant le terrible appareil au milieu duquel Dieu communiquait sa loi à Moïse, que sera-ce lorsque ce même Dieu viendra, dans sa majesté et dans la splendeur de sa toute-puissance, demander compte des transgressions de cette même loi ; lorsqu'il verra, anéantis à ses pieds, et les empereurs, et les rois, et les députés, et les sénateurs, et les ministres, contre qui il prononcera la grande sentence ?

Craignez, chères filles, craignez Dieu : *Beatus vir qui timet Dominum.* La crainte de Dieu vous éloignera du péché et vous donnera la force d'avancer rapidement dans le chemin de la vertu : *In mandatis ejus volet nimis.*

Que la bénédiction de Dieu confirme en vous toutes

les réflexions que je viens de vous faire pour vous encourager ; qu'elle vous accompagne pendant toute votre vie ; qu'elle descende sur vos enfants, sur vos familles, sur tous ceux qui vous appartiennent, et qu'elle soit avec vous jusqu'à l'heure de votre mort, afin que vous puissiez tous être jugés dignes de louer et de bénir Dieu pendant les siècles des siècles.

Benedictio, etc.

— Le passage de ce discours où le persécuteur protestant de la Germanie est mentionné n'a pas besoin d'éclaircissement. C'est le féroce Bismarck, aux désirs de qui *se rendent* ceux qu'il excite à aggraver la persécution contre l'Église, et particulièrement en Suisse.

DISCOURS CCCXXXII.

A la députation de l'île Majorque : 19 mars 1874.

Les membres de cette députation offrirent à Sa Sainteté un magnifique volume contenant l'adresse et les signatures d'un grand nombre de pieux fidèles qui avaient souscrit pour le don qui devait être présenté à Sa Sainteté. Ce don était une palme et une branche de laurier tressées l'une dans l'autre, et ayant au milieu l'écusson du Saint-Père. Le tout était en or massif avec une courte épigraphe exprimant les vertus héroïques du Souverain-Pontife. Après avoir accueilli le don et l'offrande de ses enfants, le Saint-Père leur adressa quelques mots en souriant :

Il commença par leur dire que la dévotion profonde de ses chers enfants leur avait fait beaucoup trop exagérer

les titres glorieux dont ils l'avaient qualifié ; il ajouta que, du reste, il était vrai qu'il portait sur les épaules une croix bien pesante, et qu'avec le secours de Dieu il confesserait, même au prix de sa vie, cette foi dont Dieu l'a établi le gardien et le vengeur. Venant ensuite à parler de l'horrible anarchie qui désolait alors l'Espagne, il exprima ses vœux pour cette nation catholique plongée dans le malheur, et lui souhaita un régime qui fût véritablement un gouvernement. Il exprima sa douleur au sujet de l'état misérable où se trouvait l'Église dans cette contrée, et en particulier au sujet des nombreux siéges épiscopaux vacants, pour lesquels il avait proposé des pasteurs que le chef du gouvernement (Castelar) avait d'abord acceptés, mais qu'il refusa de reconnaître lorsqu'ils furent préconisés dans les formes voulues. Il ajouta ensuite quelques mots d'une bienveillance toute particulière envers les députés et tous les fidèles qu'ils représentaient, puis il leur donna la bénédiction apostolique.

DISCOURS CCCXXXIII.

A la noblesse et à la bourgeoisie romaines : 23 mars 1874.

Ce jour-là on célébrait à Rome le 25e anniversaire du règne de Victor-Emmanuel II. La fleur de la noblesse et de la bourgeoisie romaines se recueillit dans la salle du Consistoire, aux pieds du Souverain-Pontife, pour lui renouveler les protestations de leur fidélité et de leur dévoûment au nom de tout le peuple romain. Sa Sainteté ayant pris place sur son trône, et étant entourée des Emi-

nentissimes cardinaux Patrizi, doyen du Sacré-Collége, Monaco la Valletta, di Pietro, Guidi, Bilio, Sacconi, Oreglia, Franchi, et d'un grand nombre de prélats et de nobles de sa cour, voulut bien entendre l'adresse suivante qui fut lue par S. Exc. Mario Chigi, prince de Campagnano :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Pendant que des fêtes officielles se célèbrent à Rome, nous avons pris spontanément le chemin du Vatican pour vous offrir un nouveau témoignage de nos sentiments. Ces sentiments, Très Saint-Père, n'ont point changé, et ils ne changeront jamais. Notre fidélité au trône de Votre Sainteté est inébranlable ; notre confiance est immuable ; l'admiration et l'affection que nous professons pour votre auguste personne sont toujours les mêmes, ou plutôt elles ne font qu'augmenter chaque jour.

« Aujourd'hui, Très Saint-Père, vous souffrez une dure persécution, mais ce n'est que l'histoire du christianisme qui se continue, telle qu'elle a commencé, telle qu'elle a toujours été, et telle qu'elle sera jusqu'au dernier jour.

« Ce furent d'abord les empereurs païens, puis ceux de Byzance, puis ceux de la Germanie ; vinrent ensuite les souverains, tantôt animés d'un esprit de jalousie, tantôt poussés par l'ambition, voire même ceux qui étaient à la tête des petits États ; ils tournèrent tous leurs armes contre ce Siége, héritier et gardien de l'éternelle vérité, que tous les souverains devraient au contraire être appelés à défendre pour leurs propres intérêts.

« Mais si le monde combattit l'Église, Dieu la défendit, et avec le secours de Dieu l'Église remporta la victoire. Elle vainquit tantôt plus tôt, tantôt plus tard, mais elle vainquit toujours ; et, aujourd'hui encore, elle vaincra. Oui, quelque perfide, quelque universelle que soit cette guerre, ce n'est après tout qu'une tempête d'un jour, après laquelle le soleil brillera d'un plus vif éclat ; nous en avons la promesse dans les paroles sorties de la bouche du divin Sauveur, dans les fastes de l'Église et même dans ce que nous voyons de nos propres yeux. Nous voyons en effet un Pontife dans la vie duquel ne se trouve pas une seule tache ; un Pontife qui, au milieu des plus grandes difficultés, a fait des choses que l'on croyait impossibles ; un Pontife qui a comblé ses sujets de bienfaits, et qui a pardonné peut-être plus qu'aucun de ses prédécesseurs ; un Pontife enfin qui, après avoir surpassé de

beaucoup l'espace de temps pendant lequel le Seigneur avait coutume d'appeler les papes à lui, tient, d'une main courageuse et sûre, le gouvernail de l'Église.

« Ce sont là, Très Saint-Père, autant de preuves évidentes et bien certaines que Dieu est avec vous, et nous ajouterons volontiers aussi avec nous-mêmes ; car nous sommes vos enfants affectueux et fidèles, et nous ne nous séparerons jamais de vous.

« Tel est, Saint-Père, le sentiment dont est animé le patriciat romain, qui comprend que c'est aussi pour lui un véritable devoir ; car alors même que la religion et la justice se tairaient, le souvenir de ce qu'il vous doit, à vous et à ce Saint-Siége, parlerait lui-même beaucoup trop haut.

« La Providence nous ayant placés les plus près de vous, et nous ayant faits les premiers héritiers des traditions apostoliques, nous nous trouvons en possession du droit précieux de pouvoir nous dire les premiers parmi vos enfants. Nous garderons scrupuleusement ce droit précieux, Très Saint-Père, prouvant ainsi par les faits la fidélité que nous vous renouvelons tous aujourd'hui de la manière la plus solennelle.

« Veuillez, Saint-Père, bénir ces dispositions qui demeureront en nous inébranlables. »

Le Saint-Père repondit :

Les preuves publiques que vous avez données dans plusieurs circonstances du respect affectueux qui vous anime envers le Saint-Siége ne vous font pas seulement honneur à vous-mêmes ; elles sont aussi pour moi une véritable consolation et un sujet d'édification pour un grand nombre.

Ces démonstrations vous font honneur à vous-mêmes, parce qu'elles disent au monde entier que vous êtes pour lui un exemple de soumission envers la chaire de la vérité et envers le Souverain-Pontife ; elles sont une consolation pour moi, parce que mon cœur se sent soulagé lorsque je me vois entouré de cette noble couronne ; enfin elles sont un sujet d'édification pour un très-grand

nombre, parce que l'exemple, pour le bien comme pour le mal, est d'autant plus efficace et trouve d'autant plus facilement des imitateurs qu'il descend de plus haut.

Ne vous lassez donc jamais de renouveler de pareilles démonstrations, et surtout ne vous ralentissez jamais dans la pratique de cette piété qui tient d'abord vos regards fixés vers Dieu pour les tourner vers les hommes : vers Dieu, par la prière et la persévérance dans son service ; vers le prochain, par les largesses de votre munificence, par les exhortations que vous pouvez lui faire et les conseils que vous pouvez lui donner. Oh ! quel bien ne doit-on pas opérer, dans le bouleversement actuel de tout véritable principe, lorsque l'on peut, par des conseils amis et quelquefois de sa propre autorité, arrêter de pauvres âmes mal conseillées qui s'avancent dans la voie de l'iniquité !

Les actes de piété souvent répétés envers Dieu et envers les hommes produisent deux effets opposés, car si d'un côté ils augmentent en vous la grâce divine, d'un autre côté ils excitent la colère des ennemis de Dieu, qui s'érigent en senseurs contre tout ce qu'il y a de juste et d'honnête. Quant à vous, continuez toujours et renouvelez souvent ces actes de piété, suivant en cela l'exemple de tant de bonnes âmes qui, après avoir reçu de Dieu le privilége de la noblesse, ont correspondu à un tel bienfait par des actions aussi nobles que leur privilége.

Rome a fourni de pareils exemples dans tous les siècles, et il serait beaucoup trop long d'en donner ici le détail. Je me contenterai donc de rappeler en passant un noble trait de piété envers Dieu et envers le premier martyr, saint Étienne, opéré au IVe siècle ; je veux dire l'élévation en l'honneur du proto-martyr d'une basilique découverte, il y a une quinzaine ou une vingtaine d'années, sur la route de Rome à Albano. Ce fut sainte Démétriade,

fille de sainte Paule, appartenant toutes les deux à la haute noblesse romaine, qui éleva cette basilique à ses propres frais.

Du reste, renouvelez souvent, vous aussi, vos actes de charité chrétienne, et que les censures des disciples de Satan ne vous en détournent pas. Ne vous étonnez pas de ces réflexions que je vous fais; car en lisant, il n'y a que quelques jours, un *journal libéral,* je me suis convaincu, plus que je ne l'étais déjà, que ces répétitions déplaisent aux impies.

Il n'y a pas longtemps, je fus contraint d'écrire une lettre encyclique aux évêques d'un empire catholique, et c'est de cet empire que ma lettre a été publiée. Le journal révolutionnaire que je lisais ces derniers jours parlait de cette lettre et la critiquait à sa manière ; il disait qu'elle ne contenait que des phrases et des sentences déjà publiées autrefois, que par conséquent elle n'était qu'une répétition (1).

Cela peut être, répondrons-nous, parce que si les erreurs sont répétées mille fois, il faut s'y opposer par l'enseignement des mêmes vérités mille fois répétées. Il faut opposer aux principes faux les principes éternels du vrai, et les répéter pour la consolation des bons, pour l'encouragement des faibles et pour la confusion des impies. Est-ce que, par exemple, en matière de révolutions, nous ne voyons pas les mêmes iniquités se renouveler sans cesse? Sans parler des autres, jetons seulement un coup d'œil sur celle de 1789 et sur celle de cette année 1874. Pendant la révolution du siècle dernier, on adorait la raison, et l'on déraisonnait de la manière la plus barbare. Les biens ecclésiastiques étaient usurpés, le clergé et toutes les personnes honnêtes persécutés, les

(1) Voir cette *Lettre encyclique* à l'Appendice, à la fin de ce volume.

États et les royaumes injustement occupés, les échafauds ensanglantés ; en un mot, la raison que l'on prétendait adorer avait disparu, et des hommes, animés d'une haine brutale contre tout ce qu'il y a de raisonnable, dirigeaient tout le mouvement de cette malheureuse époque.

Sous la révolution dont nous sommes les témoins, et qui s'avance, elle aussi, sur le chemin de la terreur, on adore la matière et on répète la spoliation des églises, la persécution contre le clergé et contre tout ce qu'il y a d'honnête ; on jette de nouveau les évêques dans des prisons, on répand le sang par le fusil, on multiplie partout le nombre des morts. Dans ce moment même, on vient encore d'emprisonner un évêque dans l'empire du Brésil, parce qu'il a condamné les francs-maçons, qui ont été condamnés déjà plusieurs fois par le Saint-Siége. Parmi les ministres de ce gouvernement, il y en a qui sont haut placés dans la secte, et voilà pourquoi on a voulu frapper le juste pour excuser les sectaires, et des sectaires qui ne sont que des aspics dont la bouche est remplie de venin. Or, tout cela s'est fait malgré les engagements de celui qui représentait le gouvernement ; et on n'a pas tremblé de mettre la main sur une personne sacrée qui porte sur la poitrine une relique de la croix de Jésus-Christ.

Ces révolutions se sont toujours montrées en poussant d'abord le cri de *liberté*, puis en annonçant la diminution et même la suppression des impôts, surtout de ceux qui pèsent trop sur le peuple ; mais les impôts n'ont pas tardé à reparaître, et beaucoup plus écrasants qu'ils ne l'étaient auparavant ; et pendant que l'on continuait à faire entendre le cri de liberté, la révolution exerçait sa tyrannie du haut de son trône, occupée tout entière à démolir le trône qui existait avant le sien, et à s'engraisser elle-même, à opprimer le grand nombre des hommes

de bien, ne se montrant généreuse que pour le vice et pour tout ce qui peut corrompre le cœur, et ayant toujours pour but principal de faire disparaître la foi catholique du milieu du monde.

Et après cette répétition d'iniquités, l'Église devra se taire ? L'Église ne devra pas répéter à son tour les principes sacrés de la justice, proclamant bien haut et déclarant à tout le monde que certaines révolutions ne peuvent enfanter que l'impiété, le sacrilége et l'injustice? Ah ! vous vous êtes emparés des biens de l'Église, mais ces biens sont autant de tisons ardents qui, lorsque le temps sera venu, réduiront en cendres les maisons et les familles des nouveaux possesseurs.

Mais il est une chose que l'Église réclame avant toutes les autres: c'est la liberté. Et ici je sais que je me trouve en face d'une grande difficulté ; mais dussé-je même frapper nos adversaires sur la partie du mal la plus sensible, je suis cependant obligé de répéter ce que Jésus-Christ n'a dit qu'aux Apôtres et à leurs successeurs : *Euntes docete omnes gentes.*

L'Église réclame donc la liberté d'enseignement, la liberté de pouvoir choisir parmi ses ministres ceux qui sont les plus propres à exercer le ministère dans la vigne du Seigneur, la liberté de choisir parmi les jeunes gens ceux qu'elle doit inscrire au nombre de ses lévites, sans qu'ils soient enchaînés par certaines obligations du service militaire, comme ils le sont, ce qui est une des plus grandes preuves de la tyrannie des révolutions, tyrannie qui finit par faire une véritable boucherie de la chair humaine.

Et ici, il me semble voir renouvelé un fait extraordinaire raconté par les saintes Écritures, dans l'histoire de Job. Dieu ayant accordé à Satan la liberté de parcourir la terre, Satan s'en vanta lui-même, et répondit à la question

que Dieu lui avait faite : *Circuivi terram et perambulavi eam* (Job, I, 7). Dieu voulut dans cette circonstance faire de Job un grand modèle de patience pour toutes les générations futures. Il permit donc au démon et à ses satellites d'éprouver Job de toutes manières ; mais il voulut en même temps qu'on respectât sa vie : *Verumtamen animam illius serva* (Job, II, 6). Un torrent d'afflictions, de malheurs, d'infirmités, fondit soudain sur le patient de Hus ; mais, selon les ordres que Dieu avait donnés, sa vie fut épargnée, et après avoir traversé cette mer orageuse, cette mer de tant d'afflictions et de si grandes douleurs, Job recouvra une santé plus florissante et fut comblé des plus grandes bénédictions.

Faisons donc reposer toute notre confiance dans la bonté de Dieu. Un jour viendra où il dira aussi, et qu'il a peut-être déjà dit à cette fille de Satan qui s'appelle la Révolution : Je te permets pour le moment de dépouiller l'Église et ses ministres ; *verumtamen animam illius serva.*

Nous avons donc tout lieu d'espérer ; et les paroles mêmes de Jésus-Christ, que je lisais il n'y a pas longtemps, en célébrant le saint sacrifice, nous invitent à l'espérance : *Si quis sitit, veniat ad me et bibat* (Joan., VII, 37). Oui, mon Jésus ! (*Ici le Saint-Père est tellement ému que des larmes lui coulent des yeux.*) Oui, mon Jésus ! nous avons tous soif de paix, et vous êtes le Roi pacifique ; nous avons tous soif d'ordre, et c'est vous qui avez établi et qui maintenez encore l'ordre dans l'univers. Tous nous désirons la fin d'un grand fléau dont vous vous servez pour punir justement notre ingratitude. Que votre bénédiction soit le gage de cette paix que nous désirons ardemment.

Ah ! mon doux Jésus, l'Église, qui est votre œuvre, est sortie de votre côté comme d'un bain salutaire et tout empourprée de votre précieux sang. Ne permettez pas

que cette Église, qui est aussi votre épouse, devienne jamais la servante de ceux qui s'efforcent, mais en vain, de la détruire. Déliez-la des entraves qui la tiennent enchaînée, et revêtez-la de ses vêtements de gloire. Je sais bien qu'elle est militante, mais je sais aussi qu'elle doit vaincre ; je sais qu'elle doit combattre, mais je ne sais pas moins qu'elle doit triompher. Qu'une abondante bénédiction descende du haut des cieux sur cette Église, pendant que vous, ô Jésus ! vous soutiendrez le bras faible, accablé par la vieillesse, de votre indigne Vicaire ; de ce Vicaire qui fait encore une fois le sacrifice de sa vie, si ce sacrifice peut vous être agréable et apaiser votre courroux ; mais quelque misérable que soit ce sacrifice, il ne pourra manquer d'obtenir son effet, parce que je l'unis au prix infini de votre sang précieux.

Et maintenant, bénissez tous ceux qui sont ici présents ; bénissez leurs familles, bénissez leurs intérêts. Bénissez ceux qui sont loin d'ici, mais particulièrement ceux qui souffrent sous le poids des maux qui se renouvellent en tant d'endroits, en tant de pays, auprès comme au loin. Que votre bénédiction soit pour nous le gage de votre amour ; qu'elle communique la force aux faibles, qu'elle fortifie ceux qui sont déjà forts, et qu'elle rende les uns et les autres dignes de vous bénir un jour dans les tabernacles éternels.

Benedictio, etc.

— On pourrait dire que l'histoire participe, en quelque sorte, de la sévérité du dogme, et est presque, comme lui, jaloux de son intégrité. Si les discours du Pape prisonnier dans sa propre Rome sont la partie la plus importante de l'histoire moderne, les discours d'un roi qui siége et qui gouverne librement à Rome ne lui sont pas non plus tout à fait étrangers. Après le discours du Pape, on nous permettra donc d'enregistrer ici ceux que le roi prononça le même jour et presque à la même heure. Voici d'abord ce qu'écrit à ce sujet la *Gazzetta ufficiale* du 23 mars, dans son numéro 70 :

« Sa Majesté recevait ce matin à dix heures en audience solennelle, dans le palais royal, les grands corps de l'État, tant civils que militaires, et les représentations nationales, qui sont venues offrir à Sa Majesté leurs hommages et leurs félicitations pour le vingt-cinquième anniversaire de son élévation au trône. LL. EE. MM. les ministres secrétaires d'État se trouvaient de chaque côté de Sa Majesté. LL. EE. MM. les chevaliers de l'ordre de la très-sainte *Annunziata* furent introduits les premiers ; vinrent ensuite les députés du Sénat du royaume et de la Chambre des députés. »

Voici maintenant les discours prononcés par le roi :

PREMIER DISCOURS.

A la députation du Sénat du royaume.

« J'accepte avec reconnaissance les souhaits du Sénat du royaume.

« Jetant un regard en arrière, et considérant la longue période que nous avons parcourue ensemble, je sens que nous pouvons, avec un orgueil patriotique, nous réjouir des résultats obtenus.

« Le Sénat du royaume a coopéré efficacement à la rédemption de l'Italie, en protégeant, toutes les fois que l'occasion s'en est présentée, les principes de la justice et d'une politique sage et ferme.

« Si l'entreprise nationale a pu être achevée, c'est parce que nous avons maintenu la liberté indissolublement unie à l'ordre, l'indépendance nationale au respect de l'indépendance d'autrui, la revendication des droits de l'État à l'observance de la religion de nos pères, le progrès de la tradition.

« Pour persévérer dans cette voie, j'espère beaucoup sur les conseils du Sénat, et je m'unis à lui pour prier Dieu de toujours protéger l'Italie. »

DEUXIÈME DISCOURS.

A l'adresse de la Chambre des députés.

« L'expression des sentiments de la Chambre des députés m'est aujourd'hui plus chère au cœur que jamais.

« Ce n'est ni l'ambition d'un royaume, ni le désir de la gloire, c'est seulement le sentiment du devoir qui m'a poussé à continuer la grande œuvre commencée par mon père, et que, avec l'aide de Dieu, puis par le bon sens du peuple italien et la valeur de nos armes, nous avons pu achever.

« Parmi les événements des vingt-cinq années qui viennent de s'écouler restera mémorable l'exemple de la liberté exercée si dignement par le parlement, et demeurée inaltérable au milieu de toutes les agitations, des vicissitudes et des périls, grâce à l'accord intime qui a existé entre la couronne et les représentants de la nation.

« Au moyen du statut constitutionnel, nous avons acquis l'indépendance et l'unité de la patrie ; au moyen du statut constitutionnel, nous saurons les consolider et donner au peuple italien cette grandeur et cette prospérité vers lesquelles nos efforts communs et unanimes doivent tendre sans cesse. »

TROISIÈME DISCOURS.

Aux représentants du Conseil d'État et de la Cour des comptes.

« J'accepte avec un cœur reconnaissant les vœux du Conseil d'État, de la magistrature italienne et de la Cour des comptes. C'est à vous que sont confiés les grands intérêts de l'administration de la justice. Si la justice est partout le fondement des royaumes, dans un gouvernement constitutionnel l'office de la magistrature prend des proportions plus étendues et plus efficaces, et avec son indépendance s'accroît aussi sa responsabilité.

« Les peuples attendent de vous un respect constant pour les lois, la protection de tous les droits et le gouvernement régulier de l'administration, qu'ils considèrent avec raison comme des biens suprêmes.

« J'ai une pleine confiance en votre coopération ferme pour atteindre ces très-nobles fins. »

QUATRIÈME DISCOURS.

Aux représentants de l'armée.

« Dans un jour de joie, rien ne m'est plus agréable que de me trouver avec les représentants de l'armée et de la marine, au milieu desquels j'ai crû dans ma jeunesse, et avec lesquels j'ai toujours eu de communes espérances et des dangers communs.

« Avec l'armée et avec la marine, qui ont contribué si puissamment à la résurrection de la patrie, et qui ont donné en toute occasion des preuves splendides de courage et d'abnégation, se trouvent ma pensée et mon affection. Je n'ai rien de plus à cœur que la prospérité de l'une et de l'autre. Que si jamais revenaient des temps graves et

difficiles, je suis certain que le sort de la patrie leur serait confié en toute sûreté. »

CINQUIÈME DISCOURS.

Aux représentants des Conseils supérieurs de l'instruction publique, des travaux publics et de la sûreté publique.

« Le témoignage de votre dévoûment et de votre affection m'est cher au cœur. Si la période que nous avons traversée a surtout exigé l'art de la politique et celui de la guerre, celle dans laquelle nous entrons réclame plus spécialement le secours des sciences et de l'art de la paix.

« C'est à vous qu'il appartient de préparer dignement la nouvelle génération en mettant en honneur l'étude des vertus les plus sublimes.

« Que si l'instruction et la science sont unies à la moralité et au caractère, l'Italie pourra monter à cette élévation qui l'a rendue déjà deux fois la maîtresse de la civilisation.

« A cette fin désirée contribueront encore les grandes œuvres publiques, les industries et les commerces, dont je vois ici avec plaisir les dignes représentants. »

SIXIÈME DISCOURS.

Aux députations des provinces et des communes du royaume.

« Je vous remercie de vos démonstrations spontanées et cordiales, et par vous je remercie les populations que vous représentez.

« Ce jour mémorable me rappelle le souvenir de mon auguste père, qui, le premier, a eu l'initiative de l'indépendance italienne, et qui donna à ses peuples le Statut conditionnel. Conservez pour lui une vive reconnaissance comme je le fais moi-même.

« A partir du jour où je montai sur le trône, je considérai comme un devoir sacré celui de continuer la grande entreprise qu'il avait commencée. Ce devoir me soutint toujours au milieu des épreuves difficiles et des dangers que nous avons traversés pour arriver au but désiré depuis tant de siècles.

« L'Italie, rendue indépendante, est devenue un gage de paix en Europe ; ses provinces, qui étaient divisées, se sont unies ; Rome capitale a couronné l'œuvre de l'unité nationale et consacré un principe non moins salutaire à la religion qu'à la civilisation.

« Tout cela est dû, après Dieu, à la vertu du peuple italien.

« Le souffle de la liberté a réveillé les glorieuses traditions des

municipes. Cultivez ces traditions avec amour exercez; avec zèle vos indépendances locales; étant réglées par la loi et subordonnées à l'unité de la nation, elles sont garanties contre les anciens dangers, et sont une source de vie, d'activité et de progrès.

« Messieurs, nous pourrons dire que nous aurons bien employé notre vie si nous laissons à nos enfants une patrie, non seulement unie et libre, mais bien ordonnée, prospère et concorde. »

Jusqu'ici les discours du roi. Comme il serait dangereux de les commenter, nous laissons à nos lecteurs la liberté d'y faire eux-mêmes leurs réflexions.

La presse libérale de Rome et de toute l'Italie fit beaucoup de bruit et lança d'insolentes invectives contre S. Ex. le prince de Campagnano au sujet de l'adresse qu'il avait lue ce jour-là (23) aux pieds du Saint-Père. La *Perseveranza* de Milan, entre autres, écrivait : « Ne comprend-il pas, ce prince de Campagnano, que nous ne connaissons pas, ne comprend-il pas qu'en lui ne parle *aucune délicatesse d'idée chrétienne?* » L'*Unità cattolica*, dans son numéro du 28 mars, lui répond : « La *Perseveranza* pouvait ouvrir l'Almanach de Gotha, et elle aurait appris à la page *cent onzième* que le prince de Campagnano est don Mario Chigi, né le 1er novembre 1832, et qu'il épousa, en septembre 1857, donna Antonietta, fille de Louis, prince de Sayn-Wittgenstein-Louisbourg. Elle y aurait appris que don Mario est le digne fils de don Sigismondo, maréchal de la sainte Église romaine et garde du conclave. » Puis, pour réparer les injures basses faites à l'excellent prince, elle concluait en invitant « les enfants dévoués du Saint-Père à envoyer par la poste une carte de visite à Rome *au très-excellent prince de Campagnano don Mario Chigi;* » et elle y invitait « les nobles et les personnes du peuple, les prêtres et les laïques, parce que nous sommes tous enfants du même Père et membres de la même famille catholique. » Or, on nous a assuré en effet qu'un très-grand nombre de cartes de visite ont été adressées à M. le prince de toutes les parties de l'Italie, portant les noms de personnes de tout grade, de toute qualité et de toute condition.

DISCOURS CCCXXXIV.

A la congrégation de la jeunesse romaine : 29 mars 1874.

Son Eminence le cardinal Martinelli, préfet des études, présenta à Sa Sainteté cette nombreuse troupe de jeunes gens, catholiques de nom et de fait. Ils furent reçus en audience dans le bras nouveau des Loges. L'excellent professeur Santi, directeur spirituel des jeunes congréganistes, donna lecture, aux pieds de Sa Sainteté, de l'adresse suivante :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Dans ce jour, qui est un jour solennel à cause de ses souvenirs religieux, une troupe de jeunes gens se livrant aux différentes branches des sciences supérieures se prosternent aux pieds de Votre Béatitude. Ils ne peuvent pas, comme ils le désiraient, apporter à Votre Sainteté l'olivier de la paix et la palme du triomphe ; mais ils lui présentent humblement l'expression de leur amour filial, et le sentiment de leur tendre reconnaissance et de leur dévoûment sincère envers votre personne sacrée, envers cette personne auguste de laquelle on pourrait dire en toute sûreté qu'elle règne et qu'elle domine dans les esprits et dans les cœurs de ces jeunes gens, tellement que cette parole du Sauveur : *Regnum Dei intra vos est* (Luc., XVII, 21), continue à se vérifier en eux.

« Mais, Saint-Père, la malheureuse condition des temps actuels a réduit un grand nombre de ces jeunes gens à une dure nécessité : souvent ils sont obligés d'unir quelques fontaines malsaines et peu sûres aux sources pures du véritable enseignement. C'est en effet une bien dure nécessité que celle de voir qu'ils sont obligés de pénétrer dans des écoles, et de se trouver entre des murs d'où toute idée de piété chrétienne a été bannie ; où l'on ne cherche que des intérêts mondains et des connaissances qui ne dépassent en rien le cercle des sciences humaines ; où l'on s'étudie enfin par tous les moyens possibles à faire

disparaître et à faire oublier la grandeur et la dignité dont le christianisme a ennobli les sciences, pour substituer en quelque sorte à leur place le fantôme glacial des institutions païennes.

« Mais dans cette condition déplorable où se trouve la jeunesse, une pensée nous encourage : c'est celle que la voix du Vicaire de Jésus-Christ se fait entendre, même au milieu des nations puissantes. Cette voix est en effet la voix même de saint Pierre qui a dit : *Ab antiquis diebus Deus in nobis elegit per os meum audire gentes verbum Evangelii, et credere* (*Act.*, xv, 7). Faites donc entendre, Saint-Père, faites entendre votre voix ; tous ces jeunes gens, autant qu'ils en sont, sont prêts à vous écouter. Tracez-leur le sentier qu'ils doivent battre, et fortifiez-les par votre bénédiction, qui leur servira de soutien et de bouclier, et les maintiendra fermement attachés à la foi, à cette foi qu'ils conserveront scrupuleusement comme un véritable trésor pendant toute l'éternité. »

Sa Sainteté répondit :

Toutes les fois qu'il y a eu quelque bouleversement, quelque révolution dans la société humaine, quelque renversement de l'ordre public, la jeunesse a toujours été prise comme point de mire ; les uns se sont tournés vers elle pour la rappeler au bien, les autres pour la porter au mal, d'abord en lui gâtant le cœur, puis en lui faussant l'intelligence. C'est ce que vous avez vu vous-mêmes.

Dans ces dernières années, les bataillons universitaires, l'appel à la jeunesse n'ont pas manqué, et j'ai vu moi-même des professeurs de l'Université chauffer les esprits faciles des jeunes gens pour les pousser à toute espèce de désordres, sous prétexte de briser des chaînes, d'honorer la patrie et de la rendre libre et indépendante, sans s'apercevoir qu'ils ne faisaient au contraire que l'appauvrir, la déshonorer, l'avilir.

Par un miracle de la divine Providence et par l'intercession de Marie, l'Université romaine s'est maintenue pure comme pendant les années qui ont précédé la brèche fatale, et les jeunes gens qui la fréquentent n'ont prêté

l'oreille ni aux sifflements des serpents venimeux, ni aux voix séductrices des sirènes. C'est là un véritable prodige qui a rendu le cœur de la jeunesse docile, qui a excité la surveillance de ceux qui en sont chargés, et qui a servi de règle aux professeurs pour leur tracer une sage conduite.

Or, je le répète, dans toutes les révolutions, qu'elles soient suscitées par l'ambition d'un conquérant despotique, qu'elles proviennent d'une sédition populaire, on a toujours cherché à corrompre la jeunesse. Nous pouvons consulter les temps anciens comme les temps modernes, et nous trouverons sous ce double aspect de nombreux exemples à l'appui de ce que je dis.

Lorsque Nabuchodonosor, abusant du pouvoir dont il disposait, s'empara de Jérusalem, il emmena surtout comme prisonniers un nombre considérable de jeunes gens ; il les plaça en un lieu qu'il jugea le plus convenable, et les confia à la surveillance de chefs sévères, chargés de les former aux mœurs de la gentilité et de leur faire abandonner les traditions de leur pays. Le jeune Daniel s'opposa à ce conseil impie ; d'autres jeunes gens s'unirent à lui pour déclarer courageusement qu'ils n'abandonneraient jamais les lois de leur patrie.

Au commencement de ce siècle, un autre conquérant arrogant (1), persécuteur de l'Église et du Pape, voulut, lui aussi, réunir dans la capitale une troupe choisie de jeunes gens appartenant à des familles distinguées, et beaucoup d'entre eux étaient Romains, afin de les faire servir à la vanité du prince.

Mais les révolutions les plus nuisibles sont celles qui proviennent des factieux, auxquels s'unissent un bon nombre d'individus rêvant certaines félicités qu'ils s'aper-

(1) Napoléon Ier.

çoivent trop tard n'être que de véritables illusions. Le nombre de ces derniers est excessivement considérable ; mais le fâcheux, c'est que, même après avoir reconnu leur erreur, ils perdent toute cette activité qu'ils déployaient lorsqu'ils prêtaient en aveugles leur concours au renversement de l'ordre. Ces révolutions, je les appellerais de véritables séditions. Mais voici deux autres exemples : l'un est tiré des temps anciens, et nous voyons l'autre de nos propres yeux.

Ouvrons le livre des Machabées. L'esprit de foi commençait à diminuer à Jérusalem. Non loin de la ville sainte, il y avait un roi qui accueillait avec intérêt les plaintes des impies, et fomentait leurs mauvaises passions ; ce roi, c'est celui que l'Écriture appelle *radix peccatrix* (I Mach., I, 11), racine infectée, et qui est connu sous le nom d'Antiochus. Ce roi tâcha de gagner les impies dont parle l'Écriture lorsqu'elle dit : *Surrexerunt impii ex Israel*, et finit par en faire les instruments de son ambition et de son avarice. Ce fut alors que l'on vit s'ouvrir à Jérusalem un gymnase, comme en usaient les Gentils. On disait déjà que le peuple hébreu était corrompu, et on tâchait de gagner ceux qui ne voulaient pas se rendre en leur faisant entendre qu'ils ne seraient jamais une grande nation s'ils ne se conformaient pas aux habitudes des infidèles. C'est ainsi que l'on préparait ce peuple à encourir la malédiction de Dieu. Chez les Grecs, les gymnases servaient pour faciliter les réunions et certains exercices pour les jeunes gens ; ils étaient louables d'abord ; mais plus tard, ils se changèrent en réunions blâmables. C'est lorsqu'ils étaient déjà dénaturés qu'on ouvrit un gymnase à Jérusalem, et ce gymnase était placé sous la protection du plus méchant roi d'alors, et alimenté par la plus basse corruption.

L'esprit des séditieux se présente encore aujourd'hui

presque sous les mêmes formes ; et voilà pourquoi nous voyons certains professeurs incrédules occuper les chaires de l'enseignement ; c'est pour cela que nous voyons exclu de l'université et des autres établissements, soi-disant d'éducation, toute espèce d'élément religieux ; c'est pour cela, nous le voyons, que l'on tend de mille manières des embûches à la pauvre jeunesse en multipliant tout ce qui peut porter au vice, et en diminuant, que dis-je? en faisant disparaître, s'il était possible, tout ce qui peut élever l'esprit vers Dieu : la foi, la religion et ses ministres.

Au milieu donc des grands maux qu'ont lancés dans la société des conquérants despotes et des impies séditieux, le seul moyen qui se présente aux jeunes gens pour échapper à tant de dangers, c'est de s'unir à ces autres jeunes gens dont il est parlé dans l'Évangile de ce matin, qui accompagnaient Jésus-Christ à son entrée triomphante à Jérusalem et qui le saluaient en chantant : *Hosanna filio David, benedictus qui venit in nomine Domini.* Vivat au fils de David ! Béni soit celui qui vient consoler l'Église dépouillée par ses ennemis, encourager les ministres du Seigneur injustement persécutés, inspirer dans les jeunes cœurs l'esprit de foi contre le venin de l'incrédulité, l'esprit de piété et de recueillement contre l'esprit de dissipation entretenu sous mille formes diaboliques.

Il vient aussi tenant en main la balance, et, en sa qualité de roi, il indique dès maintenant tous ceux qui sont destinés à éprouver, lorsque le temps sera venu, toute la rigueur de sa justice irritée.

Quant à nous, bien chers enfants, suivons la route que Jésus-Christ nous a indiquée. C'est lui-même qui nous l'a fait connaître : *Ego sum via.* Suivez les traces du divin Maître, et vous vous trouverez, presque sans vous en douter, plus diligents dans les exercices de vos devoirs, plus assidus

dans vos pratiques religieuses et plus fermes dans vos bonnes résolutions.

Et maintenant, je prie Dieu de vous bénir, de faire disparaître les difficultés et les oppositions injustes de ceux qui s'obstinent à nous nier *la liberté d'enseignement* QUE NOUS VOULONS TOUT ENTIÈRE, car si ceux qui sont venus au milieu de nous sont venus en proclamant bien haut la liberté et en se servant d'expressions mensongères, « d'entraves brisées et de joug soulevé, » on ne comprend pas comment, à une liberté tant vantée et si mal nommée, doive répondre une si grande servitude.

Pour vous, retournez dans vos familles en portant avec vous les bienfaits de la bénédiction apostolique, et faites-en part à vos parents. Faites violence au divin cœur de Jésus, afin que, du trésor inépuisable de ses grâces, il vous accorde toutes celles dont vous avez besoin, mais particulièrement celle de la persévérance dans le bien, de sorte que, lorsque votre carrière mortelle sera terminée, vous puissiez être jugés dignes de jouir des consolations qui n'auront jamais de fin.

Benedictio, etc.

— La consolation que ressentaient tous ces braves jeunes gens de voir et d'entendre un Père si tendrement aimé, après avoir si ardemment désiré se trouver en sa chère présence, était inexprimable. Ils le saluèrent par les plus chaleureux applaudissements, et le suivirent en l'acclamant avec le plus vif enthousiasme dans toute la longueur des Loges, jusqu'à ce que Sa Sainteté eût échappé à leurs regards en traversant les salles de Raphaël pour se retirer dans le jardin du Vatican.

DISCOURS CCCXXXV.

A un grand nombre de catholiques de toutes les nations : 4 avril 1874.

L'Europe et l'Amérique avaient leurs représentants à cette audience splendide. Le prince landgrave de Fürstemberg, frère de S. G. Mgr l'évêque d'Olmütz, était à la tête de l'illustre assemblée. Sa Sainteté entra vers midi dans la salle du Consistoire, et lorsqu'elle eut pris place sur son trône, elle voulut bien entendre le prince landgrave, qui donna, au nom de l'assistance, lecture de cette adresse :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Daignez permettre que des représentants de divers pays de la grande famille catholique viennent déposer aux pieds de Votre Sainteté l'hommage de l'attachement inaltérable, de l'admiration et de la profonde reconnaissance dont ils sont pénétrés envers votre personne sacrée. Nous admirons la patience avec laquelle vous supportez les privations infligées sans relâche à Votre Sainteté ; nous partageons votre douleur pour la persécution de l'Église dans plusieurs pays, et nous déplorons avec Votre Sainteté la suppression inique de tant de vénérables institutions. S'il ne s'agissait que de pertes matérielles et de souffrances personnelles, nous croyons qu'à l'exemple du Christ, vous seriez prêt à vous résigner et dire : « Le fils de l'homme ne sait où reposer sa tête. » Mais ces coups sont venus vous frapper même dans le libre exercice de votre pouvoir spirituel ; l'Église est menacée jusque dans le royaume qui n'est pas de ce monde, et pour combattre ces dangers, le divin Maître vous a inspiré un courage surhumain.

« Pendant la durée miraculeuse de votre pontificat, la Providence a voulu que ce fût le cœur le plus tendre, la bouche la plus suave, en même temps que la plus éloquente, qui prononçât une condamnation sévère contre certaines doctrines populaires de nos jours, d'apparence séduisante, mais qui s'attaquent aux bases de la société chrétienne. Telles sont les doctrines ressuscitées de l'antiquité païenne, par rapport à la toute-puissance de l'État prenant la place de Dieu ; sa

tyrannie sur l'Église, même dans des matières purement spirituelles ; la souveraineté du peuple et le prétendu droit absolu des nationalités, l'enseignement athée et l'éducation d'une société destinée à ériger des temples au matérialisme.

« En présence d'aussi graves dangers, devant lesquels les gouvernements sont trop souvent restés muets, Votre Sainteté n'a pas craint d'élever la voix, au nom des principes immuables de l'autorité divine. Alors beaucoup ont dit, comme les disciples dans l'Écriture : « Ce langage est dur; qui peut l'entendre ? » Et quelques-uns se sont retirés et détournés de vous.

« Cependant, lorsque vous, Très Saint-Père, à l'exemple de Notre-Seigneur, vous avez demandé à nos évêques : « Et vous, m'abandonnerez-vous aussi ? » ceux-ci vous ont unanimement répondu : « Où irions-nous, Seigneur ? Vous possédez les paroles de la vie éternelle. » Et cette réponse des princes de l'Église a trouvé un écho dans le cœur des fidèles de l'univers tout entier.

« Jésus-Christ nous a fait le plus grand de ses dons, en plaçant dans les fondements de l'Église, c'est-à-dire dans la personne de son Vicaire, l'unité visible. C'était une garantie nécessaire à l'union de tous les fidèles, séparés les uns des autres par les frontières de leur patrie respective.

« Oui, Très Saint-Père, c'est le monde catholique tout entier qui réclame hautement l'indépendance de votre autorité suprême, et nous unissons constamment nos prières et nos efforts pour nous rendre dignes de la bénédiction que nous venons aujourd'hui humblement implorer de Votre Sainteté. »

Sa Sainteté répondit :

C'est pour moi une grande consolation que de vous voir rassemblés ici et me faire une noble couronne. Mais cette consolation surabonde encore lorsque je viens à réfléchir que vous êtes l'écho d'un très-grand nombre de voix qui, dans les différentes contrées de l'Europe, parlent comme vous et déplorent les maux qui affligent la sainte Église, épouse immaculée de Jésus-Christ.

Aussi les grandes solennités que l'Église elle-même nous met sous les yeux pendant ces jours, et tout parti-

culièrement le souvenir de la passion, de ce prodige vraiment étonnant, de ce mystère profond de l'amour du divin Rédempteur, doivent-ils nous être un sujet d'encouragement, pour vous aussi bien que pour moi.

Rappelons-nous en ce moment ce qui se passa à la mort du Sauveur, et tâchons d'en tirer notre profit. Un grand nombre de personnes étaient demeurées indifférentes à la vue des miracles opérés par le Rédempteur lui-même, lorsqu'il accomplissait sa divine mission au milieu des hommes ; mais lorsque le fils unique de Dieu eut remis son âme entre les mains de son Père, ils s'aperçurent que la grande œuvre de la Rédemption était accomplie, et commencèrent enfin à sortir de leur assoupissement.

A cette heure solennelle le soleil s'obscurcit, et les ténèbres couvrirent la surface de la terre : *Tenebræ factæ sunt super universam terram* (Math., XXVII, 45). Ce fut alors que les bons se confirmèrent dans la résolution où ils étaient de suivre Jésus de Nazareth ; et lorsque les pusillanimes qui s'étaient laissé tromper sortaient de leur état de léthargie, et découvraient dans l'obscurité et les ténèbres ce qu'ils n'avaient pas vu à la clarté éblouissante du soleil et reconnaissaient leurs erreurs, les Pharisiens, les prêtres et les impies, qui les avaient enveloppés dans leurs artifices, s'endurcissaient au contraire dans leurs propres iniquités.

Ceux qui avaient eu peine à croire et qui s'étaient laissé illusionner s'écrièrent alors : *Vere filius Dei erat iste ;* puis, s'armant de courage, ils se déclarèrent ouvertement les disciples du Nazaréen.

Bien chers enfants, aujourd'hui aussi la terre est couverte des ténèbres de l'incrédulité ; et ces ténèbres sont plus épaisses dans certaines contrées que dans d'autres, parce qu'à l'incrédulité se joint cette obscurité infernale

qui provient de la haine contre Dieu et contre ses ministres. Or, cette obscurité ne fait que ranimer la ferveur chez les bons. En voyant l'Église injustement persécutée, ils retrempent leur esprit aux sources pures de sa doctrine, se tiennent toujours prêts à soutenir courageusement tous ses droits et à résister énergiquement contre tous les efforts des ennemis de Dieu.

En Allemagne, en Suisse et ailleurs, l'épiscopat, le clergé et les fidèles, animés d'un même esprit véritablement chrétien, sont aujourd'hui un spectacle qui fait l'étonnement du monde, des anges et des hommes; ils sont comme une lumière splendide qui attire tous les regards, et il ne manque pas de cœurs généreux qui suivent leur exemple.

Oportet et hæreses esse, ut et qui probati sunt, manifesti fiant in vobis; c'est l'Apôtre qui l'enseigne (I Cor., XI, 19). Cette douloureuse nécessité d'erreurs et d'hérésies, proclamées et soutenues aujourd'hui par certains souverains d'une manière plus impie qu'en aucun autre temps, est cause que les cœurs généreux se déclarent ouvertement les intrépides défenseurs de la vérité, sans craindre ni les menaces, ni les peines, ni la mort même. C'est ainsi que la religion se montre dans toute sa grandeur et toute sa dignité; c'est ainsi qu'elle multiplie le nombre de ses disciples, mais des disciples qui lui sont véritablement, résolument et constamment attachés.

On a déjà dit autrefois que le sang des martyrs était une semence de nouveaux chrétiens. C'est ce qui arrive encore aujourd'hui. La fermeté d'un grand nombre, auquel vous appartenez vous-mêmes, multiplie les vrais adorateurs et les vrais disciples de Jésus-Christ. Mais il faut bien se donner de garde de se relâcher tant soit peu, car les loups ravisseurs ne se lassent pas de porter leur ravage pour éteindre la foi dans les cœurs. Ils emploient

la fraude pour pénétrer jusque dans la bergerie ; ils menacent d'user de violence, parce qu'ils sont soutenus par ceux qui occupent des postes élevés, et ils lancent en avant tous les moyens qui tendent à la destruction de la foi. Véritables émissaires de Satan, ils se sont approprié la tyrannie et l'arrogance de certains Séjans, et se persuadent que les menaces, l'exil ou la prison pourront leur préparer la voie qui conduit à la destruction de la foi catholique, sans songer que ce qu'ils méditent là est impossible.

Pour vous, soyez pleins de confiance en le secours divin, et redoublez d'efforts ; rappelez-vous que la nature humaine est faible par elle-même, qu'elle ne cesse de tendre vers la décadence, et que, par conséquent, elle a besoin d'un appui pour la soutenir ; n'oubliez pas que celui qui a mis la main à la charrue ne doit plus tourner son regard en arrière.

Opposez-vous donc à la mauvaise presse ; persévérez dans la prière ; prenez un soin particulier de la jeunesse; disposez les hommes, par des moyens légitimes, à la faveur de l'Église, de cette Église qui ne sera jamais servante, parce que Dieu a voulu qu'elle fût maîtresse ; enfin tenez vos bras élevés vers le ciel, et ne les abaissez que lorsque l'ennemi sera humilié et lorsque le soleil aura baissé et disparu de l'horizon. Ce sont là autant de moyens que je vous conseille d'employer, afin que sous la conduite de vos évêques vous puissiez voir la tranquillité rendue aux âmes, la paix dont on peut jouir dans cette vallée de larmes restituée à la terre, et la persécution que souffre l'Église de Jésus-Christ au moins suspendue, sinon terminée.

Et maintenant il ne me reste plus qu'à élever les bras au ciel pour vous bénir, vous, vos familles, vos parents, vos amis et tous ceux qui ne sont pas ici présents, mais

que vous représentez dignement, et qui pensent comme vous, qui partagent vos mêmes sentiments et dont vous vous êtes faits les fidèles interprètes.

Que Dieu le Père vous bénisse, et qu'il fasse briller dans vos cœurs un rayon de sa toute-puissance, pour vous transformer en valeureux défenseurs de la foi, capables de combattre sans jamais cesser de le faire, et d'abattre l'orgueil de ses ennemis.

Que Dieu le Fils vous bénisse et vous donne une partie de cette sagesse qui vous est nécessaire pour ne pas vous laisser induire en erreur, soit par les impies, soit par les sophismes; qu'il vous communique cette sagesse qui donne la science nécessaire pour confondre les erreurs et réfuter l'impiété.

Que l'Esprit-Saint vous bénisse, lui qui est l'Esprit d'amour, l'Esprit de bonté.

Oh ! Esprit divin (*le Saint-Père est profondément ému*), vous qui êtes venu embraser la terre du feu sacré de votre amour, descendez en ce moment, faites briller votre lumière, et détruisez par elle toutes les erreurs; convertissez toutes les âmes qui se tiennent éloignées de vous par le péché. Venez et bénissez ce peuple que j'ai présent ici sous mes yeux; bénissez tous ceux qui sont animés des mêmes sentiments, et qui sont dispersés sur la surface de la terre. (*Émotion dans l'auditoire.*)

Que Dieu vous bénisse donc, chers enfants, maintenant et pour le reste de votre vie; qu'il vous bénisse à l'heure de votre mort, afin que remettant, comme Jésus-Christ, votre âme entre les mains de votre Père, vous soyez jugés dignes de le bénir et de le louer pendant les siècles des siècles.

Benedictio, etc.

— Nous donnons ici quelques noms des principaux personnages présents à cette audience.

Mgr l'archevêque de Melbourne, puis NN. SS. les évêques de Newport, de Vannes, de Haïti et de Port-Natal.

Anglais. — Lord Earl of Gainsborough et sa famille ; lady Herbert.

Irlandais. — M. Sherlock et sa famille.

Allemands et Autrichiens. — Le prince Salm Salm, le prince landgrave de Fürstemberg, M. le comte et Mme la comtesse Salm Hoogstraeten, M. le comte et Mme la comtesse Hahn, M. le comte et Mme la comtesse Engl de Wagram, M. le comte de Fuggen-Gltôt, M. le comte et Mme la comtesse Stainlein Saalenstein, S. E. M. le baron de Gagern et sa famille, Mme la baronne de Schonberg.

Français. — Mme la comtesse de Rayneval, Mme la marquise de Guerry, M. le comte et Mme la comtesse Yvert, Mme la baronne de Villequier.

Polonais. — Mme la comtesse Rzewuska, M. le comte Mniszek, M. le comte Guillaume Siemenski Selle.

DISCOURS CCCXXXVI.

A la députation chargée de représenter les jeunes filles catholiques pauvres du Royaume-Uni : 9 avril 1874.

Sa Sainteté voulut bien admettre en son auguste présence l'illustre Mme Herbert, accompagnée de MM. les ecclésiastiques O'Callaghan, recteurs des colléges anglais et écossais, puis de Mgr Kirby, recteur du collége irlandais. Mme Herbert, qui représentait les jeunes filles catholiques pauvres du Royaume-Uni, lut en leur nom l'adresse suivante:

TRÈS SAINT-PÈRE,

« En ces jours de salut et de miséricorde, l'Église, notre mère et notre tendre maîtresse, nous invite non seulement à méditer sur la passion et la mort de Jésus-Christ, mais encore à prendre part, avec un

cœur magnanime et dévoué, à ses souffrances et à son sacrifice. Ce sont ces pensées qui nous ont amenées aux pieds de Votre Sainteté, unie indivisiblement à la personne bénie et sacrée de Jésus-Christ. Oh ! comme l'âme du Rédempteur a dû se sentir inondée par la douleur et accablée d'angoisses, quand, déchirant le voile de l'avenir, il vit la guerre scélérate, impie et inique suscitée contre l'Église, son épouse immaculée et bien-aimée, pour laquelle il répandit jusqu'à la dernière goutte de son sang ! Quelle peine cruelle dut éprouver son cœur adorable quand il vit les traits meurtriers, trempés par la colère, la haine et la rage de l'enfer, lancés contre Votre Sainteté, qui est la pierre fondamentale sur laquelle il bâtit son Église ! Si donc, Très Saint-Père, d'un côté nous sommes invitées à nous unir à Jésus-Christ dans sa douloureuse passion, de l'autre côté, nous, filles catholiques devouées des Iles-Britanniques, nous nous approchons avec respect et avec une humble affection du trône glorieux de Votre Sainteté, pour la consoler dans les nombreuses et longues peines qui vous accablent si cruellement. Oh ! comme nos cœurs sont affligés quand nous apprenons que de nouvelles douleurs, de nouvelles tribulations viennent ajouter des amertumes nouvelles au calice de votre passion !

« Déjà toutes les nations de la terre, dont Votre Sainteté est le Père et le Pontife, toute la vénérable cohorte de l'épiscopat dont vous êtes le Chef et le prince, l'Église tout entière répandue de tous côtés, ont élevé la voix pour protester contre la guerre parricide que l'impiété couronnée a soulevée contre la personne sacrée et vénérée de Votre Sainteté. Des députations catholiques sont en outre venues dans la Ville éternelle, aujourd'hui veuve, désolée et tributaire d'un gouvernement..... Elles apportaient à Votre Sainteté des sentiments de respect et de sympathie.

« Permettez donc, Très Saint-Père, que les filles de nos îles se prosternent aussi à vos pieds et y déposent, avec l'expression de leur ardent amour, la faible offrande de l'affection qu'elles éprouvent pour Votre Sainteté, dépouillée de tout et réduite à cette prison pour défendre la liberté de l'Église. Daigne Votre Sainteté l'accepter et la couronner de sa bienveillance particulière. Ne considérez pas la petitesse de l'offrande, ni la pauvreté de celles qui vous l'envoient. Considérez plutôt leur cœur débordant de l'amour le plus ardent pour Votre Sainteté. C'est à cause de Votre Saintété que nous sommes remplies d'une juste colère contre les impies qui vous persécutent.

« Nous voudrions répandre jusqu'à la dernière goutte de notre sang si, par ce moyen, nous pouvions éloigner, ne fût-ce que pour une heure, les tribulations qui vous accablent. Nous protestons de vouloir

vivre pour Votre Sainteté, parce que vivre et mourir pour Elle, c'est vivre et mourir pour Jésus-Christ, dont Votre Sainteté est le Vicaire. Daignez donc, Très Saint-Père, nous accorder votre paternelle bénédiction apostolique. »

Sa Sainteté répondit à peu près en ces termes :

C'est avec la plus grande satisfaction que j'accepte cette belle offrande de la part de mes filles des Iles-Britanniques. Parmi les innombrables témoignages d'affection envers le Saint-Siége qui m'ont consolé dans mes tribulations, ceux que m'a donnés le peuple anglais ont été abondants et bien chers à mon cœur. Des révolutions, des désordres et des infidélités de tout genre bouleversent aujourd'hui le monde, et cependant l'Angleterre me donne chaque jour de nouvelles preuves de fidélité et de dévoûment.

Si l'on réfléchit à ce qu'était l'Angleterre il y a cinquante ans, personne n'aurait supposé qu'une manifestation de pareils sentiments fût venue d'un pays séparé de la vraie foi et infesté de l'hérésie et du schisme pendant trois cents ans. Dans l'évangile de ce jour, nous lisons que Notre-Seigneur apparut à sainte Marie-Magdeleine dans un jardin, récompensant ainsi la constance de son amour. Il se montra à elle sous l'apparence d'un jardinier, comme il l'est en réalité, puisqu'il cultive les fleurs et les plantes qu'il a choisies pour lui-même, et qu'il arrache du terrain tout ce qui pourrait être nuisible à la culture.

Tâchons donc de nous recommander à ce bon jardinier, et prions-le d'arracher de nos cœurs tout ce qui pourrait lui déplaire. C'est ainsi que nous obtiendrons pour nous une augmentation de charité, d'amour et de paix. Mais lorsque je parle de paix, je n'entends pas parler d'une paix séparée de la croix, parce qu'il faut que tout le monde porte sa croix, d'une autre manière, tou-

tefois, que ceux qui ont enlevé la croix du Colysée et qui l'ont profanée. Pour nous, enfants du Seigneur, et qui lui demeurons toujours fidèles, nous devons être prêts à accepter les afflictions et les tribulations qu'il nous faut souffrir, et qui sont inséparables de la vie de chaque fidèle disciple de la croix de Jésus-Christ.

Mais je vois, par votre adresse, que vous avez déjà été animés des mêmes sentiments, et vous cherchez l'unique source de consolation qu'il y ait pour vous comme pour moi, c'est-à-dire que vous cherchez à être unis à Notre-Seigneur dans ses souffrances.

Aussi, je vous bénis bien volontiers, vous, vos familles et toutes les bonnes et chères âmes qui ont pris part à cette généreuse et gracieuse offrande. Et vous, chère fille, vous me servirez d'interprète auprès de toutes ces chères filles, et vous leur direz que je ne prise pas tant la valeur de leur don, bien qu'elle soit cependant très-grande, que leur affection et leur dévoûment envers le Saint-Siége, affection et dévoûment dont leur offrande est l'expression.

Benedictio, etc.

— Après la lecture de l'adresse, M. Herbert remit à Sa Sainteté la somme de quatre-vingt-dix mille francs comme offrande des jeunes filles catholiques pauvres d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande. Il serait difficile de se figurer combien il a dû en coûter à ces âmes si pieuses de réunir une somme d'une si grande valeur. C'était le fruit de privations longues et continuelles; qu'il suffise de dire, pour ne citer qu'un fait, qu'une pauvre vendeuse de fleurs a recueilli son offrande en mettant à part un sou par jour pendant plusieurs mois!

Voici les noms des dames collectrices qui avaient souscrit à l'adresse: Mary Bolongaro, Elisa Margaret Froude, Alice M. Goldina, Geneviève Grimshowe, Mary Grimshowe, Mary Langdale, Mary Margaret Murphy, Edith Noel, Anna Maria Perry, Hella Perry, Margaret Petre, Mary Petre, Laura Scott Murray, Maria Cecilia de Somery, E. A. Surtus, Augusta Welman, secrétaire; Mary Elisabeth Herbert, trésorière pour l'Angleterre, Cecilia Lothian, trésorière pour l'Écosse; Elisabetta Londonderry, trésorière pour l'Irlande.

DISCOURS CCCXXXVII.

A la Fédération-Pie : 11 avril 1874.

La veille de l'anniversaire du jour mémorable du 12 avril, Sa Sainteté voulut bien recevoir en audience tous les conseils directifs des Sociétés catholiques de Rome, réunies sous le titre de Fédération-Pie. *Les Eminentissimes cardinaux di Pietro, Oreglia, Mertel et Berardi se tenaient de chaque côté du trône, avec un grand nombre de prélats et d'illustres personnages de la cour pontificale, parmi lesquels on remarquait pour la première fois S. Exc. M. le duc d'Achéry di San Donnino, qui venait d'être nommé* camérier secret. *Sa Sainteté entendit avec satisfaction la lecture de l'adresse suivante, lecture qui fut faite par M. le chev. Paul Mencacci, vice-président de la Fédération :*

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Le mémorable anniversaire de la ruine de Désiré et du royaume des Lombards, si funeste à la cause de saint Pierre, étant à peine passé, voici que se présente l'anniversaire non moins mémorable du 12 avril, et les Sociétés romaines formant la Fédération qui se glorifie de porter votre auguste nom sentent le besoin et le devoir de se présenter devant Votre Sainteté pour déposer encore une fois à vos pieds l'hommage de leur fidélité et de leurs vœux. Cette circonstance nous rappelle deux grands événements : d'abord le jour où vous rentriez triomphalement dans votre Rome après la destruction de la république Mazzini par une autre république ; puis le jour où, cinq années après, et par un prodige qui tient du miracle, vous sortiez sain et sauf des ruines de Sainte-Agnès.

« Nous ne disons rien du 12 avril 1850 ; tout le monde y reconnut le doigt de Dieu ; nous voulons seulement parler du 12 avril 1855. Dans le premier nous avons vu l'œuvre miséricordieuse de la toute-puissance divine ; dans le second nous découvrons en même temps un présage du plus prodigieux avenir.

« La salle où vous étiez assis sur votre trône, Très Saint-Père, était vaste, ornée et riche en décorations de fête ; l'illustre assistance était nombreuse : outre les représentants des puissances étrangères et les généraux des deux armées les plus redoutées du monde, là se trouvaient aussi les enfants de tous les peuples de la terre, représentés par les élèves du collége de la Propagande. La vertu, le génie, la noblesse, la force (cette grande puissance de la société humaine), tout se trouvait réuni dans cette salle devenue à jamais célèbre.

« La journée était magnifique ; c'était un des plus beaux jours, dans la plus belle des saisons. Tout respirait la grandeur et la joie ; tout était beau, tout était souriant !

« Mais les supports de la salle étaient rongés par le temps ; les poutres en étaient corrompues, et le plancher s'en allait en décadence. Pour tout autre que pour vous, Saint-Père, cette salle devait être le couvercle doré d'un horrible tombeau. Mais Dieu avait les yeux sur vous !

« Tout à coup un bruit sourd, un craquement change tout en un monceau de ruines. Et vous, Très Saint-Père, vous tombiez au milieu de ces ruines, et avec vous tombaient les uns sur les autres tous ceux qui se trouvaient autour de vous. Un nuage horrible de poussière couvrit tout et glaça tous les cœurs. On crut que c'en était fait de vous !....

« Mais il n'en fut rien. Tombé sur tous les autres, doucement et sur pieds, vous sortîtes sain et sauf du milieu de ces ruines, et tous ceux qui étaient avec vous et qui furent précipités avec vous sortirent de dessous ces ruines comme vous.

« Événement prodigieux que les générations futures admireront avec nous en bénissant Dieu comme nous ; or, nous aimons à découvrir là un signe, nous croyons y entrevoir un symbole des plus grands événements providentiels qui précisément alors (pendant la guerre d'Orient) commençaient à se développer, et dont nous voyons maintenant, grâces en soient rendues à Dieu, se dérouler la dernière scène.

« La société au milieu de laquelle nous vivons semble aussi une société splendide, une société séduisante. Amusements, voluptés, puissance, tout brille à l'extérieur dans cette grande salle du monde !.... Mais le plancher en est gâté par la vermoulure ; les supports en sont pourris et rongés par les vers : en un mot, cette salle splendide, remplie de tant de vices, de tant de turpitudes, de tant d'impiété, cette salle croulera au fond de l'abîme ! Il est écrit : « Les hommes se fatiguent en vain à bâtir un édifice, du moment que ce n'est pas Dieu qui l'élève. »

Que peut être, en effet, un édifice qui n'est pas soutenu par Dieu, ou plutôt qui est bâti en dépit de lui ?...

« Mais voilà que cette société athée croule de toute part : le vol, la violence, l'irréligion, le vice, ces grands instruments destructeurs de la société humaine civilisée, et qui sont considérés aujourd'hui comme de grands principes généraux, précipitent tout dans les profonds abîmes ; et les orgies de Babylone sont sur le point de se changer en deuil, pendant que les potentats, devenus impuissants parce qu'ils ont méconnu Dieu, croulent de toutes parts, incapables de résister au torrent qui les entraîne.

« Lorsque tout est renversé autour de vous, Saint-Père, lorsque la société moderne s'en va par lambeaux et en poussière ; lorsqu'un tourbillon désolateur engloutit toute chose, et semble envelopper jusqu'au Pape lui-même, le Pape, objet unique pour lequel la révolution avait préparé tant de maux, le Pape demeure debout, impassible sur des ruines qui s'accumulent de plus en plus, et qui ne servent que mieux à le révéler à la face du monde prévaricateur ; et lorsque le nuage épais sera dissipé, le Pontife n'en paraîtra que plus vigoureux et plus grand qu'il ne l'était d'abord. Et de même que tous ceux qui tombèrent avec vous à Sainte-Agnès se relevèrent sans avoir éprouvé aucun mal, de même aussi tous ceux qui se tiennent étroitement serrés autour de vous pendant la terrible épreuve que nous subissons retourneront sains et saufs comme vous à la première paix, pour en jouir avec vous.

« Dieu, nous en avons la confiance, réalisera un jour les espérances que nous prévoyons aujourd'hui. Tout nous le dit, tout nous le fait pressentir. Au milieu d'une si grande affliction, que votre gloire est pure, que votre gloire est grande, ô pontife rempli de tribulations ! Et dans des jours de si grande solennité, qu'il est beau, qu'il est consolant de se presser autour de vous !

« Mais vous, bénissez-nous, Saint-Père, bénissez-nous, afin que notre foi, loin de défaillir, s'enflamme de plus en plus au milieu du danger, et afin que nous persévérions avec vous, inébranlables jusqu'au dernier, tant qu'il plaira à Dieu de nous tenir dans cette épreuve ; bénissez-nous, et avec nous bénissez nos familles, nos sociétés, bénissez votre Rome. »

Sa Sainteté répondit :

Il n'y a que quelques jours, et de l'endroit même où nous nous trouvons, j'élevais mes pensées vers Dieu, et j'implorais auprès de lui seul la paix, l'ordre et la tranquillité, car je voyais l'impossibilité, pour le moment, de pouvoir les obtenir par l'entremise de ces hommes qui pourraient concourir à nous donner la paix, mais qui, soit à cause de l'orgueil qui les exalte, soit à cause de l'impuissance qui les abat, me semblaient clairement, à en juger par les faits, être disposés à toute autre chose qu'à vouloir coopérer au rétablissement de l'ordre. J'étais tout absorbé dans ces réflexions, et dans l'excès de ma douleur je m'écriais : *Ego dixi in excessu meo: omnis homo mendax !* (Psal. CXV, 2.)

En effet, une partie de ces hommes est agitée par les fureurs de l'enfer ; une autre partie dément par les faits les paroles moins dures qu'elle met parfois en avant. Il est inutile de parler des premiers, car les spoliations injustes, les exils forcés, les dures prisons et la volonté perfide de continuer à suivre la même voie en disent assez sur leur compte. Ajoutez à cela que le mensonge et la calomnie précèdent, accompagnent et suivent la masse de ces hommes qui bouleversent la société.

Pour parler des seconds, je dirai qu'ils promettent; mais les uns ne se mettent guère en peine de faire ce qu'ils disent, et les autres ne le peuvent pas. En effet, on a promis à la religion catholique protection, prééminence et immunité : mensonge! On accorde à qui le demande le pouvoir d'ériger des chaires pestilentielles, de blasphémer contre Dieu et contre la foi, et de diffamer ses ministres. On a promis des garanties : mensonge ! C'est le vice qui est garanti, mais non pas ceux qui crient contre le vice ; ils sont exposés, au contraire, aux

insultes de la presse et des passants. On a promis la liberté à l'Église : mensonge ! Est-ce que l'on ne contredit pas chaque jour, en effet, la promesse que l'on a faite en dépouillant peu à peu l'Église, se servant pour cela de la lime sourde qui ronge plus lentement, et détruisant en un mois ce que des ennemis enragés détruiraient en un jour ? Tous ces législateurs imitent les bourreaux de Jésus-Christ, qui se distribuaient sur le Golgotha les vêtements du divin Rédempteur. Et puis ce système est accompagné de sophismes subtils, pour faire croire que l'usurpation sacrilége qu'ils commettent est légitime.

En attendant, la violence des faits arrache des gémissements à la multitude des bons, fait couler des larmes aux pauvres opprimés, et va même jusqu'à produire quelque défection, poussant à mal faire même quelques-uns de ceux qui devraient, de préférence, se faire un devoir strict de donner le bon exemple et de montrer, plus que les autres, leur constance dans le bien et leur union avec Dieu.

Mais ce qui navre surtout le cœur, c'est l'apathie qui endort tous ceux qui devraient et qui pourraient apporter quelque soulagement, mais qui se laissent dominer par la crainte et participent activement au bouleversement général qui finira par les entraîner eux-mêmes.

Quant à vous, par votre présence ici et par vos propres expressions, vous rappelez en ce jour deux événements, entre autres, qui arrivèrent à deux époques différentes : l'événement de Sainte-Agnès et la restitution des domaines de l'Église à la capitale du catholicisme. Pour le premier événement, c'est Dieu tout seul qui a opéré le grand prodige ; pour le second, il a voulu le faire en se servant de la main des hommes. Dieu pourrait bien le renouveler encore aujourd'hui ; à cela il ne peut y avoir de doute, et il pourrait se servir de la main des hommes

pour détruire ce que la grande masse sectaire et maçonnique a cherché à réédifier.

Et moi je réponds qu'il entre peut-être dans l'ordre de la divine Providence de permettre le mal actuel, qui, tout en purgeant la société catholique dans tous ses rangs, ranime l'esprit de foi qui languissait dans beaucoup d'endroits et semblait même éteint dans certaines contrées.

Dieu juge que le moment de pousser la volonté de certains hommes n'est pas encore arrivé, d'autant plus que la volonté des hommes dont je parle n'est plus libre. Elle n'est plus libre par leur propre faute ; elle n'est plus libre parce qu'ils sont menacés par des conseillers féroces. Peut-être, si ceux-ci cessaient de pousser, de menacer et d'imposer leur volonté, les hommes dont je parle se résoudraient-ils à embrasser un parti moins mauvais ; mais aujourd'hui ils sont contraints de s'écrier : *Video meliora proboque ;* mais en attendant, l'hydre venimeuse sortie des plus profondes cavernes de l'enfer les oblige à proférer les deux autres mots : *deteriora sequor.*

Et nous ? Ah ! nous devons redoubler de confiance, sans jamais nous laisser abattre : élevons nos regards vers le ciel, et attendons tout notre secours de Dieu. Si le prophète Daniel fut exaucé parce que Dieu reconnut en lui un homme de désirs, espérons que nous serons exaucés, nous aussi, parce que nous désirons la gloire de Dieu, le bien des âmes, la sanctification des familles et le bon exemple parmi le peuple. Et si David, poursuivi dans sa fuite et cherché pour être mis à mort il y a trois mille ans, mettait, lui aussi, toute sa confiance en Dieu, comment n'aurons-nous pas plus de raison que lui d'espérer, nous qui avons déjà vu les effets de l'amour infini de Dieu envers nous dans son incarnation, dans sa vie et dans sa mort ? Ah ! oui, *in te Domine speravi, non confundar in æternum.*

Mais unissons à notre confiance le prix du sang précieux de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; ce sera là comme le fondement de l'espérance que nous avons de voir poindre enfin les jours de la miséricorde et de l'amour de Dieu.

En attendant, je lève les mains et je vous bénis, afin que vous retourniez chez vous enrichis des faveurs célestes.

Que cette bénédiction anime tous vos cœurs d'un courage capable d'augmenter votre espérance, de ne jamais rien vous faire craindre de la part des méchants, et de vous tenir toujours unis à Notre-Seigneur Jésus-Christ, afin qu'étant protégés par lui pendant votre vie, et remettant votre âme entre ses mains à l'heure de votre mort, vous soyez rendus dignes de le louer dans le ciel pendant les siècles des siècles.

Benedictio, etc.

— Le plus beau commentaire qui puisse être fait à ce discours, ce sont les paroles prononcées par l'éminentissime cardinal Rauscher, archevêque de Vienne, dans la Chambre des seigneurs du Reichstag, le 10 avril, contre les nouvelles lois confessionnelles déjà approuvées par la Chambre des députés. Malgré cette protestation énergique du cardinal, ces lois furent cependant approuvées dans la Chambre des seigneurs. L'*Unità cattolica* du 16 avril rapporte ainsi les paroles du cardinal :

I.

La guerre contre l'Église en Allemagne.

« Card. Rauscher. « Depuis trente ans la paix régnait en Allemagne, lorsque tout à coup l'Europe demeura toute stupéfaite d'un changement de circonstances : il fut déclaré de par l'officialité que l'Église catholique deviendrait église nationale et ne serait nullement indépendante. Pour mettre ce plan à exécution, on confectionna un code entier de lois, qui exclut toute sorte d'égards pour la justice et les convenances. Dans ces lois, c'est l'arbitraire le plus effréné, joint à la dureté la plus cruelle, qui domine. Ne pouvant pas prendre la résolu-

tion de détruire la religion catholique, on eut recours à la prison et aux amendes, et les enfants de l'Église furent jetés en prison.

« Si l'on avait fait avec les rabbins de la Turquie ou de la Roumanie la dixième partie de ce qui s'est fait avec les évêques des États catholiques, siége de l'intelligence, un cri d'indignation se serait soulevé, et la diplomatie aurait demandé impérieusement une réparation pour des actes aussi inouïs d'intolérance. Je veux parler de ce qui se passe en Prusse, et des abus de pouvoir encore pires dont la soi-disant Suisse *libre* nous offre le spectacle. Mais ce qu'il y a de plus déplorable, c'est le rôle que joue dans tous ces faits le *professorisme allemand* (professorenthum). On lance en avant que la science allemande est le premier motif qui pousse à cette guerre contre l'Église catholique, et on ne néglige rien pour le faire croire à l'Europe. C'est tout ce que l'on pouvait faire pour rendre possible en Allemagne la loi que la Chambre des députés avait déjà approuvée ! Le principe fondamental, suprême de cette loi, c'est que : l'État est maître souverain dans son territoire, et qu'il ne peut tolérer aucune autre autorité à côté de soi. Dorénavant aucune loi ecclésiastique ne peut plus exister en Autriche ; tout au plus il pourra y avoir des prescriptions ecclésiastiques comprises dans celles de l'État. On dit, il est vrai, que la substance n'est pas atteinte ; mais il est vrai de dire aussi que l'État se réserve la faculté de tracer les limites relatives aux choses extérieures selon son bon plaisir, et sans s'être préalablement entendu avec les autorités compétentes. »

II.

Pourquoi l'Italie et la Prusse combattent l'Église.

« Le cardinal Rauscher continuait : « Quant à l'Italie et à la Prusse, il est vrai qu'on a fait pis encore, mais on l'a fait parce que l'on tendait à de grands avantages politiques, avantages que l'on finit réellement par obtenir. L'Italie s'en est prise aux écoles chrétiennes, à la famille chrétienne, aux ordres religieux, aux évêques, partout et toujours, selon les ordres reçus de l'illuminisme, et elle a subjugué par les armes l'État de l'Église, bien que ce fût un bien commun de tous les chrétiens catholiques ; mais tout criminels que sont ces faits, on en a cependant tiré un avantage matériel : l'unité italienne était le mot d'ordre. Il est bien vrai que, pour atteindre ce but, on a dû renverser les trônes des princes légitimes, et pour cela on avait besoin du parti à la tête duquel se trouvait Mazzini. Sans l'État de l'Église, l'Italie

n'était évidemment rien ; et ce qui se fit contre la religion, contre la justice, contre le Pape, fut un sacrifice fait sur l'autel de l'unité italienne. Dieu a permis que le but fût atteint, non pas par les seules forces de l'Italie, mais avec le secours d'un souverain allié, à qui les bombes Orsini avaient renouvelé le souvenir de son devoir.

« Pour bien faire apprécier ce qui se passe en Prusse, nous ne devons pas manquer de faire connaître à tout ami honnête de la liberté les moyens qui y ont été adoptés. Là nous trouvons la clé des désirs démesurés de la grandeur de la Prusse qui tend à lever la tête jusqu'au ciel. L'homme d'État qui est sorti des rangs du peuple et qui s'insurge contre l'Église s'est proposé de convertir le sentiment catholique du peuple en sentiment national, c'est-à-dire de faire en sorte que la Prusse soit au-dessus de toute chose, et que Dieu se contente de ce que la Prusse voudra lui laisser. (*Très-bien! Hilarité à droite.*) L'auteur d'un tel projet, qui devrait au moins s'appeler projet romantique, sinon criminel, est aveuglé par la gloire des armes ; il a complètement perdu l'appréciation droite des forces morales, et croit que tout est possible parce qu'il se sent assez fort pour briser toute sorte de résistance extérieure. Mais la Prusse paiera d'autant plus chèrement la peine de son erreur, qu'elle tardera davantage à se remettre sur la voie droite. »

III.

On ne comprend pas pourquoi l'Autriche attaque l'Église.

« Le cardinal RAUSCHER demandait : « Mais quel avantage le gouvernement de Sa Majesté se promet-il de tirer de ses agressions contre la religion catholique ? Croit-il, par exemple, communiquer au sentiment autrichien cette impulsion dont nous aurions certainement besoin? Il sait trop bien où en sont les choses pour s'abandonner à une pareille illusion. Ou bien encore croit-il ouvrir à l'État le sentier des grandes conquêtes? Fonder un empire qui se trouve, par rapport à l'Autriche actuelle, dans les mêmes proportions que le pouvoir actuel du roi Victor-Emmanuel par rapport à l'ex-royaume de Sardaigne ? Il est superflu de dire que le gouvernement est loin de former des songes d'une si grande puérilité. Que veut-il donc ? On nous répond que l'abolition du concordat a laissé dans la législature une lacune que l'on veut combler. Mais c'est inexact. Il n'y a pas encore de lacune ; on cherche plutôt à les faire, afin de donner lieu à de nouvelles lois ; les disposi-

tions du concordat subsistent encore dans toute leur vigueur ; la patente du 5 novembre 1855 a encore force de loi.

« Le soi-disant progrès comprend que désormais il est superflu de cacher le but final ; sa haine contre Dieu et contre la vérité éternelle se montre dans tout son jour. Mais il y a une Providence qui empêche aux arbres de toucher au ciel. On ne réussira pas à détruire le christianisme ; ce que l'on réussira à faire, ce sera à démembrer l'Allemagne. Oh ! oui, à cela on réussira, si l'on ne met pas à temps un frein à la guerre contre la religion. » (*Bravo !* à droite.)

DISCOURS CCCXXXVIII.

Aux élèves du collége de la Propagande : 12 avril 1874.

M. le recteur du collége donna lecture d'une adresse. Après cette lecture le jeune Charles Mac Curty présenta à Sa Sainteté l'offrande de tout le collége, en récitant l'épigramme suivante :

PIO IX P. M.

COLLEGIUM URBANUM

EPIGRAMMA.

Maxime divini Pastor gregis adspicis una
Collectos ultro munera ferre Tibi,
Quos Pharii mittunt undantia flumina Nili,
Quos mittit rapide Tigridis unda fluens,
Africa quos fervens, septem rigidique triones,
Quos mittit terris vasta America suis.
Quis neget hinc toto mitti Tibi munera ab orbe,
Quæ modo prisca fides præbet et almus Amor?

Sa Sainteté répondit en confirmant ce que M. le recteur avait développé, c'est-à-dire que la guerre croissait de plus en plus de toute part contre l'Église; puis elle fit allusion à la persécution de la Germanie, du Brésil, de l'Orient et d'ailleurs. Le Saint-Père recommanda ensuite aux élèves de se préparer à combattre, parce que l'Église, alors même qu'elle jouit de la paix, ne peut pas en jouir longtemps. Il leur dit de s'y préparer par de bonnes études, et plus encore par l'acquisition des vertus nécessaires à leur état; il les exhorta surtout à graver au fond de leur cœur un grand amour pour l'Église catholique romaine, laquelle se charge de leur éducation avec tant de zèle et avec une bonté toute maternelle, pour les faire travailler ensuite au salut de leur patrie. Après leur avoir adressé encore quelques autres paroles pleines d'affection, il leur donna sa bénédiction paternelle.

DISCOURS CCCXXXIX.

A la section des jeunes gens de la Société pour les intérêts catholiques : 25 avril 1874.

On disait au Saint-Père, dans l'adresse, que cette nouvelle section de jeunes gens se proposait de tenir des discussions en matière de religion, et spécialement sur la prohibition des mauvais livres faite par l'Église.

Sa Sainteté, prenant le ton familier de la conversation, répondit :

Je connaissais déjà cette nouvelle institution, et je suis heureux de pouvoir la bénir aujourd'hui, afin que par cette

bénédiction elle puisse acquérir une nouvelle force, une nouvelle vigueur.

Le cercle et la plume ont toujours fait des hommes savants. Que votre cercle forme donc aussi des jeunes gens éminemment chrétiens, des jeunes gens habiles à traiter les questions et à développer les matières dont on m'a parlé dans l'adresse, ces matières qui sont de la plus haute importance. Les mauvais livres ont toujours été condamnés par l'Église comme un véritable poison. L'apôtre saint Paul s'occupait, dès son temps, à brûler certains livres qui tendaient à ébranler la foi dans ses fondements mêmes (*Act.*, XIX, 19). La lutte commença donc dès ces temps-là, et cette lutte s'est continuée ensuite de siècle en siècle.

Il est vrai que nous subissons aujourd'hui un choc plus terrible que beaucoup d'autres; mais je vois que, grâce à Dieu, qui suggère de nombreux moyens aux bonnes âmes, on résiste aux ennemis actuels de la foi. Quant à vous, vous résistez tout particulièrement par les moyens que vous venez de m'exposer. J'espère bien que le Seigneur bénira vos efforts, car ce que vous apprendrez, vous le communiquerez à vos familles, ce qui sera un moyen pour elles de s'instruire; c'est ainsi que se formera mieux encore cet ensemble qui pourra vous servir d'appui pour tenir toujours fermement arborée la bannière de la vérité, de la justice et de la foi.

Continuez toujours de la sorte, car nous nous trouvons dans une situation qui, à en juger au point de vue humain, ne semble pas vouloir finir de si tôt. C'est ici que la vertu chrétienne doit se faire sentir et vous communiquer la force, la persévérance et le courage de ne jamais cesser de combattre. Il ne convient pas de se laisser abattre, si nous voulons remporter la victoire, et nous ne devons pas craindre les embûches de nos ennemis. C'est ce que je

demande à Dieu pour vous, et c'est dans ces sentiments que je vous donne ma bénédiction ; puisse-t-elle vous communiquer un nouveau courage !

Ne cessez pas de combattre jusqu'au dernier soupir de votre vie. Nos années (voire même mes quatre-vingt-deux ans), que sont-elles, comparées à l'éternité ? Elles ne sont rien ! Les maux sont graves et dangereux au sein de la société ; mais j'espère que Dieu vous fera la grâce de ne jamais vous tourner du côté de ceux qui en sont la cause. Je bénis le cardinal (1) qui vous donne l'hospitalité, ainsi que ces ecclésiastiques qui vous assistent : que la bénédiction de Dieu vous tienne toujours unis et intimement liés jusqu'à la mort.

Benedictio, etc.

DISCOURS CCCXL.

Aux musiciens de la chapelle *Giulia*, présentés par M. Casali, préfet de cette chapelle : 2 mai 1874.

M. le chevalier Giuseppe Meluzzi, maître de chapelle, lut l'adresse suivante devant Sa Sainteté dans la salle du Consistoire :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Parmi les nombreuses et touchantes fonctions qui se célèbrent dans la sacrée basilique Vaticane, il y en avait une surtout qui nous était la plus chère : c'était lorsque Votre Sainteté, revêtue de ses habits pontificaux et portée sur la *sedia gestatoria*, faisait son entrée dans cette basilique.

(1) Son Éminence le cardinal Borromée.

« C'était alors que nous chantions l'antienne *Tu es Petrus*. Aujourd'hui que, par suite de l'invasion sacrilége, Votre Sainteté ne descend plus comme auparavant, et qu'il ne nous est plus donné de faire entendre ce chant que nous désirerions pourtant si ardemment chanter de nouveau, nous avons demandé à être admis en votre auguste présence, tant pour vous exprimer notre fidélité et notre soumission que pour chanter encore une fois devant vous ces paroles sublimes.

« Nous espérons que le Seigneur nous accordera bientôt, à nous la faveur de vous voir délivré de cette prison, et à vous de pouvoir rentrer avec la pompe accoutumée dans notre sacrée basilique.

« Et de même que votre grand prédécesseur, saint Pie V, dont on va bientôt célébrer la fête, triompha des ennemis de la sainte Église avec le secours de la très-sainte Vierge du Rosaire, de même aussi vous humilierez les ennemis de cette même Église, nous en sommes convaincus, avec le secours de la Vierge Immaculée.

« En attendant, nous vous prions de nous consoler, nous et nos familles, par la bénédiction apostolique, bénédiction qui pourra nous fortifier dans la condition si triste dans laquelle nous vivons. »

Sa Sainteté répondit :

La musique est une institution qui plaît souverainement à Dieu, et voilà pourquoi nous la voyons en usage dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament. Chez les Hébreux, l'usage de chanter des hymnes en musique était très-ancien. David fut cependant celui qui introduisit tout particulièrement l'usage de la musique dans le temple, et il en donnait lui-même l'exemple, chantant sur la harpe les inspirations sublimes dont le Seigneur se plaisait à orner son esprit et à le ravir jusqu'à lui faire composer ses psalmodies prophétiques.

Dans le Nouveau Testament, des exemples beaucoup plus nombreux nous prouvent clairement que la musique est un moyen dont Dieu se sert pour fortifier l'esprit et l'élever jusqu'à lui donner un avant-goût des joies du ciel. L'Église elle-même se sert de la musique pour attirer les âmes par ses mélodies pures et sacrées, et inculquer de

mieux en mieux dans leur cœur le sentiment profond de ses divins cantiques.

Toutefois, il faut bien dire que de nos jours la musique s'est trop éloignée de sa sainte institution : la musique qui prévaut aujourd'hui dans les réunions mondaines, c'est une musique confuse et bruyante qui étourdit les oreilles de ceux qui écoutent et fait consumer les poumons à ceux qui chantent. A ce propos je me rappelle un jeune homme qui fut fait prisonnier par les barbares ; il fut mis à la torture, et les cris qu'il poussait était tellement forts, qu'il en étourdissait ses cruels bourreaux. Or, qu'imaginèrent alors les barbares? Ils commencèrent par jouer avec une telle force de leurs instruments de musique, que les cris de ce malheureux furent complètement confondus et couverts au milieu de cet horrible tintamarre. Qui sait si le bruit excessif de la musique actuelle n'est pas bon aussi à quelque chose ? Il sert au moins à couvrir et à confondre le son de certaines paroles qui, si elles parvenaient jusqu'au cœur par l'organe de l'ouïe, produiraient moralement quelque mal qu'un doux venin communique ordinairement à ceux qui ont le malheur de l'avaler. Mais vous, vous donnez l'exemple de la bonne musique sacrée, de cette musique qui plaît à Dieu, et à moi aussi, parce qu'elle sert à l'édification, et non pas à la corruption des cœurs chrétiens.

Je vous bénis donc ; que Dieu vous inspire toujours une musique de plus en plus harmonieuse pour le décorum de l'Église que vous servez et pour l'édification des fidèles qui vous écoutent.

Benedictio, etc.

— Les musiciens présents à cette audience étaient :

Basses : Domenico Pro, Ercole Capelloni, Carlo Finelli, Pio Maceroni. *Ténors :* Pietro Caldani, Antonio Frigeri, Secondo Tibaldi, Lorenzo Alessandroni, Filippo Gattoni. *Contre altos :* Paolo Anesi,

Carlo Mariani, Giovanni Maltoni, Alessandro Rispoli. *Sopranos :* Constantino Scalzi, Alessandro Cassese, Achille Ravajoli, Francesco Decati, Adolfo Botti. *Organistes :* maître Augusto Moriconi, maître Luigi de Simoni. *Chapelains :* Lorenzo Urbani, Alfonso M. Pigliacelli, Gennaro Saggese, Teodoneto Ciccarelli, Giuseppe Fraschetti, Luigi Leonidi.

DISCOURS CCCXLI.

Aux nouveaux évêques présents préconisés le 4 mai 1874.

Après avoir donné le rochet aux évêques présents dans la salle du Consistoire, Sa Sainteté leur adressa un bref discours dont nous rapportons ici les idées principales :

Le Saint-Père exprima toute la consolation qu'il goûtait au fond du cœur en voyant le digne spectacle que l'épiscopat offre au monde lorsqu'il se rend un objet d'admiration pour le ciel et pour la terre, surtout par la fermeté avec laquelle il soutient les droits de la vérité et de la justice, droits qui sont ceux de l'Église et du Saint-Siége. C'est ainsi, ajouta-t-il, que Dieu montre bien qu'il n'abandonne jamais son Église et que, selon que l'exigent les temps, il la pourvoit de valeureux champions capables de la défendre contre les assauts de ses ennemis. Le Saint-Père continua en leur disant que, pour lui, il leur adressait ces paroles de Jésus-Christ : *Ite et vos in vineam meam.* Il les exhorta à aller prendre, eux aussi, courageusement le gouvernement des diocèses qui leur étaient assignés ; que du reste il était bien certain qu'ils rivaliseraient de zèle avec l'épiscopat catholique, ne cherchant pas à imiter la trop grande prudence de quelques-uns qui commettent des

actes de faiblesse, mais bien plutôt la fermeté de tant de dignes pasteurs, tels qu'on en admire surtout en Allemagne. Il termina en leur annonçant qu'il avait dit la messe ce matin-là même à cette intention, demandant à Dieu des bénédictions toutes spéciales pour eux, pour leurs familles et pour leurs diocèses respectifs.

— Ce même jour, Sa Sainteté avait, selon l'usage, fermé la bouche aux nouveaux cardinaux : Régnier, Tarnoczy et Falcinelli Antoniacci, créés le 22 décembre 1873. Voici les noms des églises pourvues dans ce consistoire, ainsi que ceux de leurs évêques respectifs :

Église métropolitaine de Cosenza, R. D. Camillo Sorgente.

Église épiscopale de Limira, in partibus infidelium, Mgr Calisto Clavijo, ex-évêque de Paix dans la Bolivia.

Église cathédrale de Bertinoro, Mgr Camillo Ruggeri.

Église cathédrale de Tortona, Rév. D. Vincenzo Capelli, prêtre et vicaire général de Vigevano.

Église cathédrale d'Autun, M. l'Abbé Adolphe-Louis-Albert Perraud, prêtre de Lyon, de la congrégation de l'Oratoire de Paris.

Église cathédrale de Paix dans la Bolivia, R. D. Giovanni di Dio Borque, prêtre du diocèse de Paix.

Église épiscopale de Tanes, in partibus infidelium, R. D. Gennaro de Vivo, prêtre de Naples, vicaire général remplissant les fonctions de curé dans cette église.

Église épiscopale de Tenedos, in partibus infidelium, Mgr Giovanni Giacomo della Bona.

DISCOURS CCCXLII.

Aux pèlerins français : 5 mai 1874.

Sa Sainteté entra dans la salle du Consistoire vers midi. La salle était remplie d'un très-grand nombre de pèlerins et de plusieurs autres Français demeurant à Rome, qui

s'étaient unis à eux. Du haut de son trône, Sa Sainteté, tout émue, jeta les yeux sur ces enfants fervents de la France, qui tous avaient leurs regards attachés sur le Pape, et étaient ravis du plus doux enchantement. Après avoir fait sur eux tous le signe de la bénédiction, le Saint-Père s'assit, ayant à ses côtés LL. EEm. les cardinaux Donnet, Pitra, Régnier, Guibert, di Pietro, Monaco la Valetta, Borromée, Barili, Franchi, Oreglia et Martinelli, puis un grand nombre d'évêques de différentes nations, de prélats et de gentilshommes de la cour pontificale. A droite du trône de Sa Sainteté avait pris place dans un fauteuil à elle destiné S. A. R. la princesse de Tour et Taxis, qui avait avec elle ses trois enfants, le jeune prince Maximilien et les deux jeunes princesses Elisabeth et Louise, ainsi que plusieurs personnes de sa suite.

M. le vicomte de Damas, s'étant approché du trône, donna lecture de cette adresse :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Les peuples veulent la paix. Dans leur soif de repos, ils crient : *Pax, pax!* et la guerre répond toujours à leurs cris désespérés. La guerre est partout, parce que partout règne le désordre du cœur ou le désordre de l'esprit. Les nations ne connaissent plus le chemin qui conduit à la paix.

« Ce chemin des conquêtes pacifiques, le plus puissant de nos rois sut le montrer aux peuples dans le plus mémorable des pèlerinages. Interrompant les travaux d'un siége meurtrier, il vint à Rome, la ville des Pontifes ; il ne craignait point d'humilier la pourpre en montant à genoux les marches qui conduisent à la basilique du Prince des apôtres. Il déposa aux pieds de saint Pierre les trésors de ses États, et puis Charles et Léon s'embrassèrent.

« Par le baiser solennel de la force et de la vérité, de la nation franque et de la papauté, l'empire de la paix fut établi dans le monde et la mission de notre patrie confirmée. Désormais la France a le plus chrétien des rois, et l'humble pèlerin de Rome devient le plus grand, le plus illustre des empereurs : Charlemagne.

« Que font aujourd'hui les chefs des nations ? Où sont les Char-

lemagnes en nos temps désolés ? Hélas ! les décrets de bannissement, les cachots peuplés d'innocentes victimes, les couvents profanés, le Vatican lui-même transformé en prison nous répondent : « Les gouver-« nements modernes ne connaissent plus le chemin de la paix. »

« Nous le connaissons, Très Saint-Père, nous le connaissons, nous catholiques, ce chemin lumineux, et nous venons à Rome.

« Il y a un an, nous étions ici pour célébrer la fête de notre Père vénéré et malade qui daignait nous accueillir malgré ses fatigues ; nous déposions à ses pieds l'adhésion de nos esprits à ses engagements infaillibles, le dévoûment de nos âmes à ses volontés saintes et les souhaits ardents de nos cœurs pour une santé si nécessaire en nos jours de confusion et de trouble.

« Nous venons aujourd'hui nous réjouir avec notre grand et bien-aimé Pontife de la jeunesse que Dieu daigne renouveler en lui comme la jeunesse de l'aigle. Nous venons lui demander des forces nouvelles pour entreprendre une nouvelle campagne et lui rendre compte de nos humbles travaux.

« Armés par Votre Sainteté du signe invincible du chrétien, la croix ; soutenus de ses bénédictions et des faveurs de l'Église, nous avons repris l'an dernier nos courses pacifiques. Des millions d'hommes nous ont suivis ; ils ont sillonné la France en tous sens, faisant retentir partout, dans leurs marches rapides comme dans leurs processions solennelles, sur les places publiques comme dans les sanctuaires, les cantiques du Sacré-Cœur de Jésus et les cantiques de Marie Immaculée.

« En un mois seulement, trois mille pèlerinages se sont organisés, et plusieurs d'entre eux ne comptaient pas moins de quarante mille pèlerins, tous unis par la même foi, tous animés des mêmes sentiments, tous prêts à verser leur sang pour le triomphe de l'Église, la délivrance de Pie IX, le salut de la France.

« Un événement si étrange devait étonner le monde ; on avait cru d'abord que nous péririons sous le sarcasme ; mais en nous voyant reparaître, on s'indigne, on ne veut point croire que nous sommes des hommes pacifiques, on nous accuse d'apporter le trouble et de vouloir la guerre.

« Eh bien ! oui, nous voulons la guerre, la guerre au respect humain, la guerre à l'indifférence religieuse et au sensualisme ; nous voulons la guerre comme la veut Votre Sainteté.

« N'êtes-vous pas, Très Saint-Père, le plus persévérant, le plus infatigable lutteur ?

« Lutteur de la vérité : vos lèvres radieuses portent la lumière au sein des ténèbres les plus rebelles, et poursuivent avec la même

rigueur et les finesses adulatoires d'un libéralisme trompeur, et les astucieuses audaces d'une incrédulité triomphante.

« Lutteur de la charité : votre cœur compatit à toutes les misères, encourage les persécutés et condamne les persécuteurs. Votre indomptable courage fortifie les faibles et répond aux attaques des forts par ce sublime défi : Dieu m'a donné un front plus dur que votre front. *Frontem duriorem frontibus eorum.* Et la rage sacrilége des sectes ténébreuses viendra, comme l'habileté impuissante d'une politique antichrétienne, se briser contre ce front d'airain forgé par le Christ.

« Nous voudrions être les fils obéissants d'un Père dont les désirs sont pour nous des ordres ; nous voudrions combattre avec lui les combats de la paix et obtenir par la prière le triomphe des trois grandes causes qui résument toutes nos aspirations et font palpiter tous nos cœurs : Rome, Pie IX, la France.

« Rome, ou la force invincible du Christ au service de la paix.

« Pie IX, ou Pierre vivant encore parmi nous, conquérant pacifique qui prend possession des royaumes en répandant sur eux les trésors de son infaillibilité et les richesses de son amour.

« La France ! Permettez à des vaincus, Très Saint-Père, de mêler la patrie temporelle à la grande et immortelle patrie des âmes. Que de larmes, en effet, que de sang son amour n'a-t-il pas fait couler ! Que dans ses humiliations la France retrouve le chemin de la paix ; que par l'ardeur de ses prières et l'énergie de ses œuvres elle remonte à ses vieilles traditions d'honneur et de foi, et qu'on puisse dire encore : « Gesta Dei per Francos » ou l'épée des Francs au service de la paix, au service du Pape.

« Telles sont nos aspirations, Très Saint-Père, tel est l'unique but de notre croisade de pèlerinages. Bénissez nos désirs ; bénissez notre pauvre patrie ; bénissez les pèlerins de 1874 comme vous avez béni les pèlerins de 1873. Daignez accueillir nos dévoûments et fortifier nos espérances. Le Christ ratifiera dans le ciel la bénédiction de son représentant sur la terre, et le monde pourra longtemps encore retentir de ces cris chers à tous les cœurs chrétiens :

VIVE LE PAPE-ROI ! VIVE LE DOCTEUR INFAILLIBLE ! VIVE PIE IX !

Toute l'assistance répondit par les plus vifs applaudissements. Le R. P. Picard, M. le vicomte de Damas et plusieurs autres personnages furent admis au baisement du

pied, et présentèrent plusieurs volumes très-élégamment reliés contenant les signatures de plus de cent mille pèlerins de l'un et de l'autre sexe et de toutes conditions.

Sa Sainteté, se levant ensuite, répondit :

Il était impossible de m'apporter une nouvelle qui pût être plus chère à mon cœur que celle que vous venez d'exprimer dans votre adresse, la nouvelle de la paix. Tous ensemble, vous et moi, moi comme vous, nous désirons la paix. Mais pour avoir ce bien, qui vient directement de Dieu, il faut nécessairement user des moyens propres à l'obtenir.

Dans tous les siècles, lorsque les puissances ont été menacées de soutenir une guerre à l'extérieur, ou se sont vues obligées de réprimer des dissensions à l'intérieur, elles ont toujours cherché à se faire des alliances. Aujourd'hui encore, au milieu du bouleversement qui s'étend à la société tout entière, les puissances cherchent, dans le secret de leurs cabinets, à former des alliances. Les conquérants, justes ou injustes, veulent des alliances pour conserver ce qu'ils ont pris ou usurpé. Les puissances, les souverains qui ont perdu une partie de ce qu'ils avaient ou tout ce qu'ils possédaient tâchent de se procurer des alliances pour rentrer dans leur état primitif, ce qu'on appelle de nos jours *autonomie*, mot dérobé, comme tant d'autres, à la langue grecque. Mais c'est là un vol bien permis ; plût à Dieu qu'en empruntant des mots à la langue grecque, un certain nombre de personnes n'eussent pas aussi emprunté la *foi grecque!*

Nous devons, nous aussi, chercher à contracter des alliances, afin de nous maintenir toujours fermes au milieu de tant de désordres. Mais où les trouverons-nous?

Parmi les puissances, les unes sont nos ennemies déclarées, les autres sont indécises : d'autres sont animées de la meilleure volonté, sans doute, mais elles sont impuissantes. Laissons donc les souverains agir dans le secret de leurs cabinets et faire ce qu'ils jugeront le mieux à leurs yeux ; laissons les morts ensevelir leurs morts, et que le monde soit livré comme une proie aux disputes des gens du monde.

Quant à nous, tâchons de nous faire des alliances plus fortes que celles des nations : nous les trouverons aux pieds de celui qui a subjugué le monde, l'enfer et la mort, en les attachant à son char de triomphe. Je veux dire ce grand conquérant, ce puissant Empereur, ce Roi des rois, qui ne craignit pas de proférer un jour ces paroles, comme il les répète encore aujourd'hui : *Confidite, ego vici mundum*. Le monde a été vaincu par sa foi, par ses apôtres, par leurs successeurs ; il a été vaincu, même dans les temps actuels, par ses ministres et par tant de millions de fidèles qui se tiennent inviolablement attachés à la pratique des devoirs sacrés que leur impose la religion. Ne craignez point : *Ego vici mundum*.

Il n'est que trop vrai, des impies, des conquérants injustes, des incrédules et des apostats en nombre infini se sont écriés à l'heure suprême, avec certain empereur : *Vicisti !* D'autres font encore entendre aujourd'hui ce même cri, que tous les impies ne cesseront de répéter jusqu'à la consommation des siècles. Oui, lorsque l'heure suprême aura sonné pour eux, ils se tourneront vers le divin conquérant, et s'écrieront humiliés : *Vicisti !*

Pour lui, il entre triomphant dans le ciel ; et après avoir fait disparaître de nos fronts la sentence de l'éternelle condamnation, après l'avoir enlevée et l'avoir attachée à la croix, il entre glorieux dans le ciel, entouré de millions et de millions d'âmes qu'il a rachetées par sa

passion, car c'est par elle qu'il a fermé les portes de l'enfer et ouvert celles du paradis. Il entre, et à son entrée les chœurs des anges entonnent cette hymne : *Attollite portas, principes, vestras ; et elevamini portæ æternales, et introibit Rex gloriæ !* (Psal. XXIII, 7-9.)

C'est au milieu de ces chœurs et de ces chants que le grand conquérant du monde entre triomphant, conduisant à sa suite cette foule immense d'âmes rachetées au prix de son sang. Il va s'asseoir à la droite de son Père, pour siéger et régner sur ce trône pendant les siècles des siècles.

Qu'ils sont à plaindre tous ceux qui blasphèment contre ce qu'ils ne connaissent pas, et se vantent de leur incrédulité ! Cette incrédulité n'empêchera jamais que Jésus-Christ ne règne, qu'il ne juge et ne condamne aux peines éternelles tous ceux qui ne lui sont pas unis par la foi et meurent ainsi dans leur infidélité.

Mais nous, nous devons nous approcher en toute confiance du trône de ce souverain tout-puissant qui, juge sévère pour les impies, est un père plein de tendresse pour tous ceux qui le craignent et l'invoquent. Contractons avec lui une étroite alliance, et nous serons sûrs de combattre avec courage et de vaincre les nombreux ennemis qui nous font la guerre. Mais si d'une part Jésus-Christ nous accorde une protection si efficace, nous devons, de notre côté, pour lui répondre, remplir la condition qui nous est imposée par le grand allié ! Or, ce qu'il demande de nous, c'est que nous nous souvenions de lui, que nous marchions avec lui et que nous parlions de lui.

Voyez : aussitôt après la scène tragique du Calvaire, deux disciples partent de Jérusalem et se dirigent vers le village d'Emmaüs. Chemin faisant, ils s'entretenaient des souffrances et de la mort de Jésus-Christ. Au milieu de leur conversation, Jésus-Christ lui-même apparut et leur

expliqua jusqu'aux moindres détails de tout ce qui se rapportait à sa passion. En leur donnant ces explications, il alluma dans leurs cœurs un amour ardent qui les contraignit à dire ensuite : *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis?* Les apôtres réunis parlaient de Jésus-Christ : tout à coup le divin Sauveur lui-même apparaît au milieu d'eux pour y apporter cette heureuse annonce : *Pax vobis !* Les deux Marie parlaient aussi de Jésus-Christ lorsqu'elles se rendaient au sépulcre le cœur embrasé d'affection : aussitôt Jésus-Christ leur apparaît, leur adressant cet aimable salut : *Avete!* je vous salue, âmes pieuses ; allez, allez trouver les apôtres, et dites-leur que je suis ressuscité.

Ainsi donc le moyen sûr d'obtenir une alliance si avantageuse pour nous, une alliance qui nous assure la protection, je dirai même l'amitié du Roi des rois, c'est d'être avec lui, de parler de lui, de l'aimer et d'accomplir sa sainte volonté.

Mais me trompé-je? ou n'est-ce pas ce qui arrive aujourd'hui sur tant de points de la France ? Les pieux pèlerinages qui se font en si grand nombre aux divers sanctuaires parlent de Jésus-Christ ; les tribunaux de la pénitence, autour desquels se pressent tant de milliers d'âmes qui brûlent du désir de se revêtir du brillant habit de la pureté que donne la grâce divine, parlent aussi de lui. Les tables eucharistiques autour desquelles se réunissent les âmes qui désirent acquérir de la vigueur en se nourrissant du pain des forts, et qui sont *quasi novellæ olivarum in circuitu mensæ*, parlent également de Jésus-Christ. Les missionnaires qui parcourent le monde, soutenus par la charité des fidèles, et qui travaillent à étendre le royaume de Dieu, parlent encore de Jésus-Christ. Enfin tous les fidèles qui témoignent tant d'affection au Vicaire de Jésus-Christ, quelque indigne qu'il en soit, qui lui donnent

chaque jour de nouvelles preuves de leur dévoûment, qui prient pour lui, qui le défendent par leurs écrits et le soutiennent par leurs aumônes généreuses, tous ces catholiques parlent encore de Jésus-Christ.

Et ces vierges, épouses de Jésus-Christ, qui conservent toujours leur lampe pleine de l'huile de la charité, que l'on voit tantôt au chevet du malade pour le soulager, tantôt entourées d'une nombreuse couronne de jeunes filles, gravant dans ces tendres cœurs la sainteté des mœurs, leur enseignant les maximes de la vérité et leur faisant comprendre les avantages de la foi; ces saintes âmes qui pénètrent jusque dans l'horrible obscurité des prisons pour appliquer le baume de la charité sur les blessures des cœurs encore endurcis, et alléger en même temps le poids de leurs chaînes, ces humbles vierges ne parlent-elles pas aussi de Jésus-Christ?

Qu'il soit donc permis au Vicaire de l'Évêque de vos âmes de s'adresser à vous tous, et de dire aux Français : *Avete !* Je vous salue. Je vous salue, et par ce salut j'entends vous raffermir dans la bonne volonté que vous avez manifestée jusqu'ici. Je vous salue, et j'entends que ce salut s'étende à toutes les âmes charitables, afin que vous priiez tous ensemble pour obtenir que votre piété se dilate et détermine les plus rebelles à suivre vos exemples. Je vous salue, et en vous saluant, je vous bénis.

Je vous bénis, vous, vos familles, vos compagnons, tous les pèlerins. Je bénis ausssi ceux qui président aux destinées de cette illustre nation ; et en les bénissant, j'invoque sur eux l'esprit de forcé, afin qu'ils compriment la licence de la presse et qu'ils fassent en sorte que l'enseignement chrétien se répande de plus en plus sur tous les points de la France.

Je les bénis, afin que, unis par les liens d'un parfait accord avec ce Saint-Siége, ils puissent protéger prompte-

ment les intérêts de ce même Siége, intérêts qui ne sont autres que ceux de notre très-sainte religion.

Plaise à Dieu que le feu allumé par le divin Sauveur dans le cœur des deux disciples d'Emmaüs entre et pénètre dans le cœur de ces gouvernants, et que, sous l'action de ce feu sacré, ils deviennent, non pas tant les propagateurs de la nouvelle de la résurrection de Jésus-Christ, comme autrefois les disciples, que les coopérateurs de la résurrection de la France en Jésus-Christ. Je les bénis enfin dans le but (laissez-moi vous le dire) de les voir encore occupés de la tâche difficile qui consiste à faire disparaître, si c'est possible, ou au moins à atténuer une plaie horrible qui afflige la société humaine, et qu'on appelle le suffrage universel. Oui, c'est là une plaie qui détruit l'ordre social et qui mériterait à juste titre d'être appelée MENSONGE UNIVERSEL. (*Vive approbation.*)

Je lève maintenant la main et je vous bénis. Je vous bénis pour le voyage que vous avez entrepris; je vous bénis pour être venus pleins de foi visiter le pauvre Vicaire de Jésus-Christ. En retournant dans vos demeures respectives, portez cette bénédiction à vos familles. Que Dieu bénisse vos petits enfants, vos jeunes gens, ceux-là même qui, bien qu'issus de bons parents, ont cependant l'esprit faussé par certains principes puisés à de mauvaises sources. Que la bénédiction de Dieu donne à ces pauvres jeunes gens la lumière nécessaire pour pouvoir sortir de l'obscurité dans laquelle ils sont plongés, et leur indiquer le droit sentier qu'ils doivent suivre!

Que Dieu vous bénisse durant les années qu'il vous reste à vivre sur la terre; qu'il vous bénisse jusqu'à l'heure de votre mort. Qu'il vous aide en ce moment solennel, et qu'il reçoive vos âmes, afin qu'elles soient rendues dignes de monter triomphantes avec lui dans le ciel, pour le bénir, le louer et le remercier pendant les siècles des siècles.

Benedictio, etc.

— S. A. R. la princesse Hélène de Tour et Taxis, sœur de l'impératrice d'Autriche et de la reine de Naples, vint à Rome pour rendre ses hommages à Sa Sainteté, et solliciter une faveur particulière, c'est-à-dire que Sa Sainteté elle-même voulût bien administrer le sacrement de confirmation à ses trois enfants. Le Saint-Père se rendit aux désirs de Son Altesse, et fit la cérémonie dans sa chapelle privée le 12 avril. Son Exc. M. le comte de Paar, ambassadeur d'Autriche près le Saint-Siége, remplaça S. M. l'Empereur, parrain du prince Maximilien, et S. Ex. Mme la princesse Donna Françoise Maxime Lucchesi Palli représenta Sa Majesté la reine de Naples et S. A. R. la comtesse de Trani, la première marraine de la princesse Elisabeth, la seconde de la princesse Louise. Après la cérémonie de la confirmation, ils assistèrent tous à la messe de Sa Sainteté et reçurent la sainte communion de sa main.

Voici maintenant les noms de la majeure partie des Français présents à cette audience du 5 mai :

Évêques et prélats : Mgr de la Bouillerie, ancien évêque de Carcassonne, aujourd'hui coadjuteur de Son Em. le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux ; Mgr Maret, archevêque de Sura et primicier du chapitre de Saint-Denis ; Mgr Incot, évêque *in partibus* de Sarepta et vicaire apostolique du Canada septentrional ; Mgr Bastide, chanoine de Sainte-Marie-Majeure ; Mgr Givaudan, Mgr Bescredon, l'un et l'autre prélats domestiques de Sa Sainteté.

Représentants du Conseil général : Le R. P. François Picard, augustin, directeur du pèlerinage ; M. le vicomte Paul de Damas, président ; M. Louis Bournisien, vice-président ; M. le duc de Chaulnes, trésorier ; le P. Brun, augustin, et MM. Lemaître, O'Kerrins et le baron de Plinval, conseillers.

Les villes représentées à cette audience étaient : Abbeville, Annonay, Arras, Aure, Bayonne, Beauvais, Bédarieux, Belley, Besançon, Bordeaux, Bourges, Saint-Brieuc, Châteauroux, La Ciotat, Digne, Dijon, Grenoble, Issoudun, Le Puy, Lille, Lorient, Lyon, Marseille, Meaux, Montpellier, Nantes, N.-D. du Chêne, N.-D. de Verdelais, Pamiers, Paray, Paris (VIIe et XVIIe arrondissements), Perpignan, Poitiers, Pontivy, Quimper, Randon, Rodez, Rouen, Saint-Malo, Saint-Etienne, Sancerre, Tarare, Toulon, Tours, Troyes, Vannes, Var, Viviers.

Noms des simples pèlerins, par lettres alphabétiques : Anthelme, Aucouthurier, Auvray Louis, de Bayeux ; Adjutoris, Adrien, Baron, de Grenoble ; Barre Gonzalgue (de la), de Château-de-la-Fredonnière ; Baurens Théophile (l'abbé de), de Toulouse ; Beaud Jean-Pierre, d'Annecy ; Bellart Charles, Bellart Joseph, Benoît, Berous Jean-Louis, Bazet, de

Tarbes ; Bessons, de Lons-le-Saulier ; Boisayraut (vicomte de), d'Angers ; Boissieu (de), de Lyon ; Bonald (de), de Montpellier ; Bournisien, de Paris ; Breton Charles, de Paris ; Brun (R. P.), de Paris ; Buisson, Caulaincourt (comte de), de Lille ; Cavrois Louis, d'Arras ; Cessac (de), de Limoges ; Chaulnes (duc de), de Paris ; Chevalier Jules (le R. P.), d'Issoudun ; Cissey (de), de Beaume ; Claude, Clavé, Crépin Auguste, Denain, Damas (vicomte de), de Bordeaux ; Daniel, Darlay Gaston, de Lille ; Dauchez, de Paris ; Dechelette, de Saint-Etienne ; Dugas, de Lyon ; Dumoulin, de Riols ; Duroux Ambroise, de Saint-Symphorien ; Duvignaud Auguste, de Rennes ; Esparbié (l'abbé), de Toulouse ; Evrard Emile, de Troyes ; Exéa Alphonse (comte d'), de Toulouse ; Fabre Augustin, Fabre César-Eugène, Floride, François, Fricero Alexandre, de Nice ; Fricero Joseph, de Nice ; Fricero Michel, de Nice ; Fricero Nicolas, de Nice ; Gairal Charles, de Toulouse ; Garnier Victor (abbé), de Langres ; Gaudet, Geffrier Alexandre (de), d'Orléans ; Genevoise, Gérin, de Saint-Etienne ; Gimelius, Gitton, de Saint-Etienne ; Goibet, de Saint-Etienne ; Henin, Paris ; Henri, Hermés, Houdet Jacques-Louis, de Nantes ; Hormer, préfet apostolique de Zanzibar, Iquelon Hippolyte (marquis d'), de Rouen ; Ius, Jouet (le R. P.), d'Issoudun ; Kiggen Edouard, de Paris ; Lambot Miraval Paul, de Brignolles ; Larue-Montréal, Lavergnat Jean, Marie Laroche, Lefebvre Jules, de Valenciennes ; Lefort, Lemoine, de Paris ; Lietberg, Longhay Auguste, de Lille ; Louis, Loy Gustave (l'abbé), de Quimperlé ; Luçon, Mabille Henri, de Valenciennes ; Mallet Just (baron de), de Bordeaux ; Mandracy, Marius, Martel, Martineng Jules, de Toulon ; Maton, Mauléon (de), Menton, Mehier Jean-Louis-Gabriel, de Grenoble ; Mercier (l'abbé), de Thiers ; Michon Barthélemy, de Lyon ; Monckorshy, Montigny (de) Alfred, Moulas Alexandre, de Mengron ; Murat Auguste (comte de), de Paris ; O'Kerrins, de Paris ; Palluat, de Saint-Etienne ; Paquet, de Quebec ; Parenque Henri, Marseille ; Philippe (l'abbé), Picard (R. P.), de Paris ; Pleumartin Louis, de Paris ; Plinval (baron de), Paris ; Ponnat (baron de), de Paray-le-Monial ; Primavesi Fidely, de Cardif ; Roland Ernest, d'Elbeuf ; Rochette (l'abbé) Benjamin, d'Annonay ; Romain (de), de Paris ; Romer (de), Romet, Saint-Simon (de) Alfred, Sanguin Jean-Baptiste, de Rouen ; Simonin (l'abbé), Simonot Victor, de Paris ; Suither Thiollère, Triqueville (de), du Mans ; Vacher Aoste, Valdonor, Vander-Vink Adolphe, de Lille ; Villedey, Viot Albert, de Nantes ; Ulfimus, d'Yvert.

Mesdames : Ambroise (sœur), Anthês (baronne d'), d'Avallon ; Anthês Jeanne, d'Avallon ; Anthês Marguerite, d'Avallon ; Barre de Carruy (de la) de Bluis, Bazingham, Bazingham Jeanne, Bazingham Marie, Blumesthil, Buisset, Bournisien, de Paris ; Breton Adèle, de

Paris ; Bremann Élisabeth, Briot, Briot Elisa, Briot Louise, Briot Pauline, Brodoska Justine, Buissovi, Cambiaire (la baronne de), Cardinal Louise, de Marseille ; Charreyron de la Grasse, Chapport Alix, de Cannes ; Cissey Jeanne (de), de Lyon ; Cissey Marie (de), de Lyon ; Clavé, Clottet de Bellême, Cooke Elisabeth, d'Avranches ; Courbalet (de), Croy (la vicomtesse de), Cyprienne (sœur), Dantin Blanche, Danvit Constance, Dauchez, Dautines Marie, de Noyon ; Dolvrosa, Dominger Blanche, de Wagron ; Draghetti Elisa, Emilie, Esparbié, Evrard Augustine, de Troyes ; Evrard Emilie, de Troyes ; Exéa Marguerite (comtesse d'), de Toulouse ; Fabre Marie, de Marseille ; Firraud Adélaïde, Fleury, Fleury Marie, Fricero Joséphine, de Nice ; Gairal Juliette, de Toulouse ; Geffrier Fanny (de), d'Orléans ; Geffrier Nelly (de), d'Orléans ; Gerald, Gillet Marie-Joseph, d'Épernay ; Giraud Marie (veuve), de Paris ; Granit Thais, Grogricourt Savinia, de Versailles ; Guerry de Beauregard Catherine, de Paris ; Guilloumy Jeanne-Marie, Gunderrode, Henin Hervet Marie, de Chartres ; Jacquet Eugénie, de Paris ; Jeannot Louise, Kiggen Marie-Blanche, de Paris ; Lambot Miraval Adrienne, de Brignolles ; Lefort, Lemoine Camille, Lempereur Léonie, de Vienne ; Lenoir Louise, de Chartres ; Léonard Ilga (baronne de), Longhaye Marie, de Lille ; Longhaye Sabine, de Lille ; Longhaye Virginie, de Lille ; Maitre Olympe, Malartie Louise (de), de Vendôme ; Mallet Marie (de), de Bordeaux ; Maria (sœur), Marie de Montigny, Martin Emilie, de Lyon ; Maton, Mauléon (de), Menton, Melnier Marie-Virginie, de Grenoble ; Mercier Marie, de Thiers ; Millon Marie-Louise-Germaine, de Chartres ; Moore, de San Francisco ; Moore Edith, de San Francisco ; Moore Francesca, de San Francisco ; Moore Giuseppina, de San Francisco ; Moore Isabelle, de San Francisco ; Noémie (sœur), Palluat, Paye Anna, Paye Clara, Paye Louisa, Paye Maria, Pélagie (Sœur), Pinsard Elise, Poitiers Fanny (comtesse de), Robersart (Vandrichie de) Juliette, Rolland Fanny, d'Elbeuf ; Romet, Savert Philippe-Adélaïde-Anne (la vicomtesse de), de Château-de-la-Frédonnière ; Savoy Clara, de Lyon ; Segoth Marie, de Pau ; Simon (Anita de Saint-), Simon Amélie (Anita de Saint-), Simon Marie (Anita de Saint-), Simon Pauline (Anita de Saint-), Skrziuska Marie, Tête Rosine, Tezennas (de), Théodule (sœur), Thomas Amélie, de Toulouse ; Thomas Suzanne, de Toulouse ; Tirit Alexandre, de Varvannes ; Valé Octavie, Vander-Vink Emilie, de Lille ; Villedey.

DISCOURS CCCXLIII.

Aux jeunes filles de la congrégation de Saint-Louis-de-Gonzague, de la paroisse de *Santo Spirito* : 7 mai 1874.

Mgr Fiorani, commandeur de Santo Spirito *et primicier de la congrégation de Saint-Louis-de-Gonzague, donna lecture de l'adresse suivante devant Sa Sainteté, dans la salle du Consistoire :*

TRÈS SAINT-PÈRE,

« C'est le cœur pénétré de reconnaissance envers Votre Sainteté, qui veut bien nous admettre à ses pieds, que j'ai l'honneur de lui présenter les deux commissions qui se sont infatigablement appliquées à augmenter, sous les auspices de votre protection et de votre bénédiction, le culte et la gloire de l'angélique saint Louis de Gonzague. Ce culte et cette gloire, nous avons tâché d'en profiter en cherchant à obtenir par là la protection de ce grand saint sur la jeunesse en des temps si calamiteux pour elle, mais particulièrement en sollicitant votre triomphe, Saint-Père, car c'est le jour de la fête de notre saint protecteur que vous avez été couronné Souverain-Pontife. Ces jeunes filles sont celles qui forment la congrégation de Saint-Louis, et qui ont conçu l'idée d'élever un monument à leur saint patron pour le double but que je viens d'exposer ; et ces jeunes gens sont les frères anciens qui composent la commission de ce monument ; et ce monument, Très Saint-Père, déjà tracé sur les proportions de son grand modèle, Votre Sainteté l'a vu et a bien voulu en exprimer sa souveraine satisfaction. Mais comme il faut encore plusieurs années avant que le marbre ne soit sculpté et que l'on ne puisse placer le monument dans l'église de *Santo Spirito*, et puis la confrérie de Saint-Louis, désirant avoir dès maintenant dans cette église le portrait de son saint titulaire, on a résolu d'en faire faire une copie en peinture d'après le tableau original, qui se vénère dans la chapelle dite des *Vœux*, au collége Romain, ne changeant que l'inscription de la feuille que le saint tient à la main. Afin de mieux exprimer l'esprit et le but de cette congrégation

primaire placée sous la protection du saint, la nouvelle incription a été ainsi rédigée : *Aut me patrocinio juventutis exolve, aut pro Ecclesiæ triumpho deprecantem exaudi.* Or, les membres de ces deux commissions, tout en ayant l'honneur de présenter à Votre Sainteté ce tableau de Saint-Louis avant de l'exposer à la vénération publique dans l'église de Santo Spirito, osent aussi réclamer une faveur : ils prient Votre Sainteté de vouloir bien bénir ce nouveau tableau du saint, parce qu'ils sont bien persuadés que ce tableau étant béni par vous, les pieux fidèles accourront avec une plus grande piété devant lui pour réclamer la protection de celui qu'il représente.

« Et maintenant, Saint-Père, permettez que nous profitions de cette circonstance pour implorer également sur nous tous une autre bénédiction, afin que, recevant par elle chaque jour de nouvelles forces, nous puissions travailler avec un nouveau courage à atteindre le but saint de notre Pieuse-Union.

Sa Sainteté répondit familièrement par ces quelques mots :

Je vous donne volontiers la bénédiction pour le but si saint et si utile que vous venez de m'exposer, et je vous engage à prier Dieu de plus en plus de protéger les jeunes gens d'une manière toute particulière dans les temps si pernicieux où nous vivons.

Saint Louis, qui appartenait à une famille princière, avait renoncé à son droit de primogéniture pour quitter sa famille et se faire religieux. Il n'eut cependant pas de répugnance d'y retourner pour quelques jours, afin d'y rétablir l'ancienne paix qui avait été troublée. Notre ville de Rome se trouve aussi actuellement dans le même besoin; la capitale du catholicisme soupire, elle aussi, après cette paix dont elle jouissait autrefois et que ses ennemis lui ont enlevée. Si vous priez saint Louis avec une grande ferveur et avec une foi vive, lui qui est si puissant auprès du bon Dieu ne pourra pas tarder à nous obtenir cette sainte paix que nous désirons.

Priez-le aussi de s'intéresser au rétablissement de l'ordre dans le monde entier, car il n'y a presque pas de contrées sur la terre où l'on n'ait à déplorer quelques désordres. Tournez surtout vos regards vers le Nord. Là vous voyez des évêques, des prêtres et des fidèles jetés dans des prisons et opprimés parce qu'ils obéissent à l'Église ; là un grand nombre de catholiques sont massacrés, parce qu'ils ne veulent pas apostasier en renonçant à leur foi. Priez, priez, bien chères filles, et espérons que la grâce ne tardera pas à produire ses effets.

Je vous donne la bénédiction, afin que le Seigneur vous assiste dans la pratique des bonnes œuvres ; qu'il vous protége, vous et vos familles, et vous accorde tout ce dont vous avez besoin ; puissiez-vous jouir de la paix pendant votre vie, et surtout à l'heure de votre mort, lorsque vous remettrez votre âme entre les mains de Dieu.

Benedictio, etc.

— A la tête de cette Congrégation se trouvait le zélé curé de la paroisse, D. Giovanni Monti. Parmi les vingt-quatre demoiselles *Louisiennes* on comptait Mlle Emilia Maghelli, dont le nom se rencontre souvent dans ces volumes, et nous aimons bien à croire qu'il se trouve également inscrit dans le livre de vie éternelle, car Dieu vient dernièrement de l'appeler à lui. Elle appartenait à plusieurs réunions des pieuses jeunes filles qui ont souvent fait le sacrifice de leur vie pour la conservation de la vie si précieuse du Vicaire de Jésus-Christ. On peut voir en particulier les paroles de l'adresse qui se trouve dans ce volume à la page 19. Elle mourut d'un mal violent, à la fleur de l'âge (vingt-quatre ans), après de cruelles souffrances supportées pendant vingt-quatre jours ; elle rendit son âme à Dieu, assistée de son directeur, M. le curé Monti, mentionné plus haut, laissant un exemple admirable de patience, de piété et de résignation à la volonté divine.

DISCOURS CCCXLIV.

A la congrégation des Enfants-de-Marie de Sainte-Rufine, aujourd'hui dans la villa Lante : 14 mai 1874.

S. Exc. la princesse dona Françoise Massimo Lucchesi Palli, présidente de cette congrégation, donna lecture d'une affectueuse adresse, aux pieds de Sa Sainteté, dans la salle du Consistoire. Dans cette adresse, l'illustre princesse exprimait le dévoûment et l'amour que nourrissaient toutes les congréganistes envers le Vicaire de Jésus-Christ, puis elle lui offrait en leur nom un trousseau complet d'ornements sacrés pour une église pauvre.

Sa Sainteté répondit :

Je me réjouis avec vous, bien chères filles, de la charité qui vous anime, et dont vous donnez une preuve dans cette circonstance. Ce don d'ornements sacrés que vous me présentez me suggère une considération particulière : c'est que, par cet acte d'un zèle, d'une piété véritablement chrétienne, vous vous opposez aux bourreaux de Jésus-Christ. Vous direz peut-être : Mais quel rapport peut avoir notre charité, qui pourvoit les églises pauvres d'ornements sacrés avec les bourreaux de Jésus-Christ ? Écoutez, et vous verrez que ce que je dis est vrai.

Jésus-Christ avait au pied de sa croix plusieurs femmes pieuses qui le regardaient et qui prenaient part à ses souffrances ; et parmi ces pieuses femmes se trouvait sa très-sainte Mère. Au contraire, parmi le grand nombre de ses bourreaux, Jésus-Christ voyait certains visages sombres, cer-

taines figures austères et irritées toutes plus les unes que les autres. C'étaient ces hommes qui, sans se soucier le moins du monde ni des dures souffrances que Jésus-Christ endurait, ni des larmes qui coulaient des yeux des pieuses femmes à la vue des douleurs du divin Maître, ne pensaient qu'à tirer au sort la robe sans couture qu'ils avaient enlevée à Jésus-Christ. Or, je dis : les ornements sacrés servent à vêtir le prêtre, principalement lorsqu'il doit se rendre à l'autel pour célébrer le sacrifice non sanglant, qui est une continuation de celui de la croix ; ils servent donc en quelque sorte à Jésus-Christ même qui est représenté par le prêtre. Voilà pourquoi il me semble que par votre offrande vous restituez à Jésus-Christ la robe sacrée que ses bourreaux lui avaient enlevée. Sans compter que par cet acte d'une si grande charité, vous couvrez de nouveau la personne de Jésus-Christ dépouillée encore une fois par l'œuvre sacrilége des bourreaux d'aujourd'hui, qui ont enlevé aux églises même le trousseau des ornements sacrés destinés à l'usage du saint sacrifice.

Dieu vous bénira d'une manière toute particulière pour ce grand acte de charité chrétienne, et il vous bénira aussi comme des enfants qui en sont dignes, parce que vous ne rougissez pas de confesser le nom de Jésus-Christ. Pour ma part, c'est de tout cœur que je vous bénis dans vos personnes, dans vos familles, dans toutes vos saintes occupations, et j'espère que la grâce du Seigneur sera toujours avec vous.

Benedictio, etc.

— Mme la comtesse Teresa Gnoli Gualandi, de la même congrégation, débita les vers suivants devant Sa Sainteté :

Riedon, Signor, per desïata via
A salutar tua festa
Le Figlie di Maria :
Nell'umana tempesta

Travolte, oggi un sorriso
Di pura gioia ne rischiara il viso.
  Siam pellegrine e non rechiam novelle
Dell'oppressa cittade;
Veniam come sorelle
Da un sol desio guidate,
Poche rechiam terrene
Offerte, ma con noi la Madra viene.
  Niun'allegrezza il nostro cor divide
Delle turbe profane:
Spesso il volgo ne irride
Come proterve e insane,
Allor ne irradia il core
Una dolcezza a cui non v'ha maggiore.
  La madre nostra supplichiam sovente,
E con pietosi omei
Le dimandiam: possente
Or come un di non sei?
Rammenta che al divino
Figlio l'acqua cangiar facesti in vino!
  Ma pur veggendo a terra ad una ad una
Le speranze cadere,
Non ismarrisce alcuna;
Non fidiam ne le Ibere
O ne le Franche squadre,
Noi protegge Maria Regina e Madre.
  Essa l'umil drapello a Te conduce,
Essa il parlar ne accende,
Un lampo di sua luce
Sui bruni manti splende;
Color che in abbandono
Ti lascian, di Maria figli non sono.
  Sorti al favor di prezzolato inganno
Il mondo a lor s'inchina,
Ma i ribelli cadranno
Innanzi alla Regina:
Tel dice il cor presago
Su cui sfavilla la materna immago.

DISCOURS CCCXLV.

A une nombreuse assistance de dames, étrangères pour la plupart : 19 mai 1874.

Après avoir répondu aux désirs de ces pieuses familles catholiques, s'approchant de chaque personne, admettant chacune au baisement de la main et adressant à toutes quelques paroles d'une affection toute paternelle, Sa Sainteté allait se retirer, lorsqu'elle adressa à l'assistance ces quelques mots en français :

Recevez la bénédiction pour vous et pour les personnes de vos familles restées dans chacune de vos contrées, afin que le bon Dieu vous protége toujours et éloigne toujours de vous les dangers si multipliés que l'on court au milieu du monde.

Il y a un moyen très-efficace que nous pouvons employer pour échapper à ces dangers ; et ce sont les apôtres qui nous l'enseignent dans la circonstance de l'ascension de Notre-Seigneur, d'après ce que nous dit l'Écriture, et comme nous le rappelle l'Église dans ces jours-ci. En effet, lorsque les apôtres furent privés de la présence sensible de Jésus-Christ, ils se réunirent dans le cénacle, adressant à Dieu des prières continuelles, jusqu'à ce que le Saint-Esprit descendît sur eux pour les éclairer de sa douce lumière, les fortifier par sa grâce, les enflammer de son amour, les remplir enfin de tous ses dons, de telle sorte qu'ils purent ensuite affronter tous les dangers et toutes les fatigues pour la diffusion de la foi et de la religion de Jésus-Christ.

Priez, vous aussi, chères filles ; et priez non seule-

ment pour vous-mêmes et pour vos familles, mais aussi pour la France, pour l'Angleterre, pour la Suisse, pour l'Allemagne, et enfin pour le monde entier, car de grandes persécutions sont suscitées contre l'Église de toutes parts, et par conséquent nous avons de grandes raisons de craindre les châtiments et les vengeances de Dieu.

Je vous bénis dans vos âmes et dans vos corps ; je vous bénis pour le voyage que vous avez à faire pour retourner dans vos pays respectifs ; je vous bénis enfin pour le reste de votre vie, depuis ce moment-ci jusqu'à l'heure de votre mort.

Benedictio, etc.

— Les familles qui assistaient à cette audience étaient en grande partie françaises. Nous avons remarqué entre autres la famille d'Anthès, Mme la baronne et ses deux filles, Mlles Jeanne et Marguerite, toutes les trois très-dévouées pour le Vicaire de Jésus-Christ et pour les intérêts du Saint-Siége.

DISCOURS CCCXLVI.

Aux pèlerins américains des États-Unis : 9 juin 1874.

Aussitôt que la pieuse caravane des pèlerins d'Amérique fut arrivée à Rome, portant avec elle de riches offrandes qu'elle devait présenter au Saint-Père, les deux illustres personnages qui se trouvaient à la tête de la pieuse députation, S. G. Mgr Joseph Dwenger, évêque de Fort-Wayne (Indiana), et M. Théard, juge à la Nouvelle-Orléans (Louisiane), se rendirent chez S. Em. le cardinal Antonelli, sécrétaire d'État, pour lui exprimer leur désir d'être admis en la présence de Sa Sainteté. Son Em. les accueillit avec

les marques d'une considération toute particulière, et s'empressa de leur dire qu'ils auraient bientôt la faveur qu'ils sollicitaient et pour laquelle ils avaient traversé l'Océan et deux continents. La salle du Consistoire présentait un spectacle des plus touchants. Les incommodités et les dures fatigues d'un si long voyage étaient peintes sur le visage des pèlerins qui rendaient un nouveau témoignage de leur foi vive. Sa Sainteté étant montée sur son trône et entourée d'un grand nombre de cardinaux, au nombre desquels se trouvait S. Em. le cardinal Guibert, archevêque de Paris, entendit l'adresse suivante, qui fut lue par S. G. Mgr Dwenger :

BEATISSIME PATER,

Ante pedes Sanctitatis Tuæ provolutos vides filios qui vere a longe, sed ab Occidente veniunt, et in his temporibus afflictionis Tuæ, nec mare, nec aridam, nec immensam locorum distantiam timuere, ut possint in Te videre Sanctum Petrum, Patrem omnium fidelium et Pontificem vere maximum, maximum laboribus et persecutionibus, maximum patientia, spe et fiducia in Deum. Filius numquam maiore desiderio desiderat videre patrem sibi carissimum, quam nos desideramus videre Sanctitatem Tuam ; et distantia amorem nostrum non minuit, sed auxit. Derelictum a principibus terræ, et in carcere constitutum, Te non deseruimus, sed ecce tam maxima distantia venimus, ut in facie totius mundi fidem, devotionem et obsequium erga te, Pastorem infallibilem totius Ecclesiæ, Centrum unitatis fidei nostræ, et Petram super quam ædificata est Ecclesia Dei, profiteamur. Ut per te Sancti Petri dignum successorem, fides nostra confirmetur et augeatur, optamus. Ecce dies longo tempore desideratus, in quo possumus Te carissimum patrem videre et tuam Apostolicam benedictionem accipere, non pro nobis tantum, sed pro omnibus nostris, qui hic adesse non possunt, sed a longe pro Te in carcere constituto cum lacrimis supplicationes suas Deo offerunt. Et illi nobiscum hæc profitentes et, prout nos, amatores honestæ civilis libertatis, toto corde condemnant tyrannicam persecutionem Ecclesiæ Dei per hos falsæ libertatis iactatores, qui animam et conscientiam non Deo sed potestatibus civilibus subiicere volunt. Sine, rogo, Beatissime Pater, ut etiam unus peregrinorum laicorum nomine, breviter devotionem nostram exponat.

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Vous voyez prosternés aux pieds de Votre Sainteté des fils qui sont de l'Occident et de bien loin, et qui, dans ces temps de votre affliction, n'ont redouté ni la mer, ni la terre, ni l'immense distance des lieux, pour pouvoir contempler en votre personne saint Pierre, véritablement pontife souverain ; souverain par les souffrances et les persécutions, souverain par la patience, l'espérance et la confiance en Dieu.

« Jamais un fils n'a tant désiré voir le père le plus tendrement aimé que nous n'avons désiré voir Votre Sainteté ; et la distance n'a point diminué notre amour ; elle l'a augmenté.

« Si les princes de la terre vous ont abandonné lorsque vous êtes réduit à une prison, pour nous, nous ne vous avons point délaissé. Nous sommes venus d'une si grande distance afin de témoigner à la face de tout l'univers notre dévotion et notre respect envers vous, qui êtes le Pasteur infaillible de toute l'Église, le centre de l'unité de notre foi, et la pierre sur laquelle est édifiée l'Église de Dieu. Nous souhaitons que par vous, digne successeur de saint Pierre, notre foi soit confirmée et augmentée.

« Voici le jour longtemps désiré où nous pouvons vous voir et recevoir votre bénédiction, non seulement pour nous, mais aussi pour tous nos compatriotes qui, bien qu'ils ne puissent pas se trouver ici présents, offrent cependant de loin à Dieu leurs supplications et leurs larmes pour vous qui vous trouvez renfermé dans une prison.

« Ils déclarent ici avec nous que, tout en étant amateurs d'une honnête liberté civile, ils condamnent néanmoins de tout leur cœur la persécution tyrannique de l'Église de Dieu, de la part de ceux qui se vantent d'une fausse liberté, et qui veulent soumettre l'âme et la conscience, non à Dieu, mais aux puissances civiles.

« Enfin, permettez, Très Saint-Père, qu'un de nous, au nom des pèlerins laïques, expose brièvement notre dévoûment. »

A un signe du Saint-Père, M. Théard s'approcha du trône pontifical et donna lecture de cette adresse en français :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Vous voyez à vos pieds les pèlerins américains des différents diocèses des États-Unis d'Amérique et du Canada.

« Nous venons d'un pays libre, mais où heureusement la liberté est bien entendue, car nous n'y sommes pas persécutés : nous y jouissons au contraire d'une pleine liberté de conscience.

« Nous avons abandonné notre pays, nos foyers, nos familles, nos affaires temporelles, pour venir nous prosterner à vos pieds, et vous offrir nos cœurs, nos fortunes et nos vies même au besoin.

« Nous avons voulu contempler de près cette gloire qui ne vient pas des princes et des peuples de ce monde, mais qui est un reflet de Dieu lui-même, et de cette croix qui brille tout autour de votre tête ; nos voix ne peuvent exprimer ce que nos cœurs, qui battent en ce moment de la même pulsation, renferment de soumission, de respect et d'amour pour Votre Sainteté.

« Plus votre affliction est grande, plus nous sentons grandir notre amour pour vous. Et ce qui nous console, c'est que vous subissez la loi commune à tous les justes, car on ne persécute que les justes.

« Nous prions Dieu cependant pour que vos chaînes tombent, que vos persécuteurs ouvrent les yeux à la lumière, et que voyant leur erreur, ils vous rendent les États auxquels le Saint-Siége a un droit incontestable, et dont le titre a été soutenu par l'épée de Pépin et de Charlemagne.

« Nous, dont le pays est spécialement consacré à la Vierge-Immaculée, nous avons cru devoir, comme préparation à notre visite à Votre Sainteté, nous prosterner d'abord à Lourdes, à la grotte de Celle qui depuis votre définition seulement s'est appelée l'Immaculée-Conception.

« Notre sainte Mère, en se nommant ainsi, a voulu de même aussi confondre les incrédules, rendre hommage à la vérité du dogme de l'Immaculée-Conception, et prouver aux sceptiques votre infaillibilité, même comme Chef de l'Église, puisque c'est à votre proclamation que nous devons que ce dogme fasse aujourd'ui partie de notre *Credo*.

« Dans ce continent qui apparaissait naguère du milieu de l'Océan, dans ce continent d'où nous venons, la religion catholique s'est propagée d'une manière miraculeuse.

« Ne vous étonnez pas de l'amour des Américains, vous le premier, le seul Pape dont le pied sacré ait foulé le sol de leur continent.

« Quand de tous les points du monde vous arrivent de telles protestations d'obéissance et d'amour, nous croyons pouvoir affirmer que l'heure n'est pas éloignée où il n'y aura plus qu'un seul troupeau et un seul Pasteur.

« Pour nous, qui sommes les premiers pèlerins d'Amérique, nous

sommes venus dans cette ville pour vous offrir, non de riches présents, mais nos sentiments d'amour et d'obéissance, ce qui est plus précieux. Pour vous et pour notre sainte religion, nous sommes prêts à tous les sacrifices.

« Puisse Dieu vous conserver longtemps encore à la tête de notre sainte Église. Vous avez vu les années de Pierre : que Dieu daigne vous permettre de voir le triomphe de l'Église !

« Et maintenant, Saint-Père, à vos pieds, nous vous demandons votre amour et votre bénédiction pour notre pays, pour nos familles et pour nous-mêmes, et nous vous prions humblement d'accepter les faibles présents que nous mettons à vos pieds. »

Sa Sainteté répondit :

Dans un moment où l'Église de Jésus-Christ est assaillie par un si grand nombre d'ennemis de différentes classes ; dans un moment où l'on voudrait envelopper cette Église de ténèbres et l'ensevelir dans une obscurité profonde, dans ce moment-là même, Dieu dissipe, par son souffle tout-puissant, les ténèbres et l'obscurité, et montre à l'univers entier le phare qui nous sert de guide, à nous pèlerins sur cette terre, et nous indique le chemin qui doit nous conduire au port.

Tous les ennemis de l'Église, à quelque classe qu'ils appartiennent, cherchent à lui enlever son éclat de différentes manières. Les uns tâchent d'atteindre ce but par leur dissimulation et leur hypocrisie ; et ces hommes appartiennent à une secte d'impies qui cherchent à s'introduire jusque dans le sanctuaire, et qui prétendent non pas seulement régler les rites et la discipline de l'Église, mais peut-être même les dogmes de cette épouse de Jésus-Christ.

Il y en a d'autres qui emploient le mépris, la raillerie et le sarcasme, et qui tournent en dérision tout ce qui appartient à l'Église de Dieu, tout ce qu'ils ne connaissent pas, et dont ils n'ont pas même l'idée.

Enfin, parmi les ennemis de la religion, il y en a qui, plus hardis que tous les autres, ne craignent pas de porter la main à l'épée et se faire les persécuteurs féroces de l'Église de Jésus-Christ.

Mais cette Église, oh! non, elle ne chancellera jamais, parce qu'elle est établie sur une pierre ferme et inébranlable; et c'est précisément ce qui fait qu'elle est aujourd'hui un objet d'admiration pour le monde, pour les anges et pour les hommes. De toute part elle est persécutée, au sein du clergé comme parmi les fidèles: mais sa fermeté contraint ses propres persécuteurs à s'écrier : « Nous ne croyions pas trouver tant de foi en Israël ! »

Et ce que je dis, n'est-ce pas vrai? Vous êtes vous-mêmes un témoignage sublime de cette vérité. Oh! oui, je le dis avec le prophète Isaïe : *Leva in circuitu oculos tuos, et vide : omnes isti congregati sunt, venerunt tibi; filii tui de longe venient*. Ces fils et ces filles sont venus des contrées lointaines, *aurum deferentes et laudem Domino annuntiantes*. (Is., IX, 4-6.) Oui, vous n'avez craint ni les incommodités du voyage, ni la distance du but vers lequel vous vous étiez dirigés en traversant l'Océan pour aller vous prosterner aux pieds de la Très-Sainte Vierge Marie dans un de ses sanctuaires de France, et venir ensuite vers cette Rome destinée par Dieu à être le siége de son Vicaire, et qui, précisément à cause de cela, est prise comme point de mire par les incrédules dont la rage se décharge contre elle et cherche à la souiller de cent manières différentes. Mais voilà que malgré tout, Dieu en ce moment même l'indique de son doigt tout-puissant, cette Rome, dans sa partie la plus noble, comme le docteur de la vérité et le soutien de la foi.

Que Dieu vous bénisse, chères âmes, et qu'il daigne tourner un regard vers vous et vers votre patrie; vers ce pays nouveau, vers cette nouvelle nation pleine de vigueur,

où les produits de la nature et de l'industrie prospèrent d'une manière admirable, et où la religion catholique jouit d'une liberté sans limite. Là, les véritables hommes de foi se multiplient, et le nombre extraordinaire des conversions a déterminé le Saint-Siége à augmenter considérablement le nombre des diocèses.

Mais, tout en priant Dieu de jeter un regard sur sa nouvelle vigne, n'oublions pas non plus de le supplier de vouloir bien retrancher tout ce qui ne fait pas partie de cette vigne. Et lorsque les luthériens et les calvinistes, les anglicans, les méthodistes et tant d'autres partis s'agitent sur la surface immense des États-Unis, puisse le Seigneur faire briller la lumière de la vérité au fond de toutes ces âmes qui se comptent par millions, afin qu'elles puissent elles-mêmes jouir du fruit de la rédemption divine.

Que Dieu confirme du haut du ciel ces quelques paroles que son Vicaire vous adresse ! Et vous qui avez laissé votre patrie pour quelque temps afin de vous diriger vers l'Europe et venir recevoir à Rome la bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ, unissez vos prières aux miennes, et supplions Dieu de multiplier le nombre des ouvriers nécessaires pour la culture d'une si grande moisson, afin que, jetant la bonne semence en terre, même au milieu des difficultés, ils puissent en recueillir le fruit en son temps au milieu des bénédictions.

Que Dieu vous reconduise au sein de vos familles, le cœur rempli de sa charité; et puisque cette charité demande toujours à se répandre, tâchez de la communiquer à vos parents, à vos amis et à vos compatriotes respectifs.

Que les mères trouvent leur consolation en voyant leurs enfants croître dans le saint amour de Dieu ; que les pères soient assez heureux de voir se multiplier les fruits de leurs trafics et de leur commerce fondés sur la justice. Que cette bénédiction s'étende sur toute la surface de cet immense

continent, et qu'elle le rende de plus en plus digne des faveurs du ciel. Qu'elle vous accompagne, enfin, dans le voyage que vous devez faire pour retourner dans votre patrie, dans celui que vous devez faire encore pendant votre vie, et qu'elle soit avec vous au moment solennel de votre mort, dans ce moment où vous devez déposer vos âmes entre les mains de Dieu pour le louer et le bénir pendant les siècles des siècles.

Benedictio, etc.

— Après son discours, le Saint-Père descendit de son trône, et passant au milieu de ses enfants bien-aimés d'Amérique, il adressa à chacun d'eux une parole bienveillante, leur faisant bien comprendre son affection sincère et toute sa reconnaissance. Trois jours après, c'est-à-dire le 12, Sa Sainteté les admit tous à entendre une messe dans la même salle et leur distribua lui-même la sainte communion. Ces fervents chrétiens d'outre-mer édifièrent toute la ville de Rome par leur maintien modeste et par leur piété. Après avoir visité les sanctuaires et les magnificences de Rome, ils partirent, laissant après eux le plus beau souvenir de leur foi et de leurs sentiments véritablement catholiques. La *Société primaire romaine pour les intérêts catholiques* fit frapper une médaille qu'elle distribua à tous les pèlerins. Cette médaille transmettait à la postérité le souvenir du premier pèlerinage américain par l'épigraphe suivante, composée par le R. P. Angelini, de la C. de J. :

AMERICÆ
BOREALI . FŒDERATÆ
CONSTANTIAM
IN PETRI . SEDE . TUENDA
GRATULATUR . SOCIETAS . ROMANA
REI . CATHOLICÆ . PROVEHENDÆ
ROMÆ . MENSE . IUNIO
A . MDCCCLXXIV

Nous transcrivons ici les noms des pèlerins, tels que nous les trouvons dans le *New York Freeman's Journal*, et nous le faisons en anglais pour éviter toute espèce de méprise :

Province of Cincinnati. — Diocese of Fort Wayne, Indiana : Right Rev. Joseph Dwenger, D. D., Fort Wayne ; Very Rev. Julian Be-

noît, V. G., do.; Rev. John Wemhoff, do.; Rev. B. Theodore Borg, do.; Very Rev. E. Sorin, Superior General Congregation of Holy Cross; Brother Vincent, C. S. C. (76 ans); Rev. George Steiner, Huntington; Rev. George A. Hamilton, Lafayette; Mr. James B. Falley, do.; Mr. John T. Mug, do.; Mr. George H. Ball, do.; M. Thos. McKone, do.

Archidiocese of Cincinnati : Rev. Samuel Neuner, O. S. F., Cincinnati.

Diocese of Vincennes, Indiana : Rev. J. Ferd. Viefhaus, Evansville; Mr. Bernard Pardick, Richmond; Mr. Hermann Pardick, do; Joseph Ramler, do.

Diocese of Louisville, Ky : Rev. François De Meudler, St. Mary's, Ky.

Province of Baltimore. — Archdiocese of Baltimore : Rev. Charles Damer, Hancock, Md.; Mr. James Toomey, Washington, D. C.; Dr. James P. Broidrick, M. D, Hancock, Md.; Mrs. Adeline Whelan, Washington, D. C.; Miss Stephanie Raphel, Baltimore, Md.; Miss Ellen Wehlan, Mr. D. J. Murphy, Miss Fannie Whelan, Mr. Thomas Galligan, Mr. L. E. Gannon, Capt. A. G. Clary, U. S. N., Mrs. A. G. Clary, Washington D. C., Surgeon E. S. Matthews, U. S. N., Cambridge, Md.

Diocese of Erie : Mr. A. Ditz, Freyburg, Pa.; Mr. Peter Hicker, East Brady, Pa.

Diocese of Richmond : Mrs. Clara Semmes Fitzgerald Virginia; Mr. F. J. Ives, do.; Mrs. Cora Semmes Ives, do.; Master Eugene S. Ives, do.

Diocese of Scranton : Rev. Thomas Brehony, Friendsville.

Diocese of Philadelphia : Rev. James A. Brehoni, St. Clair, Pa.

Diocese of Savannah : Rev. William Quinlan, Brunswick, Ga.

Diocese of Wheeling : Rev. James Meurer, Wytheville, Va.

Diocese of Wilmington, Del : Rev. B. J. Keiley, Wilmington; Mr. J. Jerome Smith, do.

Province of New Orleans. — Archdiocese of New Orleans : Very Rev. C. Moynihan, New Orleans; Dr. Emile Doumeing, do.; Hon. Judge Paul E. Teard, do.; Rev. J. M. Ravoise, Bonnet Carre.

Diocese of Galveston, Texas : Very Rev. L. C. M. Chambodut, V. G., Galveston, Rev. Peter Behr. New Braunfels'; Rev. Camille Monin, San Antonio; M. Ricard Power, Corpus Christi.

Diocese of Mobile : Very Rev. A. D. Pellicer, V. G. Mobile Aia.

Diocese of Natchez : Very Rev. M. F. Grignon, V. G. Natchez; Rev. Henri A. Picherit, Jackson.

Province of New York. — Archdiocese de New York : Rev. P. F.

Dealy, S. J., New York; Mr. Dominick J. O'Farell, do.; Dr. Henry James Anderson, LL. D., do.; Mr. Hugh Hardman, do.; Mr. F. D. Hoyt, do.; Mrs. Hugh Hardman, do.; Mr. C. F. Cronin, do.; Miss Mary C. Marrecella, do.; Mr. Jno. Duncan Emmett, do.; Miss Jane A. Mullany, do.; Miss Annie C. Alibert, do.; Mr. Alexander J. Dodin, do.

Diocese of Albany : Rev. J. J. Morriaty, Chatham, O. Y.; Daniel F. Keefe, Esq., Glenn's Falls, N. Y.

Diocese of Brooklyn : Rev. John A. McCollum, Brookln; Mrs. Marcella C. Jordan, do.; Mr. Daniel McCafferty, do.; Miss Anna Lowe, do.

Diocese of Buffalo : Dr. Augustus Jansen, Buffalo; Mr. Nelson H. Baker, Suspension Bridge; Mr. Mathias Rohr, Buffalo; Mr. J. Dorschell, do.; Mr. George Bork, do.; Mr. George Dotterweick, Dunkirk, N. Y.

Diocese of Newark : Rev. James H. Corrigan, South Orange, N. J.; Miss S. Farrelly, Jersey City; Mr. John McBride, do.; Mrs. J. A. Halliard, do.; Mr. Patrick Farrelly, do.; Mrs. B. Murphy, do.

Province of St. Louis. — Archdiocese of St. Louis : Mr. C. H. Cahmann, Washington, Mo.; Mr. Alfred Cooney, Edina, Mo.

Diocese of Chicago : Mr. M. R. Keegan, Chicago; Mr. C. McJohn, do.; Mr. James McMillan, do.

Diocese of La Crosse : Rev. John T, Dorward, Tomah, Wis.

Diocese of Nashville : Dr. E. Miles Willett, M. D., Memphis; Mr. M. Magevney, do.; Mr. P. J. Magevney, do.; Mr. B. Vaccaro, do.; Mrs. B. Vaccaro, do.; Mr. M. V. McKeon, do.; Mrs. J. W. Dawson, do.

Vicariate Apostolic of Arizona : Rev. Francis Domergue, Las Cruces.

Province of San Francisco. — Archdiocese of San Francisco : Mr. Patrik Scully, San Francisco.

Province of Torondo, Canada. — Archdiocese of Torondo : Mr. E. O'Keefe, Toronto.

Diocese of Kingston : Rev. Edward H. Murray, Wolf Island; Rev. M. Donohue; Railton; Rev. John Twomey, Centreville.

Diocese of Hamilton : Rev. William Brennan, Hamilton; Mr. William O'Connor, Guelph; Mr. F. X. Messner, and Mrs. F. X. Messner, Formosa.

DISCOURS CCCXLVII.

Aux Éminentissimes Cardinaux et aux Évêques nouvellement préconisés : 15 juin 1874.

Après avoir fermé la bouche aux trois Eminentissimes cardinaux Chigi, Guibert et Simor, créés et publiés le 22 décembre de l'année précédente, Sa Sainteté se rendit dans la salle du Trône où Elle imposa le rochet aux nouveaux évêques présents de Cajazzo, de Cariati et de Fiesole. S'adressant ensuite à son auditoire, Elle lui parla en ces termes :

L'Église se réjouit toujours de ce que de nouveaux évêques soient préconisés et envoyés au milieu des fidèles pour paître le troupeau de Jésus-Christ, afin que, semblables à des sentinelles vigilantes en Israël, ils soient toujours prets à chasser l'ennemi, c'est-à-dire à écarter les erreurs dont toute la terre est inondée.

Je vous envoie avec ce même esprit de charité et de prudence avec lequel Jésus-Christ envoyait ses Apôtres pour prêcher l'Évangile. Mais la charité et la prudence ne suffisent pas : elles doivent encore être accompagnées du courage et de la fermeté ; autrement, comment pourrait-on soutenir, dans des temps si difficiles, les intérêts de la vérité et de la justice?

Ce matin nous avons fait l'office de saint Jean de saint Facondo. Ce grand saint se trouve au milieu de graves discordes civiles, et pendant que toutes les classes en étaient infestées de toutes parts, lui, avec le courage dont il était doué, et par la force de sa parole, il sut faire rentrer les esprits en eux-mêmes, les apaiser et rétablir la paix. Aujourd'hui encore il y a des discordes dans le monde, et je

dirais presque dans chaque ville, dans chaque localité ; soit en France, soit en Espagne, soit en Hongrie, partout il y a des dissensions. Quant à l'Allemagne, à la Suisse et à l'Italie, n'en parlons point. Tâchons donc d'apaiser ces dissensions par la prière. Tournons-nous souvent vers Dieu, et prions-le en nous servant de ces belles paroles de l'Église : *Deus auctor pacis*, etc. Oh ! Dieu veuille que la paix soit rendue au monde ! Mais quand je dis la paix, j'entends une paix vraie ; non pas cette paix qui proviendrait de certains accords impossibles, comme la voudrait certain petit journal qui se vante si mal à propos du titre de catholique ; il ne cesse de répéter qu'on peut aller au parlement en qualité de député. Non, on ne peut pas y aller. Mais alors même que quelques-uns pourraient s'y présenter, comme cela se voit en certaines assemblées hors d'Italie, quels avantages pourraient-ils procurer ? Vous le voyez vous-mêmes. Ici il n'y a ni esprit de religion, ni esprit de concorde ; on n'y trouve pas même l'esprit patriotique : il n'y a que l'esprit d'incrédulité, l'esprit d'orgueil et l'esprit de l'avarice.

Dieu fasse que les évêques qui sont envoyés ce matin pour prendre le gouvernement de leurs diocèses puissent réussir, eux aussi, comme le font déjà un grand nombre d'excellents et de zélés pasteurs, à maintenir vive chez les peuples la foi de Jésus-Christ et la pratique de la vie chrétienne. C'est à cette intention que j'ai appliqué la messe ce matin, priant pour tous les nouveaux évêques préconisés, et spécialement pour un évêque *in partibus*, destiné à une mission qui ressemble beaucoup à celle de l'archevêque de Rio de Janeiro, où le clergé souffre, en ce moment, une grande persécution.

Dieu veuille exaucer mes prières et bénir les pasteurs, leur clergé et leurs peuples. J'espère que grâce au zèle des ecclésiastiques et à la docilité des fidèles, Dieu, qui est l'auteur de la paix, voudra bien vous accorder la

faveur de la rétablir au milieu de vos troupeaux, et enfin vous recevoir dans le ciel, vous et les âmes au salut desquelles vous avez travaillé.

Benedictio, etc.

— Les siéges vacants pourvus ce jour-là sont :

Église archiépiscopale de Tarse, in partibus infidelium, Mgr Domenico Sanguigni, prêtre de Terracina, prélat domestique de Sa Sainteté, internonce apostolique au Brésil, délégat apostolique d'Argentina, du Paraguay, du Chili et de Bolivia, et docteur *utriusque juris*.

Église cathédrale de Cajazzo, R. D. Giuseppe Spinelli, prêtre de Naples, professeur substitut d'histoire ecclésiastique et de théologie dogmatique, supérieur du Séminaire et curé de Sainte-Marie a Pizzo Falcone.

Église cathédrale de Cariati, R. D. Pietro Maglione, prêtre de l'archidiocèse de Salerne, missionnaire dans la contrée collégiale d'Eboli, où il est directeur spirituel de l'archiconfrérie dite de l'Immaculée-Conception de la Vierge Marie.

Églises cathédrales unies de Cava et Sarno, R. D. Giuseppe Carrano, prêtre de Piano, investi de la dignité de grand-chantre du chapitre de cette ville, pro-vicaire général de ce diocèse, juge et examinateur pro-synodal, supérieur du Séminaire et docteur *utriusque juris*.

Église cathédrale de Fiesole, R. D. Luigi Corsani, prêtre de Prato, chanoine de la cathédrale de cette même ville, administrateur, supérieur et professeur de théologie morale au grand Séminaire, vicaire général du diocèse de Praten et examinateur pro-synodal.

Eglise cathédrale de Scépuse, R. D. Georges Csàszka, prêtre du diocèse de Nitrie, chapelain secret d'honneur de Sa Sainteté, chanoine de l'église métropolitaine de Strigonie (Gran) et directeur de la chancellerie archiépiscopale et primatiale de cette même église.

Église cathédrale de Macao, R. D. Emmanuele Bernardo de Sousa Ermes, prêtre du diocèse de Angra, professeur de théologie, d'histoire ecclésiastique et de droit canonique au Séminaire universitaire de Coimbre, examinateur pro-synodal et docteur en théologie.

DISCOURS CCCXLVIII.

Aux jeunes artistes de Rome : 16 juin 1874.

Une troupe choisie de jeunes gens cultivant les beaux-arts offrirent à Sa Sainteté de magnifiques échantillons de leurs travaux en cette audience. Cet hommage affectueux fut propagé par le cercle de Saint-Pierre de la jeunesse catholique de Rome.

Le président du même cercle, M. le professeur Filippo Tolli, donna lecture de l'adresse suivante devant Sa Sainteté, dans la salle du Consistoire :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Le souvenir anniversaire du jour où Dieu vous confia les clés du royaume des cieux nous invite à venir nous prosterner à vos pieds. Dans ce jour, après vous avoir élevé au sommet de la plus sublime dignité de la terre, Dieu sembla vous adresser ces paroles toutes pleines de puissance : *Ecce constitui te super gentes et regna.* Nous célébrons aujourd'hui, avènement nouveau dans l'histoire de l'Église à travers tous les siècles depuis son existence, nous célébrons aujourd'hui pour la vingt-huitième fois ce jour mémorable, et c'est tout saisis d'étonnement que nous parcourons par la pensée une alternative de joies et de douleurs, de prospérités et de persécutions, qui, tout en signalant les fastes de votre pontificat, n'ont fait que poser sur votre front une auréole de plus en plus brillante aux jours de l'adversité tout aussi bien qu'aux jours de gloire. Ce caractère merveilleux de votre pontificat, unique par sa durée et par ses succès ; la conservation de votre vie précieuse au milieu des tempêtes dont nous sommes cruellement agités, font que, animés de la plus ferme confiance, nous jetons vers l'avenir nos regards, qui se détournent avec horreur de l'état d'oppression et de bouleversement général au milieu duquel nous vivons.

« Or, en ce jour qui réveille des sentiments si divers dans les cœurs, le cercle de Saint-Pierre de la Société de la jeunesse

catholique d'Italie est heureux de déposer à vos pieds l'hommage de ses félicitations et les protestations de son dévoûment filial, dévoûment qu'il jure de conserver constamment envers vous, quelque tournure que prennent les événements, quelles que soient les circonstances.

« Et puis, afin de graver encore davantage dans notre mémoire le souvenir de ce jour déjà si cher à nos cœurs, notre cercle a eu l'heureuse pensée d'organiser une exposition d'objets d'art, que nous vous prions, Très Saint-Père, d'agréer comme une offrande qui, toute légère qu'elle est en elle-même, est cependant une expression sincère des sentiments dont ceux qui vous l'offrent sont animés envers votre personne sacrée. Une telle pensée nous a semblé d'autant plus convenable que nous esperions que Votre Sainteté l'aurait pour agréable, et qu'en votre qualité de Souverain qui a toujours aimé les beaux-arts, vous vous en êtes toujours fait le généreux protecteur ; et puis, lorsque vos ennemis, qui sont aussi les ennemis de Dieu, prostituent les beaux-arts en outrageant la religion et les bonnes mœurs, il était juste que des enfants fidèles au Pape et à l'Église en fissent un humble hommage au trône auguste de Pierre.

« Nous serons heureux, Très Saint-Père, si vous daignez agréer cet hommage affectueux que vous offre cette troupe choisie de jeunes artistes catholiques, ainsi que les membres du cercle de Saint-Pierre qui se réjouissent d'avoir conçu un tel projet et de l'avoir fait mettre à exécution. Comme gage de votre souveraine approbation, nous vous supplions, Très Saint-Père, de répandre sur nous la bénédiction apostolique. Que cette bénédiction, tout en nous obtenant du ciel la force dont nous avons besoin, confirme aussi dans nos cœurs les sentiments dont nous sommes pénétrés, et que ces sentiments eux-mêmes nous tiennent inséparablement unis à vous, nous séparent toujours des enfants malheureux de Bélial et nous rangent au nombre des enfants de Dieu. »

Sa Sainteté répondit en traçant en quelques mots l'état d'abandon où se trouvent actuellement les beaux-arts, parce qu'ils ne sont pas protégés par ceux qui sont aujourd'hui à la tête de l'administration publique ; il ajouta que si les beaux-arts ne prospéraient pas, c'était aussi parce qu'ils n'étaient pas encouragés par les personnes privées,

lesquelles sont écrasées sous le poids des impôts et ne peuvent pas prendre sur leurs revenus pour favoriser la culture des beaux-arts. Il dit ensuite qu'il se réjouissait, du reste, des offrandes qu'ils lui présentaient, parce que si d'une part elles exprimaient la capacité des artistes, d'autre part elles indiquaient très-bien les bonnes qualités de fidèles sujets ; en cela, ajouta-t-il, vous avez suivi l'exemple de tous les catholiques du monde entier, qui ne cessent d'envoyer des dons et des offrandes au Vicaire de Jésus-Christ, dépouillé par les persécuteurs de l'Église. Enfin il termina en dépeignant en quelques mots les dures conditions auxquelles il était réduit, étant privé de tous les moyens et de tous les secours nécessaires pour le gouvernement de l'Église universelle, et en faisant observer la perte et la ruine dans lesquelles finissent par se précipiter tous les persécuteurs de l'Église.

— De la salle du Consistoire, Sa Sainteté se rendit dans la salle dite Mathilde, où étaient exposés tous les objets d'art qu'on lui avait offerts. Il y avait des tableaux, des dessins, des sculptures, des tissus, etc. Le Saint-Père observa attentivement chaque objet, et adressa les louanges méritées à chacun des artistes présents.

DISCOURS CCCXLIX.

Aux Éminentissimes cardinaux : 17 juin 1874.

Le Sacré-Collége offrit ce jour-là ses vœux à Sa Sainteté pour le vingt-huitième anniversaire de son couronnement. Entre autres cardinaux, on remarquait à cette audience LL. EE. les cardidaux Guibert, Simor et Chigi. Parmi les prélats se trouvaient l'illustre Mgr Pedicini, archevêque de

Bari, Mgr Macchi et un grand nombre d'autres. Son Éminence le cardinal Patrizi renouvela à Sa Sainteté, dans un discours, les témoignages de l'affection et du dévoûment les plus constants du Sacré-Collége envers son auguste personne.

Sa Sainteté répondit :

Plus les afflictions augmentent, plus les contradictions grandissent, plus la rage infernale contre l'Église de Jésus-Christ et contre ce Saint-Siége s'accroît, plus on voit aussi grandir, dans le Sacré-Collége, la fermeté et la constance à soutenir les droits de l'Épouse de Jésus-Christ et du siége de son Vicaire. Les paroles prononcées tout à l'heure par le cardinal doyen montrent qu'à mesure que les maux s'étendent, vos efforts et vos travaux pour les combattre se multiplient. Il doit d'ailleurs en être ainsi, puisque vous devez coopérer avec moi à l'administration et au gouvernement de l'Église universelle. Nous voyons par les faits qu'au milieu des contradictions et des persécutions présentes contre l'Église, il arrive à Rome des demandes de plus en plus nombreuses pour des conseils et des décisions. Les congrégations deviennent de plus en plus fréquentes ; il semble que le monde catholique tourne de plus en plus ses regards vers ce centre d'unité et vers cette chaire de vérité, pour en recevoir lumière et conseil dans les terribles vicissitudes qui bouleversent le monde.

Puisqu'il a plu à Dieu de me faire commencer ma vingt-neuvième année de pontificat, cette occasion me semble favorable pour répéter certains actes qui ne peuvent être longtemps négligés, afin de ne pas induire en erreur les hommes de bonne foi, et de ne pas fournir à nos ennemis de prétexte pour se prévaloir de la longue habitude comme d'une prescription.

Eh bien ! en présence de cette assemblée qui m'environne, je répète les mêmes solennelles protestations contre l'usurpation du pouvoir temporel du Saint-Siége, contre la spoliation sacrilége des églises, contre l'abolition des ordres religieux, et enfin contre tous les actes sacriléges consommés par les ennemis de l'Église de Jésus-Christ.

Une autre circonstance extraordinaire me fournit aussi l'occasion de renouveler ces protestations. Depuis quelque temps, il m'est parvenu certains désirs, exprimés tantôt de vive voix, tantôt par écrit, qui tendent à nous rapprocher des nouveaux venus. La dernière lettre, que j'ai encore sur mon bureau, est écrite avec beaucoup de calme et un grand respect. On me dit, dans cette lettre, qu'étant Vicaire du Dieu de paix, je veuille pardonner à tous les ennemis de l'Église, et lever toutes les excommunications dont nous avons chargé leurs consciences.

Je ferai remarquer ici que les révolutionnaires sont de deux sortes : les uns ont imaginé et conduit à terme la révolution ; les autres y ont fait adhésion, en rêvant la félicité, le progrès, et je ne sais quel paradis terrestre, sans avoir su prévoir qu'ils n'auraient, au contraire, recueilli que des tribulations, des épines et la misère.

Les premiers, au cœur obstiné, sont les Pharaons de notre époque, durs comme l'enclume, et aucun acte de suprême bonté ne parviendrait à les attendrir. Mais les autres (et c'est à eux qu'appartiennent ceux qui me parlent à voix basse et m'écrivent avec des sentiments de modération), voyant que le paradis terrestre s'est éloigné, voyant que ces biens, ces richesses, cette prospérité qu'ils avaient rêvés sont remplacés par un véritable déluge de maux, accompagnés d'impôts et de charges énormes, sentent leur conscience troublée et dans l'angoisse, pour avoir donné leur coopération à la révolution ; ils m'appellent à des sentiments de paix. Mais quelle paix puis-je faire avec

eux ? Ils ressentent des angoisses. A quoi cela leur sert-il ? Saül en ressentait aussi quand, frappé à mort et désirant un terme à ses souffrances, il suppliait le soldat amalécite de l'achever : *Sta super me et interfice me, quoniam tenent me angustiæ* (II *Reg.*, I, 9). Et le soldat eut la coupable faiblesse d'obéir et de lui ôter le peu de vie qui lui restait ; mais ensuite sa faute fut punie par David, qui le fit mettre à mort. Qu'est-ce donc que l'on prétendrait ? Que je devinsse pour eux un soldat amalécite, ou que le Pape imitât l'infortuné Saül ? Oh ! conseils insensés ! Mais si l'Amalécite n'a pu échapper à la terrible punition à laquelle David l'a condamné, le Vicaire de l'Évêque éternel de nos âmes pourrait-il échapper aux châtiments que Dieu lui infligerait (1) ?

On demande la paix, on demande une trève, on cherche, pour dire le mot, un *modus vivendi* ! Tout cela pourrait-il nous conduire à bien avec un adversaire qui tient continuellement en main le *modus nocendi*, le *modus auferendi*, le *modus destruendi*, le *modus occidendi ?* (*Le mode de nuire, de voler, de détruire et de tuer.*) Est-il possible que le calme fasse alliance avec la tempête, pendant que celle-ci mugit et frémit, renversant, déracinant, détruisant tout ce qu'elle trouve devant elle ?

Que ferons-nous donc, vénérables frères, nous à qui il est dit : *Statis in domo Dei et in atriis domus Dei nostri ?* Nous resterons unis avec l'épiscopat qui, en Allemagne, au Brésil et dans toute l'Église catholique, donne des preuves éclatantes de constance et de fermeté.

(1) Il est certain que le Pape, en tant que Pape, se donnerait la mort à lui-même s'il venait à conclure une paix illicite, puisqu'il trahirait son autorité et les droits de l'Église ; il n'en donnerait pas moins la mort à ses propres ennemis eux-mêmes, du moment qu'il les confirmerait dans leurs attentats iniques contre le Pape et contre l'Église. Il serait donc pour lui-même un véritable Saül, et pour ses ennemis un Amalécite.

Nous nous unirons avec ceux-là et avec toutes les âmes chères au Seigneur pour continuer, dans la prière, en implorant de Dieu le pardon des aveugles et en demandant pour nous la patience et la fermeté, non pas pour combattre nos ennemis l'épée à la main ; mais puisque Jésus-Christ a combattu avec la croix, nous nous servirons de la même arme, sans jamais nous conformer à leurs principes et en condamnant les faibles qui répètent dans leur indolence : — Qu'avons-nous à faire ?... Que pouvons-nous faire ? — Demande insensée, digne des vermisseaux et non des hommes.

Armez-vous donc de courage. La très-sainte Vierge Marie, dont on célèbre aujourd'hui la fête sous le titre de *Auxilium christianorum*, vous le communiquera elle-même au fond du cœur. Le 24 mai, destiné pour la célébration de cette fête, a été occupé cette année par la fête du Saint-Esprit, le divin époux de Marie. Que cette circonstance augmente notre confiance. Comme Marie a protégé un Pie pour briser l'orgueil des Turcs, comme elle a protégé un autre Pie pour abattre l'arrogance d'un grand empereur, qu'elle protége aujourd'hui le plus humble Pie et son siége, assailli par des ennemis nombreux et variés. De même qu'elle vainquit *apud Echinadas insulas*, de même qu'elle vainquit *apud Savonam*, qu'elle fasse encore luire le jour où elle vaincra aussi *apud sanctum Petrum*.

Que Dieu me bénisse, moi, son indigne Vicaire, et qu'il vous bénisse aussi, vous, mes coopérateurs dans l'administration de l'Église ; et que, par cette bénédiction, il retrempe nos cœurs dans le feu de son amour. Que la même bénédiction descende sur l'épiscopat, sur les ordres religieux, spécialement sur les pauvres religieuses si tourmentées et si opprimées ! Qu'elle descende sur les familles, sur les pères, sur les mères, sur tous,

et qu'elle soit le gage de la bénédiction éternelle que Dieu nous donnera à la fin de notre vie.

Benedictio, etc.

DISCOURS CCCL.

Aux députations de toutes les sociétés catholiques de la ville de Naples : 18 juin 1874.

Ces députations, présentées par M. le prince de Bisignano Sanseverino, président des conférences de Saint-Vincent-de-Paul, et par M. le marquis de Casalicchio Tommasi, vice-président de la Commission pour le denier de Saint-Pierre, furent reçues en audience dans la salle du Consistoire. M. le comte Marino Saluzzo de Carigniano remit à Sa Sainteté une adresse signée par S. E. le cardinal Riario Sforza, archevêque de Naples, et par les Commissions de différentes Œuvres-Pies, et M. le chevalier Gaetano Ferri des Pegnalver, trésorier de la Commission du denier de Saint-Pierre, présenta une offrande de dix-neuf mille francs.

Le prince de Bisignano donna lecture de cette adresse :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Le monde entier se livre aujourd'hui à une joie unanime, et nous, au nom de tous les conseils directifs des Œuvres-Pies établies dans la ville de Naples, et fonctionnant chacune sous l'impulsion d'une direction privée, nous déposons au pied de votre trône inébranlable l'hommage de nos félicitations filiales pour l'heureuse fin d'une nouvelle année que la divine Providence a bien voulu ajouter à votre règne glorieux, non moins admirable aux yeux du monde entier par sa durée sans exemple que lumineux, salutaire et bienfaisant dans toute l'Église par les vicissitudes les plus inaccoutumées et les plus pénibles que l'histoire du catholicisme puisse jamais rappeler à vos souvenirs.

« Chaque année, Très Saint-Père, qui vient s'ajouter à votre vie précieuse ouvre une série de plus en plus splendide d'événements d'autant plus admirables que notre siècle se soucie moins de respecter, d'honorer et de défendre le trône le plus auguste et le plus solide qu'il y ait sur terre. La durée de votre règne est l'œuvre prodigieuse et visible de cette sagesse infinie qui règle et qui gouverne les destinées de l'Église et de l'humanité. Le Dieu, en effet, qui ne cesse de pourvoir à tout soutient, par l'heureuse longévité de Votre Sainteté, la foi si vivement attaquée de toutes parts, et qui cependant se ravive par vous dans un si grand nombre de cœurs ; il ranime l'espérance si combattue par les événements humains, mais encouragée par votre parole infaillible et par votre courage surnaturel ; il rallume la charité presque éteinte par la corruption universelle, et qui cependant se ravive dans un si grand nombre de cœurs chrétiens à cause de leur amour actif envers leur Père commun.

« Voilà pourquoi nous reconnaissons dans la vie et dans le pontificat de Votre Sainteté le centre de notre foi, l'ancre de nos espérances, le flambeau qui anime de toute manière la vie du chrétien. Voilà pourquoi notre patrie, toujours si fidèle à cette chaire infaillible de vérité, et si dévouée en particulier à la personne sacrée de Votre Sainteté, sent aujourd'hui, non pas seulement l'obligation, mais aussi la nécessité d'implorer du souverain dispensateur de tout bien, pendant encore de longues années, la conservation de Votre Sainteté sur le siége auguste de Pierre, sur le roc inébranlable du Vatican. Et si, par la grâce de Dieu, les fidèles de Naples voient leurs vœux exaucés, ils continueront à vous prendre pour modèle dans l'exercice des œuvres que la foi et le zèle évangélique leur ont fait entreprendre ; ils redoubleront de courage pour conserver le trésor de la religion, répandre le feu de la charité et remplir avec ferveur toute sorte d'entreprise chrétienne pour le bien moral et civil du peuple.

« C'est le cœur rempli de ces sentiments d'une affection toute filiale que nous déposons à vos pieds, Très Saint-Père, tout ce que, avec le secours de Dieu, il nous a été accordé de pouvoir faire ; et dans ces mêmes sentiments nous implorons cette bénédiction souveraine et paternelle, de laquelle nous devons, à n'en pas douter, nous promettre de nouveaux et de plus considérables développements pour nos œuvres. »

M. le marquis Tommasi, vice-président de la Commission pour le denier de Saint-Pierre, s'étant ensuite mis à genoux sur les gradins du trône, ajouta :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Nous qui sommes les derniers de vos enfants, nous nous sommes rendus à la voix de notre vénéré pasteur, et nous avons le bonheur de propager l'œuvre de l'obole de l'amour filial. Nous venons en ce moment déposer aux pieds de Votre Sainteté notre légère offrande pour laquelle nous avons reçu le concours zélé de l'Association de Saint-Alphonse. Veuillez l'agréer avec bonté, Très Saint-Père, et répandre votre bénédiction apostolique sur nous, sur nos familles, sur tous ceux qui ont recueilli cette offrande et qui y ont participé. »

Sa Sainteté répondit :

Je commence par vous exprimer les sentiments de ma gratitude pour les preuves continuelles qui me viennent de la part des habitants du royaume de Naples, de cette portion choisie de l'Église de Jésus-Christ.

Il est certain que ces démonstrations sont autant de protestations opposées à ceux qui abusent de leur pouvoir, et qui s'étudient de plus en plus chaque jour à persécuter l'Église. Et parce que des démonstrations de cette nature ne peuvent pas se faire devant les *corps législatifs*, car elles ne seraient certainement pas reçues, elles se font devant le Vicaire de Jésus-Christ, afin que l'on sache que ces protestations sont faites pour la revendication de la vérité et de la justice, qui ne sont que trop oubliées de la part de nos ennemis.

Chose vraiment bien étonnante lorsqu'on vient à y penser : il y a de cela seize ou dix-sept siècles, saint Justin put se présenter devant un sénat païen, en présence d'un empereur païen, pour défendre la cause des

chrétiens et obtenir que l'on fît trêve à la cruelle persécution contre l'Église. Que si plus tard l'apologiste de la religion chrétienne dut courber la tête sous la hache du bourreau, ce fut à cause de la rage, de la haine de ces païens fanatiques contre celui qui avait obtenu une suspension des maux qui affligeaient et qui désolaient l'Église naissante, mais particulièrement la peine de la vie infligée par le martyre.

Aujourd'hui nous sommes dans des conditions à peu près égales, pires même, peut-être, sous certains rapports. Si l'on devait, en effet, se présenter devant la Chambre de Montecitorio, ou au Sénat (je ne me rappelle pas où il est) ; si l'un de vous, Messieurs, qui êtes de bons catholiques romains, devait se présenter à la Chambre ou au Sénat, il serait bafoué et chassé au milieu des sarcasmes et des menaces. Ce serait cependant le parti le moins triste qu'aurait à subir un bon chrétien en face de ces gens-là.

Je tire de ceci une conséquence qui vient comme indirectement. Que ferait celui qui voudrait se donner la peine de chercher et d'envoyer à la Chambre quelques personnes pour prendre la parole dans les discussions et parler en faveur de la justice ? Je dis cela parce que j'ai vu dans un certain journal que c'est l'abstention des catholiques des élections politiques qui a fait la brèche de *Porta Pia*. Je vous laisse juger vous-mêmes si cela est vrai, ou si ce n'est pas plutôt une solennelle extravagance.

Alors même qu'on aurait pu réussir à envoyer quinze ou vingt bons députés à la Chambre, qu'aurait-on fait ? Rien autre chose que de consolider un gouvernement qui soutient toutes les injustices commises et tous les faits accomplis jusqu'ici. On m'a dit qu'il y a un certain parti qui s'agite pour les élections. Je désire que tout le monde

sache ce que je pense à ce sujet. Je sais que les résolutions prises au Parlement sont toujours contraires à l'Église ; je sais que pour y entrer il faut prêter un serment, licite ou non, qu'il n'est pas nécessaire de dire ici. Mais mon sentiment, c'est qu'on n'y aille pas. Aller aux urnes pour donner son vote à des membres destinés à faire partie de l'Assemblée législative est donc une chose qui ne pourra jamais avoir mon approbation.

Je vous remercie de votre dévotion envers le Saint-Siége et envers cet indigne Vicaire de Jésus-Christ. Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de ne pas vous laisser retourner chez vous sans répandre sur vous la bénédiction de Dieu. Puisse cette bénédiction maintenir la paix et l'union dans vos familles, afin que, étant unies entre elles, puis avec Jésus-Christ, elles puissent recevoir du Sauveur ces précieuses bénédictions qui doivent nous enrichir de sa grâce. Avançons toujours avec notre palladium, qui n'est pas l'épée, mais la prière et la croix. Jésus-Christ a vaincu le monde par la croix, et la croix ne tardera certainement pas à triompher.

Benedictio, etc.

— Voici les noms des personnes députées pour représenter les différentes œuvres de piété et de charité chrétienne établies à Naples :

Les Très-RR. DD. Fortunato Perrone, curé de Saint-Joseph à Chiaia ; Gaetano Napolitano, curé des SS.-Jean-et-Paul ; Nicola Ricci, curé de Saint-Michel in Procida ; Salvatore Marie Nisio, provincial des Écoles-Pies ; Luigi M. Negri, chanoine de Saint-Jean-Mayor ; Mgr Luigi Marie Rossi, protonotaire apostolique ; Giuseppe Mastrogiudice Sersale, Filippo d'Amico, Salvatore Pisa, Francesco Popolo, Giuliano Tommosuolo, Rosario Tucci, Gaetano Lito, Vincenzo Carfora, Michele de Marco, Michele Aveta, Liborio Pastore, Vincenzo Ardia, Gennaro Gessari, Raffaele de Martinis, prêtre de la Mission ; Pietro Tudone, des Pieux-Ouvriers, directeur de l'Association juvénile de Saint-Alphonse ; Giovanni Auricchio, Luigi Mirabelli, Luigi Quercia, Mariano Borelli.

On comptait parmi les laïques les nobles personnages suivants : duc de Popoli Tocco, duc della Regina Capace Galeota, duc de Nevano Capace Latro, duc de Toritto Caravita, duc de Tortora del Giudice,

marquis Alfonse Imperiali d'Afflitto, marquis Guglielmo Imperiali, marquis de Trepuzzi Carignani, marquis de Vico de Rosa, marquis Acentino de Majo, comte Guglielmo de Ludolf, comte de Copertino Granito, baron de Capriglia Pellegrini, baron de Visciano Tufarelli, baron Michele Tufarelli, chevalier Gio.-Batt. Capace Minutolo Minichini, chevalier Ferdinando Siciliani di Rende, chevalier Benedetto Minichini, chevalier Giuseppe Radogna, chevalier Francesco de Santis, chevalier Carlo Greco, chevalier Ludovico Ricciardi, chevalier Gio.-Batt. Ernandez, chevalier Gaetano Massa, Raffaele de Nicola, Paolo Cortese, Gaetano Cipriano, Gennaro Somma, Pasquale Califano di Giovanni, Gennaro Cafaro. — Princesse de Belmonte Pignatelli, marquise de Vico Carafa della Roccella, comtesse Garzilli, Da Zenobia d'Afflitto di Scanno, Da Livia Granito di Castellabate, Da Laura Granito di Castellabate, Da Maria de Clario di Acerenza, Da Luisa Greco Cazzolino, Da Filomena Ciacabirri.

DISCOURS CCCLI.

Aux représentants du premier Congrès catholique d'Italie : 21 juin 1874.

A peine le premier congrès catholique d'Italie, qui venait d'avoir lieu à Venise, fut-il terminé, il envoya aussitôt plusieurs de ses membres déposer ses hommages aux pieds de Sa Sainteté. Parmi les principaux membres représentants du Congrès se trouvaient : M. le comte de Acciano Ferdinando Folgori, le prince Lancellotti, Mgr Regnani, le comte Francesco Vespignani, le marquis Augusto di Baviera et le chevalier Giovanni Acquaderni. Les sociétés catholiques qui avaient pris part au même Congrès, ainsi que plusieurs diocèses d'Italie, y avaient aussi leurs députés et leurs délégués.

Sa Sainteté se rendit dans la salle du Consistoire, accompagnée d'une nombreuse suite de cardinaux et de prélats, ainsi que des membres de l'ordre militaire de Saint-Jean-de-

Jérusalem présentés ce matin-là même à l'audience de Sa Sainteté par le lieutenant de l'ordre, le bailli Ceschit de Sainte-Croix. M. le prince Lancellotti, en remplacement de M. le comte de Acciano, donna lecture de cette adresse :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Nous, Romains, qui avons le bonheur d'approcher de plus près le trône de Votre Béatitude, nous avons été choisis, par la présidence du premier congrès catholique d'Italie, pour avoir l'honneur de déposer à vos pieds sacrés l'adresse suivante, qui est une expression de dévoûment envers ce Saint-Siége, et au moyen de laquelle les délégués de cette assemblée ont voulu, avant de rentrer dans leurs foyers, couronner la première période de leurs fatigues.

TRÈS SAINT-PÈRE,

« En ce jour béni où tous les fidèles se réjouissent pour le vingt-huitième anniversaire de l'exaltation providentielle de Votre Sainteté sur le trône de Pierre, les catholiques d'Italie, réunis en un premier congrès dans la ville hospitalière de Venise, ont la consolation de recueillir le résultat de leurs discussions et de leurs études, et de le déposer aux pieds de Votre Béatitude ; car, Très Saint-Père, aucune de nos décisions n'aurait raison d'être si elle n'était confirmée par votre autorité suprême.

« Nous nous sommes considérés, et nous le sommes en réalité, comme vos enfants, Très Saint-Père, comme vos disciples, ô docteur infaillible du vrai et du juste ; comme vos soldats, ô notre chef invincible ; et comme tels nous nous étudions tous, comme si nous ne formions qu'un seul cœur, à être l'écho fidèle de vos enseignements, et à mettre vos conseils en pratique, tels que vous nous les proposez dans les actes vénérés et solennels de votre pontificat et dans les admirables discours que vous adressez aux députations catholiques.

« Applaudissant avec enthousiasme à une formule proposée par un illustre champion de l'Église, nous avons commencé par faire une profession publique et solennelle de la pureté de notre foi, et cela pour être avec vous dès le début.

« Avec vous, nous avons recommandé tant de bonnes œuvres érigées en Italie pour maintenir et propager la foi et la piété, sans négliger les autres qui ont pour but de soulager le pauvre et l'infortuné dans leur âme et dans leur corps. Avec vous, nous nous sommes inté-

ressés à la jeunesse exposée, plus qu'à aucun autre âge, aux embûches qu'on ne cesse de lui tendre, et nous avons choisi les moyens qui nous ont semblé les plus convenables pour l'instruire et lui procurer une bonne éducation. Avec vous, nous nous sommes appliqués à faire en sorte que de bonnes publications, capables de répondre aux besoins des personnes de chaque classe, puissent faire opposition à la mauvaise presse. Avec vous, enfin, nous avons cherché à faire revivre dans les esprits l'art chrétien, cette noble parure dont le christianisme se montra toujours revêtu.

« Telle a été notre intention, Très Saint-Père, et si les faits ont répondu à la bonne volonté, après Dieu, soyez-en remercié, vous qui nous avez aidés par vos prières, par vos encouragements et par l'efficacité de votre bénédiction.

« Mais nous aurons encore besoin de ces puissants secours lorsque, de retour au sein de nos familles, nous mettrons la main à l'œuvre pour exécuter tout ce que nous avons décidé dans nos réunions, du moment que vous y aurez mis votre approbation.

« C'est pourquoi bénissez encore une fois, Très Saint-Père, bénissez des enfants qui vous sont dévoués et qui, humblement prosternés devant vous, vous disent tous d'une seule voix qu'ils sont avec vous, parce que ce n'est que lorsqu'ils sont avec vous qu'ils sont avec Dieu. »

Le Saint-Père répondit :

La relation, que vous venez de m'exposer, de tout ce qui s'est fait sous la protection d'un évangéliste dans la ville de Venise, est pour moi un sujet de consolation. Tout en priant Dieu de faire que les dispositions que l'on a arrêtées portent, dans leur temps, les fruits que l'on désire, je vous remercie, vous qui êtes venus ici me servir de couronne, et qui êtes venus non seulement rendre compte des œuvres de votre zèle, mais aussi pour apporter du soulagement au Père affligé des fidèles, par votre présence, par vos paroles et par vos aumônes.

Toutefois, il est bien vrai que mon affliction ne dérive pas de la dure position qui m'a été faite, mais bien plutôt

des maux que souffre l'Église ; et voilà pourquoi votre présence me réjouit, parce que je vois que vous vous appliquez à faire tout ce qui dépend de vous, chacun dans votre rang et dans votre position, pour apporter du soulagement à l'Épouse affligée de Jésus-Christ. Votre exemple ne peut que contribuer à exciter les faibles et à raffermir les bons.

La mauvaise presse crie contre vous ; mais du moment qu'elle n'est que l'écho d'un très-grand nombre d'hommes pervers, il n'est pas étonnant qu'elle critique et qu'elle condamne, affirmant que tous vos actes ne sont que les derniers efforts d'un corps qui perd de sa vigueur jour par jour, et qu'ils comparent à un fruit auquel on enlève une feuille à chaque instant, tellement que l'on finit peu à peu par le détruire et par le perdre.

Ces prédictions dignes de compassion doivent servir à ranimer encore davantage le courage des bons, pour prouver une fois de plus au monde que l'Église est combattue, mais non vaincue ; qu'elle est dépouillée feuille par feuille, mais que pour cela elle ne se fait ni esclave, ni servante, pour mendier avec bassesse ce qui lui appartient de droit ; que l'Église, enfin, est d'autant plus grande qu'elle est plus persécutée.

Tout ce qui arrive de nos jours ne doit pas étonner les âmes qui ont la foi. Tout le mal qui se fait aujourd'hui produit une certaine joie, mais une joie convulsive, dans l'esprit de ceux qui vivent selon les maximes du monde. Mais tout cela était prédit : *Mundus gaudebit, vos autem contristabimini, sed tristitia vestra vertetur in gaudium.* (*Le monde se réjouira, et vous serez dans la tristesse ; mais votre tristesse se changera en joie.* Joan, XVI, 20.)

Or, il est de foi que ces paroles promettent, en tout cas, une joie éternelle ; mais il n'est pas rare de voir Dieu prouver que, même sur cette terre, il veut que les hommes

soient témoins de ce grand changement, et que la tristesse se change en joie. Et c'est ce qu'il nous est à nous-mêmes permis d'espérer. (*Applaudissements enthousiastes.*)

Lorsque, le 17 juin 1846, la salle du conclave fut ouverte pour donner accès à un grand nombre de personnes qui voulaient connaître de plus près le nouveau Pape, tout était joie et allégresse. Quelques membres du corps diplomatique avaient pénétré, pleins de sollicitude, dans la chapelle du Quirinal ; mais celui qui montra plus d'empressement encore que tous les autres, ce fut le ministre du roi de Sardaigne, qui voulut s'approcher tout près du Pape. Le Pape se rendait alors à l'autel, revêtu de ses ornements pontificaux, pour se montrer ensuite au peuple de la grande Loggia. Le ministre du roi de Sardaigne saisit avec anxiété la queue du manteau pontifical ; il tenait à honneur de pouvoir être le premier à remplir cet office auprès du nouveau Pape.

A cet acte extérieur d'intelligence cordiale entre le Saint-Siége et le Piémont, vinrent plus tard s'ajouter certaines lettres affectueuses qui confirmaient la bonne harmonie d'une manière plus officielle. Jusqu'ici c'était la joie et l'amitié.

Plus tard, tout se changea en tristesse, car le même Piémont m'enleva presque tout mon habit du pouvoir temporel, et avec le 20 septembre 1870 il fit le dernier pas : il pénétra dans Rome, non pas pour soutenir, mais pour arracher avec violence jusqu'à la queue qui restait encore de l'habit qu'il avait déjà violé ! Voilà comment la joie s'est changée en tristesse.

Revenons maintenant à nous. Je prie Dieu de vouloir bien, dans sa bonté, accueillir vos pieux désirs qui tendent au bien de la société chrétienne, et qui sont, en partie, destinés à la soulager dans ses angoisses.

Quant à moi, je ne répète pas ce que j'ai déjà dit plu-

sieurs fois. Je me borne seulement à signaler ici trois ennemis qui tendent des piéges à la jeunesse, et qui voudraient, d'accord avec beaucoup d'autres, la pervertir; je vous les signalerai, afin que ceux qui sont destinés à donner des conseils ne négligent pas de remplir leur devoir.

Ces maux moraux sont les romans, les théâtres et les peintures. Après avoir troublé les esprits incirconspects, les romans poussent la jeunesse à des excès quelquefois épouvantables. Les théâtres habituent au mépris de la religion; ils tournent en dérision les saints mystères, et représentent sur la scène les ministres de la religion et les personnes qui lui sont consacrées, pour les rendre un objet de haine et de mépris. Les peintures violentent la volonté en la poussant à des excès brutaux. Parmi les effets de votre zèle, faites que l'on admire aussi celui d'écarter les trois maux que je viens de vous signaler du sein de vos familles, ainsi que de celles sur lesquelles vous pouvez user d'une salutaire influence.

Que la prière et la patience soient toujours nos compagnes, car notre divin Rédempteur a vaincu par la croix, et c'est par ce signe que les haches sont tombées des mains des bourréaux; c'est par lui que se sont multipliés ceux qui adoraient Dieu en esprit et en vérité, de même que c'est par lui que l'esprit de foi et de charité se répand aujourd'hui parmi les peuples. Nous pouvons donc espérer qu'il nous sera donné de voir, même sur cette terre, la tristesse changée en joie : *Tristitia vestra vertetur in gaudium.*

Je lève maintenant la main au ciel, et je prie Dieu de vous bénir. Qu'il vous bénisse dans vos âmes et dans vos corps, accordant la santé à ceux-ci, et à celles-là la lumière nécessaire pour ne pas s'écarter du droit sentier. Qu'il vous bénisse dans vos affaires basées sur la justice,

et qu'il daigne les faire prospérer. Que cette bénédiction vous soutienne contre la rage de Satan, *qui circuit quærens quem devoret*, et contre les embûches des hommes pervers ; qu'elle vous accompagne pendant votre vie, vous fortifie à vos derniers instants, afin que tous vous puissiez bénir Dieu pendant toute l'éternité.

Benedictio, etc.

— Ceux qui désireraient connaître les résolutions prises dans le Congrès de Venise les trouveront dans la *Civiltà cattolica*, série IX, vol. III, brochure 578, p. 220. Nous ne pouvons cependant nous dispenser de signaler ici les cinq sections contenant toute la matière des travaux du Congrès, ainsi que les noms des présidents respectifs :

I. *Associations catholiques*, marquis Ottavio Conossa. — II. *Charité*, avocat Alessandro Scrinzi. — III. *Instruction*, Mgr Regnani, de Rome. — IV. *Presse*, D. Francesco Massara, directeur de l'*Osservatore cattolico* de Milan. — V. Cette cinquième section est divisée en deux parties : *a*, *Dessin*, Maurizi Dufour de Gènes ; *b*, *Musique*, D. Giacomo Anelli, de Milan.

Furent élus membres du bureau de présidence :

Président honoraire, Son Em. le patriarche de Venise ; *Président*, le duc Scipione Salviati ; *Vice-Président*, commandeur Alberi Eugenio, Mgr Canal Daniele, marquis Conossa Ottavio, baron d'Ondes Reggio Vito, comte Fietta Lorenzo, comte d'Acciano Folgori, comte Melzi Giovanni, Dr Venturoli Marcelino ; *Secrétaire général*, Rubbiani Alfonso ; *Sous-Secrétaires*, Raffaelli Niccola, Dr Sorger Ettore, Dr Bianconi Giovanni Antonio, Dr Flandoli Ugo, comte Manna Luigi, marquis Passari Andrea.

DISCOURS CCCLII.

A tous les employés civils : 24 juin 1874.

La vaste salle consistoriale était trop restreinte pour contenir tous les officiers civils composant les ministères pon-

tificaux. Ils s'étaient réunis là pour donner une nouvelle force aux protestations de leur fidélité envers les droits sacrés de Sa Sainteté, et de leur éternelle reconnaissance pour ses immenses bienfaits.

Le Saint-Père parut au milieu d'eux vers midi, accompagné de sa noble cour et d'un grand nombre de cardinaux et de prélats, tant de l'Italie que de l'étranger.

M. l'avocat Luigi Tangiorgi, substitut du ministère des finances, s'étant alors approché des gradins du trône, donna lecture de cette adresse pleine de nobles sentiments :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Depuis que Votre Sainteté est contrainte à ne pas dépasser les limites de cette enceinte du Vatican, chaque année qui s'écoule clôt une série de ruines et de deuil, pour ouvrir une série semblable à l'année suivante, qui se montre à l'horizon sombre et chargé de nouvelles tempêtes.

« Mais voilà que vers le milieu de la route, et pour nous fortifier pendant le dur trajet, s'élève chaque année un jour dans lequel tous les cœurs des bons se dilatent dans l'espérance, et à l'humble prière de l'affligé succède l'hymne de joie et d'action de grâces envers le Seigneur. Ce jour, Très Saint-Père, c'est celui qui marque dans l'histoire une autre année de votre glorieux pontificat, lequel, par un exemple unique et vraiment providentiel, a déjà surpassé de plusieurs années le temps pendant lequel régna le grand fondateur du Siége de Rome.

« Mais, outre l'espérance et la consolation que les officiers publics des ministères pontificaux ressentent, ils éprouvent aussi, dans cette heureuse circonstance, un désir vif d'être admis en votre auguste présence et de jouir de cet aspect dans lequel une santé florissante ne cache certainement pas les traces du temps, mais les convertit en des traits d'une majesté tellement suave et douce, que le pinceau cherche en vain à les reproduire sur la toile, et la lumière même du soleil essaie vainement de les rendre par la photographie.

« Ce désir si ardent de vous voir, Très Saint-Père, nous est inspiré par le devoir que nous sentons profondément de renouveler devant vous, et du plus intime de notre cœur, nos expressions de fidélité inviolable envers vos droits et de notre reconnaissance perpétuelle pour vos bienfaits tellement magnanimes que le monde en demeure

stupéfait en voyant la générosité avec laquelle vous les répandez, la noble délicatesse avec laquelle vous les distribuez et la constance avec laquelle vous les continuez.

« Il y a cependant encore un autre sentiment qui excite ce désir, un sentiment naturel qu'il n'est pas facile de contenir, comme le démontrent des exemples très-récents : ce sentiment, c'est l'amour, l'amour des enfants envers leur bon Père. Ce sentiment, uni au devoir, nous pousse à refuser toute espèce d'hommage à un abus de pouvoir favorisé par la fortune ; ce sentiment nous amène au pied de votre trône pour accélérer de nos vœux le jour de la réparation et de la réorganisation religieuse et sociale, et vous exprimer le souhait de nombreuses années bénies par Dieu d'une santé vigoureuse comme votre esprit.

« Et maintenant, Très Saint-Père, daignez répandre sur nous et sur nos familles la bénédiction apostolique. »

Le Saint-Père répondit :

Vous venez tous les ans confirmer ici les sentiments d'affection, de dévoûment et de reconnaissance que vous nourrissez au fond de vos cœurs, et moi je suis persuadé que les expressions qui s'échappent de vos lèvres correspondent en tout aux affections intérieures de votre esprit. Je remercie donc Dieu de me procurer ces consolations que, de mon côté, je puis échanger avec vous, en vous faisant participer à ces offrandes abondantes qu'il me procure par la piété filiale de tous les fidèles, jaloux de me secourir dans mon indigence.

Votre présence ici, tout en me consolant par les sentiments de gratitude que vous m'exprimez, me rappelle aussi la position d'où j'ai été arraché, c'est-à-dire la position de souverain, car tous les employés militaires ou civils, soit de l'intérieur, soit de l'administration publique, prouvent qu'il y avait un souverain ; ils prouvent que ce souverain, bien qu'il ne règne plus, est

cependant encore obéi, est encore soutenu par le bon esprit de ses sujets qui ne veulent pas oublier leur ancien maître.

Et pourtant, il n'est que trop vrai que plusieurs de vous ont dû souffrir, ces derniers jours, des injures (1) qui sont en contradiction flagrante avec certaines promesses de garanties, avec certaines promesses de prérogatives royales. C'est, dans toute la force du terme, une vraie contradiction.

Jésus-Christ était lié devant des juges injustes. On lui demandait s'il était un roi : *Rex es tu ? — Tu dicis quia rex sum ego*, répondit gravement, sérieusement le fils de Dieu ; et bien des siècles auparavant un prophète en avait dit autant en proférant les mêmes paroles relativement à ce futur roi de toutes les nations.

Les ennemis de l'Église ont répété jusqu'à satiété que le royaume de Jésus-Christ et de celui qui le représente ne doit pas être de ce monde : *Regnum meum non est de hoc mundo ;* et mille fois on a répété que par ces paroles Jésus-Christ voulait dire que son royaume ne tirait pas son origine des autorités de ce monde, mais bien plutôt de lui-même comme fils de Dieu. Et voilà pourquoi, moi Vicaire de Jésus-Christ, j'ai refusé et je refuse encore ces *prérogatives royales* qui me sont offertes par les autorités du monde.

Même votre présence ici confirme, en quelque sorte, ma condition, à laquelle je suis obligé en conscience de ne pas renoncer. J'attends ce que Dieu voudra faire pour nous, et comme cette espérance est le sentiment de tous les cœurs, je n'en ai qu'une plus grande confiance qu'elle se réalisera. Nous verrons ; le Seigneur nous aidera. Je n'en dis pas davantage pour ne pas prolonger le malaise

(1) Voir la note jointe au discours suivant.

d'une forte chaleur au milieu d'une si grande foule. Mais je ne vous laisse pas partir sans vous bénir au nom de Dieu le Père tout-puissant, au nom de Jésus-Christ et au nom du Saint-Esprit qui vous inspire vos bons sentiments. Soyez bénis dans vos familles, dans vos affaires, dans vos personnes. Avançons toujours avec la bénédiction de Dieu ; vous verrez que nous finirons par être soulagés de tant d'ennuis et de tant de fatigues.

Benedictio, etc.

— L'immense foule des employés tomba aussitôt tout entière à genoux et reçut pieusement la bénédiction apostolique. De vifs applaudissements et de chaleureuses acclamations firent retentir la voûte de la salle lorsque le Saint-Père se retira.

DISCOURS CCCLIII.

Au patriciat romain : 26 juin 1874.

Sa Sainteté entra vers midi dans la salle du Consistoire où se trouvait réunie l'illustre et nombreuse assistance, sous la présidence de M. le marquis Cavalletti, sénateur de Rome. Lorsque Sa Sainteté eut pris place sur son trône, M. le sénateur prit la parole en ces termes :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« L'hommage que le patriciat romain a l'honneur de présenter aujourd'hui à Votre Sainteté est le renouvellement d'un acte habituel de dévoûment envers votre personne sacrée, et de félicitation de ce que Dieu ait bien voulu ceindre votre front de l'auguste couronne pontificale. Mais cet acte, accompli en un pareil jour, devient un acte tout particulier à cause des circonstances qui l'accompagnent ; les unes

sont joyeuses, les autres tristes, mais toutes sont également extraordinaires. Si, d'une part, nous voyons avec toute l'horreur dont nos cœurs débordent la tempête soulevée contre l'autel et contre le trône s'obstiner et doubler sa fureur, d'autre part c'est avec un étonnement qui nous remplit de joie que nous reconnaissons le don précieux que le ciel nous accorde en multipliant, par un prodige inouï, les années de votre glorieux pontificat et, ce qui est plus, en inculquant, pour vous faire résister à la lutte, une constance toujours nouvelle au fond de votre cœur, dont nous pouvons dire en toute vérité :

Per damna, per cœdes, ab ipso ducit opus animumque ferro.

« Quelles que soient, du reste, les vues du Très-Haut, quelle que soit la durée de ses châtiments, nous protestons vouloir demeurer invariablement attachés à ces principes de religion et de justice dont le compendium est de vous rester fidèles, à vous et aux droits sacrés de votre souveraineté, principes directement en opposition avec ceux que professent vos ennemis. Cette fidélité est la gloire la plus illustre dont le patriciat de Rome se glorifie à juste titre ; à ses yeux, c'est la meilleure partie de l'héritage que lui ont transmis ses aïeux.

« L'expression de ces sentiments que nous partageons tous ne pourraît être plus opportune qu'en ce jour, parce que c'est aujourd'hui que l'Église célèbre la mémoire des deux illustres et glorieux patrices romains Jean et Paul. Tous deux furent invités par l'apostat Julien à être rangés au nombre de ses familiers; mais ils refusèrent noblement de mettre le pied dans une cour où régnait un traître du Christ. Imitateurs d'une liberté si franche et émules de si nobles sentiments, nous considérons, nous aussi, comme apostats du Christ ceux qui, dans votre personne, font la guerre au Christ, et nous rejetons avec mépris toute sorte de flatteries de la part des nouveaux Juliens. (*Approbation très-vive dans l'auditoire.*)

« Telles sont, Très Saint-Père, les protestations respectueuses et loyales que nous vous offrons. Nous les unissons aux vœux que nous adressons à l'Éternel lorsque nous le prions de conserver votre vie pendant de longues années encore, et de retirer enfin, par égard pour le pasteur, sa main qu'il tient appesantie sur le troupeau. Veuillez agréer nos sentiments, Très Saiut-Père, et nous obtenir du ciel, par votre bénédiction apostolique, la force de les garder toujours inviolables dans nos cœurs, et de les faire croître avec la même fermeté dans les cœurs de nos enfants. »

Le Saint-Père répondit :

Votre constance à renouveler chaque année ces témoignages d'amour filial envers un père profondément affligé ne peut manquer d'être pour moi un sujet de consolation, d'autant plus qu'étant imitée par une multitude innombrable de fidèles, cette constance est à mes yeux un présage d'un avenir moins sombre qui finira par nous conduire à un état social plus tranquille.

En vous voyant animés de pareils sentiments, je me rappelle l'amitié de Jonathas et de David. David était injustement persécuté par un roi ; mais Jonathas, bien qu'il fût le fils de ce roi, regardait cependant David avec un œil d'une tendre amitié, à cause des belles qualités qu'il découvrait en lui. Aussi avait-il à cœur de le défendre avec la plus grande sollicitude contre les colères féroces de son père. Il prenait part à ses afflictions, et il était heureux lorsqu'il pouvait par quelque moyen en alléger le poids. Or, vous aussi, vous êtes autant de Jonathas qui venez ici consoler un David affligé, mais affligé beaucoup plus des maux des autres, et surtout de ceux que souffre l'Église, que des siens propres.

Que des maux existent, que l'on souffre des contradictions poignantes, qui pourrait le nier? Pour diminuer le poids de tant de maux, vous venez ici, bien chers enfants, et vous y venez aujourd'hui avec plus de mérite. Je dis avec plus de mérite, parce que hier ou avant-hier (je ne me rappelle pas) sont arrivés certains faits qui auraient pu vous empêcher de venir ici. Mais vous y êtes venus, donnant ainsi une nouvelle preuve de votre affection, et montrant bien que vous ne craignez pas les attaques des méchants.

Je ne raconte pas ce qui s'est passé ; tout le monde le sait. J'ai vu deux démonstrations, l'une faite pendant le

jour, l'autre pendant la nuit. Celle qui s'est faite pendant le jour était spontanée, imprévue, filiale, excitée par l'amour, et cette démonstration, c'est celle qui a crié : *Vivat !* et qui a souhaité la vie. Celle qui a éclaté pendant la nuit est partie d'une grande distance, et s'est avancée jusqu'au Vatican après avoir étourdi toutes les personnes des rues par où elle est passée par des cris confus, menaçants et brutaux. La lumière pâle et obscure de certaines torches faites de poix, de bitume et de je ne sais quels autres ingrédients infernaux, éclairait la route de cette tumultueuse réunion, et c'est cette démonstration qui a crié : *Mort !*

D'où vous voyez la grande différence qu'il y a entre les deux démonstrations. Quant à moi, j'en ai conclu cette vérité : ceux qui ont crié à la lumière du soleil ont crié *vie*, ce qui est un cri d'amour. Ceux, au contraire, qui ont crié dans les ténèbres ont crié *mort*, ce qui est un cri de haine, un cri d'une démence impie. Vous y voyez donc les enfants de la lumière qui viennent pendant le jour, et les enfants des ténèbres qui viennent pendant la nuit.

Quels sont les désirs des crieurs nocturnes ? C'est ce que vous savez déjà, et je n'ai pas besoin de le répéter ici. Or, lorsque je réfléchissais en moi-même sur de pareils faits, on m'apporta, voyez l'étrange coïncidence, on m'apporta une lettre qui venait d'au-delà des monts. Dans cette lettre, on m'offrait une hospitalité dans une vaste habitation où je pourrais me mettre en sûreté, moi et les miens, afin d'échapper (disait celui qui écrivait la lettre) aux dangers multipliés qui me menacent en Italie.

Or si, au lieu de vous qui m'entourez si gracieusement, j'avais devant moi ceux qui règlent les misérables destinées de la péninsule, je leur dirais : Donc, malgré les garanties, on soupçonne et l'on craint, au-delà

des monts, que le Pape soit mal en sûreté en Italie. Dites-moi, de grâce, quelle est votre opinion à ce sujet ? C'est un cas, comme vous le voyez, très-important pour moi.

Je ne voudrais cependant pas les embarrasser dans la réponse ; c'est pourquoi je répondrais moi-même, dans la crainte que les faits ne fussent en contradiction avec la réponse. Je répondrais et je leur dirais : Bien chers enfants (enfants égarés, mais enfants cependant), il y a environ quatre ans que je me trouve, volontairement d'abord, mais aujourd'hui nécessairement, renfermé dans le Vatican ; je m'y trouve aujourd'hui encore témoin affligé des maux de tous genres qui oppriment Rome, cette sainte cité que l'on tâche de soumettre encore une fois à l'empire de l'erreur. J'y suis resté jusqu'ici ; j'y reste et j'y demeurerai jusqu'au moment où Dieu fera lui-même connaître sa volonté et l'ordre de sa Providence.

Mais, dira quelqu'un, des périls nous attendent, et ils deviennent de plus en plus graves. Et pour cela, que voulez-vous ? répondrai-je. Est-ce que saint Paul ne savait pas qu'en allant à Jérusalem des périls et des malheurs l'attendaient ? Et pourtant cette pensée ne l'arrêta pas. Il s'y rendit au nom de Dieu en s'écriant : *Non facio animam meam pretiosorem quam me* (*Act.*, xx, 24).

C'est aussi ce que nous dirons, chers enfants. Suivons, avec l'aide de Dieu, par l'intercession de la Reine du ciel et de la terre, et avec la protection des saints apôtres Pierre et Paul, suivons l'exemple de ce dernier, et ne craignons rien.

Telle est la réponse que j'aurais faite à ces messieurs s'ils avaient été ici présents ; et telle est la réponse que je fais à ceux qui m'ont écrit d'au-delà des monts.

Dieu voit ce qui se passe, et il sait ce qui doit arriver encore ; pour nous, l'avenir nous est complètement inconnu.

Nous devons donc nous abandonner entre les mains de Dieu et nous jeter entre ses bras.

En attendant, chers enfants, ne manquons pas d'élever nos bras vers Dieu, puis avec nos bras élevons aussi nos cœurs, et avec nos cœurs des prières toujours ferventes, toujours constantes, afin d'obtenir par elles la délivrance des maux qui nous entourent et des intentions barbares de nos ennemis; puissent-elles nous conserver sains et saufs d'esprit et de corps ! Pour cela répétons avec l'Église : *Deus, qui nos in tantis periculis constitutos, pro humana scis fragilitate non posse subsistere; da nobis salutem mentis et corporis, ut ea quæ pro peccatis nostris patimur, te adjuvante, vincamus.*

Que ce soit la prière que vous ferez avec moi; et en l'adressant à Dieu, montrons-nous toujours pleins de constance, et attendons avec courage des événements qui seront toujours proportionnés à nos forces, et, j'aime à le croire aussi, conformes à nos désirs. Dieu fasse qu'il en soit ainsi ! En attendant, qu'il vous bénisse maintenant et toujours; mais qu'il vous bénisse surtout et vous console dans toutes vos afflictions.

Benedictio, etc.

— Comme note historique des plus fidèles concernant les faits dont veut parler le Saint-Père dans son discours, nous reproduisons ici l'article qu'a publié à ce sujet la *Civiltà cattolica*, série IX, vol. III, broch. 578, p. 212, n. 2-3.

« Le 21 juin, jour anniversaire, de si heureuse mémoire, du couronnement de notre Très Saint-Père le Pape Pie IX, ne pouvait pas, dans les circonstances des temps actuels, être fêté, de la part des fidèles de Rome, autrement que par la prière et par des actes de piété chrétienne. Aussi, dès le matin, plusieurs églises, mais surtout la basilique vaticane et l'église de Saint-Ignace, étaient remplies de fidèles qui s'approchaient des sacrements, et cette affluence se prolongea jusqu'au soir, à une heure avancée dans la nuit. Dans l'après-midi, on fit chanter, aux soins et aux dépens de la Société romaine pour les intérêts

catholiques, un *Te Deum* solennel dans la basilique de Saint-Pierre. Les fidèles y acoururent en nombre si considérable que l'immense basilique en fut presque toute remplie. Le journal la *Libertà,* peut-être pour ne pas s'écarter de son programme habituel, qui est de toujours mentir lorsque le mensonge doit servir pour sa cause, la *Libertà* publia qu'un très-petit nombre de fidèles répondirent à l'invitation qui avait été faite ; mais il lui arriva ce qui arrive à tous les menteurs de profession : elle se démentit quelques lignes après, en disant que l'église était *pleine.* Les juifs de l'*Opinione,* pour atténuer l'importance de cette pieuse manifestation des Romains, publièrent que cette foule se composait de congrégations, de séminaristes, de prêtres et de religieux. Presque tous les autres journaux de la secte voulurent, chacun à sa manière, rabaisser la majesté de cette cérémonie, et dirent que la majeure partie, c'étaient des femmes du beau monde qui se pavanaient et qui étalaient leurs toilettes ; que dans le nombre, il y avait beaucoup de libéraux, de curieux et de personnes désœuvrées. La cérémonie se fit au milieu d'un grand calme, d'une grande dévotion, ce qui était d'autant plus admirable qu'un très-grand nombre d'assistants s'étaient aperçus que le Saint-Père y assistait d'une des fenêtres qui, de la Loggia pratiquée au-dessus du portique de Saint-Pierre, donnent dans l'intérieur de la basilique. Pendant ce temps-là, comme l'a fait observer le *Popolo Romano,* n. 290, *les agents de la force publique fourmillaient sur la place.*

« Aussitôt que la cérémonie fut terminée, la foule commença dans le plus grand ordre à sortir de la basilique. En traversant la place, un grand nombre de personnes, mais particulièrement celles qui se trouvaient vers la basilique, eurent le bonheur d'apercevoir le Saint-Père qui s'était approché des vitres d'une des fenêtres de son appartement. Aussitôt retentit le cri de : *Voilà le Pape!* La foule entière se tourne alors de ce côté-là et éclate aux acclamations de : *Vive le Pape ! Vive Pie IX!* puis elle tombe à genoux pour lui demander sa bénédiction. Au signal, ceux qui se trouvaient encore dans l'intérieur de l'église, sous le portique et sur les gradins, accoururent aussi précipitamment vers le milieu de la place ; et bien que le Pape se fût presque aussitôt retiré dans l'intérieur de ses appartements, le cri joyeux se faisait toujours entendre, et il était accompagné de l'agitation des mouchoirs blancs, de sorte que, de toute part, on entendait résonner les cris de : *Vive Pie IX! Vive le Pape-Roi!* A peine le Pape se fut-il dérobé aux regards de ses enfants fidèles, les agents de la force publique qui *fourmillaient sur la place* accoururent et intimèrent le silence. Quelques sifflements, provenant évidemment de la part de quelques fripons garibaldiens, donnèrent à ces agents un plus grand prétexte encore pour exiger le

silence et disperser la multitude par la force, se prévalant du devoir où ils étaient de prévenir ainsi toute espèce de désordre, et peut-être même des conflits et des violences. Cette raison ne pouvait être autre chose qu'un prétexte, car là où tout un peuple est uni pour applaudir joyeusement, quelques mauvais sujets ne peuvent rien ou n'osent rien faire ; et si réellement quelques brigands avaient osé insulter, soit à la majesté du Pontife, soit aux sentiments du peuple, le devoir des agents de la force publique était de faire contre eux ce que, au contraire, ils ont fait contre les pieux fidèles qui acclamaient le *Pape-Roi*. D'où il paraît clairement que cette acclamation enthousiaste fut le vrai et unique motif pour lequel on fit accourir, à baïonnettes tirées, deux compagnies de bersagliers, afin de renforcer les intimations d'un délégué de la police, accompagnées d'un triple son de trompette.

« Le premier article de la fameuse loi des *garanties* reconnaît au Pape la souveraine prérogative de roi. Voilà pourquoi quelques-unes des personnes enthousiastes qui criaient : *Vive le Pape-Roi !* se récriaient contre ce qu'ils subissaient, comme on se récrie contre une violence illégale, en protestant contre la prétention de leur imposer silence, et revendiquaient avec persistance leur droit contre l'abus de la force. Mais, comme le fit observer le *Popolo Romano*, Pie IX avait eu « une ovation telle qu'il aurait pu en avoir une aux jours de son pouvoir temporel. » C'était un crime aux yeux des nouveaux maîtres de Rome, dont tous les droits sont fondés sur la *brèche* de Porta Pia et sur le *plébiscite*. Parmi les plus ardents à applaudir le *Pape-Roi*, huit furent arrêtés ; et parce qu'ils ne s'étaient pas rendus docilement aux intimations qui leur avaient été faites, ils furent mis en prison, sous prétexte d'avoir poussé des cris séditieux et d'avoir résisté à la force publique. Quatre d'entre eux furent condamnés, en moins de trois jours, sans forme de procès et sans avoir eu aucune liberté de se défendre, l'un à deux ans de prison, un second à dix-huit mois, et les deux autres à six mois. Les quatre autres furent renvoyés à la Cour d'assises.

« Pour bien faire apprécier cette *justice italienne*, il suffira de dire qu'en même temps que ces choses se passaient à Rome, précisément le 24 juin, on débattait, devant le tribunal de Bologne, une cause contre une vingtaine de personnes accusées de fraudes, de vols et de rébellion violente contre la force publique à Imola. Ces vingt personnes furent condamnées, parce qu'il était trop évident qu'elles étaient coupables ; mais la peine ne dépassa pas, pour les amendes, les limites de 51 à 500 fr., et pour la prison celles de seize jours à trois mois. A Rome, le cri de *Vive le Pape-Roi* fut jugé séditieux, et le fait d'avoir

cherché à se soustraire à ce qui paraissait être un abus inique de la force fut qualifié de rébellion ; quant à la peine, elle fut six fois plus forte que le *maximum* infligé aux filous, aux voleurs et aux rebelles d'Imola. Presque tous les libéraux furent indignés d'une telle sévérité contre les accusés de la place Saint-Pierre, tandis que les journaux de la secte ne tarissaient pas en éloge. Ils ne manquèrent pas, par conséquent, de calomnier les incriminés, et ils allèrent même jusqu'à fausser leurs dépositions et les réponses qu'ils donnaient aux juges.

« L'*Opinione* publia un long article chicaneur, où elle commença par prouver, se fondant sur la loi des *garanties*, que le cri de: *Vive le Pape-Roi !* est parfaitement légal, et que le premier avocat venu aurait pu le soutenir victorieusement devant les tribunaux avec la plus grande facilité ; mais prenant ensuite comme base de son argumentation l'*intention* qui avait motivé ce cri, elle conclut qu'il était séditieux, criminel même et subversif de l'ordre public. C'est ainsi que raisonnent ces libéraux, afin de pouvoir assouvir leur tyrannie même sur les intentions des honnêtes gens.

« Fort heureusement, après avoir subi des formalités ennuyeuses, et grâce aux cautions énormes qu'ils déposèrent, ils obtinrent enfin la *liberté provisoire*, tant les quatre déjà condamnés par le tribunal de police correctionnelle, et qui avaient rappelé, que les autres, cités devant la cour d'assises. Six dames, dont quatre anglaises et deux américaines, qui avaient également été arrêtées pour le crime si grave d'avoir résisté à la force publique, du moment qu'elles avaient refusé de partir de l'endroit même où elles attendaient leur voiture, d'après les ordres qu'elles en avaient donnés au cocher, éprouvèrent beaucoup moins de difficultés pour recouvrer la liberté. Elles aussi furent emmenées par force à la questure. Mais les agents leur ayant demandé leurs noms et leurs titres, et ayant su que l'une d'elles était proche parente de Gladstone, les laissèrent partir après avoir murmuré quelque peu entre les dents.

« Ainsi, par le fait même de la force publique, par la sentence du tribunal et les déclarations officieuses des organes ministériels, il est bien établi que c'est un crime, à Rome, de saluer Pie IX en lui donnant le titre de Pape-Roi. D'où il est facile de voir quelle est la valeur pratique de la loi des *garanties ;* et il est bien arrêté que Pie IX est prisonnier au Vatican. Si le seul fait par lequel Pie IX s'est approché d'une fenêtre a donné lieu à tant de supercheries et à des condamnations pénales, que serait-ce donc si tout à coup il sortait du Vatican pour parcourir les rues de Rome ? Ou bien encore devrait-il, toutes les fois qu'il lui plairait de sortir, en avertir le gouvernement du

20 septembre, afin que celui-ci puisse pourvoir à sa sûreté, le garantir contre les insultes des infâmes garibaldiens et le préserver contre les ovations dangereuses de tous ceux qui lui sont dévoués ? Une pareille situation suffirait à elle seule pour montrer que Pie IX serait traité comme un prisonnier !

« Mais si c'est un crime de crier *Vive le Pape-Roi*, le cri de *A bas le Vatican*, de *Mort au Vatican*, dont tout le monde peut saisir le sens, est complètement innocent.

« C'est ce qui a été également prouvé par la conduite du gouvernement et par une sentence des magistrats, à l'occasion d'une démonstration que le *Diritto*, dans son numéro 178, a traitée de « puérile, et stupide même si l'on veut, mais sincèrement patriotique et libérale. » La comédie fut préparée d'une manière très-habile. Le soir du 24 juin, les acteurs se groupèrent sur la place Colonna, où le concert des grenadiers exécuta un morceau de musique intitulé *la brèche de Porta Pia*, qui se termina par l'hymne royal. Cet avorton musical parut deux fois sur la scène pour satisfaire aux instances des héros de la démonstration. Après de bruyants applaudissements en l'honneur du roi, et lorsque le moment opportun fut venu, celui qui était chargé de donner le signal d'une seconde scène fit entendre un coup de sifflet sonore et prolongé. Ce signal avait tellement bien été noté dans le programme de la comédie, que de différents groupes formés à dessein et dispersés çà et là, partit aussitôt ce cri unanime : *Au Vatican, au Vatican !* comme si l'indignation pour une insulte faite au roi eût entraîné le peuple à user de représailles. Un certain individu, que l'on crut avoir été l'auteur du coup de sifflet et qui, par conséquent, devait être un *papalin*, un *clérical* et un *caccialepre*, fut enveloppé par une bande de cette canaille et maltraité, mais très-bien, jusqu'à ce que des carabiniers vinssent le délivrer et le conduire à la questure, puis chez lui. Ce fut alors que l'on reconnut clairement que cet individu était très-libéral et un des employés du ministère.

« Nous résumerons en quelques mots ce qui se passa après ce premier acte. Cette seconde partie de la scène fut un sujet de honte pour les libéraux qui n'ont pas encore perdu tout sentiment d'honnêteté, et ils ont dû chercher à s'en disculper. Une bande d'environ trois cents mauvais garnements partit de la place Colonne. Sans trouver aucun obstacle de la part de la force publique, elle parcourut une très-longue distance, poussant à toute force les cris horribles de : « *Mort au Pape, mort au Cardinal-Vicaire, mort aux Jésuites, mort aux prêtres, mort aux corporations religieuses, à bas l'inquisition, à bas le Vatican, mort aux défenseurs du Pape,* » nommant tantôt l'un, tantôt l'autre

écrivain. On entendait aussi les cris de : « *Vive Victor-Emmanuel* (et quelques voix : *A bas Victor-Emmanuel*), *vive Garibaldi*, etc., etc. » De la *Via della Scrofa* la bande se dirigea, par la *Via dei Coronari*, vers le pont Saint-Ange. Sur la place Pie, quatre individus, torche en main, vinrent à sa rencontre et s'unirent à elle. Elle arriva enfin sur la place Saint-Pierre, hurlant et poussant des cris capables de fendre une montagne. Ce fut alors seulement que les gendarmes et les troupes se présentèrent devant les tapageurs ; ceux-ci retournèrent sur leurs pas, et ce ne fut que lorsqu'ils arrivèrent sur la place Rusticucci que le délégué de la force publique leur intima de se disperser et déclara qu'il arrêteterait quiconque ne voudrait pas obéir. La foule se sépara en sifflant et manifestant des sentiments rien moins que monarchiques.

« Le *Diritto* et la *Capitale* s'accordèrent à reconnaître que la police *laissa faire* comme s'il se fût agi d'une chose voulue. Un autre journal, également très-libéral, publia, et il ne fut pas contredit, que pour faire évacuer cette bande tumultueuse, le délégué de la police proféra ces mots : « Maintenant, c'est assez ; *le but est atteint.* » Certains entêtés n'ayant pas voulu se rendre à cette invitation, et continuant toujours à crier, on dut appeler un détachement de dix soldats et procéder à l'arrestation de deux individus des plus récalcitrants. Ceux-ci, pour avoir déblatéré contre le gouvernement, furent condamnés, après avoir eu le loisir de se choisir des avocats pour prendre leur défense, à quatre mois seulement de prison. Une telle peine leur fut infligée, non pas pour avoir poussé les cris de *Mort au Pape*, etc., lesquels sont cependant reconnus par le Code criminel comme un délit très-grave, mais bien uniquement pour avoir résisté à la force armée, c'est-à-dire pour le même motif pour lequel furent infligées aux catholiques les peines mentionnées plus haut. Telle est la *justice italienne !* justice digne des *réparateurs de l'ordre moral !*

« Combien d'autres faits ne pourrions-nous pas rapporter ici, nous appuyant sur les journaux publiés à Rome de la secte libérale ! Ces faits seuls suffiraient grandement pour démontrer dans tout son jour la nature vraie du respect qu'a le gouvernement *italien* pour le Pape à Rome ; ils prouveraient encore une fois, plus clairement peut-être que jamais, la coaction *morale*, devenue aujourd'hui force *matérielle*, qui réduit le Pape à la condition de *prisonnier* au Vatican. Mais comme il s'agit ici d'une chose par trop manifeste d'une part, et de l'autre absolument irréparable autrement que par l'intervention de la divine Providence et de la justice de Dieu, nous croyons que pour le moment les quelques faits que nous venons de raconter doivent suffire. Quiconque voudra en connaître les détails avec toutes leurs horreurs

n'auront qu'à lire l'*Osservatore Romano*, la *Voce della Verità* et le *Divin Salvatore,* où il les trouvera exposés dans toute leur vérité, mais sans le cynisme rebutant du journalisme libéral et sans l'hypocrisie pharisaïque de l'*Opinione,* de la *Perseveranza*, de la *Libertà,* de la *Nazione,* du *Popolo Romano,* du *Diritto*, de la *Capitale* et d'autres semblables coryphéees de la secte. »

Voici maintenant les noms des dames que les *gardes de sûreté publique* conduisirent à la questure, après les avoir arrêtées par la violence : Mme Elisabeth Nimmo, cousine de M. Gladstone, et ses deux filles, catholiques écossaises ; les deux dames Morland, anglaises protestantes, et Mme Wodward, américaine. Quelques minutes après, elles furent mises en liberté.

La cause des autres personnes arrêtées fut traitée en première instance, puis devant le tribunal d'appel. Trois excellents avocats, M. Argenti, M. Oliva et M. Crispi, prirent leur défense. Leur argumentation fut splendide de vérité, d'évidence, mais sans effet, parce que la magistrature italienne aima mieux prouver au monde *qu'il n'y a pas de justice en Italie,* comme l'avocat Crispi l'avait clairement dit dans sa péroraison. Les inculpés furent donc condamnés : Natale Berioli à deux ans de prison, Giuseppe Coletti à dix-huit mois, Pietro Tardani et Enrico Feliziani à six mois, *pour avoir été accusés de résistance contre la force armée*, parce qu'ils avaient voulu délivrer les prisonniers Giuseppe Amori, Costantino Pucci et Ferdinando Menghi. Ces trois derniers furent traduits devant la cour d'assises. Il fut déclaré qu'il n'y avait pas lieu de procéder contre Costantino Pucci. Quant aux deux autres, la cause n'est pas encore terminée. Pour plus d'éclaircissement, voir : *Dix jours dans les Prisons-Neuves*, *Mémoires* de Pucci ; *Les fastes de la justice italienne*, racontés par Giuseppe Amori.

DISCOURS CCCLIV.

Aux colléges de la prélature et des tribunaux suprêmes : 28 juin 1874.

LL. EE. les cardinaux Sacconi et Mertel présentèrent à Sa Sainteté, dans la salle consistoriale, les différents colléges

de la prélature. S. Em. le cardinal Sacconi, comme le plus ancien, prononça un discours éloquent dans lequel il peignit à couleurs fortes et vives la guerre déchaînée qui ne fait que croître chaque jour contre l'Église, et renouvela devant Sa Sainteté les protestations du dévoûment le plus fidèle et le plus constant au nom de tous les colléges de la prélature.

Sa Sainteté répondit en remerciant le cardinal des témoignages consolants qu'il venait de renouveler au nom des colléges de la prélature, et dont elle avait eu elle-même une preuve continuelle, puisqu'elle les trouvait en rapport avec la réalité. Le Saint-Père fit cependant observer qu'il ne serait pas superflu de se tenir encore plus sur ses gardes au milieu des dangers qui nous entourent de toutes parts. Il exprima la consolation qu'il éprouvait en voyant qu'un grand nombre de membres de la prélature se dédient à des œuvres édifiantes ; il leur recommanda d'étendre encore leur apostolat, surtout vers ces ecclésiastiques qui, oubliant leur vocation, allaient jusqu'à porter les habits des hommes du siècle et à tenir des conversations dignes des gens du monde. Il termina en leur donnant à tous et avec la plus grande effusion de cœur la bénédiction apostolique, après laquelle il les admit au baisement de l'anneau.

DISCOURS CCCLV.

Aux chefs des ordres religieux : 30 juin 1874.

Le T. Rév. Père Cesari, abbé général des Cisterciens, prenant la parole au nom de tous les chefs des ordres religieux

réunis aux pieds de Sa Sainteté dans la salle du Consistoire, s'exprima en ces termes :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Les supérieurs de tous les ordres religieux qui entourent votre auguste trône, déposant aujourd'hui tous sentiments de tristesse et de douleur, se sentent le cœur véritablement saisi d'une joie ineffable, telle qu'elle peut se voir empreinte sur tous nos fronts. Nous participons, en effet, à la joie universelle de l'Église, qui célèbre l'avènement unique du *vingt-neuvième anniversaire du pontificat du Vicaire de Jésus-Christ, son chef visible*. Notre consolation en ce moment, Saint-Père, c'est de pouvoir vous offrir les souhaits que nous formons de vous voir vivre encore pendant de longues années, mais des années meilleures et plus tranquilles, car si vous siégez fermement sur la chaire infaillible de Pierre, ce n'est qu'au milieu des oppressions et des amertumes qui vous viennent de toutes parts. Vous occupez cette chaire avec une fermeté mêlée d'une douceur bien capable de vous attirer l'affection et l'amour de quiconque nourrit encore un sentiment de religion au fond de son cœur, mais surtout de ceux qui, comme nous, ont le bonheur de jouir de votre angélique présence; et vous l'occupez, cette chaire, faisant reposer toute votre confiance en Dieu et attendant les événements.

« Oui, Saint-Père, votre long pontificat, de quelque côté qu'on l'envisage, est un véritable prodige. Le denier de Saint-Pierre, que les catholiques fervents du monde entier viennent déposer à vos pieds, est un prodige; l'union de l'épiscopat qui défend généreusement et avec fermeté les droits sacrés du Saint-Siége, et pour lesquels plusieurs évêques sont dépouillés de leurs biens et supportent l'exil, la prison et des persécutions qui sont un vrai martyre, cette union de l'épiscopat est un prodige; la conservation de votre vie si précieuse, pour laquelle vos fidèles sujets adressent de ferventes prières capables de faire violence au cœur de Dieu pour que vos jours surpassent encore ceux de saint Agaton, votre glorieux prédécesseur, cette conservation de votre vie, Saint-Père, est un prodige évident et qui surpasse encore tous les autres.

« Ah! oui, Saint-Père, *omnia habemus per Mariam*. C'est Marie Immaculée qui vous replaça heureusement sur votre trône; c'est Marie qui vous conserva sain et sauf au moment du désastre de Sainte-Agnès; c'est Marie qui vous défend dans la lutte que soutient l'Église qu'elle veut voir purifiée; c'est à Marie que sont confiées les espérances du

triomphe désiré de la paix et de la justice ; et Marie, qui est terrible comme une armée rangée en bataille, fera en sorte que les Absalons et les Achitophels qui ont osé remplir d'amertume le cœur d'un père, la magnanimité d'un monarque, soient humiliés par la juste colère du Seigneur ; nous ne cesserons cependant pas de prier les saints apôtres Pierre et Paul pour leur conversion.

« Oui, Très Saint-Père, dans ce jour de joie universelle, c'est le cœur rempli de la plus douce allégresse que nous pouvons dire e enregistrer en caractères d'or ineffaçables, afin que les générations présentes puissent l'annoncer aux générations futures, que pendant toute la durée du pontificat romain : *inter tot, tantosque pontifices usque adhuc non surrexit longævior Pio IX Pontifice optimo maximo.*

« Tels sont, Très Saint-Père, les sentiments de mes vénérables collègues, qui demandent dévotement la bénédiction apostolique au grand, au fort, à l'immortel Pie IX, au père si aimant de tous les catholiques du monde entier dont il est la merveille et la gloire. »

Sa Sainteté répondit :

Si les belles paroles que vient de prononcer le Rév. P. abbé en votre nom sont beaucoup trop flatteuses pour ce qui me regarde, elles ont cependant produit dans mon cœur une bien grande consolation, parce qu'elles ont été en même temps comme autant de témoignages de votre amour et de votre dévotion envers ce Saint-Siége.

Continuez toujours à marcher avec courage dans le sentier que vous parcourez déjà depuis un bon nombre d'années au milieu des tribulations ; souffrons ensemble ces épreuves, ayant toujours le crucifix devant les yeux. Allons souvent nous retirer dans la plaie sacrée du côté de Jésus-Christ, et là nous trouverons du soulagement ; nous y puiserons des forces qui nous feront surmonter les assauts de nos ennemis, tant intérieurs qu'extérieurs, qui ne cessent, à droite et à gauche, de nous assaillir.

Le temps de la tribulation passera enfin ; mais recom-

mandez à vos familles religieuses la prière, et spécialement la dévotion aux sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, à saint Joseph notre grand et glorieux protecteur, et à vos saints fondateurs. Dites à ceux de vos sujets qui sont obligés de vivre hors de leurs cloîtres de faire tout leur possible pour conserver l'esprit religieux dont ils étaient animés avant de rentrer dans le siècle ; qu'ils n'oublient pas, dans les maisons particulières où ils vivent, leur profession, ni leurs promesses solennelles faites à Dieu devant le saint autel. Que l'esprit de charité les tienne toujours unis entre eux, et que tous ne fassent qu'un avec leurs supérieurs respectifs.

Il y aura des religieux qui souffriront à cause de la modicité de leurs ressources : ce sont vos enfants; ne les abandonnez pas, et consolez-les au moins de temps en temps en leur donnant des preuves de votre charité paternelle. J'accorde la faculté de pouvoir ériger des oratoires privés à ces religieux prêtres qui vivent tous ensemble. Ne cessez jamais d'avoir les yeux fixés sur ces enfants qui vous ont été enlevés, et montrez-leur votre zèle, votre vigilance et votre charité.

Enfin recommandons-nous à la Vierge Immaculée; prions-la de nous assister et de hâter le triomphe de la vérité et de la justice. En attendant, je vous bénis, vous et toutes les communautés religieuses. Que cette bénédiction soit pour vous un soutien dans vos besoins spirituels et temporels, et qu'elle vous soit un gage de celle que Dieu vous réserve dans le ciel.

Benedictio, etc.

— Toute l'assistance s'approcha du trône, et chacun des religieux eut le bonheur d'être admis au baisement de la main.

DISCOURS CCCLVI.

Aux deux députations de Velletri et de Genzano, reçues dans une même audience : 2 juillet 1874.

Ces deux députations se trouvaient réunies dans la salle du Consistoire lorsque Sa Sainteté apparut au milieu d'elles. Son Em. le cardinal Patrizi, évêque du siége suburbain de Velletri, présenta la députation de cette ville, et M. le président de la Société pour les intérêts catholiques, en sa qualité de chef de la députation, donna lecture de cette adresse :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Les malheurs qui nous frappent tous augmentant de plus en plus chaque jour, et la guerre que l'on fait de toute part à la religion catholique, et à vous son auguste Chef, prenant chaque jour des mesures de plus en plus effrayantes, nous ne doutons pas, nous ne pouvons pas même douter que Dieu veuille mettre notre foi à l'épreuve. Mais tout en nous faisant passer par des tribulations, il nous montre, comme un père plein d'affection pour ses enfants, qu'il est avec nous, et il nous le prouve par les joies et les consolations qu'il nous envoie de temps en temps.

« Et si notre ville a pu accueillir pour la première fois, dans le mois de mai dernier, un nouvel évêque, cet ange revêtu de la pourpre, qui est l'éminentissime Patrizi, dont les belles vertus nous ont animés du plus grand désir de le revoir promptement au milieu de nous, est-ce que ce ne fut pas là une grande faveur et une vraie bénédiction du ciel ?

« Nous découvrons aussi un autre trait de la bonté divine dans le fruit recueilli dernièrement aussi des exercices du mois de Marie. Quelle rivalité de saintes affections se ravivait dans les cœurs en voyant des milliers de fidèles s'approcher des tribunaux de la pénitence, et passer de là à la table eucharistique pour se nourrir de la chair de l'Agneau immaculé ! Or, c'est la troisième année que nous voyons cet édifiant spectacle de ferveur chrétienne se renouveler au milieu de nous.

« Mais parmi toutes les consolations que Dieu se plaît à nous accorder pour adoucir l'amertume des temps actuels, il y en a une qui l'emporte sur toutes les autres et qui, ranimant puissamment notre foi, nous permet d'ouvrir nos cœurs à l'espérance d'un joyeux avenir.

« Oui, Saint-Père, le privilége particulier qui n'a été accordé qu'à vous d'outrepasser les années de Pierre, la prolongation prodigieuse de vos jours, le commencement de la vingt-neuvième année de votre pontificat, tout cela nous fait comprendre que Dieu, dans les conseils de sa miséricorde, nous regarde encore avec un œil de complaisance, et qu'il ne nous fera plus désormais attendre longtemps l'heure du triomphe désiré. — Ah ! puisse-t-elle sonner bientôt, cette heure après laquelle tant de cœurs soupirent !

« La Société de Velletri pour les intérêts catholiques, tout en admirant stupéfaite les desseins cachés du ciel dans la conservation d'une vie si précieuse, et se livrant à une joie ineffable, offre à Votre Sainteté ses félicitations les plus cordiales pour cet heureux avènement. Puis, s'approchant de plus près de votre trône pontifical, elle ose déposer aux pieds de Votre Sainteté, comme témoignage inébranlable de son dévoûment envers la chaire de Pierre, l'obole de sa foi, non sans doute telle qu'elle le voudrait, mais au moins telle qu'il est encore possible de l'offrir sous le régime actuel.

« La même Société, enfin, demande pour elle et pour toute la ville la bénédiction apostolique. »

M. Giuseppe Pagliaroli, président de la nouvelle Société catholique de Genzano, prit ensuite la parole en ces termes :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« En voyant l'impiété lever de plus en plus audacieusement la tête et se propager chaque jour dans notre ville de Genzano, si nous nous sommes contentés pendant quelque temps de gémir et de prier, nous avons désormais résolu de mettre la main à l'œuvre et de réagir selon l'esprit de notre vocation de chrétiens. Grâce à Dieu, nos ancêtres nous ont transmis le précieux héritage de la foi et de la piété, et, secourus par la grâce divine, nous voulons le conserver précieusement et le transmettre à nos petits-fils.

« A proprement parler, une société catholique ne s'était pas encore établie jusqu'ici au milieu de nous ; mais à partir du jour à

jamais déplorable de l'accomplissement de l'usurpation des États de l'Église, nous avons pourvu aux prédications ordinaires et extraordinaires qui devaient se faire dans nos églises. Nous avons également vaqué aux besoins de l'église collégiale, où des exercices spirituels ont été fréquemment pratiqués pour obtenir de la divine miséricorde le triomphe de la sainte Église et l'heureuse conservation de la vie de Votre Sainteté.

« Mais un champ plus vaste nous est désormais ouvert. Il est nécessaire de pourvoir à l'instruction religieuse de la jeunesse ; il faut lutter fermement contre la société ouvrière inaugurée par des discours remplis d'impiété et d'athéisme ; il faut enfin conserver dans toute leur vigueur les bons sentiments dont le peuple sincèrement catholique de notre ville est animé.

« C'est dans ce but que nous avons enfin organisé au milieu de nous la Société pour les intérêts catholiques, recevant au nombre de ses membres les personnes de l'un et de l'autre sexe, avec l'approbation de Mgr l'évêque. Mais nous avons besoin de secours plus puissants encore, secours que nous ne pouvons espérer que de la chaire de Pierre, principe d'unité et source vive de toute bénédiction. Et c'est le but qui nous conduit aux pieds de Votre Sainteté qui, en élevant dernièrement un de nos concitoyens à la dignité épiscopale, nous donnait un signe non équivoque de sa souveraine bonté envers notre malheureuse patrie.

« Que cette bénédiction que nous implorons humblement nous fortifie dans nos résolutions : qu'elle nous soutienne et rende efficaces les bonnes œuvres qu'il plaira à Dieu d'accomplir par nous. »

Sa Sainteté répondit .

Un mot pour Velletri et un autre pour Genzano. Je dirai à ceux qui représentent ici Velletri que la première fois que j'allai dans cette ville le temps était très-mauvais. Le ciel était chargé de nuages épais et sombres ; et pendant une bonne partie du chemin je fus assailli d'une pluie torrentielle accompagnée de grêle, de coups de tonnerre et de coups de vent épouvantables. Les gens de ma garde qui m'escortaient furent fort maltraités par cette tempête, et lorsqu'ils arrivèrent à Velletri ils avaient

une figure tellement pâle, ils étaient tellement fatigués qu'ils inspiraient vraiment la pitié ; mais ils y trouvèrent une hospitalité affectueuse et cordiale, et tout le nécessaire pour se rétablir.

Ce fait me donne une idée exacte du changement qui s'est opéré à Velletri. Cette ville a commencé par subir les conséquences d'un orage et d'une grêle politiques ; mais elle s'en est promptement rétablie, car ceux mêmes qui avaient pris part à des manifestations qui n'étaient ni justes ni honorables sont revenus de leurs erreurs, après les avoir reconnues, et sont rentrés dans la bonne voie. Je m'en réjouis, et je suis sûr que toute la population, animée de bons sentiments, saura en tirer encore un plus grand profit.

Quant aux représentants de Genzano, je leur rappellerai que je suis allé plusieurs fois dans ce pays ; mais le meilleur souvenir que j'en aie conservé, c'est celui de la dernière tournée que j'y fis à cause de la magnifique réception que j'y reçus au milieu des couronnes et des guirlandes de fleurs. J'espère que ces fleurs se changeront maintenant en fruits : les fleurs sans fruits ne servent à rien, car, après tout, elles finissent par se gâter. Celui qui a pris la parole en votre nom l'a déjà dit, et j'ai une pleine confiance que les faits répondront fidèlement à tout ce que vous avez promis, d'autant plus que vous vous êtes mis sous la protection de la très-sainte Vierge Marie et de vos saints protecteurs.

Que la bénédiction de Dieu vous aide à accomplir vos bonnes résolutions. Je bénis Velletri et Genzano, et je désire que cette bénédiction inspire à tous leurs habitants le goût d'une vie véritablement chrétienne qui puisse leur mériter d'être admis à louer Dieu pendant toute l'éternité.

Benedictio, etc.

DISCOURS CCCLVII.

A une députation de l'Académie de Saint-Luc : 5 juillet 1874.

Cette députation fut reçue dans la salle du Trône. LL. EE. les cardinaux Asquini, Ferrieri, Berardi et de Luca assistaient à cette audience. M. le professeur Andrea Busiri donna lecture de cette adresse :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Si d'une part chaque page de l'histoire de l'Académie de Saint-Luc témoigne de la faveur singulière dont les plus glorieux prédécesseurs de Votre Sainteté ont bien voulu la combler, d'autre part, les actes tant privés que publics de cette Académie, à partir du jour où la triple couronne pontificale resplendit sur votre auguste front, ont rendu un perpétuel témoignage, non seulement de la bienfaisante protection que Votre Béatitude a daigné et daigne encore accorder aux beaux-arts du premier et du second ordre, mais aussi des bienfaits de tout genre qui ont favorisé une élite de professeurs de ces mêmes beaux-arts qui se sont acquis une belle réputation et une grande renommée. Aussi la postérité la plus reculée partagera-t-elle l'admiration dont nous sommes saisis aujourd'hui en regardant Votre Sainteté *comme une tour solide dont le sommet n'est jamais ébranlé par la violence des vents :*

Come torre ferma che non crolla
Giammai la cima per soffiar dei venti (1).

« Les siècles à venir seront dans la stupéfaction en lisant ou en voyant comment Votre Béatitude a pu, malgré toutes les difficultés des temps actuels, faire ce que peu d'autres Pontifes ont fait en des siècles de tranquillité et d'opulence, ce qui confirme que votre esprit élevé et royal, animé du plus vif et du plus saint zèle pour les soins de la plus haute importance pour la sainte Église catholique, n'a jamais cessé

(1) Dante, *Purgatoire*, chant V, v. 14 et 15.

d'avoir les plus grands égards envers ces arts qui, pour me servir des expressions d'un savant orateur à l'occasion d'une distribution solennelle de prix faite au Capitole sous le Pape Clément XI, l'an 1711, *sont la perfection et le complément de toute beauté des œuvres, déjà si belles, de la nature* (1).

« Mais en employant d'une manière aussi généreuse le pouvoir dont vous jouissez de distribuer des bienfaits, Votre Sainteté ne peut en recevoir de nous un échange autrement que par la gratitude respectueuse et la profonde vénération que vous nous permettez, Très Saint-Père, de vous exprimer au commencement du vingt-neuvième anniversaire de votre glorieux et immortel pontificat. Et en considération des vœux fervents que nous adressons au Tout-Puissant afin qu'une si grande joie pour l'Église catholique se renouvelle encore pour le bien général de la société pendant de longues années, permettez-nous aussi, Saint-Père, de répondre aux besoins de notre cœur en vous exprimant unanimement et de toute l'énergie de notre volonté notre dévoûment à votre personne, et en protestant en votre auguste présence que nous demeurons fermes dans la fidélité et le respect que nous vous devons. Bien plus, animés d'un nouveau zèle par la bonté avec laquelle vous avez bien voulu dernièrement encore, Très Saint-Père, exaucer nos désirs ardents, et écoutant la voix de la reconnaissance qui se fait entendre au fond de notre âme, nous nous efforcerons de trouver au plus tôt des occasions favorables, tant pour vous montrer notre reconnaissance envers votre magnanimité que pour répondre promptement et avec ferveur à cette confiance dont vous avez bien voulu nous honorer, en manifestant la sage et ferme résolution de voir conservée dans toute son intégrité la suprématie classique des beaux-arts dans cette ville éternelle, qui règnera toujours sur le monde catholique, dans cette ville qui, comme le dit Plutarque, *est l'image du ciel sur la terre.*

« En attendant, Très Saint-Père, que Votre Béatitude daigne accueillir avec sa bonté ordinaire les protestations sincères de tous les académiciens de Saint-Luc, qui sont représentés ici par nous aux pieds de Votre Sainteté. Tous supplient Votre Béatitude, dans les sentiments du plus profond respect, de répandre sur eux, sur leurs familles et sur leurs travaux la bénédiction apostolique. »

(1) Mgr Niccolò Fortiguerri, alors camérier d'honneur du pontife Clément XI.

Le Saint-Père répondit :

J'agrée bien volontiers les paroles que vous venez de prononcer, et c'est de tout cœur que je me réjouis des sentiments que vous avez manifestés, surtout de la dévotion dont les membres de votre Académie sont animés envers le Saint-Siége et le Pontife. Ces sentiments ne sont qu'une conséquence de la haute protection dont votre Académie a toujours joui de la part de tous mes prédécesseurs. Outre l'esprit de dévoûment qui vous anime comme de bons catholiques, cette raison est aussi celle qui vous a toujours maintenus fermes dans la résolution de ne jamais adhérer aux désirs d'un gouvernement qui n'est rien moins que protecteur des beaux-arts ; et vous venez aujourd'hui donner une nouvelle preuve de votre attachement au Saint-Siége. Tout en vous en félicitant, je voudrais aussi vous en récompenser et déposer sur votre front la couronne que vous vous êtes méritée comme artistes. Ne pouvant pour le moment faire ce que je voudrais pour vous, je vous donne au moins, comme à de bons chrétiens, la bénédiction apostolique. Puisse-t-elle vous fortifier et vous accompagner pour le reste de votre vie ; puisse-t-elle être pour vous un gage de salut à l'heure de votre mort.

Benedictio, etc.

— Les principaux artistes qui représentaient l'Académie de Saint-Luc étaient : MM. Sarti, Coghetti, Wolf, Grandi, Galli, Jacometti, Meini, Betti, Podesti, Bianchi, Consoni et Busiri.

DISCOURS CCCLVIII.

Aux membres de l'Institut de secours pour les femmes en couche abandonnées : 11 juillet 1874.

M. le professeur D. Nicola Marini présenta à Sa Sainteté, dans la salle du Consistoire, un grand nombre de dames associées à ce pieux Institut, et donna lecture d'une adresse à laquelle Sa Sainteté répondit :

J'approuve en tout les vœux que vous venez d'exprimer, et j'espère que Dieu les bénira. En attendant, j'admire le zèle avec lequel vous vous êtes consacrées volontairement à une œuvre si bienfaisante envers les pauvres femmes en couche. Je suis sûr que vous ne vous occuperez pas seulement de les secourir dans leurs besoins corporels, mais que vous ferez aussi tous vos efforts pour empêcher que les ennemis de leurs âmes ne leur donnent des conseils infernaux, tel que serait celui de les persuader de ne pas faire baptiser les enfants que Dieu leur a donnés. Dans l'Apocalypse il est fait mention d'une femme mystérieuse sur le point de mettre au monde un enfant. Pendant qu'elle poussait des cris de douleur pour donner la lumière à son fils, un énorme dragon se tenait tout près d'elle, gueule béante, montrant ses dents aiguës et attendant le moment de dévorer l'enfant nouveau-né. Les saints Pères voient dans cette femme la très-sainte Vierge qui met au monde Celui que toutes les nations attendaient comme leur sauveur ; et dans le dragon le démon qui, à cause de sa haine contre le Rédempteur du genre humain, aurait voulu le dévorer, s'il lui eût été possible. Mais ce fait pourrait aussi s'entendre de la haine particulière qu'a le démon

contre les âmes chrétiennes, qu'il voudrait dévorer aussitôt qu'elles font leur apparition dans le monde.

Vous avez donc été appelés de Dieu à une œuvre sainte : Dieu veut que vous fermiez la bouche de ce dragon, et que vous empêchiez que de pauvres petits enfants ne deviennent sa proie; car au moyen de ces démons incarnés qui séduisent par l'argent les pauvres femmes en couche, il fait tous ses efforts pour que ces pauvres enfants demeurent sans baptême. Le Seigneur bénira certainement une œuvre si sainte, et vous, vous en retirerez un grand mérite pour cette vie et pour l'autre. A ce mérite, je joins ma bénédiction, afin qu'elle communique au fond de vos cœurs une nouvelle ferveur, et qu'à l'heure de votre mort elle ajoute une plus grande récompense à votre charité : je veux dire le salut de votre âme, celui de vos enfants et de tous vos parents.

Benedictio, etc.

DISCOURS CCCLIX.

A tous les colléges de l'étranger : 12 juillet 1874.

Sa Sainteté reçut en audience tous ces colléges réunis dans la salle du Consistoire. Le R. P. Freyd, supérieur du séminaire français (que le Seigneur vient d'appeler à lui, et qui a emporté les regrets sincères de tous ceux qui connaissaient un homme si respectable), prenant la parole au nom de toute l'assistance, s'exprima en ces termes :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Dans les séances académiques de philosophie et de théologie, il est d'usage que quelqu'un résume les arguments, pour arriver à la con-

clusion générale. Aujourd'hui les colléges étrangers prosternés au pied de votre trône viennent précisément faire comme un résumé des derniers événements, et en tirer une conséquence pleine de consolation.

« Depuis un mois, bien des sentiments d'amour, de vénération et d'admiration ont été exprimés à Votre Sainteté. Ces démonstrations sont venues de loin et de près, de sorte qu'on peut justement répéter cette parole de la sainte Écriture : *Filii tui de longe venient, filiæ tuæ de latere surgent.* Le monde catholique tout entier s'est ému, et dans un élan d'affection filiale, il a dit au Père commun combien il remercie le ciel de sa conservation miraculeuse sous tous les rapports. Aujourd'hui nous faisons comme un résumé de tout ce qui vous a été exprimé de près et de loin, par des adresses, par des discours ou par des fêtes. Venus de toutes les parties de la terre, nous répétons aussi : Grâces soient rendues à Dieu, pour avoir conservé la vie si précieuse de Votre Sainteté ! Grâces lui soient rendues pour cette vigueur d'esprit, ce courage inébranlable et cette inaltérable sérénité d'âme, au milieu de l'ouragan furieux qui menace de désoler la terre, au milieu des fureurs de l'enfer qui s'est déchaîne contre l'Église et ses enfants, et contre votre personne même ! Grâces, répétons-nous, grâces soient rendues à Dieu ! En répétant ce cri, nous savons que nous sommes l'écho des nations que nous représentons.

« Voilà notre résumé de ce qui s'est passé sous nos yeux dans ces derniers temps.

« Quant à la conclusion à en tirer, de quelque côté que nous tournions les yeux, nous voyons *Ecclesiam malignantium.* Les sectes se sont donné le mot d'ordre. Elles veulent mettre à exécution la parole satanique d'un impie du siècle dernier : « *Ecrasons l'infâme ; détruisons jusque dans ses fondements l'œuvre de Jésus-Christ.* » Mais leurs efforts sont vains : *Deus autem irridebit eos et subsannabit eos.* Oui, le spectacle qui s'offre à nous est sans doute bien triste ; mais il l'est bien plus pour les ennemis que pour les enfants de l'Église.

« Et en effet : *Vide.... omnes isti venient et adorabunt....*

« Contemplez la vigueur de l'Église ! Voyez l'épiscopat, les prêtres, les laïques ! Jamais peut-être il n'y a eu autant d'union avec le successeur de Pierre ; jamais peut-être les yeux du monde catholique ne se sont tournés vers lui avec plus d'amour qu'à présent. De toutes parts on vient, on accourt vers cette chaire, source infaillible de vérité, unique espérance des nations. Il est vrai que les gouvernements restent en dehors de ce mouvement : *omnes derelinquerunt me.* Les uns ne peuvent pas ; d'autres ne veulent point ; d'autres enfin ambitionnent la

gloire, bien triste, hélas! d'en être les persécuteurs déclarés. Mais si les gouvernements vous ont abandonné, les peuples accourent en foule autour de votre trône. Comme la majesté du pontificat suprême en est rehaussée! De quelle lumière brille cette colonne de vérité, au milieu de la nuit obscure du siècle! C'est un arbre majestueux dont le tronc a toujours la même vigueur, malgré ses dix-neuf siècles de durée; son écorce seule change: elle s'appelle *Pierre, Clément, Benoît, Léon, Pie;* et par un prodige de la toute-puissance divine, l'écorce actuelle est plus saine, plus durable, plus résistante que toutes les autres. A ce tronc, plein de vitalité, sont attachés les branches vigoureuses de l'épiscopat. Pas une ne se dessèche ni ne se détache du tronc. De ces branches primitives la vie passe dans les prêtres, et par eux dans le peuple, de sorte que tout l'arbre jouit d'une même vie et produit des fleurs et des fruits de foi, d'amour et de sainteté. La foi se fortifie, l'amour devient de plus en plus vif, les églises se remplissent de fidèles, les sacrements sont fréquentés, les saintes croisades des pèlerinages parcourent le monde, allant de sanctuaires en sanctuaires; on fait violence au ciel, et les âmes qui prient pour l'Église et son Chef se fortifient dans la vertu. Mais, *si Deus pro nobis, quis contra nos?* Ah! oui, *virtus in infirmitate perficitur*. Il est donc vrai de dire que nous avons plus à nous réjouir qu'à nous attrister de la persécution présente : et telle est notre conclusion.

« En présence d'un tel spectacle, Très Saint-Père, cette jeunesse que vous voyez à vos pieds se propose de demeurer fidèle et de propager dans le monde l'amour de l'Église et du Saint-Siége.

« Que Votre Sainteté daigne la bénir; qu'elle daigne bénir en même temps ceux qui la dirigent à l'ombre tutélaire des tombeaux des princes des Apôtres. Et que Dieu accorde à Votre Sainteté la grâce de la bénir, pendant de longues années encore, conformément aux désirs et aux vœux de nos cœurs. »

Le Saint-Père répondit à cette adresse :

Le Père recteur du séminaire français a exposé avec beaucoup de vérité, au nom de vous tous, la position sociale et l'état de la religion catholique. Mais il a dit en particulier que les ennemis qui attaquent l'Église et qui voudraient la voir détruite sont nombreux, et que pour arriver à cette destruction ils mettent en œuvre différents

moyens : tantôt une férocité ouverte, tantôt la fourberie voilée, tantôt l'hypocrisie. Tous les moyens, en effet, sont bons pour les ennemis de Dieu, pourvu qu'ils réussissent à atteindre la fin qu'ils se proposent. Mais ils ne l'obtiendront jamais, et nous sommes toujours prêts à ranimer notre foi par ces paroles divines : *Portæ inferi non prævalebunt.*

Toutefois, c'est surtout à vous, qui êtes encore jeunes et qui êtes destinés par Dieu à annoncer la vérité dans les diverses parties du monde, c'est spécialement à vous que s'adressent les paroles de Jésus-Christ que nous avons lues ce matin dans l'évangile : *Attendite a falsis prophetis.* (Matth., VII, 15.)

Il y en a beaucoup, chers enfants, il y en a beaucoup de ces faux prophètes. *Attendite* (mettez-vous en garde) contre tous ceux qui ne sont pas entrés par la porte dans le sanctuaire ; *attendite* contre ceux qui sont maîtres de mensonge, dit le prince des Apôtres ; *attendite, attendite* contre ceux qui, remplis d'eux-mêmes, se laissent transporter par un orgueil démesuré, dit l'Apôtre. L'orgueil n'a qu'un pied et se laisse facilement précipiter dans l'abîme, comme tant d'orgueilleux y ont été en effet horriblement précipités. *Attendite* contre ceux-là, car ce sont des impies, et non seulement des impies ; mais l'Apôtre saint Jude Taddée les caractérise par une série d'épithètes dont la seule lecture produit l'horreur et le frémissement.

Et pourtant ce sont ceux-là qui enseignent dans les chaires, et de disciples de la vérité ils sont devenus des maîtres de l'erreur et du mensonge : *attendite.* Vous devez donc combattre ces hommes avec toutes les armes dont vous pouvez disposer, avec les armes de la science, de la vie sans tache et de la patience, parce que Dieu vous envoie *sicut agnos inter lupos.* Parmi ceux que vous devez combattre dans leurs erreurs, en tâchant de les

éclairer et de les ramener au bercail, avec le secours de la grâce divine, il en est quelques-uns qui sont sourds à tous les événements ; *maledictionis filii*, dirait saint Pierre. Ce sont des aveugles ; par conséquent laissez-les à eux-mêmes : *Ubi non est auditus, non effundas sermonem.* Mais il en est beaucoup d'autres qui ne sont qu'égarés : ceux-là, il faut les appeler par tous les moyens que suggère une charité ingénieuse, et les amener, si c'est possible, aux pieds de notre divin Rédempteur. Il faut employer pour cela tous les moyens ; mais tous les moyens ne sont pas entre les mains de tous. Quelques-uns, doués de beaucoup de talents et d'une instruction étendue, pourront combattre contre les géants de l'incrédulité. D'autres, auxquels Dieu a accordé moins de perspicacité, contribueront aussi au triomphe de la vérité, en faisant valoir le talent qu'ils ont reçu de Dieu.

Voyez David. Il avait tant de confiance de pouvoir tuer l'orgueilleux Goliath, qu'il n'hésita pas à se présenter à Saül et à s'offrir pour combattre ce monstre menaçant avec lequel aucun des Hébreux n'osait se mesurer. Saül hésita ; mais en écoutant le récit des exploits du jeune pasteur et de ses victoires sur les ours et les lions, il commença à prendre confiance et ordonna qu'on revêtît le combattant imberbe des armes royales, c'est-à-dire du casque, de la cuirasse et du reste de l'armure royale. David se revêtit donc comme le roi voulut ; mais dès qu'il eut endossé cette pesante armure, il essaya de marcher, et il ne put se mouvoir qu'à grande peine. Il s'écria alors : *Non possum sic incidere, quia non habeo usum.* (I *Reg.*, XVII, 39.)

Je déduis de ce fait que tous ne sont pas propres à combattre certains géants de l'incrédulité, puisqu'ils n'ont pas l'armure voulue. Mais s'ils ne peuvent pas les combattre directement, ils peuvent les combattre par une

vie exemplaire, par l'instruction et par le soulagement des malheureux, par la raison que tout vient de Dieu, par la méditation fervente de la passion de son Fils, lequel, du haut du trône des miséricordes, scrute les cœurs, écoute et exauce.

David, embarrassé de sa pesante armure, s'en dépouille, et se contente de prendre cinq pierres très-polies ramassées près du lit d'un torrent. De sa fronde il en lance une contre le géant, qui, frappé au front, tombe à terre et n'est plus qu'un cadavre : spectacle de confusion et d'épouvante pour les Philistins qui prennent la fuite, sujet de joie pour les Hébreux qui chantent des hymnes au Dieu des victoires.

Or, vous le savez, ces cinq pierres symbolisent encore les cinq plaies du divin Sauveur, lesquelles, tout en étant un baume de vie pour tous ceux qui les adorent et les considèrent avec foi, amour et persévérance, sont aussi une cause de malédiction et d'abandon pour tous ceux qui les méprisent ou les blasphèment.

Quant à vous, chers enfants, approchez-vous de ces plaies, et spécialement de celle qu'a laissée ouverte l'entrée à son très-saint cœur. Le monde catholique s'approche en ces jours de ce foyer de charité. C'est là que vous puiserez, vous aussi, la vigueur dont vous devez être animés pour combattre les combats du Seigneur. Pleins de l'esprit de Dieu, vous devrez avant tout inviter tous les hommes à la pénitence : *Scindite corda vestra*, direz-vous aux âmes qui vous seront confiées par les premiers pasteurs. *Pœnitentiam agite*, vous écrierez-vous encore, afin de devenir dignes des miséricordes divines. Mais vous ne direz jamais qu'il faut s'accommoder au présent état de choses, ni déposer les armes nécessaires pour se défendre contre les attaques des ennemis de Dieu, comme si cet état de violence devait durer toujours. Quant à

ceux qui pensent ainsi, une femme leur répondra pour moi par ces mémorables paroles adressées aux prêtres et aux chefs de Béthulie : *Et qui estis vos, qui tentatis Dominum?* (Judith, VIII, 11.)

Pour ce qui vous concerne, bien chers enfants, je termine comme j'ai commencé : *Attendite a falsis prophetis.* Soyez convaincus que tous les membres de l'Église qui s'abandonnent aux sens réprouvés sont mus par l'orgueil, par l'avidité ou par quelque autre basse passion.

Je terminerai par un récit. Il y a vingt-six ans se présenta à moi un ecclésiastique (il est mort depuis plusieurs années déjà), lequel avait oublié la sainteté de son caractère et de sa vocation. Il était malheureusement passé dans le camp de la révolution, et il s'était beaucoup employé pour elle, occupant même de hautes charges dans l'État. Dans l'entretien que nous eûmes ensemble et qui roula sur différents sujets, on parla aussi de la classe des ecclésiastiques, et il n'eut pas honte de me proposer d'abolir dans le clergé le joyau le plus splendide dont il est orné, et qui le rend surtout vénérable aux yeux des peuples : il me proposa d'abolir le célibat !

Que la chute des autres soit pour vous un motif de crainte qui vous porte à vous maintenir toujours fidèles à Dieu, car l'ennemi commun, *circuit*, circule autour de vous, *quærens quem devoret.* En un mot, *attendite a falsis prophetis ;* et tout en vous défendant contre ceux-là, augmentez de confiance en Dieu, afin que, par la médiation de la très-sainte Vierge Marie, il vous protége et vous défende pendant votre vie et à votre mort.

Que ces quelques paroles soient comme un souvenir que je vous laisse et un stimulant pour vous tenir attachés à l'Église, pour laquelle je voudrais encore multiplier les bons ministres, parce que la moisson est abondante. Du reste, remettons-nous entre les mains de Dieu, car *nisi*

Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam.

Benedictio, etc.

DISCOURS CCCLX.

A la Société de l'Œuvre Pie, contre la profanation des fêtes : 18 août 1874.

Cette Société fut reçue en audience dans la salle du Consistoire. M. le comte Adolfo Pianciani, si connu pour son zèle de fervent catholique, remit entre les mains de Sa Sainteté un fort volume richement relié, contenant les noms de trente-cinq mille personnes qui avaient souscrit la protestation suivante :

« Les sentiments religieux et moraux de cette population sont profondément offensés de ce que nous voyons se faire publiquement les jours de fête. Des travaux nullement urgents, du gouvernement et de la municipalité, s'exécutent ces jours-là comme les autres, au grand détriment des ouvriers, qui sont ainsi empêchés de vaquer à leurs devoirs de chrétiens. C'est là un horrible scandale qui se propage chez les personnes privées et les porte à la même profanation ; c'est un déshonneur pour la ville elle-même qui, perdant son aspect chrétien qui lui fit honneur dans tous les temps, semble être devenue complètement infidèle. Les étrangers qui accourent ici, et qui voyaient dans leur patrie, fût-elle même d'une autre croyance, le précepte divin observé, accusent les Romains de violer ce même précepte ; mais c'est une accusation injuste contre laquelle protestent par le fait l'infinie majorité des citoyens, et contre laquelle, nous ici souscrits, nous protestons énergiquement, parce que nous connaissons les sentiments de notre ville.

Le même M. le comte Adolfo Pianciani, président de la Société, donna ensuite lecture de cette adresse :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« La section de la Société primaire romaine pour les intérêts catholiques, qui a pour objet l'Œuvre-Pie contre la profanation des jours de fêtes par les trafics et les travaux, section que j'ai l'honneur de vous présenter, désirait depuis longtemps revenir se prosterner à vos pieds pour recevoir de votre cœur magnanime une bénédiction, afin de mieux faire prospérer l'œuvre qui lui a été confiée et que vous avez bénie dès son principe. Désirant se rendre, le plus qu'il lui est possible, digne d'une si grande faveur, ce fut pour elle un douloureux sacrifice de ne pouvoir se présenter devant Votre Sainteté avant qu'elle n'eût à lui montrer un résultat de sa démarche qui pût, à ce sujet, être une cause de soulagement pour votre cœur paternel abreuvé d'amertume.

« Voici maintenant, Saint-Père, la liste générale, par ordre alphabétique, des noms recueillis par nous des catholiques qui ont souscrit à notre protestation. Ces noms sont spécifiés en noms d'Associés promoteurs et d'Associés adhérents. Ces derniers sont classifiés d'après leurs arts, leurs industries et leurs métiers, afin qu'on puisse facilement les distinguer entre eux, et favoriser aussi de cette manière les moyens d'obtenir plus aisément le but de l'œuvre. Vous nous pardonnerez, Très Saint-Père, nous en avons l'assurance, la liberté que nous prenons de vous présenter cette liste.

« Nous vous offrons en même temps cet album, qui contient plus de trente-cinq mille signatures de catholiques romains, qui ont souscrit notre protestation contre ce gouvernement qui permet, jusque dans Rome, tant de scandales que la municipalité elle-même commet et favorise.

« Bien que nous n'eussions aucune espérance d'être écoutés, nous avons cependant présenté à la municipalité cette attestation publique et franche de notre foi et de notre respect envers la sainte loi de Dieu, et cela pour accomplir un devoir exprès et pour épargner aux bons catholiques romains la tâche imméritée et injuste de froideur et d'indifférence.

« Nous avons bien peu fait ; nous aurions beaucoup plus à faire ; mais nous ne cesserons jamais de redoubler de zèle.

« Dites-nous, Saint-Père, que vous approuvez, quelque minime qu'il soit, ce soulagement que nous voulons procurer à vos souffrances,

et nous serons largement récompensés de tous les sarcasmes, de toutes les injures que les ennemis du Christ et de sa sainte loi, soit par vengeance, soit par rancune, ont lancés contre nous lorsque nous accomplissions notre devoir.

« Bénissez-nous, Saint-Père, et bénissez tous les associés membres de cette Œuvre-Pie ; bénissez ceux qui ont signé notre protestation, ainsi que nos familles ; et riches des faveurs immenses que nous procurera votre bénédiction, nous ne cesserons pas de poursuivre avec une nouvelle ferveur, un plus grand courage et une plus vive espérance l'œuvre à laquelle nous nous sommes consacrés. »

Le Saint-Père reçut de Mme la marquise Clotilde Vitelleschi la liste générale des associés et des signataires, puis se levant aussitôt il prononça ce discours :

A l'hypocrisie pharisaïque qui reprochait aux apôtres de violer la loi du sabbat, parce qu'ils pressaient entre leurs mains quelques épis, afin d'en retirer un peu de farine pour leur nourriture ; à cette hypocrisie d'exagération a succédé le mépris de la loi chrétienne de la sanctification des fêtes.

Il y a, je crois, deux motifs à cela. Beaucoup d'hommes travaillent et font travailler, en se préoccupant peu des prohibitions de la loi ; beaucoup d'autres font travailler pour braver la loi elle-même. Quant aux premiers, on peut dire qu'ils sont poussés par l'avidité du gain ; pour les seconds, ils obéissent à un esprit d'incrédulité diabolique; ceux-là sont sous l'ombre de l'avarice, ceux-ci sous la pression de l'impiété.

L'avidité du gain montre le mépris de la loi du Décalogue et du développement que l'Église donne à cette loi ; l'autre montre le désir de brûler de l'encens devant l'autel de l'impiété. Et de nos jours il semble que l'unique moyen de se soutenir au pouvoir consiste à se déclarer incrédule et contempteur de la loi de Dieu.

Mais vous, vous qui avez le pouvoir, prêtez l'oreille : *Præbete aures, qui continetis multitudines et placetis vobis in turbis nationum.* (*Sap.*, VI, 3.) Si vous vous complaisez aujourd'hui dans la profanation des fêtes, dans la spoliation des églises, dans la dispersion des ministres du sanctuaire et dans tant d'autres œuvres antichrétiennes abominables, vous devrez aussi vous présenter au tribunal divin pour y être soumis à un jugement qui sera très-dur, précisément parce que vous administrez et commandez aujourd'hui : *Judicium durissimum iis, qui præsunt fiet.* (*Sap.*, VI, 6.) Et si le clergé est en quelque partie relâché dans la discipline et en quelque partie devoyé du droit chemin, les fautes et les péchés de cette petite portion des ministres du sanctuaire retombent sur vous qui avez ouvert les cloîtres et favorisé les apostats ; sur vous qui n'avez su imiter tant de personnages des siècles passés, qui furent les protecteurs et non les persécuteurs de l'Église.

A ce propos, je me plais à vous faire savoir que, dans ces derniers jours, on m'a offert la photographie d'un tableau qui se trouve dans l'intérieur de la Rotonde, et dans lequel on voit représenté un empereur qui offre le Panthéon, c'est-à-dire le temple d'Agrippa, à un Pape. C'est l'empereur Phocas qui offre le Panthéon au pape Boniface IV, et le pape accueille ce don avec des signes évidents de satisfaction. Ce fait se rapporte à une époque éloignée de nous d'au moins douze siècles.

Le saint pontife disposa que le temple serait consacré au culte chrétien ; mais comme les Romains montraient de la répugnance à adorer le vrai Dieu dans un lieu où l'on avait vu adorer les faux dieux de l'aveugle paganisme, lui, le pontife, remplit de tous côtés l'église d'ossements de saints martyrs et voulut la dédier à la reine des martyrs eux-mêmes ; voilà pourquoi elle se nomme

aujourd'hui la basilique de Sainte-Marie *Ad Martyres*. Et c'est ainsi que les chrétiens, sous la protection de la reine des martyrs et des martyrs mêmes, entrent avec confiance dans le temple transformé de la mensongère adoration des idoles à la sainte invocation des martyrs et de leur reine.

Comme alors, on a vu dans les siècles postérieurs, de temps à autre, des églises fondées ou enrichies par les grands de ce monde. Maintenant, en plus d'un lieu, les pensées et les actions ont changé ; on dépouille, on opprime, on veut la destruction de tout ce qui appartient à l'Église et la destruction de l'Église elle-même, si c'était possible. Le fléau saisi par la main de Dieu, qui sera jeté sur le feu, a été pris *ab aquilone*. De là, il s'insinue et pénètre en cent lieux divers, et trouve partout des éléments qui opèrent, pensent, parlent de la même manière.

Au milieu des fureurs d'une si grande tempête, crions au Seigneur d'augmenter notre foi, d'accroître notre vigueur, pour arriver à obtenir notre salut. Et soyez assurés qu'il répondra : *Nolite timere ; ecce ego vobiscum sum*.

Vous, en attendant, persévérez dans l'entreprise chrétienne à laquelle vous êtes dévoués. Efforcez-vous de conseiller et de propager non seulement l'abstention des œuvres serviles, mais aussi la sanctification des fêtes par l'assistance au saint sacrifice, l'élévation de l'esprit à Dieu, la lecture de quelque livre instructif, l'audition de la parole divine, par l'accomplissement de quelque œuvre de charité, sans que tout cela empêche de prendre quelque honnête récréation.

Poursuivez courageusement l'œuvre chrétienne, et ne vous préoccupez pas de certaines criailleries par lesquelles on voudrait empêcher le bien, et parfois le repousser au moyen de sarcasmes et de railleries.

En attendant, que Dieu vous fortifie par sa bénédiction, et que cette bénédiction descende abondante sur vous, sur vos familles, sur vos biens. Je prie Dieu qu'il vous conduise comme par la main dans le voyage vers l'éternité.

Benedictio, etc.

— Le 20 juillet précédent, M. le comte Pianciani, accompagné de MM. Domenico Aicordi, Antonio Bertoni, Ignazio Bertarelli et Luigi Freschi, présenta au préfet et au maire de Rome la protestation suivante :

« *Monsieur le Préfet*, etc.

« La section de cette *Société pour les intérêts catholiques*, qui s'occupe de la sanctification des fêtes, adresse à V. Ex. une protestation et une prière analogues au but vers lequel elle tend. Un nombre considérable de Romains, surpassant le chiffre de trente mille (dont les signatures se trouve dans la secrétairie de la section), unissent, eux aussi, leurs protestations et leurs prières aux nôtres pour le même but. Cette protestation, cette prière, c'est que Votre Exc. qui est chargée de l'administration de cette commune veuille bien prêter son concours et faire respecter les jours de fête indignement profanés par des trafics et des travaux tant privés que publics, tant du gouvernement que de la municipalité. Tel est le but pour lequel nous présentons cette requête au préfet de Rome.

« Aucun autre motif ne nous porte à faire une pareille démarche que celui du bien moral et même matériel, puis l'honneur même de notre cité, deux choses que Votre Ex. doit aussi avoir à cœur.

« Que cette infraction publique et solennelle du précepte divin, lequel précepte est fidèlement observé même dans les pays d'une autre croyance, ne puisse pas nuire et doive être indifférente, personne ne le croira ; et pour s'en convaincre il suffit de se rappeler le besoin absolu de repos qu'ont les classes ouvrières, le dommage qu'en ressentent les premiers principes religieux et moraux, le scandale qui se propage dans les classes inférieures du peuple, les accusations injustes des étrangers qui, en voyant cette profanation, accusent notre pays d'impiété.

« Les prétendus dommages de l'interruption des trafics et des industries sont contredits d'une manière trop manifeste par ce qui se voit dans des pays où l'industrie et le commerce sont beaucoup plus

florissants que dans le nôtre. L'autre objetion que l'on voudrait tirer de la liberté individuelle est également démentie par ce qui se pratique dans ces pays, qui sont certainement des plus civilisés et des plus libres. Du reste, l'insuffisance des mesures et des conseils privés n'est que trop évidente, car pour réprimer les hommes intéressés qui profitent de l'observance d'autrui pour en retirer un gain inique, il suffit d'une pourvoyance publique. Ces hommes, en effet, étant uniquement poussés par la soif de l'argent, n'écouteront jamais un conseil qui pourrait leur être nuisible; ils devront au contraire obéir à une défense publique. Quant à l'autre objection que l'on fait valoir en disant qu'il faudrait une autre loi, nous la croyons également une erreur. Cette objection n'aurait de valeur tout au plus que pour ces jours, en très-petit nombre du reste, qui ne sont pas civilement légaux ; pour les autres jours, elle n'aurait aucune valeur. Du moment, en effet, que l'État reconnaît un jour comme jour de fête, il doit par là même reconnaître que ce jour-là les œuvres serviles sont défendues, à moins que l'on ne voulût admettre cette absurdité, que du moment que l'État ajoute sa sanction à la loi ecclésiastique, il veuille l'amoindrir ou la changer. L'État reconnaissant ces jours comme jours de fête, et considérant comme base de ses institutions politiques que la religion chrétienne catholique est la religion de l'État, il ne peut, sans une contradiction manifeste, demeurer indifférent en face d'une profanation qui, si on la laisse impunie, deviendra un dommage pour la société et un scandale permanent.

« Le président et les députés souscrits de la section contre la profanation des jours de fête prient Votre Ex., tant en leur nom qu'en celui de tous les associés qui composent leur réunion et des trente mille Romains qui ont jusqu'ici adhéré à leur protestation, de vouloir bien prendre les mesures nécessaires pour répondre aux désirs si justes de leurs concitoyens. — Rome, 16 juillet 1874.

« *Signés :* Comte Adolfo Pianciani, président de la section; avocat Aicardi Dominique, représentant les députés du conseil directif de la section ; Antonio Bertoni, vice-président et représentant les députés des trente comités ; avocat Ignazio Bertarelli, représentant les députés des autres sociétés catholiques de Rome ; Luigi Freschi, représentant les députés des sections. »

Le préfet et le maire répondirent conformément à la cause et aux sentiments qu'ils professent.

DISCOURS CCCLXI.

A quelques femmes du peuple du Trastevere : 23 août 1874.

Cette députation fut présentée à Sa Sainteté par Marianna Bertini, qui donna lecture de l'adresse suivante aux pieds de Sa Sainteté, dans la salle du Consistoire :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Le temps qui court étant un temps de persécution et de périls pour les vrais disciples de Jésus-Christ, nous, pauvres femmes du peuple qui vous sommes demeurées fidèles, nous tâchons, par tous les moyens qui sont en notre pouvoir, d'éloigner toute espèce de danger de séduction et de tromperie, non seulement de nous-mêmes et de nos familles, mais aussi des personnes et des familles de notre prochain.

« Nous avons surtout les yeux fixés sur de pauvres jeunes filles incirconspectes qui, étant sollicitées par certaines filles du diable, pourraient être éloignées de la foi de Jésus-Christ et précipitées dans les horreurs d'une vie de péché et de malheur. Nous espérons, Très Saint-Père, avec la grâce de Dieu, persévérer dans ces bons sentiments; mais pour rendre notre œuvre de plus en plus fructueuse et notre courage plus constant, nous sommes venues nous fortifier par votre bénédiction apostolique, et c'est humblement prosternées à vos pieds sacrés que nous vous prions de la répandre sur nous. »

Sa Sainteté répondit que c'était avec une grande satisfaction qu'elle approuvait les excellentes dispositions de ces femmes du peuple de vouloir bien s'appliquer avec zèle à travailler pour le bien de leurs propres âmes et de celles du prochain. Le Saint-Père leur rappela ensuite la maxime de saint François d'Assise : que le bon exemple est une grande prédication qui a une très-grande efficacité. Il les invita donc à apprendre avec le plus grand soin cette manière de prêcher, puis à ajouter les paroles

aux exemples, car les paroles ne seraient certainement pas sans produire d'excellents effets. Il les invita surtout à recommander aux jeunes filles qui ne suivent pas une très-bonne voie d'éviter certaines compagnies dangereuses, de fuir l'oisiveté, de fréquenter les sacrements et de sanctifier assidûment les jours de fêtes tant en assistant à la sainte messe qu'en évitant le travail défendu par les lois de Dieu et de l'Église. Il leur conseilla d'avoir toujours devant les yeux la vanité et la brièveté de la vie, vanité et brièveté parfaitement figurées par la fumée de cette feuille (de tabac) qu'elles préparent par profession. Après leur avoir adressé quelques autres paroles d'encouragement pour persévérer dans leur sainte œuvre, Sa Sainteté leur donna la bénédiction apostolique.

— La plupart de ces femmes étaient des ouvrières de la fabrique des tabacs. Elles sont secondées dans leur zèle par M. le baron Pfiffer. Voici les noms de quelques-unes de ces braves femmes, en général toutes jeunes : Teresa Campitelli, Gabriella Calabresi, Francesca Cerri, Fortunata Capocasa, Rosa Giordani. Cette dernière, les larmes aux yeux, demandait au Saint-Père une bénédiction particulière, disant qu'elle craignait qu'un jour ou l'autre le sol où est située sa maison ne vînt à s'abîmer, parce que les maîtres de l'iniquité venaient d'y ouvrir une maison de péché !

DISCOURS CCCLXII.

Aux élèves du collége Nazaréno : 24 août 1874.

Ces élèves furent reçus dans la salle des Tapisseries. Le jeune Zamperoli récita une poésie au lieu d'une adresse.

Sa Sainteté recommanda à ces jeunes gens une étude de deux genres différents : d'abord l'étude des lettres pour

la culture de l'intelligence, puis celle de la vertu pour la sanctification de l'âme. Elle recommanda surtout la pratique de la patience, mais d'une patience comme celle dont saint Joseph Calasanzio avait donné de si magnifiques exemples. Cette pratique, ajouta le Saint-Père, produira des fruits d'autant meilleurs qu'on en commencera plus tôt l'exercice, selon la parole de l'Esprit-Saint : *Bonum est viro, cum portaverit jugum ab adolescentia sua.* (Thren., III, 27.) Avec la vertu de la patience, continua-t-il, vous tirerez encore plus de profit de vos études, et les bénédictions de Dieu, suivies de la sainte allégresse de l'Esprit divin, vous accompagneront pendant toute votre vie. Leur ayant enfin adressé quelques autres paroles toutes paternelles, il donna sa bénédiction aux élèves, aux maîtres et à leurs familles.

DISCOURS CCCLXIII.

Aux élèves du Séminaire romain : 7 septembre 1874.

C'est avec plaisir, chers enfants, que je reçois ce témoignage de respect et d'amour filial que vous me donnez ce matin, vous qui constituez le Séminaire pontifical dans cette *sainte cité,* comme on l'appelait autrefois.

Il est certain qu'en tout temps le démon a tâché d'assaillir ce siége du catholicisme et cette chaire de vérité. Cependant, aujourd'hui il semble que le prince des ténèbres ait reçu de Dieu la permission de l'attaquer par toutes sortes de moyens et sur tous les points.

L'Église, pendant ces jours-ci, nous donne dans l'*Office*

divin l'histoire de Job, et je trouve dans les temps actuels plusieurs circonstances analogues à l'histoire du patient de Hus. Il est certain que, par d'impénétrables desseins de Dieu, le démon obtint la permission d'exposer à de rudes épreuves cet homme juste, et qu'il s'y acharna avec toute la rage que lui inspirait la sainteté du patient.

D'abord il tua ses fils ; par un ouragan impétueux il renversa ses maisons, et il inspira à des voleurs l'idée de s'emparer de son nombreux bétail et de tous ses biens. Enfin, tourment plus fort que tous les autres, il suggéra à sa femme et à ses amis d'employer à son égard des termes qui n'étaient rien moins que bienveillants.

Aujourd'hui, Dieu a permis au démon de la révolution de tenir la même conduite vis-à-vis des bons et des honnêtes. Le démon a tué les fils de Job ; la révolution arrache les enfants du foyer domestique pour les exposer aux fatigues et aux dangers de la guerre.

Mais tout cela ne suffit point : ces enfants et tous ces jeunes gens sont entourés de piéges, et le démon de la révolution cherche à tuer leurs âmes par les faux principes qu'il leur inspire, par l'immoralité qu'il enseigne et avec l'infernal esprit d'incrédulité par lequel il tente de déraciner de leur âme le don le plus précieux, la foi.

Le démon a renversé les maisons de Job par le souffle de la tempête, et le démon de la révolution rend désertes les maisons claustrales et les modestes demeures des vierges épouses de Jésus-Christ. Le démon a envoyé les Sabéens voler à Job son bétail et tuer ses pasteurs ; le démon de la révolution enlève à l'Église ses possessions et soumet tout le monde à d'énormes charges. Le démon a mis dans la bouche des amis et de la femme de Job des paroles de mépris, et la révolution, après les avoir dépouillées, méprise ses victimes et traite de gent paresseuse,

et pis encore, tous ceux qui se sont consacrés à Dieu dans le sacré ministère.

Or, que doivent faire les ministres de Dieu en présence d'une si triste situation ? Prêcher la pénitence, et insinuer à tous le respect avec Job. Si nous avons reçu de Dieu les biens que nous possédons, pourquoi ne devrions-nous pas recevoir avec résignation les maux et les fléaux ?

Mais c'est par l'exemple que l'on doit prêcher, si l'on veut prêcher avec fruit et vouer la jeunesse à faire provision de piété et de science. Et c'est ce que vous devez faire, vous aussi, dans la lutte actuelle, pendant le temps que vous passez à faire votre noviciat au séminaire. Mais puisqu'il devra s'écouler encore un certain temps avant que vous puissiez être de robustes athlètes aptes à combattre les combats du Seigneur, vous ne serez point de ceux qui prendront part aux luttes présentes. Dieu ne permettra jamais que ces violences contre la justice et contre la religion unique du vrai Dieu traînent en longueur.

Oui, les persécuteurs actuels passeront, et l'Église, du haut de son rocher, les verra, humiliés, marcher vers leur destruction. Avec le calme, ses biens et ses enfants revinrent à Job ; de même la paix et les biens, qui sont inséparables de la paix, reviendront à l'Église, et même plusieurs de ses fils égarés rentreront dans son sein.

Mais parce que l'Église se dit militante, et que la vie de l'homme est un combat, de nouvelles luttes devront venir après la paix, et vous, pour vous trouver aptes à les soutenir, vous devez à présent faire provision d'armes pour combattre ; tel est le premier avis que je vous donne.

Le second vous regarde personnellement, c'est-à-dire l'étude de vous-mêmes. Après l'étude des sciences et de

la théologie, des canons, vous devez étudier attentivement votre âme : *Anima mea in manibus meis semper*. Examinez quel est votre défaut prédominant, pour l'attaquer et le vaincre. Oh ! certainement, dans la vieillesse la plus reculée, vous ressentirez les salutaires effets de ces triomphes remportés dans votre jeunesse sur vos propres défauts.

Dieu vous soutiendra avec l'aide de sa grâce. Qu'il vous bénisse maintenant par la main de son Vicaire, et qu'avec cette bénédiction il répande dans votre âme l'amour de ces deux études : celle des sciences et celle de vous-mêmes. C'est ainsi que vous deviendrez dignes d'évangéliser les peuples avec succès, de vous sanctifier vous-mêmes ; et vous serez de plus l'honneur de votre patrie, qui n'a pas besoin de feuilles qui flétrissent, mais de fruits qui donnent une nourriture spirituelle.

Benedictio, etc.

DISCOURS CCCLXIV.

A une réunion de femmes professant l'Institut des Ursulines : 13 septembre 1874.

Sa Sainteté les reçut en audience dans la salle du Consistoire. Mme la directrice, si fervente et si zélée, donna lecture de cette adresse :

« Ce n'est pas seulement le désir de vénérer notre Père si tendrement aimé et notre Souverain qui nous conduit à vos pieds sacrés; c'est surtout le désir ardent d'obtenir de Votre Sainteté une bénédiction en rapport avec notre état et notre condition. Sous le nom de filles de Marie Immaculée, et sous la protection des saintes Ursule et

Angèle Merici, vous voyez à vos pieds, Très Saint-Père, une réunion de jeunes filles professant l'institut des Ursulines tel qu'il fut primitivement conçu et mis en pratique par les saintes fondatrices. Cet institut fait profession de vivre selon les conseils évangéliques, bien que les personnes qui en font partie ne vivent pas ensemble réunies en communauté. Chacune vit au sein de sa propre famille, mais toutes sont conduites, toutes sont dirigées selon la règle de sainte Angèle Merici, qui tient pour chacune lieu de supérieure. Que la bénédiction que nous implorons nous remplisse donc de l'esprit de notre sainte vocation, surtout en un temps où la profession des conseils évangéliques est si combattue, et lorsque l'on voudrait même la faire disparaître du monde. Mais sous ce rapport, l'impiété ne peut guère assouvir sa rage contre l'institut que le Seigneur a inspiré à sainte Angèle Merici, du moment qu'il n'a rien à perdre, et que les personnes qui en sont membres n'ont point de monastère à abandonner. »

Le Saint-Père répondit en disant qu'il acceptait avec reconnaissance et avec une très-grande satisfaction, tant l'expression de leurs pieux sentiments que le don des chasubles qu'on venait de lui offrir. Il dit qu'il avait en effet grand besoin de chasubles pour satisfaire aux demandes infinies que lui adressaient les curés et les desservants d'Italie pour en avoir, d'autant que s'en trouvant lui-même au dépourvu, il en avait déjà fait ordonner un bon nombre. Exprimant ensuite à ces pieuses femmes combien leur vertueuse profession lui était agréable, il les exhorta à augmenter de plus en plus chaque jour dans la ferveur chrétienne par la pratique des obligations mêmes de leur institut. Il rappela avec douleur que les dominateurs actuels de Rome voulaient chasser les Ursulines de leur sainte retraite et les associer aux sœurs *se poste vive* (*ensevelies toutes vivantes*), chose qui devait être le sujet d'une bien grande amertume pour les unes comme pour les autres; il ajouta qu'il espérait toutefois que le sacrifice, si Dieu le permettait, leur devien-

drait beaucoup moins dur si elles le supportaient en résignation à sa sainte volonté. Enfin Sa Sainteté leur donna à toutes la bénédiction apostolique.

— Ces pieuses femmes offrirent à Sa Sainteté trois belles chasubles qu'elles avaient elles-mêmes confectionnées. La directrice générale de cet institut est Mlle Agnese Cella Querenghi.

DISCOURS CCCLXV.

A la Fédération Pie : 20 septembre 1874.

Les conseils de direction des dix sociétés confédérées se réunissaient dans la salle du Consistoire pour rendre à Sa Sainteté leurs hommages de dévoûment et de fidélité au nom du peuple romain le jour du quatrième anniversaire de la servitude de Rome. Plus de deux cents Messieurs et Dames de la noblesse et du patriciat, ayant à leur tête M. le marquis Cavalletti, sénateur, et M. le marquis Clarelli, doyen de la noblesse romaine, ajoutaient à cette imposante assistance une nouvelle splendeur. Les éminentissimes cardinaux Guidi, Borromeo, Bizzarri, Asquini, Monaco la Valletta, Ferrieri, Consolini, Martinelli et le cardinal de Bonnechose, archevêque de Rouen, se tenaient autour du trône de Sa Sainteté. A un signe du Saint-Père, M. le chevalier Paolo Mencacci, vice-président de la Fédération Pie, commença la lecture de cette adresse :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« C'est le cœur rempli d'amertume, mais aussi plein de confiance et d'espoir, que les membres des conseils de direction des sociétés catholiques de Rome de la Fédération Pie se présentent de nouveau

devant vous, Saint-Père, dans ce jour funeste qui rappellera pour toujours la plus grande faute de notre siècle, la honte la plus humiliante des sauvages civils de cette Europe ingrate. Dans ce jour doublement amer de souvenirs, d'abord par les souffrances de la Vierge immaculée, puis par vos douleurs, ô notre père rempli de tribulation ! nous déposons à vos pieds, aujourd'hui plus que jamais, l'hommage de notre amour et de notre fidélité.

« Les espérances humaines qui soutenaient en partie notre faiblesse étant dissipées, nous voilà entre la terre qui semble retomber dans le chaos et le ciel qui paraît fermé pour nous ; nous voilà entre la désolation et Dieu. Mais nous ne sommes pas seuls, ô Saint-Père ; avec vous et pour vous nous sommes fermes, pleins de confiance et imperturbables.

« Le père des croyants, fort de la promesse de Dieu, était sûr d'avoir des enfants du fils qu'il était sur le point d'immoler ; il espéra contre toute espérance, et Dieu multiplia ses descendants à l'infini.

« Vous aussi, Très Saint-Père, vous espérez contre l'espérance ; et puisque Jésus-Christ a dit que « *les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre l'Église*, » vous êtes certain de son triomphe, pendant que tous les puissants du siècle conspirent ensemble pour l'anéantir. Et vous êtes le nouveau père des croyants affligés, auxquels, au milieu de la tempête qui les agite, l'ange de la consolation ne cesse de répéter : *confidite, ego vici mundum ;* et avec vous nous le vaincrons, Saint-Père, ce monde plein de tristesse. Formés par l'esprit qui nous anime, de même que l'eau s'élève davantage sous le poids de la pression, de même aussi, plus nous serons opprimés par la tribulation, plus nous nous élèverons vers Dieu.

« Depuis quatre ans nous gémissons; depuis quatre ans nous prions. Les impies qui nous ont soumis par le fer et par le feu ne cessent de nous insulter en nous demandant : « Où est votre Dieu ? » et Dieu semble sourd à notre voix, et le ciel paraît être de bronze pour nous.

« Quelques centaines de fidèles ont suffi pour que l'ange du Seigneur descendît dans la prison de Jérusalem et délivrât saint Pierre ; des millions de fidèles prient depuis tant d'années pour vous, et vos entraves ne font au contraire que se resserrer davantage !...

« Est-ce que les enfants de Dieu, oubliant la parole de l'Apôtre de la charité : *nec Ave eis dixeritis*, ne s'approchent pas des enfants des hommes sans rougir de participer à leurs œuvres abominables et à leurs fêtes insultantes ? Est-ce que le peuple de Dieu, fatigué d'attendre Moïse qui reçoit la loi du salut au milieu des foudres et des tempêtes,

se prosterne encore devant le veau d'or et se livre à l'idolâtrie avec les ennemis du Seigneur ?

« Oh ! à Dieu ne plaise ! Mais vous, parlez, Saint-Père, et encouragez-nous. La faiblesse humaine a si grand besoin de lumière dans cette horrible confusion de choses et de principes ! Ah ! Très Saint-Père, que votre parole nous guide, que votre prière nous soutienne, que votre bénédiction nous sauve de la catastrophe dont nous sommes menacés. Que cette bénédiction nous sauve, nous, nos familles, nos sociétés, votre Rome profanée et déshonorée. »

Sa Sainteté répondit :

Ce cercle dont je suis en ce moment entouré est l'élite de tant d'autres qui répandent le doux parfum de leurs œuvres dans notre ville. Je me réjouis avec vous, et je vous remercie des paroles que vous venez de m'adresser ; votre présence seule est aussi pour moi une consolation.

Mais puisque vous m'avez prié de vous dire, moi aussi, quelques mots pour relever votre esprit et le fortifier au milieu de si nombreux sujets de découragement, je tâcherai de seconder votre louable désir.

Deux coïncidences peuvent appeler aujourd'hui notre attention ; l'une, je l'indique, et je passe, parce que la développer m'entraînerait à dire de grosses vérités que l'on ne veut pas entendre ; et il est écrit : *Ubi auditus non est, non effundas sermonem.*

Les fenêtres de mon appartement regardent la campagne, où pendant cette saison on recueille les fruits des arbres et de la vigne. Or, les gardiens des champs, les vignerons, se tiennent sur leurs gardes, parce que les usurpateurs des fruits guettent et rôdent pour faire leur butin. Les vignerons tirent donc des coups de fusil pour les effrayer et les éloigner. Hier soir même, à l'approche

de la nuit, j'entendais de ces coups qui partaient des champs ; mais (voyez l'étrange rencontre !) un peu plus tard, des coups, beaucoup plus nombreux, tirés dans la ville même (1), se confondaient avec les coups tirés dans la campagne ; et tandis que ceux-ci étaient destinés à éloigner les usurpateurs des fruits, ceux-là étaient au contraire destinés à honorer et à fêter les usurpateurs de Rome !

Mais la coïncidence qui intéresse davantage, et qui doit servir à consoler nos âmes, c'est que l'anniversaire du 20 septembre se rencontre cette année avec la commémoration liturgique des douleurs de la mère de Dieu. Or, pendant que l'Église vénère cette femme, grande et accablée de douleurs, nous devons la suivre, l'imiter et ranimer notre force et notre courage d'après l'exemple qu'elle nous donne.

En effet, elle ne dit pas, comme la mère d'Ismaël, qu'elle n'avait pas la force d'assister à la mort de son fils ; mais, femme courageuse, elle gravit le sommet du Golgotha, et au pied de la croix recueille des lèvres de son divin fils ce testament qui conforte, qui enseigne, qui rend l'Homme-Dieu maître de la vérité, même du haut de cette chaire de la croix.

Marie au pied de la croix se tenait donc debout, *stabat ;* elle entendait les blasphêmes des soldats, les railleries des pharisiens, les insultes des prêtres, et elle se tenait debout, *stabat ;* puis le regard tourné vers son divin fils, elle sentait, même dans la plénitude de la douleur, son courage redoubler ; elle demeurait debout, *stabat*. La lance perçait le côté du Sauveur crucifié, et elle contem-

(1) Sa Sainteté veut parler des coups de fusil dont Rome fut étourdie toute la nuit du 20 septembre, et qui étaient destinés à fêter l'anniversaire de la prise de Rome. Les coups de canon *officiels* ne se firent pas entendre ; mais, par un mot d'ordre qui fut bien accueilli, ils furent remplacés par les coups de fusil *officieux* de la *garde nationale*. Finesse de gentilshommes !

plait immobile, non pas comme tant de faibles qui assistaient à cette désolante tragédie comme à un spectacle, mais en femme qui méditait, souffrait et espérait. Cependant, à cette vue, elle se souvint des paroles du vieillard Siméon, qui prédit que l'enfant serait un jour comme un glaive très-aigu qui percerait son cœur maternel.

Stabat, Marie se tint debout et ferme au pied de la croix jusqu'à l'achèvement de la grande catastrophe. Enfin, elle se retira, et lorsque les ténèbres dont Dieu voulut couvrir la terre, pour affirmer en quelque sorte à l'univers le deuil de la nature, furent dissipées, elle descendit du Calvaire, au milieu de l'obscurité naturelle de la nuit, d'un pas ferme, et sans crainte se rendit à sa demeure, où l'on peut croire précisément que son divin fils se présenta à elle la première pour la consoler ; et il est à croire qu'en lui expliquant l'accomplissement du grand mystère, il lui dévoila aussi les triomphes futurs de l'Église dont Marie elle-même devait voir les commencements.

Élevons donc nos regards vers la montagne, et profitons des exemples de force donnés par la Vierge immaculée, qui saura, elle, proportionner l'entreprise à nos propres forces si réduites. Nous aussi, nous sommes témoins affligés de la guerre atroce et des tourments que l'on fait souffrir à l'Église, à cette Église sainte qui est sortie sur le Calvaire du côté ouvert de Jésus-Christ.

C'est le devoir de tous, et plus spécialement des ministres du sanctuaire, d'opposer aux blasphêmes, aux railleries, au mépris des choses saintes et sacrées, le remède de l'instruction qui confond l'erreur en fortifiant les bons, soutenant les faibles et ramenant, s'il est possible, les endurcis.

C'est à nous qu'il appartient, bien chers enfants, d'opposer à tant d'infernales paroles autant d'autres paroles

de louange, de respect et d'amour pour Dieu, pour la Vierge, pour les saints, enfin pour les divins mystères : *ab ortu solis usque ad occasum laudabile nomen Domini.* Que sous les voûtes des temples sacrés résonnent souvent les louanges de Dieu, et puissent les louanges par vous proclamées avec esprit de pénitence apaiser son indignation pour tant de fautes que commettent les hommes. Entre autres prières, répétez celle de l'Église : *Deus qui culpa offenderis, pœnitentia placaris.*

Soyez, vous aussi, fermes et constants ; abandonnez-vous dans les bras de Dieu, et soyez confiants en son aide ; n'assistez point aux fonctions destinées à apaiser Dieu comme à un spectacle : *tanquam ad spectaculum,* ainsi qu'il a été reproché aux spectateurs indifférents sur le Golgotha ; mais assistez-y avec la très-sainte Vierge Marie recueillie dans sa douleur, et avec les mêmes pensées qu'elle sur ce qui passait au Golgotha, et sur les paroles qui sortaient de la bouche de son divin fils, en sorte que l'on pourrait répéter : *Maria autem conservabat omnia verba hæc conferens in corde suo* (Luc., II, 19).

Réfléchissons, nous aussi, et recueillons en même temps le fruit de nos réflexions, qui doit être compris dans ces deux mots : *agere et pati.* Agir contre tous ceux qui appellent le mal ce qui est le bien et le bien ce qui est le mal : c'est là le monstre qui, de nos jours, voudrait tout ramener au chaos ; mais quant à nous, faisons tout ce qui dépend de nous pour repousser, avec l'aide de Dieu, le monstre qui est le *compendium* de tous les vices. Et si, pour le repousser, il est nécessaire d'agir, il faut pareillement nous disposer avec patience à éprouver les effets de ses vengeances empoisonnées : *agere et pati.*

Les blasphêmes, les insultes, les dérisions ne doivent point nous ébranler ; nous devons rester fermes et constants à notre place au pied de la croix. Marie, après avoir

assisté au grand sacrifice, descendit de la montagne et retourna dans sa retraite, marchant d'un pied sûr au milieu des ténèbres épaisses de la nuit, semblables à celles qui couvrirent miraculeusement la terre. Et nous, parmi les ténèbres produites par les erreurs, les faux principes, l'esprit d'immoralité, nous devons poser le pied sur un terrain ferme, pour nous retirer dans le silence de nos cœurs. Il est à croire que Marie, seule, abandonnée, fut à la fin consolée, comme je l'ai déjà dit, par la vue de son bien-aimé. Nous aussi, nous n'avons pas d'autre défense que cette croix. (*Le Saint-Père montrait sa croix pastorale.*) Ceux qui pourraient nous aider sont ou accablés, ou ennemis, ou indifférents. C'est pourquoi tournons-nous vers Celui qui, par sa mort, a effacé de nos fronts notre condamnation. C'est lui qui consola sa très-sainte mère dans la douleur et l'abandon où elle se trouvait. Et pourquoi ne pourra-t-il pas consoler aussi son Vicaire, bien qu'indigne, et tous ces nombreux fidèles qui sont avec lui ? Ah ! oui, tous unis ensemble au pied de la croix, prions-le avec Marie de nous consoler. Qu'il purifie aussi son Église de certaines taches qui ne sont point les siennes, mais qui sont de tels et tels, qui appartiennent à cette Église !

Mais qu'ils sachent, les ennemis de l'Église qui, pleins de confiance, sont dans l'enthousiasme de tout ce qui arrive, et qui comptent sur certains événements (prochains ou lointains, Dieu seul le sait), qu'ils sachent bien que les pharisiens aussi et leurs amis étaient dans l'enthousiasme pour la mort du Rédempteur, comme s'ils avaient obtenu un triomphe ; ils ne s'apercevaient pas que cette mort était l'origine de leur défaite complète. En attendant, exerçons-nous à la patience, et écoutons la voix de Dieu qui nous dit par la bouche du prophète : *Potum dabis nobis in lacrymis in mensura.* (Psal. XXIX, 6.) Prions

Dieu avec confiance, espérant que la mesure est à son comble, et que l'amer breuvage sera bientôt épuisé.

Mais comme en tout nous devons soumettre notre volonté à la volonté divine, après l'avoir prié de nous délivrer des maux présents, supplions-le de nous délivrer des maux futurs par l'intercession de celle qui fut saluée pleine de grâce par l'angélique messager de Dieu.

Oh ! oui, Vierge bienheureuse, je vous prie pour moi, pour tous ceux qui sont ici présents et pour tous ceux qui sont unis avec moi, de nous assister en ce moment, afin de nous maintenir fermes et solides dans nos résolutions. Nous vous prions de nous assister à la fin de nos derniers jours, et lorsque nos lèvres froides et tremblantes prononceront d'une voix languissante votre nom, vous, avec votre époux si chaste, recueillez ces âmes qui ne désirent rien autre chose que louer et bénir Dieu dans tous les siècles.

Quando corpus morietur,
Fac ut animæ donetur
Paradisi gloria ! Amen.

Benedictio, etc.

— Après son discours, le Saint-Père descendit de son trône et parcourut l'assistance divisée en une double rangée, admettant chacun au baisement de la main. Parlant de cet admirable discours, le savant cardinal de Bonnechose disait : « Par son magnifique discours, le Saint-Père a voulu nous encourager et nous instruire : nous encourager par le souvenir des douleurs de la très-sainte Vierge, nous instruire par les leçons pratiques qu'il nous a données. »

DISCOURS CCCLXVI.

Aux élèves du collége de Mondragon : 24 septembre 1874.

Cette députation ne se composait que d'une division des élèves moyens, ayant à leur tête le Rév. P. Ponza di San Martino, recteur du collége, et étant accompagnés des RR. PP. Macchi, Turchi, etc. Ils furent reçus en audience dans la salle dite de la Chapelle. Le jeune Edoardo des marquis Rappini, prenant la parole au nom de tous, s'exprima en ces termes :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Cet esprit de prédilection pour le jeune âge que Jésus-Christ communiqua à Pierre en lui confiant les clés mystiques du royaume des cieux a également été répandu avec abondance dans le cœur de Votre Sainteté, lorsque vous avez été choisi pour devenir le Vicaire de l'Homme-Dieu et le successeur de Pierre. Et si à chaque instant vous donnez aux jeunes gens et à chacun en particulier des preuves d'une si grande affection, vous en avez, en tout temps, donné de plus splendides encore à ces institutions où les jeunes cœurs sont formés, en communauté, à l'esprit de la religion, et les esprits à la science et aux beaux-arts. Parmi les pensionnats que vous affectionnez tout particulièrement, celui de Tusculum, dont vous voyez une partie recueillie à vos pieds aujourd'hui, ne doit point être rangé au nombre des derniers. De votre prison (trop indigne, hélas ! et d'une longueur trop pénible !) souvent vous vous êtes souvenu, Très Saint-Père, de nous fortifier par votre paternelle bénédiction, et vous avez même pensé à nous récréer par des cadeaux au goût suave et portant l'empreinte du souverain donateur ; et aujourd'hui vous avez voulu nous soulager par le sourire de cet auguste visage qui sait relever le courage de quiconque y fixe son regard. Saisis et confus pour des marques si tendres d'un amour paternel, et pleins de reconnaissance pour des bienfaits si chers à nos cœurs, nous renouvelons aujourd'hui en votre auguste présence les sentiments de notre dévotion la plus sincère et de notre plus vive gratitude. Et vous, Très Saint-Père, ah ! bénissez-nous, et que votre bénédiction nous conserve toujours dans les sentiments de l'amour

filial que nous avons pour vous, afin que nous vous rendions toujours le tribut respectueux de notre cœur ; qu'elle nous conserve toujours enfants compatissants afin que nous sachions vous offrir le tribut de la pitié ; enfants généreux, pour que nous puissions imiter votre intrépidité et votre constance en repoussant les efforts d'ennemis qui tenteront en vain d'arracher de notre cœur ce sentiment de dévotion catholique qui nous tient toujours unis à cet auguste Siége dont dérivent le salut et la victoire. »

Le Saint-Père répondit :

Je vous remercie, chers enfants, de ces sentiments d'amour que vous m'avez exprimés, et je me réjouis de ce que la douceur des confitures que je vous ai envoyées ait contribué à rendre votre affection plus vive encore. Maintenant, ce que je vous recommande, c'est de vous montrer toujours dociles et obéissants envers vos maîtres chargés de votre direction, et d'étudier avec soin sous une si bonne et si sage discipline. Commencez, dès maintenant que vous êtes jeunes, une étude très-difficile et très-importante, l'étude de vous-mêmes, pour tâcher de découvrir quelle est votre petite passion dominante, quel est votre défaut principal, afin de les combattre. Cherchez et trouvez ; le soir surtout, lorsque vous faites votre examen de conscience : *Scrutamini Jerusalem in lucernis.* (Ex Soph., I, 12), pénétrez, avec le regard de la réflexion, jusque dans les secrets les plus intimes de votre cœur, et vous y découvrirez quelque chose à corriger. Ce ne seront pas des choses graves, mais ce sera toujours quelque chose ; et commencez dès maintenant à faire la guerre à vos inclinations qui ne seraient pas bonnes. Dans ce but, recevez la bénédiction apostolique ; faites-en part à tout le collége et à toutes vos familles. Que Dieu vous accompagne.

Benedictio, etc.

DISCOURS CCCLXVII.

Aux élèves du collége Maronite, à Rome : 24 septembre 1874.

Les élèves de ce collége furent reçus en audience dans la salle dite des Tapisseries. M. le supérieur donna, aux pieds de Sa Sainteté, lecture d'une adresse, et l'un des élèves récita une poésie en langue arabe.

Sa Sainteté répondit :

Je vous donne bien volontiers la bénédiction, et je l'accompagne d'un souvenir de quelques mots. Vous appartenez à une nation qui s'est toujours maintenue fidèle au Saint-Siége et qui a constamment suivi la lumière de ces saints et divins enseignements. Mais en Orient il y a une certaine partie qui n'a que trop besoin d'être éclairée. Là où le soleil se lève, il y a des esprits tellement sombres, ténébreux et obscurs, qu'on pourrait les comparer à un manteau de cheminée. De pareilles gens ne font qu'augmenter de plus en plus chaque jour les amertumes de notre cœur. Quant à vous qui, je le répète, avez toujours montré de l'affection envers le Saint-Siége, et qui connaissez les besoins de ceux dont je parle, mieux que personne vous pouvez et vous devez prier le Seigneur et lui dire : *Illuminare his, qui in tenebris et in umbra mortis sedent,* afin qu'ils reviennent au cœur de la véritable croyance, à la source de la saine doctrine. J'ai toujours présente à la mémoire cette parole de Jésus-Christ, qui nous dit qu'on se réjouit plus dans le ciel pour un pécheur qui fait penitence que pour quatre-vingt-dix-

justes qui n'en ont pas besoin. (Luc., xv, 7.) En attendant, recevez la bénédiction, et que le Seigneur exauce en tout vos prières. Soyez donc bénis, vous, votre communauté et toutes vos familles.

Benedictio, etc.

DISCOURS CCCLXVIII.

A la jeunesse romaine : 2 octobre 1874.

Cette élite de la jeunesse romaine fut reçue en audience dans la salle du Consistoire. M. le professeur Filippo Tolli exprima les sentiments de l'assistance en donnant lecture de cette adresse :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Vous voyez aujourd'hui prosternée au pied de votre auguste trône la jeunesse romaine qui, se rappelant toutes vos souffrances, cherche à vous consoler au jour de la douleur. Oui, Très Saint-Père, ce jour est un véritable jour de douleur. Il rappelle cet inique plébiscite au moyen duquel on a prétendu mesquinement vous enlever comme de droit le pouvoir dont on vous avait déjà dépouillé par la force, ce pouvoir que l'on disait être une usurpation faite à la puissance royale, que l'on disait avoir été obtenu par les fraudes des Papes ; et en cela vos enfants rebelles montrent qu'ils ignorent que vous possédez le plus sacré des droits et qu'aucune puissance humaine ne pouvait légalement vous en dépouiller.

« En effet, personne n'a le pouvoir de renverser un royaume que des Pontifes sans armes, sans intérêts ni de famille ni dynastiques, sans préjugés de nationalité, se sont transmis de l'un à l'autre pendant plus de mille ans, bien qu'ils eussent tous une origine, une patrie et des mœurs différentes.

« Pour s'emparer d'un pouvoir, il faut que ce pouvoir existe ; mais où était-il lorsque les Papes le reçurent ?... Est-ce qu'il se trou-

vait dans des rois devenus le jouet de barons orgueilleux?... Est-ce qu'il était dans des seigneurs féodaux qui se trouvaient en luttes continuelles entre eux et avec les rois?... Pouvait-il être dans un peuple qui n'était formé que de troupes d'esclaves tendant la main vers le Pontife pour lui demander du secours? Rien de tout cela. Les Papes n'enlevèrent ce pouvoir à personne, ils le créèrent ; ils ne le prirent à aucun autre souverain, mais ils le relevèrent de la fange où ses excès l'avaient jeté. C'est ainsi que Pépin et Charlemagne, soutenus par les sympathies nationales, et interprétant le vœu public des Italiens en faveur des Papes, en donnèrent à ceux-ci la suprématie après l'avoir enlevé aux barbares.

« Telle est l'origine de cette souveraineté temporelle des Papes tant combattue, et qui, si elle n'est pas l'Évangile, ne lui répugne cependant pas ; et si la foi ne dit pas que le pouvoir temporel soit indispensable au pouvoir spirituel, elle détermine cependant celui-ci de manière à ce qu'il ne peut être exercé que par un chef qui ne soit pas sujet à un autre roi. La question implique de choisir entre l'esprit de l'Église et l'esprit de la révolution.

« Et la révolution qui désormais est arrivée à l'apogée de sa grandeur, la révolution devenue un véritable géant parce qu'elle est soutenue par les souverains eux-mêmes, tout en feignant d'avoir pitié de vos cheveux blancs, la révolution arrachait à votre couronne la pierre précieuse du pouvoir temporel, disant que les occupations graves du pouvoir spirituel ne permettraient pas au Pontife de le soutenir. Mais le croira qui voudra. Quant à nous, jeunes gens, qui sommes vos enfants, nous qui avons appris l'histoire impartiale, nous qui avons sous les yeux les exemples si puissants que vous nous donnez, nous reconnaissons en vous le roi le plus expert, et dans la personne du pontife nous vénérons non seulement le Vicaire de Jésus-Christ, le dépositaire des vérités éternelles, mais surtout le tuteur universel, le frein opposé aux potentats arrogants, l'oracle enfin de la justice.

« Agréez, Saint-Père, les sentiments sincères qui vous sont exprimés par nos lèvres, et daignez répandre sur nous tous prosternés ici à vos pieds cette bénédiction apostolique qui a toujours été d'un si grand soulagement pour tous ceux qui la reçoivent, et qui sera d'un plus grand avantage encore pour la jeunesse, point de mire contre lequel les satellites de la révolution déchargent surtout leurs coups avec le plus de fureur. »

Le Saint-Père répondit en confirmant la nécessité du pouvoir temporel des Papes pour l'exercice libre et indépendant du pouvoir spirituel, en raison des conditions de la société humaine et de la volonté divine, qui n'a pas voulu garantir autrement la liberté du Chef de l'Église. Il parla ensuite de la guerre continuelle que l'Église doit soutenir dans le monde ; il dit que cette guerre, vu les communications faciles dont la société moderne dispose aujourd'hui, est devenue désormais universelle, car il n'y a pas une partie du monde où elle ne se montre dans toute sa fureur, dans toute son obstination.

Le Saint-Père caractérisa ensuite les ennemis de l'Église, les comparant aux trois degrés d'obscurité qui accompagnent la tempête : noir, plus noir, très-noir ; ennemis cachés, mais actifs ; ennemis circonspects et modérés, mais qui détruisent tout lentement ; ennemis furieux enfin, qui seraient capables de tout renverser en un clin d'œil. En résumé, ils n'ont tous qu'un seul but : la destruction de l'Église. Il encouragea donc son auditoire à combattre ces ennemis de l'Église, et leur proposa l'exemple de l'aveugle-né, à qui Jésus-Christ rendit la vue ; il ne craignait pas de confesser la puissance, la vertu et la divinité de l'Homme-Dieu en face des pharisiens, ses ennemis, qui niaient le miracle. De nos jours aussi, ajouta-t-il, on feint de ne pas croire aux miracles, à ceux surtout qui se voient en France. Mais ce sont de vains efforts, auxquels il faut opposer la confession franche de notre foi, etc.

— Parmi les nombreux personnages de distinction qui se trouvaient présents à cette audience, il y avait M. E. le Camus, excellent catholique de Paris, venu à Rome avec les célèbres députés de l'Assemblée nationale, MM. Chesnelong (que nous avons été heureux de revoir nous-même), Ernoul et Caron. Ces quatre Messieurs avaient déjà été reçus en audience privée le soir du 29 septembre précédent, et comblés de faveurs et de marques de bienveillance de la part du Saint-Père.

DISCOURS CCCLXIX.

Au cercle des saintes Mélanie et Catherine de Sienne, formé des femmes du peuple : 11 octobre 1874.

Cette audience fut présentée à Sa Sainteté dans la salle du Consistoire par M. le marquis Girolamo Cavalletti, comme président général de la Société promotrice des bonnes œuvres. *Les Éminentissimes cardinaux Ferrieri, Franchi et Martinelli ; Sa Grandeur Mgr Nouvel, évêque de Quimper; le T.-R. Père abbé du monastère de la* Pierre-qui-Vire, *et plusieurs autres évêques et prélats assistaient à cette audience. La vice-présidente du Cercle, Mlle Maria Zampi, donna lecture de cette adresse :*

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Ce petit groupe de femmes qui s'inclinent humblement devant Votre Sainteté est le cercle populaire dit le cercle de Sainte-Mélanie et Sainte-Catherine de Sienne.

« La partie la moins nombreuse en forme le conseil directif ; l'autre n'est qu'une représentation du corps qui, se composant de la classe ouvrière des paroisses de Saint-Laurent-in-Damaso, Saint-Charles-à-Catinari, Sainte-Marie-in-Monticelli, Sainte-Catherine-della-Rota et Saint-Thomas-in-Parione, comprend plusieurs centaines d'associées. Son but est de conserver dans la foi, dans la bonne morale, dans l'obéissance à ce Siége de vérité les mères et les filles du peuple, de ce peuple qui vous appartient, et que la révolution moderne tente de vous ravir par des promesses fausses et trompeuses ; cette révolution, semblable à un torrent qui, ayant rompu ses digues, porte ses ravages dans la vallée, entoure la bergerie et l'inonde.

« Les saintes retraites annuelles, l'instruction sur le catéchisme, l'enseignement gratuit, une surveillance charitable, les secours qui se distribuent en temps opportun pour éviter le mal, les récréations honnêtes elles-mêmes, spécialement dans les jours où le monde présente une liqueur mortelle dans des coupes renfermant du miel en apparence,

tout cela a été institué afin de sauver le peuple du danger qui l'entoure de toute part. Mais ce qui y contribue le plus surtout, c'est la fidèle escorte de ces deux saintes qui, semblables à deux étoiles brillantes, nous sourient gracieusement du haut du ciel.

« Cette semence de vertus qui se répand avec larmes au milieu de cette Rome, en partie réduite à l'état sauvage, si elle a pu produire quelque fruit, nous vous l'offrons aujourd'hui, Très Saint-Père, et nous souhaitons que votre bénédiction le multiplie encore.

« Au milieu de cette triste nuit, votre peuple vous cherche plongé dans la tristesse, de même qu'un jour les multitudes cherchaient leur divin Maître. Mais, hélas ! au lieu de vous rencontrer par les rues de Rome, votre peuple ne rencontre que vos propres ennemis. Quand donc la douce aurore fera-t-elle briller à nos yeux le jour tant désiré ? Oh ! nous le hâterons par nos vœux ; et qu'il nous est dur de voir qu'il se fasse trop attendre !

« Toutefois, en vous voyant maintenant et en entendant votre puissante parole, nous sentons que nos cœurs sont soulagés ! Oh ! qu'ils sont heureux les moments que nous passons auprès de vous ! Qu'il est triste de quitter cette montagne de paix, si au penchant de la montagne on regarde l'idolâtrie stupide de la raison et du plaisir ! Mais la lumière de la foi qui part de vous, Très Saint-Père, et qui rejaillit sur vos fidèles enfants, est cette lumière qui jette la stupeur et la confusion jusque dans les profondeurs de l'enfer. Ils veulent nous tourner en dérision, mais nous savons les vaincre.

« Acceptez, Très Saint-Père, l'humble hommage de notre affection. Il est trop petit, et c'est votre bonté toute seule qui nous permet de vous l'offrir. C'est un trousseau complet pour le prêtre qui offre le saint sacrifice, et il servira pour une église pauvre.

« Bénissez nos familles, Saint-Père, et fortifiez notre faiblesse. »

Sa Sainteté répondit :

Je me félicite, bien chères filles, non seulement de vous voir si nombreuses autour de moi, mais aussi et surtout d'avoir appris, par votre adresse, que vous vous consacrez entièrement à la pratique des œuvres de miséricorde. Continuez votre noble carrière avec foi et charité, et soyez sûres qu'au grand jour que Dieu a destiné pour prononcer son

jugement sur l'immense famille humaine, vous serez placées à la droite.

Les circonstances vraiment extraordinaires au milieu desquelles nous vivons nous obligent à nous armer d'une grande patience envers les personnes véritablement importunes qui, dans les tristes temps actuels, nous assaillent plus que jamais, afin que nous puissions tirer profit des tribulations présentes et acquérir de grands mérites aux yeux de Dieu. C'est ainsi que nous attirerons, même sans le vouloir, les malédictions du ciel sur ceux qui sont la cause de tant de tribulations.

Une autre œuvre de miséricorde à faire, c'est de reprendre ceux qui ne savent pas obeir et de recommander surtout aux enfants l'obéissance envers leurs parents ; et pour mieux atteindre votre but, donnez-leur vous-mêmes l'exemple. Cet exemple que vous devrez donner aux autres, tout en étant pour vous un motif de sérieuses et utiles méditations, profitera également aux désobéissants et confondra leur orgueil.

Nous lisions ce matin, dans l'évangile de la fête du jour, que Jésus adolescent, s'étant dérobé aux regards de sa très-sainte mère et de saint Joseph (et cela pour obéir à son Père éternel), était l'objet des recherches pleines d'anxiété de Marie et de Joseph qui finirent enfin, à leur plus grande joie, par le trouver dans le temple. Jésus ayant alors serré la main à sa mère affligée, s'en retourna avec elle et saint Joseph à Nazareth : *Et erat subditus illis.*

Réfléchissez sur ces paroles de l'Évangile, et vous serez saisies d'étonnement en voyant comment Celui qui commande à tous les chœurs des anges : *et facit angelos suos spiritus*, s'humilie jusqu'à obéir à sa créature. Vous pourrez ensuite mieux apprécier l'orgueil humain qui empêche un homme misérable d'obéir à ses propres parents

et à ces supérieurs que Dieu a établis comme tels sur cette terre.

Après cette considération, vous sentirez augmenter en vous la vertu de l'humilité, vertu qui consiste à accepter les humiliations qui se présentent chaque jour, et qui, acceptées avec résignation, vous enrichiront d'une vertu qui est le fondement de toutes les autres.

Mais puisque nous avons parlé des œuvres de miséricorde, il y en a une autre aussi qui doit être mise en pratique : c'est celle qui consiste à prier pour ceux qui vivent comme des pèlerins sur cette terre, et pour ceux qui satisfont à la coulpe du péché dans l'Église souffrante.

Et maintenant, retenez bien une autre prière que je vous invite à faire. Tout le monde sait que d'ici à quelques jours ceux que l'on appelle *électeurs* devront s'occuper du choix à faire des députés destinés à siéger dans une grande assemblée. Et puisque, de plusieurs villes d'Italie, on m'a écrit pour me demander s'il était permis de faire partie de cette réunion, tout en vous conseillant à vous de prier, je réponds à la demande qui m'a été faite en ne faisant que deux observations.

Et d'abord je dis que le choix n'est pas libre, parce que les passions politiques opposent trop d'obstacles, et des obstacles trop durement imposés.

Mais alors même que les élections fussent libres, resterait à surmonter un obstacle plus puissant encore : ce serait le serment que chaque député est obligé de prêter sans restriction aucune. Ce serment, et notez bien ceci, ce serment devrait se prêter à Rome ; ici, dans la capitale du catholicisme ; ici, sous les yeux du Vicaire de Jésus-Christ. Et par ce serment on devrait jurer d'observer, de défendre et de maintenir les lois de l'État, c'est-à-dire qu'on doit jurer de sanctionner la spoliation de l'Église, les sacriléges déjà commis, l'enseignement anticatholique, tout ce

qui se fait maintenant et tout ce qui se fera à l'avenir. Et tout cela au mépris des vieilles et des nouvelles censures; et tout cela envers et contre les promesses solennelles qui ont été faites publiquement et répétées par des hommes du soi-disant *mouvement* (le pire des *mouvements!*), lesquels hommes ne peuvent mériter l'appui des hommes d'honneur, et beaucoup moins des hommes de conscience. D'où je conclus qu'il n'est pas permis d'aller siéger dans cette assemblée.

Quant à vous, bien chères filles, priez afin que Dieu éclaire ceux qui sont dévoyés, afin qu'il encourage ceux qui sont opprimés et qu'il ouvre les yeux à ceux qui ne font que chanceler ou qui, par un excès de faiblesse, voudraient pouvoir faire alliance avec Bélial sans abandonner Jésus-Christ. Priez tout particulièrement pour ceux-ci; ils méritent qu'on ait pour eux une certaine compassion.

Et maintenant préparez-vous à recevoir la bénédiction apostolique. Qu'elle vous donne la force de continuer à faire le bien et de vivre dans la grâce du Seigneur, afin que vous puissiez un jour le bénir pendant toute l'éternité.

Benedictio, etc.

— Font partie du *conseil de direction* MMmes : la marquise Maria Durazzo Cavalletti, la baronne Luigi Capelletti, la comtesse Carlotta de Witten Macchi (très-digne fille du comte Oreste), la comtesse Gnoli Gualandi, etc. La secrétaire est Mme Céleste Marcucci ; la trésorière, Annunziata Quarti; l'assistant ecclésiastique, le zélé et savant chanoine D. Augusto Guidi.

DISCOURS CCCLXX.

A l'association dite de Saint-Joseph: 20 octobre 1874.

Mgr Stonor, chanoine de Saint-Jean-de-Latran et camérier secret surnuméraire de Sa Sainteté, présenta cette chère association au Saint-Père dans la salle dite des Tapisseries. Tous les enfants de l'association étaient vêtus en soutanes blanches avec pèlerines de même couleur; ils avaient à la ceinture un cordon bleu, et un autre de même couleur à leurs chapeaux blancs aux bords abattus. M. Enea Colazza, curé de Saint-Jacques-in-Augusta, dans l'église de qui se réunit l'association, donna lecture de cette adresse :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Lorsque Votre Sainteté daigna bénir le nouvel Institut de l'Association de Saint-Joseph, qui prenait naissance il y a deux ans dans la paroisse de Saint-Jacques-in-Augusta, d'après le rescrit de Son Em. le cardinal vicaire, et sous la présidence de Son Ex. Mgr Edmond Stonor, primicier, le nombre de ses membres s'est de beaucoup augmenté, et les fins nombreuses qu'il s'était proposé d'atteindre se sont admirablement réalisées.

« En effet, on commença d'abord par obtenir de ces enfants vêtus de soutanes blanches que le saint viatique fût porté aux malades avec plus de dévotion et d'une manière plus convenable; que les communions appelées communions en blanc fussent accompagnées dans notre paroisse et dans les autres avec plus de magnificence et de splendeur; que les cérémonies religieuses, dans les principales églises de Rome, fussent assistées de manière à ne point faire remarquer le manque des religieux sacrilégement supprimés, et la disette des clercs occasionnée par la levée. De plus, ils ont assisté aux messes chantées, aux cérémonies des Quarante-Heures, aux bénédictions qui sont ordinairement données par des évêques dans les *triduum* et aux fêtes solennelles, non moins qu'aux cérémonies faites par les évêques et à leurs consécrations solennelles. Et puis, dans l'espace de ces deux années, ils ont

accompagné cent cinquante-neuf convois de petits enfants ; enfin tous les mercredis de chaque semaine ils ont élevé et ils élèvent devant l'autel de leur patron, déclaré par Votre Sainteté protecteur universel de l'Eglise, des supplications vers Dieu pour la conversion des pécheurs les plus endurcis ; et ces prières ont déjà été suivies de plusieurs belles conversions, surtout à l'heure de la mort.

« Mais tout en prenant part à ces différentes œuvres de piété, ces enfants n'ont nullement négligé leur propre instruction. Bien plus, on a pu vérifier que celui qui a fait le plus de progrès dans ses études a été précisément celui qui a été le plus exact aux exercices de l'association.

« Nous devons donc un acte de reconnaissance envers Votre Sainteté de ce que, par sa bénédiction et par les secours qu'elle a bien voulu prêter spécialement pour l'ouverture des écoles catholiques de la rue des Grecs (auxquelles appartiennent en grande partie ceux qui sont ici présents), elle a pu donner la vie à cette nouvelle institution. Mais afin que cette association demeure toujours fidèle à sa règle et puisse faire chaque jour de nouveaux progrès dans les œuvres qu'elle s'est proposé d'accomplir, elle demande encore une fois votre bénédiction apostolique, tout en adressant à son patron saint Joseph de ferventes prières, afin que, par son intercession, il abrége les jours de votre tribulation, et hâte ceux du triomphe complet après lequel nous soupirons. »

Sa Sainteté répondit :

C'est de tout cœur que je vous bénis, vous et les belles œuvres de piété auxquelles vous vous êtes consacrés. C'est certainement un acte noble que celui d'accompagner à leur sépulture les jeunes enfants morts, et de les ranger au nombre de vos associés ; mais un autre office beaucoup plus noble encore, c'est celui d'accompagner le très-saint sacrement dans les maisons où sont tant de pauvres âmes qui, devant partir de ce monde qui les abandonne, s'attendent à recevoir le plus grand secours qu'elles puissent espérer pendant leur périlleux voyage, c'est-à-dire Jésus-Christ dans le saint-sacrement. Si vous accomplissez ces œuvres de piété avec cet esprit qui vient d'un sentiment

profond de religion, vous acquerrez de grands mérites auprès de Dieu. Lorsque vous accompagnez les petits enfants à la sépulture, faites-le avec recueillement, et récitez les prières avec une grande ferveur, afin que la divine miséricorde diminue la dette de ces pauvres âmes. Mais votre recueillement doit être plus grand encore lorsque vous accompagnez le très-saint sacrement. Ranimez alors votre foi ; et, soit que vous priiez, soit que vous chantiez, élevez vos esprits et vos cœurs jusqu'au trône de la divine Majesté, cherchant à imiter la ferveur du saint prophète David qui, lorsqu'il accompagnait l'arche, élevait les cantiques les plus fervents de louange et d'amour vers le Seigneur. Si vous agissez de la sorte, votre ange gardien fera pour vous ce que l'ange saint Raphaël fit pour Tobie. Tobie, élevé dès son enfance dans des sentiments de piété, se trouvait assujetti à l'état d'esclavage avec tout le peuple hébreu. Pendant tout ce temps de servitude il se maintint fidèle à son Dieu, s'occupant à aller consoler ceux qui étaient dans le besoin, ensevelissant les morts avec une très-grande charité, et versant beaucoup de larmes devant le Seigneur lorsqu'il le priait d'apaiser sa divine justice. L'archange lui manifesta enfin qu'en récompense de sa foi, de sa charité et de sa ferveur, il présentait ses prières au Seigneur, qui les exauçait lorsque Tobie priait : *Quando orabas cum lacrymis, et sepeliebas mortuos.... ego obtuli orationem tuam Domino* (Tob., XII, 12). Enflammez votre cœur du même esprit, de la même ferveur, et vos prières monteront vers le Seigneur par les mains de vos anges gardiens. En attendant, je vous bénis, afin que le Seigneur daigne vous accorder toutes les grâces dont vous aurez besoin pour faire tout ce que je vous ai recommandé. Je bénis vos écoles, vos familles, vos directeurs ; enfin je vous bénis tous.

Benedictio, etc.

— Le jeune Adolphe Silenzi, président de l'association, récita la poésie suivante, qui est une traduction du psaume XIX :

Nei giorni funesti di cruda bufera
Ascolti l'accesa tua mesta preghiera,
Protegga il tuo capo, commosso il Signor.

Veloce a tuo schermo l'aiuto discenda
Dall'alta Sionne celeste, e difenda
Il dritto del regio tuo Serto e l'onor.

Rammenti l'Altissimo, che vittima sei
Renduto ludibrio degli empi e de' rei,
E un nembo di grazie diffonda su te.

Ti terga le lagrime copiose dal ciglio,
Le brame assecondi del core e il consiglio
Ei fido avvalori di salda mercè.

In santo tripudio la chiesa di Dio,
Che anela salvezza dal figlio di Dio,
Un inno al tuo nome possente sciorrà.

O Padre, i tuoi voti compisca l'Eterno,
Si sappia che ei salva dall' unghie d'averno
Il tempio, il suo Cristo, la santa città.

O Padre, dal Soglio del fulgido empiro,
Udrà del tuo cuore la prece e il sospiro
Stendendo la destra possente su te.

Costoro ne' cocchi e destrieri, ma Pio
Ripone nel braccio del forte suo Dio
Più viva la speme, più salda la fe'.

La greggia, la Sposa di Cristo più volte
Risorse, mirando le schiere travolte
Dei vinti nemici giacere al suo piè.

Signor t'invochiamo : dal divo tuo trono
Ci ascolta : Deh presto ritorni Pio Nono
Sul soglio di Piero, Pontefice-Re.

DISCOURS CCCLXXI.

Aux Enfants-de-Marie de la paroisse de S. Angelo in Pescheria : 21 octobre 1874.

Le cercle dit de la Via Crucis *de la même paroisse, et l'Institut de Saint-Vincent-de-Paul, dont le secrétaire est M. l'abbé Giuseppe S. Paolesi, s'étaient unis, pour cette audience, à la Congrégation des* Enfants-de-Marie. *Toute l'assistance fut présentée à Sa Sainteté par M. le curé Raffaele Fortuna et par M. l'abbé Giovanni Arceri, directeur spirituel des* Enfants-de-Marie. *Mlle Carlotta Bocalari prit la parole au nom de toute l'assemblée en lisant cette adresse :*

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Souvent, pendant le cours de l'année, vous voyez se presser autour de cette chaire de saint Pierre, lequel vous représentez, de pieuses troupes de notre sexe. Ce fait, inouï dans les temps passés, semble vouloir se signaler comme le commencement d'un apostolat qui vient s'inspirer ici auprès de son maître, auprès de son père.

« L'esprit de la société moderne n'agit que sous l'influence d'un orgueil inique. Pour confondre cet orgueil des savants et vaincre les puissants du siècle, la divine Providence leur oppose de faibles créatures : une troupe de jeunes filles et de matrones à l'aspect doux et paisible, et qui, se trouvant au milieu de tous les rangs de la société, contribuent par leurs exhortations, leurs exemples et leurs œuvres de tout genre, à opposer une digue à toutes sortes d'erreurs.

« Tout cela, ne serait-ce point une manifestation claire, évidente d'un mouvement ascendant du catholicisme, sans ostentation de science, sans démonstration de paroles pompeuses ; d'un mouvement humble, mais en revanche robuste et victorieux, comme aux premiers jours du christianisme ? Nous n'en pouvons douter.

« Eh bien, de même que dans ces temps-là, l'étincelle qui régénérait à la grâce sortait des couloirs des catacombes comme d'une prison, et

N. D. de Grâces
Bibliothèque
O. M. I.

brillait de tout son éclat en se détachant du Vicaire de Jésus-Christ qui se tenait là caché et dérobé aux recherches de l'impiété du paganisme; de même aussi ce même mouvement ascendant, qui se manifeste jusque parmi le sexe faible, vient aujourd'hui ici, entre ces murs réduits à l'état d'un lieu d'exil, et où l'œil de l'impie ne peut pénétrer, afin de puiser ses inspirations dans votre regard, dans votre parole, dans votre exemple et dans votre bénédiction.

« Ah! Très Saint-Père, étendez donc vos mains sur nous qui sommes si faibles ; sur nous qui sommes réunies sous le beau titre de Filles-de-Marie, c'est-à-dire filles de celle dont l'étendard est cette Vierge immaculée qu'en vertu de votre magister suprême vous avez fait briller aux yeux de l'univers comme un astre au sein de la tempête. Et puis, fortifiez-nous par votre bénédiction. Cette bénédiction nous rendra plus énergiques en nous communiquant un nouveau courage pour persévérer dans nos obligations; elle fera que notre exemple soit efficace, et couronnera notre œuvre d'un glorieux triomphe. »

Le Saint-Père répondit :

Je vous accorde de tout cœur la bénédiction que vous demandez.

Parmi les cercles qui sont ici présents se trouve aussi celui de la *Via Crucis* (*Chemin de la Croix*). Cette sainte pratique du chemin de la croix, si en usage dans toute l'Église, nous rappelle la passion de Jésus-Christ dans tous ses détails ; aussi, non seulement elle nous donne le courage d'affronter les contrariétés de la vie, mais elle nous inspire encore beaucoup d'autres vertus, au nombre desquelles il faut surtout ranger la patience. Dans les temps difficiles où nous vivons, cette vertu est une des plus nécessaires pour nous, qui avons tant à supporter de la part des persécuteurs de l'Église.

Avant de commencer à marcher sur son chemin de douleur, Jésus-Christ nous l'avait déjà dit : Quiconque veut venir après moi, et être mon fidèle disciple, doit se

mettre sa croix sur les épaules et marcher à ma suite. Conformément à tout ce qu'il avait enseigné, il commença, dès les premiers instants de sa passion, à nous donner l'exemple le plus splendide de patience en souffrant la condamnation injuste de Pilate qui, intimidé par les démonstrations de la plèbe le menaçant de lui faire perdre les bonnes grâces de César, prononça la sentence de mort contre Jésus-Christ qu'il avait déjà déclaré innocent.

Si nous suivons Jésus-Christ dans tous les exemples de patience qu'il nous a donnés pendant le si pénible voyage qu'il fit pour monter au Calvaire, nous parviendrons enfin à ce but qui couronna sa mort, but que cette bonne petite fille nous a souhaité, c'est-à-dire le triomphe de la résurrection, et nous triompherons non seulement en ressuscitant du milieu des afflictions qui nous oppriment, mais aussi en allant vivre et jouir dans la résurrection éternelle des saints dans le paradis.

O Jésus, de même que vous, du haut de la croix, vous jetâtes votre regard sur la très-sainte Vierge votre mère en lui disant d'accepter Jean pour son fils, de même je me tourne moi aussi vers vous, et je vous prie de jeter le regard le plus affectueux et le plus compatissant sur ces petites filles qui vous appartiennent et qui ont pour vous un amour tout particulier, et de répandre sur elles votre bénédiction la plus efficace et la plus abondante. Imprimez dans leur cœur la sainte image de votre visage souffrant, comme vous laissâtes l'empreinte de vos traits ensanglantés sur le linge de la pieuse Véronique, afin que, se livrant à la méditation de vos douleurs, elles vivent loin du tumulte pernicieux du monde, pour avoir ensuite le bonheur de vous contempler au milieu des délices éternelles du paradis.

Benedictio, etc.

— L'une des *Enfants-de-Marie,* la jeune Teresa Respi, offrit au Saint-Père une belle calotte blanche de satin très-fin sur un petit coussin de couleur bleu de ciel orné de belles broderies d'or. Le Saint-Père agréa tellement le don affectueux de la pieuse jeune fille, et surtout la modestie avec laquelle elle lui avait offert, qu'il voulut sur le champ faire un échange bien capable d'exciter l'envie ; il donna sa calotte à la jeune fille qui lui en avait offert une, et se couvrit la tête de celle qu'on venait de lui présenter. Cette bonté du Saint-Père émut toute l'assistance.

La jeune Enrica Tortellini, à laquelle Sa Sainteté voulut bien faire allusion dans son discours, récita la poésie suivante :

Guarda, o Pio, queste donzelle
A' tuoi piedi qui prostese;
Son romane, son sorelle
Nello spirito ad Agnese,
Pronte a dar la vita in dono
Al tuo trono — alla tua fè!

Figlie a Lei che tu di Adamo
Senza il fallo hai proclamata,
Quel vessillo noi spieghiamo
Ov' è scritto « Immacolata »,
Confessando al mondo rio
Che sol Pio — ci è Padre e Re!

Spaventosa è la tempesta
Che d' intorno a te si serra ;
L'empietà furente appresta
Al tuo seggio un' aspra guerra,
E posato in Campidoglio
Ha già il soglio — dell' error!

Ma chi Roma ha destinato
Alla luce delle genti,
Sperderà l'inferno armato
Come polve in faccia ai venti,
E più bella questa sede
Della Fede — splenderà.

No! . . non è quel di lontano
Che le porte dell'inferno
Frante a piè del Vaticano

Dalla destra dell' Eterno,
Di novella gloria un segno
Sul tuo regno — brillerà !

Tu che gli anni prodigiosi,
Sol, di Pietro hai superato,
Sembri ai popoli pietosi
Dir : « Coraggio ! . . . . è omai segnato
Il trionfo, o cari Figli,
Ne' consigli — dèl Signor » !

DISCOURS CCCLXXII.

Aux associés actifs de la Société primaire romaine pour les intérêts catholiques : 1er novembre 1874.

Environ mille membres de cette Société se trouvaient réunies dans la salle ducale. Le trône du Saint-Père était entouré d'un grand nombre de cardinaux, de prélats distingués et de hauts personnages de la cour pontificale. A côté du trône se trouvait aussi Mme la comtesse Arzilli Mastai, petite-nièce du Saint-Père, avec son digne époux, M. le comte Alessandro Augusti. Son Ex. M. le prince de Sarsina, D. Pietro Aldobrandini, l'une des plus belles pierres précieuses, brillant avec le plus de splendeur parmi le patriciat romain, lut aux pieds du Souverain-Pontife cette adresse d'une haute importance :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« La longue et terrible lutte que depuis plus de quatre ans nous tous Romains nous soutenons contre ceux qui, se posant comme les libérateurs de notre patrie et les restaurateurs de l'ordre moral, sont de celle-là les ennemis les plus féroces et de celle-ci les véritables perturbateurs, ne fait que navrer nos cœurs de plus en plus chaque jour,

énerve nos forces ; et notre volonté, quelque prompte qu'elle soit à tout souffrir, devient cependant, elle aussi, moins ferme. Toutefois, si les anciens Hébreux, au milieu du désert et au sein des ténèbres d'une nuit obscure, se virent guidés par une brillante colonne de feu, nous aussi, Très Saint-Père, nous avons en vous une étoile lumineuse qui brille devant nous au milieu de cette forêt véritablement sauvage que nous traversons ; et cette étoile nous montre le terrain sûr que nous devons parcourir, nous fait découvrir l'ennemi qui nous poursuit de toute part, et par sa douce et bienfaisante lumière ranime notre courage au plus fort du combat.

« Oui, Saint-Père, la divine Providence vous a placé sur cette chaire sublime pour le salut de tout le peuple chrétien dans ces temps malheureux, afin que, suivant en tout vos enseignements, nous ne soyons pas trompés par les mensonges répandus de tous côtés par les maîtres d'erreurs accourus ici de toutes parts pour y établir leurs chaires, et que nous, étant placés sous votre conduite, les conseils de ces hommes sans foi et sans cœur ne pusssent avoir aucune influence sur nous. Ceux qui nous persécutent sont Italiens, et pourtant ils ont fait plus de mal à Rome dans l'espace de quatre ans que l'ennemi étranger n'en a fait pendant plusieurs siècles.

« Or, nous qui, obéissant au moindre signe que vous nous faites, nous maintenons séparés d'eux, protestant n'avoir aucune part avec eux ; nous qui, ne formant qu'un seul corps au moyen de cette Société pour les intérêts catholiques, tâchons de résister de toute notre énergie contre la malice qu'on nous oppose, nous venons à vos pieds, Très Saint-Père, pour retremper nos forces et nous armer d'un nouveau courage au milieu du combat. Que Votre Béatitude fasse donc ce que fit un jour Moïse sur la montagne de Dieu, et pendant que nos faibles bras peuvent à peine soutenir le choc de nos adversaires, levez les vôtres vers celui de qui vient le véritable secours. Votre prière touchera le cœur de Dieu; son bras tout-puissant secourra le monde, et les hommes du monde seront humiliés.

« Telle est notre espérance, à nous tous qui combattons pour la religion et pour la loi de Dieu, et cette espérance ravive nos résolutions et les œuvres de notre Société. Que votre bénédiction la fortifie maintenant, Très Saint-Père, et qu'en descendant sur nos familles, comme nous en avons la pleine confiance, cette bénédiction leur communique un nouveau courage pour travailler avec énergie, avec constance, et pour affronter avec calme un avenir plein de périls et d'incertitude. »

Sa Sainteté répondit :

L'apôtre saint Paul avait un amour particulier, une affection extraordinaire envers certains fidèles qui formaient une Église florissante, plus florissante peut-être que toutes les autres : c'était précisément l'église de Philippes. Cette nombreuse chrétienté, du reste, correspondait bien à cet amour et à cette affection. Nous voyons, en effet, que lorsque l'apôtre des Gentils se trouvait en prison ici, à Rome, et qu'il manquait de tout, les chrétiens de Philippes lui envoyèrent un ecclésiastique, peut-être leur évêque, lui porter leurs offrandes et lui dire quelques paroles de consolation, et surtout pour soulager son cœur au milieu de ses tribulations. De là vient que saint Paul, pour les remercier, leur écrivit cette belle lettre que nous possédons encore aujourd'hui, la consignant au même évêque lorsqu'il retourna à Philippes.

Dans cette lettre, saint Paul, tout en déclarant aux Philippiens qu'ils sont sa joie et sa couronne, les exhorte en même temps à demeurer fermes et constants dans leurs bonnes résolutions : *Sic state in Domino, carissimi.* Je répète donc, moi aussi, bien chers enfants, les paroles de l'apôtre, et je les adresse à vous, pour répondre aux promesses consolantes qui m'ont été exprimées en votre nom par celui qui vous préside : *Sic state in Domino, carissimi.* Oh oui ! demeurez dans le Seigneur : maintenez-vous fermes et stables dans vos excellentes résolutions au milieu des événements désastreux qui se sont succédé jusqu'ici. Demeurez unis et compacts, tant au dedans qu'au dehors de Rome, pour pouvoir mieux combattre nos ennemis communs par la prière, par les bons et saints conseils mutuels, par l'activité excitée par le zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes.

Et puisque la solennité de ce jour nous rappelle à

tous que du sein de toute tribu, de toute langue, de tout peuple, de toute nation est sortie une troupe immense de saints : *Ex omni tribu, et lingua, et populo, et natione,* tournons-nous vers cette armée innombrable d'âmes choisies qui vivent et vivront éternellement dans un océan de consolations et de joies, pour les exciter, par nos prières, à protéger la nombreuse troupe des voyageurs qui marchent au milieu des contradictions sur cette terre et à s'opposer à la foule des orgueilleux et des impies rugissant, menaçant, frémissant et voulant anéantir la race choisie, et la remplacer par la multitude des modernes antéchrists.

Mes chers enfants, vous voyez de vos yeux que le mal qui se fait est grand. L'abus de la presse est un des principaux moyens dont nos ennemis se servent pour dissimuler et répandre la corruption. Certains journaux, en effet, souillés de la bave la plus venimeuse de l'enfer, et dont l'apparition ne se fait plus dans le secret et au milieu des ténèbres, mais ouvertement ici, à Rome, dépeignent chaque jour sous des couleurs noires, ou bien se moquent et couvrent de ridicule et de mépris des hommes honnêtes, uniquement parce qu'ils sont catholiques, ou même les ministres de la sainte Église. Bien plus, leur impudence est poussée à un tel point qu'ils vont jusqu'à blasphémer les saints et le roi même des saints, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Voilà ce que nous sommes condamnés à voir. Ces jours derniers, on m'a apporté divers journaux, et parmi eux, il en est un, blasphémateur à l'égal des autres, ou plus, peut-être, que l'on nomme la CAPITALE. Dans cette feuille j'ai lu des choses telles que vraiment elle mérite bien son nom de *Capitale,* mais de capitale de l'impiété, de capitale de tout ce qu'il y a au monde de plus corrompu. C'est une immense douleur pour mon cœur

d'apprendre qu'un journal de semblable nature se trouve dans les mains d'un grand nombre, même des plus basses classes du peuple, et qu'il se lit avec avidité, au détriment des âmes et au plus grand préjudice de familles entières.

Autrefois, nous avons expressément défendu toutes ces feuilles. Nous saisissons l'occasion pour les prohiber toutes de nouveau, ou plutôt nous confirmons les anciennes prohibitions avec toutes les censures qui y sont attachées. Tout au plus, que les ouvriers s'en servent, mais pour les employer aux différents usages de leurs métiers : que le forgeron s'en serve, mais pour allumer son feu ; que le cordonnier s'en serve, mais pour en envelopper sa colle ; que le tailleur s'en serve; mais lorsqu'il prend ses mesures avec ces feuilles, qu'il pense et qu'il soit bien persuadé que toutes (et spécialement la plus gâtée) outrepassent toute mesure dans l'iniquité. Quoi, on a horreur du poison qui tue le corps, et on n'aura pas horreur du poison qui tue l'âme? Quelle responsabilité pèse sur ceux qui écrivent tous ces blasphêmes, qui publient toutes ces calomnies, et aussi sur ceux qui lisent de semblables impiétés !

Mais la responsabilité la plus grande pèse sur ceux qui sont haut placés dans le gouvernement, qui se disent pourtant catholiques, mais qui démentent un si beau titre en laissant à toutes ces horreurs la liberté la plus complète de se produire.

Ces hommes, qui ont eu des yeux d'Argus pour examiner et scruter tous les écrits, même les mauvais journaux dont il s'agit, afin d'y découvrir la moindre attaque contre ceux qui appartiennent à une classe privilégiée, ou bien une parole de découragement sur la façon dont marchent les choses publiques ; deviennent tout à coup de vraies *taupes* quand on insulte, qu'on ment au détriment de personnes sans tache, et, ce qui est pire, infini-

ment pire, c'est qu'on insulte Jésus-Christ en personne, l'auteur et le consommateur de notre foi.

Cette condamnation que méritent les journaux et la presse est également méritée par certaines productions théâtrales et certains spectacles publics qui gâtent et pervertissent l'esprit des spectateurs, et spécialement celui des jeunes gens, dont le cœur est plus accessible à la corruption. Les spectacles de pareille nature furent jadis une des causes de la décadence de l'empire romain. Tout en étant aujourd'hui un témoignage parlant de la décadence de l'esprit humain, ils servent aussi de moyens aux incrédules pour faire perdre la foi aux âmes faibles et aux esprits entièrement consacrés aux plaisirs mondains. Si, d'un côté, il n'est pas permis de publier certaines vérités et de porter la lumière sur certains faits que l'on a tout intérêt de laisser dans les ténèbres, précisément parce qu'ils sont ténébreux, immoraux ou contraires à l'ordre politique des choses actuelles, de l'autre côté, on ferme les yeux et on laisse exécuter certains spectacles d'iniquité sans y faire la moindre opposition, permettant qu'on y outrage impunément la divinité, qu'on se moque des personnes et des choses sacrées, et que l'on aille même jusqu'à faire de l'administration des sacrements l'objet des risées publiques.

O vous, messieurs, qui avez en mains l'autorité et qui régissez la chose publique, sachez-le bien : en agissant ainsi, vous êtes un objet d'abomination devant Dieu, parce que vous avez deux poids et deux mesures : *Pondus et pondus, mensura et mensura, utrumque abominabile apud Deum.* (*Prov.*, xx, 10.) Est-ce que votre aveuglement serait allé si loin qu'il aurait mérité le grand châtiment prédit par le prophète dans ces terribles paroles : *Excœcavit oculos eorum, et induravit cor eorum ; ut non videant oculis et non intelligant corde ?* Leurs yeux ont été aveuglés et leur

cœur endurci, afin que leurs yeux ne voient point et que leurs cœurs ne comprennent pas. (Joan., XII, 40 ; Is., VI, 10.)

Quant à vous, bien chers fils, vous pouvez voir de plus près tant d'embûches cachées, tant d'appâts découverts, tant de fraudes, tant de menaces ; tournez-vous vers Jésus-Christ, afin que non seulement il vous conserve la foi que vous avez, mais qu'il veuille bien l'accroître encore. Allez déposer à ses pieds la fervente demande de saint Pierre et des autres apôtres : *Adauge nobis fidem*. Que votre foi soit semblable à celle que Jésus-Christ loua dans le Centurion et dans la Chananéenne, et vous serez certains alors de pouvoir soutenir avec fermeté la lutte contre les émissaires de Satan. Ayez la foi, mais cette foi qui anime les fervents chrétiens des pays voisins, et aussi des pays éloignés de l'Orient, et dont ils se servent de nos jours pour résister à toutes les menaces et à la hache des perfides païens, comme à l'arbitraire et aux injustices des Turcs infidèles (1). Ayez la foi, mais cette foi qui fleurit si noblement en Germanie et qui se maintient inébranlable chez les évêques, les prêtres et les laïques fidèles en face des persécutions de certains protestants. Ayez la foi, mais cette foi que nous admirons aujourd'hui dans certaines contrées de l'Amérique où l'on emprisonne les évêques, et où l'on prétend donner un siége d'honneur, au milieu de l'Église catholique, à cette secte de francs-maçons qui, pour notre malheur, domine actuellement le monde entier. Oui, ayez cette foi, et ne doutez pas ; vous verrez le triomphe. Vous verrez comment ce Dieu béni, se rendant à vos prières, fera descendre dans vos cœurs ce courage, cette fermeté

(1) Allusion à la violente persécution qui sévit actuellement au Tonkin et à la Cochinchine contre les chrétiens, et qui fait un grand nombre de martyrs, ainsi qu'à celle dont le gouvernement de Turquie afflige les catholiques de ce pays.

nécessaires pour que vous, qui faites partie de son troupeau, et que moi, son pauvre et indigne Vicaire, nous puissions tous nous maintenir fermes et persévérants dans l'accomplissement de nos devoirs.

Oh! mon Dieu, je vous recommande tout ce peuple romain ici présent, de même que celui qui habite la ville; je vous recommande le peuple catholique d'Italie, ainsi que celui qui se trouve répandu dans l'Europe entière et dans toutes les parties du monde. Fortifiez-le par votre sainte bénédiction, afin que, revêtu de la cuirasse de votre protection, il puisse surmonter toutes les difficultés, affronter toutes les menaces et remplir ses obligations avec cette fermeté à laquelle je l'exhorte.

Que cette bénédiction assiste tous ces fidèles à l'heure de la mort; que chacun d'eux ait à ses côtés un ministre du sanctuaire, afin que celui-ci puisse dire alors : Mon Dieu, vous voyez ce fidèle catholique, vous voyez cette pauvre créature qui vous appartient et que vous appelez à paraître en votre divine présence; oh! mon Dieu! rappelez-vous que cette âme a péché, c'est vrai; elle a péché, mais elle n'a pas renié votre foi : *fidem tamen non negavit.* Elle peut donc être digne de chanter vos magnificences pendant les siècles des siècles.

Benedictio, etc.

— Les lecteurs peuvent imaginer quelle dut être la fureur des journaux sectaires de Rome contre les paroles terribles du Pape! La *Capitale* en vint à de tels excès que le gouvernement, dit-on, crut devoir la séquestrer. Où est maintenant ce malheureux Raffaele Sonzogno qui, pendant quatre ans, scandalisa et attrista Rome et le monde catholique par les plus horribles blasphêmes contre Jésus-Christ, la Sainte-Vierge et les saints, et par les plus infâmes imprécations contre le Vicaire vivant de Jésus-Christ? Que de fois n'a-t-il pas annoncé la mort du Pape! Que de fois n'a-t-il pas parlé de ses souffrances et de son agonie! Il a eu des démentis sous tous les rapports et de toutes manières, même par les journaux qui professent la même impiété que lui,

et pourtant il n'en a jamais rougi. Nous nous rappelons qu'un jour du mois de novembre 1872, M. l'avocat Michele Pozzuoli, notre oncle vénéré, venait, avec son épouse, d'assister à une audience du Pape, le cœur tout rempli de cette douce et profonde émotion que communique la vue de Pie IX rayonnant d'une bonté toute paternelle et de cette santé florissante qui fait de sa vénérable vieillesse un véritable prodige. Quel ne dut pas être son étonnement lorsqu'il entendit circuler les nouvelles les plus étranges sur la santé du Pape ! Ayant su que le journal la *Capitale* en était la cause, il voulut s'en convaincre de ses propres yeux. Il trouva en effet dans ce journal une horrible description de l'état misérable de la santé du Pape, dans laquelle on le représentait comme ayant cruellement souffert cette nuit-là même, tellement qu'il ne fut pas possible de le présenter, pas même avec son appareil ordinaire, aux pieux fidèles réunis pour l'audience. Et M. l'avocat était encore tout entier sous la délicieuse impression de l'audience à laquelle il avait pris part. Il écrivit aussitôt à Sonzogno lui-même, lui disant que s'il avait de bonne foi fait publier ces mensonges, il n'aurait qu'à les démentir, attendu que lui et un bon nombre de personnes sortaient de chez le Pape qu'ils avaient vu en très-bonne santé. Sonzogno ne répondit pas mot, et il continua toujours à publier les mêmes infamies ! Le vieillard du Vatican est encore plein de vigueur à quatre-vingt-trois ans ; l'impie a disparu à trente-neuf ans. Et comment ? Frappé de treize coups de poignard ! Que n'a-t-il écouté la voix du Pontife qui l'invitait au repentir ! Ce même jour (6 février) où un discours du Pape parlait des foudres que le Jupiter de l'incrédulité lançait à Rome contre la divinité elle-même, les foudres de Dieu tombaient sur cette incrédulité qui semblait personnifiée en lui. Il tomba dans ce cabinet et près de ce bureau où il avait proféré et écrit tant de blasphêmes ; il fut étendu sur le sol de la manière la plus effrayante, et il demeura gisant au milieu des trophées de son impiété, telles que les étagères qui contenaient çà et là les volumes de la *Capitale !* A la vue d'un pareil spectacle, un rédacteur cynique de l'*Italie* ne crut pas pouvoir comparer Sonzogno mieux qu'à l'impie Marat, avec qui il eut de commun la nature, les passions, les mœurs et la mort ! Que reste-t-il de ce malheureux ? Le triste souvenir du plus furieux blasphémateur qui soit entré dans Rome profanée, et l'exemple terrible du châtiment réservé aux impies par la divine justice, qui le laissa enfin tomber dans l'abîme où il avait obstinément voulu se précipiter.

DISCOURS CCCLXXIII.

A un grand nombre d'étrangers : 2 novembre 1874.

C'est aujourd'hui, dit le Saint-Père, un jour de deuil et de pleurs, un jour de tristesse universelle. Peut-être n'y a-t-il personne, même parmi tous ceux qui sont ici, qui n'ait à regretter quelque perte. L'un a perdu son père, l'autre sa mère, un troisième un frère, une sœur ou quelque autre personne qui lui était chère. Mais notre deuil peut être soulagé par le grand motif de consolation que nous avons en nous tournant vers Dieu, afin de le prier pour la félicité éternelle de ces âmes, si elles ne sont pas encore sorties du lieu où elles purifient les restes de la misère humaine pour se rendre dignes de la vue bienheureuse de Dieu.

Prions donc beaucoup pour l'Église souffrante ; mais n'oublions pas l'Église militante, qui est soumise en ce moment à de grandes douleurs et à de fortes tribulations par la persécution qu'elle souffre sur toutes les parties du globe. Prions aussi pour tant d'âmes qui gisent dans les ombres de la mort, parce qu'elles sont privées de la grâce de Dieu ; mais prions surtout pour les impies qui, non contents de leur propre ruine, emploient aussi des moyens diaboliques pour induire les âmes à partager leur perversion et leur malheur. Prions enfin pour ceux qui n'ont pas encore reçu la lumière de la foi, afin que le Seigneur, dans sa miséricorde, se laisse toucher de compassion pour tant de pauvres âmes et leur accorde les grâces nécessaires pour vaincre toutes les difficultés, sou-

vent très-grandes, qui les tiennent éloignées de la voie qui conduit au salut.

Benedictio, etc.

DISCOURS CCCLXXIV.

Aux élèves de l'école nocturne, dans la *Via Rasella* : 22 novembre 1874.

L'illustre Mgr Domenico Jacobini, substitut à la secrétairerie des Brefs, présenta à Sa Sainteté dans la salle dite de l'Angle les élèves de cette école nocturne, dont il est supérieur. M. l'abbé Gaetano Maccaroni, bénéficier de Saint-Jean-de-Latran et directeur de cette école, donna lecture de cette adresse :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Les jeunes artistes qui composent cette députation, et qui se prosternent pieusement aux pieds de Votre Sainteté, sont heureux d'avoir mérité le prix de leurs études élémentaires dans le premier examen tenu dans l'école nocturne, érigée par les soins de l'Association primaire catholique, artistique et ouvrière de charité mutuelle. Mais il leur semblait, Très Saint-Père, qu'il aurait manqué une chose au premier prix obtenu, et la chose certainement la plus désirée, s'ils n'avaient pu obtenir le bonheur de jouir de votre présence, d'être fortifiés par votre bénédiction et de vous exprimer les sentiments de gratitude, d'amour et de fidélité qui abondent dans leurs cœurs. A l'exemple de ce Jésus dont vous êtes le Vicaire à si juste titre, et qui accueillait les enfants et les adultes, les pauvres et les artisans aussi bien que les riches et les nobles, Votre Sainteté, avec cette douceur, cette bonté qui lui est toute propre, n'a pas dédaigné de satisfaire leur bon désir, et les voici en votre présence pour vous dire qu'ils vous remercient et qu'ils sentent le besoin de vous exprimer la douleur qu'ils éprouvent

en voyant toutes les œuvres dénaturées de tant d'hommes inconnus et ingrats qui ne cessent d'abreuver votre cœur paternel de douleur ; pour vous dire enfin qu'ils adressent au ciel des prières afin que le Dieu de miséricorde veuille se servir de sa toute-puissance pour humilier des hommes indignes de ce nom, les déterminer à faire le bien, et vous accorder à vous, Très Saint-Père, la consolation de voir le triomphe de l'Église, dont vous êtes le Chef visible, et à nous la joie de vous revoir et de recevoir votre bénédiction, non seulement entre ces murs, mais aussi de la Loge de la grande basilique vaticane, non moins que dans les rues de votre Rome.

« En attendant que la divine Providence ait préparé et fait briller ce jour à nos yeux, ces jeunes gens sont heureux de porter quelque consolation à votre cœur en vous promettant, Très Saint-Père, de s'appliquer à demeurer toujours catholiques sincères par l'observance exacte des commandements de Dieu et des préceptes de la sainte Église ; en s'étudiant à faire, comme de fidèles sujets, non seulement ce que Votre Sainteté leur commandera, mais même ce qu'elle leur conseillera, selon que leur permettront leurs travaux et leurs fatigues, afin que les sollicitudes plus que paternelles que Votre Sainteté, daus son amour pour toute la jeunesse, se plaît à répandre sur eux avec une affection toute particulière ne demeurent pas stériles et sans fruit, et que votre cœur, Très Saint-Père, qui est le protecteur et le promoteur magnanime de tous les arts, puisse se réjouir des progrès qu'ils auront faits dans celui qu'ils cultivent.

« Afin de raffermir ces promesses et d'avoir la force de pouvoir les exécuter, ils demandent humblement pour eux, pour leurs maîtres, pour leurs directeurs et pour toute la société catholique, artistique et ouvrière de secours mutuels la bénédiction apostolique. »

Sa Sainteté répondit :

Puisque vous êtes de petits ouvriers, je vous dirai avec Jésus-Christ : *Ite et vos in vineam meam* (Matth., xx, 4-7). Allez, vous aussi, cultiver ma vigne. Et quelle est cette vigne ? Serait-ce la vraie terre à cultiver ? Non, chers enfants. Je vous envoie dans ma vigne mystique, c'est-à-dire dans vos familles respectives, dont chacune est comme une petite vigne que Notre-Seigneur Jésus-Christ m'a con-

fiée, afin que j'aie bien soin de les cultiver pour son salut éternel. Or, le moyen qui se présente à moi en ce moment pour cela, c'est de vous y envoyer, vous, afin que, tout petits ouvriers que vous êtes, vous m'aidiez selon vos forces dans cette culture spirituelle. Mais qu'aurez-vous à y faire?... Je crois que vous êtes de bons petits enfants : eh bien, par votre obéissance, votre modestie, votre recueillement et votre attention au travail, soyez pour vos familles des modèles de vertu ; c'est ainsi que par votre bon exemple vous m'aiderez à cultiver les petites vignes de vos propres maisons. En attendant, voici que je vous fortifie par la bénédiction apostolique. Que Dieu la répande avec abondance sur vous, sur vos parents, sur vos écoles et sur vos maîtres.

Benedictio, etc.

— Plusieurs professeurs se trouvaient également présents à cette audience, et c'est avec satisfaction que nous enregistrons ici leurs noms : D. Attilio Leva et M. le professeur Luigi Belli, tous deux professeurs de littérature ; M. Silvestro Capparoni, maître de dessin académique ; E. Tuzzi, maître de dessein linéaire ; M. l'abbé S.-E. Nardi, vice-recteur.

« L'un des élèves débita le *sonnet* suivant :

Salve temuto e invitto prigioniero,
Che il mondo Teco unisci al Vaticano !
Chi pugna contro Te si adopra invano,
O maestro infallibile del vero.

Usbergo e brando e T'è consiglio Piero
In mezzo al furiar dell'uragano,
Sicchè, qual rupe in faccia all'oceano,
Vedi al Tuo piè spezzarsi il flutto altero.

Miracol di fermezza anco in ritorte,
Ricolmi di stupore un popol rio
Che distruggerti tenta, e sei più forte.

La tua eccelsa virtù divien da Dio :
« Non prevarranno le tartare porte »,
Cristo a Piero diceva, e in Piero a Pio.

DISCOURS CCCLXXV.

Aux Enfants-de-Marie de l'école pontificale située dans la paroisse de Sainte-Marie-du-Peuple, présentées par S. G. Mgr Sanminiatelli, grand aumônier de S. S.: 6 décembre 1874.

Cette députation fut reçue en audience dans le bras nouveau des Loges. La jeune Anna Trojani donna, avec ferveur et entrain, lecture de cette adresse :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Un groupe de jeunes Romaines se prosterne en ce moment aux pieds de Votre Sainteté. Elles se trouvent toutes séparées les unes des autres, vivant au sein de leur famille, et pourtant elles sont toujours unies en esprit sous la protection de la reine du ciel et de la terre, à laquelle elles se sont consacrées comme ses filles particulières, raison pour laquelle elles s'appellent FILLES DE MARIE.

« Pendant quatre années entières elles ont été unies dans toutes leurs prières, et toutes celles qu'elles ont adressées à leur très-sainte Mère ont été pour vous, Saint-Père ; et de telles prières n'ont pu être que très-bien accueillies auprès de Marie, parce qu'elles tendaient à secourir le Vicaire de son fils, ce Pontife qui éleva sur l'autel de la foi le dogme de sa Conception immaculée.

« Aujourd'hui elles se présentent toutes réunies devant vous, pour vous rendre le témoignage de leur dévotion, de leur fidélité et de leur attachement inébranlable. Oui, Saint-Père, si chacune de nous toutes, autant que nous sommes ici, était mise à l'épreuve, vous nous verriez, le sourire sur les lèvres, embrasser le martyre et la mort pour la sainte Église et pour vous.

« Quand sera-ce, Très Saint-Père, que nos prières, unies à celles de toute l'Église, nous conduiront à votre triomphe et à celui de la religion ? Quand cesseront tant de malheurs, tant de fautes, une si grande perte d'âmes innocentes ? Puisse Dieu, par l'intercession

de notre mère, la Vierge immaculée, exaucer promptement tous nos vœux ! Puissions-nous voir bientôt réalisées toutes nos espérances !

« Agréez, Très Saint-Père, la petite offrande que nous déposons à vos pieds ; elle n'est point digne de vous, et elle est loin de répondre au désir de notre cœur ; mais, à l'exemple du divin Maître, qui eut plus pour agréable le denier de la veuve que les grosses offrandes des riches, vous ne rejeterez pas les petites épargnes de vos filles, qui sont pauvres, il est vrai, mais qui vous sont affectionnées.

« Maintenant, bénissez-nous, Saint-Père. Nous n'en sommes pas dignes, nous le confessons, nous qui sortons d'un monde si pervers ; mais une bénédiction de vous sera pour nous le gage que nous demeurerons inaccessibles à une si grande corruption. Bénissez avec nous notre nouveau directeur, l'excellent prélat qui, émule du zèle ardent de son illustre prédécesseur, nous excite, nous encourage à la pratique des vertus. Bénissez avec nous, Saint-Père, nos maîtresses si pleines de sollicitude pour nous ; bénissez nos parents, et cette journée sera pour nous un jour de fête de famille si à votre bénédiction vous ajoutez une parole de consolation que nous porterons à ceux qui nous sont chers, car c'est avec anxiété qu'ils l'attendent de vos lèvres paternelles. »

Sa Sainteté répondit :

Je vous donne de tout mon cœur la bénédiction que vous demandez, afin qu'elle puisse vous raffermir dans la pratique de vos devoirs. Or, votre devoir principal, chères filles, c'est le travail. Vous devez vous y appliquer avec un grand soin : c'est de là que dépend le bonheur d'une bonne petite fille en cette vie. Qui aime le travail apprend à ne vivre que du fruit louable de ses sueurs et évite cette mère de tous les vices, qui est l'oisiveté. De cette manière vous vous rendrez encore plus dignes *filles de Marie*, car la très-sainte Vierge était un modèle d'une très-grande activité, s'occupant à tous les travaux qui s'accordaient avec sa condition. Il est à croire que le divin Jésus, son fils bien-aimé, ait travaillé lui-même pour aider à son

père putatif. Je recommande toutefois aux plus grandes de ne pas se laisser tromper par ceux qui voudraient les porter à travailler les jours de fête. Répondez à ces personnes en vous servant des paroles de Jésus-Christ : Ne savez-vous pas que je suis en ce monde pour faire la volonté de mon Père céleste ? Dieu a manifesté sa volonté par sa sainte loi, et cette loi m'oblige à sanctifier les jours de fête. Ne savez-vous pas qu'il est écrit : *Memento ut diem sabbati sanctifices ?* (*Exod.*, xx, 8.) Recevez la bénédiction, vous et vos maîtresses, et portez-la aussi à vos familles.

Benedictio, etc.

— Ces écoles sont sous la direction des Sœurs du Très-Précieux-Sang, et maintenues par la munificence du Saint-Père.

DISCOURS CCCLXXVI.

A une députation choisie de Dames romaines : 8 décembre 1874.

Sa Sainteté entra vers midi dans la salle du Consistoire, accompagnée d'une nombreuse suite de cardinaux, de prélats et d'illustres personnages de sa cour. La salle était remplie de dames romaines parmi les nobles et les plus zélées, et magnifiquement décorée de riches ornements et de vases sacrés disposés sur des bancs et sur des tables. Mme la marquise Cecilia Serlupi, promotrice de la magnifique offrande, s'approcha au pied du trône et lut devant Sa Sainteté l'épigraphe

suivante de la composition du R. P. Tongiorgi, de la C. de J.

AU MAGNANIME ET INVINCIBLE
PIE IX
POUR LE VINGTIÈME ANNIVERSAIRE
DE LA DÉFINITION SOLENNELLE DOGMATIQUE
DE L'IMMACULÉE CONCEPTION DE MARIE
SES FILLES ET SUJETTES
SOUSCRITES
DÉPOSENT LEUR HUMBLE OFFRANDE
COMME GAGE SINCÈRE DU DÉSIR
ET DE L'ESPÉRANCE
QU'ELLES NOURRISSENT
DE VOIR ENFIN
LE TRIOMPHE ARDEMMENT ATTENDU
QUE LA MÈRE DE DIEU LUI PRÉPARE
EN ÉCHANGE DE LA GLOIRE SI BELLE
DONT, PAR UN DÉCRET INFAILLIBLE,
IL L'A DÉCLARÉE ORNÉE.

Le Saint-Père répondit :

Après avoir adressé brièvement quelques mots (je dis brièvement, et le son rauque de ma voix vous en explique le motif), je vous donnerai de tout cœur la bénédiction apostolique. Mais auparavant je vous rappellerai comment, dans tous les mouvements sociaux mal ordonnés qui, de nos jours, se sont succédé, entraînant après eux tant de ruines, tous ceux qui ont réussi dans leurs entreprises injustes, et qui, par conséquent, ont été des instruments entre les mains de Dieu pour punir les nombreux péchés des hommes, tous ont promis une *ère nouvelle* aux peuples devenus inopinément leurs sujets, et ont répété au monde entier que cette *ère nouvelle* était enfin arrivée, puisque la morale était rétablie, le commerce facilité, l'administration publique rendue prospère, les vieux préjugés et

les grands défauts des gouvernements précédents détruits ; bref, ils se présentaient aux peuples fortunés comme un gage de prospérité publique.

Si tout cela s'est vérifié, je ne le dirai pas : jugez-en vous-mêmes. Je dirai seulement que vous, et des milliers d'autres avec vous, vous vous appliquez à soulager la misère du pauvre, à venir en aide à la splendeur du culte que l'on voulait amoindrir ou faire disparaître ; à pourvoir par des aumônes au but sacré de l'éducation de la jeunesse, aux maisons de refuge et à tant d'autres bonnes œuvres qu'il serait trop long d'énumérer ici ; et tout cela, vous le faites pour remplacer ce qui était autrefois, mais qui n'existe plus.

Pourtant, ce qu'il y a de pire, sans compter les défections et les apostasies qui sont ce qu'il y a de plus triste ; ce qu'il y a de pire, c'est de voir certaines âmes faibles, mal établies sur les vrais principes, qui se sont laissé surprendre, semblables à des roseaux fragiles qui ploient sous tous les vents, et victimes de leur violence, tombent parfois dans la fange. En voyant s'étendre de toutes parts le règne de la matière, les grands agitateurs s'en sont vantés comme d'un triomphe ; mais les illusions sont déjà passées pour quelques-uns, et je pourrais à ce sujet vous raconter plusieurs anecdotes sur le désanchantement de certains individus qui confessent avoir trouvé l'ère de fer là où ils croyaient trouver l'âge d'or. En attendant, je vous invite à prier pour la conversion difficile des premiers et pour le retour des seconds.

Mais puisque nous avons parlé de l'*ère nouvelle*, je l'indiquerai, moi, au monde entier, cette *ère nouvelle*, dont vous, très-chères filles, vous formez une noble partie. Est-ce que cet élan universel de charité par lequel vous vous consacrez à tant d'œuvres pies, comme ce matin vous en donnez un magnifique exemple, en présentant ces orne-

ments sacrés pour suppléer à la pauvreté de la maison de Dieu ; est-ce que cet élan n'est pas une *ère nouvelle?* Et vous n'êtes pas les seules : vous avez dans le monde entier d'illustres coopérateurs et coopératrices. L'*ère nouvelle,* c'est cette foule extraordinaire qui inonde le temple sacré et adresse des prières à Dieu pendant cette neuvaine qui se termine aujourd'hui, afin de préparer les esprits à la fête solennelle de la Conception Immaculée de la très-sainte Vierge Marie. Un grand nombre d'églises de cette ville se sont remplies de pieux fidèles, accourus pour entendre la divine parole, implorer le secours de Dieu, se presser autour de la table eucharistique, et reconforter leurs âmes avec le pain des anges, et se disposer à remplir exactement leurs devoirs.

C'est une *ère nouvelle* que celle des pieux pèlerinages; nous trouvons une *ère nouvelle* dans la constance des prêtres à résister aux assauts de puissants persécuteurs et à donner l'exemple du courage à l'universalité des fidèles. Nous avons une *ère nouvelle* dans les réparations où l'érection de nouvelles églises, dans l'exercice d'œuvres de charité, si diverses entre elles, mais n'ayant toutes qu'un même but : la gloire de Dieu et la sanctification de vos âmes et de celles des autres. C'est une *ère nouvelle* que cet élan d'amour de l'univers catholique vers ce centre d'unité et cette chaire de vérité. Voilà l'*ère* qui réjouit les anges, fortifie les hommes et qui est le gage d'un meilleur avenir.

Tout cela se passe au milieu des oppositions et des sarcasmes, et il n'y a rien d'étonnant que, pendant ce combat livré contre l'Église et dans des temps si orageux, un si grand nombre d'âmes se trouvent plus que jamais enflammées du feu de la charité, qu'elles soupirent ardemment après le bien, qu'elles se fortifient dans le bien, et qu'elles se persuadent que ce bien est tout en Dieu.

Je ne dirai rien de ce qui est arrivé de semblable dans les siècles chrétiens ; mais je rappellerai que Tobie et Esther, à des époques différentes, et des milliers d'autres avec eux, ont brillé par la sainteté de leurs vertus lorsqu'une persécution atroce pesait sur le peuple, qu'un esclavage plus dur encore l'opprimait et que des tyrans lançaient des édits sévères contre le peuple de Dieu.

Pour ce qui vous regarde, je vous dirai : *Sic state in Domino, carissimi.* Demeurez fermes dans vos résolutions, parce que, quelque terrible que soit la tempête qui gronde autour de vous, et qui éclate de temps en temps avec fracas, rappelez-vous que nous vivons en un temps d'épreuve, et que par conséquent nous devons nous exercer à la patience et persévérer dans la prière et dans la confiance en Dieu. Lui, du haut du ciel, nous observe ; les anges vous entourent; la très-sainte Vierge Marie immaculée vous couvre de son manteau, et la bénédiction de son fils descend encore en ce moment sur vous, sur vos familles, sur le peuple, pour fortifier tous les cœurs et procurer quelque soulagement à son Église qui, semblable à une tendre mère, pleure sur l'aveuglement d'un si grand nombre de ses enfants et fait reposer ses grandes espérances dans la bénédiction de son divin fondateur.

Benedictio, etc.

— Les ornements et les vases sacrés, et tout ce qui les accompagnait, étaient d'une magnificence vraiment étonnante. Outre un nombre considérable de ces ornements sacrés pour l'usage de chaque jour, on en admirait d'une richesse extraordinaire, avec franges et brodures d'or et d'argent. Parmi les vases sacrés, il y avait des calices et des ostensoirs de grande valeur et d'un travail exquis.

Voici les noms des illustres personnes qui ont présenté cette magnifique offrande :

Princesses : Altieri e figlie, Bandini Giustiniani, Borghese, de Sulmona, de Rossano, Massimo Lucchesi Palli, Massimo della Porta, de Campagnano, Rospigliosi, de Teano, Antici Mattei. — *Duchesses :* de

Sora, Grazioli, Caffarelli, Massimo, Odescalchi, de S. Faustino, Pignatelli-Pignatelli. — *Marquises:* Antici, Bourbon del Monte, Casali, Sacchetti, Serlupi, Serlupi-Spinola, Spinola-Patrizi, Patrizi, Paganica, Marini, Ferrajoli, Pellegrini, Vitelleschi, Raggi, Ricci, Sacripanti, Sampieri, Theodoli, Villa-Rios, Baviera, Giustiniani, Imperiale, Cavalletti, Lorenzana. — *Comtesses* : Antonnelli-Dandini, Dandini, Bezzi, de Brazzà, Carpegna-Lepri, Folchi, de Siceliano, Bentivoglio, M. Bentivoglio, Mattei, Mellingen, Della Porta-Pfyffer, Simonetti, Malvasia, Cardelli, Pietromarchi, Macchi, De Witten, Moroni-Pfyffer, Zileri dal Verme Principessa Raidzvill, The Ladies Howard, Comtesse de Corcelles, de Salm, de Hahan, Lomax, Yvert. — *Baronnes :* de Schonberg. — *Mesdames:* Datti, Cropt, English, Pereira, Fane, Kanzler, Franch de Cavalier.

DISCOURS CCCLXXVII.

A la Société promotrice des bonnes œuvres dans la ville de Frascati : 13 décembre 1874.

Cette députation fut reçue en audience dans la salle dite de l'Angle. L'assistant ecclésiastique lut une adresse à laquelle Sa Sainteté répondit :

Votre présence ici, chers enfants, et le pieux recueillement que j'admire en vous, me rappellent, si j'ai bonne mémoire en ce moment, me rappellent cette âme bonne et fidèle qui se jeta aux pieds de David pour lui demander pardon, et lui présenter des vins et des mets afin qu'il refît ses forces, à lui d'abord, puis celles de ceux qui l'accompagnaient fidèlement (1). Moi aussi j'ai besoin d'un

(1) Sa Sainteté fait allusion à l'offrande de vins et de fruits divers que lui présentaient les pieux habitants de Frascati, la comparant aux dons qu'Abigaïl offrit à David. (I *Reg.*, xxv. 18 et suiv.)

soutien de chaque jour pour vaquer aux exigences de la vie, et la charité de mes enfants me le fournit, parce que des persécuteurs iniques m'ont dépouillé de tout. Toutefois, les choses que vous m'offrez là ne sont pas nécessaires à la vie : elles sont une nourriture qui donne de la force. Je les agrée cependant, parce que par elles vous voulez comme me fortifier pendant le dur trajet qu'il nous reste à faire à travers les étreintes et les amertumes des temps actuels. Tout en souhaitant que le jour du soutien définitif vienne promptement, je vous remercie de la pensée que vous avez eue, et qui montre bien votre affection. Je vous renvoie chez vous avec la bénédiction du Seigneur, et je vous charge d'en faire part à tous vos compatriotes. Je dis tous vos compatriotes ; il y a cependant certaines personnes à Frascati qui ne méritent pas d'être bénies. Dites-leur plutôt de s'unir à vous, car leur conduite n'est pas digne d'hommes qui ont été les sujets du Vicaire de Jésus-Christ.

Benedictio, etc.

DISCOURS CCCLXXVIII.

Ou allocution aux Éminentissimes cardinaux : 21 décembre 1874.

Vénérables Frères,

En considérant à quel degré d'amertume et de gravité les tribulations de l'Église de Dieu arrivent de jour en jour, nous nous sentons poussé à recourir plutôt aux larmes qu'aux paroles pour déplorer cette grande oppres-

sion de la justice et de la vérité, les calamités de la société humaine et l'aveuglement des méchants. Car l'impiété, poussée par un esprit malsain de liberté et enlacée par d'étroites alliances, étend au loin son empire. Elle a pour associés dans ses conseils des schismatiques, des hérétiques et des infidèles ; elle emploie la force, la violence et la ruse pour instruments de sa malice, et, s'attachant l'esprit des hommes par l'espoir et la crainte, elle tend, sur les ruines de la religion catholique, si elle la pouvait renverser, à établir son règne, ce règne de la corruption païenne d'où Notre-Seigneur Jésus-Christ a tiré le genre humain pour le ramener à la lumière et au royaume de Dieu. Partout l'Église catholique gémit, opprimée sous cette conspiration des ennemis de Dieu ; et nous n'avons pas besoin, nous adressant à vous qui êtes au courant de ces misères et participez à nos douleurs, de vous rappeler sa condition lamentable dans l'empire d'Allemagne, en Suisse et dans les régions de l'Amérique centrale et méridionale.

Mais devant procéder aujourd'hui avec vous à la confirmation du patriarche syrien d'Antioche, nous ne pouvons pas faire autrement, Vénérables Frères, que de déplorer, dans le fond intime de notre cœur, la dure persécution qui, dans l'empire turc, opprime les catholiques arméniens. Car là le pouvoir public, après avoir indignement chassé le patriarche de Cilicie (1), ose traiter comme catholiques des hommes, ecclésiastiques et laïques, qui, rebelles à notre autorité et rejetant l'obéissance qu'ils doivent à ce patriarche, ont abandonné le bercail du Christ et sont sortis misérablement de l'unité catholique. Ils jouissent de la protection publique qui leur a été accordée. Quant aux vrais fidèles du Christ, qui soutiennent avec un

(1) Mgr Hassoun. Voir ce volume, discours CCCI, page 45.

grand courage l'adversité, pour garder la religion de leurs ancêtres, ils sont livrés à la haine et à la fureur des néo-schismatiques ; leurs biens et ceux de l'Église ont été occupés violemment en plusieurs endroits par la force armée, sous l'inspiration et la conduite des néo-schismatiques ; ils ont été contraints de s'assembler dans des maisons privées pour célébrer les offices sacrés et les saints mystères. Ils ne sont pas même défendus par les maximes de ce siècle, dont l'autorité, en proclamant la liberté de conscience, devrait leur laisser la liberté de posséder leurs églises, de professer leur foi, de s'attacher à leurs pasteurs ; ils ne sont pas défendus par les traités solennels passés entre les grandes puissances, et par lesquels, outre les autres questions qui y furent résolues, il avait été pleinement pourvu à la liberté, à la sécurité et aux biens des catholiques qui vivent dans l'empire ottoman. Qu'est devenue la sainteté de la foi donnée et reçue ? Et ce zèle pour défendre et soulager les opprimés, qu'est-il devenu chez ceux qui devraient et pourraient élever la voix ?

En pensant à ces maux, nous ne pouvons pas, Vénérables Frères, n'être pas tourmenté d'une profonde douleur, car nous voyons d'une part quelle guerre les impies et les infidèles, avec les habiles dissimulations de l'impiété, livrent à Dieu et à cette œuvre divine que lui-même a fondée sur la terre, qu'il gouverne par son esprit, et dont ses promesses garantissent la durée ; et d'autre part non seulement on n'oppose pas de résistance à ces conjurations criminelles, mais on y donne assistance, on les excite, et l'on ne réfléchit pas que, la cause et les droits de l'Église étant opprimés, les autres droits humains et la tranquillité de la société civile ne pourraient être saufs.

Au milieu des flots de cette grande tempête, que toute notre confiance, Vénérables Frères, reste fermement en

Dieu. La cause que nous défendons est la cause de Dieu, et quoique les épreuves nous aient été annoncées dans ce monde par le divin Maître, il n'abandonne pas ceux qui espèrent en lui, et il a promis qu'il serait lui-même avec nous jusqu'à la fin des siècles. N'est-ce pas, en effet, la vertu de sa grâce divine qui, dans un si grand combat, a soutenu jusqu'à ce jour tant nos Vénérables Frères les évêques que les prêtres et les fidèles, en Allemagne, en Suisse, dans les contrées de l'Orient et sur les plages de l'Amérique, à ce point qu'ils ont donné d'admirables exemples de constance, de zèle, de foi, d'invincible patience et de vertu, à la grande gloire de la religion? C'est pourquoi rendons grâces au Dieu très-clément qui assiste et soutient de son secours son Église au milieu de si grandes tribulations, et ensuite crions vers lui, tant par nos ferventes prières que par la sainte discipline de notre vie, afin qu'il continue à nous réconforter, nous et son peuple, dans le combat ; qu'il éclaire de sa lumière l'esprit des égarés et fléchisse leurs cœurs, et que, de même que notre Rédempteur ayant lutté, non dans la toute-puissance, mais dans notre humilité et notre infirmité, a vaincu le fort armé, de même, nous aussi, nous vainquions les puissances adverses par les vertus de justice et de patience. Si nous crions ainsi, nous ne pouvons douter que, bientôt apaisé, il ne nous réponde dans sa bonté : *Je suis ton salut.*

Maintenant, pour pourvoir aux nécessités de l'Église catholique orientale par la confirmation apostolique du nouveau patriarche des Syriens, nous vous faisons savoir, Vénérables Frères, que le vénérable frère Ignace-Philippe Harcus, que, après son élection faite, suivant la coutume, par les évêques de Syrie, nous avions confirmé et institué il y a huit ans, ayant été retranché du nombre des vivants, les évêques syriens se sont assemblés en synode, les uns

personnellement, les autres par procureur, en l'église de Sainte-Marie-Libératrice, dans le Liban, synode que par notre autorité le vénérable frère Denys Scelhot, archevêque syrien d'Alep, a présidé, et après les prières accoutumées, tous à l'unanimité ont élu au scrutin secret le vénérable frère Denys Scelhot, ci-dessus nommé, patriarche syrien d'Antioche, et alors tant l'élu que les électeurs nous ont écrit à ce sujet pour nous supplier de confirmer cette élection par notre autorité apostolique, et de vouloir bien décorer l'élu de l'honneur du sacré pallium.

Cette affaire ayant été livrée à l'examen approfondi et à l'étude de notre congrégation préposée à la propagande de la foi, nous, prenant avec joie l'avis de cette congrégation, nous avons jugé bon de proclamer notre vénérable frère Denys Scelhot, ci-dessus nommé, patriarche d'Antioche des Syriens, et de lui accorder le pallium pris sur le corps de saint Pierre, et nous avons la ferme espérance qu'avec l'assistance de Dieu, dans des temps si difficiles pour l'Église de Syrie, il lui sera d'un puissant secours et d'un grand appui pour satisfaire son zèle pour la religion et le salut des âmes, et pour remplir saintement les devoirs de sa charge pastorale.

Que vous en semble ?

Par l'autorité du Dieu tout-puissant, des saints apôtres Pierre et Paul et par la nôtre, nous confirmons et approuvons l'élection ou la demande faite par nos vénérables frères les évêques du rite syriaque au sujet de la personne de notre vénérable frère Denys Scelhot, patriarche, que nous délions des liens qui l'attachent à l'église d'Alep, et que nous transférons à l'église patriarcale d'Antioche des Syriens, et nous le proposons comme patriarche et pasteur de cette église, comme il est exposé dans les décret et cédule consistoriaux, nonobstant tout acte contraire.

— Les noms des évêques préconisés ce jour-là se trouvent après le discours suivant.

DISCOURS CCCLXXIX.

Aux Éminentissimes cardinaux et aux évêques présents, préconisés le 21 décembre 1874.

Le Consistoire étant terminé, Sa Sainteté se rendit dans la salle du Trône, où le Sacré-Collége s'était réuni de nouveau pour présenter au Souverain-Pontife ses souhaits et ses félicitations à l'occasion des fêtes de Noël. Parmi les évêques nouvellement préconisés se trouvaient présents l'archevêque de Florence, puis les évêques de Pontremoli, de Paggio Mirteto, de Livourne, de Tarbes, de Botra, de Sion, de Synopolis, d'Alalia et de Draso. Le Saint-Père leur imposa à tous le rochet. Cette cérémonie terminée, Sa Sainteté voulut bien entendre le discours suivant, prononcé par Son Em. le cardinal Patrizi en sa qualité de doyen du Sacré-Collége :

« Son Eminence commença par exprimer la satisfaction qu'éprouvaient les membres du Sacré-Collége de pouvoir souhaiter à Sa Sainteté toutes les félicités que son cœur paternel pouvait désirer à l'occasion des fêtes de Noël. Le cardinal ajouta que, pour ce qui le regardait, il en était d'autant plus heureux que c'était lui qui était choisi pour remplir cet office, ce qui lui fournissait l'occasion d'attester, en son nom et au nom de tous ses collègues, que tous adressaient de ferventes prières au Très-Haut, afin qu'il daignât exaucer leurs vœux en prolongeant les jours précieux de Sa Sainteté, de sorte que l'Église pût l'avoir encore pendant longtemps comme son digne Chef, un soutien puissant, un exemple lumineux de toutes sortes de vertus, mais spécialement de constance dans la défense des droits du Saint-Siége ; lui accordant la faveur de voir la paix restituée à son Épouse bien-aimée,

et au monde entier un ordre depuis si longtemps désiré, mais qui ne vient point encore ; délivrant enfin la société des profondes agitations au milieu desquelles elle se trouve, et l'Église de la dure servitude qu'elle souffre dans toute sa hiérarchie, surtout depuis l'occupation de Rome.

« Nulle part on n'aperçoit un signe d'une délivrance prochaine, nulle part on ne voit encore un rayon de lumière qui vienne nous éclairer ; partout au contraire on voit la persécution sévir de plus en plus chaque jour, et les impies s'en exalter comme s'ils avaient remporté le dernier triomphe contre Dieu et contre son Christ. Et nous, devrons-nous pour cela nous décourager ? Devrons-nous croire que nous sommes comme abandonnés de Dieu ? Non, Très Saint-Père ; nous sommes soutenus par cette confiance ferme : que Dieu se souvenant de ses miséricordes, plus la tempête se déchaîne, plus la guerre devient acharnée, plus nous sommes privés des secours que nous pourrions attendre des puissances de ce monde, plus aussi il fera sentir et admirer promptement la puissance de son bras, et dissipera les conseils et les triomphes passagers des impies. Cet espoir inébranlable, cette espérance sans borne, continua Son Eminence, c'est Votre Sainteté qui nous la donne, Très Saint-Père, c'est votre parole, qui est la parole du Vicaire de Jésus-Christ, et par conséquent une parole infaillible. Que le Rédempteur pacifique qui descendit sur la terre pour y apporter la paix, et qui la fit annoncer par des anges aux hommes de bonne volonté, bénisse ces vœux, ajouta le cardinal en terminant, et que bientôt il nous fasse goûter le repos en respirant à l'ombre de cette sainte paix. »

Sa Sainteté répondit :

Si les vœux du Sacré-Collége m'ont toujours été agréables dans les temps de paix et de tranquillité, ils me sont beaucoup plus chers encore dans ces temps sombres et orageux, d'autant plus que je vois de mes propres yeux qu'un grand nombre de vous s'occupent avec zèle et activité aux diverses fonctions qui leur sont assignées et aux différentes congrégations, rendant ainsi un grand service à l'Église. Du reste, je partage votre sentiment sur la condition misérable des événements au milieu desquels l'in-

certitude, les contradictions et mille passions agitent la société, réduite à marcher au sein de l'obscurité et des ténèbres.

Je me figure la famille humaine circulant toute confuse sous les voûtes d'un immense portique qui entoure une fontaine probatique également immense. Les bons et les méchants s'agitent confondus les uns parmi les autres, et c'est en vain que quelques-uns demandent à hauts cris la destruction des méchants. C'est aussi ce que voulaient certains disciples qui, désireux de voir le bon grain purgé de la zizanie, s'offraient volontiers pour aller arracher celle-ci. Mais non, dit le maître du champ, laissez croître l'un et l'autre, et lorsque le moment de la récolte sera venu, le bon grain sera mis dans des greniers, tandis que la zizanie, liée par petits faisceaux, sera confiée aux flammes. Un temps viendra certainement où tous les bons auront libre accès dans le ciel, tandis que les méchants iront brûler éternellement dans le feu inextinguible de l'enfer. Mais tant que durera le temps de leur pèlerinage, les bons et les méchants doivent se trouver mêlés les uns aux autres : les méchants pour exercer la patience des bons, et les bons non seulement pour confondre les méchants et les fouler aux pieds un jour, mais aussi pour se réjouir dès maintenant des triomphes partiels de l'Église.

Est-ce que la conversion au catholicisme d'un personnage qui occupe un haut rang, et d'un grand nombre d'autres qui en ont suivi l'exemple, ne serait pas un triomphe (1)? Est-ce que la conversion de plusieurs milliers de schismatiques de l'Orient, lesquels, après avoir abandonné les erreurs de Photius et de ses successeurs, se

(1) La reine mère de Louis II, roi de Bavière. Le célèbre marquis de Ripon et un grand nombre d'autres personnages, en Angleterre, en Allemagne et ailleurs, suivirent son exemple. Plusieurs étaient ministres de leur communion.

font maintenant une gloire d'être catholiques, ne serait pas pas un triomphe partiel? Toutes ces chères âmes ont été secourues par la grâce de Dieu ; mais Dieu a voulu aussi se servir de ses ministres qui ont pu les jeter dans les eaux de sa miséricorde, et elles sont sorties de la piscine miraculeuse, purifiées des taches de leurs péchés.

Mais parmi les nombreux ministres qui se font remarquer par leur zèle, il y en a aussi qui ne pensent qu'à leurs propres avantages, et qui se perdent dans les labyrinthes de la politique : ils n'ont pas honte de descendre dans l'arène des élections pour voter pour tel ou tel candidat, souvent incrédule et antichrétien. Que ces hommes-là, qui malheureusement ne manquent point en Italie, tâchent de pourvoir aux affaires de leur conscience.

Quant à vous, Vénérables Frères, qui avez été préconisés ce matin, lorsque vous serez parvenus dans vos diocèses respectifs, rappelez à certains ecclésiastiques qui peuvent en avoir besoin qu'il n'est que trop vrai que sous cet immense portique gît, accablé sous le poids de ses infirmités spirituelles, telle âme qui désire sa guérison ; qui cherche des conseils, une direction, un soulagement de la part de quelque ministre de Dieu, mais qui n'en trouvant pas, s'écrie, elle aussi : *Hominem non habeo.* (Joan., v, 7.)

Tâchez donc de secouer l'indifférence d'esprit de ceux qui, tout en vivant au milieu des ecclésiastiques bons, ne le sont pas eux-mêmes ; faites en sorte de réchauffer leur froideur en leur montrant qu'ils ne s'aperçoivent pas de la perte de certaines âmes dont ils devront rendre compte à Dieu irrité contre eux. Parlez à ceux qui, par bassesse d'esprit, tolèrent toute sorte de désordre pour ne pas déplaire aux hommes. Dites-leur qu'en agissant de la sorte ils déplaisent à Dieu, dont ils ont immensément à craindre les terribles vengeances, et rappelez-leur que ce

ne seront pas tous ceux qui crieront : *Domine, Domine,* qui entreront dans le royaume des cieux. (MATTH., VII, 21.)

Quant à nous, fortifions-nous dans le Seigneur, et si d'une part nous sommes des sentinelles vigilantes parmi le peuple de Dieu pour l'instruire et détruire, s'il était possible, la série infernale des erreurs au moyen desquelles les impies cherchent à le fasciner, d'autre part, ne négligeons pas de nous tourner avec humilité vers le Seigneur pour le supplier de se souvenir de ses miséricordes et d'oublier nos ingratitudes : *Ne memineris,* dirons-nous avec le psalmiste, *iniquitatum nostrarum antiquarum; cito anticipent nos misericordiæ tuæ... ne forte dicant in gentibus : ubi est Deus eorum?* (PSAL. LXXVIII, 8.)

Ah! bénisez-nous, Seigneur, *et benedictio tua sit super nos semper.*

Benedictio, etc.

— Les églises pourvues ce jour-là sont :

Église patriarcale d'Antioche du rite syrien, Mgr Denys Georges Scelhot, transféré d'Alep des Syriens.

Église métropolitaine de Tours, Mgr Charles-Théodore Colet, transféré du siége de Luçon.

Église métropolitaine de Reims, Mgr Benoît Marie Langénieux, transféré du siége de Tarbes.

Église métropolitaine de Florence, Mgr Eugène Cecconi, prêtre de la même ville, membre du collége théologique de l'Université, chanoine du chapitre de Florence, historien du concile du Vatican, examinateur pro-synodal, docteur en physique, en mathématique et en théologie.

Église cathédrale de Pontremoli, Mgr Séraphin Milani, de l'ordre des Mineurs-Observants, transféré de l'église archiépiscopale de Trajanopolis *in partibus infidelium.*

Église cathédrale du Mans, Mgr Hector-Albert Chaulet, d'Outremont, transféré du siége d'Agen.

Église cathédrale de Poggio Mirteto, Mgr Ange Rossi, prêtre de Montefiascone, archiprêtre du même chapitre, professeur de grec, d'hébreu, d'exégèse et de théologie morale au séminaire de Montefiascone, examinateur et juge pro-synodal.

Église cathédrale de Livourne, Mgr Raphaël Mezzetti, vicaire général, prêtre et chanoine de Lucques, juge et examinateur pro-synodal.

Église cathédrale de Trapani, Mgr Jean-Baptiste Buongiorno, prêtre du diocèse de Noto et docteur en théologie.

Église cathédrale de Tarbes, Mgr César-Victor-Ange-Jean-Baptiste Jourdan, prêtre du diocèse de Marseille, vicaire général de l'archidiocèse de Paris.

Église cathédrale d'Agen, Mgr Jean Fonteneau, prêtre de Bordeaux et vicaire général de cette ville.

Église cathédrale de Lugos, Mgr Victor Micholyi d'Apsia, prêtre et secrétaire d'Alba-Giulia, archidiacre honoraire, assesseur, juge référendaire et docteur en théologie.

Église cathédrale de Truxillo, Mgr Joseph-Dominique Armestar, prêtre de cette même ville, doyen du chapitre, vicaire capitulaire du même diocèse, directeur d'une commission de bienfaisance et docteur en théologie.

Église épiscopale de Botra, in partibus infidelium, Mgr Fr.-Antoine-Vincent Testa, de Castel-Madama, diocèse de Tivoli, prêtre profès de l'ordre des Mineurs-Observants de Saint-François, curé de Saint-Barthélemy-en-l'Ile, consulteur de la S. congrégation des Indulgences et des Saintes-Reliques, député coadjuteur, avec future succession de Mgr Louis Ricci, évêque de Segni.

Église épiscopale de Sion, in partibus infidelium, Mgr Louis Martucci, prêtre du diocèse de Nusco, chanoine théologal de la collégiale de Monte-Marano, examinateur pro-synodal, inspecteur et vicaire général de ce diocèse, docteur en théologie et député coadjuteur, avec future succession de Mgr Vincent d'Alfonso, évêque de Penne et Atri.

Eglise épiscopale de Sinopolis, in partibus infidelium, Mgr Louis Barbato Pasca, prêtre de Naples, membre de l'Académie de religion catholique à Rome, vicaire apostolique du diocèse d'Alife, consulteur et examinateur pro-synodal dans la curie de Cava, directeur de la congrégation des gymnases et député coadjuteur, avec future succession de Mgr Gennaro de Giacomo, évêque d'Alife.

Église épiscopale d'Alalia, in partibus infidelium, Mgr Antoine-Marie Curcio, prêtre du diocèse de Mileto, archiprêtre dans la collégiale de Pezzo, auditeur de la curie de Mileto, juge pro-synodal, docteur en théologie et député coadjuteur, avec future succession de Mgr Joseph Teta, évêque de Oppido.

Église épiscopale de Draso, in partibus infidelium, Mgr Fr. Pie Albert del-Corona, de Livourne, prêtre profès de l'ordre des Frères-

Prêcheurs, prieur à Florence du couvent de Saint-Marc, professeur, dans ce couvent et au séminaire, de théologie et de philosophie, examinateur pro-synodal à Florence et à Fiesole, docteur en théologie et député coadjuteur, avec future succession de Mgr Annibal Barabesi, évêque de S. Miniato.

De plus, les églises suivantes ont été pourvues par bref :

Comme coadjuteur avec future succession de Mgr Joseph Joachim Moura, archevêque de *Braga*, Mgr Jean-Chrysostôme d'Amorin Pessoa, transféré du siége de Goa.

Église métropolitaine de Goa, Mgr Ayres d'Ornellas de Vasconcello, transféré au siége de Funchal.

Église archiépiscopale de Taron, in partibus infidelium, Mgr François Allard, des Oblats de Marie Immaculée, ex-vicaire apostolique du territoire de Natal, dans l'Afrique méridionale, transféré de l'évêché *in partibus* de Samarie.

Église archiépiscopale de Colosses, in partibus infidelium, Mgr Antoine-Marie Grasselli, vicaire apostolique de Constantinople, transféré de Trapesopolis, *in partibus*.

Église archiépiscopale de Thyane, in partibus infidelium, Mgr Alexandre Sanminiatelli, grand aumônier de Sa Sainteté, docteur en philosophie, en théologie et en droit canonique, préfet du séminaire du Vatican et chanoine de Saint-Pierre.

Église archiépiscopale de Mira, in partibus infidelium, Mgr Ange Bianchi.

Église épiscopale de Bolina, in partibus infidelium, Mgr Ignace Persico, ancien évêque de Savannah, dans les États-Unis d'Amérique.

Église cathédrale de Nottingham, Mgr Edouard Bagshawe, ancien membre de la congrégation de l'Oratoire de Londres.

Église cathédrale de Cloyne, en Irlande, Mgr Jean Mac-Carthy, ancien curé de Mullow, dans le même diocèse.

Église cathédrale de Sandhurst, en Autriche, Mgr Fr. Martin Crane, de l'ordre des Ermites de Saint-Augustin.

Église cathédrale de Sheerbrooke, dans le Canada (nouvelle érection), Mgr Antoine Racine, ancien curé de l'église de Saint-Jean-Baptiste, à Québec.

Église cathédrale de Ottawa, Mgr Thomas Duhamel, ancien curé de l'église Saint-Eugène, dans le même diocèse.

Église cathédrale de Saint-Antoine, dans le Texas des États-Unis (nouvelle érection), Mgr André Pellicer, vicaine général du diocèse de Mobile.

Église cathédrale de Candie, dans l'île de Crète (nouvelle érection), Mgr Louis de Castiglione, de l'ordre des Mineurs Capucins, curé de l'église de Saint-Louis de Smyrne.

Église épiscopale de Oropi, in partibus infidelium, Mgr Roc Cocchia de Cesinale, de l'ordre des Mineurs Capucins.

Église épiscopale de Adra, in partibus infidelium, Mgr Jean Xaller, prêtre du diocèse de Trente, chanoine de cette cathédrale, vicaire général du même diocèse, et député auxiliaire de l'évêque de cette ville, Mgr Benoît de Biccabona.

Église épiscopale de Belline, in partibus infidelium, Mgr Charles Jolivet, prêtre de la congrégation des Oblats de Marie Immaculée, vicaire apostolique de Natal.

Église épiscopale de Dulma, in partibus infidelium, Mgr Dominique Manucci, ancien curé de l'église de Montimorey, diocèse de Mobile, et vicaire apostolique de Brounsville, dans le Texas (nouvelle érection).

Église épiscopale de Adraso, in partibus infidelium, Mgr Jac Bax, de la congrégation du Cœur Immaculé de Marie à Bruxelles, ancien supérieur du vicariat apostolique de la même mission.

Église épiscopale d'Acanthe, in partibus infidelium, Mgr Timoléon Remondi, élève du séminaire de S. Calocero de Milan, ancien préfet du vicariat de Hong-Kong, et actuellement vicaire apostolique de la même mission.

Église épiscopale de Gortina, in partibus infidelium, Mgr Fr. Louis Marangoni, des Mineurs-Conventuels, visiteur apostolique de Moldavie.

DISCOURS CCCLXXX.

Au patriciat et à la noblesse de Rome : 26 décembre 1874.

Sa Sainteté reçut la noble assistance en audience dans la salle du Consistoire. M. le marquis Cavalletti, sénateur de Rome, s'exprima en ces termes :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« En me présentant cette année avec le patriciat romain au pied de votre auguste trône, tous nous aurions désiré pouvoir vous exprimer

les sentiments de notre joie, car nous nous bercions déjà de cette douce illusion que le Très-Haut aurait exaucé nos vœux ardents en restituant à l'Église, notre mère commune, la paix avec sa vraie et parfaite liberté. Mais puisqu'il n'a pas encore plu à la divine Providence, invoquée si hors de propos et par suite insultée par vos ennemis et les nôtres, d'exaucer nos prières, il faut bien que nous vénérions en toute humilité ses jugements insondables, assurés du reste que viendra le jour où Dieu fera triompher sa cause.

« Jusqu'au moment où apparut cette *ère nouvelle* dont vous parliez, Très Saint-Père, il n'y a que quelques jours (1), vous nous avez tous vus accourir ensemble à votre trône et nous presser autour de vous pour vous exprimer nos protestations contre les maux causés par la révolution, et dont votre Rome et votre principauté sacrée sont si terriblement éprouvées. Cette union, Très Saint-Père, au moyen de laquelle vous nous avez permis, selon votre bonté accoutumée, de nous tenir étroitement attachés à votre personne sacrée, nous a conservé l'honneur que, séparés de vous, nous aurions honteusement perdu. Votre constance, les exemples que vous n'avez cessé de nous donner nous ont maintenus fermes dans le passé, et les sentiments que vous nous avez inspirés, nous les maintiendrons fermes et immuables dans nos cœurs pour l'avenir.

« Daignez agréer, Très Saint-Père, les vœux que j'ai l'honneur de vous offrir, à l'occasion de ces fêtes de Noël, au nom du patriciat romain ; et puisque nous implorons, humblement prosternés à vos pieds, votre bénédiction apostolique, daignez la faire descendre abondante sur nous et sur nos familles. »

Sa Sainteté répondit :

La noble couronne que vous formez en ce jour autour de moi, et qui procure à mon cœur un sujet de si grande consolation, est une preuve de plus de cette *ère nouvelle* que M. le sénateur a rappelée à mes souvenirs et dont j'ai parlé il y a quelques jours. Oui, la consolation du Chef visible de l'Église s'accroît encore en voyant la constance et la fermeté avec lesquelles le patriciat se main-

(1) Voir dans ce volume le Discours CCCLXXVI.

tient dans la pratique de tous ses devoirs, malgré toutes les insinuations perverses que l'on propage de toute part.

Mais laissez-moi ce matin vous dire ou plutôt vous rappeler en traits rapides les événements passés, afin que vous vous fassiez une idée plus juste encore de ce qu'est l'esprit de la révolution, et que vous sachiez comment elle est née, comment elle grandit et se déchaîna, et comment, à la fin, elle obtint par la force ce qu'elle avait toujours désiré et exprimé de vive voix.

Dans son principe, la révolution naquit timide en apparence, obséquieuse et flatteuse. Elle se montra aussi avec le masque de l'hypocrisie, trompa et surprit la bonne foi d'un grand nombre, et s'unit à eux jusqu'aux pieds des autels, et tandis que ceux-ci se nourrissaient du pain de vie, elle et les siens dévoraient leur propre condamnation (1).

Ils demandèrent et obtinrent tout ce qui pouvait leur être licitement accordé. Aux concessions ils firent succéder les applaudissements, et à ceux-ci de nouvelles exigences, et ils en vinrent jusqu'à vouloir faire du Pape un *batailleur* et un *agresseur* (2). Mais le Pape ne voulant et ne pouvant être *batailleur* et militaire comme ils le désiraient, se retira de Rome sous le coup de brutales menaces qui étaient sur le point de se réaliser.

Et ici je trouve une grande ressemblance entre la révolution et ce que nous rapporte le prophète Ezéchiel. Un jeune lionceau, dit le prophète, est tout joyeux ; il grandit plein de vivacité et d'allégresse, tellement qu'il

(1) Les coupables du crime de lèse-majesté, qui, après avoir été absous par la magnanimité de Pie IX, firent une communion hypocrite et trahirent de nouveau.

(2) Le Saint-Père fait allusion aux premiers jours de son pontificat, lorsqu'on voulait qu'il fît la guerre contre l'Autriche. Ces paroles nous rappellent celles de Bismarck, cet homme *pacifique* et si sensé qui appelait dernièrement le Saint-Père un *pape batailleur !*

semble avoir oublié sa férocité naturelle. Mais bientôt il se mêle aux gros lions et parcourt avec eux les champs et les forêts, et pénètre jusque dans les lieux habités. Pendant ce temps-là, il croît et se fortifie, et lui aussi il commence à rugir, à mordre et à déchirer.

Il a déjà appris à porter la désolation chez les pères, à faire pleurer les mères et à rendre orphelins les enfants. Ses griffes sont ensanglantées du sang humain, et déjà il atteint toute sa force extérieure et sa férocité intérieure. (Ezech., XIX, 3.)

Ne découvrez-vous pas dans ce lion, bien chers enfants, l'image de la révolution dans son principe, dans son développement et dans son triomphe? Oh! combien de mères versent d'abondantes larmes en se voyant arracher de leurs bras leurs enfants pour être lancés dans une profession périlleuse qui met en danger leur âme et leur corps!

Mais les périls de la profession militaire ne sont pas les seuls qui fassent trembler les parents. Ce qui est pour eux un nouveau sujet de larmes, c'est de voir leurs enfants entourés de certains corrupteurs du cœur humain, comme le lion *qui circuit quærens quem devoret,* et de s'apercevoir, aux expressions qui sortent des lèvres de leur fils, que son âme a été empoisonnée, et que parfois il rougit de se montrer chrétien. Or, la révolution continue toujours impunément toutes ces œuvres d'iniquité, parce que les lions sont tous d'accord dans leur but, bien qu'ils ne s'entendent pas toujours sur les moyens. Un jour nous verrons les effets de cette discorde.

En attendant, je veins à vous, chers jeunes gens, soit que vous soyez à Rome ou hors de Rome, à vous surtout à qui Dieu a accordé le privilége d'une noble naissance. Vous dites peut-être que jusqu'ici vous avez attendu pour voir venir les événements, que votre attente a duré assez pour donner satisfaction à certains conseils; enfin, qu'il

est temps désormais de prendre une résolution et de commencer une carrière conforme à vos inclinations.

Je le sais, bien chers enfants, certains lions rugissent autour de vous et voudraient arracher vos personnes du sein de vos familles, afin d'arracher plus aisément la foi de votre cœur. La carrière diplomatique ou des armes vous sourit, mais non, assurément, celle de la toge ; car dans l'agitation d'esprit où vous vous trouvez (et j'entends parler ici de ceux qui sont agités), vous manquez du calme nécessaire pour vous livrer à de sérieuses études, condition indispensable pour endosser la toge ; eh bien, je vous dirai, moi, que je connais certain jeune homme de famille noble qui, après avoir embrassé la carrière diplomatique, l'a bientôt après abandonnée (1).

Laissez-moi donc vous donner, moi aussi, un conseil salutaire. Veuillez ne pas être un sujet de larmes pour vos familles ; repoussez loin de vous les perfides insinuations des *lions*. Ne soyez pas un sujet d'angoisse pour vos parents, car la malédiction des pères renverse les maisons. Que Dieu ne le permette jamais ! Pour le moment, ne demandez rien autre chose au Seigneur. Ce qui vous est nécessaire, ce sont les occupations domestiques et la patience ; et un jour, soyez-en certains, vous pourrez dire, vous aussi : *Transivi et ecce non erat.*

Toutefois, votre faiblesse a besoin d'être retrempée dans la fermeté et le courage. Où trouverez-vous ces secours salutaires? Venez avec moi, et, tous ensemble, rendons-nous aux pieds du céleste Enfant Jésus. Il est là dans l'obscurité d'une grotte, au milieu de la pauvreté, sur de la paille. Mais ce triste appareil ne diminue en rien la noblesse de son aspect, l'amabilité de son visage, et toutes les prérogatives qui ornent un enfant céleste. Je dirai

(1) C'est un jeune homme bien connu à Rome.

donc avec saint François de Sales : Si l'aimant attire le fer, si l'ambre attire la paille, cet enfant a la force, par ses propres charmes, de briser les cœurs aussi durs que le fer, qui en sont arrivés là par leur obstination dans les faux principes, et de les rendre dociles à la voix de tout ce qui est vrai, juste et honnête. De même aussi il peut fortifier les cœurs devenus fragiles par l'influence des passions basses, et les rendre purs, de manière à retirer leurs affections de la fange et les rendre à Dieu.

Oh ! oui, que cet Enfant si aimable soit aujourd'hui l'objet de nos prières ! Prenez, dit encore saint François de Sales, prenez une de ces larmes qui tombent de ses yeux ; faites qu'elle touche votre cœur, et vous sentirez comme un baume salutaire, propre à guérir les maux de votre esprit et à donner de la vigueur à toutes les âmes faibles. Ne partons donc point de cette grotte sans implorer de cet Enfant sa très-sainte bénédiction.

Qu'il lève, ainsi que nous l'en prions humblement, qu'il lève ses petits bras, qui sont cependant toujours les bras d'un Dieu tout-puissant, et qu'il nous bénisse. Qu'il bénisse les mères chrétiennes qui m'entendent ici, et toutes celles qui, n'étant pas ici, ne peuvent pas m'entendre. Qu'il les bénisse et leur inspire les sentiments nécessaires pour maintenir fermes dans leurs résolutions ces fils qui se glorifient d'être de vrais catholiques, et pour ramener ceux dont le pied hésite dans le sentier de l'honneur et de la charité de Jésus-Christ. Quant à ceux dont le cœur s'est endurci comme le fer, que l'Enfant divin daigne renouveler le miracle des pierres qui se sont brisées à sa mort.

Benedictio, etc.

— Ce discours dit tout par lui-même et d'une manière claire. Le Pape savait les embûches que l'on tendait aux jeunes gens de la noblesse romaine, toujours très-fidèle à son souverain ; il le savait, et par ces paroles il frappa au vif. Le *Times* écrivit lui-même de Londres, dans

son numéro du 5 janvier 1875 : « Il y a dans le discours du Pape une telle force et une telle gravité, que chaque mot est de la plus haute importance. » Toutefois, le même journal est dans le faux lorsqu'il vient dire entre autres choses que *parmi les jeunes patriciens il y a eu des défections notables*. Pourquoi n'en a-t-il pas nommé un seul ? La révolution sait par expérience que le mur de bronze qui sépare le peuple romain du mélange avec les néo-Romains, c'est la noblesse, qui entraîne avec elle toutes les classes inférieures ; or, c'était dans ce mur que la révolution tentait alors plus que jamais d'ouvrir une brèche de communication. Aussi la voix du gardien suprême devint-elle importune au suprême degré, et fit-elle pousser aux *lions* des rugissements de plus d'une sorte.

Pour bien faire comprendre jusqu'à quel point la révolution sentit le besoin de se décharger le cœur, blessé au vif par les paroles du Pape, il suffira de rapporter ici les paroles de l'*Opinione* qui, dans cette circonstance, s'est distinguée entre tous les organes du libéralisme. Voici ce qu'elle écrivit :

« Parmi les nombreux discours prononcés par le Pape dans ces derniers jours, celui qu'il a adressé à l'aristocratie romaine, et tout particulièrement à la jeunesse qui en fait partie, nous est parvenu complètement inattendu (*Quelle merveille !*)

« On peut résumer en ces quelques mots ce qu'a dit le Saint-Père à ces jeunes gens : Abstenez-vous des affaires publiques ; vous ne seriez aptes qu'à la milice et à la diplomatie ; eh bien, je vous exhorte à ne pas porter l'épée, pas plus que l'habit galonné ; restez chez vous, et ne vous occupez que de vos affaires domestiques.

« Voilà qui n'est pas recommander l'oisiveté avec dignité. A l'âge le plus propre à l'étude, au travail, à la participation aux affaires de l'État, aux œuvres généreuses qui concourent à la prospérité et à la grandeur de la patrie, on ne peut pas conseiller un repos déshonoré ; ce ne serait pas une récompense pour les fatigues longues et persévérantes souffertes pour le bien de son propre pays. Surtout on pourrait encore bien moins le conseiller à celui qui, ayant eu, comme dit le Pape, le privilége d'une noble naissance, ou mieux la fortune d'hériter d'un grand nom, doit s'occuper avec le plus grand soin de le transmettre à ses descendants orné d'une nouvelle splendeur.

« La noblesse, comme caste, a cessé d'exister. Elle n'est plus, et elle ne pourrait plus être un ordre dans l'État, de la même manière que ne l'est pas et que ne le peut être le clergé. Mais de même que le clergé continue toujours à exercer son ministère sacerdotal, et à avoir sur la société une influence bienfaisante ou pernicieuse,

selon les différentes nuances de son éducation et de sa moralité, de même la noblesse peut avoir sa part d'action et d'influence dans l'État et dans la cité, selon sa capacité et sa civilisation placée sous la protection de l'égalité civile. Si les castes provenant de la naissance ou d'un privilége ont disparu, il reste cependant l'aristocratie de l'intelligence, de la valeur morale, de l'aptitude au gouvernement de la chose publique, de la supériorité sociale. La noblesse, qui prétend s'isoler, former un rang à part, se séparer de la bourgeoisie et s'abstenir de toute espèce d'office dans les affaires de son pays, sera écrasée par la nouvelle aristocratie, lorsqu'en s'y associant elle pourrait au contraire conserver une position qui l'entourerait d'un respect universel.

« Est-ce que les noms les plus illustres de la révolution italienne n'étaient pas nobles ? Ne sont-ce pas les Cavour, les d'Azeglio, les Collegno, les Ricasoli, pour ne pas en nommer un grand nombre d'autres (*Conservez-en toujours un souvenir cher !*), qui se sont mis à la tête du mouvement national et qui ont donné à l'Italie et au dehors des garanties pour l'ordre et l'amour des institutions libres ? Si ces hommes d'élite (*choisis hors du nombre des bons*) avaient suivi le conseiller qui leur aurait dit de fainéander au lieu d'user leur vie au service de la patrie, quelle force n'aurait-on pas perdue ? (*C'était une perte pour vous.*) Et eux, comment auraient-ils pu se faire une renommée ? (*Par une étude et des occupations honnêtes.*)

« Leur haute direction a été acceptée par l'Italie, non parce qu'ils étaient nobles, mais parce qu'à la noblesse de la naissance ils joignaient la noblesse des sentiments et la générosité, l'activité dans leurs résolutions. Ils n'étaient pas une caste, ils étaient un peuple (*ils étaient une secte*) par leur génie et par la perception claire des grands intérêts nationaux qu'ils avaient résolu de défendre.

« Mais ce ne sont pas là les exemples que l'on met sous les yeux de la jeune aristocratie romaine : ce sont les exemples d'une noblesse hargneuse, laquelle, s'enveloppant de son manteau, considère d'un œil d'indifférence, sinon de mépris, les événements qui se succèdent, comme s'ils leur étaient complètement étrangers.

« Dans la crainte d'être mal compris, on ne pourrait pas demander, sans faire injure à ceux qui ont été en rapports intimes avec le Pape, pas plus qu'à ceux qui en ont reçu des bienfaits, de lui tourner les épaules. Ce serait pour les uns de l'ingratitude, et pour les autres de la bassesse d'esprit. Mais le respect pour le Pape ne pourrait-il pas s'accorder avec la pratique des vertus civiques ? (*De cette manière et dans l'état actuel des choses, non.*) Croirait-on, par exemple, que celui qui sert son propre pays agit contre le Pape ? Que sont devenues les

vieilles aristocraties d'Europe, qui se sont renfermées en elles-mêmes, refusant d'entrer dans la vie politique et se prenant d'humeur contre les évolutions et le progrès social ? (*Elles ont sauvegardé leur honneur et la paix de leur conscience.*) Est-ce que la conduite de la vieille noblesse française n'a pas été une des causes principales des dissensions intérieures et de l'atterrement politique d'une nation douée de qualités tellement admirables, que ses défaites comme ses victoires ont toujours un grand poids sur les destinées de l'Europe ? L'aristocratie anglaise a pu résister au flot grondant de la démocratie, uniquement parce qu'elle ne s'est pas séparée de celle-ci et qu'elle a su partager le pouvoir avec elle et vivre de la vie de la nation. Il n'y a pas un seul grand acte de réforme et de politique auquel l'aristocratie n'ait associé le nom de la démocratie, pas une entreprise importante qui n'ait été sous sa direction ou à laquelle elle n'ait pris part. Vous la voyez présider aux congrès scientifiques et aux sociétés philanthropiques, promouvoir les entreprises utiles et favoriser toute sorte de progrès civil. De là le respect qu'on lui professe et l'influence qu'elle conserve sur les classes populaires. (*L'aristocratie anglaise est protestante ; celle-ci est catholique et romaine. Les anciens nobles anglais ont été ou martyrs ou apostats.*)

« On oppose que la législation civile est la défense de cette aristocratie. (*Nous ne mettons nullement en avant une pareille difficulté.*) C'est une erreur ; si en Angleterre il y a encore des majorats, les principes d'égalité commencent à s'imposer dans la vie sociale, et en outre l'aristocratie n'est pas un champ clos, dans lequel elle s'épuiserait bientôt, mais une arène ouverte, dans laquelle elle se maintient par l'immixtion continuelle d'un nouveau sang.

« D'ailleurs, l'égalité civile, loin d'être une conseillère d'oisiveté, est promotrice d'une activité féconde ; et tout en enlevant d'une part toute une espèce de motif d'envie, elle augmente d'autre part le prestige de l'aristocratie qui remplit son devoir envers l'État. Or, ce devoir ne consiste pas seulement à payer des impôts, mais à faire autant que possible pour le bien du pays. La société, en effet, n'est pas plus que les individus qui la composent, et les hommes inactifs, pas plus que les paresseux, ne peuvent espérer d'être considérés comme membres utiles du corps social. Un État qui compte un grand nombre de pareils citoyens court rapidement à sa ruine. (*C'est vous qui le dites ; ce n'est pas un vœu défendu.*)

« Est-ce là l'idéal que l'on peut proposer à une jeunesse riche et orgueilleuse de son nom ? Que fera-t-elle si elle suit le conseil de rester chez elle ? (*Elle se tiendra loin de la révolution.*) Voudrait-on par

hasard faire autant d'ascètes et de mystiques de tous ces jeunes gens dans tout le feu de la jeunesse ? (*Non ; les conserver bons, oui.*) On pourrait encore excuser le conseil si on leur disait en outre : « Mettez-vous à étudier, et rendez-vous utiles à votre pays comme des citoyens libres et intelligents (*Rester à la maison signifie, dans la bouche du Pape, étudier loin de la révolution. Est-ce que vous ne le comprenez pas ?*), si vous ne voulez pas lui être utiles comme officier dans l'armée et comme diplomates ! »

« Mais c'est ce qu'on ne leur dit pas même. Le travail est chose servile ; comme Platon, on veut le bannir de la cité. Même parmi les anciens, on en trouva qui rejetèrent le préjugé que l'agriculture, l'industrie et les beaux-arts étaient des occupations serviles. Hésiode a honoré le travail, Socrate l'a recommandé. Quant aux jeunes gens de la noblesse romaine, on ne les excite point au travail ; ils doivent rester chez eux, attendant un changement dont ils devraient désormais désespérer. (*Laissez-les espérer et désespérer comme ils l'entendront. Liberté, liberté !*)

« Eh bien, qu'ils restent chez eux. (*Deo gratias !*) Qu'ils dédaignent les luttes journalières de la vie civile et les combats ardents de la politique ; qu'ils ne soient pas dévorés par l'ambition de régir les destinées de leur pays et de s'asseoir au gouvernail du vaisseau de l'État. L'Italie s'est faite sans eux (*Concedo*), et elle prospérera sans eux (*Nego*). Mais auront-ils à se louer du poste qu'ils occuperont parmi leurs concitoyens ? Ils ne s'en vanteront point, car ils ne pourront dire : Nous aussi, nous avons fait notre part ; nous aussi, nous avons contribué, en travaillant activement, à la grandeur de notre commune patrie. Il leur manquera cette consolation, la plus noble et la plus digne d'un citoyen dans tous les temps et dans tous les lieux. »

Il leur manquera au contraire le remords d'avoir apporté des pierres pour ensevelir l'honneur patriotique sous un monument d'ignominies et de sacriléges, et d'avoir abreuvé du calice si amer de la révolution le Vicaire de Jésus-Christ, le père des âmes, le successeur de ces Pontifes qui ont fondé et qui ont maintenu la plus illustre noblesse du monde !

DISCOURS CCCLXXXI.

Aux officiers de l'armée pontificale : 27 décembre 1874.

Ce jour-là, consacré à la mémoire de saint Jean l'Évangéliste, Sa Sainteté recevait en audience, dans la salle du Consistoire, les généraux, l'état-major et les officiers de l'armée pontificale et de la garde urbaine. *Le Saint-Père, accompagné d'un grand nombre de cardinaux et des nobles personnages de sa cour, entra dans la salle un peu après midi, puis s'étant assis sur son trône, il voulut bien entendre les paroles suivantes qui lui furent adressées par M. le général Kanzler :*

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Lorsque l'année dernière, à l'occasion du même anniversaire, nous eûmes l'honneur de présenter à Votre Sainteté nos félicitations et nos protestations de fidélité, vous daignâtes nous exhorter à la constance et à la patience, deux vertus éminemment chrétiennes et militaires.

« Aujourd'hui, je suis heureux de pouvoir vous assurer, Très Saint-Père, que la constance se trouve la même dans tous nos cœurs, et que, dans un récent voyage que j'ai fait au-delà des Alpes, j'ai rencontré, chez un grand nombre de nos compagnons d'armes, admirablement vif et ardent le sentiment d'un dévoûment sans bornes au Saint-Siége et à votre auguste personne.

« Quant à la patience, il semble que la révolution, de sa nature insatiable et toujours portée aux extrêmes, veuille la perdre avant nous. Elle progresse toujours, et dernièrement elle en a donné une preuve qui nous regarde directement. Sous un futile prétexte, ceux qui gouvernent aujourd'hui ont supprimé notre Société des *Reduci*, tout à fait étrangère à la politique et uniquement occupée d'œuvres de charité et de piété. Mais il vient de se reconstituer une société nouvelle sous le nom de la *Fidélité*, et elle promet de devenir plus nombreuse et plus active que la première.

« Nous ignorons à quelles épreuves plus ardues nous devrons encore être soumis ; mais comme le soleil, dans un temps orageux et sombre, se tient caché durant la tempête derrière les nuages du firmament pour reparaître ensuite dans toute sa splendeur, ainsi, Très Saint-Père, nous sommes intimement convaincus que la divine Providence veille toujours sur vous et sur nous tous, et nous avons la confiance qu'un jour, mettant un terme aux misères actuelles, elle voudra bien consoler Votre Sainteté, et en même temps toutes les nations chrétiennes, ainsi que cette pauvre Italie qui maintenant jette, non pas des cris artificiels de douleur, mais fait entendre les lamentations d'une vraie et profonde souffrance.

« En attendant, rien ne pourra diminuer notre vénération, notre gratitude et notre filiale affection envers votre auguste personne, ni notre confiance en un avenir meilleur, que nous vous prions de vouloir bien encourager par votre bénédiction apostolique. »

Sa Sainteté répondit :

Je viens d'entendre avec une grande satisfaction que pendant tout le cours de l'année qui vient de s'écouler, vous avez maintenu constamment votre amour envers ce Saint-Siége, ainsi que votre patience qui vous aide à soutenir les contrariétés qui se multiplient chaque jour, provenant de la part des ennemis de ce même Saint-Siége. Suivons toujours notre même système, car nous n'avons rien à faire contre ce que Dieu a disposé, et il nous faut courber le front et adorer sa divine Providence dans ce qu'elle a permis.

Animés de pareilles dispositions, nous devons toujours maintenir cet esprit, ce sentiment que nous ressentons tous au-dedans de nous-mêmes, c'est-à-dire que le Seigneur voudra bien nous faire voir des jours moins tristes, moins orageux et moins infortunés que ceux qui se présentent maintenant à nos propres yeux.

Oui, continuons à espérer, d'abord que la paix viendra enfin, puis que Dieu nous accordera, à nous, le pardon

de nos péchés, et aux autres le pardon de toutes les indignités qu'ils commettent. Mais tous ces hommes ne pourront obtenir leur pardon s'ils ne mettent fin aux énormités qu'ils ont commises jusqu'ici.

Pendant ce temps-là, que devons-nous faire ? Les soldats des gouvernements laïques déchus retournent à leurs anciennes professions : le soldat laboureur laisse l'épée et reprend la pioche ; parmi les soldats ouvriers, l'un reprend le marteau, l'autre la hache ; en un mot, chacun reprend les instruments qu'il avait d'abord ; pour ceux-ci tout va bien. Mais pour nos soldats pauvres, il n'en est pas ainsi. Parmi eux un grand nombre pourront reprendre leur ancien métier, mais beaucoup d'autres, et c'est la plus grande partie, ne le pourront pas. Ils sont tous volontaires, et par conséquent ils se trouvent pour la plupart avoir entrepris le métier des armes dès leur jeunesse, et y sont restés toute leur vie. Je crois donc qu'il faudrait souvent venir à leur secours ; ils le méritent par leur fidélité.

Quant à vous, officiers, je vous donnerais le conseil de vous occuper des âmes le plus que vous pourrez. Vous aussi, dans votre condition, dans votre état, vous pouvez faire beaucoup de bien, vous pouvez acquérir beaucoup de mérites. Pourquoi, par exemple, y a-t-il eu tant de martyrs parmi les soldats des temps anciens ? Parce que ces soldats, comme un saint Théodore, un saint Eustache, un saint Martin et tant d'autres qu'il serait beaucoup trop long de nommer ici, obéissaient, en temps de guerre, à leurs souverains et versaient même leur sang pour soutenir la cause de ceux-ci, tandis que, en temps de paix, ils faisaient l'office de prédicateurs et augmentaient le nombre des disciples de Jésus-Christ. Ainsi méritaient-ils la palme du martyr, qui valait beaucoup mieux que la palme de la victoire remportée sur les champs de bataille.

Faites de même. Déjà vous avez le *cercle domestique*, qui doit vous être plus à cœur qu'aucun autre; cultivez-le avec amour, avec sollicitude, afin de voir votre chère petite famille croître dans la sainte crainte de Dieu et de vivre au milieu des vôtres dans cette sainte paix, dans cette charité que l'Enfant-Jésus a apportée du ciel aux hommes de bonne volonté.

Mais si vous voulez étendre l'œuvre de votre zèle, dilatez votre cœur. Nous avons tant d'autres *cercles*! nous avons tant de nouvelles pratiques de piété et de charité ! Faites-vous-y agréger, et au milieu de cette inactivité que vous ne voudriez pas, mais qui est exigée par ceux qui ne vous aiment pas, si vous vous exercez à la patience, à la résignation et à une activité spirituelle, vous acquerrez à votre nom des mérites dignes d'une bénédiction particulière de Dieu.

Tel est l'unique souvenir que je pouvais vous laisser ce matin. Je vous donne aussi ma bénédiction, afin qu'elle vous communique une nouvelle ferveur dans le service de Dieu ; qu'elle vous raffermisse dans votre patience et dans votre persévérance ; qu'elle vous donne enfin les secours dont vous avez besoin dans votre condition et dans votre état. Que Dieu vous bénisse maintenant, dans le temps, qu'il vous bénisse à l'heure de votre mort, afin que vous soyez rendus dignes de le bénir pendant toute l'éternité.

Benedictio, etc.

— Sa Sainteté voulut bien admettre tous ceux qui assistaient à cette audience au baisement de la main.

DISCOURS CCCLXXXII.

Aux Colléges de la prélature et des tribunaux suprêmes : 29 décembre 1874.

Ces illustres corps furent reçus en audience dans la salle du Consistoire, et furent présentés par LL. Ém. les cardinaux Sacconi et Mertel. Son Em. le cardinal Sacconi prononça devant Sa Sainteté le discours suivant :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Un cœur véritablement catholique, alors même qu'il se trouve sous le poids de quelque grave douleur, ne peut pas ne pas se réjouir du retour annuel des fêtes qui rappellent la naissance de notre divin Rédempteur. C'est ce qui a été admirablement exprimé par l'un de vos grands prédécesseurs, lorsqu'il disait : *Haud fas est locum esse tristitiæ, ubi natalis est vitæ.*

« Du reste, nous avons, nous, encore un autre motif de joie : c'est l'honneur que ces fêtes nous procurent en nous fournissant l'occasion de pouvoir nous présenter réunis en corps au pied de l'auguste trône de Votre Sainteté. Il est bien vrai, nous devons pressentir que les maux toujours croissants de l'Église, les persécutions toujours de plus en plus atroces et la guerre cruelle que l'on a déclarée tout particulièrement contre Votre Sainteté, dissiperont bientôt notre joie comme un éclair, et nous replongeront dans les angoisses ; mais ce pressentiment nous impose l'obligation de nous resserrer de plus en plus autour de Votre Sainteté, autour de notre Maître, de notre conducteur. Nous ne pouvons donc laisser passer cette circonstance sans renouveler à Votre Sainteté les sentiments de notre constante fidélité, de notre profond respect, de notre affection inaltérable. Si tout bon catholique désirait apporter à Votre Sainteté quelque consolation, quelque soulagement, nous devrions avoir tout cela beaucoup plus à cœur, nous qui sommes vos sujets dévoués. Nous comprenons très-bien que tout ce que nous sommes, nous le sommes par vous. Nous serons donc avec vous, quoi qu'il arrive ; et si les circonstances permettent que nous soyons mis à l'épreuve, soit à cause des événements, soit par votre propre volonté, tous nous

accourrons à l'envi pour vous obéir et pour vous servir. Et si même il fallait une fermeté, un courage extraordinaire, nous nous flattons que l'exemple et l'intercession du saint invincible dont nous célébrons la fête aujourd'hui seraient bien capables de nous l'inspirer.

« En attendant, nous faisons des vœux ardents afin que le divin Sauveur ait pitié de son Église et de l'humanité languissante, et pour que Votre Sainteté injustement persécutée et abreuvée d'amertume puisse recouvrer son calme et sa liberté vraie, et qu'il lui soit donné de pouvoir jouir encore une fois, Elle et ses enfants en Jésus-Christ, de cette paix que depuis déjà tant de siècles les anges annoncèrent, sur le berceau du divin Sauveur, aux hommes de bonne volonté.

« Puisse Dieu réaliser promptement nos vœux ! Et puis que Votre Sainteté veuille bien les accueillir avec sa bonté ordinaire, et qu'elle daigne nous accorder la bénédiction apostolique que nous implorons humblement prosternés à ses pieds. »

Le Saint-Père répondit :

Les assurances que vient de me donner M. le cardinal sont certainement pour moi un sujet d'une bien grande consolation dans cette circonstance ; je veux dire la résolution où vous êtes tous de faire la volonté de Dieu et de mettre à exécution tout ce que son Vicaire devra nécessairement ordonner.

J'ai entendu rappeler la mémoire de saint Thomas de Cantorbéry. Je le nomme volontiers, moi aussi, parce que c'est un tel type de fermeté, qu'il peut être proposé comme exemple à tous les faibles, afin que chacun puisse prendre ce tableau comme modèle, en suivant la ligne de conduite qu'il a lui-même tracée. A l'époque où vivait ce saint, les temps étaient également tristes, et la haine contre l'Église et ses ministres n'était pas moins enflammée que de nos jours ; mais il sut toujours se tenir fidèle à son devoir avec une fermeté et une constance héroïques, préférant toujours plaire à Dieu plutôt qu'aux hommes. Et cela est tellement vrai que le roi qui le persécutait dut con-

fesser que ce seul prêtre était cause qu'il ne pouvait avoir la paix. Mais que voulez-vous? notre très-sainte religion, précisément parce qu'elle est la seule vraie, doit être un sujet de contradictions pour tous ceux qui la servent fidèlement. Que dirent à saint Paul ces juifs qui le virent à Rome pour la première fois et qui l'entendirent parler de la vraie foi en Jésus-Christ et de ses disciples? *De secta hac notum est nobis, quia ubique contradicitur.* (*Act.*, XXVIII, 22.) Dès ces temps-là le christianisme a donc été exposé aux contradictions sous tous les rapports, mais il n'a jamais été surmonté; il a été persécuté, mais il est demeuré toujours vainqueur; on a essayé de le mettre à mort, et cependant il est toujours vivant. Ne craignons donc point; et de même que le saint martyr avait toujours Dieu sous les yeux, ce qui lui donna la force d'affronter la fureur de ses bourreaux, de même prenons courage, nous aussi, nous souvenant toujours de ces paroles de Jésus-Christ : *Nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere; sed potius timete eum, qui potest et animam et corpus perdere in gehennam.* Voilà ce que nous devons craindre : Dieu, qui a la puissance de jeter notre âme même en enfer.

Et puis je voudrais faire de vous des apôtres à l'égard de certains prêtres qui, oubliant leur vocation, ont fini par quitter même l'habit ecclésiastique. Rappelez-leur que Dieu les oubliera aussi, et qu'au jour terrible du jugement dernier il leur dira : *Discedite a me.* Ces derniers jours, j'ai dit moi-même quelques mots pour avertir et secouer ces ecclésiastiques dévoyés, particulièrement au sujet des différends politiques. Eh bien! j'ai vu hier un journal qui se plaint de ce que j'ai dit. Je lui réponds en recommandant de nouveau à vous-mêmes de rappeler à ces prêtres leur propre vocation : qu'ils laissent au monde le respect humain, et qu'ils ne craignent que Celui-là seul qui peut

infliger des peines éternelles ! *Nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere; sed potius timete eum, qui potest et animam et corpus perdere in gehennam.* (MATTH., x, 28.)

Telles sont les paroles qui doivent servir de réponse aux excellentes choses que m'a dites M. le cardinal. Je termine en vous recommandant de nouveau de faire tout ce qui dépendra de vous pour que les personnes dont je viens de vous parler retournent au bien.

Benedictio, etc.

— Tous les illustres membres de la prélature furent admis au baisement de la main.

DISCOURS CCCLXXXIII.

A tous les employés civils : 31 décembre 1874.

Au nom de plus de mille employés, ou pour mieux dire de tous ceux qui purent se ranger dans l'immense salle du Consistoire aux pieds de leur Souverain et de leur Pontife vénéré, M. le commandeur Marc-Antoine Pacelli, substitut au Ministère de l'intérieur, donna lecture de cette adresse :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Les officiers, magistrats, et tous ceux qui remplissaient une fonction dans les différents ministères de votre principauté civile, toujours fidèles à votre gouvernement paternel, viennent se prosterner humblement devant votre auguste trône à l'occasion des fêtes de Noël et du commencement de la nouvelle année, pour vous offrir le tribut de leurs hommages respectueux et de leurs félicitations. Ils sont heureux de pouvoir vous dire, Très Saint-Père, qu'ils ont élevé de ferventes prières vers le divin Réparateur, afin qu'après de si fortes tempêtes

que celles que nous voyons, la guerre que Satan a suscitée contre vous, qui êtes l'ange de la paix, puisse avoir promptement une fin, et qu'après tant d'iniquités commises, lorsque les nations gémissent dans l'état le plus lamentable, tous les hommes reconnaissent enfin que le véritable bien-être des peuples ne pourra se rétablir que lorsqu'on mettra en pratique et que l'on vénérera les doctrines de la chaire infaillible de Pierre, dans laquelle, Saint-Père, vous siégez semblable à un astre lumineux et bienfaisant, pour éclairer le monde et le faire revenir des folies de ce siècle dépravé.

« Avec ce zèle apostolique qui brûle au fond de votre poitrine, Votre Sainteté a correspondu à sa divine mission par l'accomplissement des œuvres et par la pratique des vertus qui sont les plus chères au cœur de Dieu, en allumant dans le cœur des catholiques la flamme ardente de la charité ; puis, ne faisant aucun cas des colères et des menaces des grands despotes de la terre, avec un esprit imperturbable, comme celui qui a été choisi de Dieu pour humilier les ennemis de son Église, vous avez fulminé par vos anathèmes les doctrines perverses que la folie humaine a semées dans le camp catholique, comme le Verbe de Dieu fait homme foudroyait de ses réprimandes les perverses traditions judaïques qui faisaient oublier les lois divines. Et semblable au Christ, vous êtes, vous aussi, comme le point de mire des contradictions et de la haine mortelle des ministres de Satan ; mais de même que le Christ triompha glorieusement de la perfidie judaïque, de même aussi, vous qui le représentez sur terre, vous écraserez l'hydre infernale des ennemis de la Papauté, qui perdent le sens intellectuel en formant des projets impies et vains.

« Les moteurs de tant de tribulations imposées à l'Église de Jésus-Christ sont ces enfants dépravés qui, secourus et protégés par des hommes qui n'ont aucune religion, se révoltent contre votre divine autorité, renouvelant l'apostasie de ces impies israélites, lesquels, pour mener une vie plus libre en méconnaissant toute espèce de soumission due au Grand-Prêtre, préférèrent faire alliance avec le paganisme et se soumettre à ce monstre de tyrannie et d'impieté, tel que fut Antiochus, surnommé l'Illustre. Mais tous ont subi le châtiment qu'ils méritaient : ils ont tous péri dans l'ignominie, punis de Dieu et exécrés des hommes.

« Ces apostats forcenés de nos jours sont aussi l'image vive du téméraire Corée et de ses misérables partisans, qui essayèrent de combattre les pouvoirs civil et spirituel de Moïse et d'Aaron, pour se constituer à leur place maîtres et chefs du peuple élu. Comme exemple salutaire pour la postérité, un châtiment terrible vint les frapper, et

de pareils châtiments n'ont jamais manqué de fondre sur les persécuteurs du Souverain-Pontificat.

« De nos jours la divine Providence a disposé que tous les efforts des apostats modernes dirigés contre le Régisseur suprême de la sainte Église n'aient pu servir à autre chose qu'à séparer la zizanie du bon grain. Nous voyons en effet que la foi et la ferveur des catholiques, ravivées par vos puissantes paroles de vie éternelle et par votre constance invincible au milieu de si épouvantables tempêtes, ont mis dans leurs poitrines une nouvelle force qui leur fait combattre les combats du Seigneur avec un véritable courage de martyrs contre des tyrans venus en aide à des enfants rebelles à leur père ; et déjà les ennemis de la papauté, effrayés par tant de preuves d'héroïsme, s'aperçoivent que plus ils mettent d'acharnement à opprimer l'Église, plus ils éloignent d'eux l'espérance de la victoire. La crainte de tomber ignominieusement les assaillit, et tournant leurs regards vers le Vatican, où vous siégez, Saint-Père, avec toute votre majesté imperturbable, ils entrevoient tout près le jour où ils devront s'écrier : *Vicisti, vicem gerens Galilei.*

« Reportant notre pensée à ce grand avènement, et fortifiés par votre bénédiction, Saint-Père, nous nous flattons de voir arriver cet heureux moment. Ce sera alors que la société humaine, étant purgée de la lave des enfants du siècle, nous pourrons chanter dans le transport de notre allégresse : *Factum est regnum hujus mundi Domini nostri et Christi ejus.* »

Sa Sainteté répondit :

Chaque fois que je vous vois réunis dans ces salles du Vatican, je reconnais en vous ces traits de fidélité et de constance à vous maintenir, comme vous l'avez fait jusqu'ici, sincèrement attachés à ces principes inséparables, non seulement d'une âme chrétienne et catholique, mais aussi d'une âme qui professe quelque sentiment d'honneur.

Hélas ! tous les souhaits que l'on vient m'exprimer ici tendent toujours au désir de voir terminée cette misérable condition dans laquelle nous nous trouvons ! Quand donc, quand donc le Seigneur montrera-t-il une fois encore un

rayon de sa lumière, et fera-t-il resplendir sa miséricorde sur nous! — Demande à laquelle il n'est pas facile de répondre. Je dirai cependant que le peuple hébreu, lorsqu'il errait dans les déserts, ne cessait de demander, dans tous ses va-et-vient, quand finirait ce pèlerinage. Or, c'était le peuple lui-même qui mettait obstacle au terme de son pèlerinage, car en multipliant le nombre de ses péchés, il provoquait, des mains de Dieu, les actes de sa justice sévère.

Mais, diront ceux qui sont ici présents, nous multiplions nos prières, nous augmentons le nombre des pèlerinages, nous faisons en sorte que de nos lèvres ne sortent que de saintes paroles, que de bons conseils, de manière à pouvoir réparer aux yeux de nos enfants les scandales sans fin qui les entourent, et le tort que pourraient leur faire de mauvais conseillers cherchant à les porter au mal. — C'est vrai, on prie beaucoup, on fait beaucoup; mais ne savez-vous pas, chers fils, que Dieu, dans l'ordre de sa providence, punit le péché des pères dans leurs enfants? Et ignorez-vous que les châtiments de Dieu s'étendent à plusieurs générations? Dans la profondeur de ses conseils cachés, Dieu a voulu de nos jours faire tomber sa colère, son courroux sur le monde catholique, et pourquoi? Peut-être pour réveiller la foi qui semblait s'éteindre en un grand nombre d'endroits, pour nous rappeler tous dans le sentier de la vérité et de la justice, et, pour parler en nous conformant au langage humain, afin de nous rappeler à la pratique de ces conseils qu'exige l'honneur de la famille humaine.

Rappelons-nous donc, chers enfants, que pour faire cesser les fléaux de Dieu, il faut faire cesser les désordres. Et à ce propos, je veux vous dire une chose qui m'a été rapportée : c'est que parmi le grand nombre des employés pontificaux il se soit trouvé quelqu'un qui ait

accepté le service d'un autre maître : chose moralement impossible à mettre en pratique, car *nemo potest duobus dominis servire ;* ou l'un, ou l'autre. Si donc il y en a un, alors même qu'il n'y en eût qu'un seul, et qu'il fût ici présent, je ne sais..... mais c'est assez. Cependant, s'il était ici, celui qui fait le vilain métier de servir deux maîtres, je lui rappellerais son devoir ; je lui dirais qu'il n'y a qu'un seul maître, et que, après tout, nous devons obéir au maître universel qui est dans le ciel et qui est seul, lui aussi, c'est-à-dire Jésus-Christ. Enfin je lui ferais comprendre que nous ne pouvons pas en venir à traiter avec Bélial pour servir deux maîtres, même par des actes extérieurs qui, en bon résumé, se réduisent à une horrible hypocrisie. Si l'on m'a dit une chose fausse en me rapportant ce fait, je m'en réjouis. Ceux qui savent ce qu'il en est pourront dire et juger si le rapport qui m'a été fait est faux ou vrai. (*Plusieurs voix :* IL EST VRAI !)

En attendant, je vous dis à vous : Maintenez-vous fidèles et constants dans l'exercice de vos devoirs, comme vous l'avez fait jusqu'ici, et je souhaite pour vous dès maintenant que vous puissiez un jour entendre la voix de Dieu qui vous appellera en vous disant : *Euge, serve bone et fidelis, intra in gaudium Domini tui.* Serviteur bon et fidèle, entre en possession d'une joie éternelle. Voilà donc que le ciel est promis à quiconque est constant dans l'exercice de tous ses devoirs. *Euge, serve bone,* etc.

Pour raffermir encore cette espérance et cette confiance, je lève la main et je vous bénis. Je vous bénis pour vous fortifier, afin que vous vous mainteniez toujours fermes, et que vous puissiez constamment suggérer à vos amis, à vos enfants, à vos parents et à tous ceux à qui vous vous intéressez, ces conseils qui vous délivreront de la gueule des lions enragés qui cherchent à pervertir chaque jour le peuple chrétien, soit par des écoles

protestantes, soit par les plus abominables représentations théâtrales, soit enfin de mille autres manières.

Benedictio, etc.

— Sa Sainteté se retira au milieu des plus vifs applaudissements.

DISCOURS CCCLXXXIV.

Aux représentants des diocèses et de la jeunesse d'Italie : 6 janvier 1875.

Cette députation était des plus nombreuses et des plus choisies. Elle ne se composait guère que des jeunes gens accourus, selon l'usage, de toutes les principales villes d'Italie pour attester au Souverain-Pontife la fidélité inviolable et le dévoûment inaltérable de ce peuple élu de Dieu. Le Saint-Père se rendit dans la salle du Consistoire vers midi, accompagné d'un grand nombre de prélats et d'illustres personnages de sa cour. Il serait impossible d'exprimer avec quels applaudissements et quelles marques de joie Sa Sainteté fut accueillie par cette fervente jeunesse. M. le commandeur Giovanni Acquaderni s'étant approché au pied du trône pontifical, se fit l'interprète des sentiments communs de toute l'assistance en donnant lecture de cette adresse :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Une autre année a disparu dans les abîmes du temps, et vos enfants les plus aimants, dont la patrie est cette terre d'Italie, heureux de la joie la plus sincère, vous retrouvent encore, Très Saint-Père, rayonnant d'une vigueur providentielle, le front ceint d'une auréole de triomphes toujours nouveaux, pilote infatigable gouvernant votre

navire mystique malgré toute la violence de cent ouragans et au milieu des périls de cent tourbillons.

« Cette presse qui, pour un vil prix, prostitue chaque jour, jusque dans votre Rome, la vérité à l'aveuglement des foules par un baiser, renouvelant ainsi en vous la passion de Notre-Seigneur et de notre Maître; cette presse, en faisant allusion, il n'y a que quelques jours, à un double courant transportant des vœux directement opposés au sommet de deux collines de Rome, cette presse mêlait une calomnie barbare à une espérance hypocrite.

« Elle disait voir en nous qui, dévoués à votre trône, nous prosternons devant vous pour déposer à vos pieds les vœux de tous les cœurs restés fidèles à l'Église en Italie; elle disait découvrir en nous un esprit et des intentions hostiles à la félicité du pays que Dieu vous a donné pour patrie; et d'autre part elle envisageait malicieusement et avec complaisance un avenir prochain où les mêmes genoux et les mêmes fronts pourraient s'incliner devant la force du droit comme devant le droit de la force (1).

« En déposant à vos pieds, Très Saint-Père, l'humble et bien petit tribut de notre fortune et de nos cœurs, nous sentons le besoin de proclamer la pureté de nos intentions, et d'exprimer la confiance ferme que, de même que le Christ enfant trouva sincères les dons symboliques des rois fortunés de l'Orient, de même vous aussi, Très Saint-Père, vous voudrez bien reconnaître en nous et en tous ceux que nous représentons ici des cœurs qui, au milieu d'un si grand bouleversement d'idées et de choses, restent toujours et invariablement dévoués à votre magister infaillible, en même temps qu'ils sont toujours fidèles aux sentiments nobles d'un véritable amour pour la patrie. Oui, cette bénédiction apostolique que nous implorons aujourd'hui sera considérée par nous comme notre justification la plus splendide, comme le témoignage rendu à nos principes par la plus illustre des victimes comme par la plus grande autorité qui soit sur terre.

« Les paroles par lesquelles vous décrivîtes, Saint-Père, l'esprit moderne de rébellion, en répondant aux hommages du patriciat romain, sonnent très-clairement à notre oreille et au fond de notre cœur, c'est-à-dire que la révolution tourne autour de nous comme un lion, cherchant qui elle pourra dévorer; et c'est précisément la raison pour laquelle nous nous vantons de posséder, pour notre dévotion au Vicaire de Jésus-Christ et notre soumission à son auguste parole, la

(1) Voir l'article de l'*Opinione,* dans la note jointe au discours CCCXXX. page 391.

règle qui nous maintient sûrement dans l'accomplissement de tous nos devoirs. L'histoire et les traditions ont déjà illustré, par les splendeurs d'une évidence combattue en vain, cette conviction glorieuse de nos pères, laquelle, grâce à vous, Saint-Père, s'est renouvelée en nous et se perpétue encore.

« Daignez, Très Saint-Père, agréer les souhaits et bénir les espérances de tous ceux qui ont concouru en Italie à ce témoignage de reconnaissance et de fidélité, à ce tribut humble, mais sincère, d'un respect profond et d'un dévoûment à toute épreuve. »

Sa Sainteté répondit :

En vous voyant réunis autour de moi, bien chers enfants, après avoir quitté les différentes contrées que vous habitez, pour me former une aussi belle et aussi agréable couronne, je dirai, moi aussi : *Gratulamur adventu !* Mais une consolation plus grande encore pour moi, c'est de vous savoir tous fermes et constants dans la pratique de vos devoirs, ainsi que dans la défense du droit, de la vérité et de la justice.

Il semblera peut-être à quelques-uns des plus jeunes d'entre vous que la présente persécution est telle qu'elle doit vous enlever toute espérance de jours meilleurs et de paix. Mais si nous tournons nos regards vers le passé, nous verrons que l'Église et les catholiques ont été souvent, très-souvent en but à toutes les colères des impies. Dans les premiers siècles, les Papes rougirent et embaumèrent de leur sang les arènes de cette Rome, et trouvèrent des millions et des millions d'imitateurs. Les siècles des persécutions et des instruments de supplice terminés, on vit s'élever l'ère des schismes et des hérésies. Dans ces luttes d'un nouveau genre, on vit l'Église se maintenir également ferme et constante, et repousser victorieusement tous les assauts de ses ennemis. Vinrent ensuite les incrédules et ces soi-disant philosophes du siècle passé,

qui trompaient les peuples et qui étaient soutenus par ceux qui étaient trompés, et l'Église catholique est toujours demeurée ferme.

Je veux maintenant vous faire remarquer que, dans l'année 1875 qui commence, arrive le centenaire de l'élection de Pie VI, mon glorieux prédécesseur, lequel termina son pontificat en devenant la grande victime de 89 et de ses faux principes.

Pie VII lui succéda, cet illustre pontife sur lequel tombèrent toutes les colères injustes d'un puissant du siècle. Deux autres pontifes, après lui, tinrent peu de temps, mais saintement, le gouvernement de l'Église de Jésus-Christ.

Vint ensuite Grégoire XVI, qui trouva dans une grande agitation les ennemis du trône et de l'autel, déjà maîtres d'une partie des États de l'Église.

La révolution contemporaine, vous la connaissez, et il n'est pas besoin que je répète ce que je disais d'elle, en peu de mots, il y a quelques jours. J'ai montré ce qu'elle était et quel était son caractère. J'ajouterai seulement une parole pour signaler un *projet de loi organique* de la république du Mexique. Il m'est arrivé hier, et il mérite les plus solennelles réprobations, comme étant un véritable foyer de mille erreurs.

Mais tout cela doit relever le courage de tous les bons, parce que les faits passés démontrent assez clairement que l'Église, Dieu le permettant ainsi, est combattue continuellement, mais vaincue, jamais ! Les persécuteurs périssent et disparaissent ; l'Église reste, et reste avec son divin Fondateur. Le Fondateur de l'Église demeure toujours le même ; et, tandis que les persécuteurs sont jetés de côté comme des vêtements usés, Jésus, au contraire, se maintient éternellement : *Ipsi peribunt, tu autem permanes, et omnes sicut vestimentum veterascent ;*

tu autem idem ipse es et anni tui non deficient. Consolons-nous donc devant cette éternelle stabilité du divin Rédempteur, sur laquelle est appuyée la succession de ses vicaires et de ses autres ministres, ainsi que le maintien de la foi chez tous les peuples catholiques.

Et ici j'ajouterai encore que nous devons trouver un engagement de plus dans la solennité que nous célébrons aujourd'hui. Saint Joseph reçut l'ordre de Dieu de laisser la Judée et de se rendre en Égypte. Peu après, l'ange se présenta de nouveau et dit à Joseph : *Surge, surge, accipe puerum et matrem ejus et vade in terram Israel; defuncti sunt enim, qui quærebant animam pueri.* Ainsi pouvons-nous tous dire, nous aussi : Que sont devenus les persécuteurs de l'Église ? *Defuncti sunt !* Où sont les persécuteurs, et les instruments de supplice, et les tyrans? *Defuncti, defuncti sunt !* Et l'Église? L'Église est toujours là! (*Applaudissements.*)

Méditez, bien chers enfants, méditez sur ce miracle que Dieu opère pour soutenir son Église, et vous y puiserez une force et une ardeur nouvelles pour poursuivre la noble lutte dont vous donnez un si bel exemple à l'Italie et au monde entier.

Et puisque c'est l'amour de fils affectionnés qui a dirigé vos pas et vous a conduits ici, afin d'y puiser de nouvelles forces pour la pratique des bonnes œuvres, je veux, moi aussi, vous en conseiller une qui tendra à diminuer un désordre immense qui s'est de beaucoup accru depuis les agitations révolutionnaires.

Je veux parler des mariages entre-parents, qui depuis vingt ou vingt-cinq ans se sont non seulement doublés, mais quadruplés. Je voudrais donc que, saisissant l'occasion opportune, vous parlassiez à des amis, à des parents disposés à de semblables mariages, afin de les en détourner. Il est vrai qu'il peut arriver quelquefois que la dis-

pense doive être concédée devant le concours de beaucoup de causes canoniques; mais les nombreuses demandes qui se font pour l'ordinaire doivent être condamnées, parce que ces mariages sont contraires à la santé du corps, et ici j'en appelle au témoignage des médecins ; contraires souvent aussi à la morale, et ici je pourrais parler moi-même et révéler bien des choses.

Je sais bien que l'on peut dire qu'un pareil désordre pourrait être aisément réprimé par le refus de la dispense. Mais c'est là précisément que se trouve la grande difficulté depuis que les gouvernements ont permis et favorisé un tel acte, qui endort les faibles, parce que, soit à cause de l'effervescence de la passion qui aveugle, soit par l'avidité de l'argent qui entraîne, soit, pis encore, par le manque de foi, plusieurs préfèrent vivre en concubinage, même incestueux, plutôt que se disposer à recevoir le sacrement du mariage. C'est ainsi que les contractants sont privés de la grâce que Dieu accorde pour vivre dans la paix et dans la charité, et de ce zèle nécessaire pour pouvoir élever leurs enfants dans son amour et dans sa sainte crainte.

Si les gouvernements avaient la patience de n'intervenir qu'après que l'Église a exercé ses droits, comme la justice le réclame, ils pourraient alors, et non auparavant, procéder aux actes civils, et enlèveraient ainsi aux contractants tout motif de souiller leur conscience, souillure qui s'étend à tous ceux qui coopèrent à un tel acte.

Après la liberté rendue au sacrement du mariage, nous devons demander à Dieu qu'il daigne faire disparaître les grands obstacles qui empêchent l'admission aux ordres sacrés des jeunes lévites frappés, à l'improviste, de la loi sur la levée militaire, qui les assujettit tous au service des armes, obligeant tous ces jeunes ecclésiastiques à échanger

la ceinture, image de la pureté, contre le ceinturon de cuir qui doit soutenir l'épée.

Qui ne voit qu'avec ce mode de procéder on veut détruire peu à peu la hiérarchie ecclésiastique, et qu'à la pacifique milice de Jésus-Christ, désertée et abandonnée, on veut substituer cette milice qui expose l'âme et le corps à tant de périls? Demandons donc avec humilité à Dieu qu'il éloigne de nous cette menace de destruction.

Mais que l'on ne croie pas qu'en demandant que ces deux sacrements soient libres dans tous leurs effets, j'oublie de réclamer la liberté d'enseignement. Et quand je dis que je réclame la liberté d'enseignement, je la réclame, non comme un principe que je n'admets pas, mais comme une vraie nécessité. (*Applaudissements.*)

Telles sont, chers enfants, les quelques paroles que j'avais l'intention de vous adresser. Maintenant, allons tous nous prosterner devant la crèche du divin Sauveur, et demandons-lui avant toute autre chose les trois grâces dont je viens de vous parler. Mon Dieu! auteur des sacrements, donnez à l'Église la liberté du sacrement de mariage; donnez-lui la liberté du sacrement de l'ordre; confirmez à votre Église la mission que vous lui avez donnée dès le principe, quand vous avez dit aux Apôtres : *Euntes docete omnes gentes.*

Oui, ce sont là, Seigneur, les faveurs que nous demandons. Vous pouvez toucher et émouvoir le cœur de ces hommes dont les lèvres sont toujours prêtes à glorifier la liberté, mais dont les mains sont toujours pleines de chaînes et disposées à rendre votre Église esclave et à lui interdire l'exercice de sa divine mission. Lorsque vous accueillîtes, dans votre humble crèche, les personnages venus des contrées éloignées pour vous adorer, l'alarme fut grande parmi ceux qui régnaient en Israël. Nous, nous venons vous adorer, mais nous ne voulons pas jeter l'alarme dans le

cœur de ceux qui gouvernent; nous désirons seulement que, par un effet de votre bonté, la lumière de la vérité pénètre dans leur esprit, et qu'après nous avoir enlevé beaucoup ils nous concèdent au moins ce que nous demandons, ce qui ne concerne aucun intérêt matériel, mais tend uniquement au soulagement des âmes.

O mon Jésus! vous voyez tous ceux qui sont ici présents, et en eux tous les millions d'Italiens qu'ils représentent, tous s'unissent à moi pour vous supplier, et afin de mieux mériter ce qu'ils sollicitent, ils vous offrent, avec les saints Rois-Mages, l'or, l'encens et la myrrhe. L'or de la pureté, afin de rendre l'âme agile dans la pratique des œuvres saintes; l'encens de l'oraison, pour la fortifier dans ses actions; la myrrhe de la mortification, pour l'exercer dans la lutte qu'elle soutient contre ses ennemis. Écoutez, Seigneur, écoutez nos communes prières; élevez le bras pour nous bénir tous, tant ceux qui sont ici présents que ceux qui sont absents. Ce bras, il est vrai, est le bras d'un petit enfant, mais il n'en est pas moins fort et tout-puissant. Bénissez cette péninsule qui était unie par la foi lorsqu'elle était divisée en plusieurs États, tandis qu'aujourd'hui, lorsqu'on la dit unie politiquement, elle est semée de temples protestants, d'écoles hétérodoxes et d'autres institutions semblables dont la mission est de diviser l'Italie dans la foi, dans le culte, dans la religion, pour laisser place aux institutions de Satan, qui consent volontiers à régner, mais dont le symbole est le *nullus ordo* et le *sempiternus horror*.

Ah! si l'Italie était autrefois une dans la foi, veuillez la rappeler, Seigneur, à la possession de cette noble prérogative qui est aussi la première entre toutes les autres. Eloignez-en tous ces maîtres d'erreurs et tant d'autres sources de corruption. Que votre bénédiction lui rapporte ces grands bienfaits; qu'elle la rende digne de conserver

ses antiques priviléges, dont le premier de tous est d'avoir toujours appartenu et tout entière à la religion catholique.

Benedictio, etc.

— Toute l'assistance, profondément émue, se prosterna pour recevoir la bénédiction apostolique; puis se relevant aussitôt, elle éclata en chaleureux applaudissements jusqu'à ce que Sa Sainteté se fût dérobée aux regards de cette foule qui remplissait l'immense salle. Plus de CENT MILLE FRANCS furent déposés au pied du trône apostolique, comme témoignage de la fidélité de cette jeunesse italienne envers l'immortel successeur de saint Pierre, ainsi que plusieurs volumes contenant des adresses d'un très-grand nombre de diocèses et de cercles de la jeunesse catholique, avec les signatures de ceux qui avaient pris part à l'offrande.

DISCOURS CCCLXXXV.

Aux chantres de la chapelle pontificale, dite Sixtine, présentés par Mgr Pacca, majordome de Sa Sainteté : 7 janvier 1875.

Le Saint-Père était assis sur son trône dans la salle consistoriale, ayant à ses côtés les Éminentissimes cardinaux Caterini, Bizzarri, Asquini, Berardi, Monaco la Valletta, Chigi, Martinelli, Franchi et Oreglia, lorsque le maître directeur de la chapelle, M. D. Luigi Panci, s'approcha devant Sa Sainteté et donna lecture de cette courte adresse :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Les sons mélodieux d'une harpe suffisaient pour rétablir le calme dans le cœur du saint roi David au milieu de ses tribulations, et particulièrement lorsque son fils ingrat Absalon excitait contre lui la guerre la plus dure et la plus cruelle. Et nous, quel ne serait pas notre bonheur si nous pouvions, par le concert de nos voix, adoucir en quelque

manière les ennuis du plus doux des pères, du plus pieux des princes, du plus aimable des pontifes ! Depuis déjà plus de quatre ans, on n'entend plus les temples sacrés résonner des saints cantiques et de ces harmonies touchantes que notre foi toute seule est capable d'inspirer et de faire exécuter. Toutefois, c'est pour nous une consolation, après un si long et si douloureux silence, de pouvoir aujourd'hui offrir à Votre Sainteté l'hommage de nos accents harmonieux, comme un témoignage non équivoque de notre profonde vénération et de notre fidélité de sujets véritablement soumis.

« Permettez donc, Très Saint-Père, que les musiciens humbles et dévoués de votre chapelle vous expriment les vœux qu'ils forment pour le triomphe tant désiré, en se servant des paroles que le prophète inspiré adressait à Jérusalem, image de cette Église dont vous êtes l'auguste prince et le chef : *Civitas Jerusalem noli flere....* Essuie, essuie tes larmes, ô sainte cité, car l'aurore du jour de ta résurrection ne tardera pas à poindre : *Quoniam Dominus in fortitudine veniet....* Ah ! viens donc, viens vite, ô Dieu puissant, et brise les chaînes de ton Vicaire ; presse l'heure du triomphe de ton Église : *Festina.... Domine, et libera populum tuum !* »

Sa Sainteté répondit :

Nous entendrons avec satisfaction le morceau de musique que l'affection vous a inspiré pour soulager un peu notre esprit véritablement affecté d'une trop profonde douleur à la vue des maux que souffre l'Église. Puisse aussi la musique pénétrer enfin dans le cœur des ennemis de Dieu, mieux encore qu'elle ne le fit dans celui de Saül ! Car encore que David chantât bien et sonnât admirablement de la harpe, non seulement l'homme qui était la proie du démon n'était pas touché de ces accents mélodieux, mais il lui arrivait souvent de donner dans des excès contraires, et d'être saisi d'une plus grande fureur. Il est certain que celui qui est plein du démon ne peut entendre au fond de son cœur que la musique qui sort de l'enfer !

Espérons cependant que Dieu convertira tous ses ennemis, en touchant les fibres de leur cœur avec la douceur de sa grâce.

Le maître de musique, M. Dominique Mustafà, s'étant mis à la tête du chœur, dirigea le chant qui était de sa propre composition. Le morceau de musique étant exécuté, Sa Sainteté ajouta :

Je me réjouis de votre très-beau chant. Espérons que la venue du Seigneur vérifiera bientôt la prophétie, et qu'on pourra chanter ainsi l'*Amen* du triomphe. *Alleluia.*

DISCOURS CCCLXXXVI.

A une députation d'Irlandais : 10 janvier 1875.

Cette députation fut reçue dans la salle du Consistoire et présentée par Mgr Tobia Kirby, recteur du collége irlandais. S. Gr. Mgr Conroy, évêque en Irlande, donna, aux pieds de Sa Sainteté, lecture de cette adresse :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« La foi et l'amour nous conduisaient en esprit, ces saints jours, à la grotte de Bethléem pour y contempler le chef-d'œuvre de la divine miséricorde, c'est-à-dire le Verbe éternel incarné. Là, dans cette grotte obscure, nous avons vu un tendre enfant déposé dans une vile crèche, tremblant par le froid ; et la foi nous a fait découvrir en ce petit enfant le fils de Dieu, créateur et maître de tout l'univers. Nous avons reconnu dans ses touchants gémissements la voix de Celui qui, dès le commencement du monde, appela la lumière qui devait resplendir sur la surface de l'abîme ; ces petites mains, maintenant transies par le froid, nous les avons reconnues pour être les mains de Celui

qui façonna l'immense voûte du firmament, disposant avec une beauté merveilleuse *cœlos suos opera digitorum suorum*. Nous avons contemplé ces petits pieds comme les pieds de Celui qui bondit comme un géant, *ab itineribus æternitatis suæ*, parcourant une longue carrière d'une extrémité du ciel à l'autre, et rien ne peut échapper au feu ardent de sa chaleur. Enfin, dans ce faible petit corps, nous avons entrevu la toute-puissance de Dieu qui s'y trouvait cachée ; car là, *abscondita est fortitudo ejus*, c'est-à-dire le Verbe de Dieu incarné : *Christus Dei virtus et Dei sapientia*.

« Or, cette grotte où l'Enfant-Jésus est couché nous représente son Église que lui-même gouverne, enseigne et dirige par son Vicaire. C'est donc dans les sentiments du plus profond respect que nous nous approchons de vous, Très Saint-Père, dans cette solennité, pour vénérer dans votre personne auguste et sacrée le représentant du Rédempteur-né. Vous êtes établi par lui maître infaillible pour instruire tout son troupeau dans les vérités révélées, et, semblable à un soleil, étendre les rayons de ces doctrines célestes d'une extrémité du monde à l'autre, et cela avec une telle efficacité que rien ne peut échapper aux atteintes de sa chaleur brûlante, parce que toute âme, dit saint Léon le Grand en parlant de saint Pierre, dont vous êtes le successeur, toute âme qui veut appartenir au troupeau du Christ doit accepter de vos lèvres les enseignements de la vie éternelle : *Et omnis lingua confitetur Dominum, magisterio hujus vocis imbuitur*. Et s'il se trouve certains hommes qui ne veulent pas écouter cette voix, mais au contraire la persécuter, personne ne doit s'en étonner, lorsqu'il est écrit de Celui qui était la lumière du monde : *In propria venit, et sui eum non receperunt ;* à peine était-il né, il n'y eut pas jusqu'aux rois et aux puissants du siècle qui cherchèrent à le mettre à mort. Mais ils furent trompés dans leurs desseins impies, car *non est sapientia, non est prudentia, non est consilium contra Dominum*. En effet, Dieu, dans sa sagesse admirable, sut tirer profit de la cruauté même des ennemis du Rédempteur nouveau-né, en s'en servant pour mieux répandre la manifestation céleste de la naissance de son fils et la rendre plus éclatante encore. Mais ne fait-il pas maintenant pour son Vicaire ce qu'il fit alors pour son fils ? A quoi aboutissent en effet toutes les violences et toutes les injustices commises au détriment de votre pontificat, sinon à rendre plus manifestes aux yeux du monde entier, croyant et incrédule, la patience à toute épreuve, la mansuétude sans égale, la charité inépuisable, le courage invincible, et enfin toutes les vertus héroïques par lesquelles Votre Sainteté enrichit et orne chaque jour la chaire de saint Pierre d'un brillant éclat et d'une nouvelle splendeur ?

« Et nous qui sommes vos enfants accourus de l'Irlande, imitant les Rois-Mages auprès du berceau du divin Rédempteur, nous venons devant le trône de son Vicaire. Comme eux, nous venons déposer nos hommages les plus affectueux en même temps que nos dons les plus humbles. Le peu d'or que nous apportons sera compensé par l'abondance de l'encens et de la myrrhe ; de la myrrhe de la douleur qui nous transperce le cœur à la vue de vos souffrances si prolongées et de celles de l'Église ; de l'encens de nos plus ferventes prières adressées au Très-Haut, afin qu'il daigne mettre promptement un terme à ces souffrances, et restituer à Votre Sainteté la jouissance de vos droits sacrés, à l'Église la paix, et enfin à la société, si misérablement troublée par les erreurs, la tranquillité, la confiance et la sécurité.

« Daignez, Très Saint-Père, accueillir avec bonté les vœux affectueux que nous vous offrons, et répandre sur nous, sur nos évêques, sur nos parents et sur la catholique Irlande tout entière, qui vous aime du plus profond de son cœur, la bénédiction apostolique. »

Sa Sainteté répondit :

Les bons Irlandais sont toujours fidèles à eux-mêmes, et toujours constants, non seulement dans l'exercice de leurs devoirs comme chrétiens, mais aussi constants à confirmer les sentiments de leur dévotion fervente et généreuse envers le Père commun des fidèles. Cette foi et cette piété des Irlandais ne datent ni d'aujourd'hui ni d'hier ; elles ont traversé tous les siècles qui se sont écoulés à partir du moment où la religion de Jésus-Christ commença à être prêchée et à s'établir dans cette île bénie, où elles se maintiennent au milieu des persécutions les plus dures et les plus longues.

Mais je veux adresser quelques mots à ces bons petits enfants en particulier. (*Aux élèves irlandais de la Propagande et de différentes institutions nationales.*) L'évangile d'aujourd'hui nous rappelle la douleur que Jésus-Christ porta dans le cœur de son père et de sa mère en se soustrayant à leur compagnie pour demeurer séparé

d'eux pendant trois jours. Réfléchissant en moi-même sur ce fait, je me demandais quelles devaient être les différentes causes qui purent concourir à déterminer Jésus-Christ à cette disparition imprévue. N'aurait-il pas pu en demander d'abord la permission pour épargner à son père et à sa mère une si grande douleur? Certainement si; mais il ne le fit pas. Savez-vous pourquoi? Peut-être parce qu'il prévoyait qu'ils la lui auraient refusée, ou qu'au moins ils auraient voulu l'accompagner; et alors il n'aurait pas eu cette liberté entière qu'il désirait pour l'accomplissement de ses desseins, spécialement en montrant son détachement absolu de tout pour suivre la volonté de Dieu dans l'exercice de son devoir.

Mais notez bien que la très-sainte Vierge retrouva Jésus dans le temple. Elle ne le trouva pas sur la place publique à passer son temps dans l'oisiveté; elle ne le trouva pas dans des salons à entretenir des conversations; elle le trouva dans la maison de Dieu, écoutant les questions que lui faisaient les docteurs, et confondant leur vaine sagesse par ses divines réponses. Sa très-sainte mère eut la consolation de l'embrasser; mais elle lui demanda pourquoi il en avait agi si durement à leur égard. Ne savez-vous pas, répondit le divin adolescent, ne savez-vous pas qu'il est de mon devoir de vaquer à tout ce qui appartient à mon père? *Nescitis quia in his, quæ patris mei sunt, oportet me esse?* (Luc., II, 49.) Voilà, chers enfants, ce que doivent penser, voilà ce que doivent faire tous ceux qui sont appelés à l'exercice du saint ministère. Il faut constamment s'occuper de tout ce qui peut procurer la gloire de Dieu, de tout ce qui regarde son saint service et le salut des âmes. Si ce prêtre qui cause tant d'ennuis au cardinal de Dublin avait un peu de conscience, un peu de zèle et de sentiment de son propre devoir, comme je viens de vous l'expliquer, il n'aurait certai-

nement pas commis ces erreurs qui ne sont que trop connues du public. Au lieu de se trouver dans le temple et dans les lieux où l'appelle sa vocation, il doit au contraire passer la plus grande partie de son temps dans d'autres lieux où ne se trouve pas Jésus-Christ, mais plutôt où se réunissent les ennemis de Jésus-Christ. Mais ce malheureux n'agit pas par lui, il faut bien le confesser ; il agit d'après les inspirations qui lui sont suggérées par d'autres. Priez donc pour lui et pour ceux qui l'excitent à mal faire (1).

En attendant, je vous bénis, vous tous ici présents ; et par vous j'ai l'intention de bénir tous ceux que vous représentez. Je bénis tout particulierement ces jeunes gens, afin qu'ils puissent acquérir cet esprit d'obéissance et de soumission dont Jésus-Christ nous a donné de si admirables exemples : *Et erat subditus illis.* Je bénis toute l'île, et je prie Dieu de toujours la faire servir à sa gloire.

Benedictio, etc.

DISCOURS CCCLXXXVII.

Aux supérieurs des ordres religieux et des congrégations monastiques : 12 janvier 1875.

Cette audience fut accordée dans la salle du Consistoire. Le Rév. Père abbé général des Olivétains se fit l'in-

(1) Un certain O'Keffe, qui, ayant été puni pour de justes raisons par S. Ém. le cardinal-archevêque, se révolta contre lui et lui intenta un procès criminel ; mais ce procès n'eut aucune suite, parce qu'il fut fait justice à l'archevêque au tribunal de la reine.

terprète des sentiments communs et s'exprima en ces termes :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Les supérieurs des ordres religieux viennent déposer aux pieds de Votre Sainteté les hommages de leur amour filial et l'expression des vœux qui partent de leurs cœurs, ainsi que les hommages et les vœux de leurs familles religieuses pour votre félicité. En se tournant vers vous, prince des pasteurs, ils voudraient répéter les paroles des anges qui annonçaient la paix. Et à dire vrai, si l'on devait désirer du bien à quelqu'un, ce serait à vous, Saint-Père, qu'on devrait le souhaiter avant tout autre, à vous qui avez commencé votre glorieux pontificat en adressant des paroles de paix à des hommes méconnaissants et félons, et qui, pendant le règne le plus long que mentionne l'histoire de l'Église, avez fait sortir de votre grand cœur des trésors de bienveillance pour tout le monde, pour le culte, pour le malheur, pour les sciences, pour les lettres et pour les arts. Et pourtant, si l'on considère les faits, on voit que le monde et les hommes, qui semblent portés au mal, vous contestent cette paix après laquelle toutes les âmes justes soupirent. Établi pour le gouvernement de la nacelle mystique, vous êtes agité, Saint-Père, par les flots qui grondent autour d'elle d'une manière effrayante, et votre cœur est contristé à cause des malheureux qui se laissent tomber au milieu des flots courroucés. Pas un coin de terre où la tempête ne décharge toute sa fureur. Le vieux monde comme le nouveau, les Césars comme les républiques, sont révoltés et semblent se donner la main dans cette guerre sacrilége et en opposition avec tout principe d'honneur ; et ces derniers jours, même dans un pays où l'Église catholique semblait, après de cruelles persécutions, respirer à l'ombre de la liberté, un homme d'État l'attaquait par un livre qui est peut-être la perfection d'autres œuvres d'iniquité suscitées par vos ennemis (1). Mais en dépit d'une telle guerre et de pareils adversaires, la paix qui vient d'en haut, et qui est l'héritage des hommes de bonne volonté, ne vous fait pas défaut. Vos ennemis oublient trop facilement qu'au-dessus de la pâleur de la crèche resplendit l'étoile étincelante de l'Épiphanie. En effet, pendant qu'ils s'efforcent de diminuer et de perdre votre principauté sacrée, le monde qui tombe en ruine et qui se voit échapper des mains, en même temps que les vérités religieuses, les principes qui sont la base d'une société bien

(1) L'opuscule de M. William Gladstone : *Les décrets du Vatican en rapport avec la fidélité civile.*

ordonnée, le monde est contraint à tourner, malgré lui, ses regards effrayés vers cette sainte montagne du Vatican d'où vous, nouveau Moïse, vous levez votre front serein et radieux d'un éclat divin et faites entendre cette voix qui, répétée par l'épiscopat étroitement uni à vous par une concorde merveilleuse, revendique la cause oubliée de Dieu, du droit et de la vérité.

« Pendant que, au moyen de fourberies ingénieuses et de mensonges, on cherche à porter le ravage dans le troupeau que vous avez la mission de conduire aux pâturages salutaires de la vie éternelle, la Providence, pour vous compenser de la perte de ces quelques malheureux qui s'égarent parce qu'ils le veulent bien, conduit aux pieds de votre sollicitude paternelle les beaux groupes de ceux que réunissent et resserrent étroitement entre elles l'élévation de la pensée, l'intégrité de la vie et la grandeur du génie, de sorte que désormais on peut répéter, au sujet du peuple qui se glorifie de vous avoir pour chef et pour maître infaillible, les paroles bibliques qu'un illustre évêque citait à l'éloge des vaillants soldats tombés pour votre défense et pour celle du siége de Pierre : « L'honneur, la gloire, la vertu de Dieu et l'esprit du Tout-Puissant reposent sur lui. » (I Pet., IV, 14.) Telles sont, Très Saint-Père, les consolations mêlées au calice d'amertume dont Dieu permet, dans ses desseins cachés, que vous soyez abreuvé, et qui sont destinées à l'adoucir pendant cette heure qu'il livre à la puissance des ténèbres ; et ce sont précisément ces consolations, portant en elles-mêmes une paix ineffable, que vos enfants désirent pour vous et qu'ils souhaitent voir s'accroître de jour en jour, jusqu'à ce que vienne enfin le moment désiré où le Seigneur couronnera, sous les yeux de l'univers entier, votre constance apostolique et la sainteté de tous vos droits.

« Quant à nous et à nos familles religieuses, ce sera pour nous une gloire de suivre les exemples que vous nous donnez et de nous presser autour de vous ; et chacun de nous se fera un devoir strict de combattre avec vous les beaux et saints combats de la foi, selon ses propres forces et l'esprit de sa sainte vocation ; ce sera pour nous une gloire de faire ostentation de notre fidélité inaltérable, et de manifester aux yeux de tous les sentiments de notre dévotion fervente, sentiments, Très Saint-Père, que nous vous supplions de confirmer encore par la bénédiction apostolique. »

Sa Sainteté répondit :

Par les sentiments exprimés jusqu'ici par le T. R. Père abbé, mon cœur se dilate de plus en plus (pour me servir d'une expression vulgaire), et je suis encore plus porté à bien espérer des familles religieuses dispersées, car les supérieurs étant animés de pareils sentiments d'amour et de zèle pour conduire tous leurs sujets dans le sentier de la vertu, il est certain qu'ils ne pourront pas perdre de vue leurs enfants dispersés en différents endroits par des usurpateurs sacriléges, sans pouvoir se réunir pour faire résonner les temples sacrés d'hymnes et de cantiques à la louange du Seigneur.

L'une de nos principales préoccupations, à tous, doit toujours être de ne point détourner nos regards de ces religieux si disgraciés, afin que, lorsque se sera vérifié le souhait de leur retour dans leurs ordres respectifs, ils n'aient pas perdu l'esprit de discipline régulière, et qu'ils ne soient pas un sujet de douleur et d'ennui pour ceux qui doivent les gouverner. Je suis sûr que vous les accueillerez tous avec bienveillance. Naturellement il pourrait se trouver quelqu'un parmi vous qui reçût quelque sujet avec des manières peu conformes aux principes de la charité chrétienne, surtout s'il s'agit de quelqu'un portant empreint dans son âme le caractère sacerdotal. Mais j'espère ; bien plus, comme je le répète, je suis sûr que vous accueillerez vos fils dispersés avec une bienveillance et une bonté véritablement paternelles.

A ce propos, je rappellerai ce que me disait un Père général, mort depuis déjà longtemps, dans une conversation que nous tenions ensemble après les événements de 1848. Je lui disais : « Avec le rétablissement des ordres, vous aurez quelques religieux qui rentreront avec des sentiments ou trop relâchés ou peu dignes d'une âme con-

sacrée à Dieu dans le cloître. » Il me fit cette très-gracieuse réponse : Que Votre Sainteté s'imagine un riche propriétaire, possédant un appartement antique, plein d'un grand nombre de meubles précieux, et enrichi d'ornementations splendides. Mais voilà qu'il entend le tourbillon d'une révolution, montant et entraînant avec lui toute une troupe de gens avides de rapines et ne cherchant qu'à faire main basse sur les biens d'autrui. Que fait-il ? Il pense à dégarnir lui-même sa maison avant que n'arrivent tous ces gens-là qui, nouveaux vandales, renverseraient tout ou emporteraient tout ce qu'ils trouveraient chez lui. Il détache des murs les tapisseries, enlève des salles les meubles, les marbres, les tableaux ; il recueille de son mieux tout ce qu'il a de plus précieux et met le tout en un lieu sûr. Maintenant, que Votre Sainteté se figure que la tempête s'apaise et que la première tranquillité se rétablisse. Ce propriétaire s'en va reprendre ses affaires. Votre Sainteté croit-elle que ces objets précieux soient tous entiers comme auparavant ? Certainement non : une chaise aura son dossier rompu ; une table, un morceau de son marbre ; un tableau, un coin de son cadre ; les tapisseries seront un peu usées et rongées par la vermine, et ainsi du reste. C'est précisément ce qui nous arrive à nous-mêmes : ces religieux qui, après avoir été chassés de leurs saintes retraites, ont perdu quelque chose de leur ancienne vie, ressemblent à ces meubles qu'on rapporte avariés et en partie mutilés dans leur ancien appartement.

En tout cas, voici maintenant ce que je dis, moi : faites tout ce que vous pourrez pour les sauver. Surtout, je vous recommande, encore une fois, de les tenir unis autant que possible, et rappelez-vous que vous avez la faculté d'accorder des oratoires privés à ceux qui vivent ensemble. A un seul, non, parce que ce serait un moyen qui exciterait à la séparation ; or, l'isolement offre de grands dan-

gers pour quelqu'un consacré à vivre en communauté avec les autres frères ; mais à trois, à quatre, vous pouvez concéder le privilége d'un oratoire. Je confirme de nouveau les facultés que j'ai déjà données.

Telles sont les quelques paroles que je voulais vous dire. Que le Seigneur vous donne la patience, et spécialement le don de conseil, pour maintenir dans leur vocation les âmes qui vous sont confiées. Je sais bien qu'on pourrait convenablement envoyer quelques religieux au-delà des Alpes ; mais ces messieurs n'en veulent pas, parce qu'ils détestent l'Église et tout ce qui sert à glorifier Dieu et à soutenir les droits de l'Église même. Que Dieu vous confirme dans vos bonnes résolutions ; qu'il soit votre guide pendant votre vie, votre consolation à l'heure de votre mort et votre récompense dans le paradis.

Benedictio, etc.

DISCOURS CCCLXXXVIII.

A la commission pour l'obole de saint Pierre, de la ville et de l'archidiocèse de Naples : 18 janvier 1875.

Sa Sainteté daigna recevoir l'illustre députation dans sa chambre privée. M. le marquis Tommasi, vice-président de la commission pour l'obole, manifesta les sentiments des souscripteurs en lisant cette adresse :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Le nombre des insensés se multiplie d'autant plus sur la terre qu'ils s'éloignent davantage des enseignements de la divine chaire de Pierre. Et comment pourrait-il en être autrement ? Ces hommes pleins

de suffisance et d'orgueil de notre siècle, qui ne veulent pas ajouter foi au livre sacré de la Genèse, parce qu'ils ne comprennent pas comment un serpent put parler, qui le croirait ? ils sont maintenant tout entiers appliqués à étudier le langage des animaux, et jusqu'ici ils en ont appris, comme première vérité fondamentale, que l'homme, la plus sublime merveille de la création, fait à l'image et à la ressemblance de Dieu, tire son origine du singe, et ils n'ont pas honte de faire rire le vulgaire en enseignant cette doctrine du haut de leurs chaires pestilentielles.

« Maintenant, tout ce dont nous sommes chaque jour témoins oculaires n'est plus un mystère, c'est-à-dire que ces monstres sataniques, qui ne s'entendent pas entre eux, osent nier les vérités les plus palpables, et ne voient pas le triomphe puissant de la croix qui resplendit d'une gloire éblouissante sur le monde entier. C'est ainsi que, voyant eux-mêmes à la manière des singes, ils en viennent à refuser à l'article de la mort la consolation que procure le secours des saints sacrements, et à changer l'honneur de la croix pour les ignominies d'une pompe civile.

« Que le Dieu plein de miséricorde écarte loin de nous un si grand malheur, et qu'il nous maintienne fermes dans la sainte résolution où nous sommes de prendre comme règle de notre vie les enseignements de cette chaire de vérité éternelle, établie pour la consolation temporelle et éternelle de l'homme.

« Et maintenant, que l'humble obole que nous déposons au pied de votre auguste trône, en l'accompagnant des vœux de nos cœurs, soit la preuve de notre attachement filial à cette chaire de Pierre. Que Votre Sainteté veuille bien l'agréer avec la magnanimité accoutumée de son cœur, et élever sa main pour répandre sur l'archidiocèse de Naples une bénédiction qui puisse consoler notre pasteur, nous-mêmes, nos familles et tous ceux qui ont concouru à l'*obole de l'amour filial.* »

Le Saint-Père répondit :

J'agrée de tout cœur ce nouveau témoignage d'amour et de foi, me venant de la part des pieux Napolitains qui envoient si fréquemment leurs députations aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, pour l'honorer, lui et cette chaire que, par une faveur particulière de Dieu, il occupe pour

le gouvernement de l'Église. Tenez-vous, comme vous l'avez fait jusqu'ici, constamment unis à cette chaire de vérité qui, par une grâce spéciale de Dieu, est toujours ferme et inébranlable, *supra firmam petram*, et ne craignez ni les vents, ni les ouragans, ni les tempêtes. Si donc elle est bâtie sur cette pierre ferme, quelle que soit la fureur des ennemis qui la combattent encore aujourd'hui d'une manière si barbare, elle se maintiendra dans sa même vigueur, et étendra de plus en plus chaque jour sa foi et les bienfaits qui dérivent de ses divins enseignements.

Vraiment, je découvre dans votre dévotion constante, fidèle et active envers ce Saint-Siége, une grâce spéciale que le Seigneur vous accorde ; car au milieu des durs contrastes qui l'affligent en ce moment, il lui serait impossible de se soutenir sans un secours spécial de la grâce divine. Je m'en réjouis du plus profond de mon cœur, et puisque je ne puis pas faire tout ce que je voudrais, je vous assure au moins que je ne cesserai pas de prier pour vous, pour vos familles, pour tous ceux en particulier que vous représentez et pour tout le royaume ; et puisque la Sicile est une partie du royaume de Naples, je prierai aussi pour cette île infortunée d'où nous arrivent des nouvelles bien douloureuses, à cause de la triste condition à laquelle elle se trouve réduite. C'est une terre bénie par la fertilité extraordinaire et variée de son sol ; mais en ce moment, il semble qu'elle soit plus abondante encore en délits et en disgrâces de toutes sortes, bien capables de faire concevoir les plus grandes craintes à tous ceux qui y vivent. Nous devons donc prier pour eux d'une manière toute spéciale.

Cependant, remercions le Seigneur de ce que nous parviennent chaque jour et de toutes parts des nouvelles qui nous consolent. J'ai reçu dernièrement des informa-

tions sur le progrès immense que font nos missions au milieu des infidèles, que le Seigneur veut bien convertir en grand nombre au moyen de miracles extraordinaires et par de nouveaux martyrs. En Chine, un missionnaire français et un grand nombre de chrétiens indigènes ont été tués *in odium fidei*. Un des motifs qui excitent les persécutions dans cette contrée, c'est celui-là même pour lequel on persécute l'Église jusque dans son centre ; et ce motif, c'est le désir déréglé d'amasser des richesses. Les mandarins se jettent sur les missionnaires et sur leur troupeau pour les dépouiller ; et lorsqu'ils ne trouvent rien dont ils puissent s'emparer, ils les tuent sous prétexte que ce sont des chrétiens. Mais ceux-ci meurent courageusement pour la foi, montrant ainsi de plus en plus la force divine dont est revêtue notre sainte religion. C'est donc pour moi une grande consolation que de voir l'Église empourprée du sang de nouveaux martyrs, et j'en rends grâces à Dieu du plus profond de mon cœur.

Continuez vos œuvres de piété avec ferveur, et que Dieu vous accompagne et vous accorde ses plus abondantes bénédictions.

Benedictio, etc.

— On peut voir dans les *notes* des discours adressés précédemment aux Napolitains les noms des personnes qui composaient cette députation.

DISCOURS CCCLXXXIX.

Au cercle teutonique pour les lectures catholiques à Rome : 18 janvier 1875.

Ce cercle fut reçu en audience dans la salle du Consistoire. L'illustre Mgr de Wall, président du cercle, donna lecture de cette adresse :

BEATISSIME PATER,

Filiorum Vestrorum, quos festis præteritis immutabilis fidelitas ad pedes Vestros perduxit, innumerabilem pompam claudere nobis Germanicæ nationis catholicis liceat. Qui quamvis novissimi veniamus, nemini amore et devotione cedimus. Sanctitatem autem Vestram faventi animo vota nostra excepturam eo firmius confidimus, quam, revocatis ab Urbe quorumdam guberniorum nostrorum Legatis, non nostro tantum sed omnium patriæ nostræ catholicorum nomine loqui jure videamur. Episcopi itaque nostri, aut in carceribus constituti, aut gravissimis pœnis affecti ; sacerdotes, alii fungendo sancto munere impediti, alii patria pulsi, alii in vincula conjecti ; universus denique populus, duris injustisque legibus afflictus ; hi omnes, devotione fervidissima erga Sanctitatem Vestram nobis conjuncti, ad pedes Vestros una nobiscum congregantur, verbisque nostris firmitatem gloriosæ confessionis adjiciunt. Maiori enim et in quintum jam annum sævienti furori adversariorum majorem, verbo et exemplo Vestro roborati, virtutem obiiciunt. Floret per totam Germanium religio, fervet devotio, augetur sacramentorum frequentia, victrixque in omni pressura perseverat catholica fidelitas. Redeuntibus in gremium Ecclesiæ, et origine et ingenio nobilissimis hominibus, fidelium numerus crescit.

Accipe igitur, Beatissime Pater, vota filiorum Tuorum, Deusque orationes nostras, quas fervidiores adhuc hoc anno sancto pro exaltatione Matris Ecclesiæ Sedisque Apostolicæ fundemus, benigno favore exaudiat. Accipe, quas ex intimo corde referimus, gratias, pro tot tantisque eximiæ benignitatis testimoniis, quibus Episcopos nostros in angustiis confortasti, populum nostrum, morte illustrissimi propugnatoris sui afflictum, es consolatus. Paterna autem benedictione Sanc-

titas Vestra, cui Germaniæ catholici similitudine passionis strictius uniti gloriantur, corda nostra reficiat, ut Tecum atquæ Te duce, impetu nullo nutantes, ad triumphum debellemus.

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Qu'il nous soit donné, à nous, catholiques d'Allemagne, de couronner la pompe indescriptible qu'ont déployée les nombreuses troupes de vos enfants accourus à vos pieds pendant les fêtes passées, pour vous exprimer leurs sentiments respectueux et renouveler devant vous les expressions de leur fidélité toujours inaltérable. Bien que nous nous présentions les derniers devant vous, nous ne le cédons cependant à personne en amour et en dévoûment. Aussi avons-nous la confiance que Votre Sainteté voudra bien accueillir favorablement nos vœux, et nous l'espérons d'autant plus fermement que les représentants de certains de nos gouvernements ayant été rappelés de Rome, nous devons être considérés à bon droit comme parlant, non pas seulement en notre propre nom, mais aussi au nom de tous les catholiques nos compatriotes. Tous nos évêques, tant ceux qui gémissent dans des prisons que ceux qui sont opprimés par les peines les plus graves; tous les prêtres, soit ceux qui sont empêchés d'exercer les fonctions sacrées, soit ceux qui sont chassés de leur patrie et envoyés en exil, soit ceux qui sont jetés en prison; tout le peuple, enfin, opprimé par les lois les plus dures et les plus injustes; tous réunis ensemble par le cœur, et avec nous par leur dévotion des plus ardentes envers Votre Sainteté, se groupent avec nous au pied de votre trône et renouvellent par notre bouche l'inébranlable fermeté de leur glorieuse confession. Fortifiés, en effet, par votre parole et par votre exemple, ils opposent une plus grande vigueur à la fureur la plus acharnée de leurs ennemis se déchaînant contre eux depuis bientôt cinq ans. La religion fleurit dans toute l'Allemagne, la piété se ravive, les sacrements sont plus fréquentés, la fidélité à la religion catholique continue toujours à demeurer victorieuse, de quelque nature que soit l'oppression à laquelle elle soit soumise. Bien plus, le nombre des fidèles augmente par la conversion des personnes les plus nobles et les plus illustres, tant par leur naissance que par leurs grandes qualités intellectuelles, qui demandent à rentrer dans le giron de l'Église catholique.

« Recevez donc, Très Saint-Père, les vœux de vos enfants, et puisse Dieu accueillir favorablement et exaucer les prières plus ferventes encore que nous ferons monter vers lui pendant l'année sainte pour l'exaltation de l'Église notre mère et du Siége apostolique. Recevez les actions de grâces les plus sincères que nous vous rendons du plus pro-

fond de notre cœur pour les témoignages si nombreux et si signalés que vous nous avez donnés de votre souveraine bonté, témoignages par lesquels vous avez fortifié nos évêques dans leurs angoisses et consolé votre peuple affligé par la mort de son illustre défenseur (1).

« Et maintenant, que Votre Sainteté, à laquelle les catholiques d'Allemagne sont plus étroitement unis à cause de la ressemblance de leurs souffrances avec les vôtres, soulage nos cœurs par sa bénédiction, afin que, avec vous et sous votre conduite, nous montrions notre courage contre toute espèce d'assaut livré par l'ennemi, et que nous puissions combattre jusqu'au triomphe. »

Sa Sainteté répondit :

Entouré de cette belle et noble couronne que me fournit en ce moment l'Allemagne, je vous remercie avant tout des sentiments que vous venez de m'exprimer, et j'admire la vigueur et la force avec lesquelles ils m'ont été exposés ; et puis je vous exhorte à les mettre constamment en pratique. Oui, mes chers enfants : *Estote fortes in bello, et pugnate cum antiquo et cum moderno serpente.* Et de même que vous avez pu combattre et, par la miséricorde de Dieu, vaincre dans ces derniers siècles, ainsi pourrez-vous vaincre encore maintenant et le faire, je crois, avec une plus grande facilité, car il me semble que d'une part la grâce de Dieu est plus abondante, et que d'autre part la nation est moins disposée à perdre le trésor de la foi qu'elle a fermement conservée jusqu'ici. Nous voyons en effet les évêques incarcérés, les prêtres

(1) Le célèbre M. Hermann Mallinckrot, chef des députés catholiques au Parlement prussien, mort saintement à Berlin, victime de ses immenses fatigues pour la défense de l'Église et des catholiques. Il laissa dans la douleur sa jeune femme si vertueuse et des enfants encore en bas âge. Le Saint-Père consola de différentes manières sa jeune veuve, sa famille et le peuple fidèle d'Allemagne d'une si grande perte. Ce fut ce courageux et intrépide Mallinckrot qui souleva dans le Parlement prussien la fameuse controverse entre Bismarck et La Marmora.

également emprisonnés ou exilés, les menses saccagées et volées ; et malgré tout cela le peuple catholique d'Allemagne se tient ferme dans les principes de sa foi.

Tout en remerciant donc Dieu pour cette force qu'il vous donne pour le présent, je le prie aussi de continuer à vous l'accorder, et même de l'augmenter en vous pour l'avenir. Je dois même vous avouer que votre exemple me communique à moi-même un plus grand courage encore. *Sedebant principes, et adversum me loquebantur ; servus autem tuus exercebatur in tuis justificationibus.* (Psal. CXVIII, 23.) J'ai prié Dieu de pardonner aux ennemis de son Église ; mais je l'ai conjuré aussi, ou de les illuminer par des grâces particulières, ou de leur infliger des châtiments sévères pour les faire venir à résipiscence.

Mais puisque les temps que nous traversons sont si difficiles, recommandons-nous à la très-sainte Vierge Marie, afin que, par son intercession, elle nous aide à remplir de mieux en mieux nos devoirs et à faire tout ce que Jésus-Christ veut de nous. Vous vous rappelez bien ce que nous avons lu dans l'évangile de ce matin. Jésus-Christ voulut assister aux noces de Cana, afin de sanctifier par sa présence le sacrement de mariage. Tout à coup le vin manqua, et la très-sainte Vierge (car elle aussi se trouvait là présente), saisie de compassion pour cette bonne famille, suggéra aux maîtres de la maison la manière d'en obtenir de son fils par un miracle, et leur dit : *Quæcumque dixerit vobis, facite.* Il semble donc que dans les circonstances présentes elle vous dise à vous aussi : Puisque vous vous trouvez sous le poids d'une persécution suscitée par les ennemis de mon fils, allez à lui, demandez-lui comment vous devez vous régler, et faites tout ce qu'il vous dira. Mais qu'est-ce que Jésus-Christ vous dira ? Il vous dira : *Reddite ergo quæ sunt Cæsaris, Cæsari ; et quæ sunt Dei, Deo.* Obéissez à César dans ce

qui regarde César ; obéissez à Dieu dans les choses qui regardent Dieu et son Église, et dans lesquelles César ne peut pas s'ingérer. Obéissez, payez les impôts à César, comme le recommandait saint Paul lui-même : *Cui vectigal, vectigal.* (Rom., XIII, 7.) Mais, d'autre part, demeurez fermes et constants lorsqu'il s'agit de soutenir les droits de l'Église et de ce Saint-Siége, de vos familles et de votre foi ; et puisse ce précieux trésor de la foi demeurer toujours profondément gravé dans vos cœurs ; puisse-t-il ne vous être jamais enlevé ni par l'ancien ni par le nouveau serpent ! L'Allemagne donne les exemples les plus splendides d'une telle force et d'une telle constance, et s'il y a eu quelques défections, elles sont de si peu d'importance qu'on n'y fait pas même attention, et que ceux qui sont tombés s'attirent le mépris général. Courage donc : *Estote fortes in bello, et pugnate cum antiquo et cum moderno serpente.*

Et maintenant, pour vous confirmer dans le courage dont vous êtes remplis, et pour vous en communiquer encore davantage, je me tourne vers le Seigneur, et je le prie de faire descendre sur vous et sur l'Allemagne tout entière ses plus abondantes bénédictions. Je prie le Père éternel de vous donner une partie de cette force dont il est la source, afin que vous ne pliiez jamais sous l'oppression de l'ennemi. Je prie Jésus-Christ de vous donner une part de sa patience, afin que vous connaissiez de mieux en mieux la position où vous vous trouvez, et que vous vous souveniez toujours que vous n'êtes pas pour la terre, mais pour la patrie céleste. Enfin je prie le Saint-Esprit, afin qu'il vous éclaire dans les voies ténébreuses de ce monde misérable, et qu'il illumine même tous ceux qui *in tenebris et in umbra mortis sedent.*

Benedictio, etc.

— Les noms des associés du cercle se trouvent dans les *notes* jointes aux discours précédents adressés au même cercle dans les trois

volumes. Parmi les illustres prélats qui assistaient à cette audience se trouvait S. Gr. Mgr Michele Seri Molini, évêque de Osimo et Cingoli ; et parmi les laïques, MM. Jean et Ernest Roux, Carlo Vigliardi et Domenico Scotti.

DISCOURS CCCXC.

A la Pieuse-Union primaire de dames protectrices des jeunes filles de service : 24 janvier 1875.

---

*A cette Pieuse-Union, placée sous la vigilante direction de M. le chanoine D. Rinaldo de Giovanni, s'est jointe, dans ces derniers temps, une association de petites filles qui, soit en recueillant des aumônes, soit par d'autres expédients que leur suggère leur zèle et leur industrie, viennent, autant que leur permet leur âge, au secours de cet institut. Cette audience fut accordée dans la salle du Consistoire. La présidente de l'association dont nous venons de parler, M*lle *Philomène des marquis Cavalletti, lut l'adresse suivante aux pieds de Sa Sainteté :*

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Appelées dernièrement sur le champ de la charité en qualité de coopératrices de nos compagnes plus âgées, lesquelles s'étant réunies sous le titre de *Protectrices des jeunes filles de service*, s'exercent depuis quatre ans avec une activité toujours croissante à sauver des âmes des dangers du siècle et à les former à la religion et à la vie civile, nous avons avant tout senti le besoin d'inaugurer notre mission à l'ombre de vos auspices et de votre bénédiction apostolique.

« Encore enfants pour la plupart, nous ne pouvions rencontrer un plus grand bonheur et une consolation mieux sentie que d'associer nos faibles forces à la louable Pieuse-Union des dames protectrices, afin d'assister et de soulager des jeunes filles que la Providence a fait naître dans une condition inférieure à la nôtre.

« Les jeunes filles recueillies l'année dernière et entretenues dans notre hospice sont au nombre de soixante-douze, et ce sont soixante-douze âmes arrachées au monde, que nous vous présentons comme un baume destiné à adoucir les plaies de votre cœur paternel si cruellement transpercé et abreuvé de tant d'amertumes.

« Bénissez donc, Saint-Père, bénissez ce groupe naissant de petites filles, afin que, étant unies aux autres associées que vous voyez ici présentes et aux dignes filles de Sainte-Anne, elles puissent obtenir d'en haut une nouvelle force et un nouveau courage pour poursuivre l'œuvre de bienfaisance chrétienne qu'elles ont entreprise ; qu'elles puissent recueillir surtout des fruits de plus grande consolation encore pendant une année, telle que celle-ci, de sanctification et de salut. »

Sa Sainteté répondit :

Je ne vous dirai que quelques mots, et les quelques pensées que je vous suggérerai, je les puiserai dans l'Évangile que nous avons lu ce matin. Cet Évangile rapporte la parabole du père de famille, lequel, ayant une grande vigne à cultiver, s'en va à la recherche d'ouvriers pour cela. Il sort le matin de bonne heure, c'est-à-dire à la première heure ; il se rend sur la place publique où il trouve un grand nombre d'ouvriers qu'il invite au travail ; puis étant convenu du salaire avec eux, il les envoie à sa vigne. Il retourne sur la place publique à la troisième heure, et y trouve encore d'autres ouvriers qu'il envoie également à sa vigne. Cela se renouvela jusqu'à la neuvième heure. Vers la onzième heure il trouva encore des gens dans l'oisiveté et les envoya tous à sa vigne. (Matth., xx et seq.) Comme vous voyez, cette vigne ne devait pas seulement être grande, mais immense, puisque le propriétaire avait besoin d'un si grand nombre d'ouvriers. Cette vigne, chères enfants, c'est l'Église de Jésus-Christ répandue dans le monde entier. Dieu voulant la pourvoir d'ouvriers pour la cultiver, y a établi ses ministres coopérateurs d'un

seul qui en est le Chef, et qui a la préséance sur tous les autres.

Vous aussi, vous voilà maintenant appelées à remplir les fonctions de coopératrices dans la culture de la vigne du Seigneur, comme l'a très-bien dit cette demoiselle qui a parlé pour vous. Or, vous êtes cette portion privilégiée de l'Église appelée à travailler à la première heure, puisque vous êtes de petites filles encore à un âge si tendre. Mais après avoir si bien commencé, tâchez de persévérer, chères enfants, afin de pouvoir bien finir. Il ne suffit pas de bien commencer pour faire un bon ouvrier dans la vigne du Seigneur; il faut persévérer jusqu'à la fin. Je vous dirai donc, à vous, ce que disait sainte Agnès à la petite fille de l'empereur Constantin, qui s'appelait Constance. Celle-ci n'était pas encore chrétienne; mais se trouvant rongée par un ulcère incurable, elle s'approcha du tombeau de la sainte. Ce fut alors que la jeune martyre lui adressa ces mots : « Constance, aie de la constance; crois en Jésus-Christ, et tu guériras. » Ce qui se vérifia : la malade fut guérie, et elle reçut le baptême. Voilà précisément ce dont vous avez besoin, vous qui avez si bien commencé : la constance dans le bien. Persévérez surtout dans cette sainte œuvre que vous entreprenez, et que Dieu vous bénisse, vous, votre directeur, les religieuses, vos familles et toutes les âmes à l'assistance desquelles vous vous consacrez.

Benedictio, etc.

— Sa Sainteté remit à la jeune présidente une généreuse offrande pour subvenir au pieux institut.

DISCOURS CCCXCI.

A la députation belge : 29 janvier 1875 (1).

La noble députation fut reçue en audience dans la salle du Trône. L'illustre M. Cannart de Hamale, sénateur du royaume, donna lecture de cette adresse :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Nous venons, au nom des catholiques belges, déposer aux pieds de Votre Sainteté l'hommage filial de leurs vœux et l'expression de leur inaltérable attachement.

« Les tribulations de l'Église et de l'auguste Vicaire de Jésus-Chris ont passé des bornes qui semblaient ne pouvoir être atteintes ; elles ont trompé toutes les prévisions humaines.

« Nous les supportons en fils fidèles, qui déplorent tant de souffrances, et notre anxiété est au comble. Mais comment oserions-nous nous plaindre quand nous voyons notre Père commun, seul et dépouillé, résister sans faiblesse aux assauts que l'impiété lui livre de toutes parts ? Comment ne pas apprendre de lui et de son admirable exemple la soumission que nous devons avoir à la volonté du Sauveur, qui a prédit à ses disciples qu'ils seraient persécutés à cause de leur Maître, et en même temps la confiance dans la parole de Celui qui a vaincu le monde ? Quelque longs et cruels que puissent être ces mauvais jours, nous nous efforcerons, Très Saint-Père, de les supporter en vrais chrétiens, en suppliant le Seigneur d'abréger pour son Pontife le temps d'affliction, et en unissant nos efforts pour hâter l'heure de la miséricorde et du triomphe par l'obéissance aux enseignements qui partent de la chaire de saint Pierre, par la prière, les bonnes œuvres et la constance à conformer à ces résolutions nos actions et notre vie publique et privée.

« A l'entrée de cette année sainte du jubilé universel, rappelons-nous que Dieu mesure toujours les forces quand il envoie les épreuves, qu'il a visiblement et providentiellement protégé notre père bien-aimé,

(1) C'est par erreur que le texte italien porte la date du 24 janvier.

et suscité des confesseurs et des martyrs aux heures des persécutions, et enflammé admirablement le culte de sa mère Immaculée. Pourquoi ne saluerions-nous pas avec une ardente espérance, dans ces nouveaux jours de grâces et de consolations, l'aurore d'une paix glorieuse ?

« Très Saint-Père, quand nous retournerons au milieu de nos compatriotes, nous y trouverons des cœurs avides d'accueillir cet écho du Vatican qui répond si bien à leur profonde et respectueuse affection, des cœurs avides de se retremper, en quelque sorte, dans l'atmosphère de la ville éternelle. Nous demandons humblement pour nous et pour eux la bénédiction de Votre Sainteté, bénédiction qui, pour les catholiques, sera le gage de l'accomplissement des promesses divines. »

Sa Sainteté répondit :

Dieu, qui choisit les instruments faibles pour confondre les forts, a voulu, dans ces temps d'agitation antichrétienne, confier le gouvernement de son Église aux mains débiles de cet homme que vous voyez devant vous. C'est avec raison que l'Église est comparée à cette barque dans laquelle Jésus-Christ se trouvait avec les apôtres lorsque la tempête se déchaînant tout à coup, et le vent furieux soufflant avec fracas, contraignirent la petite troupe des navigateurs à se jeter aux pieds du divin Maître et à s'écrier, saisis d'une grande frayeur : *Domine, salva nos, perimus.*

En effet, cette barque mystique vogue, de nos jours aussi, sur un océan en tempête. Les vents déchaînés et furieux, l'empêchant de prendre le large, menacent de la pousser sur la rive, de la jeter au milieu des rochers et des écueils où elle doit périr, et périr pour toujours. Et aujourd'hui encore l'équipage de cette nacelle pousse le même cri que poussaient alors les apôtres : *Domine, salva nos, perimus.*

Ce fut alors que Jésus-Christ se leva debout, et, avec une autorité toute divine, il commanda aux vents et à la

mer de s'apaiser : *Tace, obmutesce.* Aujourd'hui encore, il accueille les prières que tant d'âmes lui adressent avec la foi la plus vive ; et s'il ne calme pas à l'instant la fureur des flots, il donne du moins au pilote et aux navigateurs la force de poursuivre le voyage, de surmonter la violence de la tempête et d'échapper à tous les périls qui viennent si fréquemment menacer et troubler la société chrétienne.

Voyez comme, dans ces derniers jours, l'homme ennemi s'est efforcé d'accroître le trouble en poussant, jusque dans Rome même, un de ces météores, un de ces tourbillons épouvantables qui renversent tout ce qui se rencontre sur leur passage. Toutefois, la Providence s'est servie d'un bras non ami de l'Église pour s'opposer à une trop prompte et trop grande dévastation. Si ce bras qui a retenu pour le moment le tourbillon l'a fait aux dépens de sa dignité, *est qui videt, et judicet.* Pour nous, remarque dans tous les âges et dans tous les temps, Dieu s'est servi de quelque Cyrus pour punir les Balthazar sacriléges (1).

Ce n'est pas tout (et ce que je veux dire est beaucoup plus consolant) : Jésus-Christ s'est tourné vers vous et vous a inspiré de venir dans cette Rome, afin de me faire une belle couronne, de me consoler par l'expression de vos beaux sentiments, par l'affection de vos cœurs et par la générosité de vos dons, car vos mains ont toujours été empressées à venir en aide à ce Saint-Siége. Jésus-Christ

(1) Peu de jours avant que le Pape ne prononçât ce discours, Joseph Garibaldi avait fait son entrée à Rome. Dans quels desseins l'y avait-on amené? C'est ce que Dieu sait, et son Vicaire le laisse à entendre. Comment se termina cette première scène ? Par les visites que tout le monde sait, et par les joyeuses réceptions. Comment se terminera la seconde?... Balthazar, deuxième de ce nom, fut le dernier roi de Babylone pendant la captivité du peuple hébreu. Cyrus, jeune alors, et placé à la tête des armées de la Médie et de la Perse, avait été choisi de Dieu, comme les prophètes l'avaient annoncé, pour venger les abominations des rois de Babylone, et nommément de Balthazar II. Au nom de son oncle Darius, dit le Mède, Cyrus bloqua Babylone; et, ayant fait creuser de grands canaux, il

n'a pas cru, pour le moment, qu'il fût opportun de calmer la tempête ; mais, de même qu'il a su vous inspirer, de même aussi il a su inspirer les fidèles de toutes les nations, et leur donner le courage et la vigueur dont ils ont besoin pour résister aux plus cruelles persécutions. Nous avons vu en effet, et nous voyons encore qu'un grand nombre de cœurs de prêtres dignes de leur vocation savent résister courageusement contre les persécutions des impies et contre les superbes du siècle. Tous nous avons vu et nous voyons des multitudes de pieux fidèles remplir les temples sacrés, entreprendre de longs et difficiles voyages afin d'aller prier Dieu à quelque sanctuaire vénéré, apaiser sa juste colère et implorer de sa bonté pitié et miséricorde. Nous avons vu et nous voyons tous les jours se multiplier des œuvres de charité chrétienne suscitées par le zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes.

Oui, nous avons vu et nous voyons tout cela, et beaucoup plus encore; mais Jésus-Christ n'est pas encore disposé à rendre la paix à la société bouleversée ; il retient toujours dans ses mains le fléau destiné à punir ceux qui se sont faits les profanateurs de son Église.

Aussi ne nous reste-t-il, à nous, rien autre chose à faire que de coopérer aux vues du pasteur éternel de nos âmes en continuant à implorer auprès de lui la force dont nous avons besoin, puisqu'il s'agit de marcher dans

changea le lit de l'Euphrate, par où il entra à l'insu de l'immense ville, la nuit même où le roi impie se livrait à la débauche dans un repas licencieux, profanant les vases sacrés enlevés du temple de Jérusalem. La ville et tout le peuple furent livrés en proie à toutes les fureurs de l'armée ennemie, Balthazar cruellement tué cette nuit-là même; et les Hébreux, ayant recouvré la liberté d'après un décret de Cyrus, rentrèrent dans leur patrie quelques années après, et reconstruisirent le temple. L'histoire est une répétition continuelle des mêmes faits dans des lieux divers et des circonstances différentes. La révolution a toujours pénétré par des *canaux secrets*. La fin nous fera voir de nouveaux Cyrus et de nouveaux Balthazars.

les sentiers de la vie, non au milieu des délices de la paix, mais à travers tous les périls du combat.

Prions-le maintenant de nous bénir, afin que cette bénédiction remplisse nos cœurs de cette force et de ce courage qui sont nécessaires à ceux qui combattent. Pour moi, je vous bénis dans vos personnes, dans vos familles, dans vos biens, dans le zèle que vous montrez pour la gloire du Seigneur. Que cette bénédiction s'étende à tous ces bons catholiques que vous représentez. Je vous bénis dans le temps, pour l'heure de votre mort et pour toute l'éternité, afin que vous deveniez dignes de bénir le Seigneur et de le louer dans tous les siècles des siècles.

Benedictio, etc.

— La députation belge se composait des illustres personnages dont nous transcrivons ici les noms :

M. le sénateur Fr. de Cannart de Hamale, de Malines ; MM. le chevalier Van Elewick, de Louvain ; J. Niewland, d'Anvers ; Mgr Van den Branden de Reete, de Malines ; comte de Hemptinne, de Gand ; Leirens Eliard, sénateur, de Alost ; Jules Lammens, de Gand ; Georges Goethals, de Gand ; Joseph Casier, de Gand ; Ernest Van Huclen, de Bruges ; de Jaegher, de Courtrai ; V. Doutreloux, chanoine et vicaire général de Liége ; Joseph Demarteau, de Liége ; comte Frédéric de Renesse, de Limbourg ; Edouard Orban, sénateur ; comte de Nedonchel, de Tournay ; Louis Henri, de Mons ; Joseph Maréchal, de Ning-les-Mons ; Mahaux Browet, de Mont-sur-Marchiennes ; Anatole Ancelot, de Chatelet ; baron Jules Houtart, de Monceau-sur-Sambre ; Edouard Gontart, de Monceau-sur-Sambre ; Antoine et Octave Houtart, de Jumel.

Tous les membres de cette députation eurent la consolation, le dimanche 31 janvier, d'assister à la messe du Saint-Père et de recevoir de ses mains la sainte communion.

L'offrande commune déposée par la députation aux pieds du Saint-Père formait une somme d'environ 290,000 francs.

DISCOURS CCCXCII.

Aux prédicateurs du carême et aux curés de Rome : 4 février 1875.

Cette audience fut donnée dans la salle du Trône. Sa Sainteté entra dans la salle vers midi, monta sur son trône; puis, se tournant vers son auditoire, Elle lui dit :

Lorsque saint Pierre, sollicité par une divine impulsion, prit la résolution de venir ici, à Rome, afin d'y porter la lumière de la vérité, je crois que, se tournant vers Dieu, il lui demanda une force et un courage à la hauteur d'une aussi difficile entreprise, et sa prière fut exaucée. Saint Pierre, en effet, entre à Rome et ne se laisse effrayer ni par les menaces des prêtres des idoles, ni par les instruments de supplice des empereurs païens, ni par le fanatisme d'un peuple corrompu. Et, de même qu'au nom de Jésus-Christ il avait guéri et remis ferme sur ses pieds le pauvre estropié qui se trouvait à la porte du temple de Jérusalem, de même aussi il croyait fermement qu'au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ il ressusciterait à Rome un grand nombre de ceux qui gisaient au milieu des ombres et des ténèbres du paganisme, et il en fut ainsi. Loin de se laisser enchaîner par la crainte, il instruit les Romains, et, n'étant pas encore satisfait de cette mission, il écrit aux peuples lointains de l'Orient et donne des conseils à toutes sortes de personnes.

Il parle aux prêtres, *seniores qui in vobis sunt, obsecro*, et il les prie, lui qui fut témoin des souffrances de Jésus-Christ, comme il est le prédicateur de la gloire au milieu

de laquelle il devra apparaître un jour, couvert de splendeur et plein de majesté, il les prie de paître le troupeau de Jésus-Christ : *pascite, qui in vobis est, gregem Dei*, de veiller sur lui avec affection, amour et sollicitude, et non pour d'autres fins, et surtout d'être l'exemple et les modèles des âmes qui leur étaient confiées : *facti forma gregis ex animo*. Et lorsque, poursuit le prince des apôtres, lorsque l'éternel pasteur apparaîtra dans sa gloire, vous recevrez cette couronne qui ne se fane point, mais qui demeure toujours resplendissante et se maintient sans se flétrir jamais durant tous les siècles des siècles.

Il écrit de Rome, et, quoi qu'en puissent dire les hérétiques, il la qualifie du nom de Babylone : *Salutat vos Ecclesia, quæ est in Babylone,* à cause des grands désordres et de la confusion qui se montraient et que l'on rencontrait dans les rues, dans les maisons, dans les temples des faux dieux, partout en un mot. Moi aussi j'écris de Rome, et j'admets sans difficulté la même date et les mêmes enseignements que donnait saint Pierre au clergé. Je pourrais dire, moi aussi : *Salutat vos Ecclesia Babylonis*.

Non pas que nous voyions à Rome ces temples que saint Pierre trouva consacrés aux idoles ; mais ces idoles contre lesquelles vous devez combattre ne manquent assurément pas. On n'y voit pas un temple consacré à Jupiter, mais on y trouve le Jupiter de l'incrédulité (1), qui, avec ses foudres, voudrait anéantir la divinité elle-même, et de même que cette incrédulité a dépouillé entièrement l'Église du Christ, elle voudrait aussi la faire disparaître

(1) Nous publiâmes ce discours dans les journaux l'*Observatore romano* et *La Voce della Verità*, le jour où le poignard d'un sicaire tomba comme une foudre sur le *Jupiter de l'incrédulité*, car tel est le triste nom que l'on pouvait appliquer au malheureux Raphaël Sonzogno, directeur de la CAPITALE. (Voir discours CCCLXXII, p. 360, note.)

complètement de la surface de la terre. Il n'y a pas de temple dédié à Mercure, mais qui pourrait dire à quel point se sont horriblement multipliés les voleurs, ses adorateurs ? On n'y voit pas de temple élevé en l'honneur de Vénus, mais on y rencontre par centaines ces maisons de péché et de scandale où tant d'âmes vont se perdre pour tomber ensuite dans la damnation éternelle.

Mais tout cela est encore peu de chose. On y trouve des églises protestantes qui, si sous certains rapports elles sont moins dangereuses, n'en sont pas moins pourtant la cause d'une grande tristesse. Comment pourrait-on voir, en effet, sans une extrême douleur, à Rome, choisie par le Seigneur pour être la capitale de la grande famille catholique ; à Rome, empourprée du sang des martyrs ; à Rome, si justement appelée la maîtresse de la vérité ; comment, dis-je, pourrait-on voir sans une extrême douleur s'élever dans l'enceinte de ses murs, où se dressent tant de temples majestueux de la religion catholique, tout près d'eux et à leurs côtés, des salles et des lieux de réunion où l'on prétend rendre un culte à Dieu avec l'hérésie, qui est une rébellion contre Dieu même ?

Mais ce qui doit aussi exciter votre zèle comme pasteurs des âmes, c'est l'ouverture de certaines écoles où, généralement parlant, l'impiété siége en maîtresse et cherche, par tous les moyens possibles, à corrompre l'enfance et la jeunesse.

Pour empêcher les conséquences d'un si grand mal, vous devez mettre immédiatement en œuvre tous les moyens dont vous pourrez disposer, afin d'empêcher la corruption de tant de jeunes esprits, corruption qui pourrait peu à peu s'infiltrer dans les familles et dilater la peste horrible de l'incrédulité. Que d'autres clercs, d'autres ecclésiastiques, de bons laïques même viennent à votre aide, afin qu'unis et compacts, vous puissiez, tous

ensemble, faire un contre-poids à ces maîtres de l'erreur, et arracher de leurs mains ces pauvres agneaux qui sont en grand danger de devenir des loups.

Je sais bien que ces maîtres du mensonge tombent sous le coup de l'anathème de Jésus-Christ, qui a dit, en parlant de ces hommes, qu'il serait meilleur pour eux d'aller se précipiter au fond de la mer après s'être suspendu au cou une meule de moulin ; mais je connais aussi ces autres paroles adressées par le divin Maître aux ouvriers oisifs : *Quid hic statis tota die otiosi?* A l'œuvre donc, puisque la loi de Dieu est méconnue et foulée aux pieds : *Tempus faciendi, Domine, dissipaverunt legem tuam.*

Comme dans l'exorde de cette allocution j'ai dit que le prince des apôtres avait opéré des merveilles en invoquant le nom de Jésus, je vous recommande, à vous aussi, la même chose. Pleins de foi, demandez, vous aussi, à Dieu, au nom de son fils unique, les lumières et les grâces dont vous avez besoin pour accomplir les œuvres de zèle et de charité. Que ces paroles de Jésus-Christ résonnent sans cesse à vos oreilles et se gravent profondément dans votre cœur : *Si quid petieritis Patrem in nomine meo dabit vobis.*

En attendant, que la bénédiction que Dieu vous concède en ce moment, soit une bénédiction de force pour combattre valeureusement contre les ennemis spirituels, une bénédiction de patience pour vous tenir fermes sous le poids des tribulations, une bénédiction de persévérance qui vous soutienne jusqu'à la fin de la vie. Enfin, pour que votre joie soit pleine, *ut gaudium vestrum sit plenum,* que cette bénédiction vous donne la force, à l'heure suprême, de remettre vos âmes entre les mains de Dieu, afin de le louer et de le bénir éternellement.

Benedictio, etc.

— Nous donnons ici les noms des prédicateurs et des églises où ils devaient prêcher :

Saint-Jean-de-Latran, D. Henri Rizzoli, du Très-Précieux-Sang.
Saint-Pierre du Vatican, R. P. Ferdinand Conger, de la C. de J.
Sainte-Marie-Majeure, D. Raphaël Lutazzi.
Sainte-Marie-sur-la-Minerve, R. P. Vincent Bandecchi.
Église de Jésus, D. Antoine Centi, archiprêtre.
Sainte-Marie in Vallicella, R. P. Mauro de Pérouse, capucin.
Très-Sainte-Conception, R. P. Vincent de Rutigliano, capucin.
Saint-Charles-au-Corso, R. P. François de Lorette, capucin.
Saint-Louis-des-Français, R. P. François Picus.
Sainte-Marie in Traspontina, R. P. Félix de Francesco, de Bellona.
Saint-Augustin, R. P. Léandre Sermasi.
Sainte-Marie dell'Anima, D. Arminius Esser. — D. Robert Eymmer.

DISCOURS CCCXCIII.

A la congrégation Première-Primaire de la Très-Sainte Annonciation du Collége romain : 28 février 1875.

La congrégation Première-Primaire, *à laquelle s'était unie celle de La Très-sainte-Conception, dite de la* Scaletta, *fut reçue en audience dans la salle du Consistoire. Le T.-R. P. Antonio Angelini, de la Compagnie de Jésus, en sa qualité de directeur de la congrégration* primaire, *donna aux pieds de Sa Sainteté lecture de cette adresse :*

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Il n'est accordé qu'à un bien petit nombre de survivre à l'époque où ils ont brillé aux yeux des peuples dans tout l'éclat et la grandeur de leurs vertus et de leurs entreprises. Et pour me dispenser de nom-

mer ici les héros profanes de la Grèce et du Latium, dans lesquels il n'y avait ni véritable vertu ni vraie grandeur, précisément parce qu'il leur manquait la véritable religion, les noms des souverains monarques saint Léon, saint Grégoire le Grand, Innocent III retentissent glorieusement à travers tous les siècles et marquent dans l'histoire des pages qui demeureront éternellement, à cause des faits illustres et incomparables qu'elles renferment.

« Quant à vous, Très Saint-Père, vous êtes du nombre de ceux à qui le conseil souverain de la Providence a accordé le privilége de recueillir l'admiration et l'estime de l'époque actuelle et de tous les âges qui la suivront, à cause de vos entreprises tellement élevées et splendides qu'elles suffiraient, prises séparément, pour illustrer, non pas un seul, mais plusieurs pontificats.

« En effet, élever la Conception Immaculée de Marie à la dignité de dogme de la religion catholique et l'établir comme vérité de foi fut une augmentation ajoutée à la gloire de ce Dieu qui, par une sorte de rédemption toute spéciale, préserva de la servitude de Satan et de la tache d'aucune faute la Vierge choisie pour être la mère du Verbe éternel qui devait s'incarner. Cet acte ajouta une nouvelle splendeur à toutes les prérogatives singulières et sans pareilles de la mère de Dieu, tout en confirmant encore davantage le dogme de l'Incarnation, aussi bien que la virginité de Marie.

« Une autre grande et glorieuse entreprise, c'est le concile œcuménique du Vatican, qui ne le cédait ni à celui de Nicée, ni à celui d'Éphèse, ni à celui de Trente par le nombre des évêques, la gravité des matières et le besoin des temps ; et quand on n'y aurait pas établi d'autre décret que le dogme de l'infaillibilité des Pontifes romains dans leurs enseignements relatifs à la foi et aux mœurs, on aurait encore emporté une victoire splendide sur l'hérésie et sur l'erreur. Car du moment que l'on a posé ce fondement solide, c'est-à-dire que la sentence du Pontife romain tranche toute question en matière de foi et de mœurs, la théorie chicaneuse du jansénisme qui appelle du Pape mal informé au Pape mieux informé, puis du Pape au concile et à tout l'épiscopat, tombe par elle-même ; l'erreur du régalisme qui soumet le pouvoir pastoral à celui de l'épée, le trirègne au sceptre et qui considère l'Église comme ennemie de l'État, cette erreur pernicieuse est par là même réduite à néant.

« Grâce au Syllabus, les fausses doctrines émises par une philosophie incrédule et impie ont été tranchées jusqu'à la racine et jetées dans l'exécration et le mépris.

« Et ici, pour ne pas être trop long, je n'entre pas dans les détails

de l'établissement de la hiérarchie ecclésiastique en Angleterre et en Hollande, des chaires épiscopales érigées dans de nouvelles régions gagnées à l'Évangile ; je ne parle pas de la protection bienveillante que vous avez acccordée aux lettres et aux arts, pas plus que des autres gloires de votre pontificat, que l'histoire conservera dans des pages ineffaçables. Je dirai seulement que la grande Vierge par les mains de qui nous viennent les faveurs du ciel, prévoyant la gloire que vous lui auriez rendue, voulut accorder des priviléges spéciaux à votre pontificat en vous obtenant la faveur de surpasser les années de Pierre et en vous couronnant de l'auréole du martyr.

« La congrégation Première-Primaire, qui est une des associations placées sous la tutelle de Marie, et qui a le bonheur de se trouver ici réunie au pied de votre auguste trône, se maintenant toujours ferme dans la vénération qu'elle professe envers la chaire de Pierre, supplie Votre Sainteté, à laquelle elle est unie comme membre au chef de l'Église, de vouloir bien agréer leur faible gage d'amour filial, et le souvenir qu'elle conservera avec joie de ce que Votre Sainteté ait été inscrite le 25 mars 1815 au nombre de ses associés ; et elle implore humblement la bénédiction apostolique. »

Sa Sainteté répondit .

Votre présence ici, très-chers enfants, est pour moi une douce consolation, parce qu'elle me rappelle beaucoup de choses, de nombreuses circonstances de mon jeune âge. Les temps étaient alors moins agités, et certainement moins dangereux que les temps actuels ; et lorsqu'on voulait faire du bien on ne rencontrait point tant de difficultés. Néanmoins, tout ce que Dieu a voulu faire par moi a été véritablement son ouvrage ; et voilà pourquoi, tout en vous remerciant de tout cœur de l'exposition qui vient de m'en être faite, je dis à Dieu : *Non nobis Domine, non nobis ; sed nomini tuo da gloriam.*

Oui, votre présence me console en me renouvelant les souvenirs des premières années de ma jeunesse, lorsque je n'étais pas encore entré dans le cours des fonctions du saint ministère. Elle me rappelle aussi mon admisson

dans votre congrégation, non pas dans celle de la *Scaletta*, où l'on entre par une petite porte, ou plutôt par un escalier étroit, ce qui fut cause que la congrégation elle-même prit ensuite le nom de *Scaletta* (petit escalier), comme pour représenter la voie du ciel, qui est étroite, mais dans cette autre que vous appelez *Primaria*.

Bien que ces moments ne fussent pas si périlleux pour la jeunesse, néanmoins je me mis, moi aussi, sous la protection de la très-sainte Vierge Marie. Mais peu après vinrent des temps orageux : les États de l'Église furent envahis par les troupes d'un roi, lequel obéissait d'abord au principal conquérant, mais qui finit ensuite par lui résister ; et je vis un de mes glorieux prédécesseurs opprimé, et partir de Rome pour ne pas être soumis aux ordres de ce roi, bizarre jusque dans la manière même de s'habiller. Nous avons traversé ces temps éloignés, et nous voilà parvenu jusqu'aux temps présents. Cet intervalle comprend une grande partie de votre vie : je me souviens d'un grand nombre de mes compagnons, qui *juvenes fuerunt, nunc aut mortui aut senes*. Un de mes plus doux souvenirs, c'est celui de me rappeler ces chers moments où nous étions tant de jeunes gens ensemble et où nous faisions nos prières réunis en congrégation. Le supérieur était alors un illustre personnage de famille noble, qui montrait une grande piété, et il vit encore. (*Le duc de Lucca.*)

Je me réjouis donc avec vous de ce que vous fréquentiez cette même congrégation. Priez avec ferveur la très-sainte Vierge Marie, et conservez-vous toujours sous sa puissante protection. Rappelez-vous que la dévotion à la Vierge Mère de Dieu est un grand signe de prédestination à la gloire du paradis. Priez-la de vous conserver bons et fermes dans le pratique des vertus chrétiennes en ces temps si périlleux. Le temps présent est un vrai tourbillon, un véritable ouragan qui n'a pas encore éclaté

entièrement, mais qui éclatera. Comment se conserver sain et sauf au milieu de tant d'embûches, de tant d'aiguillons qui poussent au mal, sans une protection spéciale de la très-sainte Vierge Marie? Je suis sûr que son assistance vous sauvera.

Mais pour mieux assurer encore le souhait que je forme pour vous, et que je désire de tout mon cœur de voir se vérifier, je vous donne ma bénédiction. Que par cette bénédiction et avec la protection de Marie Dieu vous accorde la grâce de faire une bonne mort, afin que vous soyez trouvés dignes d'entrer en possession des joies éternelles.

Benedictio, etc.

— Deux jeunes enfants associés à la congrégation offrirent à Sa Sainteté, l'un un très-beau calice, richement orné et d'une très-grande valeur à cause de la magnificence du travail; l'autre une épigraphe de la composition du R. P. Angelini. Cette épigraphe vient d'être mise dans la chapelle de la congrégation *Première-Primaire*, en souvenir de l'association de Pie IX à cette congrégation. Ce précieux document, du reste, vaut bien la peine d'être transcrit ici :

ANNO . MDCCCLXVII . IV . KAL . MARTIAS
PIVS . IX . PONTIFEX . MAXIMVS
EX . CONCLAVI . MAJORE . COLLEGII . ROMANI
VBI . CÆLITVM . BEATORVM . HONORES
SOLEMNI . DECRETO . INDIXERAT
QVINQVE . ET . DVCENTIS . IN . IAPONIA
PRO . CHRISTI . FIDE . PEREMPTIS
MEMOR . JVVENTVTIS . ACTÆ . SVB . TVTELA
MATRIS . DEI . MARIÆ
CELLAM . ADIIT · SODALITATIS . PRINCIPIS . MARIANÆ
PRECES . VICISSIM . CVM . SODALIBVS
QUOS . INTER . AN . MDCCCXV . VIII . KAL . APRILES
FVERAT . COOPTATVS . FVDIT
EOSQVE . AD . PIETATEM . ET . CVLTVM
PATRONÆ . CÆLESTIS . EST . COHORTATVS
NE . TANTI . PONTIFICIS . IN . NOS . BENIGNITAS
LVSTRIS . LABENTIBVS . EX . ANIMIS . EXCIDAT
HÆC . POSTERITATI . MANDAVIMVS
A . MDCCCLXXV.

DISCOURS CCCXCIV.

Aux élèves du séminaire Pie : 10 mars 1875.

Sa Sainteté voulut bien admettre les élèves et les directeurs de son séminaire à sa messe dans sa chapelle privée, consacrant dans un calice que les séminaristes lui avaient offert et leur distribuant le pain eucharistique. Après la sainte messe, les élèves et les directeurs furent reçus en audience spéciale, et M. le supérieur lut devant Sa Sainteté cette adresse :

TRÈS SAINT-PÈRE,

Dans les premiers siècles de l'Église, lorsque la foi était très-vive dans les cœurs des chrétiens, ceux-ci étaient animés du désir non moins ardent encore de pouvoir assister et participer aux divins mystères célébrés par le Pontife romain, c'est-à-dire par le Vicaire de Jésus-Christ. Mais parce que tous n'auraient pu avoir le bonheur de voir leur pieux désir exaucé, tant à cause du nombre considérablement accru des fidèles qu'à cause des persécutions qui sévissaient alors avec acharnement, on tâcha de répondre à ce désir au moins en quelque manière, transmettant une partie des espèces eucharistiques, consacrées dans la sainte liturgie par les Pontifes, à différents chapitres ou diverses paroisses de Rome, afin que, étant mêlée aux espèces consacrées dans ces différents lieux par les prêtres, elle servît à la communion des fidèles réunis, les faisant ainsi participer au sacrifice eucharistique offert à Dieu pour tous les fidèles par le Grand-Prêtre et Souverain-Pontife.

« Ce cher souvenir de l'antique piété chrétienne, Très Saint-Père, nous montre la grandeur de la faveur spirituelle que Votre Sainteté a bien voulu accorder aujourd'hui à votre séminaire Pie. Déjà ce séminaire pouvait se vanter d'avoir reçu de votre souveraine munificence et son existence et son nom, toutes sortes de biens en un mot. Il ne lui restait qu'une chose à désirer : celle d'être consigné, pour ainsi dire, par ves mains entre les mains de Jésus-Christ, dont vous

êtes le Vicaire infaillible sur terre ; et cette sorte de consécration, Votre Sainteté l'a faite aujourd'hui en admettant les élèves du séminaire à recevoir de votre main le très-saint corps du Rédempteur.

« En en rendant à Votre Sainteté nos remercîments les plus sincères et les plus cordiaux, Très Saint-Père, tous tant que nous sommes nous supplions Dieu de vous conserver pendant de nombreuses années encore, mais plus heureuses que celles que nous traversons, dans une santé vigoureuse et florissante ; et cela, non pas seulement pour notre bien particulier, mais surtout pour le bien de l'Église universelle. Mais en même temps, nous prions Votre Sainteté de raffermir dans nos cœurs, par sa bénédiction paternelle et apostolique, le fruit du très-saint sacrement dont vous avez daigné les fortifier, afin que nous puissions rester toujours unis à Jésus-Christ et à son Vicaire pendant ce pèlerinage terrestre, et parcourir, forts de la force surhumaine de l'aliment eucharistique, jusqu'au saint Horeb de la bienheureuse éternité. »

Le Saint-Père répondit en quelques mots allégoriques dont lui fournit occasion le calice qu'on lui avait offert. Sa Sainteté dit qu'elle considérait ce calice comme le symbole des amertumes et des tribulations qui, non seulement ne sont pas terminées, mais qui doivent se prolonger et devenir encore beaucoup plus grands et plus intenses : *Verumtamen fex ejus non est exinanita.* Et ici le Saint-Père ajouta que nous ne serons pas les seuls à boire ce calice, mais que les persécuteurs de l'Église devront eux-mêmes y participer : *Bibent omnes peccatores terræ.*

— Après ces quelques mots, le Saint-Père écouta avec bonté les quelques vers suivants récités par un des élèves :

Haud tibi sat nostris fessis succurrere rebus,
Angelico recreas pectus et Ipse cibo.
Qui valeant Filii meritas persolvere grates?
Quæ Tibi digna queant dona referre, Pater?
Eia age, Christe potens, votis adlabere nostris
Aptaque temporibus munera redde Pio.

Le calice d'argent, de forme byzantine, portait l'épigraphe suivante :

PIO IX PONT. MAX.
FUNDATORI BENEFICENTISSIMO
PONT. SEMINARIUM. PIUM.
AERE. CONLATO.
V ID. MART. MDCCCLXXV.

DISCOURS CCCXCV.

Ou allocution adressée aux Éminentissimes cardinaux : 15 mars 1875.

Vénérables frères,

Reconnaissant que c'est un devoir de notre charge, surtout dans ces temps si malheureux, d'augmenter notre ordre si illustre d'hommes éminents qui nous viennent en aide dans le gouvernement de l'Église universelle, nous avons pensé que nous devions nous occuper de remplir ce devoir. Certes, nous voudrions le faire avec ce rite ancien et solennel que commande la dignité de l'Église, mais la rigueur des temps ne le permet pas ; et cette rigueur est déjà si grande, qu'elle voudrait nous ravir jusqu'à la liberté de déplorer les maux de l'Église.

Nous ne sommes pas étonnés que ceux qu'une erreur et une haine ancienne séparent de l'Église aient l'audace d'en agir ainsi ; mais que dans cette malheureuse Italie, où, par une divine disposition, a été établie la chaire suprême de la vérité, ceux qui étaient les fils de l'Église soient devenus ses ennemis, poussés par leur propre volonté ou par une impulsion étrangère, méditent et tra-

ment la ruine de l'Église elle-même, cette ruine inséparable de la ruine même de la société humaine, puisque celle-ci serait la conséquence nécessaire de celle-là, voilà ce que nous déplorons avec douleur et du plus profond de notre cœur. C'est de cette machination que sont sorties tant de déplorables entreprises qui ont injustement lésé les droits, la liberté, les intérêts et les ministres de l'Église. Nous en sommes depuis longtemps déjà les spectateurs, et nous nous reconnaissons impuissants à repousser la violence. De là vient et s'étend tous les jours ce mal sans contredit le plus grave, et assurément le plus funeste à un si grand nombre d'âmes et à la société humaine, à savoir la corruption de la jeunesse par laquelle on s'efforce de propager les maux présents jusqu'aux futures générations elles-mêmes.

En effet, on a soustrait à la vigilance de l'Église, dans ce centre du monde catholique, toutes les institutions qui servent à l'éducation de la jeunesse ; les jeunes gens sont formellement obligés, dès le premier âge où s'attachent avec tant de force les semences de la vertu ou du vice, de fréquenter les écoles soumises à l'autorité civile, où leurs esprits et leurs cœurs, sans aucun égard pour la foi et la religion, sont instruits d'après les préceptes et la sagesse de ce siècle, dont toute la terre recueille maintenant les fruits si amers.

L'éducation elle-même de ceux qui ont été appelés à la milice du Seigneur, se trouvant également entravée par tant de règles arbitrairement imposées au sujet des études, il leur devient tous les jours de plus en plus difficile de parcourir cette carrière, et c'est pourquoi il y en a très-peu, surtout depuis la funeste loi sur la levée militaire, qui puissent s'inscrire dans le clergé.

Mais ce qui montre encore avec plus d'évidence les desseins de nos ennemis, ce sont certains documents

récemment mis au jour, dans lesquels on encourage les prêtres et les clercs inférieurs qui résistent et se montrent rebelles aux évêques et aux autres supérieurs ; on leur fait espérer du secours et un appui contre les sentences et les décrets que pourra porter contre eux l'autorité épiscopale.

Quoi de plus ? La prédication elle-même de la parole de Dieu et la publication de nos discours sont frappées par les actes hostiles de l'autorité politique ; par suite, des lois pénales sont annoncées contre ceux qui publieront publiquement, soit par la presse, soit de toute autre manière, les paroles que nous aurons prononcées et les actes de ce Siége apostolique, toutes les fois que ceux qui profèrent de telles menaces croiront y trouver quelque chose de contraire aux institutions et aux lois civiles.

Certes, par de telles menaces, on voit trop l'esprit et la force de certaines lois, qui, simulant une sorte de respect afin de faire illusion aux fidèles, paraissaient protéger notre liberté et notre dignité, et il est prouvé de plus en plus combien nous est nécessaire cette suprême et pleine puissance, indépendante de l'autorité et du bon plaisir de qui que ce soit, que la divine Providence a conférée aux Pontifes romains pour exercer aisément et en toute liberté leur ministère spirituel dans le monde entier.

En attendant, cette menace tend à ce que la voix elle-même du Maître suprême de la vérité soit étouffée et ne puisse se répandre au loin, cette voix qui par droit divin se fait entendre pour le bien commun de la société dans le monde entier, et qui ne peut être ni circonscrite ni empêchée sans que les droits de tous les fidèles ne soient aussi violés. Que ceux qui soumettent l'Église à une si grande servitude songent qu'ils provoquent contre eux-mêmes la sévérité du jugement de Dieu, et qu'ils auront

à subir à leur tour des maîtres d'autant plus durs et des jougs de tyrannie d'autant plus pesants, que l'autorité de leur mère, qu'ils ont repoussée en lui jetant des chaînes, était plus douce.

Ce cruel état de choses que nous avons rappelé ne suffit pas encore aux ennemis de l'Église : ils ont aussi tourné leurs efforts à préparer de nouvelles causes de division et de troubles dans la conscience même des fidèles. Dernièrement, en effet, dans un pays étranger, on a publié au grand jour certains écrits dans lesquels les décrets du concile du Vatican étaient défigurés et tournés dans un sens contraire, et où l'on visait au moyen de violer, dans l'élection de nos successeurs, la liberté de votre sénat et d'attribuer au pouvoir civil une grande part dans une affaire qui est tout entière de l'ordre ecclésiastique. Mais le Dieu miséricordieux, qui dirige et inspire son Église, a sagement disposé que les très-courageux et très-distingués évêques de l'empire d'Allemagne, dans une remarquable déclaration par eux publiée, qui restera mémorable dans les fastes de l'Église, réfutassent très-judicieusement les fausses doctrines et les sophismes que contenaient les écrits en question, et qu'ils nous comblassent de joie, nous et toute l'Église, par l'érection de ce noble trophée en l'honneur de la vérité.

Mais en même temps que nous adressons devant vous et devant le monde catholique les plus grandes louanges à tous les évêques et à chacun d'eux en particulier, nous ratifions leurs remarquables déclarations et protestations, dignes en vérité de leur vertu, de leur rang et de leur religion, et nous les confirmons par la plénitude de notre autorité apostolique. Que la divine clémence dissipe les conseils de nos ennemis, qu'elle abrége nos jours mauvais et se souvienne de son héritage, et qu'elle montre qu'il

n'y a point de prudence, qu'il n'y a pas de sagesse ni de conseil contre le Seigneur.

Pour que cela arrive heureusement, comme nous le souhaitons, sacrifions dans l'humilité et dans une ardente supplication les sacrifices de la justice : « Notre Dieu est « juste et pieux, et de même qu'il est sevère contre ceux « qui persévèrent dans leurs iniquités, de même il est « miséricordieux envers ceux qui se convertissent. Courons « donc à lui de tout notre esprit, avec les gémissements « d'un cœur contrit ; demandons-lui les consolations de « notre délivrance, car comme il est bienveillant et doux, « s'il voit qu'étant amendés de nos péchés nous aimons « ses commandements, il est aussi puissant à nous dé- « fendre de l'ennemi et à nous préparer dans l'avenir des « joies éternelles (1). »

Au milieu de si grandes tribulations, attendu que plus le combat est acharné, plus doivent être grandes la coopération et la vertu des chefs et des soldats, nous avons décidé, vénérables frères, de nommer aujourd'hui dans ce sénat, qui est le nôtre et celui de l'Église romaine, pour la gloire de Dieu et l'utilité de l'Église, six hommes éminents, savoir : les vénérables frères Giannelli, archevêque de Sardes et secrétaire de la congrégation du Concile ; Meicislas Lodochowski, archevêque de Gnosen et Posen ; Jean Mac-Closkey, archevêque de New-York ; Henri-Edouard Manning, archevêque de Westminster ; Victor-Auguste Deschamps, archevêque de Malines, et le cher fils Dominique Bartolini, protonotaire apostolique et secrétaire de la congrégation des Rites, qui tous assurément se sont montrés dignes de ce grand honneur, soit en gérant la charge épiscopale avec un zèle, une fermeté, une prudence et une doctrine dignes de grandes louanges, soit en souf-

(1) S. Greg. M.

frant les plus grandes persécutions pour défendre la cause de l'Église et en donnant un remarquable exemple de vertu et de courage, soit en rendant dans notre ville des services empressés, continuels, très-estimés, au Siége apostolique.

A cette occasion, c'est pour nous un grand bonheur de pouvoir aussi donner une preuve certaine et sincère d'amour et d'intérêt à ces très-illustres églises parmi lesquelles nous avons choisi des chefs pour leur accorder cet honneur.

Mais en outre de ces six cardinaux, nous entendons, pour la gloire de Dieu tout-puissant, en créer cinq autres, que pour de justes causes toutefois nous réservons *in petto* pour les divulguer un jour, suivant notre bon plaisir ; et si par une disposition de Dieu il arrivait que ce Saint-Siége devînt vacant avant qu'ils fussent divulgués, on trouvera leurs noms dans des lettres jointes à notre testament, et nous voulons, nous établissons et nous décrétons, dans la plénitude de notre autorité apostolique, qu'ils aient avec vous le droit d'élection active et passive dans l'élection de notre successeur.

Que vous en semble?

Par l'autorité de Dieu tout-puissant, par celle des saints apôtres Pierre et Paul et par la nôtre, nous créons cardinaux-prêtres de la sainte Église romaine : Pierre Giannelli, Meicislas Lodochowski, Jean Mac-Closkey, Henri Manning, Victor Deschamps, et cardinal-diacre Dominique Bartolini, avec toutes les dispenses, dérogations et clauses nécessaires et opportunes.

Nous réservons d'autre part les cinq autres cardinaux *in petto*, pour les faire connaître, comme nous l'avons déclaré plus haut, et nous ordonnons et nous confirmons qu'ils devront jouir du droit dont il a été parlé.

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

— Voici les noms des Éminentissismes cardinaux, des archevêques et des évêques préconisés dans ce consistoire :

Cardinaux de l'ordre des prêtres : S. G. Mgr Pierre Giannelli, archevêque de Sardes *in partibus infidelium*, secrétaire de la S. congrégation du Concile, né à Terni le 11 août 1807.

S. G. Mgr Meicislas des comtes Lodochowski, archevêque de Gnosen et Posen, né à Gork, diocèse de Sandomir, 29 octobre 1822.

S. G. Mgr Jean Mac-Closkey, archevêque de New-York, né à Brooklin le 20 mars 1801.

S. G. Mgr Henri-Édouard Manning, archevêque de Westminster, né à Todertige le 15 juillet 1808.

S. G. Mgr Victor-Auguste-Isidore Deschamps, de la congrégation du très-saint Rédempteur, archevêque de Malines, né à Melle, diocèse de Gand, le 6 décembre 1801.

De l'ordre des diacres : Mgr Dominique Bartolini, secrétaire de la S. congrégation des Rites, protonotaire apostolique participant, né à Rome le 16 mars 1812.

Archevêques et évêques avec leurs églises respectives. Église archiépiscopale de Lucques, Mgr Nicolas Ghilardi, prêtre du diocèse de Massa Carara, chanoine de Lucques, vicaire capitulaire de cet archidiocèse, juge et examinateur pro-synodal et docteur en théologie.

Église archiépisopale in partibus *de Rhodes et cathédrale de Malte,* Mgr Carmel Scicluna, prêtre du diocèse de Malte, chanoine dans cette cathédrale pour causes ecclésiastiques, examinateur pro-synodal et docteur en théologie.

Église cathédrale de Patti, Mgr Joseph-Marie Maragioglio de Salemi, prêtre du diocèse de Mazzara, ex-procureur général de l'ordre des Mineurs Capucins, lecteur en théologie.

Église cathédrale de Luçon, Mgr Jules-François Le Coq, prêtre du diocèse de Bayeux et curé dans la ville de Caen.

Église cathédrale de Valence, Mgr Pierre-Charles-François Cotton, prêtre du diocèse de Grenoble et curé de la cathédrale de cette ville.

Église cathédrale de Munkast du rite grec-ruthène, Mgr Jean Paszély, prêtre du diocèse de Munkast, abbé archidiacre et vicaire de Marmasosch.

Église épiscopale de Sidonie, in partibus infidelium, Mgr Odet Thibaudier, prêtre et vicaire général de l'archidiocèse de Lyon, député auxiliaire de Mgr Jacques-Marie-Achille Ginoulhiac, archevêque d eLyon.

Monastère de la B. V. Marie d'Einsielden, Nullius, dans le dio-

cèse de Coira, Mgr Basile Oberhozler, prêtre du diocèse de Saint-Gal, religieux profès de l'ordre de Saint-Benoît, et abbé de ce monastère.

Furent pourvues par bref de Sa Sainteté :

Église de Milwaukee, érigée en métropole, Mgr Jean-Martin Henny, évêque de ce même diocèse.

Église de Santafé, États-Unis d'Amérique, érigée en métropole, Mgr Jean Lamy, évêque du même diocèse.

Église de Philadelphie, érigée en métropole, Mgr Jacques-Frédéric Wood, évêque du même diocèse.

Église de Boston, érigée en métropole, Mgr Jean Williams, évêque de ce diocèse.

Église archiépiscopale de Calcédoine, in partibus infidelium, Mgr Jean Siméoni, prélat domestique de Sa Sainteté, secrétaire de la S. congrégation de la Propagande.

Eglise cathédrale de Bragance et Miranda, Mgr Joseph-Marie de Silva Ferão de Carvalho Martens, prêtre et chanoine de l'Église patriarcale de Lisbonne, professeur d'histoire ecclésiastique et directeur spirituel du séminaire de la même ville, supérieur du séminaire des Missions étrangères et vicaire général du diocèse de Portalègre.

Église cathédrale de Green-Bay, Mgr François-Xavier Krautbaner, prêtre de l'archidiocèse de Milwaukee.

Eglise cathédrale de Wheeling, Mgr Joseph Kain, prêtre du diocèse de Richmond.

Église cathédrale de Portland, Mgr Jean Healy, prêtre de l'archidiocèse de Boston.

Église cathédrale de Hartford, Mgr Thomas Galberny, commissaire général de l'ordre de Saint-Augustin aux États-Unis.

Église cathédrale de Kingson, Mgr Jean O'Brion, prêtre du même diocèse.

Église cathédrale de Peoria nouvellement érigée, Mgr Michel Hurley, prêtre du diocèse de Chicago.

Église épiscopale de Maronea, in partibus infidelium, Mgr Jean Ireland, curé de la cathédrale de Saint-Paul de Minesota et député vicaire apostolique de Nebraska.

Église épiscopale de Halia, in partibus infidelium, Mgr Robert Seidenbush, abbé de l'ordre de Saint-Benoît, député au vicariat de Minesota septentrional de nouvelle érection.

Son Em. le cardinal Bizzarri ayant terminé son office annuel de camerlingue du sacré-collége, présenta, selon l'usage, la bourse à Sa Sainteté, qui la passa à Son Em. le cardinal Pitra, lequel demeure pour cette année chargé de cet office.

Enfin on fit à Sa Sainteté l'instance du sacré pallium pour les églises de Lucques, Rhodes-Malte, Milwaukee, Santafé, Philadelphie et Boston.

Outre les promotions au cardinalat, Sa Sainteté daigna nommer :

Mgr Ruggero Antici Mattei, secrétaire des consistoriaux, au poste d'auditeur de la R. C. A. ; Mgr Jean Siméoni, secrétaire de la S. Congrégation de la Propagande, à celui de nonce apostolique près S. M. le roi catholique ; Mgr Jacques Cattani, nonce apostolique de la Belgique, à la charge de secrétaire de la S. congrégation du Concile; Mgr Séraphin Vannutelli, délégué apostolique près la République de l'Équateur, du Pérou, de la Colombie et de l'Amérique centrale, à celle de nonce apostolique en Belgique; Mgr Jean-Baptiste Agnozzi, chargé d'affaires dans la Suisse, à celle de pro-secrétaire de la sacrée congrégation de la Propagande; Mgr Pierre Lasagni, à l'office de secrétaire de la S. congrégation consistoriale ; Mgr Placide Ralli, secrétaire de la S. congrégation des Études, à celui de secrétaire de la S. congrégation des Rites ; Mgr Valdomir Cazcki, à celui de secrétaire de la S. congrégation des Rites ; enfin Sa Sainteté conféra à Mgr Gaétan Aloisi le titre de protonotaire apostolique participant.

DISCOURS CCCXCVI.

A S. Gr. Mgr Nicolas Ghilardi, nouvel archevêque de Lucques : 15 mars 1875.

De tous les évêques nouvellement préconisés il n'y avait de présent que l'archevêque de Lucques. Après lui avoir imposé le rochet dans la salle du trône, Sa Sainteté lui adressa ces quelques mots :

Dieu vous a destiné à gouverner l'église de Lucques. Allez-y avec ma bénédiction, et emportez-y avec vous le souvenir des quelques paroles que je vous dis à vous,

comme je les aurais adressées aux autres évêques préconisés ce matin, s'ils avaient été ici présents. Il me semble que les différentes vicissitudes politiques auxquelles la ville de Lucques a été soumise pendant très-longtemps peuvent être pour elle un sujet de sérieuses réflexions capables de lui suggérer d'utiles enseignements pour son avantage spirituel. Lucques fut autrefois une vieille république et eut souvent à lutter avec Florence, mais elle conserva toujours son indépendance. Le directoire en fit une république à sa manière. Vint enfin Napoléon, qui la réduisit à une forme plus tempérée ; il en confia ensuite le gouvernement au prince de Lucques, et plus tard la mit sous la dépendance du gouvernement de la Toscane. Avec le duc de Lucques, elle se gouverna de nouveau par elle-même, jusqu'à ce qu'elle fût réunie au grand-duché de Toscane, avec lequel elle finit enfin par subir la destinée commune des États d'Italie.

Il me semble que ces changements de situation sont très-propres à faire voir l'instabilité et la vanité des choses humaines, et à nous avertir que nous devons nous détacher d'un monde sujet aux vicissitudes de tant de manières et qui change avec tant de facilité. Pour vous, rappelez souvent ces sentiments à un si grand nombre de personnes malheureusement beaucoup trop attachées à leurs trafics, aux richesses et aux prospérités du monde : répétez-leur que *non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus,* et que nos sollicitudes, nos pensées doivent se tourner avec le plus grand soin vers le lieu après lequel nous soupirons pour l'éternité : vers le paradis, notre vraie, notre unique patrie. Espérons que vos paroles, de même que celles des autres pasteurs que j'ai préconisés en même temps que vous, porteront des fruits abondants, et qu'un grand nombre de ces pauvres âmes qui, oubliant la céleste patrie, ont jusqu'ici vécu loin de Dieu, finiront enfin par revenir

à lui. Que Dieu vous bénisse, vous, votre famille, votre diocèse et toutes vos œuvres.

Benedictio, etc.

DISCOURS CCCXCVII.

Aux Éminentissimes cardinaux nouvellement créés : 16 mars 1875.

Les quatre cardinaux présents, Giannelli, Manning, Dechamps et Bartolini, se rendirent vers dix heures dans la salle du Consistoire pour prêter serment devant les Eminentissimes cardinaux Antonelli, secrétaire d'État ; Patrizi, doyen du Sacré-Collége ; Vannicelli Casoni, protonotaire, et Pitra, camerlingue. Cette cérémonie achevée, ils furent présentés à Sa Sainteté dans la salle du Trône par le préfet des cérémonies pontificales, Mgr Martinucci, et y reçurent la barette rouge. Enfin Son Em. le cardinal Giannelli, prenant la parole pour remercier le Saint-Père, s'exprima en ces termes :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« J'ai l'honneur d'offrir humblement à Votre Sainteté, au nom de mes vénérables collègues et en mon nom, les plus vives actions de grâces pour avoir bien daigné, par un acte de souveraine clémence, nous élever à la dignité sublime du cardinalat.

« Si des services éminents, unis à des vertus splendides, ont rendu mes vénérables colllègues dignes d'une si haute distinction, quant à moi, si je considère la faiblesse de mes forces, je dois attribuer cet honneur insigne uniquement à votre bonté et à votre munificence.

« Mais si l'honneur de la pourpre romaine nous impose de nouvelles et plus grandes obligations encore, à partir de maintenant nous invoquons du Très-Haut de nouvelles et plus grandes grâces, et plus la perversité des temps redoublera d'efforts, plus nous montrerons de force

et de courage dans le service de l'Église. Étroitement serrés autour de vous et marchant toujours sur les traces que vous nous indiquerez, Très Saint-Père, nous nous maintiendrons fermes dans nos promesses, dût-il même nous en coûter le dernier des sacrifices.

« Nous prions le dispensateur de tout bien de conserver pendant de longues années une vie telle que la vôtre, si précieuse pour le monde entier. Nous prions pour vous, Très Saint-Père ; pour vous qui présidez avec une si grande sagesse et avec une lumière, j'allais dire une lumière divine, au gouvernement de l'Église ; pour vous, à qui il sera donné, par une faveur toute spéciale d'en haut, de sauver du dernier naufrage la société en danger de périr.

« Fortifiez nos esprits et rendez fermes nos résolutions, Très Saint-Père, en faisant descendre sur nous la bénédiction apostolique. »

Sa Sainteté répondit :

J'accepte vos sentiments ; je les agrée, et je vous en remercie. Plus l'Église est attaquée de toute part et prise comme point de mire par ses persécuteurs, plus elle a besoin d'avoir des personnes dignes d'en soutenir les droits et d'en défendre l'existence, bien que ces droits et cette existence soient toujours et constamment défendus par le bras du Dieu tout-puissant.

Dans ces temps si ardus et si difficiles, il me semble entendre toujours de mieux en mieux les paroles que Dieu adressait autrefois au conducteur du peuple hébreu. Moïse était tout entier occupé à procurer le bonheur de ce peuple, plein de sollicitude pour le bien gouverner et le rendre heureux ; et pourtant voilà que Dieu permit qu'on lui dît : *Stulto labore consumeris et tu et populus iste, qui tecum est ; ultra vires tuas est negotium, solus illud non poteris sustinere.* (Ex., XVIII, 18.) Tu épuises inutilement tes forces, si tu ne prends pas avec toi, pour t'aider et pour te soutenir, des hommes qui te sont nécessaires pour gou-

verner un peuple si nombreux et le conduire dans la voie de la justice et de la vérité.

Dieu peut beaucoup mieux me répéter la même chose, à moi qui dois diriger un peuple infiniment plus nombreux que ne l'était celui à la tête duquel se trouvait Moïse. Il est certain que j'ai besoin de personnes capables de me donner la main pour défendre et gouverner l'Église répandue sur toute la terre, partout où l'on adore le nom de Jésus-Christ. Pour ce qui nous regarde, nous ferons ce que nous pourrons pour que cette Église se répande encore davantage, se multiplie et s'établisse de toute part.

Du reste, je me félicite de vous avoir élus dans ces temps où l'amour-propre n'a guère lieu de se flatter, et où nous avons besoin de vertus telles que nous devions être prêts à répandre notre sang pour l'Église de Jésus-Christ : *usque ad sanguinis effusionem*, comme on le disait avec les paroles du rite lorsqu'on pouvait célébrer d'une manière solennelle la création des nouveaux cardinaux.

Mais je suis bien persuadé que, persévérant dans les saints principes que vous avez puisés dans une saine doctrine et que vous avez jusqu'ici fidèlement mis en pratique, vous soutiendrez encore mieux les droits de l'Église de Jésus-Christ. L'Église se glorifiera de vous avoir pour ses défenseurs, et Jésus-Christ lui-même agréera vos œuvres aussi bien que votre zèle ; et en ce moment même, et par le moyen de son indigne Vicaire, il répand sur vous sa bénédiction divine.

Benedictio, etc.

DISCOURS CCCXCVIII.

A un grand nombre d'étrangers : 29 mars 1875.

Ces étrangers se trouvaient réunis dans le bras nouveau *des Loges. Sa Sainteté s'étant approchée de chacun d'eux avec une bienveillance toute particulière, se tourna ensuite vers toute l'assistance et lui adressa ces quelques mots :*

L'évangile de ce jour nous montre Notre-Seigneur s'acheminant en compagnie de deux de ses disciples qui ne le connaissaient pas. Durant tout le chemin, il les étonna par ses entretiens et les édifia par ses bons conseils, de sorte que lorsque les disciples furent parvenus au terme de leur voyage, ils invitèrent leur compagnon à s'arrêter avec eux, afin de se remettre de sa fatigue. Jésus se rendit à leurs instances et se mit à table avec eux. Vous savez ce qui arriva ensuite : Notre-Seigneur daigna se manifester à eux, puis il disparut, les laissant tout stupéfaits de ce qu'ils avaient entendu de lui.

Or, bien chers enfants, vous êtes également les disciples de Jésus-Christ, et en ce moment vous vous trouvez en compagnie de son humble Vicaire. Moi, je n'ai pas, comme Notre-Seigneur, la vertu d'étonner le monde par des miracles, mais je puis vous donner de bons conseils ; et le meilleur que je puisse vous proposer en ces jours de bouleversements et de malheurs, c'est de vous inviter à prier beaucoup, afin d'obtenir de Dieu la force nécessaire pour combattre et pour vaincre. Tous, moi pas moins que vous, nous avons besoin de force ; moi, pour

soutenir le lourd fardeau qui pèse sur mes épaules ; vous, pour vous oppposer aux périls qui vous entourent de toutes parts dans le monde, et quelquefois même au sein de vos familles. Or, nous ne pourrons obtenir cette force qu'au moyen de la prière. Priez donc beaucoup, priez continuellement. Priez pour moi, afin que Dieu continue à me soutenir au milieu des difficultés présentes ; pour ma part, je prie et je continuerai à prier pour les bons, afin que le Seigneur leur accorde la grâce de la persévérance. Je prierai aussi pour les méchants, afin que Dieu touche leurs cœurs et les fasse revenir sur la bonne voie.

Maintenant, je vous bénis de tout cœur, chers enfants, et je désire que cette bénédiction s'étende à vos familles et à tous vos amis, et qu'elle soit pour vous tous le gage de votre salut éternel.

Benedictio, etc.

DISCOURS CCCXCIX.

Aux nouveaux évêques présents, préconisés le 31 mars 1875.

Les évêques présents étaient : Mgr l'évêque de Anagni et Mgr l'évêque de Samarie in partibus infidelium. *Après leur avoir imposé le rochet dans la salle du Trône, Sa Sainteté leur adressa ces quelques mots :*

Que Dieu vous bénisse et vous accompagne dans vos diocèses respectifs, en vous inspirant le désir de vous sanctifier vous-mêmes d'abord, puis le peuple qui vous

est confié. L'Église nous a rappelé dans l'évangile de ce matin que Jésus-Christ, se trouvant sur le bord de la mer et n'étant point connu de ses disciples, encouragea ceux-ci à faire la pêche du côté droit de leur barque. Ils la firent en effet, et elle fut tellement abondante que, bien qu'ils fussent nombreux dans la barque, leurs efforts réunis ne suffisaient pas pour tirer le filet, tant il était chargé et tellement les poissons étaient gros. En voyant cette pêche miraculeuse, car ils n'avaient rien pris durant toute la nuit, saint Jean s'écria : *Dominus est!* c'est le Seigneur ! Saint Pierre n'eut pas plutôt entendu le nom du Seigneur que, plein de cette foi prompte qui le distinguait, il se jeta dans la mer et alla se prosterner aux pieds du Sauveur. Les saints Pères font plusieurs réflexions sur ce fait, et remarquent entre autres choses que Jésus-Christ, se tenant debout et tranquille sur le bord de la mer, signifie qu'il n'y aura que dans le ciel, c'est-à-dire lorsqu'on sera parvenu au terme, et que l'on se trouvera hors de la mer de la vie terrestre, que l'on pourra jouir d'une tranquillité parfaite et d'un calme sûr ; mais tant que l'on se trouve sur mer, comme les Apôtres, on est sujet aux ennuis, aux périls et aux fureurs des vagues irritées ; puis ils ajoutent que, en attendant, notre secours, notre refuge doit toujours être Jésus-Christ lui-même. Nous devons donc, comme saint Pierre, recourir promptement à lui, et lui demander la grâce de demeurer fermes au milieu des difficultés de notre vocation, pour pouvoir bien gouverner d'abord notre âme propre, puis diriger dans la voie droite toutes les autres âmes que le Seigneur a daigné nous confier.

Imitons donc la foi vive de saint Pierre, et accourons aux pieds de Jésus-Christ ; il ne nous laissera pas sans secours, surtout dans les temps périlleux que nous traversons. Jésus-Christ nous donnera la force nécessaire

pour sortir saufs des contradictions continuelles et violentes que nous opposent les ennemis de l'Église en Italie, en Allemagne, en Suisse et en tant d'autres contrées. Puisse Dieu vous accorder, à vous aussi, la foi de saint Pierre, et vous fortifier de plus en plus pour vous maintenir constants contre les attaques des ennemis de son Église, d'autant plus qu'ils ne font aucune trêve et qu'ils emploient toute espèce de moyen pour tâcher de nous tromper. Avant-hier j'ai reçu une lettre dans laquelle on me demande pardon, on me demande la paix, parce que nous sommes dans des jours de paix et de pardon. Le pardon, pour ce qui me regarde personnellement, je l'accorde à qui que ce soit ; mais la paix, je ne puis pas l'accorder à quiconque ne se convertit pas et continue à faire la guerre à l'Église de Jésus-Christ. Autre chose est le pardon, autre chose est la paix.

De nouveau je vous donne la bénédiction, et je prie le Seigneur de vous accorder la consolation de voir sauvées avec les vôtres, et placées au milieu des joies du paradis, toutes les âmes qu'il vous a confiées.

Benedictio, etc.

— Dans le consistoire tenu ce jour-là, Sa Sainteté ouvrit la bouche aux quatre cardinaux présents créés dans le consistoire du 15 du même mois. Dans ce consistoire, Sa Sainteté pourvut les églises suivantes :

Église cathédrale de Anagni, Mgr Dominique Pietromarchi, prêtre de Velletri.

Église épiscopale de Patara, in partibus infidelium, Mgr Ange Bersani-Dossena, prêtre de Lodi, prélat domestique de Sa Sainteté, curé-prévôt de Saint-Laurent de Lodi, docteur en théologie, et député coadjuteur avec future succession de S. G. Mgr Dominique Gelmini, évêque de Lodi.

Église épiscopale de Samarie, in partibus infidelium, Mgr Jacques Corna-Pellegrini, chanoine et archiprêtre de Brescia, et député coadjuteur avec future succession de Mgr Jérôme Verzeri, évêque de Brescia.

Église épiscopale de Ptolémaïde, in partibus infidelium, Mgr Léonard Cassien Peretti, prêtre et vicaire général d'Ajaccio, et député auxiliaire de Mgr François-Xavier-André de Caffori, évêque d'Ajaccio.

DISCOURS CCCC.

Aux élèves du collége urbain de la Propagande : 31 mars 1875.

Ces élèves furent présentés à Sa Sainteté par S. Em. le cardinal Franchi, dans la salle du Consistoire. Le jeune Denis Mac Auliffe prit ainsi la parole au nom de tous ses condisciples :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Ce groupe de lévites que vous voyez prosternés devant vous est heureux de jouir souvent de votre douce présence, des saintes et sages paroles que vous lui adressez, et de tirer des splendides exemples que vous lui donnez un enseignement pour les luttes qu'il devra bientôt soutenir contre le monde impie, adversaire de la cause qu'ils devront défendre.

« Oui, en vous, Très Saint-Père, l'autorité pontificale s'étend de plus en plus chaque jour, et, sans craindre de se tromper, on peut dire de votre auguste personne qu'à l'autel du Seigneur assiste un Pontife qui exhorte son peuple, non seulement par ses paroles, mais aussi par ses actes, à s'armer du bouclier de la confession et à descendre dans l'arène pour soutenir le combat.

« Assurément, les tribulations qui oppriment le chef vénéré de l'Église catholique sont grandes et difficiles à supporter, mais la foi qui protége sa poitrine est plus grande encore. Le divin Rédempteur lui-même n'eut-il pas à soutenir, de la part du monde son adversaire, une infinité de peines toutes plus amères les unes que les autres, et le souvenir de sa passion, que nous célébrions ces derniers jours, ne les a-t-il pas exposées sous nos propres yeux ? Mais les souffrances, le deuil de l'Église devront-ils donc toujours durer ? Jésus-Christ a vaincu le

monde ; il en a paralysé les forces. De même que la délivrance du peuple d'Israël de la servitude d'Égypte remplit de joie le cœur des enfants de Dieu et fit cesser les gémissements en tarissant les larmes, ainsi, nous l'espérons, une Pâque nouvelle sourira bientôt à la chrétienté tout entière.

« Oh ! comme ces paroles consolantes de l'Exode : *Jamque advenerat vigilia matutina, et ecce respiciens Dominus super castra Ægyptiorum interfecit exercitus eorum,* comme ces paroles sonnent doucement à nos oreilles !

« Oui, Saint-Père, après une longue nuit de tribulations qui remplissent votre cœur paternel d'amertume, brillera enfin l'heure du matin ; une aurore souriante poindra sous le ciel d'azur de l'Église romaine, qui gémit aujourd'hui dans l'obscurité et au milieu des combats. Lorsqu'une nouvelle lumière apparaîtra, elle verra les ennemis de sa foi renversés par terre, humiliés et vaincus.

« C'est à vous, Saint-Père, que, nouveau Moïse élevant ses bras vénérés vers le ciel, il sera donné de mettre en fuite les troupes ennemies qui, frappées d'étonnement à la vue du nouveau prodige, s'écrieront : *Fugiamus Israelem ; Dominus enim pugnat pro eis contra nos.*

« Tels sont les désirs que nous nourrissons au fond de nos cœurs, tout en implorant, humblement prosternés à vos pieds, la bénédiction apostolique. »

Sa Sainteté répondit :

Les beaux sentiments que vous avez exprimés, chers enfants, consolent mon cœur, parce qu'ils me disent clairement que vous êtes déjà remplis d'un zèle actif, et que, avec le secours de Dieu, vous pourrez devenir un jour entre ses mains d'excellents instruments pour soutenir les intérêts de sa gloire, en vous consacrant avantageusement à la conversion des peuples. J'espère donc qu'au milieu des combats auxquels vous serez appelés dans la suite pour cette fin, vous montrerez courageusement cette vertu apostolique à laquelle vous vous formez en ce moment. C'est ainsi que de votre côté vous pourrez, vous aussi, contribuer à la continuation du triomphe dont vous avez

parlé, et que l'Église remporta par Moïse, car le peuple délivré par lui était la figure de la véritable Église de Jésus-Christ. Je n'ai pas, moi, comme Moïse, la verge miraculeuse à la main; mais j'espère que Dieu donnera de la force aux prières, qui sont pour moi cette verge dont sortiront les prodiges capables de disperser les ennemis de Dieu. Moïse obtint la victoire *in brachio forti;* et nous, nous vaincrons par l'efficacité d'une prière constante et pleine de ferveur.

Mais ne croyez pas qu'après être sortis, nous aussi, des tribulations présentes, nous devions rester longtemps tranquilles. J'ai déjà dit il n'y a qu'un instant (*Voir le discours précédent*) que l'Évangile de ce matin nous représente Jésus-Christ, non pas sur les vagues agitées, mais debout sur le bord de la mer. Par où Jésus-Christ a voulu nous indiquer que nous ne jouirons de la paix, que nous n'aurons de stabilité que dans le ciel, et non pas sur la mer agitée de la vie humaine. Le monde n'est pas fait pour la paix, mais pour la guerre : *Militia est vita hominis super terram.* L'avenir sera donc, lui aussi, accompagné de tribulations, bien que moins grandes, peut-être, que celle d'aujourd'hui, et voilà pourquoi nous devons nous tenir toujours prêts à la lutte. Du reste, rappelons-nous que Dieu excitait les peuples voisins à punir les Hébreux selon le nombre des péchés de ceux-ci. Ce peuple dur et déloyal, tel qu'on le voit encore dans ses descendants, faisait continuellement des promesses à Dieu et ne les maintenait jamais. De là ces châtiments du Seigneur si fréquents. Soyons donc fidèles à Dieu, et Dieu nous délivrera.

Continuez à étudier avec vigilance et à vous acquitter exactement de tous vos devoirs; surtout rendez-vous toujours de dignes enfants par votre obéissance, afin que vous deveniez de plus en plus aptes au haut emploi auquel vous êtes appelés, c'est-à-dire à soutenir les combats du Seigneur

pour sa propre gloire et le salut de vos patries. Je vous bénis, vous, vos supérieurs, vos familles et vos pays ; et je prie Dieu pour que cette bénédiction demeure toujours dans vos âmes.

Benedictio, etc.

— Nous ne pouvons nous dispenser de rapporter ici certaines circonstances de cette audience, qui produisirent en nous l'impression la plus douce et la plus agréable. Deux élèves des plus petits, l'un du cap de Bonne-Espérance, et par suite noir comme charbon, l'autre du Danemark, beau et coloré comme une pomme couleur de rose, vinrent se mettre au pied du trône. Le petit nègre tenait entre ses mains un plateau dans lequel se trouvaient l'offrande et l'adresse, et le petit blanc un papier où était écrite l'épigramme suivante qu'il lut avec beaucoup de grâce :

PIO IX P. M.

ALUMNI COLLEGII URBANI

Non nitidas Arabum gazas, Cræsique talenta
Præbemus, parvi munera parva damus.
Quæ tamen, haud dubie, vultu, Pater, ipse benigno
Excipis, in natos actus amore tuos.
Sic viduæ Christus laudavit dona misellæ,
Quæ superum Regi percita amore dabat.

Cette épigramme récitée, le petit blanc, plus prompt que son compagnon, se leva et lui fit signe de l'accompagner. Tous deux montèrent les gradins du trône jusqu'aux pieds du Saint-Père, où ils se mirent à genoux. Le petit blanc prit alors dans le plateau, l'un après l'autre, les deux objets qui s'y trouvaient et les présenta à Sa Sainteté d'une manière tellement gracieuse, que tous les assistants étaient ravis d'admiration. Chacun de ses mouvements était accompagné d'un regard sur le visage du Saint-Père, mais d'un regard si plein d'amour et de révérence, que je ne sais ce qu'un ange en personne aurait pu faire de plus tendre et de plus gracieux.

La présentation de ces objets à peine terminée, la jolie scène changea d'aspect et devint plus émouvante encore. Le petit Danois s'inclina doucement et baisa le pied de Sa Sainteté. Cela ne suffit pas : il y appliqua son petit front candide avec une expression tendre de foi capable d'arracher des larmes à tous ceux qui le voyaient. C'était peu

encore : il voulut de nouveau baiser avec le plus grand respect le pied du Pontife. Quoi de plus? Il se relève et s'attache à la main du Pape. Que le lecteur se figure la douce complaisance du Saint-Père. Qui avait enseigné une si belle contenance, une si grande présence d'esprit à ce cher enfant? et surtout, qui lui avait mis dans le cœur une si grande foi et une si tendre dévotion envers le Vicaire de Jésus-Christ? Ce que je puis dire, c'est que, outre l'innocence qui brillait dans tout son éclat sur son visage, il paraissait aussi plein de la lumière de l'Esprit-Saint et de la grâce de Jésus-Christ qu'il avait reçu peu de temps avant en faisant sa première communion, bien qu'il n'eût encore à peine que huit ans. Qui sait si cette chère petite âme n'est pas destinée à de grandes choses dans l'Église de Jésus-Christ? Son nom est Wang Alf. Le petit nègre baisa, lui aussi, la main du Saint-Père dans les sentiments d'une affection tendre. Sa timidité naturelle, sa petite intelligence, à peine réveillée par sa nouvelle éducation, ne lui suggérèrent pas mieux.

Après son discours, Sa Sainteté admit presque tous les élèves au baisement de la main.

DISCOURS CCCCI.

A la noblesse romaine et au patriciat : 11 avril 1875.

Le Saint-Père, assis sur son trône dans la salle du Consistoire, était assisté des Éminentissimes cardinaux Asquini, Ferrieri, Bizzarri, Martinelli, Giannelli et Bartolini, puis des évêques de Perpignan, de Montpellier et de Cortona. M. le marquis Cavalletti, sénateur, donna lecture de cette adresse :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Les mêmes principes qui, dans des temps plus heureux, portaient la noblesse romaine à fêter joyeusement le 12 avril en union avec votre peuple fidèle, la conduisent au pied de votre trône en ce jour où nous saluons de nouveau le retour de cette mémorable époque.

Alors c'était un sentiment de joie qui nous rappelait votre retour désiré des rives hospitalières de Gaète dans l'enceinte de Rome; c'était aussi un sentiment de reconnaissance envers le Tout-Puissant qui vous a conservé sain et sauf au milieu des ruines pour le bien de son Église et à l'amour de vos enfants. Notre joie était trop grande alors de pouvoir vous montrer ce jour-là notre attachement le plus sincère par des fêtes les plus splendides et les plus cordiales, et nous goûtions la satisfaction la plus vive de pouvoir donner par le fait même un démenti solennel aux calomnies de vos ennemis déloyaux, qui représentaient impudemment le peuple romain gémissant sous un joug odieux, et avide de cette liberté dont ils se vantaient tant et qu'eux seuls, disaient-ils, apportaient aux peuples. Des fêtes légales ou des achats sont maintenant substitués aux démonstrations splendides et sincères d'affection, qui rendaient chaque année ce jour si solennel, et dont le souvenir souriant aggrave encore pour nous le malheur qui nous opprime.

« Mais notre fidélité antique, notre amour inaltérable, que la force brutale seule nous empêche de vous montrer de tant de manières diverses depuis lors, cette fidélité et cet amour vivent encore en nous, Très Saint-Père, et vous-même vous en avez l'assurance.

« Toutefois, si nous sommes contraints de déplorer la condition si triste à laquelle votre Rome se trouve réduite, c'est aussi une bien grande consolation pour nous de voir que la divine Providence vous conserve d'une manière si prodigieuse au milieu de nous. Cette vigueur dont est douée votre vénérable vieillesse est pour nous tous le gage que, à défaut de toute espérance humaine, Dieu vous conservera pour vous faire voir vos ennemis tomber au pied de votre trône, soit détruits, soit versant des larmes de repentir.

« Tel est aussi le vœu que nous adressons au Très-Haut, avec la confiance qu'il voudra bien l'exaucer. Mais quelles que soient les limites fixées par Dieu à ses miséricordes, le patriciat romain considérera toujours comme son devoir strict de conserver inviolable la dévotion qu'il a toujours professée pour votre personne sacrée et pour les droits incontestables de votre souveraineté.

« Agréez, Très Saint-Père, comme vous nous en avez donné la preuve dans d'autres circonstances, cette expression de nos sentiments qui, fortifiés par votre bénédiction apostolique, demeureront toujours fermes et immuables au fond de nos cœurs. »

Sa Sainteté répondit par un long discours que nous transcrivons quant à la substance.

Parmi les nombreuses consolations que je reçois au milieu des tristesses infinies de l'époque présente, celle que me fournit le patriciat romain en se réunissant si fréquemment autour du trône du Pape, pour y renouveler les protestations de sa fidélité, est certainement une des plus grandes. Mon cœur en est particulièrement ému dans cette circonstance, et les paroles de M. le marquis sénateur, qui a si bien exprimé et confirmé ces sentiments qui vous font tant honneur, ont très-agréablement sonné à mes oreilles. Oui, chers enfants, la constance dans ces saints devoirs couronnera l'œuvre ; la constance, dis-je, car il n'est que trop vrai que la fragilité humaine tend toujours à décliner vers le mal après une longue épreuve. Je pourrais vous en citer de nombreux exemples ; mais je les passe pour n'en rapporter qu'un seul. Au commencement de l'invasion de Rome, on prit la noble et chrétienne résolution de ne point aller aux théâtres, surtout pendant le carême. On commença ensuite à faire quelques observations, et peu à peu l'usage d'aller au théâtre devint plus fréquent pour quelques-uns. On finit cependant par suspendre de nouveau ; mais on recommença encore, et l'on assista aux spectacles même pendant les saints jours de la passion et de la semaine sainte. Ce n'est là qu'un seul cas ; mais je pourrais en citer plus d'un, et redire avec raison que notre nature tend peu à peu à s'établir tranquillement au milieu des périls et des misères de ce monde.

Mais vous, grâce à Dieu, vous vous tenez fermes dans la pratique de vos devoirs, et c'est là ce qui fait ma plus belle consolation. Dieu vous bénira et vous donnera cette force que vous ne trouveriez point en vous si vous en agissiez autrement.

Je saisis volontiers cette circonstance pour remercier toutes les pieuses dames qui appartiennent à l'*Union des femmes catholiques*, et qui s'occupent avec tant de zèle d'un très-grand nombre d'œuvres de charité et de religion, s'opposant ainsi de différentes manières et par tous les bons moyens possibles à l'impiété et à la licence qui débordent aujourd'hui plus que jamais. Vous direz peut-être : Mais quand finiront ces misères, et quelles limites tracez-vous à notre constance ? Chers enfants, mon ange gardien lui-même ne pourrait pas répondre à cette question si le Seigneur ne le lui révélait. Je vous dis : Continuons à espérer avec la plus grande confiance, je dirai même avec la plus grande gaîté de cœur possible, et Dieu, dans l'abondance de ses miséricordes, abrégera les jours de l'épreuve. Hier, en pensant à cet anniversaire, et établissant une comparaison entre les différents temps, les temps d'autrefois et les temps d'aujourd'hui, je me rappelais la chute de Sainte-Agnès, et je me disais à moi-même : Aujourd'hui la société est tombée, elle aussi, dans un précipice; or, de même que nous sommes sortis sains et saufs de cet abîme, de même aussi, nous l'espérons, le moment s'approche où nous pourrons sortir également de l'abîme des misères présentes, et, après avoir été délivrés des ennemis qui nous persécutent, voir l'Église fleurir en paix et la société reposer à l'ombre des lauriers croissant au sein de la tranquillité, de la prospérité et de l'ordre.

Dieu le fera certainement ; et pour vous confirmer dans cette juste et sainte espérance, ainsi que dans tous vos bons sentiments, je vous donne la bénédiction apostolique. Et puis, que cette bénédiction vous communique, à vous, femmes, la force et le courage de parler à certaines de vos amies qui se laissent légèrement entraîner par des sentiments qui sont différents des vôtres. Que cette béné-

diction vous suggère des paroles et des conseils opportuns et efficaces, jusqu'à ce que vous ayez obtenu votre but. Je vous bénis maintenant pour tous les jours de votre vie. Je bénis vos familles, afin que la paix y règne ; je bénis les individus, afin qu'ils soient toujours entre les mains de Dieu. Je vous bénis dans le temps pour que vous soyez rendus dignes de bénir Dieu pendant toute l'éternité.

Benedictio, etc.

DISCOURS CCCCII.

Aux jeunes gens du Cercle de Saint-Pierre : 12 avril 1875.

Sa Sainteté se rendit vers midi dans la salle du Consistoire où ces jeunes gens se trouvaient réunis. Les Éminentissimes cardinaux Pitra, Sacconi, di Pietro, Guidi, de Luca, Bilio, Borromée, Chigi, Martinelli et Oreglia assistaient au trône. Le président du cercle, M. Filippo Tolli, s'approchant du trône, s'exprima en ces termes :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Pas un instant de votre pontificat, lequel a désormais atteint sa trentième année, pas un instant de ce pontificat ne s'est écoulé sans enregistrer dans les fastes de l'histoire l'anniversaire d'un acte glorieux de votre cœur magnanime ou d'un miracle de la Providence à votre égard, et cette aurore même qui nous a conduits au pied de votre trône signale deux événements, tous deux plus merveilleux l'un que l'autre.

« Elle nous rappelle la protection providentielle et prodigieuse par laquelle le Très-Haut a voulu vous sauver des ruines de Sainte-Agnès, pour vous conserver encore pendant de longues années à l'amour de vos enfants. C'est ainsi qu'un jubilé extraordinaire nous

rappelle ce jour où cinq lustres trouvent leur accomplissement depuis que, au milieu des applaudissements et des triomphes, vous quittiez votre exil de Gaëte pour revenir.

« Rome qui, par votre absence, avait été privée de cette noble liturgie, tantôt solennelle et triomphale, tantôt tendre et suave, mais toujours grave et majestueuse, Rome exprimait de nouveau en ce jour les effets les plus sublimes unis aux symboles les plus gracieux, les sentiments les plus purs manifestés par les formes les plus splendides et les plus variées, entonnant des hymnes au doux sceptre et au paternel empire du Vicaire de Jésus-Christ. Mais, hélas ! une aurore, l'aurore la plus malheureuse, vint plus tard remplacer la première ; et vous, dépouillé de tous vos droits, vous avez été contraint à vivre prisonnier dans le Vatican. Mais la chute de votre pouvoir temporel n'a pas fait écrouler cet empire invisible, ce pouvoir merveilleux qui arrache le monde à l'arbitraire de la force, et qui appelle les rois et les peuples à rendre raison de leur conduite devant un tribunal désarmé et cependant le plus puissant, parce qu'il est fondé sur les consciences.

« Or, c'est précisément aussi la conscience, Très Saint-Père, qui, instruite de ses devoirs, invite encore aujourd'hui vos enfants dévoués à vous offrir leurs vœux en même temps que les expressions de leur fidélité et de leur obéissance. Voilà pourquoi le cercle de Saint-Pierre de la Société de la jeunesse catholique d'Italie, prosterné à vos pieds, vous présente humblement quatre volumes contenant les signatures des prêtres et des fidèles de Rome. Tous, au nombre de trente mille, ont, dans cette circonstance, ou célébré le sacrifice non sanglant, ou participé à la table eucharistique, pour remercier le Dieu tout-puissant qui, après tous les périls que vous avez traversés, vous conserve encore plein de vigueur et de santé.

« Agréez, Saint-Père, la pensée ingénieuse de vos jeunes fils, et daignez agréer la très-minime offrande de quatre calices qu'ils ont cru devoir vous offrir pour pourvoir aux églises pauvres, et qui sont le symbole de toutes les amertumes que d'infâmes détracteurs ne cessent de vous présenter chaque jour. Et puis, Très Saint-Père, comme gage assuré de votre souverain assentiment, daignez répandre sur nous la bénédiction apostolique, que nous implorons instamment de votre paternelle bonté. En descendant sur nos têtes, elle sera pour nous un encouragement dans les tribulations, un bouclier dans les périls, jusqu'à ce qu'un jubilé plus solennel encore signale le triomphe de la sainte Église et apporte au monde une foi plus vive, des bonnes œuvres plus fructueuses et une paix plus durable. »

Sa Sainteté répondit :

Je me réjouis avec vous, très-chers enfants, de vous trouver toujours fermes et constants dans vos bonnes résolutions. Tenez pour certain qu'avec de la fermeté et de la constance on finit par vaincre toute sorte d'ennemi. Très-souvent vous aurez assisté à la bénédiction solennelle que le Pape donne de la *Loggia* de Saint-Pierre du Vatican à la multitude attendant sur la grande place pour la recevoir. Or, de toutes les faveurs que le Pape demande à Dieu, afin que la bénédiction qu'il donne soit efficace et porte de précieux fruits pour l'âme, celle qu'il sollicite plus particulièrement, c'est précisément la persévérance : *perseverantiam in bonis operibus*. Comme s'il disait en ce moment : Mon Dieu, accordez à tous ceux qui ont commencé et continuent la pratique de leurs devoirs, à tous les chrétiens qui fréquentent les sacrements, s'appliquent à l'accomplissement des œuvres de leur vocation et font tout ce qu'ils doivent faire, comme étant votre image et votre ressemblance, accordez-leur aussi le plus grand don que votre bonté puisse offrir aux hommes de bonne volonté, c'est-à-dire la persévérance dans les bonnes œuvres : *perseverantiam in bonis operibus*.

Or, soyez bien persuadés que votre persévérance et votre union ont une très-grande valeur aux yeux de Dieu. Vous qui vous trouvez ici réunis dans cette enceinte, conjointement avec tous ceux qui sont dispersés dans les différentes contrées de l'Italie, vous formez ensemble un nombre considérable. Mais ne fussiez-vous même que trois cents, vous pourriez vaincre. Gédéon, avec trois cents jeunes gens bien armés, fermes et constants dans leur résolution, mit en déroute la grande armée des ennemis du peuple saint. De même, l'union, l'amitié réciproque, la constance dans le bien, la confiance en Dieu vous main-

tiendront, vous aussi, toujours étroitement unis et tendant toujours à une seule fin, celle de voir, lorsque tel sera le bon plaisir de Dieu, le triomphe de l'Église de Jésus-Christ, triomphe qui se voit déjà en tant de bonnes œuvres suscitées par la foi, la charité chrétienne et la piété, et qui font briller d'un nouvel éclat dans le monde entier l'épouse immaculée de Jésus-Christ.

Ne vous laissez effrayer ni par la violence de la persécution, ni par la trop grande misère des temps, ni par l'abandon total où nous nous trouvons. Et puisque nous sommes à l'anniversaire du 12 avril, laissez-moi répéter aujourd'hui une comparaison tirée d'une image à laquelle je fis allusion hier.

Personne n'ignore, et vous en avez vous-mêmes fait mention, ce qui arriva le 12 avril 1855 à Sainte-Agnès. Nous étions un grand nombre de personnes dans la vaste salle, lorsque tout à coup la poutre se rompit, le plancher s'effondra, et nous tombâmes tous dans un abîme. Il y avait dehors un grand nombre d'autres personnes qui entretenaient des conversations honnêtes et chrétiennes. En entendant le bruit épouvantable de cette chute immense, les personnes du dehors furent saisies de frayeur, se figurant la plus funeste des disgrâces et une mort générale. Ce qui mit dans leurs cœurs le comble à la terreur, ce fut ce court silence sépulcral qui suivit l'épouvantable chute. Mais par l'intercession de la sainte martyre Agnès, Dieu voulut que, à l'exception de quelques-uns qui furent légèrement contusionnés, nous demeurassions tous sains et saufs. De sorte que, ayant échappé à un si grand péril, nous sortîmes tous du lieu de la catastrophe, et nous nous rendîmes dans l'église voisine pour rendre de solennelles actions de grâces à Dieu et à la sainte martyre. Cette église était alors toute décoloriée et en désordre; mais depuis elle a été, en mémoire de ce fait, restaurée et embellie,

et mise dans cet état que l'on admire aujourd'hui, décemment ornée, propre et bien décorée. Or je dis : la société est tombée dans un abîme profond, et ses ennemis s'efforcent d'y précipiter l'Église catholique. Aujourd'hui, tous ceux qui pourraient et qui devraient l'aider gardent un silence de mort, se tiennent dans une inaction sépulcrale. C'est vrai ; mais malgré tout, moi, j'espère que, de même que nous sortîmes tous sains et saufs de cette catastrophe, et que nous pûmes nous rendre, pour y chanter un *Te Deum*, dans l'église voisine qui, de pâle qu'elle était, devint ensuite toute belle et toute resplendissante, ainsi sortirons-nous également sains et saufs des ruines et de notre abandon actuels. Ce sera alors que nous pourrons chanter l'hymne d'actions de grâces, et voir l'Église catholique, devenue plus belle et plus pure, reprendre ses vêtements de réjouissance. Oui, il sera toujours dit de l'Église : *Astitit Regina a dextris tuis in vestitu deaurato, circumdata varietate.* L'Église, décorée et ornée de mille manières, demeurera toujours assise à la droite de Dieu, et de là elle verra tous ses ennemis dispersés, tandis qu'autour d'elle se presseront les nations de différentes langues avec leurs rites et leurs coutumes diverses, et cependant toutes unies par un accord parfait dans les principes de foi, dans une même vie catholique, par la même adoration rendue à Jésus-Christ, la même vénération envers ses ministres, tous s'inclinant avec le même respect devant sa croix.

Voilà, chers enfants, les considérations que j'ai voulu vous faire à l'occasion du 12 avril. Nourrissons-nous toujours de cette espérance, conservons toujours en nous cette confiance : c'est pour nous un devoir et la condition indispensable, si nous voulons être exaucés de Dieu. Recevez maintenant la bénédiction par laquelle je voudrais vous confirmer dans vos sentiments, afin que vous puissiez

toujours de plus en plus, chers enfants, vous conserver unis, demeurer toujours d'accord, fidèles et constants dans le service de Dieu, dans l'exercice des devoirs de votre état et dans la pratique de la religion.

Benedictio, etc.

— Après la lecture de l'adresse, huit jeunes gens s'approchèrent du trône et offrirent à Sa Sainteté, l'un après l'autre, quatre calices, puis quatre volumes contenant les noms de plus de 30,000 prêtres et fidèles de Rome, qui avaient célébré ou entendu la sainte messe, ou fait la communion le jour anniversaire du 12 avril, pour la conservation de la santé précieuse du Saint-Père.

A cette démonstration splendide de la jeunesse et du peuple romain s'étaient unis S. A. I. le prince de Windischgratz avec ses deux frères, tous les trois en très-belle livrée militaire, puis le jeune fils de M. le prince. Il y avait en outre un grand nombre de prélats de différentes nations et plusieurs personnages de grande réputation, entre autres l'illustre jurisconsulte français, M. Armand Ravelet, directeur du vaillant journal *Le Monde*, qui se publie à Paris.

DISCOURS CCCCIII.

Pour la présentation d'un tableau de sainte Agnès en tapisserie : 12 avril 1875.

Ce tableau était exposé vers l'extrémité de la salle consistoriale. Après l'audience accordée aux jeunes gens du cercle de Saint-Pierre, Sa Sainteté descendit de son trône, et se rendit auprès du tableau pour admirer ce magnifique travail. M. le chevalier Pierre Gentili, offrant alors son travail au Saint-Père, lui dit :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Par la protection des souverains pontifes, la ville de Rome a toujours été le centre et le développement des sciences, des lettres et

des beaux-arts, et sous le régime paternel de Votre Sainteté elle n'a point eu à envier les temps de Jules II et de Léon X; mais du moment où la sainte cité a été envahie par les barbares modernes, les sciences, les lettres et les arts ont été dispersés, si même ils n'ont pas complètement disparu.

« L'art des dessins en tapisserie a subi le sort commun, et l'étude qui en avait été établie à Saint-Michel par la munificence des Papes se trouve dans un état d'abandon complet, et les artistes que Votre Sainteté y avait mis pour la direction des travaux en ont été expulsés.

« Du reste, l'humble tapissier que vous voyez en ce moment prosterné aux pieds de Votre Sainteté, Très Saint-Père, a été encouragé, au milieu des malheurs des temps, par votre souveraine bienveillance, de sorte que l'art qui était sur le point de s'éteindre a pu se conserver dans l'enceinte de ces augustes murailles, dans l'intérieur desquelles, à l'ombre de votre bienfaisante protection et après trois ans d'un travail assidu, j'ai pu conduire à son terme la tapisserie que vous daignez en ce moment honorer de votre souveraine attention.

« Bien que ce ne soit qu'un pauvre travail sorti de mes mains, il a cependant le mérite d'attester au monde que l'art des dessins en tapisserie fleurit encore à Rome, et vit uniquement sous l'auguste patronage de Votre Sainteté, auquel il se recommande afin de prolonger son existence et de la développer encore de plus en plus.

« Si donc cette tapisserie est parvenue à la lumière, elle ne doit son existence et son achèvement qu'à Votre Sainteté elle-même, comme l'effet dérive de sa cause; et voilà pourquoi je la dépose à vos pieds sacrés, avec la douce confiance qu'un si bon Père ne dédaignera pas d'accepter l'humble offrande d'un enfant dévoué qui, dans son inviolable fidélité envers le Saint-Siége, ne pourra jamais oublier les bienfaits qu'il a reçus de Votre Sainteté.

« Et maintenant, que Votre Sainteté daigne aussi répandre sur moi et sur ma famille la benédiction apostolique, afin que cette bénédiction m'accompagne dans toutes les circonstances de ma vie, qu'elle me rende de plus en plus ferme dans ma dévotion envers le Siége de Pierre, et m'excite encore davantage à l'amour des beaux-arts. »

Sa Sainteté répondit :

J'accepte de grand cœur votre offrande, ainsi que les sentiments de dévotion dont vous l'accompagnez. J'ai dit

plusieurs fois que la tapisserie est un symbole de la divine Providence. La divine Providence, en effet, a comme deux manières de se manifester. D'une part ses desseins semblent obscurs et confus, parce qu'ils sont cachés à l'intelligence humaine ; d'autre part, au contraire, tout est beau, bien ordonné, et souvent Dieu le manifeste, même ici-bas, en nous montrant achevé ce qui était un secret dans sa pensée. Les tapisseries ne sont pas autre chose. D'un côté les fils confus les uns parmi les autres n'indiquent rien de beau ; mais de l'autre côté, ils représentent des figures gracieuses et admirables, comme on le voit dans ce tableau représentant la belle image de notre patronne sainte Agnès. Je dirai aussi que l'obscurité et la confusion du revers de la toile est l'image du temps présent, tandis que la droite nous figure le temps à venir où nous jouirons, nous l'espérons du moins, de l'ordre, de la tranquillité et de la paix. C'est ainsi que nous voyons dans ce second avènement le double dessein de la divine Providence. En attendant, je vous remercie de nouveau de votre gracieuse offrande, et je vous bénis.

Benedictio, etc.

— Ce tissu est une imitation d'une très-belle peinture du célèbre artiste Grandi, faite exprès pour être reproduite en tapisserie. Il représente la sainte martyre sur son bûcher ardent, les bras croisés sur sa poitrine et les yeux tournés amoureusement vers le ciel où est son souverain bien, et vers lequel elle semble déjà prendre son essor. L'original et la copie rivalisent de beauté. Le tissu, à cause des difficultés particulières qu'il offrait pour l'exécution, mais qui ont été hardiment surmontées, mérita au vaillant artiste de beaux et généreux encouragements de la munificence du Saint-Père. Tous ceux qui ont vu ce beau travail, unique en son genre dans ces temps de progrès, n'ont pu s'empêcher d'en exalter le mérite et d'en faire les plus grands éloges.

DISCOURS CCCCIV.

A la Fédération-Pie : 12 avril 1875.

Ce même jour du 12 avril, vers huit heures du soir, le Saint-Père voulut bien recevoir en audience particulière la présidence de la Fédération-Pie, qui lui offrit les félicitations des sociétés catholiques de Rome. M. le chevalier Paul Mencacci, vice-président, donna lecture de cette adresse :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Si les circonstances lugubres qui vous tiennent renfermé, vous auguste prisonnier, dans cette enceinte du Vatican, et qui nous obligent à pleurer sur les grands maux de notre patrie, n'y mettaient pas obstacle, votre Rome jouirait d'une joie infinie dans ce jour qui, pour la vingt-cinquième fois, rappelle votre retour triomphal de Gaëte, et pour la vingtième fois votre préservation miraculeuse des ruines de Sainte-Agnès.

« Dieu, qui se joue dans l'univers et qui se rit des puissants du siècle, après avoir renversé la soi-disant république romaine au moyen de la république française, vous ramenait le 12 avril 1850 dans l'intérieur de nos murailles retentissantes des plus hautes acclamations excitées par notre joie. Cinq siècles auparavant, Dieu n'avait pas autrement reconduit d'Avignon à Rome votre auguste prédécesseur, Grégoire XI, après soixante-dix ans de désolation et de deuil pour nos pères.

« Soixante fois au moins les Papes durent abandonner cette Rome, notre patrie enviée, tantôt forcés par la brutalité des puissants du siècle, tantôt à cause des perturbations de la plèbe, toujours sous de criminelles influences de peuples étrangers, et pourtant ils y sont toujours glorieusement rentrés. Au milieu de si fortes épreuves et de tant de vicissitudes, Rome, la véritable Rome, demeurait fidèle, grâce à Dieu, à sa haute mission ; et aux jours de bouleversements et des plus grandes aberrations, un cri d'indignation, une noble protestation,

scellée même avec du sang, ne manqua jamais de s'élever du milieu de ce peuple privilégié de Dieu. Et dans ces temps de si grand deuil où nous vivons, dans ces épreuves suprêmes que nous traversons, ce même peuple s'est serré plus étroitement encore autour de vous, élevant avec vous les mains au ciel pour implorer les miséricordes infinies de Dieu, et la cessation de tant de maux qui l'oppriment et qui mettent en danger la plus belle gloire de Rome, la foi de nos pères.

« Mais Dieu, nous en avons la confiance, abrégera ces jours : vos prières, celles de tout le peuple des croyants nous raffermissent dans cette espérance. Votre miraculeuse préservation à Sainte-Agnès en fut un présage, et aujourd'hui encore votre prodigieuse conservation en est pour nous un véritable gage.

« Ah ! que le Dieu plein de miséricorde multiplie les jours sur votre chef vénéré, et avec les jours des grâces abondantes qui, par vous, se déversent sur nous, souffrant et priant avec vous depuis déjà de si longues années. Puisse la Vierge immaculée, qui vous a relevé sain et sauf de la catastrophe de Sainte-Agnès, vous rendre sain, sauf et victorieux à vos enfants.

« Dans d'autres circonstances, Rome tout entière serait accouru à vos pieds en ce jour pour vous offrir ses félicitations filiales, ses protestations d'amour, d'admiration, de fidèle et parfaite soumission envers vous. Mais la perversité des temps actuels met un obstacle à la jouissance d'un si grand bonheur. Permettez donc, Saint-Père, que les représentants de la Fédération-Pie, au nom de la Rome vraie et catholique, viennent accomplir cet acte d'amour et ce pieux devoir.

« Bénissez-nous, Saint-Père, nous, nos sociétés, nos familles, notre Rome, et obtenez à celle-ci la grâce de vous demeurer fidèle jusqu'à la fin. »

Après avoir écouté avec un intérêt particulier la lecture de cette adresse, le Saint-Père daigna exprimer sa haute satisfaction et son agrément, tant pour les sentiments qu'on venait de lui exprimer que pour les bonnes œuvres opérées par les sociétés catholiques. Il dit que cet esprit d'union des catholiques qui s'emploient si activement à défendre les droits de l'Église et qui compatissent sur ceux qui la combattent était pour lui un grand sujet

de consolation. Il rappela les idées qu'il avait exprimées le matin dans son discours adressé aux jeunes gens du cercle de Saint-Pierre, insistant sur la signification presque providentielle de la catastrophe arrivée à Sainte-Agnès vingt ans auparavant, dans laquelle, lorsque tout le monde semblait englouti sous une ruine générale, tous ceux au contraire qui étaient tombés se relevèrent sains et saufs, à commencer par lui, excepté un petit nombre des assistants qui eurent quelques blessures ou quelques contusions, comme pour symboliser ce qui arrive aujourd'hui dans l'Église.

Il parla de la persécution universelle contre l'Église, persécution telle qu'on n'en rencontre presque pas dans l'histoire, si ce n'est peut-être dans l'histoire d'Arius, lequel, du reste, fut frappé à l'improviste d'une mort ignominieuse au milieu de son triomphe, ce qui fit ainsi disparaître l'arianisme, tandis que l'Église demeura, demeure encore et demeurera toujours, malgré les efforts des impies aveugles, qui ne voient pas la main du Seigneur conduisant tout pour le bien de son Église. Il fit allusion au martyre de saint Herménégilde, dont on devait célébrer la fête le jour suivant. Ce saint, ajouta le Saint-Père, fut une victime des ariens, et son martyre fut comme une hostie propitiatoire aux yeux de Dieu et le signe de la décadence de l'arianisme en Espagne. Il excita son auditoire à persévérer dans l'exercice de la prière et des bonnes œuvres. Il s'entretint de la manière la plus affable avec ses auditeurs sur leurs sociétés et sur leurs familles, et les congédia enfin après avoir répandu sur eux la bénédiction apostolique, leur avoir donné sa main à baiser et leur avoir distribué à tous une médaille d'argent de la sainte Vierge, sous le titre de « *causa nostræ lætitiæ.* »

— L'adresse portait les signatures suivantes : Paul Mencacci, vice-président ; Mgr Louis Macchi, assistant ecclésiastique de la Fédération ;

M. le chevalier Jules Merighi, trésorier ; M. Joseph Donati, secrétaire ; M. l'avocat César Chiesa, sous-secrétaire. Venaient ensuite tous les noms des membres du conseil fédéral et de tous les conseillers des différentes sociétés.

DISCOURS CCCCV.

Aux représentants de toutes les nations, sous la présidence de S. A. le prince de Windischgratz: 13 avril 1875.

La noble assistance fut reçue dans la salle du Consistoire. Sa Sainteté s'y rendit vers midi, accompagnée, comme d'usage, de l'illustre personnel de sa cour. De chaque côté du trône se trouvaient les Éminentissimes cardinaux Sacconi, di Pietro, Berardi, Monaco la Valletta, Borromée, Chigi, Martinelli et Oreglia. Se trouvaient en outre les évêques de Gratz, de Trente et de Perpignan, puis le patriarche de Cilicie, Mgr Hassoun, ainsi que l'archevêque de Néocérarée in partibus infidelium, *Mgr Howard. Lorsque Sa Sainteté fit signe à S. A. le prince de Windischgratz de prendre la parole, celui-ci monta les gradins du trône ; puis, s'étant prosterné dans les sentiments d'une dévotion profonde, il baisa respectueusement le pied de Sa Sainteté. Toute l'assistance en fut profondément émue. S. A. descendit ensuite les gradins du trône et donna, en français, lecture de cette adresse :*

TRÈS SAINT-PÈRE,

« A mesure que la persécution contre l'Église devient plus générale et plus violente, les peuples qui composent la cité de Dieu se sentent amenés à se rapprocher davantage du centre de l'unité catholique, du fondement de la vérité chrétienne, du docteur suprême et infaillible

de leur sainte foi. C'est ce sentiment, Très Saint-Père, qui nous amène ici toutes les fois que nos cœurs débordent de douleur au spectacle de la conspiration qui cherche vainement, mais d'une façon tellement sacrilége, à détruire le royaume de la chrétienté ; toutes les fois que nos âmes, remplies d'admiration pour votre douceur et votre fermeté, ne se contentent plus de remplir le monde des témoignages de leur vénération, et qu'elles sentent le devoir d'en déposer à vos pieds les plus sincères et les plus solennelles expressions.

« Longtemps vos ennemis, Très Saint-Père, qui vous méconnaissent plus qu'ils ne sauraient vous haïr, ont cru pouvoir vous amener à concilier leur royaume avec le vôtre. Aujourd'hui cette folle espérance ne les assiste plus. Aussi, au lieu de continuer à parler de l'Église libre dans l'État libre, au lieu de vous assurer que plus vous serez petit, plus ils vous estimeront grand, que moins vous aurez, plus vous serez riche aux yeux de tous, ils proclament sans ambages que la puissance de l'homme est supérieure à la souveraineté de Dieu, que l'État est au-dessus de l'Église, que le péché et l'erreur l'emportent sur la vertu et la vérité. C'est bien là l'esprit dont s'inspirent les lois nouvelles dans le monde presque tout entier, et c'est le but que se propose la conspiration satanique qui proclame aujourd'hui que, n'ayant pu vous réduire à l'obéissance par le sophisme et les fausses promesses, vous qui avez le commandement suprême des agneaux et des brebis, elle vous soumettra à l'esprit moderne par la raison du plus fort, par la calomnie et la violence.

« Les hommes qui dirigent cette conspiration osent aussi prétendre que vous, le successeur de saint Pierre, l'éternel et infaillible gardien de l'Église, vous en avez, de concert avec l'épiscopat entier, au détriment de celui-ci, changé la constitution divine, comme si la main de l'homme pouvait jamais changer l'œuvre de Dieu, et comme si celui à qui Notre-Seigneur a promis pour tous les temps l'assistance du Saint-Esprit, en lui confiant la sainte et surnaturelle mission de conserver l'intégrité de son œuvre, pouvait en altérer la nature. Et tandis qu'ils calomnient de la sorte le corps enseignant de l'Église et son Chef infaillible, ils s'efforcent de toute leur énergie de vicier cette constitution ; mais ils ne réussiront qu'à gêner la fonction extérieure.

« A propos d'une prévision qu'aucun cœur généreux n'aurait pu énoncer et qu'il nous serait trop douloureux de désigner davantage, les évêques d'Allemagne viennent, Très Saint-Père, de donner un démenti solennel à ces théories qui sont un blasphême direct contre la puissance de Dieu. Eux, les prétendus dépouillés, déclarent que c'est vous, Très Saint-Père, qui formez leur richesse ; ils affirment claire-

ment, et les évêques de tout l'univers sont unanimes avec eux, que les décrets du dernier concile n'ont rien changé à la constitution divine de l'Église. Nous tenons, Très Saint-Père, à vous affirmer que nous pensons comme l'épiscopat entier. Nous n'estimons pas leur autorité amoindrie. Par notre soumission à leur pouvoir, unis et soumis au vôtre, nous croyons vous obéir, Très Saint-Père. Nous témoignons que rien n'est changé ni ne peut être changé dans la constitution de l'Église, que nous tenons pour l'œuvre de Dieu lui-même.

« Nous tenons encore, Très Saint-Père, à protester contre l'insinuation perfide de vos ennemis, qui veulent faire croire que les catholiques s'estiment plus indépendants de leurs souverains territoriaux et moins attachés à leur patrie qu'ils ne l'étaient avant le concile du Vatican. C'est une calomnie, et nos ennemis ne sauraient citer aucune loi civile que nous ne subissions en toute patience. Nous donnons nos biens, et peut-être cédons-nous trop de ceux de nos droits dont l'exercice, mieux réglé, pourrait à nos yeux nous préserver des désordres politiques qui s'accroissent chaque jour et menacent le monde d'une subversion totale. Nous ne résistons qu'aux lois qui nous empêchent de rendre à Dieu ce qui est à Dieu. Puissions-nous, Très Saint-Père, y résister toujours avec le courage et la sagesse de nos ancêtres, les chrétiens d'autrefois, et puissent vos bénédictions nous confirmer dans ces dons de force et de sagesse !

« D'ailleurs, en affirmant que la puissance du Pape s'est développée et que les catholiques de ces temps ne donnent pas aux lois civiles la même obéissance que leurs pères, nos adversaires, Très Saint-Père, sont-ils de bonne foi? Savent-ils bien ce qu'ils disent? Est-ce leur conscience qui les fait parler? N'est-ce pas plutôt la terreur?

« Ils ne tremblent pas devant le pouvoir suprême que Dieu a mis entre vos mains; ils ne le comprennent pas et prétendent ne pas le voir; mais ils voient le prestige dont il a plu au Seigneur d'enrichir la personne de Votre Sainteté.

« Ce qui cause leur effroi, Très Saint-Père, compose notre espérance et est l'aliment de notre prière. Vous avez été envoyé en des temps terribles.

« Nous demandons à Dieu de nous faire voir, Très Saint-Père, la fin de ces maux qui n'ont pas troublé la générosité de votre cœur.

« Nous protestons à vos pieds contre l'occupation sacrilége de cette ville sainte et des États de l'Église, contre la guerre doublement impie qui s'y fait à la religion et au droit du siége de Pierre. Nous espérons que, par la grâce de Dieu, cette guerre ne pourra se prolonger, et que ceux qui la suscitent seront fatalement poussés par leurs propres dé-

sordres à renverser l'œuvre qu'ils essaient d'édifier contre vous et contre Dieu.

« Très Saint-Père, humblement prosternés aux pieds de Votre Sainteté, nous implorons votre bénédiction apostolique, et nous vous supplions d'agréer l'assurance des sentiments de respectueuse et tendre affection avec lesquels nous avons l'honneur d'être, de Votre Sainteté, les fils très-soumis. »

S. A. monta de nouveau les degrés du trône, baisa une seconde fois le pied de Sa Sainteté et retourna à sa place. Le Saint-Père, se levant aussitôt, répondit :

Si les paroles que vous venez d'exprimer, Monsieur le prince, au nom de toute l'assistance consolent mon cœur, elles augmentent aussi mon courage dans l'exercice franc de nos hauts devoirs envers Dieu et envers son Église.

On ne peut pas le nier : nous vivons dans des temps mauvais ; mais il est vrai de dire aussi qu'en expirant sur la croix, Jésus-Christ a laissé un testament à tous ses disciples, et que dans ce testament se trouve enregistré le précieux héritage de la croix. Sans doute il n'interdit pas à son Église, et il n'a jamais été défendu à celle-ci d'avoir des moyens de vivre et de posséder ; bien plus, cette permission devient quelquefois une nécessité rigoureuse. Pendant son séjour bienfaisant sur la terre, Notre-Seigneur lui-même eut de quoi vivre pour lui, pour les siens et pour les pauvres : *Ipse Dominus, cui ministrabant angeli, tamen ad informandam Ecclesiam suam loculos habuisse legatur, et a fidelibus oblata conservans et suorum necessitatibus aliisque indigentibus tribuens.* (Vén. Bède.)

Toutefois, il est certain que la croix est l'héritage qu'il a légué à son Église d'une manière toute particulière, ce qui ne doit pas nous étonner, car Dieu ayant donné à son Église la mission de toujours enseigner la vérité, c'est la

vérité qui enfante la haine et qui multiplie les croix dans l'Église.

Les grands et ceux qui ne sont pas grands ne veulent pas être de nos jours les champions de la vérité : ils se divisent en deux classes, et loin de la soutenir, ils la combattent. Il y a certains hommes qui règlent les destinées des nations actuelles, et ces hommes, jaloux de l'influence que l'Église exerce sur les peuples, voudraient la régler selon leur bon plaisir, en changer la constitution divine d'après les éventualités de ce monde, et rendre tout humaine une institution qui vient de Dieu et qui est invariable dans ses saints principes.

Il y a une autre classe animée d'une haine féroce. Poussée comme elle l'est par des légions infernales, elle voudrait voir tout détruit, tout anéanti en peu de temps, sans qu'il ne restât plus trace de foi, de culte et de pratique de la religion catholique. Assurément, il est impossible que l'entreprise barbare réussisse ; mais on ne peut cependant pas nier que les dommages que l'une et l'autre classe portent à l'Église ne soient d'une immense gravité.

Or, puisque nous nous trouvons en face de pareils ennemis, une obligation m'incombe à moi, puis à tout le clergé et à tous les bons catholiques : c'est de redoubler nos prières. Les ministres du Seigneur doivent instruire, réfuter les erreurs et élever la voix pour faire comprendre que Dieu vengera certainement les dommages que reçoit continuellement son Église.

Pour en donner moi-même en ce moment l'impulsion et l'exemple, et tout en condamnant de nouveau tous les fait sacriléges qui se sont accomplis jusqu'ici, j'adresse la parole au roi, qui compte déjà des saints dans son auguste famille ; et c'est avec l'affection d'un père et le zèle que me suggère mon caractère sacré que je lui dis : —

Majesté, je vous en prie, je vous en conjure, au nom de vos augustes ancêtres, au nom de la Vierge Marie, que j'invoquerai sous le titre de *la Consolata,* au nom de Dieu même, et je dirai aussi au nom de vos propres intérêts, ne prêtez pas votre main pour signer encore un *décret* de plus au détriment de l'Église ! Et ce décret dont il s'agit, soit qu'il appartienne au code pénal, soit qu'il concerne la levée militaire, aboutit dans l'un et dans l'autre cas à la destruction du clergé, et tend, par conséquent, à la destruction de l'Église catholique, si une telle destruction était possible. Ah ! de grâce, Majesté, pour votre bien, pour le bien des sujets, pour le bien de la société, n'augmentez pas vos dettes envers Dieu, en chargeant votre conscience de nouveaux martyres imposés à l'Église ! Et ce que je dis à vous, Majesté, je le dis également à tous les gouverneurs des peuples qui sont sur la terre : Arrêtez-vous ; ne faites pas un pas de plus sur cette pente qui vous conduit dans le plus profond abîme !

Comment donc est-il possible ! Je vois un Tertullien, un saint Justin et tant d'autres apologistes de la foi catholique enseigner à des souverains païens la fidélité des catholiques et leur prouver, dès ces temps-là, que les chrétiens étaient les sujets les plus fidèles à leurs souverains. Or, ces apologistes ont eu quelquefois la consolation de voir la persécution ralentie, de voir faire trève à la hache des assassins et à tous les instruments des bourreaux. Oh ! je ne suis ni un Tertullien, ni un saint Justin ; mais je suis le Vicaire de Dieu, et quelque indigne que j'en sois, je dis à tous ceux qui commandent d'arrêter le courant. Je les en prie, je les en conjure, je les en supplie, non pas seulement pour le bien de l'Église, mais aussi pour leur propre intérêt à eux-mêmes. Mais s'ils ne veulent pas seconder cette voix qui leur adresse une prière, une supplication, qu'ils se rappellent que le peuple saint a été la figure de

l'Église de Jésus-Christ. Qu'ils se souviennent que lorsque ce peuple gémissait sous l'esclavage de Pharaon, il adressait tous les jours au ciel des prières mêlées de larmes, et demandait pitié, miséricorde, afin d'être délivré des chaînes dont il était chargé. Ce fut alors que Dieu intima à Moïse l'ordre d'aller délivrer son peuple.

Moïse adressa des prières, mais elles ne furent point exaucées ; il employa les menaces, elles ne furent point écoutées ; il commanda aux fléaux de sévir, et vous connaissez assez les fameuses plaies d'Égypte pour qu'il ne soit pas besoin de vous répéter ici tout ce qui arriva alors. Ce qu'il y a de certain, c'est que Dieu écouta les pleurs et les gémissements de son peuple : *Clamor filiorum Israel venit ad me.* (Exod., III, 9.)

Continuons, nous aussi, à réclamer les droits de l'Église et sa liberté ; ne cessons pas de prier Dieu, afin d'apaiser son courroux et d'arrêter le cours de ses saintes vengeances. Peut-être verrons-nous le bras tout-puissant de Dieu opérer le changement désiré au moment où nous l'attendons le moins, et entendrons-nous une voix s'écrier en nous encourageant : *Clamor filiorum Israel venit ad me.*

Oh ! oui, mon Dieu, écoutez votre Vicaire, bien qu'il soit peut-être le plus indigne parmi tous ceux qui l'ont précédé pendant les dix-neuf siècles bientôt écoulés. Mon Dieu, c'est vous qui êtes l'auteur de cette vigne catholique, c'est vous qui l'avez arrosée de votre sang si précieux. Souvenez-vous donc d'une vigne *quam plantavit dextera tua.* Souvenez-vous de ces peuples qui sollicitent, qui demandent, qui crient miséricorde, et tout en bénissant ceux qui sont ici présents, bénissez aussi tous ceux qui sont absents ; inspirez aux cœurs qui ne sont pas encore endurcis et dévoyés un sentiment de foi ; et à ceux qui opposent tant de dureté à une si grande bonté

de votre part, inspirez au moins un sentiment d'honneur, afin qu'ils laissent votre Église poursuivre en paix la voie que vous lui avez tracée vous-même, c'est-à-dire la sanctification des peuples.

En attendant, continuons à faire en sorte que les voûtes des temples sacrés retentissent du chant des cantiques; et lorsque nous aurons obtenu le secours divin, comme nous devons l'espérer, je souhaite que vous soyez tous des colonnes fortes et stables, capables de n'être pas ébranlées par le choc de votre adversaire, ou encore des rochers solides capables de défier toute la fureur de la tempête.

Et maintenant, prosternez-vous devant Dieu, et demandez-lui cette bénédiction qui puisse faire pénétrer le courage dans vos cœurs, et le maintenir constant après vous l'avoir accordé, afin qu'il nous soit donné à tous de voir les jours tristes décliner, et poindre ensuite le soleil du triomphe, du repos et de la paix. Que cette bénédiction pénètre au sein de vos familles, les fasse prospérer, surtout dans la pratique des vertus, et que par l'intercession de la Reine des saints et des saints eux-mêmes, nous devenions dignes de bénir Dieu dans les siècles des siècles.

Benedictio, etc.

— La nouvelle loi relative à la conscription ou levée militaire, atteignant tout le monde, sans exception aucune pour le clergé, a été approuvée hier (26 mai), même par le sénat. Et pourtant les sectaires eurent à craindre que les paroles si fortes du Pape ne fissent une telle impression sur les esprits que non seulement la loi ne fût pas approuvée, mais qu'elle ne fût pas même mise en discussion! Il n'y eut pas jusqu'en plein sénat où certain membre (*Cerutti*) ne doutât pas de proférer ces paroles :

« Le sentiment des catholiques est contraire à la loi en discussion.

« Nous avons besoin d'un clergé plus nombreux que celui des

autres pays, parce que l'Italie est le pays classique des églises, des cathédrales et des basiliques.

« Tous les prêtres italiens ne sont pas en Italie. Un grand nombre émigrent à l'étranger pour aller établir la religion catholique dans des pays qui ne la connaissent pas. Nous les trouvons, ces braves missionnaires, en Amérique, en Afrique, en Asie, en Océanie. Il n'est donc pas nécessaire de diminuer les rangs déjà si éclaircis du clergé italien.

« CETTE LOI TEND A ÉBRANLER UNE DES PRINCIPALES BASES SUR LESQUELLES REPOSE LA RELIGION CATHOLIQUE, QUI EST LE SACERDOCE. Rien de plus injuste sur notre sol d'Italie qui est le centre du catholicisme. »

De pareilles vérités dans la bouche d'un sénateur du royaume d'Italie, et en plein sénat, sont certainement belles ; elles ne sont même pas exemptes de produire quelque bon fruit pour l'histoire. Mais celui qui les a proférées ne s'aperçut peut-être pas qu'il était en pleine contradiction avec les dernières conséquences où entraîne nécessairement le *catholico-libéralisme*. Ces gens-là appartiennent à la classe de ces hommes hors de la voie, qui se résolvent difficilement à avancer, parce qu'ils entrevoient un abîme qui les perdrait à tout jamais ; il ne leur plaît pas davantage de revenir sur leurs pas où ils pourraient cependant se rattacher au roc du salut. Un des membres de la *majorité* archilibérale parla d'une manière plus conforme à ses principes lorsque, au milieu de toutes ces extravagances sénatoriales, il en vint jusqu'à rappeler à ses vénérables collègues le *désaccord entre la religion et la raison*. Les hommes de cette trempe sont ceux qui comprennent leurs maximes, non seulement dans les principes, mais jusque dans les conséquences pratiques les plus extrêmes. Un désaccord tel que les libéraux l'établissent *entre la religion et la raison* étant supposé, comment pourrait-on logiquement s'opposer à une loi de l'État décrétant le mélange des deux ordres ecclésiastique et laïque en un seul, c'est-à-dire en un corps dont tous les membres fussent soumis à une égalité civile ? Il semble cependant que ce soit là une loi *qui tende à ébranler une des principales bases sur lesquelles repose la religion catholique*. Et alors, qu'on lise et que l'on médite avec un esprit dégagé de passion et de préjugés les discours CCCXLVIII, CCCXLIX, CCCL, CCCLXIX et CCCCV dans ce volume.

Nous insérons ici les noms des députés catholiques. Nous les avons transcrits du document original déposé aux archives, interprétant du mieux que nous avons pu certains noms presque illisibles, et en laissant même quelques-uns qu'il nous a été absolument impossible de déchiffrer.

Italie. — Carlo Capace Galeota, duc de la Regina, de Naples ; Carlo Marulli, duc de Sainte-Césaire, de Naples ; Ferdinando Siciliano de Rende, de Naples ; Luigi Filiasi, marquis de Carapelle, de Naples ; Ulderico Giampaoli, d'Ancône ; Girolamo Pietro grande, d'Este ; D. Luigi Budini del Porto, de Recanati ; comte Luigi Manna Roncadelli, de Crémone ; comte Marco Mattei, de Pergola ; comte Filippo Gallarati Scotti, et comte Giovanni Melzi d'Eril, de Milan ; comte Almaro III Pisani, de Venise ; marquis S.-B. Mansi, de Lucques ; comte Martino Bernardini, de Lucques ; Attilio Nottolini, de Lucques ; docteur David Marignoni, de Crema ; comte Gaetano Battaglini, de Rimini ; marquis Prospero Marsigli, de Bologne ; marquis Alfonso Bevilacqua, Severo Severi, Francesco Cavalletti, sénateur, de Rome ; commandeur Federico Quaranta, prince Pignatelli, marquis Tommaso Boschi, de Bologne ; Giovanni Acquaderni, de Bologne ; docteur Pietro Gardini, de Bologne ; marquis Giulio Stanza, de Crémone ; Giovanni Ricci Parracciani, marquis Guidotti Magnani, de Bologne ; comte Giovanni Fabèo, marquis Girolamo Cavalletti, C. Rospigliosi, comte Luigi Vinci, Antonio Pucciarini, de Bologne ; Giovanni Patrizi Montoro, Lodovico Ricciardi Pesenti, de Bergame ; Carlo Ottavio, des marquis Camaggia Médicis, de Milan ; Carlo des ducs Scotti Gallarati, de Milan ; comte Giovanni Astolfo Servanzi, D. Federico Foschi, de Pérouse ; D. Fabio Ferrini, de Pérouse ; D. Alberto Giuliani, marquis Lorenzo Bottini, de Lucques ; marquis Pio Capranica, comte d'Acciano, de Naples ; duc de Cajanello, de Naples ; comte Marino Saluzzo, de Naples ; chevalier Ludovico Ricciardi, de Naples ; baron de Visciano Tufarelli, de Naples ; marquis Alessandro Bichi Ruspoli, comte Guglielmo Ludolf, comte Pietro Milano d'Ardore, Mario prince de Campagnano, prince Lancelloti, duc Tommaso Scotti Gallarati.

France. — Baron Chaurand, membre de l'Assemblée nationale ; Louis Ruby, de Lyon ; Armand Ravelet, directeur du journal *Le Monde ;* C. Artus, J.-M. Lesaux, Julien Bourcelot, Cartier, l'abbé J.-B. Achermann, comte Yvert, l'abbé Aillaud, H. de Guehéneue, A. Captier, J.-B. Larue, vicomte Eugène de Boine, vicomte Amédée de Ginestous, marquis de la Prunarède, A. de Causade, J. Roselly de Lorgues, Louis d'Anglas de Malherbe, comte de la Bourdonnay, comte de Giry, le P. Joseph Laurençot de la Congrégation de Jésus, Joseph Deschamps du Manoir, Léon Aubineau.

Grande-Bretagne. — W. Maziere Brady, d'Irlande ; J. Ogiloy Fairlie, d'Écosse ; François A.-P. Fairlie, d'Écosse ; Jacques X. Archer O'Brien, d'Irlande ; Hartwell de la Garde Grissell, d'Angleterre ; J. Sherlock, d'Irlande ; marquis de Stacpoole, d'Angleterre ; W. Winchester,

d'Angleterre ; comte Kearney, B. Vansittart, A. de Lisle, Albert Sibeth, J. Grainzer, C. de la Barre Bodenham, lord Baumont.

Allemagne. — Jansen, étudiant en théologie ; Louis Jungkunz, Gérard Lutzen, étudiant en théologie ; comte M. de Spee, C. V. Mallinckrodt, Dr J. Xüffer, Hermann Esser, Heinr. Schmidt, Adam Landgraf, comte Halzen, baron von Schonberg, Rott-Schonberg, M. Gürster Nüruberg, J. Jaegerhuber, Charles Brunner, Strobel, M. Zungher, Godefroy Noever, Charles Neuberger, Waldses Wattmannsperger, Robert Eymmer, Wülfing X., étudiant en théologie ; Dr X. Kellner.

Autriche. — S. G. Mgr Jean Zwerger, évêque de Seckau ; Mgr Jean Haller, évêque coadjuteur de Trente ; Jean Tartarelli, prêtre de Trente ; Jean Graus, prêtre de Seckau ; François Irol, curé ; Fré déric comte de Thun Hoheinstein, chambellan, conseiller intime de S. M. I. R. Ap. ; Charles Fink Bôkermeister de Lainz ; Antoine Euchingens, recteur du séminaire de Saint-Hippolyte ; chanoine Joseph Hais, comte Joseph Husareewski, chambellan de S. M. I. R. Ap. ; Antoine Genr, Jean Saveln, doyen du chapitre ; André Veselak, chapelain ; Gottard Habeal, curé ; Antoine Raaber, doyen ; Joseph Vraz, P. Pierre Paul Ausserer, comte Ferdinand Brandis, baron Godefroy d'Audian-Wertrug, comte Henri Desenffans d'Avernas, comte Ferdinand Brandis (jeune), baron Alfred Rieger, comte Antoine Pergen, Louis Brixel, C. prince de Windischgratz, Robert prince de Windischgratz, Hugo Veriand prince de Windischgratz, Hugo prince de Windischgratz.

Belgique. — Alfred Ancion, Gustave Closset, Eugène La Pierre, H. Schmidt, baron Félicien Fallou, L. Moxhon, Ernest Moxhon, comte Adrien de Baré, Ernest Delvigne, François Heyndrickx, comte Henri du Chastel de la Hawarderie, F. Duract, J. Onraets, L. Onraets, J.-B. van Durme, Flavius Brion de Saint-Lambert, Edouard Houtart, prince A. Henri de Croy.

Suisse. — Joseph Duret, chancelier de l'évêché de Bâle.

Mexique. — Ignace Amor y Escandon.

Pays-Bas. — Huldéric comte de Waederdoh, Jean-Guillaume Gramer.

Australie. — Salm P. Rowe.

New-York. — T. B. C. Berrian, H. Isheaton.

Baltimore. — Dr Chatard, Jean Newis, G.-F. Hecher, W. Plawden Morrogh, M. M. Laughlin.

Broohlyn. — Jacques Whertg.

Tous les membres de cette députation se réunirent le matin même du jour de l'audience, à huit heures, dans la basilique Vaticane, où ils entendirent la sainte messe célébrée par Mgr Ricci, maître de chambre de Sa Sainteté, et communièrent de la main du même prélat.

DISCOURS CCCCVI.

Aux orphelines du conservatoire Torlonia, présentées par Mgr Negrotto : 15 avril 1875.

Ces jeunes orphelines furent reçues en audience dans la salle dite de la comtesse Mathilde. L'une d'elles, Agnès Bandini, dit à Sa Sainteté, avec sa simplicité enfantine, qu'elle et ses compagnes, pauvres comme elles étaient, et accueillies dans un asile où elles recevaient une sainte éducation, grâce à la main bienfaisante qui les soutenait, elles faisaient tout ce qu'elles pouvaient pour le bien de l'Église, priant assidument pour le triomphe du Souverain-Pontife et de la vraie loi de Jésus-Christ, que le Pape seul possède et enseigne.

Sa Sainteté répondit :

Je me réjouis, mes chères filles, en apprenant que vous faites tant de prières au Seigneur. Je suis sûr que l'effet de vos prières sera que Dieu se souviendra de ses miséricordes, et qu'il fera triompher sa sainte loi qu'il a confiée à l'Église. C'est bien. Mais comment faites-vous vos prières? Si vous les faites dans les conditions que Dieu exige de vous, vous obtiendrez quelque chose; autrement le Seigneur ne vous écoutera pas. Si, par exemple, pendant que vous êtes en prières, vous tournez vos regards autour de vous pour rire un peu avec vos compagnes; ou bien si votre esprit divague, tantôt pour vous figurer tels objets curieux que vous avez vus en promenade, tantôt pour penser à certains petits travaux qui doivent

servir pour votre toilette, ou encore pour penser de nouveau à quelque petite farce qui vous a été faite, dans ce cas, chères enfants, Dieu ne vous écoutera pas.

Si vous voulez que Dieu prête une oreille attentive à vos prières, tenez les yeux baissés lorsque vous méditez ; que votre âme se recueille dans le Seigneur, et que votre cœur soit prêt à entendre sa voix. C'est ainsi que le Seigneur vous exaucera et vous parlera. Dites-lui alors : Parlez, Seigneur, votre fille est en votre présence. Mais si vous ne vous trouvez devant Dieu que de corps et non pas en esprit, Dieu ne vous accordera rien de ce que vous lui demandez. Priez donc avec piété et recueillement. Et puis remerciez le Seigneur qui, dans sa bonté, vous a pourvues d'un bon asile pour votre avantage spirituel et matériel.

Benedictio, etc.

— Les orphelines étaient accompagnées par Mme la supérieure, sœur Thérèse Chevrolat, par d'autres filles de la charité, directrices du conservatoire, et par l'aumônier, D. Nicola Broglio. La petite orpheline Marie Ascani débita devant le Saint-Père la pièce de vers suivante :

Dal mistico avello
Con rito solenne
Più volte fuor venne
L'ucciso Signor ;

E addusse in memoria
L'altissimo fatto,
Che a terra disfatto
Fra cupo terror

Restava l'intrepido
Or vile soldato
Che tenne guardato
Il vivo in sopor.

E tu dei più eccelsi
Vicarii di Christo

In forza del tristo
Ti giaci tuttor ?

Deh, quando vedrassi
Vilissima scolta
Caduta altra volta
Fra cruccio e dolor ?

E tu gloriöso
Con libero piede
Dell'inclita sede
Mostrandoti fuor,

Col popol ch'applaude
L'insigne vittoria
A Dio render gloria
Con novo stupor ?...

Nel seno del Padre
Ascoso è il momento :
Qual polvere al vento
Nel di del furor,

Vedrem l'inimico
Non tardi sconfitto ;
Ci basti ch'è scritto
Di man del Signor !

DISCOURS CCCCVII.

Aux pèlerins de Montpellier : 20 avril 1875.

Cette députation, composée de quatre cents pèlerins et d'un grand nombre de leurs compatriotes, soit habitant la Ville Sainte, soit ne s'y trouvant que de passage, remplissait la vaste salle du Consistoire. Sa Sainteté fit son entrée dans la salle vers midi et fut profondément émue à la vue

d'enfants si dévoués. Du haut de son trône, le Saint-Père jeta sur l'assistance des regards d'une complaisance tendre, et fit sur elle les signes d'une bénédiction qui partait visiblement du plus profond de son cœur. Il s'assit ensuite, étant entouré d'un grand nombre de cardinaux, parmi lesquels se trouvaient S. Em. le cardinal Pitra, puis S. Em. le cardinal Chigi, ancien nonce apostolique en France. Il y avait en outre les évêques de Versailles, d'Agen et de Perpignan. S. G. Mgr de Cabrières, évêque des pèlerins, s'étant approchée au pied du trône, donna lecture de cette adresse :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Soyez béni de la condescendance avec laquelle Votre Sainteté daigne accueillir en ce moment les quatre cents pèlerins que j'ai l'honneur et la joie de vous présenter. Ils sont dignes, au moins à certains égards, de l'attention que Votre Paternité suprême consent à fixer sur eux. Ils viennent de bien loin, et si plusieurs comptent parmi les favorisés de la fortune, il en est d'autres, en grand nombre, qui, pour avoir la consolation de contempler votre visage auguste, de s'incliner sous votre main, d'entendre votre voix, se sont imposé déjà de réels sacrifices. Il en est qui sentiront pendant toute une année peut-être peser sur eux la nécessité de compenser par un travail plus obstiné, ou même par quelques privations, les heures de loisir qu'ils n'auraient pas su trouver pour leur plaisir ou leur repos, mais qu'ils prodiguent joyeusement ici, afin de pouvoir s'approcher de votre trône et d'en admirer les grandeurs. Tous aussi, Très Saint-Père, sans aucune distinction, vous apportent le tribut d'un dévoûment, d'un respect, d'une affection dont ils demandent à Votre Sainteté d'accepter l'hommage, pour tempérer les amères tristesses par lesquelles il plut à la divine Providence d'éprouver et de sanctifier de plus en plus votre noble cœur. Leurs esprits vous sont soumis, leurs volontés vous appartiennent ; ils croient simplement, complètement ce que votre infaillible magistère propose à la foi du monde moderne, comme le magistère également infaillible de vos prédécesseurs l'avait proposé à la foi des générations passées. Tranquilles et confiants, malgré les tempêtes dont votre barque est assaillie, ils savent que vous êtes le Vicaire de celui qui, par un mot, par une parole de maître et de roi, calmait la mer irritée : ils savent que vous avez pour guide assuré l'assistance perpétuelle du Saint-Esprit ; ils savent que Marie Immaculée, la douce et radieuse étoile, dont les

rayons paisibles épanchent leur lumière sur les flots les plus furieux, veille sur Votre Sainteté avec plus de tendresse et de puissance que la reine la mieux obéie ne fait sur le berceau du plus cher héritier de sa couronne ; ils savent enfin que vous êtes la pierre inébranlable, le roc immuable et indestructible, l'enclume sur laquelle se brisent les plus durs marteaux.

« Vous êtes à leurs yeux, Très Saint-Père, la clé de voûte de l'ordre surnaturel ; ils n'imaginent pas plus le catholicisme sans le Pape, et sans le Pape avec la plénitude de ses divins priviléges, qu'ils ne concevraient l'idée d'un corps humain sans une tête pour le dominer et le régir, et il leur serait plus aisé de croire que l'on peut vivre après avoir perdu tout le sang de ses veines, que d'admettre un seul instant la possibilité d'une constitution ecclesiastique dont votre pontificat suprême, indépendant, souverain, dans l'acception spirituelle et temporelle du mot, ne serait pas le faîte et le couronnement.

« Bien loin qu'il soit nécessaire sur ces points importants de la doctrine catholique de stimuler leur zèle ou d'éclairer leur religion, ils ont, pour tout ce qui touche à l'Église, à votre personne sacrée, aux droits de Rome et de saint Pierre, la glorieuse susceptibilité de l'amour le plus jaloux. Parmi les prêtres de mon clergé, comme parmi les fidèles de tout rang, de tout âge et de tout sexe, il n'y a qu'un seul et même sentiment, une seule et même inclination : le sentiment de l'amour, l'inclination de l'obéissance envers la sainte et paternelle autorité du Vicaire de Jésus-Christ.

« Et s'il fallait, Très Saint-Père, trouver à la fidélité de mes chers diocésains envers vous un motif purement humain, j'oserais l'indiquer à Votre Sainteté en lui exprimant, pour ma part, comme évêque et comme Français, ma plus profonde reconnaissance.

« Dans notre pays, les riches aussi bien que les pauvres, les nobles aussi bien que les bourgeois et les paysans, les ouvriers aussi bien que les hommes de science et d'étude, tous ceux, en un mot, que les préjugés n'aveuglent pas ou qui en ont brisé les entraves, tous remercient Votre Sainteté de ne nous avoir retiré ni votre cœur ni votre main, quand des sommets de la prospérité nous avons été jetés dans l'abîme de l'humiliation et de la douleur.

« Sans trahir les devoirs de la sollicitude et de la paternité universelle, qui sont votre glorieux apanage, votre grande âme, ô Pie IX, votre âme véritablement généreuse a su nous conserver ce rang illustre de primogéniture que la langue officielle des cours civilisées nous avait reconnu et qui était justifié par des siècles de piété filiale.

« Ailleurs, notre chute a pu provoquer des explosions de joie,

ailleurs on a pu dire que nous étions châtiés avec justice, et que même nos malheurs n'avaient pas égalé nos fautes. Ici, Très Saint-Père, rien de semblable ne s'est produit. Quand la victoire à mis à nous quitter une obstination supérieure à tous nos efforts, votre compassion, sincèrement et profondément paternelle, nous a relevés à nos propres yeux, jusque dans le sein des catastrophes terribles au milieu desquelles un peuple moins vivace aurait péri ; vos encouragements nous ont montré le germe d'un meilleur avenir, si nous consentions enfin à rejeter les fausses doctrines dont le poison subtil avait infecté, chez nous, tant d'âmes d'ailleurs honnêtes, vertueuses et même chrétiennes.

« Ainsi, Père bien-aimé, Père si tendrement vénéré, c'est la foi, c'est la reconnaissance qui nous ont conduits à vos pieds ; elles nous y enchaînent par des liens étroits que rien ne saurait rompre et qui défient la mort elle-même, moins forte que notre amour.

« Mais s'il faut confier à Votre Sainteté la raison plus intime qui nous a suggéré la pensée et créé le besoin de venir à Rome, comme les pèlerins du moyen âge, pour y prier plus près de vous, je vous avouerai, Très Saint-Père, que c'est par une sorte de séduction logique et irrésistible. Nous avions été à Paray-le-Monial honorer les grands souvenirs de la révélation du Sacré-Cœur ; nous avions été à Lourdes et à la Salette saluer les lieux que la très-sainte Vierge a daigné sanctifier récemment par les signes manifestes de sa présence et par l'efficacité victorieuse de son intercession.

« Il nous manquait de venir ici, sur cette terre si chère à la Vierge Marie et que le Sacré-Cœur a marquée pour être le foyer, le centre et le cœur même de la chrétienté. Rien de plus naturel et de plus légitime que d'unir dans une même dévotion l'Épouse à son Époux, l'Église à Jésus, le centre vivant et impérissable du catholicisme au centre immortel et divin de la personne adorable qui est le médiateur, l'Homme-Dieu Jésus-Christ.

« Et pour bien comprendre ce grand fait historique, l'institution de l'Église catholique, il faut sortir des notions étroites et mesquines du rationalisme religieux en présence de la double erreur contemporaine, celle qui glorifie si hautement la brutale omnipotence de l'État, et celle aussi qui exalte d'une manière abusive et fausse les droits de l'humanité ; il faut donner aux âmes une conception forte et nette de la nature, des droits et des devoirs de la société chrétienne et catholique, soit en elle-même, soit dans ses rapports avec les sociétés civiles.

« A ce grand but, rien ne servira plus utilement que le pèlerinage de Rome. En venant vous visiter dans ce palais d'où vous ne pouvez plus sortir sans amoindrir votre dignité ; en parcourant les rues, les

places, les sanctuaires, les vieux temples de cette Rome que les Papes ont relevée de sa ruine, qu'ils ont depuis deux mille ans ornée et embellie avec tant de zèle et de piété, en comparant la Rome des barbares avec celle du moyen âge, la Rome de Léon X et de Jules II avec celle dont nous admirions naguère encore les solennités et l'incomparable prestige, votre Rome enfin, ô Saint-Père, avec la capitale qu'on essaie de lui substituer, le peuple chrétien comprendra dans quel but il doit vous soutenir par ses subsides et combien sont plus véritables aujourd'hui qu'elles ne l'étaient à l'origine ces fières paroles de saint Paul, si clairement applicables à votre situation présente : *Propter spem Israël hac catena circumdatus sum.*

« Les malheurs de Votre Sainteté, aussi éclatants que vos vertus, vous ont rendu plus cher au monde que ne l'avaient été même Innocent III ou Pie V. L'image du Pape est entrée partout, et le dernier paysan catholique, dans son humble chaumière, connaît le nom et les traits de Pie IX, le Pontife-Roi, captif, détrôné, mais vaillant et inexpugnable dans la citadelle de sa conscience et de son honneur.

« Ce n'est point assez. Toute image, même la plus parfaite, est sans mouvement et sans vie. Il faut plus et mieux que du bronze ou du marbre, plus et mieux que les linéaments d'une photographie; il faut le Pape lui-même, debout, les yeux rayonnants de lumière, de courage et de bonté ; il faut le cœur et l'âme du Vicaire de Jésus-Christ vibrant dans des discours que la télégraphie même incrédule et ennemie s'empresse de porter aux quatre vents du ciel; il faut, en un mot, le renouvellement de cette scène, changeante dans les détails, identique quant à la substance, et qui depuis quatre ans fait voir au monde étonné dans cette salle du Consistoire ou dans les galeries du Vatican ce que ni l'imagination de Raphaël n'a pu concevoir, ni son pinceau représenter : la prédication incesssante du Pape, l'evangélisation de toutes les nations de la terre par le ministère direct et personnel de Votre Sainteté.

« Je vois donc, Très Saint-Père, je vois par avance les progrès de l'œuvre dont il nous a été donné de réaliser la première tentative. Les diocèses de l'univers entier vont venir vers vous, comme diocèses, précisément à l'heure où l'on voudrait vous réduire à n'être que l'évêque de Rome, et ces évêques que l'on croit ou railler ou tromper, soit en se moquant de la promptitude de leur obéissance, soit en leur conseillant de secouer le joug aimable de votre juridiction immédiate et universelle, ces évêques accourront en foule, comme ils l'ont déjà fait trois fois solennellement, pour se ranger à vos côtés, se former à votre école et s'inspirer de vos exemples autant que de vos leçons.

« Bénissez donc, ô Très Saint-Père, bénissez en nos personnes et

le diocèse de Montpellier et la France, et le monde. Laissez tomber vos paroles sur nos âmes et vos mains sur nos fronts. Nous sommes vos fils les plus humbles, mais les plus tendrement, les plus respectueusement dévoués, et nous le sommes pour toujours ! »

Sa Sainteté répondit en français :

Il me semble que ce soit le moment et la circonstance de répéter à la face du monde entier : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.* Oui, cette occasion est l'une des plus splendides qui se soient présentées devant moi, et celle qui me permet de dire au monde : Voilà que tous nous sommes réunis ensemble pour former avec le centre une force invincible contre les ennemis de Dieu, contre les ennemis de l'Église, contre les ennemis de ce Saint-Siége. Et dans cette circonstance, lorsque je vous vois tous serrés autour de moi, je sens le besoin de vous dire que du premier instant où vous êtes arrivés ici, au centre de la foi et dans la capitale du catholicisme, tout le monde a été édifié, soit en vous voyant parcourir modestement les rues, soit en vous admirant, humblement prosternés dans les églises, assister avec tant de ferveur, avec une foi si vive aux saints offices, répandre vos âmes devant Dieu et faire monter vers lui vos prières les plus ardentes. Tout en rendant grâces à Dieu pour une si grande édification, je vous donne à vous les louanges que vous méritez, et je prie le Seigneur de vous accorder la persévérance dans la bonne voie que vous avez entreprise, et la force nécessaire pour soutenir les dures épreuves au milieu desquelles nous nous trouvons en ce moment.

Vous me demanderez peut-être : Saint-Père, comment et quand se terminera cette persécution que nous souffrons tous dans le monde catholique ? Chers enfants, je dois vous

dire que je ne le sais pas ; ou plutôt je vous répondrai en me servant des paroles que nous lisions dans l'évangile de dimanche dernier ; et ces paroles sont celles de Jésus-Christ, que l'Église proposait à nos méditations : *Modicum et videbitis me.* Par ces paroles, Jésus-Christ promettait à ses apôtres qu'après le temps si court de la vie présente, ils passeraient de ce monde dans l'autre pour aller jouir de lui dans le ciel pour toute l'éternité : *Modicum et videbitis me.*

Mais il voulait dire aussi que souvent il se montre à nous et vient nous consoler au milieu des douleurs et des tribulations de notre vie mortelle. Au monde il appartient de rire et de jouir pour le temps présent, et à nous de pleurer ; mais moi, j'ai l'espérance ferme que, même dans ce monde, Dieu nous soulagera, et qu'aux pleurs il fera succéder l'allégresse : *Modicum et videbitis me.* Il faut toujours entretenir cette sainte espérance, et puis ne pas craindre nos ennemis et faire le bien sans respect humain. Et pourtant on voit encore des catholiques qui demeurent indifférents à la lutte ; ils ne se meuvent pas et ne font que chanceler, donnant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Ce sont des aveugles qui ont besoin d'être poussés pour ouvrir les yeux et se déterminer à faire le bien. (*Signes d'approbation.*) Il y en a d'autres qui nourrissent un grand amour, un profond respect pour le Pape, et qui, toutefois, ne laissent que trop à désirer sous le rapport de l'obéissance. Mais le respect ne suffit pas ; il n'aboutit à rien sans l'obéissance, et celle-ci doit être une obéissance aveugle, parce que l'obéissance aveugle produit l'union, et tous doivent reconnaître que sans union il n'y a pas de force au monde. (*Nouveaux signes d'approbation.*)

Que les quelques mots que je viens de vous dire suffisent pour satisfaire votre devotion : je ne veux pas vous

tenir plus longtemps dans le malaise d'un lieu trop étroit pour contenir la foule. Je dois cependant vous assurer d'une chose : c'est que je n'ai jamais oublié de prier pour la France (*émotion profonde*), pour ses évêques, pour le clergé, pour les familles et pour tant de bonnes mères qui se dévouent, se consacrent avec un si grand amour et avec tant de zèle pour procurer une sainte éducation à leurs enfants. Faites-en autant vous-mêmes. Je vous engage à prier aussi avec plus de ferveur, non seulement pour la France et pour Rome, mais pour tout le monde catholique, et plus particulièrement pour ceux qui soutiennent la guerre, non pas une guerre matérielle sur les champs de bataille, mais une guerre spirituelle contre les ennemis de l'Église. Priez donc pour les évêques qui combattent avec tant de courage en Allemagne et partout ailleurs; priez afin qu'ils se tiennent toujours fermes et qu'ils ne s'éloignent jamais du poste que Dieu leur a confié, et à la fin nous verrons nos ennemis tomber *a dextris et a sinistris.*

Enfin je lève mon faible bras de vieillard, qui a besoin d'être soutenu par vos prières, et je prie Dieu de vous bénir. Oui, mon Dieu, bénissez les évêques, le clergé, les peuples et les rois ; donnez à ceux qui régissent le sort des nations la lumière qui leur est nécessaire pour voir le bien de leurs peuples, afin de ne pas aggraver encore les maux qui pèsent sur la société et sur l'Église. Et si les hommes persistent à refuser de correspondre à vos grâces, mettez fin aux fléaux qui nous affligent ; reprenez cette verge que vous mîtes autrefois entre les mains de Moïse, et faites sentir le poids de vos vengeances. Bénissez toutes les personnes ici présentes ; bénissez leur évêque et tout le diocèse qui lui est confié. Que votre bénédiction les accompagne au sein de leurs familles, et qu'elle soit avec eux jusqu'au moment où ils remettront, ô mon

Dieu, leurs âmes entre vos mains, afin que, après avoir eu la consolation de vous avoir fidèlement servi sur cette terre, ils aient le bonheur de vous bénir éternellement dans le ciel.

Benedictio, etc.

— Voici quelques noms pris parmi ceux de 400 pèlerins :

M. le docteur Ducel, M. le baron de Calvière, Mme Jules de Brignac, Mme de Lascours, Mme Charles de Sazieu, Mme Albert de Fesquet, Mlle Henriette de Fesquet, M. et Mme Auguste d'Espons, Mlle Laure Durand, Mlle d'Espons, Mme de Bosc, M. et Mme de Passac, M. et Mme Charles Sadde, Mme Alexandrine Pascale, M. et Mme Batigne, Mme veuve Batigne, Mme Fabre, M. Tastavin, M. Paul Gervais, M. le vicomte A. de Ginestous, M. Perrin, M. le comte et Mme la comtesse de Giry.

Ces pieux pèlerins eurent une manière de vivre édifiante au suprême degré pendant leur séjour à Rome, soit par leur piété dans les églises et les sanctuaires, soit par leur recueillement dans les rues et leur modestie jusque dans les restaurants. Dans une audience privée, l'évêque avait offert à Sa Sainteté, au nom de ses diocésains, une somme de plus de cent mille francs ; et pourtant les plus pauvres des pèlerins s'imposèrent à Rome les privations, les incommodités les plus dures pour tâcher de réunir quelques petites sommes et les offrir à Sa Sainteté. Pour cela, ils choisirent les loyers les moins dispendieux, se privèrent dans leur nourriture et firent le sacrifice de ne pas se procurer un grand nombre d'objets de piété.

DISCOURS CCCCVIII.

Aux Enfants-de-Marie du Sacré-Cœur, dans la villa Lante : 2 mai 1875.

Cette députation fut reçue en audience dans le bras nouveau des Loges. Sa Sainteté s'y rendit vers l'heure de sa promenade de midi, accompagnée des Éminentissimes cardinaux Asquini, Martinelli, Giannelli, Trevisanato, car-

dinal patriarche de Venise; il y avait en outre S. G. Mgr Canossa, évêque de Vérone. S. Exc. Mme la princesse Massimo Lucchesi Palli, comme présidente de la congrégation, donna lecture de cette adresse :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Lorsque Jésus gravissait la montagne de douleur, il se trouva des âmes pieuses pour compatir à ses souffrances, et si l'on excepte le disciple bien-aimé, les personnes qui se tenaient au pied de la croix, assistant et consolant le Sauveur, étaient aussi des femmes. En vain chercherait-on la femme sur le Thabor ; il faut la chercher sur le Golgotha. Le juif n'a qu'à crier au scandale, le gentil à la folie : la femme ne se détachera pas pour cela de cette montagne. Après trois siècles, elle se trouvera encore sur son sommet, cherchant la croix qui, si elle a disparu aux regards de son corps, n'a cependant pas échappé à ceux de son cœur. Ne dirait-on pas que la femme a pour mission d'assister Jésus-Christ souffrant ?

« Or, Très Saint-Père, le Vatican n'est pas seulement une prison : c'est un Calvaire, et c'est Jésus-Christ qui y souffre une nouvelle passion dans votre personne, à vous qui êtes son Vicaire. Il est donc juste que la femme vienne remplir son office. Le respect que nous professons pour votre personne sacrée nous aurait peut-être encouragées à le faire ; mais toute espèce d'hésitation de notre part a cessé lorsque nous avons réfléchi que nous venions au nom de celle dont nous sommes les filles, de celle qui a pour vous une si grande prédilection ; nous voulons dire Marie. Nous ne venons cependant pas pour vous consoler, Saint-Père ; nous savons trop bien tout ce que vous souffrez avec une constance, avec un courage héroïque pour la justice et pour la vérité. Nous venons pour recueillir une de ces paroles que du haut de votre croix qui vous sert de chaire vous ne cessez de faire entendre chaque jour pour la consolation des bons, pour la confusion des méchants et pour l'enseignement de tous. Jamais nous n'avons senti autant que maintenant le besoin de nous tenir près de vous, surtout lorsque nous considérons que le monde cherche à ramener la femme à cette dégradation où le paganisme l'avait plongée et d'où Jésus-Christ l'a relevée.

« Comme gage de notre grande affection envers vous, Saint-Père, veuillez agréer le petit présent que nous osons vous offrir, et répandre sur nous la bénédiction apostolique. »

Sa Sainteté répondit :

Puisque nous allons bientôt célébrer la mémoire de deux saintes, à l'une desquelles vous avez fait allusion dans votre adresse, je vous les proposerai toutes les deux comme modèles. C'est aujourd'hui la vigile de la fête de sainte Hélène, impératrice, cette sainte privilégiée qui eut l'immense bonheur de retrouver, après tant de recherches, la croix de Jésus-Christ. Imitons donc sainte Hélène, cherchant, avec une sollicitude empressée, cette croix que Notre-Seigneur veut que chacun de nous porte ; et lorsque nous l'aurons trouvée (car chacun doit avoir la sienne), portons-la avec résignation et avec amour. Après sainte Hélène vient sainte Monique, mère de saint Augustin. Cette grande femme enfanta deux fois son fils : d'abord lorsqu'elle le donna à la lumière du jour, puis lorsqu'elle réussit enfin, par ses saints conseils, à l'arracher à la secte des manichéens qui l'avaient fait se perdre dans la vanité du monde. Que les enseignements de cette sainte nous détournent des distractions du siècle, et qu'ils nous fassent marcher sur la voie droite de la vérité. Notre âme ressemble à un vieillard qui, pour pouvoir marcher sans trop de difficulté, a besoin d'appui et de lumière. Quant à l'appui, sainte Hélène vous le donne avec la croix de Jésus-Christ, et les conseils salutaires de sainte Monique doivent vous servir de lumière. Marchez avec ces secours, et vous serez sûres de parvenir à votre but. Maintenant je vous donne ma bénédiction. Puisse-t-elle vous encourager et vous accompagner pendant tout le cours de votre vie au milieu de tous les dangers du monde.

Benedictio, etc.

— Cette députation offrit un trousseau complet d'ornements sacrés avec un beau calice d'argent.

DISCOURS CCCCIX.

Aux pèlerins français : 5 mai 1875.

Les pèlerins, qui étaient très-nombreux, se trouvaient rangés en bon ordre dans la salle Ducale. Sa Sainteté y descendit vers midi, accompagnée de sa noble cour et d'une nombreuse prélature. On voyait de chaque côté du trône LL. EEm. les cardinaux Pitra, Chigi, Monaco La Valletta, Franchi, Martinelli, Oreglia et autres. Parmi les prélats on remarquait S. G. Mgr l'évêque de Nottingham, en Angleterre, puis Mgr Gallo et Mgr Macchi ; il y avait en outre le R. P. Sallua, le P. M. Ciccognani et un grand nombre d'autres personnages de distinction. M. le vicomte de Damas, s'étant approché au pied du trône, s'exprima en ces termes :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Pèlerins de France, nous venons pour la troisième fois visiter Pierre dans les liens. Nous espérions que l'ouverture du jubilé serait le signal de l'affranchissement, et nous avons la douleur de retrouver encore notre Père captif : au lieu de se rompre, les liens qui l'enchaînent se resserrent tous les jours.

« Le patrimoine de Pierre envahi, les religieux dispersés, les biens de l'Église mis à l'encan, le Vatican devenu la prison du Pape, reste-t-il encore quelque amertume à infliger au Pontife, à moins qu'on ne lui destine la prison des malfaiteurs ou le supplice des martyrs ?

Oui, car ce n'est pas l'homme qu'on poursuit (tous aiment et respectent Pie IX), c'est la voix du docteur universel qu'on voudrait étouffer. Votre Sainteté nous l'a dit : « La vérité engendre la haine et multiplie les croix. » Hélas ! nous ne le savons que trop et venons pleurer avec notre père sur le sort des pauvres nations qui amoindrissent ou persécutent la vérité. Nous venons unir nos faibles accents à sa puissante voix pour crier : *Parce Domine, parce populo tuo.* Mais fortifiés par

lui, nos cœurs se relèvent pleins d'espérance, car ils le savent : la vérité, qui engendre la haine, engendre aussi l'amour, et si elle multiplie les croix, elle convertit l'instrument du supplice en instrument de triomphe.

« Sans doute les chrétiens ne peuvent comme autrefois accourir en foules compactes pour célébrer à Rome l'année jubilaire de l'affranchissement et du salut. Mais tous les hommes, tous, sous des formes diverses, sont contraints de rendre témoignage au successeur de Pierre.

« Les uns, prosternés dans les sanctuaires, récoltent avec joie les riches indulgences du jubilé, et dans leurs prières ils bénissent Pie IX. Plusieurs recommencent ces jours-ci les fatigues des pèlerinages lointains, figures si vivantes des épreuves semées sur la route du ciel. Ils n'oublient pas, Très Saint-Père, que vos bénédictions ont soutenu ce beau mouvement, et bientôt des milliers d'hommes, la prière sur les lèvres, la croix sur la poitrine, la foi et la charité dans le cœur, vont comme les années précédentes faire retentir les sanctuaires de leurs supplications et de leurs chants ; ils vont demander avec le salut de leur patrie le triomphe de l'Église et la délivrance de Pie IX.

« Un grand nombre de pontifes, de prêtres, de fidèles ont en ce moment la noble mission de livrer au péril de leur liberté et même de leur vie les glorieux combats de la doctrine. Vous avez mis en leurs vaillantes mains des armes invincibles, la proclamation de l'Immaculée Conception, la promulgation du Syllabus, la définition de l'infaillibilité pontificale ; vous les soutenez tous les jours de vos lumineuses encycliques. Assurés de la victoire par tant de secours nouveaux, ils en rendent grâces d'avance à celui qui les y conduit, au courageux, à l'infaillible docteur Pie IX.

« D'autres, hélas ! trop nombreux, viennent comme la vague en furie battre le roc inébranlable. Eux aussi rendent témoignage. Leurs efforts impuissants proclament la puissance du prisonnier Pie IX. A leurs ruses, à leurs violences, à leurs persécutions, vous opposez la douceur de la victime et la patience du martyr, l'indomptable indépendance des consciences chrétiennes et la force de la prière.

« Vous leur montrez que, même dans les fers, l'Église ne connaîtra jamais la servitude, parce que sur elle règne le gardien indéfectible de la vérité, et que la vérité est la grande libératrice. L'histoire de notre siècle le proclame plus haut peut-être que l'histoire des siècles passés.

« Toujours le gardien de la vérité est là pour subir les chaînes, s'il le faut, afin de sauver la liberté des peuples. En face des tyrannies

révolutionnaires, il se présente sous la mansuétude du pontife et la majesté de l'âge ; il est traîné de prison en prison ; il meurt à Valence : il s'appelle Pie VI.

« Pour déjouer les combinaisons hypocrites ou les attaques ouvertes du Charlemagne de la révolution, il est arraché violemment de son siége ; il est prisonnier à Savone ; il souffre à Fontainebleau : il est le saint vieillard Pie VII.

« Pour protester contre les complots ténébreux des sectes ou les persécutions sanglantes des méchants, nous avons aussi notre héros. Son nom est sur toutes les lèvres ; tous les cœurs le proclament : le doux, l'infatigable, le grand Pie IX. Plus que les autres nations, la France l'acclame : elle comprend qu'elle a péché plus que les autres, et qu'elle a plus à réparer. Au milieu de ses hontes et de ses défaites, une grande consolation lui reste : vous n'avez pas désespéré d'elle. Vous daignez encore compter sur elle. Merci, Très Saint-Père, merci au nom de notre pauvre pays. Oui, comptez sur nous, nous vous le répétons avec les larmes dans les yeux et l'amour dans le cœur. Comptez sur nous.

« Naguère les conspirateurs envoyaient leurs députations à Rome ; ils venaient combiner leurs efforts pour anéantir ici et dans le monde les bienfaits accumulés par les papes ; nous venons à notre tour, mais comme les députés de la prière et de la réparation.

« Leur mot d'ordre, c'est la haine ; le nôtre, c'est l'amour. Ils ont crié : « Nous vous haïssons ; » nous venons vous dire : « Nous vous aimons. »

« Daignez accueillir notre amour en ce pieux anniversaire de votre fête et de votre naissance, et que la bénédiction du père captif relève et rende invincibles les enfants fidèles. »

Le Saint-Père répondit :

Et comment ne devrais-je pas compter sur l'affection de la France, lorsque vous m'en donnez en ce moment même une preuve si claire et si évidente ? Et ce n'est pas la seule : cette catholique et généreuse nation me témoigne son attachement de bien des manières. Je sais (et tout le monde le sait comme moi), je sais que les temps où nous vivons sont trop difficiles pour que les sentiments d'affec-

tion ou de blâme qui débordent de votre cœur puissent être librement exprimés. Les ennemis qui nous entourent sont nombreux, et ceux qui nous menacent ne le sont pas moins. On désire de la prudence, et nous adoptons cette vertu, parce que c'est une vertu cardinale ; mais cette prudence ne serait plus vertu si elle devait léser les droits de la vérité et de la justice.

Mais puisque, en ce jour consacré à la mémoire de l'un de mes grands prédécesseurs, saint Pie V, vous formez autour de moi une aussi agréable couronne, permettez que ma pensée, après s'être reportée à cette époque déjà écoulée depuis environ deux siècles, revienne se fixer sur le temps où nous vivons. Alors, avant de se rendre sur les champs de bataille et avant de tenter le sort des armes afin d'arriver à écraser la puissance orgueilleuse des infidèles, on vit des processions de pénitents, et l'on fit des prières publiques afin d'implorer l'aide du Très-Haut. Ces actes religieux précédèrent les batailles, les victoires et les triomphes.

La victoire ne fit cependant pas cesser les prières. Le saint Pontife fit continuer les processions de pénitence, afin de pouvoir obtenir de Dieu l'accomplissement du but pour lequel avait été entreprise une si grande expédition. Or, il arriva qu'un des jours où le Pontife faisait la visite des sept basiliques, il eut entre autres, comme compagnon de ce pieux exercice, Marc-Antoine Colonna, un des chefs les plus célèbres parmi ceux qui avaient dirigé l'expédition avec autant de gloire que d'avantages.

Ce fut dans cette circonstance que le saint Pontife sentit ses forces l'abandonner. Il ne voulut cependant pas céder aux instances de Colonna qui le suppliait d'avoir des égards pour sa santé et de conserver sa vie, afin de pouvoir inspirer encore de nouvelles expéditions. Il continua donc péniblement son chemin et rentra enfin au Va-

tican ; mais il s'écoula peu de temps entre ces pieux exercices et la fin de sa vie mortelle, que Dieu voulut échanger contre la vie éternelle du ciel.

Vous aussi, très-chers enfants, vous vous consacrez à de pieux pèlerinages, à la visite des sanctuaires, et vous n'avez pas oublié la *Scala Santa* que saint Pie V montait, lui aussi, de son temps, dans les sentiments d'une grande piété et en répandant des larmes abondantes. Oh ! que ne puis-je, moi aussi, m'associer à ce saint pèlerinage ! Mais si le sceptre épouvantable de la révolution m'empêche de me présenter en personne, soyez assurés que mon cœur vous accompagne, prie avec vous aux pieds des autels et s'écrie comme vous : *Ut Turcarum et hæreticorum conatus reprimere digneris, — Te rogamus, audi nos.* (*Émotion dans l'assistance.*)

A Constantinople aussi, et dans d'autres contrées de ce pays, on prend d'assaut les églises, et on s'en empare avec violence pour les consigner aux schismatiques. Le musulman, n'étant tenu désormais en respect par aucune puissance, se ressouvient de son ancien naturel, et se laissant aller d'un côté à ses propres inspirations, et de l'autre poussé par les excitations qui lui viennent du dehors, on le voit user et abuser de sa force et de son autorité. Mais, grâces en soient rendues à Dieu, les catholiques et leurs pasteurs demeurent fermes dans leurs devoirs, et la mesquine tourbe des schismatiques diminue de plus en plus chaque jour.

Si, à l'imitation de saint Pie V, je voulais faire connaître mes désirs à ceux qui ont le pouvoir dans les mains, hélas ! il faut bien l'avouer, ma voix ne trouverait pas le plus faible écho, parce que l'incertitude, la crainte et quelquefois la malice encombrent et obscurcissent l'esprit de ceux dont je veux parler.

Que les prières, bien chers enfants, soient donc toutes

nos armes. Organisons-les, ces prières, comme le fit Job lorsqu'il s'avança à la rencontre d'Ésaü irrité. Il mit d'abord en avant ses serviteurs, puis tous les autres membres de sa nombreuse famille, et enfin Rachel, la belle Rachel, afin que, elle aussi, par sa bonté et la douceur de ses paroles, elle contribuât à apaiser la colère d'Ésaü injustement irrité. Ainsi devons-nous, nous aussi, intéresser en notre faveur les saints du ciel, les anges de Dieu, et enfin la reine des anges et des saints, la Mère même de Dieu, afin que, comme une armée forte et bien ordonnée, elle puisse abattre et détruire les ennemis de son fils et de son Église. Concluons donc par les paroles que l'Église met aujourd'hui même sur nos lèvres, c'est-à-dire que, par les mérites de saint Pie V : *Hostium superatis insidiis, perpetua pace lætemur*. Oui, après avoir surmonté les embûches des hérétiques, des incrédules et des infidèles, *perpetua pace lætemur*.

Afin de nous rendre dignes d'une si grande faveur, que la bénédiction de Dieu descende sur nous tous, aussi bien sur ceux qui sont ici présents que sur ceux qui sont absents. Que cette bénédiction vous console, vous et vos familles ; qu'elle réjouisse et unisse en une bonne ligue la France, puis toute l'Église catholique, qui en plusieurs endroits est menacée dans la foi même. Que cette bénédiction vous accompagne durant tous les jours que vous avez encore à vivre, et qu'elle vous donne la grâce de pouvoir, au moment suprême, remettre vos âmes entre les mains de Dieu, et de savourer ensuite cette paix éternelle, cette éternelle consolation dont on jouit dans le paradis durant les siècles des siècles.

Benedictio, etc.

— Après son discours, le Saint-Père descendit de son trône et longea les deux rangées de pèlerins, qui jouissaient d'un bonheur indicible de voir de si près le bien-aimé Pontife ; il fallut faire une douce

violence à la ferveur de ces âmes ardentes qui ne le laissaient pas si facilement partir.

LISTE DES PÈLERINS PRÉSENTS A L'AUDIENCE DU 5 MAI.

Le pèlerinage était dirigé par le R. P. PICARD, directeur du conseil général des pèlerinages ; M. le vicomte de DAMAS, président ; le R. P. H. SAUGRAIN, membre du conseil.

Mme Armandine d'Aiglepurie, d'Aiglepurie ; M. Alphonse Aillaud, de Nîmes ; père Aillaud, missionnaire, de Madagascar ; Mlle Jeanne d'Albis, de Toulouse ; Mme la baronne Louise d'Albis de Nazenques, de Toulouse ; M. l'abbé Louis Alix, d'Agen ; frère Agathange, de Périgueux ; M. Augustin Albouy, de La Tuilerie ; frère Amélien, de Lyon ; M. Raoul Ancel, du Havre ; Mme Raoul Ancel, du Havre ; M. Paul André, de Douai ; M. Adrien d'Angely, du Mans ; Mlle Marie-Thérèse Angot, de Montsurs ; M. Pierre Angot, de Montsurs ; frère Anthelme de Jésus, de Lyon ; frère Louis Anthelme, de Lyon ; Mme Isaïe Archinard, religieuse de Saint-Joseph, de Cluny ; Mlle Eugénie Armand, de Marseille ; M. J.-Amédée Armand, de Marseille ; M. Jean Arnaud, de Montauban ; M. Joseph Arnaud, de Marseille ; Mlle Louise Arnaud, de Montauban ; Mlle Julie Aubrée, de Rennes ; M. Louis Auvray, de Bayeux ; M. Andolo, de Nice ; M. Thomas Ayun de Banétas, de Tarbes ; M. Jean-Baptiste Andoly, de Nice ; Mme de la Bajoinère, de Paris ; M. Paul Baret, de Chartres ; M. Emile Baroux, de Paris ; Mme Marie Baroux, de Paris ; M. l'abbé Ernest Batard, de Laval ; M. le baron Georges de Beaumefort, de Nîmes ; Mme la baronne de Beaumefort, de Nîmes ; Mlle Gilberte de Beaumefort, du château de Soulage ; Mlle Jeanne de Beaumefort, du château de Soulage ; Mlle Marguerite de Beaumefort, du château de Soulage ; Mlle Marie Bazelle, de Lancaume ; M. Antoine Bazire, de Niort ; Mme Antoine Bazire, de Niort ; M. Hippolyte Bazire, de Niort ; Mme Hippolyte Bazire, de Poitiers ; M. Lucien-Nicolas Beauloy, de Namur ; M. Paul Bénet, de Marseille ; Mme Joachim de Bellangreville, du Puy ; Mme Adeline Bergasse, de Marseille ; M. Henry Bergasse, de Marseille ; Mlle Marie Bergasse, de Marseille ; Mlle Caroline Bergasse, de Belley ; M. Gustave Bernault, de Bourgoin ; Mlle Caroline Bergeron, de Trévoux ; M. Albert Besnard, de Versailles ; M. Eugène Besnard, de Versailles ; Mlle Julia Besnard-Dufresnay, de Versailles ; Mlle Adrienne Berthelot, de Grenoble ; Mlle Octavie Berthelot, de Grenoble ; M. François Berthet, de Chambéry ; Mme Marie Berthier, de Grenoble ; M. Léon Bidalot, de Besançon ; M. Henri Bigot, d'Orléans ; Mme Birot, religieuse de Saint-Joseph

de Cluny, de Carcassonne; M. A.-Louis Blancal, de Montauban; M. l'abbé Pierre Blé, de Laval; M. l'abbé Albert Blais, de Laval; Mme Marie-Thérèse Blangy, de Boulogne-sur-Mer; Mme Marie Blangy, d'Arras; Mme Marie-Anne Bodenan, de Lyon; M. Alexandre Bodoy, de Saint-Etienne; Mme Madeleine Bodoy, de Saint-Etienne; M. Eugène de Boigne, de Chambéry; Mme Sophie Boisson de Chazournes, de Gomelin; Mme Elisa Boizard, de Paris; M. Cassian Bon, d'Alby; Mme Cassian Bon, de Castres; M. le baron Albert de Bony, de Vayres; Mlle Charlotte de Bony, de Bordeaux; Mlle Catherine Bonnecondeille, de Paris; M. Thomas Bonnet, de Versailles; M. Simon Bonnet, de Lyon; Mme Borel-Soubéran, de Crest; Mlle Borel-Soubéran, de Crest; M. Gabriel de Bosc, de Montpellier; M. Alexis Boullé, de Saint-Brieuc; Mme Félicie Boullé, de Saint-Brieuc; Mlle Félicie Boullé, de Saint-Brieuc; Mlle Laurence Bonisset, de La Martinique; M. Bounin, du Pavillon Bounin; Mme la comtesse Clotilde de La Bourdonnaye, d'Avrolles; M. le comte Léon de La Bourdonnaye, d'Avrolles; Mlle Jeanne de La Bourdonnaye, d'Avrolles; Mlle Laurence de La Bourdonnaye, d'Avrolles; Mlle Marie Bonvalier, de Belley; R. P. Boyer, supérieur général du prieuré de Saint-Edmond, de Pontigny; Mme Pauline Bozey, de Pont-de-Vans; M. l'abbé Alfred de Bréchard, de Nevers; Mme la comtesse Adèle de Créda, de Paris; Mlle Adelina Bresciani, de Rouen; Mme Brunet de Clavière, de Lyon; R. P. Jean-Marie Buette, de Rennes; Mme de la Bintinaye, de Rennes; M. l'abbé Hubert Burg, de Cannes; Mme de la Bajonière, de Paris; Mlle Barthe de Mandegourg, de Toulouse; R. P. S.-J. Calos, missionnaire, de Maduré; Mlle Marie de Cabiron, du Vigan; M. le marquis de Campagne, de Périgueux; Mme la comtesse Laure de Campagne, de Périgueux; Mlle Hélène de Campagne, de Périgueux; Mlle Marie de Campagne, de Périgueux; M. Jules Captier, de Périgueux; Mlle Louise Cardinal, de Périgueux; M. Carella, de Paris; Mme Carella, de Paris; Mlle Marie Carlin, d'Alby; M. Joseph Le Carnec, de Saint-Brieuc; Mme Marie Cartier, de Guéret; Mlle Gabrielle Cartier, de Guéret; M. Castely, de Marseille; M. Juste Castels, de Marseille; M. le comte Anatole de Caulaincourt, de Lille; M. l'abbé Joannes Cavaillac, de Verdun-sur-Garonne; M. l'abbé Louis Cayol, de Marseille; M. François Ceccaldi, d'Ajaccio; M. Maurice Célard, de Saint-Amour; M. Hippolyte Chapuit, de Dijon; Mme Félicité Chardin, d'Orléans; Mlle Claire Chardin, d'Orléans; M. l'abbé Lucien Charon, de Nevers; M. Henri de Chasseval, du Muguet; Mlle Henriette de Chasseval, du Muguet; Mlle Ivone de Chasseval, du Muguet; Mme la comtesse de Chasteigner, de Paris; Mme Elisabeth Chaumeil, d'Angers; M. Chayé, de Bordeaux;

Mme Chayé, de Bordeaux; Mme la comtesse Thérèse de La Chevalerie, de Paris; M. Victor Chobert, de Paris; M. Edouard Clémançon, de Paris; M. l'abbé Clerc, de Lyon; Mlle Claire de Clouays de Chantelou, de Rennes; Mlle Jeanne de Colombes, de Rennes; M. l'abbé Léopold Combes, d'Agen; R. P. Constantin, de Lyon; Mlle Philomène Conus, de Marseille; Mlle Elisabeth Cooke, de Coutances; Mme la comtesse de Cornulier-Lucinière, de Nantes; Mlle Marguerite de Cornulier-Lucinière, de Nantes; Mme Victoire Cosse, de Paris; M. Adrien Cottier, de Fontaine-sur-Saône; Mme Hélène Couart, de Montfort; Mlle Hélène Cournon, de Toulouse; M. l'abbé Firmin Crouzet, de Mende; Mme la vicomtesse de Croy, du château de Monteaux; Mlle de Croy, du château de Monteaux; M. Henri de Croy, du château de Monteaux; Mme veuve Anna Dalibard, de Laval; Mlle Alice Danet, de Paris; Mlle Constance Danvit, de Montaux; M. Benjamin Dausse, de Paris; M. Albert Danaine, de Saint-Amand-les-Eaux; M. l'abbé Vincent Davin, de Versailles; Mme la comtese L. de Dax, de Sainte-Rufine; Mlle la vicomtesse Camille de Dax, de Sainte-Rufine; Mme Virginie Dedoue, de Lyon; M. Louis Delafosse, de Rennes; R. P. Pierre Delaplace, de Bordeaux; Mme Marguerite Delay, de Grenoble; M. Louis Delcourt, de Douvrain; M. Oscar Delestre, d'Avesnes, près Dieppe; Mme Delestre, d'Avesnes, près Dieppe; M. Edmond Demonferrand, de Paris; Mme Marie Denaze, de Grenoble; Mlle Louise Descemet, de Saint-Denis; Mlle Maria Deshayes, de Vendôme; Mlle Rosalie Didier, de Grenoble; Mme Désirée X., de Vaugirard; M. Henri Doat, de Castres; M. l'abbé Bernard Dolhagaray, de Bayonne; sœur Dominique du Saint-Sacrement, de Bonnay; Mlle Marie-Cécile Donnier, de Fernex; M. l'abbé Droussin, de Richebourg; M. l'abbé Jean-Marie Duboé, de Tarbes; Mme Estelle-Eugénie Duflos, d'Estaires; M. Dufresnay, de Versailles; M. Prosper Dugas, de Lyon; M. Joseph Dumas, de La Grôle; M. Jean Dumolar, de Marseille; Mme Marie Dumond, de Saint-Étienne; M. Alexis Dunand, d'Annecy; Mme Louise Dunand, d'Annecy; M. Francisque Duplay, de Lyon; Mme Duplay, de Saint-Etienne; Mlle Duplay, de Saint-Etienne; Mlle Louise Duplay, de Saint-Etienne; Mlle Emma Durand, du Hâvre; Mlle Josephine Durand, de Rennes; M. Hippolyte Durand de Laur, de Versailles; Mme Mathilde Durand de Laur, de Versailles; Mlle Marie Durand de Laur, de Versailles; M. Isidore Durand de Laur, de Paris; M. Alexandre Durupt, de Paris; M. l'abbé Jacques Duthu, de Tarbes; Mlle Francisca Eschbacher, de Fontaine-Notre-Dame; Mme Louise des Essarts, de Nice; M. Adelbert Estève de Pradel, de Nice; M. l'abbé Henri Estevenet, de Nevers; M. Augustin Fabre, de Marseille; M. César-Eugène Fabre, de

Marseille ; Mlle Fanny Falcoz, de Montmélian ; Mme Joséphine-Thérèse Farjon de Besson, de Montpellier ; M. Philippe Faure, de Lyon ; M. l'abbé Hyacinthe le Fichant, de Ploudaniel ; Mlle Louise Floride, de Paris ; M. François Fontenille, de Clermont ; M. Jean Fourcade, de Tarbes ; sœur Françoise du Saint-Sacrement, de Bonnay ; Mme Hélène Fraide, de Marseille ; M. Marius Fraide, de Marseille ; M. Frappier, de Niort ; Mme Frappier, de Niort ; M. Auguste Frécon, de Lyon ; Mme Léonie Frécon, de Lyon ; Mlle Antoinette Frécon, de Lyon ; M. Gustave Frécon, de Lyon ; M. Ferdinand Frécon, de Lyon ; M. l'abbé Camille Fressanges, de Moulins ; Mme Louise Gabriel, de Paris ; Mlle Louise Gabriel, de Paris ; M. l'abbé Jérôme Galtier, de Rodez ; Mme la comtesse Eugénie Garcia, de Marchand, par Beaujean ; Mme veuve Louise de Gaudart d'Allaines, de Suèvres ; Mlle Lydie de Gaudart d'Allaines, de Suèvres ; Mlle Jeanne de Gaudart d'Allaines, de Suèvres ; Mlle Alix de Gaudart d'Allaines, de Suèvres ; M. Maria Gaudrin, de Charenton ; M. Louis-Hippolyte Gaudrin, de Charenton ; M. l'abbé Henry Gaye, d'Auch ; M. Joseph-Édouard Geneste, de Bordeaux ; M. Marie Genevois, de Bordeaux ; M. l'abbé Génieys, de Castanet-le-Haut ; M. Louis de Giry, de La Roque ; Mme de Giry, de La Roque ; M. Ludovic de Givry, de Paris ; Mme Anna Gourde, de Vallauris ; M. l'abbé Alexandre Goutharet, de Moutiers ; Mlle Angélique Grandjean, de Dun ; M. François Grataloup, de Lyon ; Mme Cornélie Grillot, de Plombières ; M. l'abbé Bonaventure Grimal, de Rodez ; M. Jean Grisonnanches, de Clermont ; M. le marquis H. de Grosourdy de Saint-Pierre, de Paris ; Mme la marquise C. de Grosourdy de Saint-Pierre, de Paris ; Mlle Marguerite de Grosourdy de Saint-Pierre, de Paris ; Mme la vicomtesse Blanche de Gualy, de Creysel ; Mlle Louise Guène, de Suèvres ; M. Ferdinand Guérin, de Lyon ; Mme la marquise C. Guerry de Beauregard, de Paris ; M. Jules Guez, de Marseille ; Mme Aricie Guez, de Marseille ; M. Abel Guilleraut, de Montaigu-le-Blin ; Mme Guilleraut, de Montaigu-le-Blin ; Mme veuve Madeleine Guillet, de Grenoble ; M. Ernest Guillot, d'Asfeld (Ardennes) ; Mlle Sophie Guineheux, de Laval ; M. Joseph Hamon, de Saint-Brieuc ; Mme Marie Hanoye, de Paris ; Mme Sainte Havard, de Rennes ; Mme la comtesse d'Héliand, de Mayenne ; M. Anthime Hélie, du Grand-Quevilly ; Mlle Louise Hénault, de Paris ; M. Maria Hervet, de Chartres ; Mme Jeanne-Marie Hickey, de Paris ; M. Louis Hickey, de Paris ; R. P. Hippolyte, de Paris ; M. Pierre Hortode, d'Angers ; M. Géry Hottin, de Paris ; Mlle d'Ignazio, de Paris ; Mlle Françoise d'Ignazio, de Paris ; Mme veuve Mars Iremonger, de Paris ; Mlle Marie-Geneviève Iremonger, de Paris ; M. Pierre Isnard, de Marseille ; M. Louis Isnard, de

Marseille; Mlle Annette Janin, de Dun; Mlle Louise Jeannot, de Dun; M. Amédée Joly, de Besançon; Mme Valérie Joly, de Besançon; M. François Joseph, du Hâvre; Mme Amélie Jouve-Bergasse, de Lyon; Mlle Marie Jouve-Bergasse, de Lyon; Mme Marie Juteau, d'Orléans; M. Edwiji de Kieniewicz, de Paris; Mme Catherine de Kieniewicz, de Paris; M. Charles Laboné, de Lyon; Mme Victoire Lachapelle, de Niort; Mme Amélie Lacombe, de Chabeuil; Mme Agnès Lacour de Lagardalle, d'Alais; Mme Camille Lacroix, de Digna; M. Joseph Lacroix, de Saint-Amour; Mme Louise de Lagarde, de Goncelin; Mlle Angèle de Lagarde, de Paray-le-Monial; Mme de Lagarde, de Grenoble; Mlle Marie de Lagarde, de Paray-le-Monial; M. l'abbé Lajout, de Charly; Mme Rosalie de Lajudie, du Vigan; M. Charles de Lajudie, du Vigan; M. Alphonse Langlois, de Paris; Mme Marie Langlois, de Paris; M. le comte A. de Lansade-Jonquières, de Montpellier; Mlle Louise de Lansade, de Montpellier; Mlle Elisabeth de Lansade, de Montpellier; Mme la baronne Laurence-Joséphine de Laprade, de Château-Sentout-Labunac; M. l'abbé Gaston Larré, de Bayonne; M. Henri Laroche, de Vallières; Mme Angèle Laroche, de Vallières; Mlle Ernestine Laroche, de Vallières; Mme Elisabeth Laugier, de Toulon; R. P. Joseph Laurençot, de Besançon; M. Ajax Laurens, de Nice; Mlle de Laveyrie, de Paris; Mme Angèle Lebœuf de Roy, du Grand-Lucé; M. Edmond Le Corbeiller, de Dieppe; Mme Le Corbeiller, de Dieppe; M. Louis Lefebvre, de Paris; M. Florent Le Feuvre, de Rennes; M. Mathurin Lefrançois, de Rennes; M. Esprit Le Houët, d'Angers; M. Armand Lelièvre, de Douai; Mlle Camille Lemoine, de Lyon; M. Jules Lenain, de Nouvion-en-Thiérache; Mlle Louise Lenain, de Nouvion-en-Thiérache; Mlle Louise Lenoir, de Chartres; M. l'abbé Emile Le Roy, d'Amiens; M. l'abbé Frédéric Lerouvillon; M. Désiré Le Roux, de Saint-Brieuc; M. François Lesmann, de Besançon; M. le vicomte Félix de Lévis Mirepoix, de Paris; Mme la vicomtesse de Lévis Mirepoix, de Paris; Mme Béatrix Liautey, de Lyon; R. P. Ligier, de Dijon; M. Albert de Lisa, de Paris; Mme Aurélie Livet-Fresnière, de Montsûrs; M. l'abbé Emile Lobbedey, de Cambrai; M. Longueval-Buquoy, de Montsûrs; M. Maximilien-Alexis Magendie, d'Arras; M. Pierre Magnard du Vernay, de Châteauroux; M. Henri de Maguelonne, de Carcassonne; M. Paulin de Malbosc, de Berrias; Mme Marie de Malbosc, de Berrias; Mlle Benoîte Maligot, de Lyon; M. Paul de Malijay, de Marseille; Mme Jeanne de Malijay, de Marseille; M. l'abbé Pierre-Henri Marchon, d'Orléans; M. l'abbé Jean de Marcy, de Nevers; Mme Benoîte Marie, de Lyon; Mme Marie-Rose de l'Agonie de Jésus, de Lyon; M. Paulin Marolles, de Paris; M. Jacques-Jules Marquiset, de Saligny; M. l'abbé

Joseph Marsille, de Vannes; Mme Éloïse Martigny, de Besançon; M. l'abbé Martin, de Chambéry; M. Joseph-Marie Martin, de La Motte-Servolin; M. Emile Martin-Fortris, de Paris; Mme Noémi Martin-Fortris, de Paris; M. Jacques Martin-Fortris, de Paris; Mme Angèle Martin-Fortris, de Paris; M. Victor Martin, de Rouen; M. Mattei, de Paris; M. le comte Marie-Joseph de Maumigny, de Nevers; Mlle de Mauroy, de Paris; M. le comte de G. de Méniglaise, de Paris; Mme la comtesse de G. de Méniglaise, de Paris; M. Georges Meister, d'Angers; M. Joseph Mermin, de Moutiers; M. Louis Meyrieu, de Montpellier; Mme Caroline Meyrieu, de Montpellier; Mme Michal-Ladichère, de Grenoble; Mme Andréanne Michal-Ladichère, de Saint-Martin-le-Vinoux; M. l'abbé Marius Michel, de Montpellier; M. le comte Gontran de Montesquiou, de Paris; M. Etienne de Montigny; M. Pierre Morel, du Château-de-Saint-Léger; M. Élisée Munet, de Belley; M. Alexandre Nanquet, de Grenoble; M. l'abbé Gabriel Neau, de Nouan-sur-Loire; Mlle Philomène Neau, de Suèvres; M. l'abbé Albert Nègre, de Mende; Mme Marie Neu, de Strasbourg; Mme Félicité-Antoinette Nion, du Hâvre; Mme Marie-Anne Noury, d'Argentré; Mlle Edwige Orda, de Paris; Mlle Vanda Orda, de Paris; M. Edmond Panchère, du Mans; M. Louis Parrel, de Lyon; Mlle Clémentime Péan, de Paris; M. Eugène Pellerin, du Hâvre; Mme Agnès Pélot, de Paris; M. l'abbé Jean-Baptiste Perrichon, de Saint-Michel; M. Jean-Baptiste Perrichon, de Saint-Brieuc; M. Alfred Perrier, de Châlons-sur-Marne; M. l'abbé Firmin Petey, de Besançon; Mlle Aimée Petit, de Paris; Mlle Rose Péan, de Paris; Mme Marie Petre, de Cambrai; M. Adolphe Petre, de Cambrai; M. Camille Peyrache, de Lacoste; M. Léon Pinet de Mentexer, de Gap; M. l'abbé Paul Pisani, de Paris; Mme la comtesse Zoé de Pitray, de Pitray; M. Augustin-Joseph Planque, de Lyon; Mme Elisabeth Poirier, de Chartres; M. Edmond de Possac-Génas, de Montpellier; Mme Claire de Possac-Génas, de Montpellier; Mlle Anne Potier, de Nantes; Mme Léontine Préaudot, de Nice; M. Édouard Proharam, de Rouen; Mme Proharam, de Rouen; M. Emile Proharam, de Rouen; R. P. Ramière, du Puy; M. Antoine Randrava, de Madagascar; M. Jean Rappetti, de Paris; Mme Catherine Raven, de Nice; Mlle Marie Ravizza, de Lyon; M. Récamier, de Paris; Mme Récamier, de Paris; M. Joseph Récamier, de Paris; Mlle Récamier, de Paris; M. l'abbé Esprit Récubert, de Bras; M. l'abbé Rey, de Bras; Mlle Marie-Pauline Reynolds, de Saint-Pair; M. Léon Riboulet, de Marseille; M. Edouard Richmond, de Nice; Mlle Marianne Riffer, de Nice; Mlle Louisa Rigot, du Muguet; M. André Rioffray, de Lyon; R. P. Pierre Robert, de Saint-Michel; M. Elie-Camille Robert, d'Angers;

Mme Emilie Robert, d'Angers; M. Victor Robert, de Grenoble; Mme Rousseau-Horion, de Paris; Mlle Marguerite Rousseau-Horion, de Paris; M. Alphonse Rouveyre, de Belval; M. Augustin Rovai; M. l'abbé Joseph Royer, de Grenoble; M. Rubibisoa, de Madagascar; M. Marie Ryan, de Paris; M. Charles Sadde, de Montpellier; Mme Augustine-Juliette Sadde, de Montpellier; Mme Louise de Sagarriga, de Montmélian; M. Alfred de Saint-Simon, de Toulouse; Mme de Saint-Simon, de Toulouse; Mlle Marie-Pauline de Saint-Simon, de Toulouse; Mlle Amélie de Saint-Simon, de Toulouse; M. l'abbé Antoine-Henri Saliquet, de Châteauroux; M. l'abbé Henri Sauvé, de Laval; Mlle Hélène Scohyers, de Reims; M. Louis-Adrien Singlas, de Bazoche-Gonet; Mlle Marie Sittler, de Strasbourg; M. l'abbé François Souchon, de Mende; Mlle Marie-Anne Souvestre, de Plœuc; Mme Elisabeth Stephen; Mme Maria Stephen; M. le comte A. de Tarteiron de Camprieu, de Sauve; Mme Marguerite Thaon-Peyrany, de Nice; Mlle Jeanne Terre, de Nice; Mme Marie-Berthe Thialon, du Mans; Mlle Alexandra Tiret, de Beauvais; Mlle Joséphine Tognet, de Chambéry; Mlle Franceline Tognet, de Chambéry; M. l'abbé Félix Tournier, de Besançon; M. l'abbé Isidore Trahier, de Ceyras; R. P. Abbé, procureur des Trappistes, de Lyon; M. l'abbé Charles Trotin, de Laval; M. l'abbé Claude-Marie Vallet, de Fontaines-sur-Saône; M. Antoine de Veilhac, de Toulouse; M. Frédéric Vernazobres, de Bédarieux; M. Charles Vernet, de Lyon; Mme Jeanne Vernet, de Lyon; Mme Hermance Verrier, de Vendôme; frère Victor, de Chambéry; M. l'abbé François Vieille-Cessay, de Besançon; frère Villebertus, de Vendôme; Mme la baronne Zénobie-Marie de Villebois, de Paris; M. Jean-Baptiste Villeligoux, de Tabanac; M. le vicomte R.-P. de Villeneuve-Bargemont, de Nice; Mlle Roseline de Villeneuve-Bargemont, de Nice; M. le comte Godefroy-Xavier de Virieu, de Lyon; Mme la comtesse de Virieu, de Lyon; M. Godefroy de Virieu, de Lyon; M. Henri de Virieu, de Lyon; Mlle Elisabeth de Virieu, de Lyon; Mlle Marie de Virieu, de Lyon; M. Albert Wegrecheider, de Paris; M. le baron H.-J.-M. d'Yversen, de Gaillac; Mme la baronne d'Yversen, de Gaillac; Mme la vicomtesse d'Yzaror de Valady, de Toulouse.

Avant que le Saint-Père ne se rendît dans la salle du Consistoire, pour donner audience aux pèlerins, il avait déjà reçu ce matin-là même, en audience privée, le R. P. Aillaud, missionnaire jésuite à Madagascar, qui présenta à Sa Sainteté deux jeunes gens catholiques de sa mission, Antoine Randrava et Marc Rabibisoa, l'un fils et l'autre secrétaire de S. Ex. Rainilaiarivony, premier

ministre de l'île. Le jeune Randrava lut aux pieds de Sa Sainteté cette adresse :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Nous sommes très-heureux et profondément émus de l'honneur que Votre Sainteté daigne nous faire en nous admettant à son audience. Nous venons d'un pays lointain, Très Saint-Père, où les rayons de la foi chrétienne commencent à donner leurs premières lueurs. Sachant maintenant que votre auguste personne représente Jésus-Christ sur la terre, et ayant entendu dire que votre cœur paternel souffre de grandes peines de la part de gens corrompus, nous n'avons pas voulu quitter l'Europe sans venir auparavant nous prosterner à vos pieds et unir nos protestations de fidélité à celles de tant de fervents catholiques. Nous sommes heureux et presque fiers d'être les premiers Madécasses qui aient le bonheur de se prosterner aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, et nous croyons nous pouvoir constituer en ce moment comme les représentants, non seulement des chrétiens de Madagascar, mais aussi d'un grand nombre d'autres qui, bien qu'ils soient éloignés de la vérité, sont cependant comme implicitement unis à nous.

« Profitant de l'inestimable bonheur d'être admis auprès de Votre Sainteté, Très Saint-Père, nous osons vous prier d'avoir la bonté de faire descendre votre paternelle bénédiction sur nous, sur la reine et sur le premier ministre de Madagascar, sur nos familles, sur nos amis et sur tous nos compatriotes. »

Sa Sainteté fut profondément émue à la vue des sentiments si affectueux du jeune catholique madécasse, et reçut avec la plus grande satisfaction le don magnifique d'un *lamba* de soie, sorte de manteau dont se couvrent ordinairement les habitants de l'île, et travaillé par les dames nobles de cette nation. Le ministre l'avait donné à son fils comme cadeau, lui laissant la liberté d'en disposer comme il l'entendrait, et celui-ci en fit présent au Pape comme gage de son amour pour lui.

Sa Sainteté donna en échange de cette offrande un très-beau crucifix, renfermé dans un étui d'argent, au jeune Randrava, et à son compagnon un gracieux médaillon en émail représentant la Madone du Bon-Secours. Le R. P. Aillaud présenta à Sa Sainteté, pour la souscrire, une supplique par laquelle on demandait une bénédiction spéciale pour la reine Ranavalona II, pour son premier ministre, pour tous les chefs qui protègent la religion catholique et pour tous les

missionnaires, les fidèles et les bienfaiteurs de l'Église de Madagascar. Sa Sainteté y écrivit de sa propre main : *Benedicat Deus et illuminat regem, clerum, et populum, confirmet in fide catholicos, vocet qui sunt extra Ecclesiam, et ubique multiplicet veros Christi odoratores.*

PIUS. PP. IX.

Impossible d'exprimer la consolation du bon missionnaire et de ses deux jeunes compagnons, qui eurent encore, après cette audience privée, le bonheur d'assister à l'audience publique accordée aux pèlerins français.

DISCOURS CCCCX.

Aux élèves de différentes écoles pontificales, à l'occasion de leur première communion : 10 mai 1875.

Il y avait à cette audience soixante enfants des écoles pontificales de Trastevere, de San Salvatore in Lauro, de la Trinità dei Monti et de Ripetta, connues sous le nom de Écoles Borghèses. *Ils étaient présentés à Sa Sainteté dans la salle dite de l'Angle par le frère Romualdo des* Écoles-Chrétiennes. *Le jeune Francesco Carencini lut cette adresse :*

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Au nom de tous mes condisciples, je rends en ce moment à Votre Sainteté les plus humbles et les plus sincères remercîments pour l'incomparable bienfait qu'elle nous a accordé en nous procurant la facilité de faire les saints exercices spirituels, afin de nous mieux préparer ainsi à recevoir Jésus-Christ pour la première fois dans nos cœurs. De tous les sentiments dont nos cœurs ont été pénétrés pendant ces jours de retraite, celui de la reconnaissance s'est surtout fait sentir en nous de la manière la plus vive. Reconnaissance la plus

grande envers Jésus-Christ qui a daigné venir au dedans de nous-mêmes pour nous combler de ses bienfaits ; reconnaissance insigne envers Votre Sainteté qui, par une grande magnanimité, nous a rendu facile le moyen d'obtenir un si grand bien.

« Et de même qu'il ne sera pas possible que nous perdions jamais le souvenir du plus beau jour de notre vie, le jour de notre première communion, ainsi le souvenir de ce que Votre Sainteté a fait pour notre avantage ne s'effacera-t-il jamais de notre mémoire.

« Déjà nous avons prié avec ferveur pour la conservation si précieuse de Votre Sainteté, et nous continuerons à prier, comme c'est notre devoir, afin que Dieu la conserve longtemps pour le bien de l'Église, et lui fasse voir des jours plus heureux et plus tranquilles.

« Enfin, prosternés aux pieds de Votre Sainteté, nous implorons, dans toute la ferveur de nos cœurs, la bénédiction apostolique pour nous. Puisse-t-elle nous raffermir dans nos saintes dispositions. Nous la demandons aussi pour nos familles et pour tous ceux qui se dévouent pour nous donner une éducation chrétienne. »

Sa Sainteté exhorta tous ces enfants à maintenir la promesse qu'ils venaient de faire, celle de vouloir toujours conserver le souvenir du jour où Jésus-Christ avait daigné enrichir leurs âmes et les honorer de sa sainte présence, don précieux, qui ne pouvait être comparé à aucun autre, pas même au plus riche et au plus généreux présent que le plus puissant roi de la terre aurait jamais pu leur faire. Le Saint-Père leur recommanda de garder dans leurs cœurs la grâce qu'ils avaient reçue, avec le sentiment de la sainte crainte de Dieu. Et ici il leur rappela le souvenir que saint Alphonse de Liguori, sur son lit de mort, avait laissé à son neveu, lui disant d'avoir toujours la sainte crainte de Dieu dans son cœur. Enfin il leur recommanda de garder attentivement leurs sens et d'être actifs au travail. Il termina en leur recommandant de nouveau de ne jamais oublier le jour de leur première

communion : *Mementote hujus diei omnibus vitæ vestræ ;* puis il les bénit dans les sentiments d'une affection toute paternelle.

DISCOURS CCCCXI.

A la députation de la Pieuse-Union primaire des mères chrétiennes : 11 mai 1875.

Cette députation fut reçue en audience dans la salle dite de la comtesse Mathilde. S. Ex. Mme la marquise Teresa Patrizi Altieri, comme présidente, lut, à genoux au pied du trône de Sa Sainteté, l'adresse suivante :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Le conseil de direction de la Pieuse-Union primaire des *mères chrétiennes* établie à Rome, dans l'église de Saint-Augustin, où repose le corps vénéré de sainte Monique, qui en est la protectrice, vient aujourd'hui se prosterner aux pieds de Votre Sainteté qui a bien voulu enrichir cette Pieuse-Union de tant de priviléges et de si nombreuses indulgences, et lui donner un si digne protecteur dans la personne du cardinal Martinelli.

« Cette société vient aujourd'hui, en son nom d'abord, puis au nom de toutes les autres dispersées dans toute la péninsule, et qui lui sont affiliées, protester encore une fois, en présence du Vicaire de Jésus-Christ, de sa fermeté inébranlable dans les principes catholiques, de sa dévotion envers l'autorité infaillible du successeur de saint Pierre, de son attachement à votre personne sacrée, ô Père magnanime des croyants, ô notre généreux et auguste souverain ! Ces sentiments, qui forment le trésor de notre cœur, nous serions heureuses de pouvoir les sceller avec notre sang, et la petite obole que nous déposons à vos pieds n'est qu'une minime expression de l'obole la plus copieuse que nous désirerions vivement vous offrir.

« Daignez, ô Saint-Père, nous montrer que vous agréez notre offrande avec nos sentiments, en répandant sur nous, sur toutes les épouses et les mères chrétiennes que nous représentons ici, ainsi que sur nos enfants et sur les leurs, la bénédiction apostolique ; et que cette bénédiction nous raffermisse de plus en plus dans nos saints principes, qu'elle nous encourage dans nos bonnes œuvres, et qu'elle soit pour nous comme un gage de la bénédiction de ce Christ que vous représentez sur la terre. »

M. l'abbé Léopoldo Bufalini donna ensuite lecture de cette autre adresse :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Le directeur du journal de Sienne *La Mère chrétienne*, prosterné aux pieds de Votre Sainteté, et entouré de ces pieuses dames qui composent le conseil de direction de la Pieuse-Union primaire romaine des mères chrétiennes, est heureux, en ce jour de l'octave de la fête de sainte Monique, ce modèle parfait des mères chrétiennes, de se faire l'interprète des sentiments dont sont animées envers vous et envers la chaire apostolique tant de mères chrétiennes qui sentent le besoin de puiser dans la vertu de votre bénédiction la force qui leur est nécessaire pour la charge si difficile qu'elles doivent remplir, celle de vaquer à l'éducation chrétienne de leurs enfants, surtout dans ces temps où l'on voudrait pervertir et corrompre notre jeunesse, espérance de nos familles et de l'Église.

« Daignez, Saint-Père, accueillir la petite obole de leur charité, en même temps que les sentiments de vénération dont elles sont pénétrées pour vous et leur attachement à votre personne sacrée, et répandre sur toutes les mères qui appartiennent aux différentes Pieuses-Unions instituées en Italie, et que, malgré mon indignité, je représente, non moins que sur leurs directeurs, la bénédiction apostolique. »

Sa Sainteté répondit :

Le but que vous vous proposez est de tâcher de vous sanctifier vous-mêmes d'abord, comme de bonnes mères chrétiennes, et puis de sanctifier toutes les personnes qui appartiennent à vos familles. Excellent but ; je m'en ré-

jouis de tout mon cœur, et je prie Dieu de soutenir votre œuvre et de la féconder par ses bénédictions. A ce propos, laissez-moi vous rappeler une petite histoire. Elle est très-vieille, c'est vrai; mais elle est cependant très-opportune pour la circonstance.

Il y avait, du temps de sainte Thérèse, un autre grand serviteur de Dieu, qui jouissait de l'estime et de l'affection de tout le monde à cause de ses vertus et de son zèle pour le salut des âmes. C'était ce grand saint qui fut plus tard élevé aux honneurs des autels, saint Pierre d'Alcantara. Un très-grand nombre de personnes accouraient au couvent où il était gardien, pour jouir de sa sainte conversation et tirer profit de ses exemples et de ses conseils. Entre autres personnes, il y avait un comte ou un marquis, je ne me rappelle pas, qui allait continuellement marmotter aux oreilles du saint religieux, se lamentant de ce que le monde entier, disait-il, allait de mal en pis. Les évêques ne gouvernaient pas bien leurs diocèses, les prêtres n'avaient point de zèle, les frères n'observaient pas les règles, et les chrétiens avaient totalement oublié la loi de Dieu. En un mot, il n'y avait plus rien de bien dans le monde, et il demandait quel pourrait être le remède à tous ces maux de la société. Saint Pierre d'Alcantara patienta pendant longtemps. Enfin il lui dit un jour : Ho! vous ne savez pas? j'ai trouvé le remède à tous les maux. — Vous êtes bien heureux, s'écria le marquis ; soyez-en béni. Et quel est donc ce remède? — Le voici. Mais avant tout, promettons-nous réciproquement que nous deux nous serons les premiers à le mettre en pratique. Le marquis fit sa promesse, animé d'une grande impatience de connaître ce remède tant désiré à tous les maux : Eh bien! reprit le saint homme, le remède est celui-ci : moi, pour ma part, comme gardien, je ferai ponctuellement mon devoir; je vous assure que je ferai tout mon possible

pour que mes frères fassent le leur. Mais, de votre part, il faut que vous aussi, mon cher monsieur le marquis, vous fassiez quelque chose. Vous êtes un seigneur, vous vivez à l'aise, vous avez une femme, des enfants, des serviteurs, vous commmandez à des paysans, et que sais-je, moi? Eh bien! commencez par vous sanctifier sérieusement vous-même, puis votre famille, vos serviteurs ensuite, et ainsi des autres ; et je vous assure que vous et moi nous aurons fait tout ce qui convenait le mieux pour sanctifier le monde.

Votre but, bonnes mères chrétiennes, c'est celui-là même dont parlait saint Pierre d'Alcantara; et puisque le Seigneur vous a inspiré une si belle œuvre, mettez-y tout votre zèle. Dieu fera en sorte que vos fatigues ne demeurent pas sans fruit, et le bien que vous aurez fait à vos familles passera aussi à celles de vos parents, de vos amis et de vos proches; et ce sera ainsi que vous concourrez efficacement à porter remède à tant de maux qui, aujourd'hui plus que jamais, inondent la terre. Ainsi aurez-vous des consolations dans le petit cercle de vos familles, consolations qui prendront de plus grandes proportions encore par le bien que vous aurez procuré au sein des autres familles. Tout en souhaitant que vous remplissiez cette mission avec zèle, je vous fortifie encore par la bénédiction apostolique.

Benedictio, etc.

— Voici les noms des dames formant le conseil de direction dont il est parlé dans les deux adresses :

Marquise Rosalie Ricci, *vice-présidente et trésorière;* marquise Thérèse Patrizi Altieri, *vice-présidente;* S. Ex. doña Françoise Massimo princesse d'Arsoli, *conseillère;* marquise Marie Cavaletti Durazzo, *conseillère;* marquise Marie-Anne Marini, *conseillère;* marquise Clotilde Nobili Vitelleschi, *conseillère*; Mme Gertrude Ciocci, *conseillère;* Mme Marie Beccari, *conseillère;* Mme Emilie Sterbini Fabèri, *conseillère;* Mme Ursule Pasquali, *secrétaire;* R. P. Jean Belluomini, général de

l'ordre des Augustins, *directeur ;* R. P. Nicolas Mercurj, augustin, *sous-directeur ;* M. l'abbé Léopold Bufalini, *directeur* à Sienne du journal *La Mère chrétienne.*

DISCOURS CCCCXII.

Pour l'offrande des hommages des évêques, prêtres et fidèles d'Italie, à l'occasion du 84e anniversaire de la naissance de Sa Sainteté : 12 mai 1875.

---

*L'*Unità cattolica *du* 14 *du même mois disait : « Une dépêche de Rome en date du* 12 *nous annonce l'offrande de l'*Album *des Italiens à Notre Saint-Père le Pape Pie IX. M. le commandeur Étienne Margotti, chargé de remettre les volumes des signatures à Sa Sainteté, a été reçu en audience par le Saint-Père, le* 12, *à cinq heures de l'après-midi, et a déposé à ses pieds augustes l'hommage des Italiens, non seulement par des vœux et des compliments, mais en accompagnant ceux-ci de la magnifique offrande de cent mille francs. »*

Voici l'adresse qui fut lue à cette occasion :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Vous représentez la paternité divine sur la terre, et en vous appelant *Père* notre cœur tressaille de la plus grande allégresse. C'est le beau nom tant de fois sorti du cœur de Jésus ; c'est le premier mot de la prière qu'il a daigné enseigner aux hommes rachetés. L'unité, la fraternité et l'égalité ne se trouvent qu'à vos pieds. Vous êtes notre père par la très-haute dignité dont vous êtes revêtu, par votre inépuisable bienfaisance et même par vos propres souffrances ; vous êtes le père du monde catholique, mais surtout le père de cette Italie, qui pour être belle n'en est pas moins soumise à de bien grandes tribulations.

« Voilà pourquoi les Italiens, vos enfants, se pressent aujourd'hui autour de vous, qui entrez dans la quatre-vingtième année de votre âge, remercient Dieu de vous avoir conservé jusqu'à ce jour et le prient de vous conserver encore longtemps à l'Église, à Rome, à notre patrie et au monde.

« Et c'est à moi qu'est réservé de nouveau le très-haut honneur et la si douce consolation de déposer à vos pieds le gage de l'amour et de la reconnaissance que les Italiens professent pour vous. Leurs noms, les vœux qu'ils professent pour vous, Très Saint-Père, sont inscrits dans ces volumes, et les cent mille francs de l'obole de Saint-Pierre, recueillis par l'*Unità cattolica* en moins de deux mois, attestent toute la sincérité et l'activité de leur amour. Saint-Père, bénissez-nous tous, et que votre bénédiction ranime de toute part l'esprit de famille, qui est le meilleur progrès social, le principe de l'unité la plus douce et la plus solide, principe qui ne peut venir des lois des hommes, parce que c'est un don du Père éternel qui est dans les cieux. »

Sa Sainteté, accueillant toutes ces démonstrations splendides d'affection et de dévotion de la part des Italiens, répondit avec une grande bienveillance à l'adresse de M. le commandeur Margotti, louant le zèle admirable du très-illustre théologien Don Jacques Margotti, directeur de l'*Unità cattolica* pour la cause de l'Église et pour la personne même de Sa Sainteté. Enfin le Saint-Père bénit de grand cœur ses enfants d'Italie, qui donnent, par l'intermédiaire de l'*Unità cattolica,* des preuves si vives de leur dévotion pour le Vicaire de Jésus-Christ, dans le but de subvenir à ses détresses et le consoler des nombreuses afflictions dont la révolution ne cesse de l'abreuver.

— Nous estimons digne de l'œuvre d'insérer dans ces pages la lettre suivante :

« Turin, 30 mai 1875.

« *Très-Révérend Père,*

« Je réponds immédiatement à votre très-gracieuse lettre du 27 courant. Le Saint-Père s'est limité à remercier et à bénir toutes les

personnes qui ont participé à l'offrande et le *vaillant* directeur de l'*Unità cattolica*, à qui était dû le résultat de toute bonne et sainte entreprise. Il s'étendit ensuite à faire d'autres éloges à qui les méritait, et je puis vous assurer que le Saint-Père a été d'une bonté sans fin. Il témoigna la plus grande satisfaction pour mon adresse, la loua et en fut vivement ému. Voilà, mon très-révérend père, tout ce que je puis vous dire sur l'audience que j'ai eue du Saint-Père. J'ai été profondément touché des paroles que m'adressa le Pape, et je me suis convaincu plus que je ne l'étais encore auparavant que Pie IX est un grand pape, un grand saint, le seul encouragement, la joie unique qui nous reste au milieu d'une si grande tristesse des temps présents.

« Agréez, mon T.-R. Père, l'expression cordiale de mon respect, et croyez-moi maintenant et toujours,

« Votre très-dévoué et très-affectionné
« ÉTIENNE MARGOTTI. »

DISCOURS CCCCXIII.

Aux pèlerins allemands : 13 mai 1875.

Les pèlerins, venus exprès des diverses contrées de l'Allemagne pour faire le pèlerinage de Rome, formaient un chiffre de plus de deux cents personnes. Ce chiffre était augmenté par un très-grand nombre d'Allemands demeurant soit à Rome, soit dans d'autres parties de l'Italie, et qui étaient venus s'unir à la députation. Tous se trouvaient réunis dans la salle Ducale, ayant à leur tête l'illustre M. le baron de Loë, député catholique au parlement prussien, et président de l'Union catholique d'Allemagne, homme d'un si grand zèle pour la cause de Dieu. Sa fermeté de caractère en face des ennemis de l'Église s'était déjà manifestée dans maintes circonstances : il la montra encore mieux à la tête de ces représentants de l'Allemagne catholique, parlant en son nom

au prisonnier apostolique dans les termes que l'on va lire. Le Saint-Père se montra aux regards des pèlerins peu après midi. Assistaient au trône les Em. cardinaux Sacconi, Mertel, de Luca, Monaco la Valletta, Berardi, Guidi, Borromée, Pitra, Chigi, Oreglia, Martinelli, Franchi, Giannelli et Bartolini. Parmi les prélats on remarquait l'évêque de Killala en Irlande; Mgr Gallucci, évêque de Lorette; Mgr Vougham, évêque de Salfort; Mgr Steins, évêque de Nottingham; l'évêque de Bosra, vicaire apostolique de Calcutta; Mgr David, évêque de Saint-Brieuc; Mgr Genuardi, évêque de Aci-Réale; Mgr Monetti, évêque de Tripolis, in partibus infidelium; *Mgr Maretti, avchevêque de Ravenne et Mgr Hassoun, patriarche arménien catholique de Cilicie. A un signe de Sa Sainteté, M. le baron de Loë commença la lecture de cette adresse :*

BEATISSIME PATER,

Gloriosi Tui Pontificatus tempore iam alias qui sunt in Germania Catholicæ Ecclesiæ filii una cum ceteris fratribus e magna illa atque universali familia Christiana, quam Christus Dominus Tibi gubernandam concredidit ad Sanctitatis Tuæ pedes filialis erga Sanctam Romanam Ecclesiam devotionis suæ sponsiones crebro deposuerunt, quas semper paterna Tua singulari dilectione, qua singulas nationes totiusque orbis Christianos amplecteris, excipere peramenter voluisti.

En denuo, Beatissime Pater, permoti novis quibusdam eventibus, qui dolores ex adhuc susceptis a potestatibus sæcularibus nostris contra sanctam Ecclesiam molitionibus in dies augent, coram solio Tuo comparemus. Innotuere enim nuper literæ ab imperii Germanici cancellario datæ die quarto decimo maii anni millesimi octingentesimi septuagesimi secundi Europæ guberniis communicandæ. Non secus ac reverendissimi nostri Antistites nos abhorrere contestantes a falsis, quibus istæ literæ scatent fidei nostræ dogmatum explicationibus, necessum imprimis censuimus coram Te, Sanctissime Pater, solemniter atque uno ore profiteri, nullam unquam hominum machinatione nos a legitimo Romano Pontifice seiungi posse atque divelli, quippe qui bene memores simus verissimi illius dicti : « subesse Romano Pontifici omni humanæ creaturæ omnino esse de necessitate salutis; » legitimum vero summum Pontificem eum semper et solum nos habituros,

qui e legum ecclesiasticarum sanctionibus ad Petri cathedram fuerit evectus.

Accedit alterum querendi et ad Te properandi caput, quod rerum in Imperio Germanico moderatores die quarto decembris anni præteriti consentientibus sane longe maiori numero comitiorum suffragiis, at strenue ac diserto pectore obsistentibus, qui rei catholicæ caussam agunt, legationem penes Sanctam Sedem universæ Germanicæ vices obeuntem penitus abrogarunt. Equidem ex iis, quæ novissimis temporibus contigerunt, satis edocti abrogatam legationem neque Tuorum Ecclesiæve iurium neque nostræ conditionis in præsens saltem adeo magnum detrimentum arbitramur; gravem nihilominus putamus negleclum rationis centies quinquagesies centena millia catholicorum in Imperio hoc Germanico degentium certe habendæ, novaque videtur molitio ad perniciosum istud divortium instituendum, quo res publica ab unico solidoque totius ordinis tum politici tum moralis fundamento funditus disrumpitur.

Nostrum, id est omnium Germanorum catholicorum, est atque erit hoc fundamento immobiles innixos sacro charitatis vinculo, quod nos Tecum, Beatissime Pater, constringit, arctius si fieri potest alligari, quove maiori nisu ab Ecclesiæ centro nos abstrahere vel a præceptis eius observandis removere hostes conati fuerint, eo diligentius præstare omnia officia, quæ conscientia divina fide illustrata atque ab infallibile Ecclesiæ magisterio manuducta nobis iniunxerit.

Ad nos firmiter stabiliendos in hi agendi consiliis plurimum valuerunt, quæ Ipse, Sanctissime Pater, in encyclis literis die vicesimo primo novembris anni millesimi octingentesimi septuagesimi tertii tam magnificis verbis edixisti; nec minus auspice gratia Dei virtutem in infirmitatibus nostris perfici magis in dies varium martyrii vexationumque genus, quod inde ex eo tempore tot episcopi, tot sacerdotes nostri, insigne Tuum sectantes exemplum, perpessi sunt, abundanter testatur.

In locum legationis Imperii Germanici apud S. Sedem, quam redintegrare non penes nos est, subrogamus mittimusque præsentes hos totius populi Catholici legatos, ut hisce literis atque viva voce quæ animo, quæ corde gerimus ad Sanctitatis Tuæ pedes deponant, deponant viva documenta nos omnes e Tua semper stare sententia, nos nunquam non coniunctos fore, legatione illa cœlesti, cuius ministri angeli, precesque nostras pro Tua salute sine intermissione fundi, deponant fidei atque obedientiæ professionem Tuæ doctrinæ quocumque pedissequæ Tuisque dictis illico morigerantis.

Attamem novos et forte violentiores impetus nobis imminere haudquaquam ignoramus. Qua propter ardentius ad fontem gratiarum ad-

currimus, a Te, Beatissime Pater, nuntiato anno iubilæi toti orbi christiano reclusum, unde rationibus ac pœnitentiæ laboribus placata divina ira auferat a nobis calamitates, quæ ulciscendis temporum peccatis in omnes gentes ingruerunt. Utinam omnibus nobis Apostolorum limina adeundi facultas daretur! Sed probe persuasum habentes, nos etsi loco dissitos tamen cordi Tuo intime præsentes esse Tuæque benedictionis virtute etiam absentes fulciri, Sanctitati Tuæ supplicamus ut per hos legatos Apostolicam benedictionem, transmittere, nosque in impetranda a Sanctissimo corde Iesu, immaculatæ Virginis et Matris patrocinio confisos, semper perseverandi gratia Tuis precibus velis adiuvare.

Quæ omnia, qua decet, humilitate proferentes atque rogantes sumus erimusque ad pedes Tuos provoluti Germaniæ filii Sanctitati Tuæ obedientissimi.

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Vos enfants de l'Église catholique d'Allemagne, unis à leurs frères de la grande et universelle famille chrétienne, dont Jésus-Christ vous a confié le gouvernement, sont venus déjà plusieurs fois pendant votre glorieux pontificat déposer aux pieds de Votre Sainteté l'hommage de leur amour filial pour la sainte Église romaine. Vous avez toujours daigné les recevoir avec ce paternel amour qui embrasse chaque nation en particulier et les chrétiens de tout le monde en général.

« Et voilà, Très Saint-Père, que de nouveau nous nous présentons devant votre trône, poussés par des événements récents qui augmentent de jour en jour nos douleurs, par suite de machinations qu'ont entreprises et dirigées contre l'Église nos autorités séculières. Vous avez eu connaissance, en effet, des circulaires émanées du chancelier de l'empire germanique le 14 mai 1872, et qui devaient se communiquer à tous les gouvernements de l'Europe. D'un commun accord avec nos illustres évêques, nous avons protesté contre les fausses explications au moyen desquelles cette circulaire voulait ébranler le dogme de notre foi. Nous avons surtout jugé nécessaire de venir proclamer solennellement et unanimement devant vous, Très Saint-Père, qu'aucune intrigue humaine ne pourra jamais nous éloigner, ni nous séparer du Pontife romain légitime, car nous nous souvenons de cette parole pleine de vérité : « qu'il est absolument nécessaire à toute créature, pour être sauvée, d'être soumise au Pontife romain, » et que pour nous, nous reconnaîtrons toujours comme seul Pontife souverain celui qui aura été élevé au siége de Pierre, d'après la sanction des lois ecclésiastiques.

« Il existe une autre cause de douleur qui nous sollicite à venir avec empressement nous jeter à vos pieds : c'est que le gouvernement de l'empire germanique, à la date du 4 décembre de l'année dernière, appuyé par une grande majorité de voix, et malgré les énergiques et savantes protestations des députés qui défendent la cause catholique, supprime notre ambassadeur auprès de votre Saint-Siége. Sans doute, d'après ce qui est arrivé dans ces derniers temps, nous savons très-bien que ce retrait n'a pas porté grand préjudice à vos droits, pas plus qu'à ceux de l'Église et à notre condition : néanmoins, nous pensons qu'on s'est gravement oublié à l'égard de quinze millions de catholiques que compte l'empire germanique, et cet acte nous paraît un nouvel effort pour déterminer un pernicieux divorce avec l'Église, afin que l'État nous arrache violemment au seul fondement solide de tout ordre moral et politique.

« Nous sommes déterminés, et, selon que nous y oblige notre devoir, nous le serons toujours à rester immuablement et plus fermement appuyés sur cette chaire de Pierre, et liés par le lien sacré de la charité qui nous unit à vous, Très Saint-Père, et plus nos ennemis s'efforceront de nous arracher du centre de l'Église et de nous éloigner des préceptes et des observations de notre foi, plus nous mettrons de soin à accomplir tous les devoirs que notre conscience nous prescrit, aidée de la foi divine et conduite par le magistère infaillible de l'Église.

« Pour nous raffermir solidement dans ces résolutions, nous aurons à notre secours, Très Saint-Père, ce que vous avez écrit en termes si magnifiques dans votre encyclique du 24 novembre 1873. Et, grâces à Dieu, les nombreuses vexations et les martyres si multipliés et de différents genres qu'un grand nombre de nos évêques et de nos prêtres, en suivant votre exemple, ont soutenus depuis lors avec une si grande constance, n'ont pas moins contribué à nous inspirer un nouveau courage.

« S'il n'est pas en notre pouvoir de faire rétablir la légation de l'empire germanique, nous y suppléons en vous envoyant ces députés de notre population catholique pour qu'ils déposent aux pieds de Votre Sainteté, par cette adresse et de vive voix, les sentiments qu'ils nourrissent au fond de leurs cœurs, pour qu'ils vous jurent que nous serons toujours unis avec vous, que nous ne nous séparerons jamais de cette légation céleste, représentée par les anges qui vous entourent et qui accueillent les prières que nous ne cessons de faire monter vers le ciel pour votre conservation, enfin en vous envoyant ces députés afin qu'ils vous attestent que notre profession de foi et notre soumission

à vos enseignements sont et seront toujours sans réserve, quels que soient les lieux, les temps et les circonstances.

« Cependant, nous n'ignorons pas que nous sommes sous le coup d'une tempête nouvelle et peut-être plus violente encore. Aussi, courons-nous à la source de grâces ouverte par vous, Très Saint-Père, par la proclamation du jubilé universel, afin que nos prières et nos œuvres de pénitence chrétienne puissent apaiser la colère du ciel, et que Dieu daigne éloigner de nous les fléaux qui ont frappé tous les peuples en punition des péchés des hommes et des crimes de notre époque. Plût à Dieu que tous nos frères eussent pu venir se prosterner devant la tombe des saints apôtres ! Mais nous avons la ferme conviction que, bien qu'éloignés, ils sont présents à votre cœur et que vous les consolerez de la grâce de votre bénédiction. Nous supplions donc Votre Sainteté de vouloir bien leur transmettre votre bénédiction apostolique par ces députés, et de vouloir bien nous aider par vos prières à obtenir du sacré cœur de Jésus, et aussi, comme nous l'espérons, de la protection de la Vierge Immaculée, la grâce de la persévérance.

« C'est prosternés à vos pieds avec cette humilité qui nous convient si bien, Très Saint-Père, que nous avons osé vous exprimer tous ces sentiments, de même que maintenant nous vous prions de croire que nous sommes et que nous serons toujours les fils de l'Allemagne les plus soumis à Votre Sainteté. »

Sa Sainteté répondit :

Tandis que votre présence, mes fils bien-aimés, augmente dans mon cœur la consolation que me procurent toutes les démonstrations catholiques, elle me suggère en même temps une pensée que je veux vous communiquer. Comment se fait-il, me dis-je à moi-même, comment se fait-il que certains soi-disant conducteurs des hommes et des choses, ayant entre les mains les moyens de déchaîner contre la religion catholique toute la haine que Satan lui met au cœur ; comment se fait-il que, malgré certains triomphes qu'ils remportent contre l'Église, ils n'avancent cependant que d'un pas incertain comme au sein des té-

nèbres, et se montrent pleins d'agitation et de crainte, de peur que leurs injustes desseins ne viennent à s'évanouir tout à coup comme des brouillards devant le soleil? Et vous, au contraire, devenus le but de leur haine, vous êtes partis de votre patrie calmes et tranquilles, sans craindre d'injustes colères et sans vous préoccuper de dédains immérités.

Non est pax impiis, il n'y a pas de paix pour l'impie, a dit l'Esprit-Saint par la bouche d'Isaïe (XLVIII, 22); et, quant à vous, l'apôtre saint Jean nous enseigne que *charitas foras mittit timorem*. Qui aime Dieu, qui tient en mépris tous les regards humains, qui refuse de partager son cœur pour plaire tantôt à Dieu, tantôt aux hommes; qui se jette en toute confiance entre les bras du Tout-Puissant, celui-là ne craint ni les menaces, ni les prisons; il ne craint rien de tout ce qui atteint le corps, parce que celui qui aime Dieu est bien certain que l'âme ne peut être tuée par qui que ce soit. C'est pour cela que tous ceux qui soutiennent la lutte, dans votre pays, avec une si admirable fermeté et une si grande constance, évêques, prêtres et fidèles, tandis qu'ils offrent un spectacle qui console l'Église militante et méritent les bénédictions de l'Église triomphante, sont aussi comme un spectre qui épouvante et confond leurs ennemis.

Mais ces beaux exemples de constance contre les fureurs des hérétiques ne sont pas nouveaux dans votre patrie. Il y a deux siècles naissait dans la Sibérie Jean Sarkander. Ayant crû en âge et en piété, il se consacra au sanctuaire; et, devenu pasteur d'âmes, il édifiait et sanctifiait son troupeau. Les hérétiques le prirent en haine, et, animés d'une fureur infernale, ils eurent recours à toutes sortes de moyens pour l'opprimer. Étant parvenus à la fin à mettre la main sur lui, ils l'abreuvèrent d'opprobres, le soumirent aux plus cruels tourments et en

firent un martyr qui versa tout son sang pour affirmer la foi de Jésus-Christ. Il a plu à Dieu de l'élever à l'honneur des autels il y a quelques années, et, assurément, dans ces jours d'épreuves, il ne manque pas, du haut des demeures célestes où il est placé, de prier pour vous, pour vos évêques, pour le clergé et pour le peuple.

J'ajoute maintenant que, pour vous maintenir stables et constants dans les saints principes, vous ainsi que les autres catholiques, vous avez besoin d'obtenir de Dieu trois grâces spéciales, afin de marcher avec assurance dans ses voies. Laissez-moi donc vous faire une comparaison. Je pense que parmi vous il en sera quelques-uns qui auront visité les catacombes de Rome. Excités par un bon désir et poussés par leur dévotion, ils seront descendus dans les entrailles de la terre pour contempler ces saintes nécropoles où habitèrent et reposèrent tant de martyrs et tant d'autres héros de l'Église. Or, pour guider sa marche au milieu de l'obscurité, chaque pèlerin a eu besoin d'une petite lumière afin d'éclairer la route et d'empêcher le pied de faire faux pas ; il aura eu besoin d'un guide pour lui indiquer les mille circuits de ces souterrains, ceux qu'il est nécessaire de prendre pour arriver à ces lieux saints d'où les pontifes romains prêchèrent les vérités de la foi et enflammèrent le cœur des peuples du saint amour de Dieu. De même, pour visiter avec fruit pour l'âme ces précieux restes, il aura dû regarder d'un œil pieux ces souvenirs de la piété chrétienne des premiers temps, qui, il y a quinze ou seize siècles, se présentaient aux regards de fidèles tels qu'ils sont aujourd'hui, sauf la pauvreté de la forme, qui indiquait la permanence de la persécution. En effet, on conserve encore aujourd'hui dans ces lieux souterrains les images des saints et de la Vierge Marie, les images de Jésus-Christ, qui, sous l'emblême du Pasteur, porte sur ses épaules la

brebis égarée, et tient une attitude indiquant qu'il la reconduit au bercail. Et après avoir satisfait sa dévotion, le pèlerin, toujours avec le même guide, toujours avec la même lumière, remonte de nouveau les escaliers et revoit encore une fois la lumière du soleil.

Chers enfants, trois choses sont nécessaires pour que nous nous maintenions fidèles dans l'exercice de tous nos devoirs. D'abord et avant tout, nous avons besoin de la lumière de la foi, afin qu'elle puisse nous montrer, au milieu de tant d'erreurs, de tant de faux principes, de tant de blasphêmes qui se multiplient de plus en plus sur la surface de la terre, la voix sûre que nous devons suivre, qui est celle de la vérité, et d'empêcher par là que nous ne fassions de faux pas. Mais cela ne suffit pas : comme le jugement particulier de chacun, inspiré par le mépris de l'autorité de l'Église ou bien par l'orgueil, s'est infiltré dans l'esprit d'un grand nombre de personnes, spécialement dans vos contrées, il est évident, aujourd'hui plus que jamais, qu'un guide est nécessaire. Ce guide se trouve dans les pasteurs de l'Église, de qui l'on doit recevoir de saints conseils, d'utiles enseignements, et les accueillir avec docilité, avec un cœur ouvert et bien disposé. Dans ce moment même, vos pasteurs, entre tous, donnent un exemple de constance, de fermeté qui est l'objet de l'admiration générale.

Mais, direz-vous, il peut arriver quelquefois à certains guides de ne pas indiquer la bonne voie. Oui, cela peut être, car l'Église catholique étant répandue sur toute la surface du globe et occupant un espace je dirai presque immense, il peut arriver que quelqu'un ait oublié la vérité, et que par conséquent il ne puisse pas l'enseigner aux autres. Dans ce cas, comme toujours, vous avez le Saint-Siége, le pasteur suprême qui rappellera à la vérité ceux qui s'en écartent, et qui dira au soi-disant *vieux-*

catholique, au catholique chancelant, à celui qui veut soumettre les lois inaliénables de la religion aux exigences de la vie mondaine, et à celui qui, n'étant pas tout à fait rationaliste, refuse pourtant de se soumettre à l'autorité, à tous il leur dira, en se servant des paroles mêmes de Jésus-Christ : *Qui non colligit mecum dispergit.* Il leur dira à tous que quiconque n'est pas uni avec le Pape ne recueille pas, mais jette la semence au vent et ne produira jamais de fruits, ou bien les fruits qu'il portera seront des fruits d'iniquité.

Le guide qui conduit le pèlerin à travers les routes souterraines lui fait observer les images des saints peintes sur les murs dégradés des catacombes. Or, la vie et les actes des saints doivent être pour nous un grave sujet de réflexion, capable de nous porter à les imiter. Si l'on y fait attention, on verra qu'il n'est aucune classe de personnes qui n'ait des saints au ciel, lesquels ont laissé à tous et à chacun en particulier des exemples spéciaux à imiter. Les veuves apprendront à leur exemple l'amour de la retraite; les femmes mariées, le zèle pour la sanctification de leur famille. Dans la belle rangée de martyrs on trouvera de jeunes enfants qui ont scellé de leur sang la confession de leur foi; les hommes y puiseront des exemples de bon sens et de prudence chrétienne; les militaires, des exemples de constance; les artistes, des exemples de patience et d'amour du travail; les rois eux-mêmes trouveront des modèles à imiter en tant de souverains qui ont illustré le trône, soit en l'empourprant de leur sang, afin de confesser leur foi, soit en l'ornant de leurs propres vertus qui ne leur permirent jamais de le retenir au préjudice de leur conscience et de la justice. Toute condition, enfin, tout état trouvera de quelle manière la foi et l'exemple des saints peuvent être imités, et Dieu donnera la grâce et les forces nécessaires afin que la foi et la charité ne viennent pas à s'éteindre, et que chacun puisse

accomplir les œuvres qui doivent assurer sa propre sanctification.

D'après cela, chers enfants, voilà tout ce qui vous reste à faire : avoir une foi vive, suivre l'exemple des saints, vous tenir étroitement unis au centre de la vérité, qui est ce siége apostolique, au Pape, dont le devoir est de paître tout le monde, suivant le divin précepte donné à saint Pierre et à ses successeurs : *Pasce agnos, pasce oves*. De la sorte, tous unis ensemble, nous formerons un roc inébranlable qui ne craint aucun ennemi, quel qu'il soit : *Charitas foras mittit timorem*.

Enfin, de même que le pèlerin, après avoir parcouru les voies obscures et souterraines dans les entrailles de la terre, revient à revoir le soleil, ainsi devons-nous espérer, nous aussi, qu'après avoir cheminé à travers les tenèbres des erreurs qui obscurcissent la vérité, nous pourrons revoir ce soleil qui nous éclairera sur l'horrible spectacle que présentent tous ceux qui disent que le bien est le mal et que le mal est le bien, et nous permettra ainsi d'en éviter le contact mauvais et contagieux.

Je sais bien, moi aussi, que la paix n'est pas durable sur cette terre. C'est ainsi, par exemple, que les Hébreux, échappés à la servitude de Pharaon après de longues fatigues, arrivèrent enfin à la terre promise, s'installèrent à l'ombre de gras vergers et se mirent à contempler les campagnes riches et fertiles. Mais cela n'empêcha pas que, de temps à autre, ils furent molestés par les peuples voisins, comme si Dieu avait voulu leur dire, à eux et à nous aussi, que notre patrie est au ciel ; que nous sommes pèlerins ici-bas, et que dans le ciel seulement nous trouverons la paix stable et permanente. Invoquons donc cette paix ; demandons-la à Dieu, âmes fidèles, afin que sa bénédiction, pénétrant dans nos cœurs, les remplisse de cette charité qui est nécessaire pour jouir de cette paix, même

au milieu des tribulations. Plus une âme est embrasée de l'amour de Dieu, plus elle est forte pour soutenir avec résignation les pénitences et les tribulations qu'il lui plaît de nous envoyer.

Invoquant cette bénédiction, je prie Dieu de soutenir, en ce moment, le bras de ce pauvre vieillard, son Vicaire indigne, afin qu'il vous bénisse dans vos corps, mais bien plus particulièrement encore dans vos âmes; qu'il vous bénisse dans vos familles et y fasse régner la paix, dans vos patries et y introduise, par cette bénédiction, l'ordre et le respect dû à la religion fondée par Jésus-Christ. Que Dieu vous bénisse aussi dans le voyage qu'il vous reste encore à faire pour rentrer dans vos demeures; qu'il vous bénisse surtout à l'heure de votre mort, afin que vous ayez le bonheur inestimable de remettre vos âmes entre ses mains, et que vous soyez jugés dignes de le louer et de le bénir pendant les siècles des siècles.

Benedictio, etc.

— Le Saint-Père répondit à la piété de ces chers pèlerins en descendant de son trône, s'approchant de chacun d'eux et donnant à tous les marques de la plus grande bienveillance. Tous ces fervents chrétiens étaient bien les véritables représentants de l'Allemagne catholique, et ils le prouvèrent en offrant à Sa Sainteté de gros volumes contenant les signatures d'un million deux cent mille catholiques qui avaient adhéré à l'adresse. Voici les noms des seuls pèlerins venus d'Allemagne, auxquels nous ajoutons quelques autres noms d'Allemands demeurant à Rome :

Diocèse de Münster. — Baron F. Liber de Loë, président de l'Union catholique de Mayence; Rodolphe L. B. de Monschaw, l'abbé I. Plagge, l'abbé Pietz, J. Damms, I. Hartmann, économe; Tillmann Tenagels, H. Scholten, économe; F. Nellinger, avocat et notaire; C. de Wall avec sa femme, marchand; G. Terlinden, économe; A. Knegten, P. Heining, F. Bollen, économe; I. Verhoeven, économe; G. van der Loo, avec sa femme; I. Dorsemagen, avec sa compagnie; F. X. Prinz, marchand: H. Hoersken, B. Hortsmann, I. Lauf, I. Schulte, économe; Rickele, Schroers I et II, Kielmann, Purck, marchand.

Diocèse de Cologne. — L'abbé A. Heinke, l'abbé C. Lanz, l'abbé I. Carnet, l'abbé Ed. Scheufens, l'abbé W. Reusch, comte de Hompesch, ambassadeur ; Chr. Schmitz, marchand ; I. Lœrsch, H. Schyns, L. Siegel, H. Korsten, G. Stenærts, fabricant ; Fr. Appelrath, marchand ; H. Thelen, Th. Kaiser, économe ; O. Leimkûller, Dr. I. Lingens avec sa dame, camérier secret de S. S., membre du Reichstag allemand ; H.-L. Franzen, Ph. Overlack, consul général ; Jos. Scherer, P.-I. Klein, H. Paschen, marchand ; Fr. Rieveskamp ; Lucas, marchand ; Tenhoff, marchand ; Bruns, marchand ; F. Morf, marchand ; L. Schæfer avec sa femme, peintre ; Bock, camérier secret d'honneur de Sa Sainteté, membre du Reichstag allemand ; Michels avec sa femme, marchand ; Nonnenmûhlen, marchand.

Diocèse de Paderborn. — W. Kramer, prêtre ; l'abbé Schmitt, l'abbé Deimel, l'abbé Teipel, l'abbé A. Krüppel, E. Müller, marchand ; H. Schmelzer, marchand ; Th. Lütticke, marchand ; H. Fröhling, économe ; E. Schulte im Hofe, économe ; Rod. Nienhausen, économe ; Pierre Kordes, marchand ; Chr. Nies, Th. Lueser, Ant. Lubig, Ed. Harnischmacher, Bern. Vörmann, A. Giesen. Ad. Sondermann, I. Schmitt, Charles Walther, membre du conseil général de l'Union catholique allemande de Mayence.

Diocèse de Munich. — Mgr Zenetti, abbé de Saint-Boniface (dans la ville de Munich) ; O.-S. Ben, P. Egyde Hennemann, du monastère de Saint-Boniface O. S. R. ; I. Hartig, curé ; I.-B. Ostermunchner, curé ; comte L. d'Arc-Zinneberg, membre du conseil général de l'Union catholique de Mayence ; G. Lampe, De Scheidenpflug, Ben. de Schœnhuel, T. Sickenberger, C. Rummelsberger, Saint-Arnold, comte Ed. de Montgélas.

Diocèse de Ratisbonne. — Baron Liber de Scheben, curé ; M. Faltermayer, curé ; J. Siller, curé ; baron Lib. de Dörnberg, avec sa fille Mathilde ; Matth. Bolland, Al. Bock, I. Lehener, de Munsterer, V. Genbœck, I.-L. Mayer, I. Finterwalder, Christ.

Diocèse de Würzbourg. — L'abbé A. Stier, l'abbé Aquil. Altheimer, l'abbé Dom. Herzog, l'abbé Casp. Strauss, J.-M. Warmuth, économe ; H. Strausseledig, T. Zörn, Barb. Zörn, Eve Mihl, avocat ; Otto Merk, avocat ; Marie Baur.

Diocèse de Breslau. — A. de Harrasjowska, I. de Harrasjowska, Fr. Effner ; Jos. Moron, Louis Spohr, I. Bodinka, marchand ; A. Grund, Burtscheid, avec sa fille, marchand ; B. Schlutz, marchand.

Diocèse de Mayence. — J. Köern, curé ; Graf, curé ; N. Racké, membre du conseil général de l'Union catholique allemande de Mayence.

Diocèse de Trèves. — H. Langwitt, P. Gœrgen, I. Limburg; Alf. Robert Müller, marchand.

Diocèse de Limbourg. — Rodolphe Schetters, prêtre; l'abbé I. Thome ; baron Liber de Spriess-Büllesheim, Helferich, A. I. Holzbrick.

Diocèse de Fribourg. — I. P. Kleiser, prêtre; H. Bauer, I. Lindau avec sa compagnie, W. Maas, K. I. Blum-Hyrth, I. Werner avec sa femme, marchand.

Diocèse d'Augsbourg. — F. X. Hœtz, prêtre; F. X. Schild, Catherine Stadler, Marie Stadler, baron Liber Alfred de Fribourg, M. Zott, économe.

Diocèse de Osnabrück. — Friedeldey, curé; Huisking, marchand; Lasing, marchand ; A. Lampen, marchand; B. D. de Wehde.

Diocèse de Rottembourg. — Stiegele, prêtre; I. Schmied, Neuhauser.

Diocèse d'Ermeland. — Baron Liber Ferdinand de Brülow.

Diocèse de Passau. — F. Kleinkraft, économe.

Diocèse d'Eichstœdt. — I. Frey, économe.

Vicariat apostolique de Saxe. — I. Thome, instituteur; K. Marschall, marchand.

Pèlerins sans indication de diocèse. — Godefroy Nœver, curé; Benjamin Wismann, Balb. Wismann, Hafra Hopper, I. Martin, Fr. Natorp, comtesse de Salis, Hollenberg, Knackfuss, I. Meyer, I. Morow, P. Lehner, curé ; D. Jean Ballsieper, O. S. Ben ; D. Armand Mertens, O. S. Ben ; Antoine Linsemmager, curé.

Noms des Allemands habitant Rome et présents à l'audience : Mgr Iænig, docteur, prélat domestique de Sa Sainteté, recteur de la maison de l'*Anima;* Mgr de Waal, docteur, camérier secret de Sa Sainteté, recteur de la maison du *Campo Santo;* Mgr de Montel, docteur, camérier secret d'honneur de Sa Sainteté; Mgr le comte de Schœnborn, docteur, camérier secret d'honneur de Sa Sainteté ; Mgr Fickentscher, camérier secret honoraire de Sa Sainteté ; P. Adame Pfab, provincial de la congrégation du Très-Saint-Rédempteur; l'abbé Pick, docteur; l'abbé Esse, l'abbé Brixel, l'abbé Mergel, le P. Bède Hessen, docteur; l'abbé de Marwitz, l'abbé Kellner, docteur professeur ; l'abbé Eymmer, l'abbé Kircher, l'abbé Korn, le T. R. P. Ausserer, franciscain; docteur Steffens, docteur Wittmer, docteur Wingerath, docteur Hüffer, le baron de Nagel-Ittlingen, comte Rodolphe de Fugger, comte de Haan et sa femme, M. de Heus et sa fille Wilhelmine, conseiller; le baron de Streit, le baron de Léonrod, M. Spithœver, libraire ; M. Schmitt, banquier ; Jean-Baptiste Schmitt et sa femme Olga, major de la garde suisse; Wittmer, peintre; le capitaine Hefner ; Pfyffer d'Altishoven ; Lorenzi et sa femme, Bolzern, peintre; Neuburger, Assenmacher, gouverneur de S. Ex. le prince Chigi; Clausing, peintre.

Au sujet du retour des pèlerins allemands, voici ce qu'on écrivait à la *Voce della Verità :*

« Peu à peu les pèlerins allemands quittèrent la ville éternelle pour retourner dans leurs pays. Grâce à une politique intéressée et ruineuse, grâce à une éducation rationaliste donnée par l'État dans ces derniers siècles, l'horizon était devenu plus restreint chez les Allemands que chez aucun autre peuple, et les Allemands étaient, peut-être plus qu'aucune autre nation, habitués à mesurer toute chose, selon la mesure de leurs propres affaires, Les catholiques eux-mêmes, dont il est le propre d'avoir le regard plus étendu et le cœur plus ouvert, précisément à cause de l'étendue universelle de leur Église, n'étaient pas demeurés en Allemagne, libres de l'influence de cet esprit nuisible, et étaient, plus que les autres peuples catholiques, déshabitués à diriger leurs regards, et surtout leurs pas, au-delà des confins de leur patrie, vers cette partie où se trouve le point de départ de la civilisation chrétienne et le centre de l'unité de l'Église, dans les doctrines de laquelle ils ont été élevés, et à laquelle ils étaient toujours demeurés fidèles au fond de leurs cœurs. C'est aux ennemis de l'Église qu'est dû en partie le mérite d'avoir réveillé de nouveau cet amour, assoupi dans les cœurs, envers l'Église, et de l'avoir encore une fois manifesté à la lumière vive du grand jour.

« C'est encore aux ennemis de l'Église qu'est dû le mérite de diriger plus que jamais les regards et les pas des catholiques, auxquels ils voudraient donner dans un lieu limité une nouvelle Rome païenne comme capitale, vers le centre de la chrétienté, vers Rome, siége du Vicaire de Jésus-Christ. Et tel est aussi l'effet qu'ont produit les mesures prises par Bismark et ses compagnons contre Rome. Il est hors de doute que de telles mesures auront induit un grand nombre de nos compatriotes allemands à s'unir à la dernière caravane des pèlerins, afin d'aller se prosterner devant le tombeau des princes des apôtres et saluer la Rome éternelle, sinon en s'exprimant de vive voix, du moins en portant dans leurs cœurs des sentiments de reconnaissance et de louange.

« O Roma nobilis
Orbis et domina
Cunctarum urbium
Excellentissima
Rosa Martyrum
Sanguine rubra
Albis et Virginum
Liliis candida
Salutem dicimus
Tibi per omnia
Te benedicimus
Salve per sæcula. »

« Mais cette visite ne fut pas déterminée par le désir de voir la

ville éternelle avec ses magnifiques basiliques, les tombeaux des saints martyrs et tant d'autres souvenirs chrétiens. Cette visite a été faite pour le Saint-Père. C'était dans le but de déposer à ses pieds l'assurance de leur vénération, de leur amour et de leur immuable fidélité avec les mêmes sentiments de tous les catholiques d'Allemagne que tous ces pèlerins se rendirent à Rome comme représentants de leurs compatriotes, puisant ainsi auprès du Pontife les consolations et les forces nécessaires pour résister à la lutte actuelle. Ils savaient déjà que Pie IX les recevrait avec le même amour avec lequel il embrasse tous les membres de la société chrétienne dont il a le gouvernement. Ils ne furent pas trompés. Les magnifiques paroles qu'il leur adressa le 13 mai, à eux et à tous les catholiques d'Allemagne, portent l'empreinte d'un riche cachet de vie et d'amour particulier. Il semblait que son cœur se sentît soulagé en voyant ses enfants souffrants et persécutés aller se refaire auprès de lui comme auprès d'un père; il semblait presque que les catholiques allemands eussent à se réjouir d'une manière toute particulière de son amour paternel : c'est ainsi du moins que ses paroles de bienveillance et de consolation résonnèrent aux oreilles de tous ceux qui les entendirent, tant ils se sentaient tous pleins d'un nouveau courage, d'un nouveau zèle et d'une nouvelle espérance que suscitèrent en eux les paroles si fortifiantes de celui qui est la bouche de la vérité.

« En aucun temps les paroles du Vicaire de Jésus-Christ n'ont été écoutées avec une attention plus grande de la part des ennemis de l'Église, et avec une vénération plus filiale de la part des enfants de l'Église, que dans les temps où nous vivons. Les paroles que Pie IX a prononcées le 13 mai ne manquèrent pas de produire leur effet, et l'amour qu'il manifesta ce jour-là aux catholiques d'Allemagne, en louant la constance de leurs évêques, des prêtres et des laïques, et faisant remettre au président de la députation catholique, le baron Félix Loë, un magnifique bouquet de fleurs dont on fit part à chacun des membres de la députation, ainsi qu'un très-beau cadeau richement travaillé, représentant sur ivoire la sainte famille; tout cela, dis-je, donnera un nouvel aliment à leur vénération, et sera comme un dernier stimulant pour les peuples d'Allemagne, afin de se montrer dignes de leurs hauts devoirs et des espérances de Pie IX. Ce devra être pour eux un motif de ne jamais cesser d'adresser la prière que le Saint-Père a recommandée avant tout aux membres de l'Union catholique allemande, lorsqu'il accordait une indulgence à une adresse présentée par le président de l'Union, dans le but de prier Dieu, en vertu de sa toute-puissance, de vouloir bien conserver Pie IX pour son Église et

pour nous, et d'accorder au Pontife la faveur de voir le triomphe de sa cause. »

Audience accordée aux jeunes enfants romains de l'un et l'autre sexe, le 21 janvier 1875.

La salle du consistoire était remplie de petits enfants romains des deux sexes, conduits pour la plupart par leurs parents. Ils s'y étaient rendus afin d'accomplir aux pieds du Saint-Père l'acte habituel de respectueux hommage en lui offrant, comme les années précédentes, le don de la *Befana*. Sa Sainteté fit son entrée dans la salle vers midi, accompagnée de cardinaux, de prélats et de nombreux personnages de sa cour. Le Pontife monta sur son trône, puis se tournant vers l'assistance il commença par bénir avec une bonté toute paternelle cette chère partie du troupeau catholique qui venait rendre ses hommages à un père si tendrement aimé. De chaque côté du trône on admirait deux autels qui y avaient été dressés pour la circonstance ; ils étaient magnifiquement ornés et parés au complet : ornements sacrés, calices, missels, fleurs et chandeliers, rien n'y manquait. C'était le don que les petits enfants offraient au Saint-Père.

Lorsque vint le moment opportun, la jeune Angiolina Giovenale s'approcha au pied du trône et fit l'offrande à Sa Sainteté en récitant cette octave :

Strappa all'Ara Divina e gemme e fiori
D'incredulo mortal la man rapace.
Poco doniam ; ma pur nei nostri cuori
Di Fede a dimostrar viva la face
Per noi all'Eterno offri i rapiti onori ;
Onor che offriamo ad ottener Tua pace.
Fugga la gioia ed a noi resti il pianto,
Ma l'Ara splendra a chi tre volte è Santo.

Après la récitation de cette octave, deux enfants, Giovanni Angelini et Costanza Giovenale, s'approchèrent du trône à leur tour, et récitèrent alternativement cette pièce de vers :

Cos. Fratello un anno, un anno ancor di lutto
Nostr'alme oppresse, ed il gravame indegno

Ch'ogni nostro splendor ha già distrutto,
Pesa ancora su Roma, e stende il regno
Del cupo duol, che ha su noi piombato
Chi dall'Averno è nell'oprar guidato.

Gio. È vero, o suora, già la prima etade
Da noi sen fugge ed un pensier dolente
Sento che i nostri cor conturba e invade
Noi che a pianger con Pio fummo sovente,
Che dalla cuna col più vivo ardore
Per Lui si apprese a palpitar d'amore;

Noi parlammo per lor che qui d'intorno
Pendono ansiosi dalla Sua parola,
E quattro volte in così lieto giorno
La voce Sua ch'ogni mortal consola
Nuova lena c'infuse, e allor giuliva
Sperammo udirlo fra gloriosi evviva.

Cos. Rammenti com imploravam l'istante,
In cui noi stessi chel al Suo fier martoro
Fummo compagni, a Lui lieti dinnante
Sciorremmo un canto in amoroso coro,
Al subito sparir della mestizia
Onde lo cinse l'infernal nequizia.

Ma a Dio non piacque, ed altri avran quel merto
Di cui la speme ci alieto la vita,
Ed altre mani a Lui daran quel serto
Onde sua fronte ne sarà abbellita,
Quando l'empia genia cadrà al suo piede,
O meglio, allor che tornerà alla fede.

Gio. Ma che percio? perchè si amaro pianto
Inuanzi a Lui c'inumidisce il ciglio,
S'altri a vittoria gli scioranno un canto,
Legga nel cor d'ogni suo amato figlio
E in mezzo al fiero duol di gioia almeno
Un palpito d'amor senta nel seno.

Sí, pria ch'io taccia, e ad altri il dolce incarco
Ceda e reprima quell'amor ch'io sento,
Più forte io grido, e poi di duol men carco
Il cor s'accheta di tacer contento.

Odimi, o Padre, e se la mia voce è umile,
Quando parla di amor mai non è vile.

Piangi, ed io piango, ed il dolore bello
M'appare allor, se il tuo penar solleva
Mentre gli empii dal cor barbaro e fello
Stringo lo scettro che Tua man stringeva
N'andrem dolenti finchè il nostro Impero
Non torni in pugno al Successor di Piero.

Cos. Ah non fia mai che di noi figlie il petto
Per Te, Padre adorato, o Prence, o Pio,
Possa infiammar meno cocente affetto;
Ogni altro amor prima n'andrà in obblio
Che a te mai sempre, o vincitore o vinto,
Di dolci lacci sarà il cuore avvinto.

Sì, di Babel la coppa avvelenata
Altri preponga alla divina manna
Che del Golgotha al duol non fu chiamata;
Gente cui brama di piacere inganna.
Noi saldi sempre ricusiamo omaggio
A chi Te fere di codardo oltraggio.

Gio. Se alla pugna ci chiama empia Filiste
Eccoci pronti in agguerrita schiera,
Che il morire per Te mai non fa triste,
Ma se a convito o invereconda fiera
Condurci spera, e a noi stende la mano,
Ella c'invita alla sua corte invano.

Per noi sta il Cielo e Te a tornar beato
L'angelo del Signor già ne discende;
Ma finchè piangi, il lagrimar ci è gratto,
Che chi piange con Te la gioja attende,
Mentre chi ride del Tuo pianto a scherno,
Ride alla gioja che alietò l'Averno.

Enfin plus de cinquante petits enfants, garçons et filles, de sept à dix ans, chantèrent un très-joli morceau de musique avec accompagnement de piano. Toute l'assistance fut profondément émue en entendant un chant si bien exécuté par des voix encore si tendres, et le Saint-Père en fut lui-même vivement attendri.

La foule déjà beaucoup trop serrée, la longueur de l'audience qui dura plus d'une heure, ne permirent point à Sa Sainteté de prononcer devant son auditoire un de ces discours si pleins d'onction tels qu'Elle en adresse en de pareilles circonstances. Le Saint-Père se borna donc à dire à ceux qui étaient le plus voisins toute la satisfaction qu'il éprouvait pour une si gracieuse démonstration, au moyen de laquelle ils avaient voulu, cette année encore, lui exprimer les témoignages de leur affection toute filiale; il ajouta ensuite qu'il implorait de Dieu sur tous les enfants présents à cette audience, sur leurs familles et particulièrement sur tous ceux qui les formaient à des actes de si grande piété et de foi chrétienne, les plus riches et les plus abondantes bénédictions du ciel. Il termina en disant qu'il recommandait particulièrement ces chères âmes à leurs anges gardiens, afin qu'ils protégeassent toujours leur innocence et qu'ils les protégeassent au milieu des périls du monde jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés en possession de la vie éternelle; puis il répandit sur tous sa bénédiction paternelle.

— Les principales promotrices de cette gracieuse démonstration étaient MMmes Maria Valenziani et Marianna Ostini Angelini, qui avaient été secondées par M. le chevalier Angelini. Les noms des enfants se trouvent déjà imprimés dans le vol. II, page 200, et dans ce vol. III, page 114. Nous ajoutons seulement ici les noms nouveaux de cette année :

Giovenale Giuseppe, Welby Edgardo, Pennacchini Domenico, Desena Giovanni, Maldura Filippo, Maldura Oreste, Simeoni Giuseppe, Benaglia Enrico, Cappello Ferdinando, Scala Publio, Leonori Salvatori, Cervelli Raffaelle, Moreschi Alessandro, Carinci Alfonso, Pediconi Filippo, Pediconi Pio, Freschi Felice, Guglielmotti Adolfo, Guglielmotti Emilio, Nardini Paolo, Nardini Carlo, Grazioli Raffaelle, Grazioli Alessandro, Benaglia Giuseppe, Meleni Barone Friz, Savorelli Mar. Alessandro, Bianchini Luigi, Bianchini Giuseppe, Cavazzi Giuseppe, Santini Giuseppe, Baldacchini Domenico, Chiesa Angelo, Benvignati Pio, Benvignati Enrico, Argenti Stanislao, Cestelli Andrea, Marini Paolo, Segreti

Alessandro, Blumastis Emilio, De Lucca Virginio, Galoppia Alessandro, Tani Luigi, Mariani Benedetto, Piccoli Gabriele, Ciampi Giovanni, Albertazzi Giuseppe, Marucchi Giuseppe, Pereira Edoardo, Pereira Giorgio, Davellery Giorgio, Marucchi Francesco, Alfieri Vittorio, Gravini Carlo, Gravini Ignazio, Nuron Carlo, Carini Giuseppe, Carini Filippo, Sacconi Conte Vincenzo, Nuti Enrico, Gramiccia Francesco, Croci Enrico, Uber Salvatore, Uber Giovanni, Carotti Giulio, Pagliuchi Pio, Lorenzi Carlo, Barberi Rodolfo, Bonacci Domenico, Escandon Emmanuele, Escandon Paolo, Escandon Eustachio, Amor Emmanuele, Angelini Cesare, De Fontaine, Gôrres, De Heuss, De Herden, De Harudts, De Feck, Zampiconi Andrea, Zampiconi Giuseppe, Zampiconi Ferdinando, De Filippi Federico, Bacchi.

Sirani Nazzarena, De Mandato Anna, Scalzi Caterina, Scalzi Anna, Costa Anna, Rinaldi Emilia, Monaldini Serafina, Accoramboni Anna, Forani Rosa, Francisi Maria, Guglielmotti Elena, Ricchi Nicolina, Ricchi Enrichetta, Pia Molinari, Nardini Giacinta, Giardini Amalia, Ciccolini Caterina, Mastrangeli Cesira, Persiani Adele, Bianchi Luigia, Bianchi Giulia, Marzio Maria, Melem Baronessa Maria, Savorelli marchesa Fanni, Celani comtessa Laura, Grandjaquet Francesca, Grandjaquet Maria, Benucci Elena, Benucci Matilde, Battistini Costanza, Bottoni Elena, Cavazzi Maria, Sani Maria, Sani Liduina, Santini Maria, Garroni Cleofe, Zampi Maria, Gariboldi Maria, Marini Beatrice, Farinetti Francesca, Kambo Enrica, Baronci Elena, Baronci Maria, Baronci Teresa, Baronci Emelia, Guidi Maria, Santori Adele, Chiesa Beatrice, Argenti Luigia, Appolloni Maria, Appolloni Elena, Brodowska Giustina, Scotti Violanda, Boreani Francesca, Piccoli Teresa, Albertazzi Maria, Albertazzi Pia, Faberi Maria, Santerelli Angela, Luzi Elvira, Pereira Evelina, Pereira Cecilia, Marucchi Maria, Marucchi Carlotta, Giansanti Ida, Alfieri Adele, Langeli Amelia, Langeli Giulia, Ridolfi Elena, Maldura Maria, Tacchiventuri Beatrice, Mercandetti Enrichetta, Orda Vanda, Gentili Amalia, Gentili Elvira, Buzi Agnese, Rufini Giovanna, Angelini Bianca, Graziosi Elisa, Uber Teresa, Moja Enrica, Butti Eugenia, Bettini Anna, Carozzi Emma, Barberi Clelia, Stefanini Maria, Derides Emilia, Petrelez Caterina, Muccioli Contessina Concetta, Statuti Maria, Escandon Guadalupa, Rosetti Maria, Bacchi.

A cette même audience se trouvaient présents M. le comte Pycke du Pétéhyem avec ses deux petits enfants René et Agnès. Il y avait en outre cinq personnes mexicaines : MM. Ignasce et Emmanuel Amor, Emmanuel Pinto de Forbes, Mme Catherine Escandon et Mlle Dolores Baron.

APPENDICE

APPENDICE

I

COURTE NOTICE HISTORIQUE

DE LA VIE DU VÉNÉRABLE J.-B. DE LA SALLE, FONDATEUR DES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES.

(V. Discours CCXCVIII.)

Le vénérable Jean-Baptiste de la Salle naquit à Reims le 30 avril 1651, d'une ancienne famille noble du Béarn. Son père Louis, conseiller du roi au présidial de cette ville, l'eut comme premier fruit d'un heureux mariage de Mme Nicolas Moët, fille d'un autre conseiller au même siége. Un vieil usage était établi dans sa famille : pour l'ordinaire, l'aîné des enfants mâles embrassait, soit le métier des armes, soit celui du commerce, soit enfin la profession de la magistrature. Le jeune Jean-Baptiste dérogea à cet ordre habituel. Sa piété extraordinaire, unie à son inclination naturelle, le détermina à embrasser la carrière ecclésiastique. Après avoir passé ses premières années sous l'ombre des vertus domestiques, telles qu'on les admirait au sein des bonnes familles françaises vers la moitié du dix-septième siècle, on l'envoya à l'école à l'Université de Reims, lorsqu'il n'avait encore que neuf ans à peine. « Il vit au sein de sa famille, dans l'aisance, mais avec les habitudes sérieuses et l'austérité des mœurs de la magistrature au XVIIe siècle. Aucun plaisir bruyant ne dissipe son âme, aucune parole malsonnante ne vient ternir la pureté de sa pensée et inquiéter sa foi. Ses jours s'écoulent entre l'étude et la prière. »

(Ravelet, *Histoire du vénérable Jean-Baptiste de la Salle,* liv. II, p. 71.) A l'Université « il fit bientôt de grands progrès. Il portait dans l'étude une vive intelligence, l'amour du travail, et cette constante crainte de Dieu qui le rendait attentif à tous ses devoirs. Il gagna promptement l'estime de ses maîtres auxquels il plaisait par sa docilité ; il eut l'affection de ses camarades, qui aimaient son caractère facile, et, après avoir été le modèle des enfants dans sa famille, il devint celui des écoliers dans sa classe. » (Ib., p. 82-83.) Avançant de plus en plus chaque jour dans la piété, et donnant des signes manifestes de sa sainte vocation, ses parents ne voulurent en rien le contredire, et il revêtit l'habit ecclésiastique à onze ans. Les devoirs les plus sévères ne furent point chose étrange pour le jeune de la Salle. Qu'il suffise de dire qu'entre autres choses il avait appris à réciter journellement l'office divin de son oncle, qui, selon l'usage des bons laïques de cette heureuse époque, le récitait par dévotion. A quinze ans, il fut élu chanoine de la célèbre cathédrale de Reims, par la cession d'un canonicat que lui fit Pierre Dorzet, chanoine de cette cathédrale, recteur de l'Université et ancien vicaire général, après avoir éprouvé les vertus du jeune de la Salle et ses admirables dispositions au ministère sacerdotal. A quinze ans être jugé digne d'un canonicat au chapitre de Reims, d'où sont sortis de nombreux évêques, vingt et un cardinaux et quatre papes : Sylvestre II, Urbain II, Adrien IV et Adrien V ! Plus tard, il entra au séminaire de Saint-Sulpice, afin de se perfectionner dans l'esprit ecclésiastique et dans la science du sacerdoce. Ce fut à Saint-Sulpice qu'il se trouva à avoir pour compagnon, sans le connaître peut-être, parce qu'il occupait un compartiment différent, ce Fénelon dont le nom seul suffirait pour honorer éternellement la France. Quelques années après, il fut obligé de retourner au sein de la famille pour remplacer sa mère et peu après son père, que la mort avait enlevés à la fleur de l'âge. Il n'était encore à peine que *minori,* mais il ne voulut point quitter son habit ecclésiastique, n'oublia jamais sa vocation et gouverna saintement les six orphelins que le père et la mère avaient laissés à Reims. Ce fut alors qu'il fit la connaissance du pieux abbé Nicolas Rolland, consacré entièrement à secourir les enfants pauvres en bas âge. L'exemple de ce pieux ecclésiastique alluma encore davantage le feu de sa charité envers les orphelins et les enfants, quels qu'ils fussent, qui se trouvaient dans le besoin. Il fut ordonné prêtre le 9 avril 1678 ; et lorsque la mort enleva l'abbé Rolland, il lui succéda dans la direction de l'orphelinat de filles à Reims. Après avoir surmonté les plus grandes difficultés, il obtint enfin l'approbation légale de l'Institut, approbation pour

laquelle le pieux abbé Rolland avait fait tant de démarches inutiles. Ce fut là, pour ainsi dire, son noviciat dans la belle fondation de l'Institut des Écoles chrétiennes pour les enfants.

Les longues et graves difficultés, les martyres de persécutions, les calomnies et les procès intentés contre ce digne prêtre, mais supportés avec un courage héroïque, et par la grâce de Dieu surmontés enfin, nous entraîneraient dans des développements beaucoup trop longs pour que nous puissions les donner ici. La première école que voulut fonder l'abbé de la Salle vers sa trentième année fut érigée à Reims en 1679. La même année, il en établit une autre dans la même ville. Peu à peu il en fonda un grand nombre d'autres à Réthel, à Château-Portien, à Guise, à Laon, etc., jusqu'à ce que enfin il en fondât à Paris et de là dans toute la France, puis à Rome et dans différentes parties de l'Italie, et aujourd'hui on en compte partout dans l'ancien et le nouveau monde. En 1683, l'abbé de la Salle renonça à son canonicat et distribua tous ses biens aux pauvres, pour avoir plus de ressemblance avec Jésus-Christ et se dédier avec plus de zèle à ses chères écoles. Son Institut se développa rapidement. Il donna aux instituteurs, qui dès lors portaient le nom de *Frères*, le premier essai des règles, leur assigna un habit particulier et leur fit faire des vœux. Quant à lui, faisant toujours de nouveaux progrès dans la pratique des vertus chrétiennes et dans la mortification extérieure et intérieure, il se démit de la direction générale, et fit nommer un des *frères* pour le remplacer. Impossible de dire toutes les peines qu'il eut à supporter à Paris pour y établir des écoles, abandonné par ceux-là mêmes qui l'y avaient appelé, trahi par l'un des siens, appelé devant les tribunaux par les autorités. Mais après chaque procès une chose surtout devenait aux yeux de tout le monde claire, nette et lumineuse, l'humilité de l'abbé de la Salle ; cette vertu seule donnait du crédit à toutes les autres et faisait triompher son œuvre (1668-90). Le succès fut tellement éclatant, que non seulement il put fonder solidement des écoles à Paris, mais qu'il put y ériger, non loin du petit village de Vaugirard, la maison du noviciat pour les *Frères* (1691-97), d'où il la transporta plus tard à la maison principale, dans le voisinage du Luxembourg. De nouvelles contrariétés, de nouvelles accusations ne tardèrent pas à se soulever ; et comme l'abbé de la Salle avait été contraint de reprendre la direction de l'Institut, il fut bientôt déposé par ordre du cardinal de Noailles, archevêque de Paris, mal informé et janséniste ; mais soutenu par sa communauté qui l'estimait, malgré son humilité, il resta à son poste : de là nouveau triomphe. Mais la persécution, provenant surtout de la part de certains rivaux dans l'enseignement, s'accrut encore

à un tel point que l'Institut dut abandonner Paris; les écoles furent fermées et le noviciat transféré à Rouen. Mais voilà que peu de temps après les frères des écoles chrétiennes furent rappelés dans la capitale de la France, et pour y demeurer désormais sans avoir à lutter contre les difficultés. Toutefois, ils furent soumis aux plus grandes épreuves pendant la disette qui désola Paris et toute la France en 1709. La patience, la charité et la foi héroïque du fondateur sauvèrent l'Institut de ce terrible fléau, et enfin de l'épidémie du scorbut qui suivit de près. Un autre procès attendait encore l'abbé de la Salle; son innocence triomphait toujours et de toute part, et son zèle fut récompensé par la faveur de pouvoir fonder ses écoles dans les campagnes. Un frère ambitieux essaya de susciter du désordre parmi les autres membres; il en gagna quelques-uns et chercha à usurper la direction de l'Institut; il fut sévèrement châtié de la part de la communauté et de Dieu même. En 1712, l'abbé de la Salle quitta Paris, et entreprit un voyage dans le midi de la France. Il descendit jusqu'à Marseille, recevant partout les plus grandes marques de respect et de vénération. Tout à coup une nouvelle persécution éclate. Les jansénistes de Marseille, qui voulaient le gagner à eux, y ont la plus grande part. Contraint par les frères mêmes de s'éloigner de l'Institut, il fut accusé de l'avoir abandonné. Une pensée lui vint, celle de partir de Marseille pour se rendre à Rome; il en fut détourné par l'archevêque de la ville. Toutefois, les grandes contrariétés qu'il éprouvait à Marseille venant à se compliquer de plus en plus chaque jour, il lui fut impossible d'y demeurer plus longtemps, et il se rendit à Mende. En octobre 1713, il se rendit à Grenoble, et l'année suivante il se renferma en retraite dans la Grande-Chartreuse; il retourna bientôt à Grenoble, où il se mit à instruire les enfants comme un simple instituteur. Une longue et sérieuse maladie le saisit; il la supporta en véritable saint. A peine fut-il guéri, il se rendit en pèlerinage au sanctuaire de Parménie, où il fit la connaissance d'une femme de grande vertu, sœur Louise, qui lui annonça d'autres épreuves, de nouvelles persécutions. En effet, à son retour à Grenoble, il fut assailli d'outrages et de calomnies des plus violentes de la part des jansénistes enflammés de rage contre lui, parce qu'il avait immédiatement accepté, promulgué et défendu la Constitution *Unigenitus,* qui condamnait les cent une propositions de Quesnel. Il retourna ensuite à Paris, en repartit et fixa enfin sa demeure à Saint-Yon, d'où il renonça à ses fonctions de supérieur, et le 8 mai 1717 il fit élire pour premier supérieur général le frère Barthélemy, homme de grande expérience et de vertu éprouvée. S'apercevant que le moment suprême approchait, bien qu'il ne fût âgé que de soixante-huit ans, il se

prépara à la mort avec la plus grande ferveur. Un rhumatisme contracté dans la maison humide du noviciat de Vaugirard le saisit dans ses articulations, et il fut d'autant plus tenace qu'il était plus ancien; survint un asthme, qui ne lui laissait de repos ni le jour ni la nuit. Il souffrit longtemps et avec joie pour l'amour de Jésus-Christ. Ce ne fut que par une sorte de miracle qu'il put encore une fois célébrer la sainte messe le jour de fête de saint Joseph, en 1719. Le jour suivant, il retomba de nouveau gravement malade. Le curé de Saint-Séverin alla le voir et crut opportun de lui dire : « Sachez que vous allez mourir, et que bientôt il vous faudra comparaître devant Dieu. » « Je le sais, reprit l'abbé de la Salle, et je suis soumis à ses ordres; mon sort est entre ses mains. Que sa volonté soit faite. » Peu de jours après, il reçut le saint viatique : il s'était fait lever de son lit, et attendait le pain des forts revêtu du surplis et de l'étole ; mais lorsqu'il aperçut le saint-sacrement, il tomba à genoux, et reçut les saintes espèces dans les sentiments de la piété la plus fervente. Le vendredi saint, vers trois heures du matin, après une longue et douloureuse agonie, il expira doucement dans le Seigneur.

Le vénérable Jean-Baptiste de la Salle est introduit aux honneurs des saints autels. Sa patrie reconnaissante, d'après l'exemple qu'elle en a reçu de l'Église, pensa, elle aussi, à honorer une si grande mémoire, et la ville de Rouen lui éleva une statue et un monument. Dans son discours d'inauguration du 2 juin, S. Em. le cardinal de Bonnechose, archevêque de Rouen, prononça ces nobles paroles :

« Un homme, né dans un rang distingué, riche des dons de l'intelligence et des biens de la fortune, renonce à tout pour se faire pauvre, pour embrasser une vie de travail obscur, pour se faire petit avec les petits, pour ensevelir à jamais sa vie dans les écoles du peuple ; et voilà qu'après cent cinquante ans passés sur sa tombe, une des plus grandes cités de France élève en son honneur un de ses plus beaux monuments, dresse sa statue dans les airs et voit se grouper autour d'elle les pontifes de l'Église, les chefs de notre vaillante armée, les représentants de la magistrature et de l'administration, les députations des pays les plus éloignés et les flots d'une population tout entière acclamant son bienfaiteur par des chants de joie et de reconnaissance! » Puis il conclut : « Salut, vénérable prêtre, dont le cœur brûlait d'une charité si vive pour l'enfance que les fidèles continuateurs de vos œuvres en sont encore embrasés! Salut, grand citoyen, qui avez compris que tout l'avenir de la patrie est dans l'éducation chrétienne des jeunes générations! La religion, l'Église et la France vous bénissent et vous glorifient! Puissent nos contemporains appré-

cier de plus en plus vos bienfaits! Puissent les bénédictions de Dieu multiplier de plus en plus votre famille spirituelle! Puissent les frères des écoles chrétiennes, toujours dignes de leur père, recevoir bientôt la consolation la plus douce à leur piété filiale, celle de le voir placé sur nos autels pour y recevoir l'hommage et les invocations du monde catholique! »

Qui visite l'Église de Saint-Séverin, à Saint-Yon, trouve dans la chapelle de sainte Susanne une tombe sur laquelle sont gravés ces mots :

D. O. M.

« Hic expectat resurrectionem vitæ Venerabilis Ioannes Bapt. de la Salle, Rhemus. Presbiter, doctor Theologicus, canonicus Ecclesiæ metropolitanæ rhemensis, institutor fratrum scholæ christianæ. Obiit sexta Parasceves, annum agens LXVIII, die septima aprilis anno 1719, in ædibus fratrum Sancti Yonis huiusce Parociæ. Det illi Dominus invenire requiem in illa die. »

Une autre inscription dans une autre église recommandera à l'admiration et aux prières des fidèles l'âme de Armand Ravelet, qui, par son *Histoire*, a élevé au vénérable de la Salle un monument beaucoup plus durable sur terre. A quarante ans, à son retour de Rome, où son amour pour le Pape et pour la cause catholique l'avait conduit avec sa digne épouse, il cessa de vivre à Paris le jour même où Rouen fêtait son héros. Rome et la France ont perdu en lui un champion sage, animé d'un zèle ardent, type à son âge du chrétien des temps antiques et du véritable écrivain catholique des temps modernes, homme plein de foi, de charité et d'humilité. A combien d'autres ses amis pouront-ils le comparer pour se consoler d'une si grande perte? C'était un véritable français.

QUE L'AME SI REGRETTÉE
D'ARMAND RAVELET
VIVE
D'UNE ÉTERNELLE PAIX.

II

LETTRE ENCYCLIQUE DE NOTRE TRÈS SAINT-PÈRE

PAR LA DIVINE PROVIDENCE LE PAPE PIE IX

A tous les Patriarches, Primats, Archevêques, Évêques, et autres ordinaires des lieux ayant grâce et communion avec le Siége Apostolique.

Bien que dès les premiers temps de Notre long pontificat il Nous ait fallu souffrir de nombreuses et cruelles tribulations, pour différents motifs que Nous vous avons exposés par Nos lettres encycliques, toutefois le nombre des adversités s'est tellement accru ces dernières années, que Nous sentions presque toutes Nos forces Nous abandonner, si la bonté divine ne venait à Notre secours pour Nous soutenir. Bien plus, les choses en sont arrivées aujourd'hui à un tel point que la mort même semble préférable à une vie battue par de si fortes tempêtes, et souvent, tenant les yeux levés vers le ciel, Nous sommes contraint de Nous écrier : « Pour Nous, mieux vaut mourir que d'être témoin de la destruction des choses saintes (1). » En effet, depuis que, par une permission de Dieu, Notre Ville sainte a été prise par la force des armes et assujettie au gouvernement d'hommes qui méprisent le droit, d'hommes ennemis de la religion, aux yeux desquels il n'y a aucune distinction entre les choses divines et les choses humaines, il ne s'est presque pas passé un seul jour sans que Notre cœur, déjà attristé par des injures et des vexations souvent répétées, n'eût à souffrir quelque nouvelle blessure. Nos oreilles sont encore frappées des lamentations et des gémissements d'hommes et de vierges membres de familles religieuses, qui, chassés de leurs maisons et réduits à l'indigence, sont hostilement affligés et dispersés, comme cela se pratique, ordinairement partout où domine cette faction qui tend à bouleverser l'ordre social ; car, comme le disait le grand Antoine, d'après le témoignage de saint Athanase, le diable déteste sans doute tous les chrétiens, mais il ne peut en aucune manière tolérer les bons religieux

(1) I Machab., iii, 59.

et les vierges consacrés à Jésus-Christ. Dernièrement encore Nous avons vu s'accomplir sous Nos propres yeux ce que Nous croyions absolument impossible : Nous voulons dire la suppression de Notre université grégorienne, cette université (comme un ancien auteur le disait de l'école romaine anglo-saxonne) qui avait été instituée afin que les jeunes clercs, même ceux des régions lointaines, vinssent ici se former dans la science et dans la foi catholiques, pour veiller à ce que, dans leurs églises respectives, on n'enseignât rien de nuisible à la religion ou de contraire à l'unité catholique, et qu'ainsi ils retournassent dans leurs pays fortifiés par la science et bien convaincus de la stabilité de la foi. C'est ainsi que lorsqu'on Nous arrache des mains les uns après les autres tous les secours et tous les instruments qui Nous sont nécessaires pour gouverner l'Église universelle, la fausseté de ce que l'on affirmait dernièrement encore devient de plus en plus manifeste, c'est-à-dire que Rome nous ayant été arrachée par force, on n'avait diminué en rien la liberté du Pontife romain dans l'exercice de son ministère spirituel et dans l'administration de tout ce qui concerne le monde catholique. Tout cela montre aussi de plus en plus chaque jour toute la vérité et la justesse de ce que Nous avons tant de fois déclaré et prouvé, c'est-à-dire que l'occupation sacrilége de Nos États tendait principalement à briser la force et l'efficacité de la suprématie pontificale, et à détruire, s'il était possible, la religion catholique elle-même.

Mais en vous écrivant Notre but principal n'est pas de vous parler des maux qui affligent notre cité en même temps que l'Italie tout entière ; au contraire, Nous garderions peut-être dans un profond silence toutes les amertumes qui affligent Notre cœur s'il Nous était donné de la divine clémence de pouvoir adoucir les douleurs si amères auxquelles sont soumis, dans d'autres régions, tant de Nos vénérables frères préposés à l'administration des choses saintes, ainsi que leur clergé et leurs fidèles.

Vous n'ignorez certainement pas, vénérables frères, que certains cantons de la confédération suisse, poussés, non pas tant par les hétérodoxes, puisque quelques-uns ont même désapprouvé le fait, que par les disciples actifs des sectes, aujourd'hui parvenues au pouvoir de toute part, ont bouleversé toute espèce d'ordre, et ont attaqué les fondements mêmes de la constitution de l'Église de Jésus-Christ, et cela non seulement contre toutes les règles de la justice et de la raison, mais aussi au mépris des promesses qui avaient été publiquement faites ; car, en vertu de traités solennels défendus même par le suffrage et l'autorité des lois fédérales, la liberté religieuse devait

être conservée aux catholiques, tout entière et sans restriction aucune. Dans Notre allocution du 23 décembre de l'année dernière, Nous déplorions la violence faite aux maisons religieuses de la part des gouvernements de ces cantons, « soit en faisant des décrets ayant rapport aux dogmes de la foi catholique, soit en favorisant les apostats, soit en empêchant l'exercice de l'autorité épiscopale. » Mais Nos plaintes si justes, également présentées par Nos ordres au conseil fédéral par Notre chargé d'affaires, ne furent en rien écoutées, et l'on ne tint pas plus compte des remontrances souvent exprimées de la part des catholiques de tout rang et même de l'épiscopat suisse ; bien plus, les injures qu'on avait déjà infligées aux catholiques furent de nouveau appliquées contre eux en plus grand nombre et d'une manière plus grave.

En effet, après l'expulsion violente de Notre vénérable frère Gaspard, évêque d'Hébron et vicaire apostolique de Genève, laquelle fut aussi honorable et glorieuse pour le patient qu'elle fut vile et déshonorante pour ceux qui l'imposèrent et la firent exécuter, le gouvernement de Genève promulgua, les 23 mars et 27 août de cette année, deux lois absolument conformes à l'édit proposé dans le mois d'octobre de l'année précédente, et que Nous avions réprouvé dans Notre allocution mentionnée plus haut. La vérité est que le même gouvernement s'arrogea le droit de refaire, dans ce canton, la constitution de l'Église catholique et de lui donner une forme démocratique, soumettant l'évêque à l'autorité civile, tant en ce qui regarde l'exercice de sa juridiction et de son administration qu'en ce qui regarde la délégation de son pouvoir ; lui défendant d'avoir un domicile dans ce canton ; déterminant le nombre des paroisses et en fixant les limites ; proposant la forme et les conditions pour l'élection des curés et des vicaires, les cas et le mode de révocation et de suspension de leur office ; accordant aux laïques le droit de les nommer ; confiant également aux laïques l'administration temporelle du culte et les proposant comme de véritables inspecteurs pour des choses qui, en général, ne sont que du ressort de l'Église. De plus, il est sanctionné par les mêmes lois que sans l'assentiment du gouvernement, assentiment qui peut être révoqué, les curés et les vicaires ne peuvent exercer aucune fonction, accepter aucune dignité supérieure à celle qui leur a été accordée par le suffrage populaire, de même qu'ils sont contraints de prêter serment à l'autorité civile, et cela au moyen d'une formule qui par elle-même n'est pas autre chose qu'une véritable hérésie. Il n'y a personne qui ne voie que de pareilles lois, non seulement sont nulles et de nulle valeur par défaut de pouvoir dans des laïques qui, pour la plupart, sont hétérodoxes ; mais aussi, par les choses qu'elles comman-

dent, elles sont directement en opposition avec les dogmes de la foi catholique et à la discipline ecclésiastique sanctionnée par le concile œcuménique de Trente et par les constitutions pontificales qui exigent absolument de Nous que Nous réprouvions et condamnions de pareilles lois.

Afin donc de remplir un devoir que Nous impose Notre office, et par Notre autorité apostolique, Nous réprouvons solennellement et Nous condamnons ces lois, déclarant en même temps que le serment qu'elles exigent est un serment illicite et essentiellement sacrilége, et que par conséquent tous ceux qui, étant élus dans le territoire soumis au gouvernement de Genève conformément aux décrets émanés de ces lois ou par d'autres moyens semblables, par le suffrage du peuple et l'approbation de l'autorité civile, oseraient exercer les fonctions du ministère ecclésiastique, encourent *ipso facto* la peine de l'excommunication majeure particulièrement réservée à ce Saint-Siége, ainsi que les autres peines canoniques, et que, par suite, ils doivent tous, d'après le conseil divin, être évités des fidèles comme des étrangers et des voleurs qui ne viennent que pour dérober, tuer et ruiner (1).

Toutes les choses que nous avons exposées jusqu'ici sont certainement des choses tristes et funestes; mais de plus funestes encore se sont passées dans cinq des sept cantons dont est formé le diocèse de Bâle, c'est-à-dire Soleure, Berne, Bâle-ville et Bâle-campagne, Argovie et Thurgovie. Là aussi ont été formulées des lois relatives aux paroisses, à l'élection et à la révocation des curés et des vicaires, lois subversives du réglement et de la constitution divine de l'Église, assujettissant au pouvoir séculier le ministère ecclésiastique; lois enfin essentiellement schismatiques, et qui, par conséquent, et nommément celle qui fut promulguée par le gouvernement de Soleure, le 23 décembre de l'année 1872, Nous réprouvons et condamnons, et Nous décrétons qu'elles doivent être perpétuellement considérées comme réprouvées et condamnées. Et puis, Notre vénérable frère Eugène, évêque de Bâle, animé d'une juste indignation et d'une constance apostolique, ayant rejeté quelques articles dans un conciliabule ou *conférence* diocésaine, selon l'usage ordinaire de parler, auquel avaient pris part les délégués des cinq cantons mentionnés plus haut, articles désignés et à lui proposés, et ayant été excité à les rejeter pour cette raison nécessaire qu'ils offensaient l'autorité épiscopale, renversaient le gouvernement hiérarchique et favorisaient ouvertemeut l'hérésie, a été pour cela déposé de sa charge d'évêque, arraché de son propre domicile et violemment chassé en exil. De plus, aucun genre de fraude et de vexa-

(1) Joan., X, 5-10.

tion n'a été omis, dans ces cinq cantons, pour entraîner le clergé et le peuple dans le schisme ; on a défendu au clergé d'avoir aucun rapport avec son pasteur exilé, et l'on a intimé au chapitre de la cathédrale de Bâle de procéder à l'élection d'un vicaire capitulaire ou administrateur, comme si le siége épiscopal avait été réellement vacant ; mais cet excès a été rejeté avec indignation par le chapitre, qui a fait une solennelle protestation contre un tel abus de pouvoir. Ce n'est pas tout encore : par un décret et une sentence des magistrats de Berne, on a commencé par obliger soixante-neuf curés du Jura à ne point exercer les fonctions de leur propre ministère, et enfin on leur a enlevé leur office pour le seul motif qu'ils avaient publiquement déclaré ne reconnaître pour unique et légitime évêque et pasteur que Notre vénérable frère Eugène, c'est-à-dire qu'ils ne voulaient pas honteusement se détacher de la chaire de vérité. D'où il s'en est suivi que ce territoire, qui avait constamment conservé la foi catholique et qui avait été uni depuis longtemps au canton de Berne, en vertu d'une loi et d'un traité qui lui permettaient l'exercice libre et inviolable de sa religion, s'est trouvé privé de ses réunions paroissiales, de l'administration solennelle du baptême, du mariage et des fonctions funéraires, malgré toutes les plaintes et les réclamations de la multitude des fidèles qui, par suite de cette suprême injustice, se trouvent réduits à cette dure nécessité, ou de reconnaître les schismatiques et les hérétiques qui leur sont imposés par le pouvoir politique comme pasteurs, ou de demeurer privés de tout secours du prêtre, de tout ministère sacerdotal.

Quant à Nous, c'est de tout cœur que Nous bénissons Dieu qui, par le secours de la même grâce qui encourageait et fortifiait autrefois les martyrs, soutient maintenant encore et encourage cette partie choisie du troupeau catholique, qui s'avance énergiquement à la suite de son évêque, s'oppose comme un mur pour défendre la maison d'Israël, se tient ferme dans le combat jusqu'à ce que vienne le jour du Seigneur, et ne sachant pas ce que c'est que la peur, marche sur les traces du Chef même des martyrs, Jésus-Christ, tandis que, opposant la mansuétude de l'agneau à la férocité des loups, elle combat constamment et avec joie pour la défense de sa propre foi.

Cette constance noble des fidèles de la Suisse est imitée avec non moins de gloire par le clergé et le peuple fidèle de la Germanie, qui suivent, eux aussi, les exemples illustres de leurs évêques. Assurément ces évêques sont un beau spectacle aux yeux du monde, des anges et des hommes qui, de toute part, les voient vêtus de la cuirasse de la vérité catholique et du casque du salut, combattre avec intrépidité les combats du Seigneur, et qui admirent la fermeté et la constance invin-

cible de leur courage, et les exaltent d'autant plus et par des louanges d'autant plus grandes que la cruelle persécution soulevée contre eux dans l'empire germanique et particulièrement en Prusse s'accroît de plus en plus chaque jour.

Outre les nombreuses et graves offenses faites à l'Église catholique dans le cours de l'année dernière, le gouvernement prussien, par des lois des plus sévères et des plus iniques établies par lui, et n'ayant aucun rapport avec le for extérieur, a tellement soumis l'institution tout entière des clercs et leur éducation à la puissance laïque, que désormais c'est à celle-ci qu'il appartient de voir et de déterminer de quelle manière les clercs doivent être instruits et formés à la vie sacerdotale et pastorale. Puis, poussant encore plus loin son ingérence, ce gouvernement attribue au même pouvoir laïque la licence d'examiner la collation d'un office et d'un bénéfice ecclésiastiques et d'y porter son jugement, de même qu'il lui accorde la faculté de priver ses pasteurs tant de leur office que de leur bénéfice. Bien plus, afin d'en venir plus promptement et plus complètement au renversement du régime ecclésiastique et de l'ordre de sujétion hiérarchique établis l'un et l'autre par Jésus-Christ Notre-Seigneur, de nombreuses difficultés ont été, par ces lois, opposées aux évêques, afin qu'ils ne puissent pas pourvoir en temps opportun, moyennant les censures et les peines canoniques, soit au salut des âmes, soit à la pureté de l'enseignement dans les écoles catholiques, soit enfin au respect et à la soumission qui leur sont dus de la part des clercs, de sorte que, en vertu de ces lois, les évêques ne peuvent agir autrement que ce qui est par elles établi sans avoir préalablement obtenu le *placet* de l'autorité civile et selon la formule que celle-ci prescrit. Enfin, pour que rien ne manquât à l'entière oppression de l'Église catholique, on a institué un tribunal royal pour les affaires ecclésiastiques, devant lequel peuvent être cités les évêques et les pasteurs sacrés, tant par des hommes privés qui leur sont soumis que par des magistrats publics, pour être, à la facon des criminels, assujettis à un jugement et gênés par une puissance civile dans l'exercice du ministère spirituel.

Ainsi la sainte Église de Jésus-Christ, à laquelle la pleine liberté religieuse, qui lui est nécessaire, avait été assurée par des promesses solennelles et reitérées, et même par des conversions contractées publiquement par de puissants princes, se trouve là réduite à verser maintenant des larmes, en se voyant dépouillée de tous ses droits, exposée à la férocité des forces ennemies qui la menacent de lui porter le dernier coup, car les nouvelles lois sont d'une nature telle que, si elles sont appliquées, l'Église ne peut plus exister dans ces contrées. Il n'y

a donc rien d'étonnant si la tranquillité religieuse qui régnait d'abord dans cet empire est gravement troublée par ces sortes de lois, et par d'autres déterminations et d'autres mesures des plus nuisibles à l'Église, prises par le gouvernement prussien. Mais la faute de cette perturbation ne pourrait, sans que l'on commît la plus grande erreur, être rejetée sur les catholiques de l'empire germanique. Si l'on doit en effet leur imputer à crime la résistance qu'ils font pour se soumettre à des lois auxquelles ils ne peuvent pas obéir en conscience, pour la même raison et pour le même motif il faudrait accuser les apôtres et les martyrs de Jésus-Christ, qui préférèrent subir les supplices les plus atroces, et la mort même, plutôt que de trahir leur propre devoir et violer les droits de leur sainte religion en obéissant aux ordres impies des princes persécuteurs. Certainement, vénérables frères, si en dehors des lois du pouvoir civil il n'y en avait pas d'autres, et, à coup sûr, d'un ordre plus sublime, lois qu'il faut reconnaître par devoir, et qu'il n'est pas permis de violer; si en outre ces lois civiles constituaient la règle suprême de la conscience, comme quelques-uns le prétendent, ce qui est aussi impie qu'absurde, les premiers martyrs, et tous ceux qui dans la suite les ont imités, seraient dignes de blâme plutôt que d'honneur et de louange, pour avoir répandu leur sang pour la foi de Jésus-Christ et pour la liberté de l'Église; bien plus, il n'aurait pas même été permis d'enseigner et de professer la religion chrétienne, et de fonder l'Église contre la constitution des lois et la volonté des princes. Et pourtant la foi nous enseigne, et la raison humaine nous démontre qu'il y a un ordre de choses double, de même qu'elles nous disent qu'il faut distinguer une double puissance sur la terre : l'une d'origine naturelle, qui pourvoit à la tranquillité de l'ordre social et aux affaires du siècle; l'autre d'origine surnaturelle, qui préside à la cité de Dieu, c'est-à-dire à l'Église de Jésus-Christ, divinement instituée pour la paix et le salut éternel des âmes. Or, les offices de ces deux puissances sont très-sagement ordonnnés, et de telle sorte que ce qui appartient à Dieu soit rendu à Dieu, et que, par égard pour Dieu, ce qui appartient à César soit rendu à César : *lequel est grand précisément parce qu'il est plus petit que le ciel, car il vient de celui par qui existent le ciel et toute créature* (1). Mais l'Église n'a certainement jamais dévié de cet ordre. Elle s'est toujours et partout appliquée à graver dans l'esprit de ses fidèles le respect qu'ils doivent inviolablement avoir envers les souverains et envers leurs droits, en ce qui regarde les choses temporelles. L'Église a toujours enseigné

(1) Tertul., *Apolog.*, cap. 30.

avec l'apôtre que les souverains sont établis, non pas au détriment du bien, mais pour punir le mal; commandant aux fidèles d'être soumis, non pas seulement pour éviter une peine, car le prince porte l'épée pour punir celui qui fait le mal, mais aussi pour obéir à leur conscience, puisque le prince, en faisant son office, remplit les fonctions de ministre de Dieu (1). Mais l'Église a limité cette crainte des princes à tout ce qui regarde les choses criminelles, excluant absolument cette crainte pour ce qui concerne l'observance de la loi divine; et en cela elle s'appuie sur ce que saint Pierre enseignait aux fidèles : *Que personne de vous ne souffre comme homicide, voleur, médisant, désireux du bien d'autrui; mais s'il souffre comme chrétien, qu'il n'en rougisse pas : qu'il glorifie Dieu, au contraire, de souffrir pour ce nom* (2).

Les choses en étant arrivées à ce point, vous comprendrez facilement, vénérables frères, de quelle douleur Nous dûmes sentir Notre cœur transpercé en lisant, dans la lettre que Nous a envoyée dernièrement l'empereur d'Allemagne lui-même, l'accusation non moins atroce qu'inopinée, portée contre une partie, comme il le dit, de ses sujets catholiques, et en particulier contre le clergé catholique et les évêques d'Allemagne. Or, l'unique motif de cette accusation, c'est que ce clergé et ces évêques, sans craindre ni les tribulations ni les emprisonnements, et n'estimant pas leur vie plus qu'eux-mêmes (3), refusent d'obéir aux lois dont nous avons déjà parlé, avec la même constance qui leur fit protester contre ces lois avant qu'elles ne fussent sanctionnées, et lorsqu'ils en montraient les vices au pouvoir, en les expliquant et les réfutant par de graves arguments appuyés sur de nombreuses raisons toutes plus solides les unes que les autres, qu'ils présentèrent au prince, aux ministres et même à la grande assemblée du royaume, aux applaudissements de tout le monde catholique et même d'un grand nombre parmi les hétérodoxes.

Et pourtant c'est là le motif pour lequel ils sont maintenant accusés de crime de félonie, comme s'accordant à conspirer avec ceux qui tentent à renverser tous les fondements de la société, sans que l'on ne tienne aucun compte du nombre et de la valeur des arguments qui démontrent jusqu'à l'évidence leur fidélité inébranlable, leur respect envers le prince et leur amour ardent envers leur patrie. Mais ce qu'il y a de pire encore, c'est qu'on Nous prie Nous-mêmes d'exhorter ces catholiques et leurs pasteurs sacrés à observer ces lois, ce qui revient

(1) Rom., XIII, 3.
(2) Pert., IV, 14, 15.
(3) Act., X, 21.

à dire que Nous devrions Nous-même concourir, par Notre influence, à opprimer et à disperser le troupeau de Jésus-Christ. Mais, plein de confiance en Dieu comme Nous le sommes, Nous espérons que le sérénissisme Emperenr, après avoir examiné les choses et les avoir mieux connues, rejettera un soupçon si peu fondé et incroyable sur ses sujets les plus fidèles, et ne souffrira pas plus longtemps que leur honneur soit attaqué par de si honteuses diffamations, et que se prolonge contre eux une vexation à laquelle ils n'ont donné aucun lieu. Et ici Nous devons faire observer que nous aurions volontiers passé sous silence cette lettre impériale, si, lorsque nous n'en savions rien, et en vérité, contrairement aux usages ordinaires, elle n'avait pas été publiée par le journal officiel de Berlin en même temps qu'une autre lettre écrite de Notre main, par laquelle Nous en appelions à la justice du sérénissisme Empereur en faveur de l'Église catholique en Prusse (1).

Tout ce que Nous avons dit jusqu'ici est manifeste aux yeux de tout le monde. Aussi, lorsque les religieux et les vierges consacrées à Dieu sont privées de la liberté commune à tous les citoyens, et sont chassés avec une cruauté féroce; lorsque les écoles publiques où l'on élève la jeunesse catholique sont enlevées de plus en plus chaque jour à l'enseignement salutaire et à la vigilance de l'Église; lorsque l'on supprime les associations instituées pour favoriser la piété, et les séminaires mêmes; lorsqu'on met un frein à la liberté de la prédication évangélique, et que dans certaines parties du royaume on empêche d'enseigner dans la langue maternelle les premiers éléments de l'instruction religieuse; lorsque l'on chasse de leurs paroisses les curés qui y avaient été placés par leurs évêques, et que les évêques eux-mêmes sont privés de leurs revenus, sont opprimés par des amendes, sont effrayés par les menaces de la prison; lorsque les catholiques sont tourmentés par toutes sortes de vexations, est-il possible que Nous puissions Nous persuader de ce que l'on veut Nous faire accroire, c'est-à-dire qu'il ne s'agit en rien absolument de la religion de Jésus-Christ ni de la vérité?

Mais les injures faites à l'Église catholique ne se limitent pas là encore. Il faut de plus ajouter la protection que le gouvernement prussien et d'autres gouvernements dépendants de l'empire germanique ont ouvertement prise en faveur de ces nouveaux hérétiques qui s'appellent eux-mêmes *vieux catholiques,* par un abus de nom qui serait ridicule, si les nombreuses et monstrueuses erreurs de cette secte contre les principes capitaux de la foi, les nombreux sacriléges qui se commettent dans la célébration des divins mystères et dans

(1) Voir ces deux lettres à la fin de l'*Appendice.*

l'administration des sacrements, les scandales sans nombre et enfin la ruine des âmes qui avaient été rachetées par le sang de Jésus-Christ ne Nous arrachaient pas plutôt des larmes des yeux.

Que tentent, en effet, et à quoi veulent parvenir ces misérables enfants de perdition? De nombreux écrits publiés par eux, et particulièrement cette publication impie et impudente autant qu'il est possible de l'être livrée dernièrement à la presse par celui qu'ils viennent de s'élire pour faux évêque, le démontrent d'une manière claire et plus que suffisante. Or, dans ces écrits, ils dénaturent le véritable pouvoir de juridiction dans le Pontife romain et dans les évêques, successeurs du bienheureux Pierre et des apôtres, la transfèrent au peuple, ou comme ils le disent à la communauté, rejettent effrontément et combattent le magistère infaillible, tant du Pontife romain que de toute l'Église enseignante, et affirment avec une hardiesse incroyable que le Pontife romain et tous les évêques, les prêtres et les peuples joints à lui pour l'unité de foi et de communion, sont tombés dans l'hérésie lorsqu'ils ont sanctionné et déclaré les définitions du concile œcuménique du Vatican. D'où il suit qu'ils nient par le fait même l'indéfectibilité de l'Église, blasphémant et disant qu'elle a péri dans le monde entier, et que son Chef visible et les évêques ont tous failli; et voilà pourquoi ils publient partout que c'est à eux qu'a été confiée la nécessité de restaurer l'épiscopat légitime dans leur pseudo-évêque, lequel, n'étant pas entré par la porte, mais par ailleurs, s'attire lui-même, comme un mercenaire et un voleur, la condamnation de Jésus-Christ sur sa propre tête.

Et pourtant, ces misérables qui sapent les fondements de la religion catholique, qui attaquent toutes ses notes et ses propriétés, qui ont inventé des erreurs si honteuses et en si grand nombre, ou plutôt qui les ont extraits des vieux arsenaux des hérétiques pour les produire au public après les avoir toutes réunies, ces misérables n'ont pas honte de se dire catholiques, et *vieux catholiques,* lorsque, par leur doctrine, leur apparition nouvelle et leur petit nombre, ils écartent absolument d'eux-mêmes les deux caractères de vieillesse et de catholicité. Certes, l'Église, répandue au milieu de toutes les nations, cette Église que Jésus-Christ, fils de Dieu, a bâtie sur une pierre, contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront point, et avec laquelle Celui à qui a été donnée toute puissance dans le ciel et sur la terre a promis d'être tous les jours jusqu'à la consommation des siècles, cette Église se soulève aujourd'hui contre ces hommes avec beaucoup plus de droit qu'elle ne le faisait en un temps contre les donatistes par l'intermédiaire de saint Augustin. « L'Église crie vers son éternel

Époux : Pourquoi ceux que je ne connais pas, parce qu'ils m'ont quittée, murmurent-ils contre moi? Pourquoi ceux qui se sont égarés prétendent-ils que je suis perdue? Fais-moi connaître le nombre de mes jours. Combien de temps demeurerai-je dans ce siècle? Fais-le-moi connaître pour ceux qui disent : Les Écritures sont accomplies, toutes les nations ont cru; mais l'Église a apostasié, et elle a disparu du milieu de tous les peuples. Il l'a annoncé, et sa parole n'a pas été vaine. De quelle manière l'a-t-il annoncé? *Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.* Excitée par vos discours et par vos fausses doctrines, l'Église prie Dieu de lui faire connaître la brièveté de ses jours, et voilà qu'elle entend le Seigneur qui lui dit : *Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.* Ici vous dites : « Il a dit de nous que nous sommes et que nous serons jusqu'à la consommation des siècles. Que l'on interroge Jésus-Christ lui-même. *Cet évangile,* dit-il, *sera prêché dans le monde entier et à toutes les nations, et alors viendra la fin.* L'Église sera donc au milieu des peuples jusqu'à la consommation des siècles. Périssent les hérétiques, qu'ils périssent en ce qu'ils sont; qu'ils se convertissent et qu'ils deviennent ce qu'ils ne sont pas (1). »

Mais ces hommes avançant plus audacieusement encore sur la voie de l'iniquité et de la perdition (comme cela arrive ordinairement aux sectes des hérétiques, par un juste jugement de Dieu), voulurent encore, comme Nous l'avons dit en passant, se créer une hiérarchie; et, prenant un certain Joseph-Ubert Reinkens, notaire apostat de la foi catholique, ils l'élurent et le créèrent pour leur faux évêque. Puis, afin que rien ne manquât à leur impudence pour sa consécration, ils eurent recours à ces jansénistes d'Utrecht, qu'eux-mêmes, ainsi que tous les autres catholiques, considéraient comme des hérétiques et des schismatiques. Et pourtant ce Joseph Ubert ose se dire évêque, et, ce qui surpasse tout ce que l'on pourrait croire, c'est qu'il est reconnu et nommé par un décret public comme véritable évêque catholique par le sérénissime empereur de Germanie, et proposé à tous les sujets comme devant être considéré et respecté comme évêque légitime. Mais les premiers éléments mêmes de la doctrine catholique enseignent que personne ne peut être considéré comme évêque légitime, s'il n'est uni par la foi, la charité et la communion avec la pierre sur laquelle est bâtie l'Église de Jésus-Christ, s'il n'adhère au pasteur suprême à qui sont confiées toutes les brebis de Jésus-Christ afin qu'il les paisse, et s'il n'est lié à celui qui est chargé de confirmer la fraternité qui est

(1) August., in Psalm. 101, enarrat. 2, n. 8, 9.

dans le monde. En effet, « Notre-Seigneur parla à Pierre ; il ne parla qu'à un seul, pour fonder l'unité d'un seul (1). » — « La divine clémence a confié une grande et admirable participation de son pouvoir » à Pierre, « et si elle voulut qu'il eût quelque chose de commun avec les autres princes, elle n'accorda jamais que par son intermédiaire ce qu'elle ne voulut pas nier aux autres (2). D'où il suit que de ce siége apostolique où le bienheureux Pierre vit et préside, et accorde à ceux qui la cherchent la vérité de la foi, émanent tous les droits de la sainte communion (3) ; » et ce même siége « est certainement aux autres églises répandues dans le monde entier ce que la tête est aux autres membres du corps ; et quiconque se sépare de ce siége devient étranger à la religion chrétienne, parce qu'il a commencé à ne plus faire partie de la même société (4). »

Voilà pourquoi le martyr saint Cyprien, parlant du faux évêque schismatique Novatien, refusa de lui accorder même le nom de *chrétien*, parce qu'il était retranché et séparé de l'Église de Jésus-Christ. « Quiconque, dit-il, et qui que ce soit, n'est pas dans l'Église de Jésus-Christ, n'est pas chrétien. Il n'a qu'à se vanter, s'il lui plaît ; il n'a qu'à prêcher sa philosophie avec toute son éloquence et par des paroles pleines d'orgueil ; celui qui n'a conservé ni la charité fraternelle ni l'unité ecclésiastique, en les perdant, il a perdu tout ce qu'il possédait en elles. Du moment qu'il n'y a qu'une Église établie par Jésus-Christ, répandue dans le monde entier et partagée en un très-grand nombre de membres ; de même aussi qu'il n'y a qu'un seul épiscopat formé par le nombre unanime de beaucoup d'autres, celui-là, après la tradition divine, après la connexion générale et la formation de l'unité de l'Église, tente à faire une église humaine. Il est donc certain que quiconque ne conserve ni l'unité d'esprit, ni l'union de la paix, et se détache du lien de l'Église et du collége des prêtres, ne peut avoir ni la puissance, ni l'honneur dus à un évêque, puisqu'il n'a voulu retenir ni l'unité, ni la paix de l'épiscopat (5). »

Si donc, malgré toute Notre indignité, Nous sommes placé sur cette chaire suprême de Pierre pour garder la foi catholique, et pour confesser et défendre l'unité de l'Église universelle, suivant l'usage et

(1) Pacianus, ad Sympron., ep. 3, n. 11. — Cyprian., De unit. eccl. — Optat., Contro permen., lib. 7, n. 3. — Siricius, ep. 5, ad episcopos Afr. — Innoc. I, epp. ad Victric., ad conc. Carthag. et Milev.

(2) Leo M., Serm. 3 in sua assumpt. — Optat., lib. 2, n. 2.

(3) Concil. Aquil. inter epp. Ambros., ep. II, n. 4. — Hierom., epp. 14 et 16 ad Damas.

(4) Bonif. I, ep. 14, ad episcopos Thessal.

(5) Cyprian. contra Novatian., ep. 52, ad Antonian.

l'exemple de Nos prédécesseurs et des lois ecclésiastiques, par le pouvoir qui nous a été donné du ciel, non seulement nous déclarons l'élection de ce même Joseph-Ubert Reinkens faite contre la sanction des saints canons, illicite, vaine et complètement nulle, et sa consécration sacrilége, et la condamnons et la détestons, mais Joseph Ubert lui-même et ceux qui ont osé l'élire, de même que ceux qui ont participé à sa consécration sacrilége, qui ont prêté leur consentement et qui, dans leur position et selon qu'il leur a été possible, les ont favorisés, aidés, et ont adhéré à tout ce qui s'est fait ; par l'autorité de Dieu tout-puissant Nous les excommunions, anathématisons, et Nous déclarons, commandons et ordonnons qu'ils doivent être réputés comme séparés de la communion de l'Église et être rangés au nombre de ceux dont toute espèce de familiarité et de commerce a été absolument interdite par l'apôtre à tous les fidèles de Jésus-Christ, qui a expressément ordonné de ne jamais leur parler, et de ne pas même leur adresser un *salut*.

D'après tout ce que Nous avons dit jusqu'ici, et que Nous n'avons fait qu'effleurer en le déplorant plutôt qu'en en faisant la description, vous comprendrez facilement, vénérables frères, combien est triste et pleine de périls la condition des catholiques dans les différentes contrées de l'Europe que Nous avons signalées. Mais les choses ne vont pas mieux, les temps ne sont pas plus rassurants en Amérique, où certaines régions deviennent tellement adverses aux catholiques, que les gouvernements semblent nier par les faits la foi catholique qu'ils professent. Là, en effet, on a commencé à mouvoir une guerre des plus terribles contre l'Église et ses institutions, comme aussi contre lesdroits de ce Siége apostolique. Si Nous voulions Nous étendre sur ce sujet, Nous n'en finirions pas ; mais comme il ne peut pas, à cause de sa gravité, être légèrement traité, Nous en parlerons plus longuement une autre fois.

Quelques-uns de vous, vénérables frères, s'étonneront peut-être de ce que la guerre déclarée de notre temps à l'Église prenne des proportions si étendues. Mais quiconque connaît bien la nature, les vœux et le but des sectes, soit qu'elles se disent maçonniques, soit qu'elles prennent n'importe quel autre nom, et les compare à la nature, au mode et à l'extension de cette guerre dont l'Église est presque partout assaillie, ne pourra douter que cette calamité actuelle ne doive s'attribuer aux fraudes et aux machinations de ces sectes. Ce sont elles, en effet, qui forment la synagogue de Satan, qui range son armée contre l'Église, arbore sa bannière et engage le combat. Depuis déjà longtemps, et à partir même du moment où ces sectes ont établi leurs premiers principes, Nos prédécesseurs, sentinelles vigilantes en Israël,

les ont dénoncées aux rois et aux peuples, et enfin ils les ont plusieurs fois frappées de leurs condamnations ; et Nous, Nous n'avons pas manqué à ce devoir. Oh ! si ceux qui auraient pu dissiper une peste si pernicieuse avaient mieux écouté les Pasteurs suprêmes de l'Église ! Mais la secte, s'avançant toujours par des défilés secrets et ténébreux, sans jamais interrompre son œuvre, trompant un grand nombre de personnes par ses fraudes astucieuses, parvint enfin à un tel point, qu'elle put sortir de ses cavernes et se vanter d'être parvenue à être désormais une puissante maîtresse. La troupe des adeptes de ces sectes s'étant aujourd'hui immensément augmentée, ces associations impies croient avoir obtenu leur but, et n'avoir plus qu'à porter le dernier coup. Étant parvenues à avoir ce qu'elles avaient tant désiré, c'est-à-dire le gouvernement de toute chose dans la plus grande partie des lieux, elles emploient audacieusement la force et l'autorité qu'elles ont acquises à réduire l'Église à la plus dure servitude, à renverser les fondements sur lesquels elle repose, à dénaturer les notes divines dont elle brille avec tant d'éclat ; et quoi de plus encore ? Après l'avoir ébranlée par des coups violents et fréquents, l'avoir atterrée et vaincue, elles voudraient l'anéantir, s'il était possible de la faire disparaître de l'univers entier.

Les choses en étant donc arrivées à ce point, vénérables frères, employez tous les moyens possibles pour préserver les fidèles commis à vos soins contre les embûches et la contagion de ces sectes, et pour arracher de la perdition ceux qui, malheureusement, leur ont donné leurs noms. Mais surtout montrez et combattez l'erreur de ceux qui, soit qu'ils aient été trompés, soient qu'ils cherchent à tromper les autres, ne craignent pas d'affirmer encore que par ces associations ténébreuses on ne cherche pas autre chose que l'utilité sociale, le progrès et la pratique d'une bienfaisance publique. Exposez aux yeux des fidèles et inculquez bien dans leurs souvenirs les constitutions pontificales à ce sujet, et enseignez-leur que, par ces constitutions, sont frappées non seulement les sociétés maçonniques d'Europe, mais aussi toutes celles de l'Amérique, aussi bien que toutes les autres qui seraient établies dans les différentes régions du monde entier.

Du reste, vénérables frères, puisqu'il nous a été donné de vivre dans des temps où, si d'une part nous avions l'occasion de souffrir beaucoup, d'autre part nous avons aussi lieu de mériter beaucoup, tâchons surtout de ne pas manquer cette dernière occasion qui nous est offerte, et faisons-le comme de vaillants soldats du Christ ; ne nous laissons jamais abattre ; au contraire, surmontant la tempête qui nous assaille, et armés de l'espérance certaine d'une tranquillité qui ne

peut manquer de venir et d'une sérénité plus lumineuse pour l'Église, encourageons-nous nous-mêmes, et fortifions le clergé fatigué et le peuple soumis à tant d'épreuves, mettant toute notre confiance dans le secours divin, et nous excitant par ces paroles si pleines de noblesse de saint Jean Chrysostôme : « De nombreux flots, de violentes tempêtes se sont soulevées contre nous ; mais nous ne craignons pas d'être submergés, car nous reposons sur la pierre ferme. La mer peut devenir furieuse, mais la pierre ne pourra jamais être ébranlée ; les vagues peuvent se déchaîner, mais le vaisseau du Christ ne coulera jamais à fond. Rien n'est plus puissant que l'Église. L'Église est plus forte que le ciel même. Le ciel et la terre passeront ; mais les paroles de Jésus-Christ ne passeront point. Et quelles sont ces paroles ? *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.* Si tu ne crois pas à la parole, crois au fait. Que de tyrans ont essayé d'anéantir l'Église ! Que de supplices, que de fournaises, que de dents de bêtes féroces, que de glaives aigus ! Et pourtant tout cela n'a abouti à rien. Où sont ces ennemis ? Ils ont été précipités dans le silence et dans l'oubli. Et où est l'Église ? Elle brille d'un éclat plus vif que celui du soleil. Tout ce qu'ont fait ces hommes s'est évanoui, et tout ce qu'a fait l'Église vit d'une vie immortelle. Si les chrétiens ne purent être vaincus lorsqu'ils n'étaient qu'un petit nombre, comment pourras-tu les vaincre lorsque leur sainte religion occupe le monde entier ? *Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas.* (1) » Ne nous laissant donc ébranler par aucun péril et ne doutant de rien absolument, persévérons dans la prière, et faisons-le dans le but de de nous efforcer tous d'apaiser la colère du ciel provoquée par les péchés des hommes. Enfin ne cessons pas de prier avec ferveur, afin que le Tout-Puissant se lève, que dans sa miséricorde il commande aux vents, et que la tranquillité se fasse.

En attendant, c'est avec toute l'affection de Notre cœur que, comme gage de Notre bienveillance toute spéciale, Nous donnons la bénédiction apostolique à vous tous, vénérables frères, au clergé et à tout le peuple commis à vos soins.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le vingt et unième jour de novembre, dans l'an de Notre-Seigneur 1873 et de Notre pontificat le vingt-huitième.

PIE IX, PAPE.

(1) Hom. ante exil., n. 1 et 2.

III

NOTICE

SUR LA VIE DU VÉNÉRABLE ANTOINE BALDINUCCI, DE LA C. D. J.

(V. Discours CCCX.)

La douce et chère ville d'Italie, que le génie patriotique a noblement appelée *Fleur gracieuse,* donna à la compagnie de Jésus, à l'Église et à la céleste patrie, cette *fleur* véritablement *gracieuse* qui fut le vénérable père Antoine Baldinucci, et qui vint à la lumière précisément à *Florence*, le 19 juin 1665. Il eut pour père Philippe Baldinucci, et pour mère Catherine Scolari, familles, comme le fait observer l'auteur de la *Vie* du vénérable, anciennes l'une et l'autre et qui remontent au temps de la république. (Galluzzi, *Vie*, etc., Rome, 1736, impr. Ant. des Rossi.) Il reçut en quelque sorte la vie une seconde fois pour avoir échappé à une mauvaise chute qu'il fit encore tout petit enfant, en tombant d'entre les bras d'une vieille servante qui s'endormit pendant qu'elle le tenait pour le faire reposer. Il sembla que Dieu voulût le conserver pour l'accomplissement de ses desseins. L'enfant crut comme au sein de la piété et de la dévotion; et il avait à peine commencé à connaître Dieu, qu'il commença à l'aimer et à le servir. Chaque bonne parole qu'il entendait ou qu'il lisait était une semence céleste, qui, tombant sur cette âme innocente comme sur une bonne terre, produisait un fruit abondant en saintes affections. Mais il ne se contentait pas de confier à sa mémoire les bons enseignements qu'il recevait et qu'il se proposait de mettre en pratique. Dans un petit livret de ses premières années qu'il nous a conservé, on trouve écrit, entre autres résolutions pratiques : « Ne te mêle pas des affaires du monde, et ne les désire pas. Mortifie-toi en toute chose, surtout dans tes amusements. Ne te loue jamais; au contraire, cherche à être méprisé. Fuis les occasions d'offenser Dieu. Ne dis ou ne fais rien qui puisse offenser le prochain, et ainsi le scandaliser. Laisse tout respect humain pour servir Dieu. Obéis en toute chose. Aie de la charité, et

obéis aux remords de ta conscience. Considère-toi comme la personne la plus vile qui soit au monde ; et lorsque vient quelque tentation d'orgueil, pense à Notre-Seigneur Jésus-Christ qui ne voulut pas manifester sa bonté. Ne te plains jamais de rien. Ne te fie jamais en toi-même. » Avec de telles maximes qui lui furent certainement inspirées du Saint-Esprit à un âge encore si tendre, il passa saintement le temps de son adolescence. Aussi mérita-t-il que Dieu l'appelât, ou plutôt le confirmât dans sa vocation à la vie du cloître. Mais avant de l'embrasser, il eut à souffrir de grandes contrariétés de la part de son père, qui, tout animé qu'il était de très-grands sentiments de piété, s'opposait cependant aux désirs de son fils, Dieu s'en servant ainsi comme d'un instrument pour mieux éprouver la sainte vocation du jeune enfant et mieux choisir l'institut. En effet, se croyant d'abord appelé à la religion de Saint-Dominique, parce que l'un de ses frères y était déjà entré, il se sentit tout à coup appelé à la compagnie de Jésus, après avoir fait les exercices spirituels de saint Ignace dans une maison de cette compagnie pour se disposer à entrer chez les dominicains.

Cette vocation fut encore prouvée par la vision d'une religieuse de sainte vie, qui, sans connaître du tout le jeune enfant qui n'avait encore alors que dix ans, vit son âme entre les bras de saint Ignace et entendit le saint qui lui disait « qu'il était le père de cet enfant, lequel serait un jour un saint ; qu'il voulait que cet enfant fût rangé au nombre de ses fils par l'efficacité des prières de cette religieuse, ce qui se ferait en effet, contrairement à l'attente du monde. » Le jeune Antoine étant allé, par ordre de son père et avec la permission de son confesseur, parler à la religieuse, celle-ci reconnut aussitôt qu'il était celui-là même qu'elle avait vu entre les bras de saint Ignace. Et alors, poursuit le P. Galluzi, Notre-Seigneur lui fit voir (comme il le faisait toutes les fois qu'il se présentait devant elle) le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et cette fois gravé sur le jeune enfant en lettres très-distinctes. Comme la religieuse craignait que ce ne fût une illusion, elle se ferma les yeux, et cet aspect lumineux brillait toujours devant elle ; puis elle entendit distinctement une voix qui lui disait : « Cet enfant sera de la religion qui porte mon nom, et il m'aimera et me servira de tout son cœur. » Sans plus tarder, le jeune Baldinucci entra donc au noviciat de Montecavallo, à Rome, le 21 avril 1681. Là, il mena la vie la plus exemplaire, prenant saint Louis de Gonzague pour modèle spécial, et il devint une digne copie d'un si haut et si parfait original. Mais Dieu se le formait pour travailler à la conversion d'âmes innombrables au moyen si efficace des missions. Il fut donc renvoyé à Florence en

octobre 1696, pour y faire sa troisième année de noviciat. Il passa cette année en faisant des progrès extraordinaires dans la vie spirituelle, sous la direction du P. Nicolas Piscicelli, Napolitain, homme très-avancé dans la science de la vie spirituelle. Le nouvel apôtre commença ses missions dans la province de Viterbe, où il passa trois ans. Cependant le champ ordinaire de ses travaux apostoliques fut Frascati, d'où il partait comme d'un centre pour se répandre à cinquante milles à la ronde, conformément à un legs particulier laissé à la compagnie par S. Ex. la princesse Donna Olympe Aldobrandini Pamphily. Mais cela ne l'empêchait pas de faire quelquefois de longues courses dans les contrées situées au delà de cette limite, particulièrement dans celles du royaume de Naples. On compte plus de trente diocèses où il porta le feu de sa charité et de son zèle, et entre autres il parcourut plusieurs fois ceux de Marsi, Salmona, Tivoli, Alatri, Todi, Anagni, Palestrina, Amélia, Segni, Albano, Terni, Narni, Spolète, Velletri, Terracina, Orvieto, Viterbo, Montefiascone, Civita Castellana, Civita ducale, Acquapendente, Ferentido, Fondi, Tuoli, Sezze, Ortona a Mare, Aquila, Ascoli et les deux abbayes de Subiaco et Farco. Et pourtant il avouait envier le sort du P. Segneri qui, n'ayant pas de limites assignées pour ses missions, pouvait à son aise déployer tout son zèle partout où il lui plaisait d'accourir pour sauver des âmes. Il se livrait à tant et de si grandes fatigues que, selon le témoignage de personnes compétentes, il n'aurait pas pu en supporter le poids, s'il n'avait été assisté d'un secours particulier de la grâce ; et c'est précisément ce qui est arrivé à l'excellent ecclésiastique Antoine Leoncini, du diocèse de Rieti. Ce digne ecclésiastique, voyant la sainteté et le zèle du P. Baldinucci, lorsque celui-ci donnait une mission dans sa paroisse, se sentit tout à coup animé du même zèle pour les missions ; il suivit le P. Baldinucci, et, comme lui, il se livra à tant de fatigues et de peines, qu'il en contracta bientôt des infirmités qui le conduisirent prématurément au tombeau. Et à qui avait-on pu le comparer pour les missions ? Son activité au travail, sa ferveur pour les prédications l'ont justement fait passer pour un autre saint François Xavier. Il passait d'une contrée dans l'autre à pied et déchaussé, portant à la main un bâton et sur son dos un petit sac contenant ce qui lui était nécessaire, et pourtant il était d'une complexion délicate et avait très-peu de force. Il se reposait durant quelques mois dans le cours de l'année ; mais quel repos ! Outre qu'il ne cessait pas de veiller au soin des âmes qui lui étaient voisines, et qu'il répondait à celles avec qui il était en relation par lettres, il se préparait, pendant ce temps-là, aux travaux apostoliques qu'il devait bientôt reprendre. Il mena ce genre

de vie pendant pas moins de vingt ans, prêchant surtout des carêmes dans les principales villes d'Italie ; et dans cet intervalle, que de vices détruits, que d'excès corrigés, que de scandales levés, que de maux guéris, que d'inimitiés pacifiées, que de cœurs réconciliés, enfin que d'âmes renforcées dans le chemin de la vertu et animées d'une plus grande ferveur ! « Le fruit de ses missions, répéterai-je, moi aussi, après un témoin oculaire, le fruit de ses missions fut partout des plus abondants ; et tout ce qu'il a fait ne pourra jamais être connu qu'au grand jour du jugement dernier, lorsque toutes choses seront manifestées. Le repentir fut universel, même au sein des villes, jusqu'à ce point que de mémoire d'homme on n'avait jamais vu ce que l'on vit alors. Ses missions étaient suivies par le peuple tout entier, surtout par les ecclésiastiques et les habitants des villes ; et si parmi ces derniers il s'en trouvait qui semblaient d'abord se rire de ses prédications, ceux-là mêmes finissaient toujours par se rendre et par y devenir plus assidus que tous les autres. » Il n'y a donc rien d'étonnant si partout où il allait prêcher il lui en coutât tant de partir, tant était grande l'affection du peuple qui lui serrait le passage de toute part. Aussi fut-il souvent obligé de partir à l'improviste et pendant la nuit. Les gens du peuple comme les habitants des villes, la noblesse, le clergé, les évêques, tous se pressaient autour de lui, le conjurant de ne pas partir ou de promettre de retourner. En attendant, il ne négligeait rien pour assurer le fruit de sa mission, et il employait pour cela tous les moyens nécessaires et opportuns. Le premier et le principal de ces moyens, c'était celui d'enlever toutes les occasions et tous les motifs qui pouvaient porter aux vices, telles que les réunions scandaleuses, les assemblées publiques où l'on se livrait à des jeux défendus, les modes et les parties de plaisir contraires à la pudeur, etc. Le second moyen, c'était celui d'éloigner, avant tout, les occasions dangereuses par la fuite de l'oisiveté, établissant des pratiques de dévotion et de pieux exercices, et tâchant d'occuper l'esprit et le corps de différentes manières. Enfin le troisième moyen consistait à exciter la ferveur et le zèle de ceux qui étaient les pasteurs immédiats du troupeau de Jésus-Christ, c'est-à-dire les curés et tous ceux qui, soit d'une manière, soit d'une autre, étaient chargés du soin des âmes.

Pour montrer toute l'autorité dont le serviteur de Dieu jouissait sur les populations, et toute l'affection que celles-ci avaient pour lui, qu'il nous suffise de rapporter ici une seule des œuvres qu'il entreprenait, et qui étaient en si grand nombre. Par suite des horribles tremblements de terre qui ébranlèrent toute l'Italie en 1703, l'église d'Androdoco, dans le royaume de Naples, avait subi le même sort que

tant d'autres monuments ; elle aussi s'en allait en ruines. Se trouvant dans cette paroisse pour donner une mission, le père proposa de réédifier l'église. Les travaux furent commencés, mais on ne les conduisit pas à fin. Quelque temps après, il retourna dans la même paroisse, ranima la ferveur des habitants, et dans l'espace de quarante jours tout fut complètement achevé. Mais voilà que, quelques minutes avant l'heure où le zélé missionnaire devait entrer dans l'église à la tête de la population tout entière, pour y chanter le premier *Te Deum* solennel, deux piliers déjà avariés par les injures du temps et mal réparés vinrent à manquer, et l'église tomba tout entière en un monceau de ruines. Malgré cela, on ne tarda pas à recommencer entièrement les travaux, et l'église fut reconstruite d'une manière beaucoup plus convenable encore qu'auparavant. L'édifice fut terminé trois ans après la mort du missionnaire, comme le dit l'inscription suivante gravée sur marbre dans l'intérieur de l'église :

D. O. M.
SACRUM VIRGINI MARIÆ TEMPLUM
SEMEL TERREMOTUS INIURIA
MOX ARTIFICUM INCURIA
BIS COLLAPSUM
ORNATIUS DEINDE ATQUE AUGUSTIUS
ADNITENTE VEN. P. ANTONIO BALDINUCCIO
SOC. JESU
CLERI POPULIQUE SUMPTU PUBLICO
PUBLICA PIETAS
BIS EXCITATUM
PERFECIT
ANNO DOMINI MDCCXX.

Brisé, mais non pas fatigué d'un si long et si pénible travail, le serviteur de Dieu commença à donner des signes évidents que sa carrière était terminée et que prochainement il allait quitter ce monde pour passer à un autre meilleur. C'était un détachement particulier des choses d'ici-bas, un recueillement extraordinaire en Dieu, et je ne sais quel avant-goût du paradis qui semblait illuminer tout son visage. Mais Dieu voulut encore lui réserver auparavant d'autres consolations en le faisant instrument de conversions des plus étonnantes, telle que celle d'un brigand condamné à la peine capitale, qui voulait

mourir dans l'impénitence, et d'autres bandits semblables qu'il arracha des forêts pour leur faire embrasser une vie véritablement chrétienne. Enfin, se trouvant à Pofi, à donner une mission, et faisant beaucoup plus que ses forces ne lui permettaient, il fut atteint d'une grave maladie qui le réduisit à la dernière extrémité. M. le marquis Livio de Carolis l'accueillit chez lui, et on lui prodigua toute l'affection et tous les soins imaginables ; mais tout fut inutile : Dieu voulait lui donner sa récompense éternelle. Enfin, après avoir enduré les douleurs les plus cuisantes qui furent soulagées par les derniers sacrements, il rendit son âme à Dieu en prononçant les saints noms de Jésus et de Marie, le 7 novembre 1717, à l'âge de cinquante-trois ans.

IV

LETTRE ENCYCLIQUE DE NOTRE TRÈS SAINT-PÈRE

PAR LA DIVINE PROVIDENCE LE PAPE PIE IX

Aux Archevêques et Évêques du royaume de Prusse.

Ce que Nous n'aurions jamais cru possible, en Nous souvenant des dispositions qui ont été simultanément prises et par ce Saint-Siége apostolique, et par la suprême autorité gouvernementale de la Prusse en l'année vingt et unième de ce siècle, pour l'intégrité et le bien de la cause catholique, s'est malheureusement accompli de nos jours, vénérables frères, dans vos contrées, où, à la tranquillité dont jouissait l'Église de Dieu, a succédé tout à coup une horrible tempête. Aux lois qui ont été naguère édictées contre les droits de l'Église, et par lesquelles un grand nombre de catholiques, tant parmi le clergé que parmi les fidèles, qui remplissaient courageusement leur devoir, on a ajouté de nouvelles lois qui renversent complètement la divine constitution de l'Église, et ruinent de fond en comble la sainte juridiction des évêques.

En effet, ces lois attribuent à des juges laïques le pouvoir de déposer des évêques et d'autres supérieurs ecclésiastiques chargés du

soin des âmes, et de les priver de leur dignité et de l'autorité qui relève de leur caractère ; elles suscitent de nombreux et grands obstacles à ceux qui, en l'absence des pasteurs, sont appelés à en exercer la légitime juridiction ; par ces mêmes lois on exige des chapitres des églises cathédrales qu'ils élisent, contrairement aux canons, des vicaires capitulaires, alors que les siéges épiscopaux ne sont point vacants ; par ces mêmes lois, enfin, pour ne pas tout relater, on investit les préfets des provinces du droit de mettre à la place des évêques même des hommes non catholiques, auxquels on accorde des droits épiscopaux pour administrer dans les diocèses les biens ecclésiastiques, destinés autant au clergé qu'à l'entretien des églises.

Vous ne savez que trop, vénérables frères, de combien de torts et de mauvais traitements ces lois et leur rigoureuse exécution ont été la cause. Nous n'en parlerons pas à dessein, pour ne pas augmenter la douleur générale en les rappelant. Mais ce que Nous ne pouvons pas taire, ce sont les maux qui ont frappé le diocèse de Gnesen-Posen et le diocèse de Paderborn. Car après que Nos vénérables frères Miecislas, archevêque de Gnesen-Posen, et Conrad, évêque de Paderborn, eurent été jetés en prison et qu'on eût prononcé contre eux le jugement par lequel ils étaient déclarés avec la plus grande iniquité dépossédés de leurs siéges épiscopaux et de leur pouvoir de juridiction, leurs diocèses furent enlevés à la salutaire administration de ces illustres pasteurs et plongés dans un abîme de misères et de tribulations. Il est vrai que Nous croyons plutôt devoir féliciter ces intrépides frères que de les plaindre, puisque ces pontifes, se souvenant des paroles du Seigneur : *Vous serez bienheureux si les hommes vous haïssent, vous chassent, vous méprisent et rejettent votre nom comme mauvais à cause du Fils de l'homme* (Luc., VI, 22), non seulement ne se sont pas effrayés du danger qui les menaçait et n'ont pas laissé, malgré les peines que ces lois édictaient contre eux, que de défendre, conformément à leur charge éminente, les droits de l'Église et d'en maintenir les prescriptions ; mais ils ont cru qu'il était de leur honneur et de leur réputation d'accepter des condamnations imméritées et la peine des coupables par amour de la justice, donnant ainsi à toute l'Église l'exemple de la vertu et servant à tous de sujets d'édification. Mais s'ils méritent plutôt de brillants éloges que des larmes de condoléance, la violation de la liberté et des droits de l'Église, les persécutions par lesquelles non seulement les diocèses dont Nous avons parlé, mais encore tous les autres diocèses de Prusse sont affligés, exigent de nous qu'en vertu de la charge apostolique que Dieu nous a imposée, malgré Notre indignité, Nous élevions la voix contre ces lois pour les déplorer,

parce qu'elles sont la source des maux déjà accomplis et d'autres encore qu'on a tout lieu de craindre, et que Nous défendions avec toute l'énergie dont Nous sommes capable, et avec toute l'autorité du droit divin, la liberté de l'Église foulée aux pieds par un pouvoir impie. Pour remplir les devoirs de Notre charge, Nous déclarons par les présentes lettres, à tous ceux que cela concerne et au monde catholique tout entier, que ces lois sont nulles, parce qu'elles sont absolument contraires à l'organisation divine de l'Église. Car Notre-Seigneur n'a pas établi les puissants de la terre pour diriger les évêques de son Église dans les choses qui touchent au service de Dieu, mais saint Pierre, à qui il a confié, non seulement ses agneaux, mais encore ses brebis pour les paître (Joan., XXI, 16, 17 — S. August., *De fund.*, cap. I.) C'est pourquoi les évêques ne peuvent jamais être dépossédés de leur dignité par une puissance terrestre, quelque grande qu'elle soit, car *ils ont été établis par le Saint-Esprit pour régir l'Église de Dieu.* (*Act.*, XX, 28.)

Il faut ajouter ici la circonstance suivante, indigne d'un peuple noble et généreux, et qui, croyons-Nous, sera rejetée même par des hommes non catholiques, pour peu qu'ils soient animés de sentiments d'impartialité. Ces lois, en effet, qui, dans leurs dispositions pénales fort dures, menacent ceux qui ne les exécutent pas, et qui ont, pour faire exécuter les peines, la force armée qui les seconde, jettent des citoyens paisibles et désarmés, qui, par devoir de conscience, comme les législateurs eux-mêmes ne pouvaient ni l'ignorer ni le blâmer dans leur for intérieur, ont, avec raison, de l'antipathie pour ces lois, dans la malheureuse et poignante situation d'hommes qui, écrasés par une force supérieure, ne peuvent pas lui échapper. Il semble résulter de là que ces lois n'ont pas été données à des citoyens libres pour en obtenir une obéissance rationnelle, mais ont été imposées à des esclaves pour leur arracher la soumission par la terreur.

Il ne faut cependant pas entendre ce que Nous venons de dire comme si Nous avions la pensée d'excuser ceux qui, par crainte, obéissent plutôt aux hommes qu'à Dieu. Encore moins faut-il l'entendre dans ce sens, que le divin juge laissera impunis ces hommes impies, s'il en est, qui, s'appuyant sur le pouvoir civil et sa protection, se sont emparés témérairement des églises paroissiales et y célèbrent les saintes fonctions.

Au contraire, Nous déclarons tous ces impies et tous ceux qui à l'avenir, par de semblables crimes, usurperaient la direction des églises, juridiquement et *ipso facto* frappés de l'excommunication majeure, conformément aux saints canons, et Nous exhortons les pieux

fidèles à s'éloigner des cérémonies accomplies par ces impies ; qu'ils n'en reçoivent aucun sacrement, qu'ils évitent scupuleusement toute relation, tout rapport avec eux, afin que le mauvais levain ne corrompe pas la bonne pâte.

Dans toutes ces tribulations, vénérables frères, votre courage et votre persévérance ont adouci l'amertume que Nous avons éprouvée, d'autant plus que le reste du clergé et les fidèles tous ensemble ont rivalisé avec vous en acceptant courageusement cette lutte cruelle. Car leur fermeté dans la défense des droits catholiques et dans l'accomplissement de leurs devoirs a été si grande, la conduite de chacun, dans sa sphère, si digne de louange, qu'ils ont attiré les regards et l'admiration de tous, même de ceux qui sont le plus éloignés. Il ne pouvait en être autrement, car *autant le mal contribue à la chute de ceux qui suivent quand le chef de file est tombé, autant l'avantage est profitable aux fidèles et à leurs frères, quand l'évêque, ferme dans la foi, leur sert de modèle.* (S. Cypr., épist. 4.)

Que ne pouvons-Nous, dans les tribulations qui Nous accablent, vous apporter quelque adoucissement ! En attendant, pendant que Notre protestation contre tout ce qui a été fait de contraire à la constitution de la sainte Église et de ses lois, et contre l'oppression dont vous êtes victimes, demeure inébranlable, Nos conseils et Nos enseignements, conformes aux circonstances, ne vous manqueront point.

Mais que ceux qui vous sont hostiles sachent que vous, qui refusez de donner à César ce qui appartient à Dieu, vous n'infligerez aucune injustice à l'autorité royale, et que vous ne lui enlèverez rien. Car il est écrit : *Il faut plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes* (*Act.*, v, 29). Qu'ils sachent en même temps que chacun de vous est prêt à payer les impôts à César et à lui obéir, non par crainte, mais par conscience dans tout ce qui est du ressort du pouvoir civil.

En accomplissant ainsi votre double devoir avec exactitude et en obéissant à l'ordre de Dieu, vous serez dans la joie et vous continuerez comme vous avez commencé. Votre mérite sera grand, parce que vous avez eu de la patience, parce que vous supportez au nom de Jésus et que vous ne vous lassez point. (*Apoc.*, II, 3.) Levez vos regards vers Celui qui vous a précédés dans des douleurs plus cuisantes, *qui s'est soumis à la peine d'une mort ignominieuse, afin que ses membres apprissent à fuir les faveurs du monde, à ne pas craindre les tourments, à aimer pour la vérité ce qui est pénible, à redouter et à éviter ce qui est agréable.* (S. Greg. M., *Reg.*, *Past.* p. 1, c. 3.) C'est Lui qui vous a rangés sur cette ligne de bataille, et c'est Lui qui vous donnera la force nécessaire au combat. Il est le fondement de notre espérance ;

c'est à Lui que nous nous soumettrons, et c'est de Lui que nous obtiendrons miséricorde (S. Aug., serm. 55).

Espérant en ce triomphe, Nous demandons instamment et humblement pour vous la paix et la grâce de l'Esprit-Saint, et comme gage de Notre amour particulier, Nous vous accordons de tout cœur, à vous, à tout le clergé et aux fidèles confiés à votre vigilance, la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 5 février 1875, la 29e de Notre pontificat.

PIE IX, PAPE.

V

LETTRE ENCYCLIQUE DE NOTRE TRÈS SAINT-PÈRE

PAR LA DIVINE PROVIDENCE LE PAPE PIE IX

Aux Cardinaux, Archevêques et Évêques de l'empire d'Autriche.

A peine avions-Nous annoncé au monde catholique, par Notre lettre du 21 novembre de l'année dernière, la grave persécution entreprise contre l'Église en Prusse et en Suisse, qu'une autre affliction Nous fut imposée par la nouvelle d'autres injustices menaçant cette Église, qui, semblable à son divin Époux, peut à son tour faire entendre ce cri lamentable : Vous aussi, vous augmentez la douleur de mes plaies ! Ces injustices Nous affligent d'autant plus qu'elles sont commises par le gouvernement du peuple autrichien, lequel, dans les moments les plus critiques des États chrétiens, a combattu vaillamment pour la foi catholique, étant uni par la plus étroite alliance avec ce Siége apostolique.

Il est vrai que depuis déjà plusieurs années se sont publiés, dans cette monarchie, des décrets qui sont en contradiction flagrante avec les droits les plus sacrés de l'Église et avec les traités solennellement conclus, et que, conformément à Notre devoir, Nous avons condamnés et déclarés nuls par Notre allocution du 22 juin 1868 adressée à Nos vénérables frères les cardinaux de la S. E. R. Mais aujourd'hui on

présente aux délibérations et à l'approbation du Reichsrath de nouvelles lois qui tendent ouvertement à soumettre l'Église catholique à la servitude la plus funeste, au bon plaisir du pouvoir séculier, contrairement à la divine disposition de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

En effet, le Créateur et Rédempteur du genre humain a certainement fondé l'Eglise comme son royaume visible sur la terre, et il l'a dotée non seulement de dons surnaturels, d'un enseignement infaillible pour la propagation de la sainte doctrine, d'un saint sacerdoce pour le ministère sacré et la sanctification des âmes au moyen de saints sacrifices et des sacrements ; mais il lui a donné encore un pouvoir propre et entier de faire des lois, de juger et d'exercer un pouvoir salutaire et coercitif pour toutes les choses qui ont du rapport avec la fin véritable du royaume de Dieu sur la terre.

Mais comme ce pouvoir surnaturel du gouvernement ecclésiastique, fondé sur la disposition de Jésus-Christ, est entièrement distinct et indépendant du pouvoir séculier, ainsi ce royaume de Dieu sur la terre est le royaume d'une société parfaite qui se règle et se gouverne selon ses propres lois et son propre droit, par ses propres chefs qui veillent pour rendre compte des âmes, non pas aux souverains séculiers, mais au prince des pasteurs, à Jésus-Christ qui a établi les pasteurs et les docteurs, lesquels, lorsqu'ils remplissent bien leur office spirituel, ne sont soumis à aucun pouvoir séculier. De même que les pasteurs sacrés ont le devoir de gouverner, de même aussi il est du devoir des fidèles, comme l'apôtre les en avertit, d'obéir et de se soumettre à eux ; et c'est pour cela que les peuples catholiques ont le droit sacré de ne pas être empêchés par le pouvoir civil dans l'exercice de ce devoir sacré et divin qui les oblige à propager la doctrine de Jésus-Christ et à faire observer la discipline et les lois de l'Église.

Vous reconnaissez avec Nous, chers fils et vénérables frères, que le texte des lois discutées aujourd'hui au Reichsrath autrichien contient jusqu'à l'évidence une violation de cette divine constitution de l'Église, un renversement intolérable de droits du Saint-Siége apostolique, des sacrés canons et de tout le peuple catholique.

En effet, en vertu de ces lois, l'Église de Jésus-Christ, dans presque toutes ses relations et dans ses actes concernant la direction des fidèles, est considérée comme pleinement subordonnée et soumise au pouvoir supérieur de l'autorité séculière ; et cela est très-clairement exprimé, et presque sous forme de principe, dans l'exposition des motifs expliquant la valeur et la signification des lois proposées. Il y est encore expressément déclaré que le gouvernement séculier, en vertu de son pouvoir illimité, a le droit de faire des lois sur des ques-

tions purement ecclésiastiques, comme sur les questions civiles, et de serveiller et dominer l'Église comme toutes les autres sociétés humaines existant dans l'intérieur de l'empire.

Avec tout cela, le gouvernement séculier s'arroge le jugement et le magistère sur la constitution et sur les droits de l'Église catholique, non moins que sur sa haute direction supérieure, qu'il exerce de lui-même en partie par ses lois et ses actes, en partie par différentes personnes ecclésiastiques. D'où il suit que la volonté et le pouvoir du gouvernement civil prennent la place du pouvoir religieux établi par décret divin pour la direction de l'Église et pour l'édification du corps de Jésus-Christ. Contre une telle usurpation du sanctuaire, le grand Ambroise dit à bon droit : « On prétend que tout est permis à César et qu'il peut disposer de tout. Moi je réponds : — Ne crois cependant pas avoir quelque droit impérial sur ce qui est consacré à Dieu. Ne t'enorgueillis pas, mais soumets-toi à Dieu. Il est écrit : Ce qui est à Dieu appartient à Dieu ; ce qui est à César appartient à César. A l'empereur appartiennent les palais ; au prêtre, les églises. »

Pour ce qui regarde ces lois, du reste, qui ont été précédées d'une longue exposition pour en expliquer les motifs, elles sont certainement de la même nature, et ont le même caractère que les lois prussiennes, et elles préparent à l'Église catholique, dans l'empire d'Autriche, les mêmes désastres, bien qu'au premier abord elles semblent offrir le cachet d'une certaine modération, lorsqu'on les compare aux mêmes lois prussiennes.

Nous ne voulons pas examiner minutieusement chaque article de ces lois ; mais nous ne pouvons en aucune manière passer sous silence la cruelle offense déjà faite, par leur seule présentation, à Nous-même et à ce Siége apostolique, ainsi qu'à vous, Nos fils bien aimés et Nos dignes frères, de même qu'à tout le peuple catholique de cet empire.

Le concordat passé en l'année 1855 entre Nous et l'illustre empereur, et que ce même monarque catholique confirma par une promesse solennelle ; ce concordat, qui fut promulgué dans tout l'empire comme une loi impériale, est maintenant présenté à la chambre des députés et déclaré complètement privé de valeur, annulé, comme n'ayant pas été préalablement traité avec ce Saint-Siége ; bien plus, on va même jusqu'à dire qu'il a été appliqué dans le principe en dépit de Nos très-justes plaintes. Aurait-on jamais osé faire publiquement une chose semblable dans des temps où la foi publique était encore prise en considération? Mais, hélas ! dans les malheureux temps où Nous vivons, ces choses-là s'entreprennent et s'accomplissent ! Contre une telle violation publique

du Concordat, Nous protestons de nouveau devant vous, bien-aimés fils et vénérables frères.

Nous réprouvons d'autant plus cet outrage infligé à l'Église, que la cause et le prétexte de la rupture du concordat et des autres lois qui en dépendaient ont été malicieusement appuyés sur la définition des enseignements de la foi, publiés et confirmés par le conseil œcuménique du Vatican ; et l'on a osé appeler d'une manière impie ces dogmes catholiques une nouveauté, des changemements faits dans ces articles de foi et dans la constitution de l'Église.

Il peut y avoir dans l'empire d'Autriche des personnes capables de rejeter la foi catholique sous l'influence d'inventions aussi indignes ; mais son illustre monarque, avec toute la maison impériale, la conserve et la confesse, de même que l'immense majorité du peuple la conserve et la confesse également. Et pourtant, c'est à ce peuple que l'on donnera des lois appuyées sur de pareilles inventions !

Ainsi, à Notre insu et sans Notre volonté, on a déchiré la convension que Nous avions conclue avec le noble empereur dans l'intérêt du salut des âmes et pour le bien de l'État. On a enlevé à dessein une nouvelle forme de droit, et l'on a attribué au gouvernement civil un nouveau pouvoir, afin de mettre la main sur les choses ecclésiastiques, et ordonner et régler les affaires de l'Église comme on l'entendra.

Par ces projets de lois, on parvient à façonner de pesantes chaînes au moyen desquelles on serre avec violence et l'on empêche la liberté inviolable de l'Église, nécessaire pour le salut des âmes, pour le gouvernement des fidèles, pour la direction religieuse du peuple et même du clergé, pour faire avancer les âmes chrétiennes dans la voie de la perfection évangélique, pour administrer et même pour posséder des biens ; on dénature la discipline de l'Église, et l'on favorise l'apostasie ; enfin, l'union et les conjurations des sectes contre les vrais dogmes chrétiens sont fermentées sous la protection et sous la garde de pareilles lois.

Certes, Nous aurions beaucoup trop à dire, si Nous voulions faire connaître la nature de ces lois et énumérer tous les maux que l'on devra craindre aussitôt qu'elles seront promulguées. Mais, chers fils et vénérables frères, elles ne peuvent pas vous tromper ; elles ne peuvent pas échapper à votre prudence, car presque toutes les fonctions et tous les bénéfices ecclésiastiques, et même jusqu'à l'exercice des devoirs pastoraux, sont tellement assujettis au pouvoir séculier, que les chefs ecclésiastiques, supposant qu'ils voulussent se soumettre aux nouveaux droits (ce qui est loin de la réalité), ne devraient plus dorénavant administrer leurs diocèses, dont ils devront cependant

rendre un compte rigoureux à Dieu, selon les réglements salutaires de l'Église, mais seraient obligés de suivre telle direction ou ne pas la suivre, selon le bon plaisir ou le caprice de ceux qui sont à la tête de l'État.

D'après cela, que peut-on attendre de ces projets de lois qui ont pour titre : *En considération des communautés religieuses* ? Leurs funestes effets et leur interprétation hostile sont tellement évidents, que personne ne peut méconnaître qu'ils soient médités et préparés pour la perte et pour la ruine des ordres religieux. La perte imminente des biens temporels, enfin, est tellement certaine, que c'est tout à peine si l'on distingue aujourd'hui ces biens de ceux qui sont mis aux enchères ou livrés aux ventes publiques. Après l'approbation de ces lois, le gouvernement ne manquera pas de prendre ces biens sous sa dépendance, et de s'arroger le droit et le pouvoir de les diviser, de les louer, de les réduire par les impôts au point que le misérable usufruit et le petit intérêt qui en reviendront seront considérés avec raison, non comme un honneur pour l'Église, mais comme une dérision et comme un manteau pour couvrir l'injustice.

Si donc les lois que discute en ce moment la chambre des députés du Reichsrath autrichien sont conçues dans ce sens et sont fondées sur les principes que Nous avons exposés, vous verrez sans doute clairement, fils bien-aimés et vénérables frères, les dangers qui menacent actuellement le troupeau confié à votre vigilance. L'unité et la paix de l'Église sont les deux choses surtout qui sont le plus compromises. On tend à ravir à l'Église cette paix que saint Thomas de Cantorbéry appelait à bon droit l'âme de l'Église, sans laquelle cette Épouse de Jésus-Christ ne pourrait pas vivre et n'aurait aucune force pour agir contre ceux qui voudraient posséder le sanctuaire de Dieu comme héritage.

Cette parole a été expliquée par un autre défenseur invincible de cette même liberté, par saint Anselme, qui s'est exprimé en ces termes : « Dieu n'aime rien tant dans le monde que la liberté de son Église. Ceux qui veulent moins servir l'Église que la dominer doivent à coup sûr être considérés comme les ennemis de Dieu. Dieu veut que son Église soit libre, et non pas qu'elle soit servante. » C'est pour cela que Nous excitons votre vigilance pastorale et que Nous enflammons le zèle dont vous êtes animés pour la maison du Seigneur, afin que vous vous efforciez d'éloigner le danger qui vous menace de près. Armez-vous d'un grand courage pour soutenir un combat digne de votre vertu. Nous sommes certain que vous ne le cèderez ni en courage ni en valeur à Nos autres frères invincibles, qui sont devenus, dans d'autres

contrées où ils sont exposés aux épreuves les plus amères au milieu du mépris et des persécutions, un spectacle d'admiration pour tous les peuples, et qui supportent, non seulement avec joie pour la liberté de l'Église, la rapine de leurs biens, mais qui soutiennent aussi énergiquement dans leurs chaînes le combat de la douleur.

Du reste, notre espérance n'est point dans nos propres forces : elle repose tout entière en Dieu. Il s'agit de la cause même de Dieu qui, par sa parole infaillible, nous a avertis en nous disant : « Le monde vous persécutera ; mais ayez confiance : j'ai vaincu le monde. »

Nous donc qui, en vertu de Notre office apostolique, dans lequel la grâce de Dieu fortifie Notre faiblesse, avons été établi comme guide dans cette guerre si cruelle et pleine de désastres entreprise contre l'Église, Nous répétons et Nous louons ce que le saint archevêque de Cantorbéry a déjà exprimé par ces paroles qui peuvent admirablement s'appliquer à notre époque et à nos malheurs : « La bataille que les ennemis de Dieu entreprennent contre Nous est un combat entre eux et Dieu. » Nous ne désirons donc d'eux rien autre chose que ce que ce Dieu éternel a laissé à son Église comme legs éternel lorsqu'il s'est fait chair pour elle. En attendant, levez-vous avec Nous dans la foi et dans l'amour du Christ, pour protéger l'Église, et venez au secours des hommes par l'autorité et la sagesse qui vous ont été abondamment accordées, car aucun bien ne pourrait répondre à leurs désirs si l'Église de Dieu ne jouit pas de sa liberté.

Nous avons confiance en vous, d'autant plus qu'il s'agit de la cause de Dieu. Quant à ce qui nous regarde, soyez certains que Nous aimons beaucoup mieux souffrir la mort temporelle plutot que de subir les épreuves d'une triste servitude, car l'issue de cette lutte est considérée aux yeux des puissants du siècle comme devant avoir cette signification : que l'Église doit être éternellement affligée (Dieu nous en garde !) ou qu'elle doit éternellement se réjouir dans la liberté.

Mais comme vous devez faire tous vos efforts pour obéir aux dangers qui menacent de toute part, tant par votre autorité que par votre prudence et votre zèle, vous reconnaîtrez qu'il ne peut y avoir rien de plus opportun et de plus utile que d'examiner en commun les moyens propres à atteindre le plus sûrement et le plus efficacement possible le but désiré. Du moment qu'on attaque les droits de l'Église, il est de votre devoir de protéger les fidèles ; mais le mur de défense sera d'autant plus sûr, et la défense elle-même d'autant plus puissante, que vos efforts seront plus unanimes et plus unis, et que, déployant toute l'énergie de votre zèle, vous aurez mieux étudié et plus solidement établi les mesures exigées par les circonstances.

Nous vous exhortons donc à vous réunir le plus tôt possible, et à fixer dans une délibération commune une ligne de conduite sûre et approuvée par vous tous, qui vous permette, conformément aux devoirs que vos obligations vous imposent, de combattre d'un commun accord les maux qui nous menacent et de protéger avec énergie la liberté de l'Église. Notre exhortation est nécessaire, afin que Nous ne semblions pas avoir négligé Notre devoir dans une question de si haute importance ; mais Nous sommes bien convaincu que, même sans cette exhortation, vous auriez également fait votre devoir. Aussi n'avons-Nous point encore cessé d'espérer que Dieu voudra bien éloigner les maux présents. Ce qui Nous encourage encore à l'espérer, c'est la dévotion et la foi de Notre fils bien-aimé en Jésus-Christ, l'empereur et roi François-Joseph, que Nous avons instamment conjuré, dans une autre lettre d'aujourd'hui, de ne jamais permettre que dans son vaste empire l'Église soit soumise à une ignominieuse servitude, et ses sujets catholique assujettis aux plus grandes afflictions.

Mais comme le nombre des ennemis de l'Église est grand, et que chacun des assauts qu'ils lui livrent peut lui porter de très-graves dommages, vous, du moins, vous pouvez persévérer dans l'exercice de vos devoirs en toute sécurité. Puisse Dieu guider vos pas et vous assister dans vos décisions ; puisse-t-il vous soutenir de sa puissante protection, afin qu'il vous soit donné de formuler d'heureuses décisions et de conduire à bonne fin une œuvre qui doit contribuer à la gloire de son nom et au salut des âmes. Comme gage de cette protection divine et de Notre bienveillance particulière, Nous accordons de tout cœur à vous tous et à chacun en particulier, fils bien-aimés et vénérables frères, ainsi qu'au clergé et aux fidèles confiés à vos soins, Notre bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 7 mars 1874, et la vingt-huitième année de Notre pontificat.

PIE IX, PAPE.

VI

LETTRE DU SAINT-PÈRE A GUILLAUME DE PRUSSE.

Vatican, le 7 août 1873.

Sire,

Toutes les mesures que le gouvernement de Votre Majesté a prises depuis quelque temps ont de plus en plus pour but de détruire le catholicisme. Quand je me demande à moi-même quelles peuvent être les causes de ces rigoureuses mesures, je reconnais que je ne suis pas en état d'en trouver une seule.

D'un autre côté, on me dit que Votre Majesté n'approuve pas la conduite de son gouvernement et blâme la rigueur des mesures prises contre la religion catholique. Mais s'il est vrai que Votre Majesté ne les approuve pas (et les lettres que Votre Majesté m'a adressées autrefois me semblent prouver suffisamment que vous ne pouvez pas approuver ce qui se passe actuellement) ; si, dis-je, Votre Majesté n'approuve pas que son gouvernement continue à étendre de plus en plus les mesures de rigueur prises par lui contre la religion de Jésus-Christ, et à nuire par là si gravement à cette religion, Votre Majesté n'arrivera-t-elle pas alors à se convaincre que ces mesures n'ont pas d'autre effet que de miner son propre trône ?

Je parle avec franchise, car ma bannière est la vérité. Je parle pour remplir un de mes devoirs, qui consiste à dire la vérité à tous, et même à ceux qui ne sont pas catholiques, car tous ceux qui ont reçu le baptême appartiennent au Pape, à quelque point de vue que l'on se place, et de quelque façon que ce soit, sans que j'aie à m'expliquer ici à cet égard. Je suis persuadé que Votre Majesté accueillera mes observations avec sa bonté accoutumée et prendra les mesures nécessaires dans la circonstance présente.

En faisant agréer à Votre Majesté l'expression de mon dévoûment et de mon respect, je prie Dieu d'embrasser Votre Majesté et moi dans une même compassion.

PIE IX, PAPE.

RÉPONSE DE GUILLAUME.

Berlin, le 3 septembre 1873.

Je me réjouis que Votre Sainteté m'ait fait comme autrefois l'honneur de m'écrire. Je m'en réjouis d'autant plus que vous me fournissez ainsi l'occasion de rectifier les erreurs qui, d'après la lettre de Votre Sainteté, en date du 7 août, ont dû se produire dans les rapports qui vous sont parvenus touchant les affaires d'Allemagne. Si les rapports qui ont été faits à Votre Sainteté sur les affaires d'Allemagne ne contenaient que la vérité, Votre Sainteté n'aurait pas pu penser que mon gouvernement suivît une voie non approuvée par moi.

La constitution de nos États est telle qu'il ne peut pas en être ainsi, car les lois et les mesures gouvernementales ont besoin, en Prusse, de mon assentiment royal. Une partie de mes sujets catholiques a organisé, à mon grand regret, depuis deux ans, un parti politique qui cherche à troubler, par des mesures hostiles à l'État, la paix religieuse qui règne en Prusse depuis plusieurs siècles. Malheureusement, plusieurs prélats catholiques ont non seulement approuvé ce mouvement, mais encore ils y ont pris part jusqu'à s'opposer ouvertement aux lois existantes.

Votre Sainteté aura remarqué que des faits semblables se produisent actuellement dans plusieurs États européens et dans quelques États d'outre-mer.

Je n'ai pas à chercher les causes qui peuvent engager les prêtres et les fidèles de l'une des religions chrétiennes à soutenir les ennemis de tout ordre dans leur lutte contre l'État ; mais mon devoir est de protéger la paix et de sauvegarder le respect dû aux lois dans les États dont le gouvernement m'a été confié par Dieu. Je sens que je dois compte à Dieu de la manière dont je remplis ce devoir royal. Je défendrai l'ordre et les lois dans mes États contre toute attaque, tant que Dieu me donnera le pouvoir.

En ma qualité de monarque chrétien, je suis tenu, à mon grand regret, de remplir aussi ce devoir royal contre les serviteurs d'une Église qui, je le suppose, ne reconnaît pas moins que l'Église évangélique l'obligation d'obéir à l'autorité temporelle comme à une émanation de la volonté divine qui nous est révélée. Un certain nombre d'ecclésiastiques soumis à Votre Sainteté renient, à mon regret, en Prusse, la doctrine

chrétienne à ce point de vue et mettent mon gouvernement, qui est appuyé par la grande majorité de mes peuples, tant catholiques qu'évangéliques, dans la nécessité de veiller à l'observation des lois par des moyens temporels.

Je me plais à espérer que Votre Sainteté, une fois instruite du véritable état des choses, voudra bien employer son autorité pour mettre fin à une agitation fomentée à la faveur d'une déplorable falsification de la vérité et d'un abus de l'influence ecclésiastique. La religion de Jésus-Christ n'a, comme je le jure devant Dieu à Votre Sainteté, rien à faire avec ces menées; il en est de même de la vérité, et je me range sans aucune réserve sous sa bannière invoquée par Votre Sainteté.

La lettre de Votre Sainteté contient encore une assertion que je ne puis laisser passer sans protester, bien qu'elle ne repose pas sur des rapports erronés, mais sur la foi de Votre Sainteté. D'après cette assertion, quiconque a reçu le baptême appartient au Pape. Or, la foi évangélique que je professe, ainsi que nos ancêtres, avec la majorité de mes sujets, comme Votre Sainteté doit le savoir, ne nous permet pas d'admettre, dans nos rapports avec Dieu, d'autre intermédiaire que Jésus-Christ.

Cette différence de croyance ne m'empêche pas de vivre en paix avec ceux qui ne partagent pas notre foi et de faire agréer à Votre Sainteté l'expression de mon dévoûment et de mon respect personnel.

GUILLAUME.

Tel est le texte de ces deux documents communiqué aux journaux par la télégraphie d'après le *Journal officiel* de Berlin. Nous laissons la lettre du monarque prussien sans commentaire. Les discours du Saint-Père qui ont rapport à l'empire d'Allemagne, le passage de l'encyclique du 21 novembre 1873 sur le même sujet, et surtout la publication des lettres encycliques reproduites dans cet *Appendice* sous les nos I et IV, fourniront au lecteur des éclaircissements et des preuves beaucoup plus qu'il n'en faut pour la lui faire apprécier à sa juste valeur.

VII

DEUX DOCUMENTS.

Dans son numéro du 24 juin 1874, le journal *La Voce della verità* rapporte :

Au sujet des admirables discours du Saint-Père, et à l'honneur de l'illustre personnage qui sait justement les apprécier, on nous fait part de la communication suivante, que nous nous empressons de publier :

Du palais du Saint-Office, le 15 mai 1874.

Mon très-révérend Père,

Dès les premiers siècles de l'Église, c'est-à-dire à partir des siècles les plus reculés du christianisme, les diacres et les prêtres qui se distinguaient surtout par leur zèle et par leur science eurent soin de recueillir les actes et les sermons des Souverains-Pontifes et d'en faire comme un trésor qu'ils déposaient au sein de l'Église, afin qu'il pût servir tout à la fois d'enseignement, de guide et de consolation pour les fidèles. Aussi se sont-ils acquis le plus grand mérite aux yeux de l'Église et un droit sacré à la reconnaissance de la postérité. En recueillant les paroles inspirées qui partent des lèvres augustes de l'immortel Pie IX, le grand Pontife de la Vierge Immaculée ; en reproduisant les discours et les homélies qu'il adresse de son trône apostolique aux pasteurs et aux fidèles de toute nation et de tout peuple qui viennent se prosterner à ses pieds sacrés pour recevoir sa bénédiction et obtenir de lui des paroles qui puissent leur servir de guide, d'encouragement et d'ineffable consolation, vous vous êtes rendu, mon révérend Père, l'émule de ces grands hommes des premiers temps, puisque, comme eux, vous perpétuez dans l'Église l'apostolat vivant du Chef suprême de sa hiérarchie. Louange donc et reconnaissance vous soient rendues, mon T.-R. Père, pour l'œuvre si méritoire que vous avez entreprise. En lisant ces élévations sublimes d'idées et en goûtant ces maximes de perfection évangélique, au souvenir du Pontife inspiré qui les a données s'unira naturellement la pensée de celui qui les a soigneusement recueillies.

Agréez, mon très-révérend Père, ce faible témoignage de l'estime et de la gratitude avec lesquelles je suis heureux de pouvoir me dire,

Mon très-revérend Père.

Votre très-dévoué et très-respectueux serviteur.

Fr. VINCENT LÉON SALLUA, *des Frères-Prêcheurs*,
Com. gén. de la S. R. U. Inquisition.

Au T.-R. P. Don Pasquale de Franciscis des Pieux-Ouvriers.

Rome, le 16 mai 1874.

Mon très-révérend Père,

Les bienveillantes paroles que vous avez bien voulu m'adresser par votre lettre d'hier, 15 courant, me remplissent de confusion en me faisant de mieux en mieux comprendre la faveur insigne que, dans sa bonté, le Seigneur a daigné me faire, malgré toute mon indignité, en disposant que je fusse celui qui serait chargé de recueillir, pour les conserver à l'Église, les si précieuses improvisations que l'auguste Pontife adresse aux pasteurs et aux fidèles lorsqu'ils viennent le visiter dans sa prison.

Tout en vous en adressant, mon très-révérend Père, les remercîment les mieux sentis, je suis heureux de vous assurer aussi que je garderai ces aimables paroles comme la preuve la plus certaine, d'abord de votre grande vénération envers l'immortel Pontife, puis de la bonté particulière que vous m'avez toujours témoignée.

C'est dans les sentiments de l'estime la plus profonde et de la plus sincère gratitude que j'ai l'honneur de me dire,

Mon très-révérend Père,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

P. DON PASQUALE DE FRANCISCIS *des Pieux-Ouvriers.*

Au T.-R. Père frère Vincent-Léon Sallua des Frères-Prêcheurs,
Com. gén. de la S. R. U. Inquisition.

Nous aurions voulu, à la fin de ce volume, déposer sur l'œuvre sainte une couronne de louanges, formée de paroles d'évêques, de prêtres et de simples fidèles de tout sexe et de toute condition, extraites des nombreuses lettres qu'ils nous ont fait l'insigne honneur de nous écrire; mais l'abondance des matières nous a contraint à différer notre dessein.

TABLE

DISCOURS

Année 1873.

Pages.

DISCOURS CCXCI. A une députation choisie du patriciat romain, à laquelle s'étaient unis d'autres Messsieurs : 20 septembre 1873. 1

DISCOURS CCXCII. A une représentation de la Société promotrice des bonnes œuvres de Civita-Vecchia : 28 septembre 1873... 2

DISCOURS CCXCIII. A une députation du Cercle de l'Immaculée-Conception de la jeunesse romaine : 29 septembre 1873..... 8

DISCOURS CCXCIV. A la jeunesse romaine : 2 octobre 1873..... 11

DISCOURS CCXCV. A la Commission de l'Archiconfrérie de Notre-Dame du Sacré-Cœur : 6 octobre 1873..... 16

DISCOURS CCXCVI. A une députation choisie des dames romaines, conduite par Mme Teresa Cevola Martignoni : 8 octobre 1873. 19

DISCOURS CCXCVII. A la section de médecine de la Société artistique ouvrière : 23 octobre 1873..... 26

DISCOURS CCXCVIII. A l'occasion de la béatification du vénérable Jean-Baptiste de la Salle, fondateur des Frères des Écoles chrétiennes : 1er novembre 1873..... 29

DISCOURS CCXCIX. A la pieuse Union primaire des dames protectrices des jeunes servantes : 16 novembre 1873..... 37

DISCOURS CCC. Aux élèves du collége germanique-hongrois et du collége américain du Nord : 19 novembre 1873..... 40

DISCOURS CCCI. A S. E. Mgr Antoine Pierre IX Hassoun, patriarche arménien catholique de Cilicie : 5 décembre 1873..... 45

DISCOURS CCCII. A une réunion de dames romaines : 8 décembre 1873..... 47

DISCOURS CCCIII. Aux chefs des ordres religieux : 15 décembre 1873..... 52

Pages.

Discours CCCIV. A la Société de Saint-Vincent-de-Paul à Rome : 18 décembre 1873 55

Discours CCCV. Aux Ém. cardinaux, et à quelques-uns des évêques qui venaient d'être préconisés, le 22 décembre 1873. 62

Discours CCCVI. Aux nouveaux cardinaux présents : 23 décembre 1873 68

Discours CCCVII. A une députation belge : 25 décembre 1873... 72

Discours CCCVIII. A la noblesse romaine : 26 décembre 1873... 76

Discours CCCIX. Aux officiers de l'armée pontificale : 27 décembre 1873 82

Discours CCCX. A l'occasion de la béatification du vénérable Antoine Baldinucci, de la Compagnie de Jésus : 28 décembre 1873 87

Discours CCCXI. Aux colléges de la prélature et des tribunaux suprêmes : 31 décembre 1873 90

Année 1874.

Discours CCCXII. Au Cercle teutonique pour les lectures catholiques à Rome : 4 janvier 1874 95

Discours CCCXIII. A la députation irlandaise : 5 janvier 1874... 99

Discours CCCXIV. Aux représentants des diocèses d'Italie et de la jeunesse italienne : 6 janvier 1874 103

Discours CCCXV. Aux jeunes enfants romains : 15 janvier 1874. 110

Discours CCCXVI. Aux employés civils : 17 janvier 1874..... 118

Discours CCCXVII. A la députation de la ville et de l'archidiocèse de Naples : 18 janvier 1874 120

Discours CCCXVIII. A Messieurs les curés de Rome : 22 janvier 1874 124

Discours CCCXIX. Aux Enfants-de-Marie des écoles pontificales de Saint-Louis, sur la place Montanara : 30 janvier 1874..... 128

Discours CCCXX. A Mesdames les protectrices des servantes pauvres placées sous la protection des Sœurs de la Compassion 31 janvier 1874 130

Discours CCCXXI. A la Fédération Pie : 1er février 1874..... 134

Discours CCCXXII. A la députation du Cercle catholique des directeurs de la colonie agricole de la Lombardie : 11 février 1874. 142

Discours CCCXXIII. A Messieurs les curés de Rome et aux prédicateurs du carême dans la même ville : 13 février 1874.... 144

Discours CCCXXIV. Au Ristretto des élèves de Saint-Salvatore-in-Lauro : 22 février 1874 148

Discours CCCXXV. Aux femmes du peuple associées au Cercle du Sacré-Cœur-de-Marie : 1er mars 1874 151

Pages.

Discours CCCXXVI. A la Pieuse-Union des dames catholiques de Rome : 4 mars 1874 159

Discours CCCXXVII. Aux premiers associés de l'Académie philosophique de médecine (*filosofico medica*) de Saint-Thomas-d'Aquin : 8 mars 1874 165

Discours CCCXXVIII. Au collége Pio-Latino-Américain : 9 mars 1874 169

Discours CCCXXIX. Aux orphelines et aux élèves externes du conservatoire Torlonia : 11 mars 1874 170

Discours CCCXXX. A des étrangers de différentes nations : 12 mars 1874 173

Discours CCCXXXI. Aux femmes du peuple du Cercle de Sainte-Julie : 15 mars 1874 174

Discours CCCXXXII. A la députation de l'île Majorque : 19 mars 1874 180

Discours CCCXXXIII. A la noblesse et à la bourgeoisie romaines : 23 mars 1874 181

Discours CCCXXXIV. A la congrégation de la jeunesse romaine : 29 mars 1874 194

Discours CCCXXXV. A un grand nombre de catholiques de toutes les nations : 4 avril 1874 200

Discours CCCXXXVI. A la députation chargée de représenter les jeunes filles catholiques pauvres du Royaume-Uni : 9 avril 1874. 206

Discours CCCXXXVII. A la Fédération-Pie : 11 avril 1874 210

Discours CCCXXXVIII. Aux élèves du collége de la Propagande : 12 avril 1874 219

Discours CCCXXXIX. A la section des jeunes gens de la Société pour les intérêts catholiques : 25 avril 1874 220

Discours CCCXL. Aux musiciens de la chapelle *Giulia*, présentés par M. Casali, préfet de cette chapelle : 2 mai 1874 222

Discours CCCXLI. Aux nouveaux évêques présents préconisés le 4 mai 1874 225

Discours CCCXLII. Aux pèlerins français : 5 mai 1874 226

Discours CCCXLIII. Aux jeunes filles de la congrégation de Saint-Louis-de-Gonzague, de la paroisse de *Santo Spirito* : 7 mai 1874 239

Discours CCCXLIV. A la congrégation des Enfants-de-Marie de Sainte-Rufine, aujourd'hui dans la villa Lante : 14 mai 1874 .. 242

Discours CCCXLV. A une nombreuse assistance de dames, étrangères pour la plupart : 19 mai 1874 245

Discours CCCXLVI. Aux pèlerins américains des États-Unis : 9 juin 1874 246

Pages.

Discours CCCXLVII. Aux Éminentissismes Cardinaux et aux Évêques nouvellement préconisés : 15 juin 1874..... 256

Discours CCCXLVIII. Aux jeunes artistes de Rome : 16 juin 1874. 259

Discours CCCXLIX. Aux Éminentissimes cardinaux : 17 juin 1874. 261

Discours CCCL. Aux députations de toutes les sociétés catholiques de la ville de Naples : 18 juin 1874..... 266

Discours CCCLI. Aux représentants du premier Congrès catholique d'Italie : 21 juin 1874..... 271

Discours CCCLII. A tous les employés civils : 24 juin 1874..... 277

Discours CCCLIII. Au patriciat romain : 26 juin 1874..... 281

Discours CCCLIV. Aux colléges de la prélature et des tribunaux suprêmes : 28 juin 1874..... 292

Discours CCCLV. Aux chefs des ordres religieux : 30 juin 1874. 293

Discours CCCLVI. Aux deux députations de Velletri et de Genzano, reçues dans une même audience : 2 juillet 1874..... 297

Discours CCCLVII. A une députation de l'Académie de Saint-Luc : 5 juillet 1874..... 301

Discours CCCLVIII. Aux membres de l'Institut de secours pour les femmes en couche abandonnées : 11 juillet 1874..... 304

Discours CCCLIX. A tous les colléges de l'étranger : 12 juillet 1874. 305

Discours CCCLX. A la Société de l'Œuvre Pie, contre la profanation des fêtes : 18 août 1874..... 312

Discours CCCLXI. A quelques femmes du peuple du Trastevere : 23 août 1874..... 319

Discours CCCLXII. Aux élèves du collége Nazaréno : 24 août 1874. 320

Discours CCCLXIII. Aux élèves du Séminaire romain : 7 septembre 1874..... 321

Discours CCCLXIV. A une réunion de femmes professant l'Institut des Ursulines : 13 septembre 1874..... 324

Discours CCCLXV. A la Fédération Pie : 20 septembre 1874.... 326

Discours CCCLXVI. Aux élèves du collége de Mondragon : 24 septembre 1874..... 334

Discours CCCLXVII. Aux élèves du collége Maronite, à Rome : 24 septembre 1874..... 336

Discours CCCLXVIII. A la jeunesse romaine : 2 octobre 1874... 337

Discours CCCLXIX. Au cercle des saintes Mélanie et Catherine de Sienne, formé des femmes du peuple : 11 octobre 1874..... 340

Discours CCCLXX. A l'association dite de Saint-Joseph : 20 octobre 1874..... 345

Discours CCCLXXI. Aux Enfants-de-Marie de la paroisse de S. Angelo in Pescheria : 21 octobre 1874..... 349

Pages.

Discours CCCLXXII. Aux associés actifs de la Société primaire romaine pour les intérêts catholiques : 1er novembre 1874... 353

Discours CCCLXXIII. A un grand nombre d'étrangers : 2 novembre 1874..... 362

Discours CCCLXXIV. Aux élèves de l'école nocturne, dans la *Via Rasella* : 22 novembre 1874..... 363

Discours CCCLXXV. Aux Enfants-de-Marie de l'école pontificale située dans la paroisse de Sainte-Marie-du-Peuple, présentées par S. G. Mgr Sanminiatelli, grand aumônier de S. S. : 6 décembre 1874..... 366

Discours CCCLXXVI. A une députation choisie des Dames romaines : 8 décembre 1874..... 368

Discours CCCLXXVII. A la Société promotrice des bonnes œuvres dans la ville de Frascati : 13 décembre 1874..... 373

Discours CCCLXXVIII. Ou allocution aux Éminentissimes cardinaux : 21 décembre 1874..... 374

Discours CCCLXXIX. Aux Éminentissimes cardinaux et aux évêques présents, préconisés le 21 décembre 1874..... 379

Discours CCCLXXX. Au patriciat et à la noblesse de Rome : 26 décembre 1874.....

Discours CCCLXXXI. Aux officiers de l'armée pontificale : 27 décembre 1874..... 396

Discours CCCLXXXII. Aux Colléges de la prélature et des tribunaux suprêmes : 29 décembre 1874..... 400

Discours CCCLXXXIII. A tous les employés civils : 31 décembre 1874..... 403

Année 1875.

Discours CCCLXXXIV. Aux représentants des diocèses et de la jeunesse d'Italie : 6 janvier 1875..... 408

Discours CCCLXXXV. Aux chantres de la chapelle pontificale, dite Sixtine, présentés par Mgr Pacca, majordome de Sa Sainteté : 7 janvier 1875..... 416

Discours CCCLXXXVI. A une députation d'Irlandais : 10 janvier 1875..... 418

Discours CCCLXXXVII. Aux supérieurs des ordres religieux et des congrégations monastiques : 12 janvier 1875..... 422

Discours CCCLXXXVIII. A la commission pour l'obole de saint Pierre, de la ville et de l'archidiocèse de Naples : 18 janvier 1875 427

Discours CCCLXXXIX. Au Cercle teutonique pour les lectures catholiques à Rome : 18 janvier 1875..... 431

Pages.

Discours CCCXC. A la Pieuse-Union primaire de dames protectrices des jeunes filles de service : 24 janvier 1875..... 436

Discours CCCXCI. A la députation belge : 29 janvier 1875..... 439

Discours CCCXCII. Aux prédicateurs du carême et aux curés de Rome : 4 février 1875..... 444

Discours CCCXCIII. A la congrégation Première-Primaire de la Très-Sainte Annonciation du Collége romain : 28 février 1875. 448

Discours CCCXCIV. Aux élèves du séminaire Pie : 10 mars 1875. 453

Discours CCCXCV. Ou allocution adressée aux Éminentissimes cardinaux : 15 mars 1875..... 455

Discours CCCXCVI. A S. G. Mgr Nicolas Ghilardi, nouvel archevêque de Lucques : 15 mars 1875..... 463

Discours CCCXCVII. Aux Éminentissimes cardinaux nouvellement créés : 16 mars 1875..... 465

Discours CCCXCVIII. A un grand nombre d'étrangers : 29 mars 1875..... 468

Discours CCCXCIX. Aux nouveaux évêques présents, préconisés le 31 mars 1875..... 469

Discours CCCC. Aux élèves du collége urbain de la Propagande : 31 mars 1875..... 472

Discours CCCCI. A la noblesse romaine et au patriciat : 11 avril 1875..... 476

Discours CCCCII. Aux jeunes gens du cercle de Saint-Pierre : 12 avril 1875..... 480

Discours CCCCIII. Pour la présentation d'un tableau de sainte Agnès en tapisserie : 12 avril 1875..... 485

Discours CCCCIV. A la Fédération-Pie : 12 avril 1875..... 488

Discours CCCCV. Aux représentants de toutes les nations, sous la présidence de S. A. le prince de Windischgratz : 13 avril 1875. 491

Discours CCCCVI. Aux orphelines du conservatoire Torlonia, présentées par Mgr Negrotto : 15 avril 1875..... 502

Discours CCCCVII. Aux pèlerins de Montpellier : 20 avril 1875.. 504

Discours CCCCVIII. Aux Enfants-de-Marie du Sacré-Cœur, dans la villa Lante : 2 mai 1875..... 512

Discours CCCCIX. Aux pèlerins français : 5 mai 1875..... 515

Discours CCCCX. Aux élèves de différentes écoles pontificales, à l'occasion de leur première communion : 10 mai 1875..... 529

Discours CCCCXI. A la députation de la Pieuse-Union primaire des mères chrétiennes : 11 mai 1875..... 531

Discours CCCCXII. Pour l'offrande des hommages des évêques, prêtres et fidèles d'Italie, à l'occasion du 84e anniversaire de la naissance de Sa Sainteté : 12 mai 1875..... 535

Discours CCCCXIII. Aux pèlerins allemands : 13 mai 1875..... 537

Appendice.

Pages.

I. Courte notice historique de la vie du vénérable J.-B. de la Salle, fondateur des Frères des Écoles chrétiennes..... 561

II. Lettre encyclique de notre Très Saint-Père, par la divine Providence le pape Pie-IX, à tous les patriarches, primats, archevêques, évêques, et autres ordinaires des lieux ayant grâce et communion avec le Siége apostolique..... 567

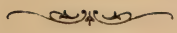
III. Notice sur la vie du vénérable Antoine Baldinucci, de la C. de J..... 582

IV. Lettre encyclique de notre Très Saint-Père, par la divine Providence le pape Pie IX, aux archevêques et évêques du royaume de Prusse..... 587

V. Lettre encyclique de notre Très Saint-Père, par la divine Providence le pape Pie IX, aux cardinaux, archevêques et évêques de l'empire d'Autriche..... 591

VI. Lettre du Saint-Père à Guillaume de Prusse..... 598

VII. Deux documents..... 601



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ott
Date Due

DEC 1 1 2005

U001 DEC 2005

a39003 002049780b

BX 1373 .A514 1873 V3

PIUS IX, PAPE.

DISCOURS DE N.T. SAINT

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 07 08 03 15 1